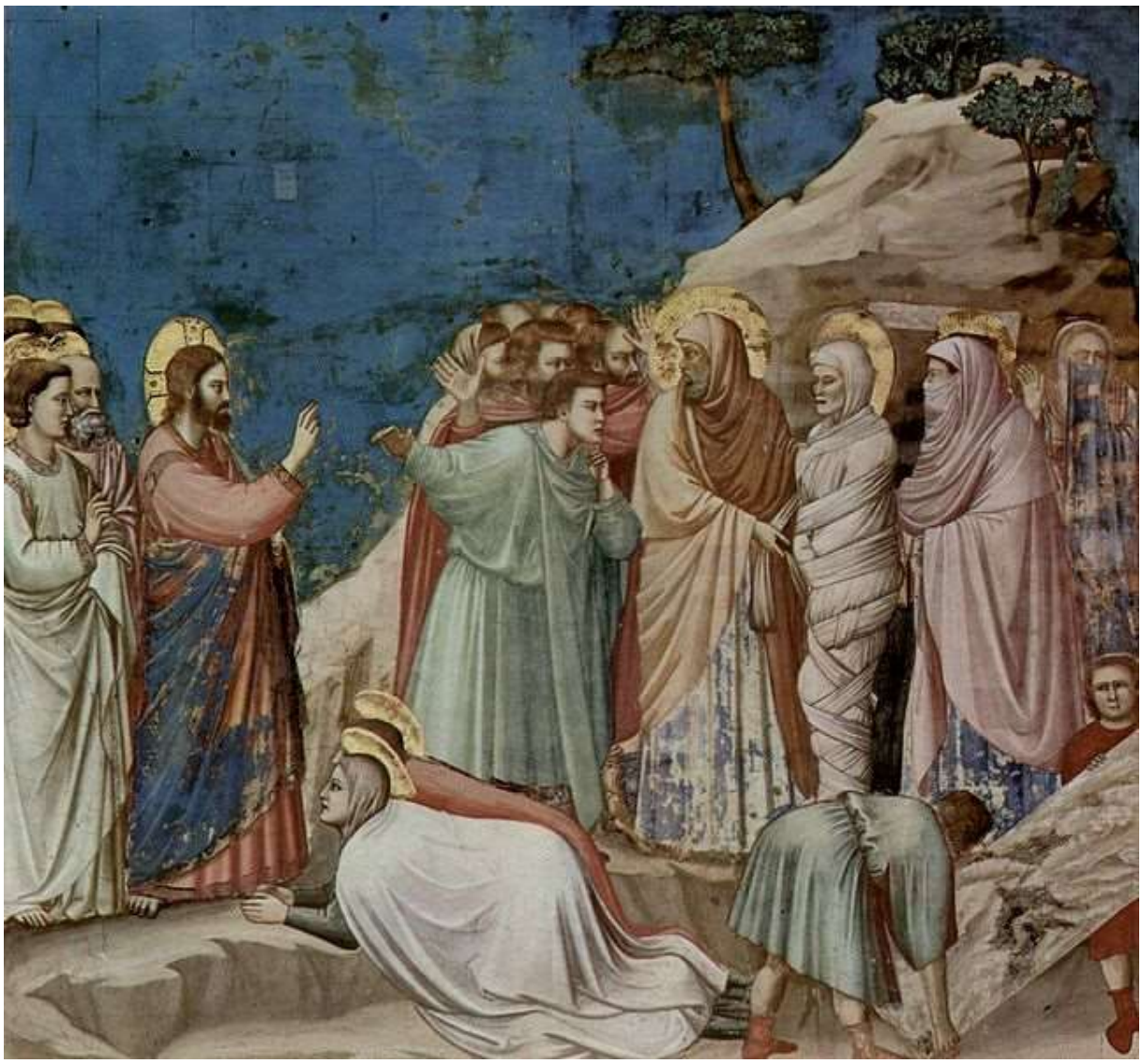
Les Mille Miracles de Jésus



selon les révélations faites

à Maria Valtorta par Jésus

Regroupés et présentés par Mario Canciani

Illustration de couverture :

Miracle de la résurrection de Lazare
Fresque de Giotto (1304-1306) (200x185 cm)
Église de l'Arena - chapelle Scrovegni, à Padoue (Italie).

Personnages représentés :
les apôtres, Jean et Pierre, Jésus,
les deux sœurs à genoux, Marie de Magdala, et Marthe
le serviteur Maximin, Lazare, la nourrice Noémi,
les notables de Jérusalem.

La scène est composée entièrement autour du regard et du geste d'ordre de la main de Jésus.
Les expressions des visages des personnes présentes montrent la stupéfaction à la vue de Lazare, au visage encore mortuaire.

© Les textes de Maria Valtorta sont tirés de *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*, Éditions Centro Editoriale Valtortiano – de ISBN 88-7987-263-8 à ISBN 88-7987-272-0

SOMMAIRE

AVANT PROPOS 9
Que sont les révélations privées ? 12
En quoi consiste cette révélation ? 13
« Comment est-ce possible ? » 13
Quelle valeur peut-on accorder à ce prodige ? 13
À qui a été donnée cette révélation ? 14
Qui est Maria Valtorta ? 14
Et sur le plan religieux ? 15
Où repose-t-elle ? 16
Quelle a été sa mission ? 16
Comment a-t-elle écrit ? 16
Qu'a écrit Maria Valtorta ? 17
Quelle est la position de l'Église ? 18
INSTRUCTIONS POUR LA LECTURE 20
LES MIRACLES DE LA PREMIÉRE ANNÉE. 21
1. Les noces de Cana 21
2. Le disciple Simon le Zélote 27
3. L'aveugle de Capharnaüm 32
4. Quatre guérisons dans la synagogue de Capharnaüm 35
5. La belle-mère de Pierre et le vieux Isaac de Chorazeïn 38
6. Le lépreux Abel 45
7. Le paralytique de Capharnaüm 48
8. La pêche miraculeuse. 52
9. Les lames des couteaux brisées 53
10. L'aveugle qui ne peut se jeter dans la piscine. 56
11. Le berger de la Nativité, Isaac 58
12. La mort du vieux Saül 61
13. La belle de Corozaïn. 65
14. Refus d'un miracle à la tante de Jésus. 71
15. Jeanne, la femme de l'intendant d'Hérode. 74
16. L'enfant paralytique pendant les vendanges. 79

17. L'enfant renversé par le cheval d'un soldat romain 80
18. Le lépreux interpellant Jésus. 85
19. À la Belle Eau, les quatre premières guérisons. 86
21. Le fils vaurien. 92
22. L'enfant aux jambes fracturées. 93
23. La mort du pharisien Doras. 96
24. Le jeune séducteur débauché. 99
25. Le romain possédé. 102
26. La belle-fille Jérusa à Docco. 106
LES MIRACLES DE LA DEUXIÈME ANNÉE. 110
1. L'homme qui porte sa femme sur son dos. 110
2. L'officier du roi Hérode et Suzanne à Cana. 113
3. La petite fille romaine de Césarée Maritime. 115
4. Elisée, l'enfant mordu par un serpent. 119
5. Les guérisons lors de l'élection des douze apôtres. 124
6. Les guérisons lors des sermons sur la Montagne. 126
7. Le lépreux Jean, prêtre du Temple. 135
8. Le serviteur du centurion de Capharnaüm. 137
9. La fillette de la bergère. 139
10. La victime d'un crime passionnel. 140
11. La tempête apaisée. 143
12. Les deux possédés et le troupeau de porcs. 146
13. La résurrection du fils d'une veuve. 151
14. Les deux groupes de lépreux. 155
15. Dans le jardin abandonné de Jean-Baptiste. 159
16. La fille lunatique de l'aubergiste. 163
17. La rencontre d'enfants de Philistins. 166
18. Les idolâtres de la femme en couche. 171
19. Le paralytique de la piscine de Béthesda. 176
20. La femme souffrant d'hémorragie et la fille de Jaïre. 179
21. Les deux aveugles et le muet possédé. 183
22. Le jugement des trois meurtriers. 186
23. La femme au sein tari. 191
24. Le vieillard aveugle chez des vignerons. 193
25. L'enfant handicapé d'un bûcheron. 196

26. L'homme au bras atrophié. 198
27. Le possédé aveugle et muet. 200
28. Les prodiges de tous les apôtres. 203
29. La première multiplication des pains. 204
30. Jésus marche sur les eaux. 209
31. Le retour de mission des soixante-douze disciples. 211
32. L'homme aux yeux atteints d'ulcères. 212
33. Les guérisons collectives de Bozra. 215
34. Les deux orphelins et le pommier. 217
35. L'enfant malade de Simon, le cousin de Jésus. 221
36. La fillette guérie par l'enfant adoptif de l'apôtre Pierre. 225
LES MIRACLES DE LA TROISIÈME ANNÉE 229
1. La tempête en mer Méditerranée et le matelot blessé. 229
2. L'aveugle et le mendiant boiteux. 234
3. Le troupeau de brebis malades. 237
4. La femme cananéenne et la femme à la fille paralysée. 240
5. L'hydropique, un jour de Sabbat. 245
6. La femme courbée. 251
7. Les prodiges des apôtres, sauf de Judas. 254
8. Le jeune sourd-muet. 256
9. Le bambin transmetteur d'un miracle. 258
10. L'accouchement difficile au château du Tétrarque. 260
11. L'aveugle amené par ses parents. 262
12. L'adolescent épileptique démoniaque. 263
13. La pièce de monnaie dans la bouche d'un poisson. 267
14. La seconde multiplication des pains. 271
15. La fausse lépreuse, Rose de Jéricho. 274
16. Le Jourdain en crue. 278
17. Le groupe de prosélytes de la Diaspora au Temple. 283
18. Le frère de lait de Jésus guéri d'une cécité. 285
19. Le banquet des pauvres dans un palais de Kouza. 287
20. Le luxurieux ingrat. 290
21. Le malheur d'une famille réparé le jour de la Pâque. 293
22. Le piège déjoué des pharisiens et les quatre vrais miraculés. 297
22. Les miracles de Jésus et des apôtres près du village de Salomon. 300

24. Le fils lépreux Elisée d'Engaddi près de la Mer Morte. 302
25. Le deux femmes blessées réconciliées..... 306
26. La multiplication des gerbes de blé. 309
27. La glaneuse comblée. 312
28. Le mendiant Samaritain..... 316
29. Le disciple Joseph blessé. 319
30. L'enfant tuberculeux et le sourd-muet..... 322
31. L'homme complètement possédé. 325
32. La fillette d'esclave Aurea. 333
33. L'incendie stoppé. 335
34. Les habitants du bord du lac, la femme stérile et le lépreux Jean. ... 337
35. L'esclave Romain Aquila..... 344
36. Le serviteur Elie de la veuve Sarah..... 346
37. Les multiples guérisons aux sources thermales d'Emmaüs Tibériade. 350
38. L'enfant aveugle-né de Sidon..... 352
39. Les deux meurtriers sauvés de la lèpre..... 355
40. Les dix lépreux de Samarie et le nouveau Ephrem..... 361
41. La bourrasque de vent anéantie. 364
42. Les enfants du caravanier de Petra. 367
43. L'aveugle-né, envoyé à la citerne de Siloé. 372
44. Le soldat romain accidenté et la femme folle..... 379
45. L'enfant muet, futur lévite..... 383
46. A Jéricho, avec plusieurs malades..... 385
47. Sous les tentes, au gué du Jourdain. 386
48. Le matelot accidenté et le petit Lévi. 388
49. Les guérisons de la synagogue des Affranchis Romains. 392
50. Les sept lépreux de Jérusalem. 395
51. La fillette possédée par un démon. 398
LES MIRACLES DES DERNIERS MOIS..... 401
1. La résurrection de Lazare..... 401
2. L'esclave noir muet, Calliste..... 413
3. L'homme originaire de Gaza abandonné sur la route. 415
4. La femme Ada en couches à Ephraïm..... 419
6. L'enfant bossu. 421

6. Le vieillard aveugle guéri et l'homme cruel aveugle. 422
7. Les dernières rencontres sur la route vers Jérusalem. 427
8. L'enfant handicapé qui veut mourir. 430
9. Le figuier desséché. 435
10. L'oreille replacée du serviteur du Temple. 438
11. Le signe du rideau du Temple, le signe du voile de Niké et le linceul de Jésus. 440
LES APPARITIONS ET LES MIRACLES APRÈS LA RÉSURRECTION. ... 447
1. L'apparition de Jésus à la Vierge Marie. 448
2. L'apparition aux Saintes Femmes. 450
3. L'apparition à Lazare. 459
4. L'apparition à Jeanne, femme de Kouza. 464
5. L'apparition à Joseph d'Arimathie, Nicodème et Manahen. 467
L'apparition aux bergers. 469
7. L'apparition aux disciples d'Emmaüs. 471
Les apparitions à des païens. 477
9. Les apparitions aux apôtres. 479
10. Les apparitions diverses à plusieurs personnes. 489
L'apparition à Elise, la mère d'Annalia. 489
L'apparition à Marie, la mère de Judas, à son amie Anne. 489
L'apparition aux enfants de Sarah. 490
L'apparition au jeune Jaia de Pella. 490
L'apparition à Jean de Nobé. 490
L'apparition à Matthias de Jabès-Galaad. 490
L'apparition à Abraham d'Engaddi, qui meurt dans les bras de Jésus. .. 490
L'apparition à Elie, l'essénien de Kérioth. 491
L'apparition à Dorca, au château de Césarée de Philippe et à son enfant, gratifié d'une pomme. 491
L'apparition à l'assistance de la synagogue de Cédès. 491
L'apparition à un groupe de rabbins à Giscala. 491
L'apparition à Joachim et Marie à Bozra. 492
L'apparition à Syntica à Antioche, loin de la Palestine. 492
L'apparition à Zacharie, le lévite du Temple. 492
L'apparition à des bergers au Grand Hermon. 492
L'apparition à l'enfant né aveugle à Sidon. 492

L'apparition à des paysans de Yokhanan..... 493
L'apparition sur les rives du lac de Tibériade..... 493
L'apparition au mont Thabor. 494
11. L'apparition à une femme de Saron et le miracle de son fils malade. 495
12. L'apparition à une femme de Galilée et le miracle de son mari. 497
LES DERNIERS EVENEMENTS MIRACULEUX. 503
La Pâque supplémentaire. 503
L'ascension de Jésus. 509
La descente de l'Esprit Saint. 510
L'Assomption de la Vierge Marie..... 511
CONCLUSION..... 517
REMERCIEMENTS 523

AVANT PROPOS

Sommaire

Tout le monde, dans sa vie, entend, au moins une fois, parler d'un livre, appelé la Bible, qui comporte une partie s'intitulant « l'Évangile », traduction de « Bonne Nouvelle », et qui rassemble les faits et gestes et surtout la doctrine de Jésus de Nazareth donnée par lui durant sa vie terrestre en Palestine. La plupart des hommes sait que cette dernière œuvre écrite et achevée, il y aura bientôt deux mille ans, résulte d'écrits réalisés principalement par quatre « écrivains » différents. On connaît moins les commentaires généraux qu'en on fait chacun de ces quatre Evangélistes :

> "Jésus allait par les villes et les villages prêchant et annonçant la Bonne Nouvelle et le Royaume de Dieu et avec Lui étaient les douze et quelques femmes qui avaient été délivrées des esprits malins et des infirmités" *dit Luc*
> "...et le suivaient de grandes foules de la Galilée, de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée et d'au-delà du Jourdain. Même des environs de Tyr et de Sidon venaient à Lui, ayant entendu parler des choses qu'il faisait... " *écrit Marc.*

Deux évangélistes étaient des apôtres présents aux côtés de Jésus. Matthieu, le percepteur d'impôts a écrit :

> "Et Jésus allait par toutes les villes et par tous les villages, les enseignant dans leurs synagogues, prêchant l'Évangile du Royaume et guérissant toutes les langueurs et les maladies".
> "Allez rapporter à Jean (le Baptiste) ce que vous voyez et entendez : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, aux pauvres est annoncée la bonne nouvelle".
> "Malheur à toi, Corozaïn, malheur à toi, Bethsaïda, car si à Tyr et à Sidon étaient survenus les miracles faits au milieu de vous, depuis longtemps déjà, dans le cilice et la cendre, ils auraient fait pénitence... Et toi, Capharnaüm, tu seras peut-être exaltée jusqu'au ciel ? Tu descendras jusque dans l'enfer : car si à Sodome étaient survenus les miracles opérés chez toi, peut-être elle subsisterait encore".

Quant à Jean, le plus jeune et le premier appelé des douze apôtres, il a rapporté :

> "Après cela, Jésus alla au-delà de la Mer de Galilée et une grande foule le suivait parce qu'elle voyait les prodiges opérés par Lui sur les infirmes".

Son évangile se termine par ce témoignage illimité, confirmé par Jésus :

> "C'est ce même disciple qui a vu ces choses et les a écrites. Nous savons que son témoignage est vrai... Il y a aussi d'autres choses faites par Jésus. Si on les écrivait une par une, je crois que le monde ne pourrait contenir les livres qu'il faudrait écrire".

Même s'il y a sûrement un peu d'exagération dans cette dernière affirmation, il est certain que l'Évangile ne se veut pas être un récit complet de la vie de

Jésus, car il n'a été fait mention que des faits les plus marquants, pour les gens de l'époque, couvrant cette période de trois années, dite de « la vie publique » de Jésus. Parmi ces faits marquants, se trouvent les miracles qui ont pu être constatés aussi bien par des sympathisants de Jésus que par les opposants dont certains restés totalement incrédules devant les faits. C'est ainsi que l'Évangile ne relate qu'un peu moins d'une trentaine de miracles différents, survenus durant cette période. L'évangéliste le plus prolixe, Matthieu en cite une quinzaine et le moins loquace, peut-être parce que plus sensible au spirituel, Jean, en rapporte moins d'une dizaine, alors que tous deux ont toujours assisté Jésus.

Y a-t-il vraiment eu d'autres miracles et de véritables miracles d'une portée indiscutable sur les pouvoirs de ce Galiléen, issu de Nazareth que ses concitoyens ont vu grandir chez eux et qui se disait pourtant être le Fils de Dieu?

On peut répondre aujourd'hui à cette interrogation car on est en mesure de pouvoir confirmer qu'il y a certainement eu un millier de miracles différents ayant directement touché un millier de personnes et que les bénéficiaires, ayant reçus le don d'un miracle, ont certainement dépassé les dix mille personnes, notamment à la suite des deux multiplications de pains où la foule était considérable.

Outre son propre modèle de vie qui est un exemple de spiritualité et de sainteté pour ceux qui l'approchèrent, notamment pendant la prière et la méditation, Jésus a rempli sa mission en s'appuyant sur deux éléments majeurs, souvent liés entre eux, la prédication et les miracles. Ces derniers résultent, la plupart du temps, d'un sentiment de compassion face à la détresse physique et morale des personnes simples qu'il rencontre ou qu'on lui amène. Or ses déplacements sont multiples et nombreux à travers toute la Palestine, débordant même dans des régions limitrophes. Jésus a parcouru plusieurs milliers de kilomètres, une estimation indique une dizaine de milliers d'après les cartes qui ont pu être établies, revenant plusieurs fois dans les villes et les villages, plus de deux cents, et les hameaux déjà visités. C'est alors l'occasion, pour les malades en particulier, de venir demander une guérison ou une grâce. D'où le nombre important de cas très divers où Jésus est intervenu, touchant parfois jusqu'à plusieurs milliers de personnes comme pour la multiplication des pains.

Il est certain que les miracles ont largement contribué à faire connaître Jésus, bien que ce ne soit pourtant pas le but principal recherché car parfois Jésus en demande même le secret. Pourtant, sa notoriété s'est assez vite répandue, telle ces habitants de Gamala qui se regroupent pour le voir, début mai de l'an 29 et qui disent de lui :

> « C'est le Rabbi de Galilée. Celui qui commande aux maladies, aux vents, aux eaux et aux démons et change les pierres en pain et rien ne Lui résiste. Courons le dire à la ville…», *ville située à l'est du lac de Tibériade. (T6, p 454)*

Bien que des miracles parmi les plus importants aient été rapportés par les quatre évangélistes, même avec un récit parfois réalisé de façon plutôt succincte, Jésus parlant même « de version de ses paroles très réduites, voire

squelettiques », *on peut se demander s'il est bien utile d'élargir ses connaissances dans le détail ou à d'autres cas. En fait, chaque miracle est différent notamment dans son approche, même si le résultat final conduit aux mêmes réactions. Mais surtout, chaque miracle apporte son lot d'enseignements dont l'intensité et la profondeur ne peuvent être que divines, comme l'acte lui-même. De plus, c'est une plus grande compréhension de la mission que Jésus avait à accomplir sur la terre.*

Car, à chaque fois, Jésus donne ou laisse voir les raisons qui l'ont poussé à réaliser le miracle. Parfois, il se sert du miracle effectué sous les yeux des présents ou alors en projet d'exécution, pour adapter le thème de la prédication qui précède ou qui suit le miracle. C'est dire l'importance de chacun des miracles effectués.

Jésus lui-même en donne une explication très claire :

> « Tout ce qui vient de Dieu est moyen d'élévation, de transformation et d'union plus intime à lui. Même les miracles de toutes sortes, les miracles de guérison du corps et de l'âme, surtout ces derniers, servent à la transformation et à l'union à Dieu. Combien d'incrédules ou de pécheurs purent devenir croyants et furent sauvés par le prodige d'un miracle !
>
> Il ne faut pas nier les miracles par souci de rationalisme. Ni celui de la création, ni celui de la guérison d'une âme ou d'un corps…Tout ce qui vient de Dieu est moyen d'élévation…Même les miracles.» (Cahier 1950, p 602)

Comment ne pas rester insensible à cette profonde réflexion de Jésus qui confirme également la dernière phrase de l'Évangile de Jean ? :

> « Vous ne voulez tout de même pas penser qu'en trois ans je n'ai fait que le peu de miracles racontés ? Vous ne voulez pas penser qu'il n'y a eu de guéries que le petit nombre de femmes qui y sont citées, ou que les prodiges racontés sont les seuls qui aient été accomplis ?…
>
> Une puissance miraculeuse sortait de Moi, continuellement. J'étais venu pour amener à Dieu et pour ouvrir les digues de l'Amour, fermées depuis le jour du péché. Des siècles d'amour se répandaient à flot sur le petit monde de la Palestine. Tout l'amour de Dieu pour l'homme, qui finalement pouvait se répandre comme il aspirait à racheter les hommes par l'Amour avant de le faire par le Sang. »

Tout d'abord, cette explication donne tout son sens au mot « miracle » défini comme un prodige religieux d'ordre physique, dépassant toute loi connue spatio-temporelle et destiné au service de l'œuvre de Dieu et au Salut de l'homme.

Ensuite, ce commentaire, extraordinaire et surprenant, accordé par Jésus lui-même, résulte d'une révélation privée que Jésus a donnée à une femme italienne, le 21 août 1944.

Que sont les révélations privées ?

Sommaire

À la différence de l'action progressive révélatrice de Dieu, qui s'est fait connaître aux hommes par l'intermédiaire de la Bible, et qui s'est terminée par le Nouveau Testament et donc par les Évangiles canoniques retenus et bien connus, des révélations complémentaires sont venues guider l'homme vers une meilleure connaissance de l'approche de Dieu et de sa destinée. Ces révélations, souvent des visions, ont été perçues par des personnes pures, parfois totalement inexpérimentées comme des enfants, ou également par des mystiques ayant une profonde vie intérieure, mais toujours à des personnes faisant preuve d'une grande humilité. Jésus lui-même l'a révélé à l'intéressée de cet ouvrage :

> « Mes porte-paroles se trouvent, ou parmi les purs, ou parmi les pécheurs réellement convertis…Les seules choses qui entravent la venue de ma Parole, ce sont l'orgueil et le péché…Etre mon porte-parole est un don…, une souffrance…, une gloire, mais non de la terre.»

C'est donc aux chrétiens de saisir toute la portée de ces révélations dans le cours des siècles. L'Eglise officielle peut donc être amenée à reconnaître ces révélations qui doivent être en conformité avec la Révélation directement donnée aux hommes par Dieu lors de sa venue parmi eux. Quelques cas, même récents, ont abouti à des reconnaissances souvent posthumes allant jusqu'à la béatification de ces « messagers » de Dieu.

Cependant, il n'est nullement obligatoire de faire usage de cette aide qui pourtant peut être considérée comme une nourriture pour la foi. Mais quelle aide quand on désire approfondir sa propre foi, en toute simplicité !

Malgré cela, ceux qui prétendent bien connaître Jésus à travers les écrits évangéliques connus depuis deux mille ans, peuvent-ils se satisfaire d'avoir une connaissance suffisante et un degré d'amour irréprochable sans ne pas vouloir partager le don que vient leur offrir leur plus grand Ami ?

N'oublions pas ces paroles prononcées par Jésus, de son vivant :

> « J'aurais encore beaucoup de chose à vous dire, mais pour l'instant, vous n'avez pas la force de les porter. Quand l'Esprit de Vérité viendra, il vous guidera vers la vérité toute entière qu'il vous fera connaître.»

Or, de toutes les révélations connues depuis l'acte final de la venue de Jésus sur terre, c'est certainement une des plus importantes révélations récentes que nous venons de connaître, car revêtant un caractère absolument extraordinaire, s'apparentant aux caractéristiques d'un véritable miracle qui implique une intervention spéciale et gratuite de Dieu. Et il peut être ajouté que ce miracle a bien eu lieu, à notre époque, au milieu du vingtième siècle bien que cette révélation ne soit encore que très peu connue des hommes. D'autres révélations ont concerné de grandes mystiques mais aucune aussi récente rapportée directement par ces intermédiaires. On peut tout de suite dire qu'il

n'existe rien de comparable dans la littérature mondiale, concernant cette Œuvre qui vient d'être révélée.

En quoi consiste cette révélation ?

Sommaire

La connaissance de la vie de Jésus, pratiquement au jour le jour pendant les trois années de sa vie publique, avec toutes les actions menées par Jésus et leurs commentaires et tous les dialogues de l'époque avec toutes les personnes qu'il a rencontrées voici maintenant deux mille ans ! Mais également des réflexions, des instructions et des conseils, donnés directement par Jésus, sa Mère et quelques grands saints sur le comportement récent de l'humanité.

Une multitude de questions se pose alors à l'esprit rationnel de l'homme d'aujourd'hui :

« Comment est-ce possible ? »

Sommaire

À cette question, l'homme ne peut répondre avec ses actuelles connaissances trop insuffisantes. Un seul exemple : Comment peut-on envisager qu'une parole prononcée ou un dialogue établi il y a presque deux mille ans puisse être exactement rapportée de nos jours dans l'esprit complet de l'époque ? Personne ne peut remonter le temps. Seul le caractère divin peut confirmer ce prodige.

Or Jésus l'a bien confirmé, lui-même, à sa visionnaire :

> « Ne te trouble pas, Maria…Laisse les autres se creuser les méninges à leur gré. Tu sais que Dieu est la source de tes écrits, qu'ils viennent de Dieu. Cela te suffit. Tu ne travailles pas pour une gloire humaine, mais pour ma gloire. Reste calme dans ton bonheur qui vient de la transformation dans le Bien et qui est le plus beau signe de la provenance de ces écrits…»

Quelle valeur peut-on accorder à ce prodige ?

Sommaire

L'homme peut répondre à cette question. Comment ? En vérifiant, un par un, tous les éléments, révélés et décrits dans le temps et l'espace, de ce que les spécialistes de plusieurs disciplines ont approfondi, aujourd'hui, pour cette époque et dans cette région. Ces « sachants » ont décortiqué cette révélation dans des domaines très divers allant de l'histoire ancienne, à la géographie, la géopolitique, l'ethnologie, l'archéologie, l'astronomie, la météorologie, la métrologie avec toutes les unités de mesure de l'époque, la médecine, la botanique et la zoologie, les arts et la musique, les techniques militaires romaines et toutes les croyances religieuses ou philosophiques du moment. Près de douze milles points différents ont été étudiés. Tout ce qui a été révélé

correspond bien aux connaissances de ces spécialistes qui ont même pu entreprendre des découvertes totalement nouvelles grâce à ces révélations appliquées sur le terrain.

En outre, sur le plan religieux, les plus grands théologiens qui se sont penchés sur le contenu de ces révélations, peuvent affirmer qu'il n'y a aucune contradiction majeure avec les récits déjà connus, et notamment avec ceux de l'Évangile canonique.

Qui serait capable de nos jours, même avec les puissants moyens informatiques disponibles, de ne pas défaillir dans l'exactitude de dizaines de milliers d'éléments rapportés ? Personne.

À qui a été donnée cette révélation ?

Sommaire

À une femme ordinaire du vingtième siècle, infirme et alitée, peu versée dans les Saintes Ecritures, qui a reçu et accepté un ordre divin de rapporter les visions qui allaient se présenter à son esprit et de mettre par écrit les dictées qui seraient entendues ! Qui est cette heureuse élue ? Jésus lui-même a donné des explications en ordonnant la dictée suivante à l'écrivaine :

> « Que le don que je t'ai fait ne t'induise jamais à l'orgueil, te faisant croire que tu es quelque chose que tu n'es pas. Tu n'es rien d'autre qu'un porte-parole et un canal dans lequel coule la vague de ma Voix, mais comme je t'ai prise toi, je pourrais prendre n'importe qu'elle autre âme. Le simple fait de la prendre la rendrait capable d'être canal et porte-parole de la voix du Christ, car mon toucher opère le miracle. Mais toi tu n'es rien. Rien de plus qu'une amoureuse… »
>
> « Mais vous vous dites peut-être : « Mais pourquoi à elle, qui est une si misérable chose ? » …Vous mériteriez le silence que j'ai gardé devant Hérode. Mais je veux essayer de vous racheter, vous que l'orgueil rend les plus difficiles à persuader…»

Celle qui a reçu ce don de Dieu, ce miracle, et que certains ont surnommée « **la penna di Dio, le porte-plume de Dieu** *» s'appelle Maria Valtorta.*

Qui est Maria Valtorta ?

Sommaire

En voici un bref aperçu tiré de sa biographie :

Maria Valtorta est née près de Naples en 1897. Elle est la fille unique d'un couple d'un milieu relativement modeste, un père militaire sous-officier qu'elle aimait et une mère enseignante de français au caractère acariâtre, défavorable à la pratique religieuse. Jusqu'à l'âge de 16 ans, elle est pensionnaire heureuse près de Milan, dans un collège tenu par des religieuses. En 1917, elle soigne les blessés de guerre en tant qu'infirmière auxiliaire. A l'âge de 23 ans, ses projets de jeune fille sont interrompus à la suite d'une agression dans une rue de Florence qui lui laissera de graves

séquelles. En 1924, elle s'établit alors avec sa mère à Viareggio, ville balnéaire proche de Pise. Mais sa santé se détériore rapidement, la maintenant clouée au lit pendant 27 années, à partir de 1934, durant toute la seconde guerre mondiale et au-delà, Elle souffre d'une dizaine de graves maladies différentes diagnostiquées par des médecins très pessimistes. Après son père, sa mère meurt en 1943, la laissant aux soins permanents d'une voisine devenue son assistante et confidente. A la suite des bombardements aériens de la guerre, elle doit quitter son domicile pour y revenir en en décembre 1944.

Elle meurt en 1961, âgée de 64 ans après de longues années de multiples douleurs acceptées et de digne pauvreté.

Et sur le plan religieux ?

Sommaire

Comme tous les enfants baptisés de l'époque, Maria Valtorta reçoit le sacrement de confirmation et fait sa communion solennelle. C'est juste avant son départ du collège, presque à seize ans, qu'elle entreprend une retraite spirituelle d'une intense ferveur où elle ressentira quel est le but de sa vie, même si sa foi de jeune fille vacillera parfois. Sa vocation de la souffrance par amour repose sur le thème du « sacrifice et devoir en toute chose et en tout temps ».

À l'âge de 25 ans, elle découvre le message de François d'Assise et elle lit l'Évangile complet. Deux ans plus tard, elle renonce au monde en faisant un voeu de chasteté. Et entretient un lien très étroit avec Thérèse de Lisieux

À partir du Vendredi Saint 1930 et à la suite d'une première attaque d'angine de poitrine, elle entre dans une période de grande détresse physique, morale et spirituelle.

En 1943, elle est clouée au lit depuis neuf ans et espère une fin prochaine. Le Vendredi-Saint, elle entrevoit sa première vision de Jésus. Le 31 mars1944, elle a noté dans son calendrier mystique, une prise d'habit et une profession dans le tiers-ordre des Servites de Marie, un ordre mendiant, dont fait partie le prêtre confesseur qui vient la voir.

Elle débute alors un dialogue intérieur de plus en plus intime avec Jésus. Elle vit intensément les épisodes douloureux de la passion du Christ. En octobre 1945, elle reçoit le sacrement de l'Extrême Onction mais elle ne mourra que seize ans plus tard, L'épreuve de santé qu'elle subit lui fera comprendre le sens de sa mission religieuse axée sur l'acceptation de « vivre sa propre croix pour amener le regards des autres vers la Croix ».

Les dernières années sont « une vie d'âme victime » dans la souffrance, même si on vient la consulter, car elle dit : « Je me rends compte que c'est Dieu qui agit en moi, depuis des années, depuis que j'ai supprimé mon moi humain et que je me suis faite reconstruire par Dieu. »

Une supplique personnelle termine son autobiographie résumant bien sa mission malgré ses maladies et ses souffrances : « A cause de mon sacrifice

caché de chaque instant, ô Père, donne-moi des foules d'âmes à t'offrir. Fais-les avancer, et moi aussi, dans la Lumière. »

Maria Valtorta est une grande mystique car elle en a possédé les deux piliers que sont l'abandon à Dieu et une grande humilité.

Une demande de béatification est en cours d'étude, mais la route est longue, même pour de grandes mystiques…

Où repose-t-elle ?

Sommaire

Depuis 1973, un transfert des restes de son corps a eu lieu dans une chapelle du cloître de l'église Santissima Annunziata à Florence où a été fondé en 1233 l'Ordre des Servites de Marie. Sa plaque tombale mentionne en latin :

> « Membre du Tiers ordre des Servites de Marie ; Hostie (âme victime) agréable à Dieu, Historienne des choses divines »

Des pèlerins viennent s'y recueillir ainsi que dans sa maison de Viareggio, siège d'une fondation à son nom.

Même si l'évocation de Maria Valtorta n'a pas encore suscité de miracle direct, il n'en reste pas moins que, malgré les graves maladies qui auraient dû l'anéantir, son âme mystique s'est offerte au don des autres.

Quelle a été sa mission ?

Sommaire

Dans une dictée du 19 décembre 1945, Jésus lui a fait écrire :

> « …Tu as eu pour mission d'être une voix mondiale. Tu dois chanter l'hymne de la Miséricorde et de l'Amour, de la Sagesse et de la Perfection ; pour toutes les oreilles et pour tous les cœurs, pour toutes les intelligences et toutes les âmes… Voilà pourquoi, après t'avoir préparé à cette capacité – n'en tire pas orgueil car tout ce que tu as, je te l'ai donné pour cette mission, même la maladie, même la solitude, absolument tout -- j'ai fait de toi une « voix » parfaite, un géant, toi qui es pygmée. Mais ce n'est pas toi, c'est moi en toi. C'est donc moi le géant…»

Comment a-t-elle écrit ?

Sommaire

Maria Valtorta est alité depuis 1934, à l'âge de 37 ans. Elle échange alors quelques lettres notamment avec des membres de sa famille. En 1942, son confesseur lui demande de rédiger son autobiographie, son premier ouvrage.

En 1943, elle commence à recevoir les premières visions de Jésus et elle les met par écrit avec les dialogues entendus. Dans une dictée du 10 septembre 1943, Jésus l'interpelle :

> « Mon « Petit Jean », je te confie ma Parole. Transmets-la aux maîtres afin qu'ils s'en servent pour le bien des créatures. »

Tout cela selon les instructions données par Jésus lui-même, comme celles d'août 1944 :

> « Tes écrits doivent être utilisés de la façon suivante : La partie qui est de toi, aura l'habituelle valeur informative pour la curiosité humaine qui veut toujours sonder les secrets des âmes. La partie qui est de moi et qui doit être séparé de la tienne, aura une valeur formative, car il y a en elle la voix évangélique qui possède toujours une valeur de formation spirituelle…»

Jésus n'a donné à Maria Valtorta que la liberté de décrire les conditions de déroulement des épisodes reçus avec la latitude d'apporter quelques brefs ressentiment personnels dans certains cas ou pour décrire certaines personnes ou divers paysages. A plusieurs reprises, Jésus a insisté pour que Maria Valtorta détaille finement le descriptif des scènes qu'elle voyait. De son côté, celle-ci a fait quelques confidences :

> « Le médecin grommelle parce que j'écris. Il pense sûrement que mes écrits sont « du romantisme de vieille fille »…Il prétend que je « phosphore ». En réalité, c'est Jésus qui « phosphore ». Moi, je ne fais qu'inscrire des signes sur le papier pour y noter ce qu'il « phosphore », Lui. » *(5 octobre 1945)*

À la différence d'autres mystiques ayant eu des révélations et les ayant formulées à d'autres personnes, c'est Maria Valtorta elle-même qui a écrit de sa main, sans aucune rature et en rajoutant parfois des croquis, rapportant toutes les visions, les sensations, comme celles olfactives avec des parfums se dégageant dans sa chambre, les dictées entendues et suivies à la lettre selon l'ordre qu'elle avait reçu de Jésus. Cette Œuvre n'est donc pas un roman mais la transcription exacte de ce que l'écrivaine reçoit de l'auteur réel de cette révélation qui n'est autre que Jésus lui-même.

Qu'a écrit Maria Valtorta ?

Sommaire

C'est un total de122 cahiers d'écoles qui lui seront nécessaires pour couvrir l'ensemble de son Œuvre, ce qui représente près de quinze mille pages manuscrites actuellement disponibles. Les visions, les dictées et les dialogues, non seulement avec Jésus, mais aussi avec la Vierge Marie et quelques saints ont duré près d'une dizaine d'années.

L'ensemble des écrits concerne plusieurs centaines de visions de la vie de Jésus avec une multitude de détails de son époque. Maria Valtorta a décrit, depuis son lit dans sa chambre, près de 750 personnages différents, 220

villages, 110 sites géographiques, 70 groupes ethniques, des centaines espèces animales, végétales et minérales.

L'œuvre principale, qui a pour titre français : « L'Évangile tel qu'il m'a été révélé », a été écrite de 1944 à 1947 et publiée après 1956.

Les Cahiers de 1943 à 1950 ont été publiés à partir de 1976. Ces écrits comportent des conseils directs et sévères de vie spirituelle pour les situations d'aujourd'hui.

Tous ses cahiers sont écrits de sa main en italien, parfois phonétiquement pour des noms propres de lieux, et sa correspondance est conservée et disponible.

Quelle est la position de l'Église ?

Sommaire

La publication initiale des écrits de Maria Valtorta a commencé, avant 1960, dans un climat de suspicion, dû notamment au non-respect de recommandations reçues et données par la grabataire. Pourtant, Jésus avait demandé que l'Œuvre soit « connue, diffusée, utilisée par les consacrés et les fidèles » après sa mort.

Les théologiens ont analysé et même décortiqué tous les écrits. L'Œuvre obéit bien au trois critères imposés, l'absence d'hérésie, l'apport positif dans le domaine de l'évangélisation, la preuve charismatique venant de Dieu comme pour un miracle.

Or, il est bien évident que ces écrits stupéfiants ne peuvent provenir d'une inspiration personnelle, ni d'une autre personne et encore moins d'un esprit malin.

Même si quelques papes, quelques dignitaires, quelques saints récents, comme sœur Térésa et Padre Pio, conseillent de prendre connaissance de cette révélation récente, l'Eglise Catholique avance avec prudence, face à cette nouveauté d'une portée imprévue, impliquant peut-être une nouvelle forme d'évangélisation plus adaptée de notre temps.

Jésus lui-même a conseillé de faire preuve de beaucoup de prudence pour commencer la diffusion de l'Œuvre et d'une grande patience, la hâte humaine n'étant pas du domaine compatible avec l'enseignement divin. De fait, la diffusion de cette révélation divine se fait progressivement et continuellement dans presque tous les pays du monde.

Pourtant Jésus s'est montré très sévère vis-à-vis de ceux qui n'acceptent pas cette révélation. Il le dit dans une dictée donnée le 2 décembre 1943 à «son petit enfant», comme il l'appelle :

> *« Les lumières de Dieu sont inépuisées et inépuisables et il n'y en a pas une qui soit inutile ou inexacte. Ceux qui «savent» sont donc des demi-analphabètes, pour qui je ne puis être un Maître, car dans leur orgueil stupide, ils croient ne pas avoir besoin de maître et ils se permettent de*

critiquer l'œuvre de Dieu, lequel se sert d'un enfant pour instruire ses savants.»

Suivons plutôt la recommandation sur cette Œuvre du Pape de l'époque, Pie XII :

> « Il n'y a pas lieu de donner une opinion quant à l'origine, qu'elle soit extraordinaire ou non. Ceux qui liront, comprendront. »

À vous, lecteurs, de saisir le sens profond de ce qu'a voulu nous révéler Jésus de Nazareth, en approfondissant tous ses miracles réalisés, mais aussi en méditant tout l'enseignement profond qu'il nous a offert dans cette Œuvre appelée à révéler la Grâce qu'il est venu apporter aux hommes.

INSTRUCTIONS POUR LA LECTURE

Sommaire

Tous les miracles ont été en totalité tirées de « l'Œuvre », comme l'appelle Jésus, écrite de la main même de **Maria Valtorta**, *et portant le titre italien* **« L'Evangelo come mi è stato rivelato »** *et le titre français de :*

« L'Évangile tel qu'il m'a été révélé ».

C'est pour respecter entièrement la révélation qui a été faite à Maria Valtorta que le texte complet du récit de chacun des miracles qu'elle a décrit, est rapporté, en caractères d'imprimerie normaux et placés entre guillemets. Tous les écrits complémentaires sont en caractères d'imprimerie italiques, comme cette instruction.

Notamment la datation des miracles, car Maria Valtorta n'a pas reçu d'indications de datation dans son travail. Des études poussées de spécialistes dans ce domaine ont pu établir une datation précise, à partir de toutes les indications contenues dans l'ouvrage et selon la disposition indiquée par Jésus lui-même. En effet, les différentes visions et dictées ont été écrites sur des cahiers d'écolier dans un ordre chronologique dispersé puis remis en place selon les indications fournies à l'écrivaine par Jésus. La datation retenue a été mise en place à partir des calendriers juifs et romains de l'époque en l'adaptant à une correspondance avec le calendrier grégorien actuel, en tenant compte notamment du très précieux calendrier lunaire. L'emploi du nom français des jours sert à une meilleure compréhension car les juifs de l'époque ne désignaient pas les jours de la semaine, excepté le Sabbat et la Parascève qui en est la veille.

Les miracles rapportés sont donc tous dans leur ordre chronologique et sont regroupés en quatre périodes correspondant aux trois années de la vie publique de Jésus et au dernier trimestre avant sa mort. Il a été également inclus la période peu connue des apparitions de Jésus, après sa Résurrection, avec, en particulier, deux véritables miracles réalisés par le Ressuscité ainsi qu'un résumé d'évènements à caractère miraculeux, de l'Ascension de Jésus à l'Assomption de la Vierge Marie qui clôture ce livret.

Ce récit des « Mille Miracles de Jésus *» s'appuie donc entièrement sur l'Œuvre écrite par Maria Valtorta. À la fin de chaque épisode miraculeux, une référence indique la date de réception et d'écriture, pratiquement instantanée, de la vision, avec l'indication permettant de retrouver le texte d'origine, sur l'un des dix tomes de la seconde édition française actuelle, à partir de son numéro de paragraphe et l'indication de sa première page. En correspondance, il est également fait mention, lorsqu'ils existent, des récits connus du Nouveau Testament, rapportés par les quatre Évangélistes.*

LES MIRACLES DE LA PREMIÉRE ANNÉE.

Sommaire

Il est maintenant établi que la durée du ministère de Jésus, que l'on nomme aussi de « vie publique » est de trois années, l'évangéliste Jean mentionne explicitement trois fêtes de la Pâque. Après une retraite dans le désert et son baptême dans les eaux du Jourdain par son cousin Jean Baptiste en janvier 27, commence alors ses premières pérégrinations qui l'amèneront à Jérusalem pour la Pâque de cette première année, dans le Temple où il en chassera les vendeurs.

C'est surtout l'année, qui lui permettra de retrouver ses racines natales à Bethléem mais également les premiers bergers qui avaient assisté à sa Nativité et qui deviendront, tous, des disciples assidus de son entourage

Après avoir choisi ses apôtres, leur instruction va pouvoir commencer et à l'automne, une vie communautaire va définitivement sceller leur union.

C'est à l'occasion de ces premiers déplacements, parfois avec peu de disciples, que Jésus effectuera ses miracles qui commenceront, dans un premier temps, à surprendre les gens rencontrés, mais aussi ses apôtres, comme le miracle de la pêche miraculeuse qui les a stupéfait.

La première période relatant les miracles réalisés par Jésus se situe du 17 mars 27, jusqu'au 10 décembre 27.

1. Les noces de Cana

Sommaire

C'est le premier miracle de la vie publique de Jésus qui a eu trente ans, trois mois plus tôt. Ce miracle est réalisé sur l'incitation de sa mère, la Vierge Marie, âgée de 48 ans, qui a fait envoyer une invitation à son fils pour ce mariage. La jeune mariée, Suzanne, était de la parenté de la famille de Jésus. Plus tard, elle deviendra une disciple fervente de Jésus. Cana se trouve à peu de kilomètres au nord est de Nazareth où Jésus a passé sa vie jusqu'alors, dans l'atelier de menuiserie de son père adoptif Joseph, décédé trois ans auparavant.

L'épisode se déroule le 17 mars 27, d'abord à Bethsaîda, petit village au nord du lac de Tibériade, dans la cuisine de la maison de Simon-Pierre.

> « Sont présents Jésus, Pierre et sa femme, Jacques et Jean. On dirait qu'ils viennent de finir de dîner. Ils conversent. Jésus s'intéresse à la pêche.
>
> André entre et dit :
>
> « Maître, il y a ici un homme près duquel tu habites, avec quelqu'un qui se dit ton cousin. »
>
> Jésus se lève et va vers la porte en disant :

« Qu'ils entrent. »

Et quand, à la lumière de la lampe à huile et à la clarté du foyer, il voit entrer Jude, il s'écrie :

« Toi, Jude ?

- Oui, Jésus », et ils s'embrassent.

Jude est un bel homme, dans la plénitude de la beauté virile. Grand, bien que pas autant que Jésus, fort et bien proportionné, brun comme l'était saint Joseph lorsqu'il était jeune, le teint olivâtre sans être terreux, des yeux qui ont quelque chose de commun avec Jésus, car ils sont d'une couleur bleue qui tend vers le pervenche. Sa barbe, de forme carrée, est brune, ses cheveux sont ondulés, moins bouclés que ceux de Jésus, et bruns comme sa barbe.

« J'arrive de Capharnaüm. J'y suis allé en barque puis j'ai continué jusqu'ici de la même façon, pour faire au plus vite. Ta mère m'envoie te dire : « Suzanne se marie demain. Je te prie, mon Fils, d'assister à cette noce. » Marie y sera et avec elle, ma mère et les frères. Toute la famille est invitée, tu serais le seul absent et eux, les parents, te demandent de faire plaisir aux époux. »

Jésus s'incline légèrement en ouvrant un peu les bras.

« Le désir de ma Mère est pour moi une loi, mais je viendrai pour Suzanne aussi et pour nos parents. Seulement…cela m'ennuie pour vous… ». Il regarde Pierre et les autres.

« Ce sont mes amis », explique-t-il à son cousin. Puis il les nomme en commençant par Pierre. Et en dernier lieu, il dit :

« Et celui-là, c'est Jean », en y mettant un ton particulier qui attire le regard plus attentif de Jude et fait rougir le disciple bien-aimé. Il termine la présentation ainsi :

« Mes amis, voilà Jude, fils d'Alphée, mon frère cousin selon la façon de parler du monde, car il est le fils du frère de l'époux de ma Mère. C'est pour moi un ami, un bon compagnon de travail et de vie.

- Ma maison t'est ouverte, comme au Maître. Assieds-toi. »

Se tournant vers Jésus, Pierre ajoute :

« Alors nous ne viendrons plus avec toi à Jérusalem ?

- Bien sûr que si, vous viendrez. Je m'y rendrai après les noces. Seulement, je ne m'arrêterai plus à Nazareth.

- Tu fais bien, Jésus, parce que ta Mère est mon hôte pendant quelques jours. Entendu comme cela, et elle aussi viendra après les noces. »…

Une assez longue discussion s'établit entre Jésus et son cousin Jude, le plus âgé de ses quatre cousins, lequel lui relate les réticences et même les incompréhensions des habitants de Nazareth vis-à-vis de « ce nouveau rabbi pas comme les autres ! ». Jude va jusqu'à mettre en balance l'honneur de la famille et celui de Marie, la Mère de Jésus. Jésus essaie alors de persuader son cousin de la justesse de sa mission. Il termine son explication :

« Je n'ai aucune rancœur envers ceux qui ne me connaissent pas. Je n'en ai pas non plus envers ceux qui me haïssent. Mais j'en souffre pour le mal qu'ils se font à eux-mêmes. Qu'est-ce que tu as dans ce sac ?

- Le vêtement que ta Mère t'envoie. C'est une grande fête, demain, et elle pense que son Jésus en aura besoin, pour ne pas détonner au milieu des invités. Elle a filé sans relâche depuis le point du jour jusqu'à tard le soir, chaque jour, pour te préparer ce vêtement. Mais elle n'a pas fini le manteau. Il manque encore les franges. Elle en est toute désolée.

- Ce n'est pas la peine. J'irai avec celui que j'ai et je garderai l'autre pour Jérusalem. Le Temple est encore plus important qu'une fête de mariage.

- Elle en sera heureuse.

- Si vous voulez être à l'aube sur la route de Cana, dit Pierre, il vous faut partir tout de suite. La lune se lève et la traversée sera bonne.

- Alors, allons-y. Viens, Jean. Je t'emmène avec moi. Simon-Pierre, Jacques, André, adieu. Je vous attends le soir du sabbat à Capharnaüm. Adieu, femme. Paix à toi et à ta maison. »

Jésus sort en compagnie de Jude et de Jean. Pierre les suit jusqu'au rivage et aide à la manœuvre et au départ de la barque. »

Le lendemain, arrive le jour du mariage.

« La maison est située à la périphérie de Cana, donnant en retrait sur une route qui est une voie importante. C'est une maison de paysans propriétaires qui vivent au milieu de leur petit domaine. La campagne s'étend au-delà de la maison et forme une tranquille verdure. Il fait un beau soleil et l'azur du ciel est très pur. Il y a une maison orientale typique, un cube blanc plus large que haut, avec de rares ouvertures, surmonté, en guise de toit, d'une terrasse entourée d'un muret d'un mètre environ. Une tonnelle de vigne, qui grimpe jusque-là, étend ses rameaux qui ombragent plus da moitié de cette terrasse ensoleillée. »

La description des lieux se poursuit ainsi que celle de l'arrivée de la Vierge Marie, en compagnie d'une amie plus âgée, qui se présente à l'entrée du domaine à une heure matinale, alors que l'herbe est encore couverte de rosée.

« Marie, très fêtée et accompagnée par le maître de maison âgé, gravit l'escalier extérieur et pénètre dans la grande salle de l'étage ornée de branches vertes, de nattes, de tables garnies. Au centre, il y a une table très riche, avec déjà des amphores et des plats garnis de fruits. Deux autres tables garnies sont garnies de fromages, de galettes couvertes de miel et de friandises. Par terre, d'autres amphores et trois grands vases en cuivre en forme de brocs.

Marie aide à terminer les préparatifs pour les tables, les lits de table, les lampes à huile…Un grand bruit d'instruments de musique (peu harmonieux) se fait entendre sur la route. Tout le monde court dehors. L'épouse, toute parée et heureuse rente, entourée de parents et d'amis, à côté de l'époux qui, le premier, s'est précipité à sa rencontre.

Pendant ce temps, Jésus, vêtu de blanc et d'un manteau bleu foncé, a quitté la bourgade voisine avec Jean et Jude, après avoir dit en souriant :

« Allons faire plaisir à ma Mère. »

Quand Jésus arrive et que le veilleur habituel prévient les autres, le maître de maison accompagné de son fils, l'époux, et de Marie, descend à la rencontre de Jésus et le salue respectueusement. L'époux fait de même. Pour marie, pas d'épanchement, mais un tel regard accompagne les mots de salutation : « La paix soit avec toi » et un tel sourire qui vaut cent baisers. Marie pose seulement sa petite main blanche sur l'épaule de Jésus. C'est la caresse d'une mère aimante mais pudique.

Jésus monte et entre dans la salle du banquet… Il domine tout le monde par sa taille et son aspect. Il est un hôte, inattendu qui plus est, mais il donne l'impression d'être le roi de la fête, plus que l'époux. Par respect pour le Maître, on donne des sièges aux deux disciples à la même table…

Le repas commence et l'appétit ne manque pas et encore moins la soif. Deux convives mangent et boivent peu, ce sont Jésus et sa Mère, qui parle peu aussi. Jésus parle un peu plus, en homme courtois, sans être froid ou distant. Quand on l'interroge, il répond, s'intéresse à ce qu'on lui dit et donne son avis, mais ensuite il se recueille comme quelqu'un habitué à la méditation. Il sourit mais ne rit jamais. S'il entend quelque plaisanterie trop osée, il fait celui qui n'entend pas…

Marie s'aperçoit que les serviteurs parlent à voix basse avec le majordome et que celui-ci est gêné. Elle comprend qu'il y a quelque chose de désagréable.

« Mon fils, dit-elle doucement en attirant l'attention de Jésus par ces mots, mon Fils, ils n'ont plus de vin.

- Femme, qu'y a-t-il, désormais, entre toi et moi ? »

Tout en disant ces mots, Jésus sourit encore plus doucement et Marie aussi, comme deux personnes qui connaissent une vérité qui est leur secret ignoré de tous. Marie ordonne aux serviteurs :

« Faites ce qu'il vous dira. »

Marie a lu dans les yeux souriants de son Fils, l'assentiment voilé d'un grand enseignement pour tous les « appelés ». Jésus ordonne alors aux serviteurs :

« Remplissez d'eau les cruches. »

On entend la poulie grinçante du puits qui monte et descend le seau débordant rempli d'eau. Le majordome se verse un peu du liquide avec un regard de stupeur, le goûte avec une mimique d'un grand étonnement, le déguste et s'adresse au maître de maison et à l'époux, son voisin. Marie regarde encore son Fils et sourit ; puis, recevant un sourire de lui, elle incline la tête en rougissant légèrement. Elle est heureuse. Un murmure traverse la salle. Les têtes se tournent vers Jésus et Marie. Certains se lèvent pour mieux voir, d'autres vont voir

les jarres. Après un temps de silence, un chœur de louanges s'adresse à Jésus. Mais lui se lève et dit une seule parole.

« Remerciez Marie », puis il quitte le repas avec ses deux disciples. Sur le seuil, il répète :

« Que la paix soit sur cette maison et la bénédiction de Dieu sur vous » et il ajoute :

« Mère, je te salue. »

Cet évènement festif est raconté de façon très détaillée en une douzaine de pages à partir des visions et dictées reçues le 16 janvier 1944 et le 17 octobre 1944, tome 1, p 347, § 51 et p 351, § 52. Quelques commentaires, présentant un grand intérêt, car directement donnés par Jésus, ont également été rapportés sur d'autres cahiers :

C'est Jésus qui donne cette instruction :

« Quand j'ai dit aux disciples : « Allons faire plaisir à ma Mère », j'avais donné à cette phrase un sens plus élevé qu'il ne le semblait. Je ne pensais pas à son plaisir de me voir, mais à celui d'être l'initiatrice de mon activité miraculeuse et la première bienfaitrice de l'humanité. Gardez-en toujours le souvenir. Mon premier miracle est arrivé grâce à Marie. Le premier. Cela symbolise que Marie est la clé du miracle. Je ne refuse rien à ma Mère et, grâce à sa prière, j'anticipe même le temps de la grâce. Je connais ma Mère, la seconde en bonté après Dieu. Je sais que vous faire grâce, c'est la rendre heureuse puisqu'elle est « la Tout Amour ». Voilà pourquoi j'ai dit, moi je savais : « Allons lui faire plaisir. »

En outre, j'ai voulu rendre manifeste au monde sa puissance en même temps que la mienne. Destinée à être unie à moi dans la chair - car nous fûmes une seule chair - : moi en elle et elle autour de moi, comme des pétales de lys autour du pistil odorant et plein de vie - et unie à moi dans la douleur - car nous fûmes sur la croix, moi dans la chair, elle spirituellement, de même que le lys exhale son parfum avec sa corolle et l'essence qu'on en tire, il était juste qu'elle me soit unie dans la puissance qui se manifeste au monde.

Je vous dis à vous ce que je disais aux invités : « Remerciez Marie. C'est par elle que vous avez eu le Maître du miracle et que vous avez toutes mes grâces, spécialement celles du pardon. »

Concernant l'explication donnée par Jésus sur sa première réponse adressée à sa Mère :

« Ce « désormais », que beaucoup de traducteurs passent sous silence, est la clé de la phrase et lui donne son vrai sens :

Je fus un fils soumis à sa mère, jusqu'au moment où la volonté de mon Père m'a indiqué que l'heure était venue d'être le Maître. A partir du moment où ma mission a commencé, je ne fus plus le fils soumis à sa mère, mais le serviteur de Dieu. Les liens moraux qui m'unissaient à celle qui m'avait engendré étaient rompus. Ils s'étaient transformés en liens plus élevés. Ils s'étaient tous réfugiés au niveau spirituel. Mon âme appelait toujours « Maman » Marie, ma Sainte. L'amour n'a pas

connu d'arrêt, ne s'est pas attiédi ; bien au contraire, il n'a jamais été aussi parfait que lorsque, séparé d'elle pour une seconde naissance, elle m'a donné au monde, pour le monde, comme Messie, comme Evangélisateur. Sa troisième et sublime maternité mystique, ce fut quand, dans le déchirement du Golgotha, elle m'enfanta à la croix, en faisant de moi le Rédempteur du monde.

« Qu'y a-t-il désormais entre moi et toi ? » J'étais d'abord à toi, rien qu'à toi. Tu m'ordonnais, je t'obéissais. Je t'étais « soumis ». Maintenant, j'appartiens à ma mission. Ne t'ai-je donc pas dit ? : « Quiconque a mis la main à la charrue et regarde en arrière, pour prendre congé des siens, est impropre au Royaume de Dieu. » J'avais mis la main à la charrue pour ouvrir par le soc, non pas la terre mais les cœurs, pour y semer la parole de Dieu. Je n'ai enlevé cette main que lorsqu'on m'a arraché de là pour la clouer sur la croix et ouvrir par la torture de ce clou le cœur de mon Père en faisant sortir de la plaie le pardon pour l'humanité.

Ce « désormais », oublié pour la plupart, voulait dire ceci : « Mère, tu as été tout pour moi tant que j'étais Jésus, fils de Marie de Nazareth et tu m'es tout spirituellement ; mais, depuis que je suis le Messie attendu, j'appartiens à mon Père. Attends encore un peu et, ma mission terminée, je serai de nouveau tout à toi. Tu me recevras encore dans tes bras comme quand j'étais petit et personne ne te le disputera plus, ce Fils qui est le tien et que l'on regardera comme la honte de l'humanité, dont on te jettera la dépouille pour te couvrir toi aussi, de l'opprobre d'être la mère d'un criminel. Ensuite, tu m'auras de nouveau, triomphant et puis, tu m'auras pour toujours, triomphante toi aussi, au ciel. Mais, maintenant, j'appartiens à tous ces hommes et j'appartiens au père qui m'a envoyé vers eux. » Voilà ce que veut dire ce petit « désormais », si chargé de signification. »

Dans une dictée du 19 janvier 1947, Jésus délivre un enseignement important à propos de ce miracle. Il établit une corrélation étroite entre le premier miracle de Cana et la Cène, la veille de sa mort :

"Les noces de Cana voient la transformation de l'eau en vin. La cène de Pâques, la transsubstantiation du pain et du vin en mon Corps et mon Sang. La première marque le début de ma mission de transformation des juifs de l'Antiquité en disciples du Christ. La seconde marque le début de la transsubstantiation des hommes en enfants de Dieu par la grâce qui revit en eux. C'est le dernier miracle de l'Homme-Dieu, le premier et perpétuel miracle de l'Amour humanisé. Voilà l'une des applications, et c'est la plus élevée, du miracle des noces de Cana."

Le mariage et le miracle de Cana sont rapportés dans l'Evangile, seulement par l'évangéliste Jean, qui assistait à cette noce et qu'il décrit en une dizaine de phrases (Jn 2,1-12). C'est lui seul qui signale la réflexion des convives, adressée au marié, concernant l'excellente qualité de son vin en fin de repas plutôt qu'au début de la fête.

2. Le disciple Simon le Zélote

Sommaire

Un mois plus tard, a lieu le deuxième miracle connu de Jésus, à Jérusalem, le 15 avril 27, juste après que Jésus a chassé de la cour du Temple les marchands d'animaux et les changeurs de monnaie qui s'y trouvaient, en expliquant aux prêtres, rabbins et pharisiens les raisons de ce sacrilège.

« Jésus se trouve avec ses six *(premiers)* disciples, (*pas encore nommés apôtres* : *Jean et son frère Jacques, Pierre et son frère André, Philippe et Nathanaël ou Barthélémy).* Aussi bien la veille qu'aujourd'hui, on ne voit plus Jude qui avait dit qu'il voulait venir à Jérusalem avec Jésus.

Ce doit être encore les fêtes pascales parce qu'il y a toujours grande affluence dans la ville. Le soir approche et beaucoup se dépêchent de rentrer chez eux.

Jésus lui aussi se dirige vers la maison dont il est l'hôte. Ce n'est pas la maison du Cénacle. Cette dernière se trouve à l'intérieur de la ville, mais à la limite. Celle-ci est déjà une vaste maison de campagne au milieu d'une oliveraie. De la petite cour qui la précède, on voit des arbres descendre en terrasses sur les collines. Ils s'arrêtent à l'endroit où un petit torrent, qui charrie très peu d'eau, coule à travers la faille qui se trouve entre deux collines peu élevées. Le Temple est au sommet de l'une des deux. Sur l'autre, se trouvent des oliviers à perte de vue. Jésus se tient tout en bas de cette agréable colline, qui s'élève en pente douce, avec tout l'agrément de ces arbres paisibles.

« Jean, il y a deux hommes qui attendent ton ami » dit un homme âgé qui doit être le fermier ou le propriétaire de l'oliveraie. On dirait que Jean le connaît.

« Où sont-ils ? Qui sont-ils ?

- Je ne sais, l'un est sûrement juif. L'autre…je ne saurais…Je ne lui ai pas demandé.
- Où sont-ils ?

- Ils attendent dans la cuisine et…et…oui…voilà, il y en a encore un qui est couvert de plaies… Je l'ai fait arrêter là parce que…je ne voudrais pas qu'il soit lépreux… Il dit qu'il veut voir le prophète qui a parlé au Temple. »

Jésus, qui jusque-là s'était tu, dit :

« Allons d'abord trouver le dernier. Dis aux autres de venir s'ils veulent, je leur parlerai ici, dans l'oliveraie. »

Et il se dirige vers l'endroit indiqué par l'homme.

« Et nous, que faisons-nous ? demande Pierre ?

- Venez si vous voulez. »

Un homme tout emmitouflé est adossé au vieux muret qui soutient une corniche, tout à côté de la limite du domaine. Il a dû monter par un sentier qui le borde, en côtoyant un petit torrent. Lorsqu'il voit Jésus venir à lui, il crie :

« Arrière, arrière ! Mais pitié aussi ! »

Et il se découvre le torse en laissant tomber son vêtement. Si son visage est déjà couvert de croûtes, son torse est une mosaïque de plaies. Certaines sont profondément creusées, d'autres ressemblent à des brûlures rouges, d'autres encore sont blanchâtres et translucides, comme si elles étaient recouvertes de verre blanc.

« Tu es lépreux ! Que veux-tu de moi ?

- Ne me maudis pas ! Ne me lapide pas ! On m'a dit qu'hier soir tu t'es manifesté comme la Voix de Dieu et le Porteur de la grâce. On m'a dit que tu as certifié qu'en élevant ton signe, tu guéris tout mal. Elève-le sur moi. Je viens des tombeaux…là… J'ai rampé comme un serpent parmi les ronces du torrent pour arriver ici sans être vu. J'ai attendu le soir pour le faire, parce que dans la pénombre, on distingue moins bien ce que je suis. J'ai osé… J'ai trouvé cet homme à la maison, qui est assez bon. Il ne m'a pas tué. Il m'a dit seulement ; « Attends contre le muret. » Toi aussi, aie pitié. »

Jésus s'avance, lui seul, car les six disciples et le propriétaire en compagnie des deux inconnus restent loin et manifestent clairement leur dégoût. Le lépreux dit encore :

« N'avance pas davantage ! N'avance plus ! Je suis infesté ! »

Mais Jésus s'avance. Il le regarde avec une telle pitié que l'homme se met à pleurer. Il s'agenouille, le visage presque à terre et gémit :

« Ton signe ! Ton signe !

- Il s'élèvera en son heure. Mais à toi, je te dis : relève-toi. Sois guéri. Je le veux. Et sois pour moi un signe dans cette cité qui doit me connaître. Lève-toi, je te le dis ! Et ne pèche plus, par reconnaissance pour Dieu ! »

L'homme se lève très lentement. On dirait qu'il émerge des herbes hautes et fleuries comme s'il se dégageait d'un linceul… Il est guéri. Il se regarde aux dernières clartés du jour. Il est guéri. Il crie :

« Je suis pur ! Oh ! Que dois-je faire maintenant pour toi ?

- Obéir à la loi. Va trouver le prêtre. Sois bon désormais. Va. »

L'homme esquisse un mouvement pour se jeter aux pieds de Jésus mais il se rappelle qu'il est encore impur aux yeux de la Loi : et il se retient. Mais il se baise les mains et envoie le baiser à Jésus. Il pleure de joie. Les autres sont pétrifiés. Jésus tourne le dos au lépreux guéri et en souriant les secoue :

« Mes amis, ce n'était qu'une lèpre de la chair, mais vous verrez s'effacer la lèpre des cœurs.

C'est vous qui voulez me voir ? » demande-t-il aux deux inconnus… ».

Les deux inconnus sont Judas de Keriot et Thomas qui ont vu Jésus au Temple et qui voudraient faire partie de la suite de Jésus. Celui-ci leur demande de réfléchir à cet engagement et de revenir le voir plus tard. Puis, le petit groupe des six prend ensemble le repas du soir. C'est l'occasion de poser quelques questions à Jésus dont la suivante :

« Je voudrais poser une question…

- Quoi, André ?

- Jean m'a raconté le miracle que tu as fait à Cana… Nous espérions tant que tu en ferais un à Capharnaüm… Or tu nous as dit que tu ne faisais pas de miracle sans avoir auparavant accompli la Loi *(certainement l'accomplissement de la fête de la Pâque).* Pourquoi alors à Cana ? Pourquoi là et pas dans ta patrie ?

- Pourquoi ? Comme Fils de Dieu, non. Mais comme fils de la Loi, si Israël, pour le moment, ne me connaît pas comme tel… Et même après, presque tout Israël me connaîtra comme tel, comme moins encore. Mais je ne veux pas scandaliser Israël et j'obéis à la Loi.

- Tu es saint.

- La sainteté n'exclut pas l'obéissance, elle la perfectionne au contraire. Il y a exemple à donner, en plus du reste. Que dirais-tu, d'un père, d'un frère aîné, d'un maître, d'un prêtre qui ne donnerait pas le bon exemple ?

- Et Cana alors ?

- Cana, c'était la joie qu'il fallait faire à ma Mère. Cana, c'est un acompte de ce qui est dû à ma Mère. C'est elle qui, la première, a apporté la grâce. Ici, j'honore la ville sainte en inaugurant publiquement ma puissance de Messie, mais là-bas, à Cana, je devais rendre honneur à la Sainte de Dieu, à la Toute-Sainte. C'est par elle que le monde m'a eu. Il est juste que ce soit à elle qu'aille mon premier prodige en ce monde. »…

On frappe à la porte. C'est Thomas, de nouveau. Il entre et se jette aux pieds de Jésus.

« Maître… Je ne peux attendre ton retour. Laisse-moi venir avec toi. Je suis plein de défauts mais j'ai cet amour, seul, grand, vrai, mon trésor. Il est à toi. Il est pour toi. Garde-moi, Maître..»

Jésus lui pose la main sur la tête.

« Reste, Didyme. Suis-moi. Bienheureux ceux qui sont sincères et ont une volonté tenace… ».

Thomas est heureux. On l'invite au souper. Mais Pierre semble plutôt fâché et boudeur. Jésus s'adresse encore à Thomas :

« Mon ami, je t'ai dit tout à l'heure dans l'oliveraie : « Quand je reviendrai de ces régions, si tu le veux encore, tu seras mon disciple ». Maintenant, je te dis : « Es-tu disposé à faire plaisir à Jésus ? »

- Sans aucun doute.

- Mais si ce plaisir peut te demander un sacrifice ?

- Te servir n'aura rien d'un sacrifice. Que veux-tu ?

- Je voulais te dire…mais si tu as des relations, des affections….

- Rien, rien du tout ! Je t'ai, toi ! Parle.

- Écoute. Demain, dès l'aube, le lépreux quittera les tombeaux pour trouver quelqu'un qui avertisse le prêtre. Tu commenceras par aller aux tombeaux. C'est charité. Tu y diras à haute voix : « Toi, qui a été

purifié hier, sors. C'est Jésus de Nazareth, le Messie d'Israël qui m'envoie vers toi, celui qui t'a guéri. » Fais en sorte que le monde des « morts-vivants » connaisse mon nom et frémisse d'espérance. Que celui qui a l'espérance, jointe à la foi, vienne à moi pour que je le guérisse. C'est la première manifestation de la pureté que j'apporte, de la résurrection dont je suis maître. Un jour, je donnerai une pureté plus profonde… Toi, va. Il viendra vers toi. Tu feras ce qu'il te demande de faire, tu l'aideras en tout comme si c'était ton frère. Et tu lui diras : « Quand tu seras totalement purifié, nous irons ensemble sur la route du fleuve au-delà de Docco et d'Ephraïm. Le Maître Jésus nous y attend toi et moi pour nous dire de quelle manière nous devons le servir. »

- Je le ferai…Je resterai près du lépreux. Dans la vallée des tombeaux, il n'y a que des impurs qui se déplacent ou ceux qui s'en approchent par pitié. »

Pierre bougonne quelque chose. Jésus l'entend.

« Pierre, qu'est-ce que tu as ? Tu te tais ou tu murmures. Tu sembles mécontent ? Pourquoi ?

- Je le suis. Nous sommes les premiers et toi, tu ne nous fais pas cadeau d'un miracle. Nous sommes les premiers et toi, tu fais asseoir près de toi un étranger. Nous sommes les premiers mais c'est à lui que tu confies des charges et pas à nous. Nous sommes les premiers et…oui, vraiment, on dirait que nous sommes les derniers. Pourquoi les attends-tu sur le chemin du fleuve ? Sûrement pour leur confier une mission. Pourquoi à eux et pas à nous ? »

Jésus le regarde. Il n'est pas fâché. Il lui sourit même comme on sourit à un enfant. Il se lève, va lentement vers Pierre, lui pose la main sur l'épaule et lui dit en souriant :

« Pierre, Pierre ! Tu es un grand enfant, un vieil enfant ! »

Il s'assied à côté de Pierre, lui passe un bras sur les épaules et lui parle en le tenant ainsi contre son épaule :

« Pierre, tu as l'impression que je commets une injustice, mais ce n'en est pas une. C'est au contraire la preuve que je connais votre valeur. Regarde : qui a besoin d'être mis à l'épreuve ? Celui qui n'est pas encore sûr. Eh bien ! Je vous savais si sûrs de moi que je n'ai pas éprouvé le besoin de vous donner des preuves de ma puissance. Ici, à Jérusalem, il faut des preuves là où le vice, l'irréligion, la politique, tant de choses du monde obscurcissent les esprits au point qu'ils ne peuvent voir la Lumière qui passe. Mais là-bas, sur notre beau lac (*de Tibériade*), si pur, sous un ciel si pur lui aussi, parmi des gens honnêtes et désireux de faire le bien, les preuves ne sont pas nécessaires. Vous les aurez, les miracles ; c'est à flots que je déverserai sur vous des grâces ; mais regarde comme je vous ai estimés : je vous ai pris sans exiger de preuves et sans éprouver le besoin de vous en donner parce que je sais qui vous êtes : chers, très chers, et très fidèles ! »

Pierre retrouve sa sérénité :

« Pardonne-moi, Jésus.

- Oui je te pardonne, car ta bouderie, c'est de l'amour. Mais ne sois plus envieux, Simon, fils de Jonas…Je vous en prie tous : ne discutez jamais sur les mérites et sur les places. J'aurais pu naître roi. Je suis né pauvre, dans une étable. J'aurais pu être riche. J'ai vécu de mon travail et maintenant de charité. Et pourtant, croyez-le, mes amis, personne n'est plus grand aux yeux de Dieu que moi qui suis ici : serviteur de l'homme.

- Toi, serviteur, jamais !

- Pourquoi, Pierre ?

- Parce que c'est moi qui te servirais.

- Même si tu me servais comme une mère soigne son enfant, je suis venu pour servir l'homme. Pour lui, je serai le Sauveur. Quel service est comparable à celui-là ?

- Oh Maître ! Tu expliques tout. Et ce qui est obscur se fait tout à coup lumineux ! Content, maintenant, Pierre ? Alors laisse-moi finir de parler à Thomas. Es-tu certain de reconnaître le lépreux ? Il n'y a que lui de guéri. Mais il pourrait bien être déjà parti à la lueur des étoiles pour trouver un voyageur complaisant. Voici son portrait. J'étais tout à côté de lui et je l'ai bien observé. Il est grand et maigre. Il a le teint foncé du sang mêlé, des yeux profonds et très noirs sous des sourcils blanc comme la neige, des cheveux blancs comme le lin et plutôt frisés, un nez long épaté à l'extrémité, comme les Lybiens, des lèvres épaisses, surtout l'inférieure et proéminentes. Il est tellement olivâtre que ses lèvres tirent sur le violet. Au front, une vieille cicatrice est restée et ce sera son unique tache, maintenant qu'il est purifié des croûtes et des saletés.

- C'est un vieux, s'il est tout blanc.
- Non. Philippe, il en donne l'impression mais il ne l'est pas. C'est la lèpre qui l'a blanchi.

- Qu'est-ce qu'il est ? Un sang mêlé ?

- Peut-être, Pierre. Il ressemble aux peuples d'Afrique.

- Sera-t-il Israëlite, alors ?

- Nous le saurons, mais s'il ne l'était pas ?

- Eh bien ! S'il ne l'était pas, il pourrait s'en aller. C'est déjà beaucoup d'avoir eu la chance d'être guéri.

- Non, Pierre. Même s'il était idolâtre, moi, je ne le chasserais pas. Jésus est venu pour tout le monde. Et en vérité, je dis que les peuples des ténèbres surpasseront les fils du peuple de la Lumière… »

Jésus soupire. Puis il se lève. Il rend grâce au Père en récitant un hymne et il bénit. »

Le lépreux ainsi décrit est bien Simon, appelé « le Zélote » en raison de la caste à laquelle il appartenait (à cause du zèle que les adeptes mettaient pour observer la Loi) et « Cananéen » de par l'origine de sa mère. Il deviendra le prochain apôtre de Jésus en même temps que Jude, le cousin de Jésus.

Quelques jours après ce miracle, on apprend, à un point de rendez-vous, lors d'une discussion entre Thomas, Jude, le cousin de Jésus qui s'est enfin décidé à suivre Jésus et Simon, le lépreux guéri ayant achevé son temps de purification, qu'un autre miracle a bien eu lieu entre temps. Thomas le confirme à Simon :

« C'est bien l'endroit *(de rendez-vous)* convenu. Un des six *(disciples)* me l'a dit, pendant que le Maître s'éloignait au milieu des acclamations de la foule après le miracle d'un mendiant estropié guéri à la Porte des Poissons : « Maintenant, nous sortons de Jérusalem. Attends-nous, d'ici trois jours, à cinq milles entre Jéricho et Docco, à la courbe du fleuve, le long de la route boisée.»

Ces retrouvailles permettent à Jésus d'apprécier le ralliement de son cousin à sa cause au détriment de sa famille. C'est aussi l'occasion de faire connaissance avec le passé de Simon. C'est là qu'on apprend qu'en fait, il n'était pas atteint de la véritable lèpre :

« Tu le vois, Seigneur, j'ai la peau brune. J'ai du sang d'esclave en moi. Comme mon père n'avait pas de fils de sa femme légitime, il m'a eu d'une esclave. Son épouse, une brave femme, m'a élevé comme son fils et a pris soin de moi au milieu de mes innombrables maladies, jusqu'à sa mort…

- Il n'y a aux yeux de Dieu, ni esclaves, ni affranchis. Il n'y a, à ses yeux, qu'un seul esclavage : le péché. Et je suis venu le supprimer. Je vous appelle tous parce que le Royaume appartient à tous. Es-tu instruit ?

- Je le suis. Je tenais aussi mon rang parmi les grands, du moins aussi longtemps que mes vêtements purent dissimuler mon mal. Mais quand il a atteint mon visage…Mes ennemis furent heureux de l'utiliser pour me confirmer parmi « les morts ». En effet, comme le dit un médecin romain de Césarée que je consultais, mon mal n'était pas la vraie lèpre mais un serpigo héréditaire : il me suffisait donc de ne pas procréer pour ne pas le propager. »

Vision du 27 et 28 octobre 1944, tome 1, p 363, § 54, 55

Simon deviendra un apôtre, très proche conseiller de Jésus et lui fera partager sa profonde amitié avec Lazare, qui deviendra à son tour, son plus fidèle ami.

3. L'aveugle de Capharnaüm

Sommaire

C'est le 23 avril de l'an 27. Jésus se trouve au bord du lac de Tibériade, face au village de Capharnaüm. Pierre lui donne une longue leçon de pêche, notamment pour la manipulation des filets. C'est à ce moment-là que :

« Jean accourt, tout essoufflé :

- Oh ! Maître, je t'ai fait attendre ? »

Jean porte sur Jésus un regard brûlant d'amour. Pierre répond :

« Vraiment, je commençais à penser que tu ne viendrais plus. Prépare vite ta barque. Et Jacques ?...

- Voilà : c'est à cause d'un aveugle que nous sommes en retard. Il croyait que Jésus était chez nous et il est venu. Nous lui avons dit : « Il est ailleurs. Demain peut-être, il te guérira. Attends. » Mais il refusait d'attendre. Jacques disait :

« Tu as tellement attendu la lumière, qu'est-ce qu'attendre une nuit. » Mais il n'a pas voulu entendre raison…

- Jean, si tu étais aveugle, aurais-tu hâte de revoir ta mère ?

- Oui, bien sûr !

- Alors ! Où est l'aveugle ?

- Il arrive avec Jacques. Il s'est attaché à son manteau et ne le lâche pas, mais il marche lentement, car la rive est couverte de pierres et il trébuche… Maître, me pardonnes-tu d'avoir été dur ?

- Oui, mais, pour réparer, va aider l'aveugle et amène-le moi. »

Jean s'éloigne en courant. Pierre hoche légèrement la tête mais se tait. Il regarde le ciel qui prend des reflets bleus après avoir été très cuivré, regarde le lac, regarde les autres barques déjà sorties pour la pêche et soupire.

« Simon,

- Maître,

- N'aie pas peur, tu auras une pêche abondante, même si tu es le dernier à sortir.

- Même cette fois ?

- Toutes les fois où tu seras charitable, Dieu te favorisera d'une pêche abondante. »

Voici l'aveugle. Le pauvre homme avance entre Jacques et Jean. Il tient un bâton mais ne s'en sert pas pour le moment. Il préfère se fier à ses deux guides.

« Homme, voici le Maître. Il est devant toi. »

L'aveugle s'agenouille.

« Mon Seigneur, pitié !

- Tu veux voir ? Lève-toi. Depuis quand es-tu aveugle ? »

Les quatre apôtres les entourent tous les deux.

« Depuis sept ans, Seigneur. Auparavant, j'y voyais clair et je travaillais. J'étais artisan à Césarée Maritime. Je gagnais bien ma vie. Le port, les nombreux commerçants avaient toujours besoin de moi pour leurs travaux. Mais en battant le fer d'un ancre, tu peux penser s'il était rouge pour se prêter au travail, il a volé un éclat ardent qui m'a brûlé l'œil. Mes yeux étaient déjà malades à cause de la chaleur de la forge. J'ai perdu l'œil atteint et l'autre trois mois après. J'ai épuisé mes économies et maintenant je vis de charité.

- Tu es seul ?

- J'ai une femme et trois enfants très jeunes…Je ne connais même pas le visage du dernier…J'ai aussi une mère âgée. Maintenant, c'est elle

et ma femme qui gagnent un peu de pain. Avec cela et l'obole que j'apporte, on ne meurt pas de faim. Si tu me guérissais !... Je recommencerais à travailler. En bon Israélite, je ne demande qu'à travailler et à procurer du pain à ceux que j'aime.

- Et tu es venu me trouver. Qui t'a informé ?

-Un lépreux que tu as guéri, au pied du mont Thabor, quand tu revenais au lac après ce si beau discours.

- Qu'est-ce qu'il a dit ?

- Que tu peux tout. Que tu es le salut des corps et des âmes. Que tu es lumière pour les âmes et pour les corps parce que tu es la Lumière de Dieu. Lui, le lépreux, avait osé se mêler à la foule au risque d'être lapidé, tout enveloppé dans un manteau, car il t'avait vu passer quand tu allais vers la montagne et ton visage lui avait mis l'espoir au cœur. Il m'a dit : « J'ai vu en ce visage quelque chose qui m'a assuré : C'est là qu'est le salut. Vas-y ! Et j'y suis allé.» Il m'a donc répété ton discours et m'a raconté que tu l'avais guéri en le touchant de ta main sans dégoût. Il revenait des prêtres après la purification. Je le connaissais car je l'avais servi à l'époque où il avait une boutique à Césarée. Je suis venu, en demandant où tu étais dans les villes et les bourgades. Et je t'ai trouvé…Aie pitié de moi !

- Viens ! La lumière est encore trop vive pour celui qui sort de la nuit !

- Tu me guéris, alors ? »

Jésus le guide vers la maison de Pierre dans la faible lumière du jardin. Il le place en face de lui mais de façon que les yeux guéris ne voient pas en premier lieu le lac encore tout moiré de lumière. L'homme paraît être un enfant docile, tant il se laisse faire sans rien demander.

« Père ! Ta lumière pour ton enfant ! »

Jésus a posé les mains sur la tête de l'homme agenouillé. Il reste ainsi un instant puis il se mouille le bout des doigts avec de la salive et effleure de sa main droite les yeux ouverts mais sans vie. Un moment se passe puis l'homme remue les paupières, les frotte comme quelqu'un qui sort du sommeil et a du brouillard devant les yeux.

« Que vois-tu ?

-Oh ! Oh ! Oh ! Dieu éternel ! Il me semble… Il me semble…que je distingue… Je distingue ton habit… Il est rouge, n'est-ce pas ? Et une main blanche… et une ceinture en laine… Ah ! Mon bon Jésus, je vois de mieux en mieux à mesure que mes yeux s'habituent… Voilà l'herbe du sol… et ça, c'est, sûrement un puits et là c'est une vigne…

- Lève-toi, mon ami. »

L'homme se relève, pleurant et riant à la fois. Après un instant de lutte entre le respect et le désir, il lève la tête et rencontre le regard de Jésus, un Jésus souriant d'une pitié plein d'amour. Ce doit être merveilleux de recouvrer la vue et de voir ce visage comme un premier soleil ! L'homme pousse un cri et tend les bras. C'est instinctif. Mais il

s'arrête. C'est alors Jésus qui ouvre les siens et attire à lui l'homme, de plus petite taille.

« Maintenant, rentre chez toi, et sois heureux et juste. Va, avec ma paix.

- Maître ! Maître ! Seigneur ! Jésus ! Saint ! Béni ! La lumière… J'y vois… Je vois tout…Voici le lac bleu et le ciel serein, le soleil couchant, le premier quartier de lune… Mais le plus beau bleu, le plus serein, c'est dans tes yeux que je le vois. En toi je vois la beauté du soleil le plus vrai et la pure splendeur de la plus sainte des lunes. Astre de ceux qui souffrent, Lumière des aveugles. Pitié vivante et opérante !

- Je suis la Lumière des esprits. Sois un fils de Lumière.

- Toujours, Jésus. A chaque battement de mes paupières sur ma pupille rendue à la vie, je renouvellerai ce serment. Sois béni, toi et le Très-Haut !

- Béni soit le Très-Haut, le Père ! Va ! »

Vision et dictée du 7 octobre 1944, tome 1, p 388, § 58.

4. Quatre guérisons dans la synagogue de Capharnaüm

Sommaire

C'est le 24 avril 27, jour du sabbat.

« La synagogue de Capharnaüm est remplie d'une foule qui attend. Des gens, sur le seuil, surveillent la place encore ensoleillée bien qu'on aille vers le soir. Finalement, un cri s'élève :

« Le Rabbi arrive ! »

Tous se retournent vers la sortie. Les moins grands montent sur la pointe des pieds et cherchent à se pousser en avant. Il y a même quelques bousculades et quelques disputes malgré les reproches des employés de la synagogue et des notables de la cité.

« La paix soit avec tous ceux qui cherchent la vérité ! »

Jésus est sur le seuil et salue en bénissant, les bras tendus en avant. La lumière très vive qui vient de la place ensoleillée met en valeur sa grande taille et le nimbe de lumière. Il a quitté son habit blanc et porte des vêtements ordinaires, bleu foncé. Il s'avance à travers la foule qui lui fait un passage puis se resserre autour de lui, comme l'eau autour d'un navire.

« Je suis malade, guéris-moi ! » gémit un jeune homme qui semble phtisique d'après son aspect et qui tient Jésus par son vêtement. Jésus lui pose la main sur la tête et lui dit :

« Aie confiance, Dieu t'écoutera, lâche-moi maintenant pour que je parle au peuple ; je viendrai à toi plus tard.»

Le jeune homme le lâche et reste tranquille.

« Qu'est-ce qu'il t'a dit ? lui demande une femme qui porte un enfant sur ses bras.

- Il m'a dit qu'après avoir parlé au peuple, il viendra vers moi.

- Il te guérit, alors ?

- Je ne sais pas. Il m'a dit : « Confiance. » Moi, j'espère.

- Qu'est-ce qu'il t'a dit ? » La foule veut savoir. La réponse de Jésus circule parmi le peuple.

« Dans ce cas, je vais chercher mon enfant.

- Et moi, j'amène mon vieux père.

- Ah ! Si Aggée voulait venir ! Je vais essayer… Mais il ne viendra pas. »

Jésus a rejoint sa place. Il salue le chef de la synagogue qui en fait autant. C'est un homme de petite taille, gras et vieillot. Jésus doit se pencher pour lui parler. On dirait un palmier qui s'incline vers un arbuste plus large que haut.

« Que veux-tu que je te donne ? demande le chef de la synagogue.

- Ce que tu veux ou bien au hasard, l'Esprit te guidera.

- Mais… seras-tu préparé ?

- Je le suis. Prends au hasard…

Des rouleaux des textes sacrés, Jésus lit alors un petit paragraphe de trois phrases et se met à les commenter dans un grand silence, en abordant le thème de la lutte intérieure contre les ennemis du cœur plutôt que contre les ennemis physiques de l'extérieur. Mais un notable lui porte la contradiction en l'accusant d'être trop prétentieux de se poser en représentant de Dieu. L'assistance paraît étonnée, voire choquée, du ton de l'interpellation.

« Jésus regarde la foule. Il cherche quelqu'un avec ses yeux de saphir puis crie à haute voix :

- Aggée, approche-toi, je te l'ordonne ; »

Murmures dans la foule qui s'ouvre pour laisser passer un homme secoué de tremblements et soutenu par une femme.

« Connais-tu cet homme ?

- Oui, c'est Aggée, fils de Malachie, d'ici, de Capharnaüm. Il est possédé par un esprit malin qui le fait entrer dans des accès de folie furieuse et soudaine.

- Tout le monde le connaît ? La foule confirme :

- Oui, oui.

- Quelqu'un peut-il dire qu'il m'a parlé ne serait-ce que quelques minutes ? La foule crie :

- Non, non, il est comme hébété et ne sort jamais de chez lui et personne ne t'y a jamais vu.

- Femme, amène-le moi. »

La femme le pousse et le traîne. Le pauvre homme tremble d'autant plus fort. Le chef de la synagogue avertit Jésus :

« Attention ! Le démon va le tourmenter… et alors il s'excite, griffe et mord. »

La foule s'écarte en se pressant contre les murs. Le deux hommes sont désormais en face l'un de l'autre. Un instant de résistance. On dirait que l'homme, habitué au mutisme, a du mal à parler et gémit. Puis, sa voix s'articule :

« Qu'y a-t-il entre toi et nous, Jésus de Nazareth ? Pourquoi es-tu venu nous tourmenter, nous exterminer, toi, le Maître du ciel et de la terre ? Je sais qui tu es : le Saint de Dieu. Aucun être charnel ne fut plus grand que toi parce que dans ta chair d'homme est renfermé l'Esprit du Vainqueur éternel. Tu m'as déjà vaincu dans…

- Tais-toi et sors de lui, je te l'ordonne ! »

L'homme est pris d'une étrange agitation. Il tremble par à-coups comme s'il y avait quelqu'un qui le maltraitait en le poussant et en le secouant. Il hurle d'une voix inhumaine, écume, puis est plaqué au sol d'où il se relève ensuite, étonné et guéri.

« Tu as entendu ? Que réponds-tu, maintenant ? » demande Jésus à son contradicteur.

L'homme barbu et bien habillé hausse les épaules et, vaincu, s'en va sans répondre. La foule se moque de lui et applaudit Jésus.

« Silence, c'est un lieu sacré, dit Jésus, qui ordonne : Amenez-moi le jeune homme à qui j'ai promis l'aide de Dieu. »

Le malade se présente. Jésus le caresse :

« Tu as eu foi ! Sois guéri. Va en paix et soit juste. »

Le jeune homme pousse un cri, qui sait ce qu'il éprouve ? Il se jette aux pieds de Jésus et les baise en remerciant :

« Merci pour moi et pour ma mère ! »

D'autres malades viennent ; un jeune enfant aux jambes paralysées. Jésus le prend dans ses bras, le caresse, le pose à terre… et le laisse. Au lieu de tomber, l'enfant court vers sa mère qui le reçoit sur son cœur en pleurant et bénit à haute voix : « Le Saint d'Israël ». Arrive un vieillard aveugle, conduit par sa fille. Lui aussi se voit guéri par une caresse sur ses orbites malades. De la part de la foule, c'est un délire de bénédictions.

Jésus se fraye un chemin en souriant. Malgré sa haute taille il n'arriverait pas à fendre la foule si Pierre, Jacques, André et Jean ne travaillaient du coude généreusement et ne s'ouvraient un accès depuis leur coin jusqu'à Jésus et ne le protégeaient jusqu'à la sortie sur la place où le soleil a disparu.»

Vision et dictée du 2 novembre 1944, tome 1, p 395, § 59

Les deux évangélistes Marc (1, 21-28) et Luc (4, 31-37) rapportent en des termes très similaires, uniquement la guérison du démoniaque et la stupéfaction de l'assistance face à la manifestation d'une autorité insoupçonnée de Jésus.

5. La belle-mère de Pierre et le vieux Isaac de Chorazeïn

Sommaire

Une semaine plus tard, c'est encore un jour de sabbat, le premier jour du mois de mai de l'an 27. Pierre habite au village de pêcheurs de Bethsaïde, aujourd'hui englouti sous les sédiments du Jourdain, à la pointe nord du lac de Tibériade. Sa belle-mère habite à Capharnaüm, situé à environ 4 km à l'ouest, également en bordure du lac. C'est là que se trouve toujours le petit groupe avec Jésus.

« Pierre parle à Jésus. Il lui dit :

« Maître, je voudrais te prier de venir à ma maison. Je n'ai pas osé te le dire au dernier sabbat, mais…je voudrais que tu viennes.

- A Bethsaïde ?

- Non, ici…dans la maison de ma femme, sa maison natale, je veux dire.

- Pourquoi ce désir, Pierre ?

- Euh… pour plusieurs raisons…et puis, aujourd'hui, on m'a appris que ma belle-mère est malade. Si tu voulais la guérir, peut-être que…

- Achève, Simon.

- Je voulais dire… Si tu venais auprès d'elle, elle finirait…oui, en somme, tu sais, autre chose est d'entendre parler de quelqu'un et autre chose de le voir et de l'entendre et si ce quelqu'un, ensuite, la guérit, alors…

- Alors l'animosité tombe, tu veux dire.

- Non, pas l'animosité. Mais, tu sais… Le village est divisé entre plusieurs opinions et elle… ne sait à qui donner raison. Viens, Jésus.

- Je viens, allons-y. Avertis ceux qui attendent que je parlerai ce soir chez toi. »

Ils se dirigent vers une maison basse, plus basse encore que celle de Pierre à Bethsaïde et encore plus proche du lac. Elle en est séparée par une bande de grève et je crois que, pendant les tempêtes, les vagues viennent mourir contre le mur de la maison qui, si elle est basse, est en revanche très large comme pour loger beaucoup de monde. Dans le jardin qui s'étend devant la maison et du côté du lac, il n'y a qu'une vieille vigne noueuse qui couvre une tonnelle rustique et un vieux figuier que les vents venant du lac ont complètement incliné vers la maison ? Le feuillage ébouriffé de l'arbuste frôle les murs et bat contre le châssis des fenêtres fermées pour s'abriter du soleil ardent qui frappe la petite maison ? Il n'y a que ce figuier, cette vigne et un puits au muret bas et verdâtre.

« Entre, Maître.»

Des femmes sont occupées dans la cuisine, qui à réparer les filets, qui à préparer le repas… Elles saluent Pierre puis s'inclinent, toutes confondues, devant Jésus. En même temps, elles le dévisagent avec curiosité.

« La paix soit à cette maison. Comment va la malade ?

- Parle, toi qui es sa belle-fille la plus âgée, disent trois femmes, à l'une d'elles qui est en train de s'essuyer les mains sur un pan de son vêtement.

- Elle a une forte fièvre, une très forte fièvre. Nous l'avons montrée au médecin mais il dit qu'elle est trop vieille pour guérir et quand ce mal passe des os au cœur et donne de la fièvre, surtout à cet âge-là, on meurt. Elle ne mange plus…J'essaie de lui faire des repas appétissants, même maintenant, tu vois, Simon ? Je lui préparais cette soupe qui lui plaisait tant. J'ai choisi les meilleurs poissons parmi ceux de tes beaux-frères mais je ne crois pas qu'elle pourra la manger. Et puis… elle est tellement agitée. Elle se lamente, elle crie, elle pleure, elle ronchonne…

- Prenez patience, comme si elle était votre mère et vous en aurez le mérite auprès de Dieu. Conduisez-moi auprès d'elle.

- Rabbi…Rabbi…Je ne sais si elle voudra te voir. Elle ne veut voir personne. Je n'ose pas lui dire : «Je vais t'amener le Rabbi.»

Jésus sourit sans perdre son calme. Il se tourne vers Pierre :

« C'est à toi d'agir, Simon. Tu es un homme et le plus âgé des gendres, m'as-tu-dit. Va. »

Pierre fait une grimace significative et obéit. Il traverse la cuisine, entre dans une pièce et, à travers la porte fermée derrière lui, on l'entend parler à une femme. Il sort la tête et une main et dit :

« Viens, Maître, fais vite » et il ajoute plus bas, à peine intelligiblement : « Avant qu'elle ne change d'idée. »

Jésus traverse rapidement la cuisine et ouvre toute grande la porte. Debout sur le seuil, il dit sa douce et solennelle salutation :

« Que la paix soit avec toi. »

Il entre, bien qu'on n'ait pas répondu et se dirige vers une couche basse sur laquelle est étendue une petite femme, toute grise, amaigrie, essoufflée par la forte fièvre qui rougit son visage enflammé.

Jésus se penche sur le lit, sourit à la petite vieille.

« Tu as mal ?

- Je meurs !

- Non, tu ne vas pas mourir. Peux-tu croire que je peux te guérir ?

- Et pourquoi le ferais-tu ? Tu ne me connais pas.

- Grâce à Simon qui m'en a prié…et aussi pour toi, pour donner à ton âme le temps de voir et d'aimer la Lumière.

- Simon ? Il ferait mieux de …. Comment donc Simon a-t-il pensé à moi ?

- C'est qu'il est meilleur que tu ne le crois. Je le connais et je sais. Je le connais et je suis heureux de l'exaucer.

- Tu me guéris, alors ? Je ne mourrai plus ?

- Non, femme, pour l'instant tu ne mourras pas. Peux-tu croire en moi ?

- Je crois, je crois. Il me suffit de ne pas mourir ! »

Jésus sourit encore. Il la prend par la main. La main rugueuse, aux veines gonflées disparaît dans la main juvénile de Jésus qui se redresse et prend l'attitude qu'il a habituellement pour accomplir un miracle. Il crie :

« Sois guérie ! Je le veux ! Lève-toi ! »

Et il lâche la main de la femme. Elle retombe sans que la petite vieille se plaigne, alors qu'auparavant, quand Jésus la lui avait prise, bien que ce fût avec une grande délicatesse, le mouvement avait arraché une plainte à la malade. Un bref temps de silence. Puis, la femme s'écrie à haute voix :

« Oh ! Dieu de nos pères ! Mais je n'ai plus rien ! Mais je suis guérie ! Venez, venez ! »

Les belles-filles accourent.

« Regardez donc, dit la femme, je bouge et ne sens plus de douleur ! Et je n'ai plus de fièvre ! Regardez comme je suis fraîche ! Mon cœur ne me donne plus l'impression d'être le marteau du forgeron. Ah ! Je ne meurs plus ! »

Pas un seul mot pour le Seigneur. Mais Jésus ne se formalise pas. Il dit à la plus âgée des belles-filles :

« Habillez-la pour qu'elle se lève. Elle le peut.»

Et il s'écarte pour sortir. Confus, Simon se tourne vers sa belle-mère :

« Le Maître t'a guérie. Tu ne lui dis rien ?

- Bien sûr que si ! Je n'y pensais pas. Merci, que puis-je faire pour le remercier ?

- Etre bonne, très bonne, car l'Eternel a été bon avec toi. Et, si cela ne t'ennuie pas, permets-moi de me reposer aujourd'hui chez toi. J'ai parcouru pendant la semaine tous les environs et je suis arrivé à l'aube, ce matin. Je suis fatigué.

- Certainement, certainement ! Reste donc si cela t'arrange.»

Mais il y a peu d'enthousiasme dans ces mots. Jésus va s'asseoir dans le jardin en compagnie de Pierre, André, Jacques et Jean.

« Maître !...

- Mon Pierre ?

- Je suis confus.»

Jésus fait un geste, comme pour dire : « Laisse donc.» Puis il dit :

- Ce n'est ni la première ni la dernière fois qu'on ne me remercie pas tout de suite. Mais je ne cherche pas la reconnaissance. Il me suffit de donner aux âmes le moyen de se sauver. Je fais mon devoir. A elles de faire le leur.

- Ah ! Y en a-t-il eu d'autres comme celle-là ? Où ?

- Simon, tu es bien curieux ! Mais je veux te contenter, bien que je n'aime pas les curiosités inutiles. C'était à Nazareth. Tu te rappelles la maman de Sarah , Elle était très malade quand nous sommes arrivé à Nazareth et on nous a dit que la petite fille pleurait. Pour ne pas faire

d'elle, qui est bonne et douce, une orpheline et plus tard la fille d'un second mariage, je suis allé trouver la femme… Je voulais la guérir…mais je n'avais pas encore posé le pied sur le seuil que son mari et un frère me chassèrent en disant : « Va-t-en, va-t-en ! Nous ne voulons pas d'ennuis avec la synagogue. » Pour eux, pour trop de gens, je suis déjà un rebelle…Je l'ai guérie tout de même…à cause de ses enfants. Et j'ai dit à Sarah, qui était dans le jardin, en la caressant : « Je guéris ta mère. Rentre à la maison. Ne pleure plus.» A l'instant même, la femme fut guérie et la petite fille lui a tout raconté, ainsi qu'à son père et à son oncle… Mais on l'a punie pour m'avoir parlé. Je le sais car l'enfant a couru derrière moi pendant que je quittais le village… Mais peu importe.

- Moi, je l'aurais fait redevenir malade !

- Pierre ! » Jésus est sévère.

« C'est cela que je vous ai enseigné, à toi et aux autres ? Qu'as-tu entendu sur mes lèvres, la première fois que je t'ai parlé ? Quelle condition première ai-je toujours demandée pour être mes vrais disciples ?

- C'est vrai. Maître. Je suis vraiment bête. Pardonne-moi. Mais…je ne peux supporter qu'on ne t'aime pas !

- Ah ! Pierre, tu verras bien d'autres animosités ! Tu auras tant de surprises, Pierre !….Mais voici ta belle-mère qui vient vers nous.

- Maître…je te prie de t'asseoir à ma table.

- Merci, femme. Que Dieu t'en récompense ! »…

À table, la discussion se poursuit alors que la belle-mère continue à faire des reproches à son gendre sur son travail délaissé alors qu'il se met à fréquenter Jésus, comme « domestique du Prophète ». Un enfant vient remettre à Jésus une grosse bourse contenant des pièces d'argent en provenance d'une personne qui ne veut pas se faire connaître. Le soir même, Jésus parle à la foule depuis le jardin de la belle-mère de Pierre. A la fin de son discours, où il propose la parabole du cheval aimé du roi, Jésus répartit tout l'argent offert en cinq parts.

Jésus appelle ensuite les pauvres malades et leur demande :

« Vous n'avez rien à me dire ? »

Les aveugles se taisent. Un bossu dit :

« Que celui d'auprès de qui tu viens te protège ! »

Rien de plus. Jésus lui remet l'obole dans la main valide. L'homme dit :

« Que Dieu t'en récompense mais, plus que cela, je voudrais que tu me guérisses.

- Tu ne l'as pas demandé.

- Je suis un pauvre ver de terre que les grands piétinent ; je n'osais espérer que tu aurais pitié d'un mendiant.

- Je suis la Pitié qui se penche sur toute misère qui m'appelle. Je ne la refuse à personne. Je ne demande que l'amour et la foi pour répondre : je t'écoute.

- Ah ! Mon Seigneur ! Je crois et je t'aime ! Alors sauve-moi ! Guéris ton serviteur ! »

Jésus pose la main sur son dos courbé, la fait courir comme pour le caresser et dit :

« Je veux que tu sois guéri.»

L'homme se redresse, agile et normal, avec des bénédictions sans fin. Jésus donne l'obole aux aveugles et attend un instant pour les congédier…puis il les laisse partir.

Il appelle les vieillards. Au premier il fait l'aumône et l'aide à mettre la monnaie dans sa ceinture. Il s'intéresse avec pitié aux ennuis du deuxième qui lui parle de la maladie de sa fille.

« Je n'ai qu'elle ! Et maintenant elle va mourir, que vais-je devenir ? Ah ! Si tu savais ! Elle, elle ne marche plus, elle ne tient pas debout. Elle le voudrait bien mais ne peut pas. Maître, Seigneur Jésus, aie pitié de nous !

- Où habites-tu, père ?

- A Chorazeïn. Demande Isaac, fils de Jonas, surnommé l'Adulte. Tu vas vraiment venir ? N'oublieras-tu pas mon malheur ? Et tu vas me guérir ma fille ?

- Peux-tu croire que je puisse la guérir ?

- Oh oui, je le crois ! C'est pour cela que je t'en parle.

- Rentre à la maison, père. Ta fille sera sur le pas de ta porte pour te saluer.

Mais elle est au lit et ne peut se lever depuis trois… Ah ! Je comprends. Oh ! Merci, bon Maître ! Sois béni, toi et celui qui t'a envoyé ! Louange à Dieu et à son Messie ! »

Le vieil homme s'éloigne en pleurant et marche le plus vite possible. Mais au moment de sortir du jardin, il dit :

« Maître, tu viendras quand même dans ma pauvre maison, Isaac t'attend pour te baiser les pieds, te les laver de ses larmes et t'offrir le pain de l'amour. Viens, Jésus. Je parlerai de toi à mes concitoyens.

- Je viendrai. Va en paix et sois heureux.»

Le troisième petit vieux s'avance ensuite. Il paraît le plus déguenillé de tous. Mais Jésus n'a plus que le gros tas d'argent. Il appelle d'une voix forte :

« Femme, viens avec tes enfants.»

La femme, jeune et émaciée se présente, la tête baissée. On dirait une pauvre mère poule au milieu de ses pauvres poussins.

« Depuis quand es-tu veuve, femme ?

- Cela fait trois ans à la lune de Tisri.

- Quel âge as-tu ?

- Vingt-sept ans.

- Ce sont tous tes enfants ?

- Oui, Maître, et…et je n'ai plus rien. J'ai tout dépensé…comment puis-je travailler si personne ne veut de moi avec tous ces gamins ?

- Dieu n'abandonne pas même le ver qu'il a créé. Il ne t'abandonnera pas, femme. Où habites-tu ?

- Sur le lac, à trois stades de Bethsaïde. C'est lui qui m'a dit de venir… Mon mari est mort sur le lac ; il était pêcheur …»

« Lui », c'est André qui rougit et voudrait bien disparaître.

« Tu as bien fait, André, de dire à cette femme de venir me trouver.

André se rassure et murmure :

« L'homme était mon ami, il était bon. Il a péri sur le lac pendant une tempête et il a même perdu sa barque.

- Tiens, femme. Ceci t'aidera un bon moment et puis un autre soleil se lèvera sur ton jour. Sois bonne, élève tes enfants dans l'observance de la Loi et l'aide de Dieu ne te fera pas défaut. Je te bénis, toi et les petits.»

Il les caresse l'un après l'autre avec une grande pitié.

« Et à moi ? » demande le dernier petit vieux qui reste.

Jésus le regarde et se tait.

- Rien pour moi ? Tu n'es pas juste ! A elle, tu as donné six fois plus qu'aux autres et, à moi, rien ! Mais voilà…c'était une femme ! »

Jésus le regarde et se tait.

« Vous tous, regardez si c'est juste ! Je viens de loin parce que l'on m'a dit qu'ici on donne de l'argent, et puis voilà, je vois qu'il y en a à qui on donne trop et, à moi, rien… Un pauvre vieux malade ! Et il veut que l'on croie en lui !…

- Vieil homme, tu n'as pas honte de mentir ainsi ? La mort approche pour toi, et tu mens, tu cherches à voler ceux qui ont faim. Pourquoi veux-tu voler à des frères l'obole que j'ai prise pour la distribuer aux petits, avec justice ?

- Mais moi…

- Tais-toi ! Mon silence et ma façon d'agir auraient dû te faire comprendre que je savais à qui j'avais à faire et tu aurais dû rester silencieux comme moi. Pourquoi veux-tu que je te couvre de honte ?

- Je suis pauvre.

- Mais non, tu es un avare et un voleur. Tu vis pour l'argent et pour l'usure.

- Je n'ai jamais pratiqué l'usure. Dieu m'en est témoin.

- N'est-ce pas de l'usure – et même des plus cruelles - que de voler ceux qui sont réellement dans le besoin ? Va. Repens-toi pour que Dieu te pardonne.

- Je te jure…

- Tais-toi ! Je te l'ordonne ! Il est dit : « Il ne faut pas faire de faux serments. » Si je ne respectais pas tes cheveux blancs, je te fouillerais et je trouverais sur toi ta bourse remplie d'or, ton vrai cœur. Va-t'en ! »

Voyant son secret découvert, le vieillard part tout honteux sans insister, au ton de voix de Jésus. La foule le menace, le raille et le traite de voleur.

« Taisez-vous ! S'il est, lui sorti du droit chemin, ne l'imitez pas. Il manque de sincérité : c'est un malhonnête. Vous, en l'insultant, vous manquez de charité. Il ne faut pas insulter son frère qui a péché. Chacun a son péché : personne n'est parfait, excepté Dieu. J'ai dû lui faire honte parce qu'il n'est jamais permis d'être un voleur. Jamais et surtout pas envers les pauvres. Mais seul le Père sait combien j'ai souffert de le faire. Vous aussi devez éprouver de la souffrance de voir un Israélite manquer à la Loi en cherchant à faire tort aux pauvres et à la veuve. Ne soyez pas cupides. Que votre trésor soit votre âme et non pas l'argent. Ne faites pas de faux serments. Que votre langage soit pur et honnête comme vos actes. La vie n'est pas éternelle et l'heure de la mort approche. Vivez de façon qu'à l'heure de la mort votre âme puisse être en paix, dans la paix de celui qui a vécu en juste. Rentrez chez vous.

- Pitié, Seigneur, mon fils que voilà est muet à cause d'un démon qui le tourmente.

Et mon frère, ici, est semblable à une bête répugnante. Il se roule dans la boue et mange les excréments. C'est un esprit malin qui le pousse à ces gestes immondes, en dépit de sa volonté.»

Jésus va vers le groupe qui l'implore. Il lève les bras et commande :

« Sortez de ces personnes. Rendez à Dieu ses créatures.»

Au milieu de cris et de clameurs, les deux malheureux sont guéris. Les femmes qui les conduisaient se prosternent en bénissant.

« Rentrez chez vous et soyez reconnaissants à Dieu. Que la paix soit avec vous tous. Allez.»

La foule s'en va en commentant les faits…

Cet épisode de la vie de Jésus a été écrit le 3 et 4 novembre 1944, tome 1, p 402, § 60.On apprend, lors de la prochaine guérison, que le vieillard bossu s'appelle Samuel et qu'il va aussitôt rencontrer un ami lépreux pour le sauver de sa maladie.

L'évangéliste Matthieu relate, en deux simples phrases, la guérison de la belle-mère de Pierre (8, 14-15). C'est lui, le Matthieu d'avant sa conversion, le collecteur d'impôts de Capharnaüm, qui commence à se sentir séduire par les propos de Jésus et qui fait remettre régulièrement à Jésus, de façon anonyme par un enfant, des bourses d'argent pour les pauvres.

Les évangélistes Marc et Luc ne sont guère plus loquaces sur cette guérison (Marc1, 30-31, Luc 4,38-39).

6. Le lépreux Abel

Sommaire

En mai 27, dans les environs immédiats de Capharnaüm, avant que l'aube ne se lève.

« Un pauvre lépreux se présente. C'est vraiment une ruine humaine. Difficile de savoir son âge tellement le mal l'a dégradé. Squelettique, à demi-nu, il montre son corps réduit à l'état d'une momie décharnée. Ses mains et ses pieds sont déformés, il en manque des parties, de sorte que ses pauvres extrémités ne paraissent plus appartenir à un homme. Ses mains désarticulées et déformées ressemblent aux pattes de quelque monstre ailé, ses pieds sont comme des sabots de bœuf, tant ils sont rabougris. Quant à la tête !... c'est comme un cadavre resté sans sépulture, momifié par le soleil et le vent, qui aurait une allure semblable. Il reste, par-ci par-là quelques touffes de cheveux, collés à la peau jaunâtre et croûteuse comme si la poussière l'avait desséchée sur un crâne, des yeux à peine entrouverts et renfoncés, les lèvres et le nez dévorés par le mal mettent déjà à nu cartilages et gencives, les oreilles ne sont plus que des restes de pavillons informes : par-dessus tout cela, s'étend une peau parcheminée, jaune comme certains kaolins, sous laquelle les os semblent percer ; cette peau doit avoir pour office de tenir ensemble ces pauvres os dans son sac dérisoire, tout marqué de cicatrices et lacéré de plaies putrides. Une ruine !

Ce misérable fait penser exactement au spectre de la Mort parcourant la terre, dont le squelette, recouvert de lambeaux d'une peau sèche, se drape dans un manteau sordide tout en haillons ; mais, au lieu d'une faux, il tient un bâton noueux, sûrement arraché à un arbre.

Il est debout sur le seuil d'une caverne éloignée de toute habitation… Il regarde du côté de la route, éloignée de plus de cent mètres de son antre. Il n'y a personne sur la route… Le lépreux regarde et soupire puis il prend une écuelle ébréchée, la remplit à un petit ruisseau et boit… Il mastique des radis sauvages…

« Où es-tu Abel ? » crie une voix.

Le lépreux remue, il a sur ses lèvres quelque chose qui voudrait être un sourire, mais ses lèvres sont tellement rongées que son essai de sourire est informe. Il répond d'une voix étrange, stridulante, comme un cri d'oiseau.

« Je suis ici ! Je ne croyais plus que tu viendrais. Je pensais qu'il t'était arrivé malheur, j'étais triste…

- Si tu me fais défaut toi aussi, que va-t-il rester au pauvre Abel ? »

Sur ces mots, il se dirige vers la route jusqu'à la distance permise par la Loi. On le voit parce qu'il s'arrête à mi-chemin. Sur la route arrive un homme qui paraît courir tant il va vite.

« Mais est-ce bien toi, Samuel ? Ah ! Si tu n'es pas celui que j'attends, qui que tu sois, ne me fais pas de mal !

- C'est moi, Abel, c'est bien moi, et en bonne forme. Regarde comme je cours. Je suis en retard, je le sais et j'en suis peiné pour toi. Mais quand tu sauras… comme tu seras heureux ! Et je ne t'apporte pas seulement les quignons de pain habituels mais une miche entière, fraîche et bonne, toute pour toi. J'ai aussi un bon poisson et un fromage. Tout pour toi. Je veux que tu fasses la fête, mon pauvre ami, pour te préparer à une fête plus grande encore.

- Mais comment es-tu si riche ? Je n'y comprends rien…

- Je te le dirai tout à l'heure.

- Tu es en forme, qui plus est : on dirait que ce n'est plus toi !

- Ecoute : j'ai su qu'à Capharnaüm se trouvait ce Rabbi qui est saint et j'y suis allé…

- Arrête-toi, au nom de Dieu. Si quelqu'un te voit…

- Je m'arrête. Regarde : je mets ici les provisions. Mange, pendant que je parle.»

Il pose le paquet sur une grosse pierre et l'ouvre. Puis il s'écarte de quelques pas pendant que le lépreux s'avance et se jette sur ce festin inaccoutumé.

« Ah ! ça fait bien longtemps que je ne me suis pas régalé comme ça. Que c'est bon. Et dire que je serais allé me reposer comme cela, l'estomac vide. Pas un homme de pitié, aujourd'hui…pas même toi… J'avais mâché des radis…

- Pauvre Abel ! J'y pensais mais je me disais : « C'est bien. Il doit être triste en ce moment mais ensuite il sera heureux !

- Heureux, oui, pour cette bonne nourriture. Mais après…

- Non, tu seras heureux pour toujours. »

Le lépreux hoche la tête.

« Rends-toi compte, Abel, si tu peux avoir la foi, tu seras heureux.

- Mais la foi en qui ?

- Dans le Rabbi. Dans le Rabbi qui m'a guéri.

- Mais je suis lépreux et au dernier degré, comment peut-il me guérir ?

- Ah ! Il le peut. Il est saint.

- Oui, Elisée lui aussi a guéri Naaman le lépreux…Je le sais…Mais moi…Moi, je ne puis aller au Jourdain.

- Tu seras guéri sans besoin d'eau. Ecoute : ce Rabbi, c'est le Messie, tu comprends, le Messie ! C'est le Fils de Dieu. Il guérit tous ceux qui ont foi. Il dit : « Je le veux » et les démons s'enfuient, les membres se redressent et les aveugles recouvrent la vue.

- Ah ! Si j'avais la foi, moi ! Mais comment puis-je voir le Messie ?

- Voilà…je suis venu pour cela. Il est là, dans le village. Je sais où il se trouve ce soir. Si tu veux…J'ai pensé : « Je le dis à Abel et si Abel reconnaît avoir la foi, je le conduis au Maître. »

- Tu es fou, Samuel ? Si je m'approche des maisons, je vais être lapidé !

- Non, pas jusqu'aux maisons. La nuit va tomber, je te conduirai jusqu'à ce petit bois. Ensuite, j'irai appeler le Maître et je l'amènerai…

- Va, vas-y tout de suite ! J'arrive par mes propres moyens jusqu'à cet endroit. Je marcherai dans le fossé derrière la haie, mais toi, va…va…oh ! Vas-y, mon cher ami ! Si tu savais ce que c'est que de souffrir de cette maladie…Et d'avoir l'espoir de guérir !… »

Le lépreux ne s'occupe même plus de la nourriture. Il pleure et gesticule en implorant son ami ;

« Je pars et, toi, arrive. »

L'ancien bossu s'éloigne au pas de course. Abel descend péniblement dans le fossé qui longe la route…La nuit descend pendant que le malheureux glisse parmi les broussailles des buissons, toujours aux aguets d'un passant sur la route. A deux reprises, il se met à plat ventre : la première fois, c'est un cavalier qui passe au trot, la seconde fois ce sont trois hommes chargés de foin qui se dirigent vers le village. Puis il continue.

Mais Jésus arrive avant lui au petit bois avec Samuel.

« Il va bientôt être ici. Il marche lentement à cause de ses plaies. Prends patience.

- Je ne suis pas pressé.

- Tu vas le guérir ? A-t-il la foi ?

- Oh !…il mourait de faim. Il voyait cette nourriture, après des années de privation et pourtant, il a tout laissé après quelques bouchées pour courir ici.

- Comment l'as-tu connu ?

- Tu sais…je vivais d'aumônes depuis mon malheur et je parcourais les chemins pour aller d'un lieu à un autre. Je passais ici tous les sept jours et étais entré en relation avec ce pauvre malheureux… Un jour, poussé par la faim, il s'était avancé sous un orage capable de mettre les loups en fuite jusqu'au chemin qui mène au village, en quête de quelque chose. Il fouillait les ordures comme un chien. J'avais dans ma besace du pain sec que m'avaient offert des personnes compatissantes et j'ai partagé avec lui. Depuis lors, nous sommes amis et chaque semaine, je reviens pour renouveler sa provision. Avec ce que j'ai : si j'ai beaucoup, c'est beaucoup ; si c'est peu, c'est peu. Je fais ce que je peux comme si c'était un frère. C'est depuis le soir où tu m'as guéri, sois-en béni, que je pense à lui…et à toi.

- Tu es bon, Samuel, et c'est pourquoi la grâce t'a visité. Celui qui aime mérite tout de Dieu. Mais voici quelque chose dans les buissons…

- C'est toi, Abel ?

- Oui, c'est moi.

- Viens. Le Maître t'attend ici, sous le noyer. »

Le lépreux sort du fossé et monte sur la berge, la franchit et s'avance dans le pré. Jésus l'attend, adossé à un très grand noyer.

« Maître, Messie, Saint, aie pitié de moi ! »

Et il s'affale sur l'herbe aux pieds de Jésus. Le visage collé au sol, il ajoute :

« Oh ! Mon Seigneur, si tu veux, tu peux me purifier ! »

Puis il ose se mettre à genoux, allonge ses bras squelettiques aux mains tordues et tend son visage osseux, tout dévasté…Des larmes tombent de ses orbites malades à ses lèvres que la lèpre a rongées. Jésus le regarde avec une immense pitié, il regarde ce fantôme qu'un mal horrible dévore et dont une vraie charité peut seule supporter le voisinage tant il est répugnant et malodorant. Et voici que Jésus tend la main, sa belle main droite et saine, comme pour caresser le malheureux. Celui-ci, sans se lever, se rejette en arrière sur ses talons et s'écrie :

« Ne me touche pas ! Aie pitié de toi-même ! »

Mais Jésus fait un pas en avant. Solennel, respirant une douce bonté, il pose ses doigts sur la tête grignotée par la lèpre et dit à pleine voix, d'une voix qui n'est qu'amour et pourtant impérieuse :

« Je le veux, sois purifié ! »

Sa main s'attarde quelques minutes sur la pauvre tête.

« Lève-toi. Va trouver le prêtre. Accomplis ce que la Loi prescrit. Ne dis pas ce que je t'ai fait, mais sois bon, ne pêche plus jamais. Je te bénis.

- Oh ! Seigneur ! Abel ! Mais tu es tout à fait guéri ! »

Samuel, qui voit la transformation de son ami, crie de joie.

« Oui. Il est guéri. Sa foi le lui a mérité. Adieu. Que la paix soit avec toi !

- Maître ! Maître ! Maître ! Je ne te quitte plus, je ne peux plus te quitter !

- Accomplis ce que demande la Loi. Puis nous nous reverrons encore. Pour la seconde fois, que ma bénédiction soit sur toi. »

Jésus s'éloigne en faisant signe à Samuel de rester. Les deux amis pleurent de joie… »

Vision et dictée du 6 novembre 1944, tome 1, p 419, § 63.

Les Evangiles relatent la guérison de ce lépreux. Matthieu (8, 1-4) écrit quelques brèves lignes. Marc (1,40-44) et Luc (5, 12-14) insistent davantage sur la recommandation faite au lépreux de ne rien dire, mais il n'est pas écouté et la nouvelle de cette guérison fait attirer beaucoup de monde autour de Jésus, l'obligeant parfois à s'esquiver pour disposer d'un peu de tranquillité.

7. Le paralytique de Capharnaüm

Sommaire

Cet épisode aurait eu lieu le même jour que le précédent.

« Au bord du lac de Tibériade, adossés aux barques des pécheurs tirées sur la rive, Pierre et André sont occupés à raccommoder les filets dégoulinants que leurs employés leur apportent.

A une dizaine de mètres, Jean et Jacques, penchés sur leur barque, s'occupent à mettre en ordre, aidés par un jeune employé et par un homme de cinquante-cinq ans qui pourrait être Zébédée, car l'employé l'appelle « patron » et il ressemble beaucoup à Jacques.

Pierre et André travaillent silencieusement en échangeant, de temps à autre seulement, quelques mots sur leur travail infructueux de la veille. Pierre ne se plaint pas de sa bourse vide, ni de la fatigue inutile, mais il dit :

« Cela me déplaît…car comment ferons-nous pour donner de la nourriture à ces pauvres gens ? Il ne nous arrive que de rares offrandes et, ces dix deniers et sept drachmes que nous avons reçus pendant ces quatre jours, je n'y touche pas. Seul, le Maître doit nous indiquer à qui doit aller cet argent. Or il ne revient pas avant le sabbat ! Si encore notre pêche avait été bonne !…Le menu fretin, je l'aurais cuisiné et donné à ces pauvres gens… et s'il s'était trouvé quelqu'un pour murmurer à la maison, cela ne m'aurait rien fait. Les gens bien portants peuvent chercher des vivres mais les malades !…

- Et puis, ce paralytique !…Ils ont déjà fait tant de chemin pour l'amener ici…dit André.

- Ecoute, mon frère, moi je pense…qu'on ne peut rester séparés et je ne sais pas pourquoi le Maître ne veut pas que nous restions tout le temps avec lui. Au moins…je ne verrais plus ces pauvres gens que je ne puis secourir et si je les voyais, je pourrais leur dire : « Il est ici. »

- Je suis ici ! »

Jésus s'est approché en marchant doucement sur le sable mou. Pierre et André sursautent. Ils poussent un cri :

« Oh ! Maître ! Et ils appellent : Jacques, Jean ! C'est le Maître, venez ! »

Les deux hommes accourent et tous se pressent auprès de Jésus. C'est à qui embrasse son habit, ses mains. Jean va jusqu'à lui passer le bras autour de la taille et poser sa tête sur sa poitrine. Jésus lui donne un baiser sur les cheveux.

« De quoi parliez-vous ?

- Maître…nous disions que nous aurions bien voulu que tu sois ici.

- Pourquoi, mes amis ?

- Pour te voir et t'aimer et puis pour des pauvres et des malades. Ils t'attendent depuis deux jours et plus…J'ai fait ce que je pouvais. Je les ai mis là, tu vois, dans cette cabane, dans ce champ inculte. C'est là que les artisans qui s'occupent des barques travaillent aux réparations. J'y ai abrité un paralytique, un homme en proie à une forte fièvre, un enfant qui se meurt sur le sein de sa mère. Je ne pouvais les envoyer à ta recherche.

- Tu as bien fait. Mais comment as-tu pu les secourir, eux et ceux qui les ont amenés ? Tu m'as dit qu'ils sont pauvres !

- Certainement, Maître. Les riches ont des chars et des chevaux. Les pauvres, eux, n'ont que leurs jambes. Ils sont en trop mauvais état pour venir te trouver. J'ai fait comme j'ai pu. Regarde : voici l'obole que j'ai reçue. Je n'y ai pas touché. Tu t'en chargeras.

- Pierre, tu pouvais la donner toi-même. Bien sûr…mon Pierre, je suis peiné qu'à cause de moi tu aies subi reproches et fatigues.

- Non, Seigneur, tu ne dois pas t'en affliger. Moi, je n'en souffre pas, cela me peine seulement de n'avoir pu faire preuve de plus de charité. Mais crois-le bien, j'ai fait, nous avons tous fait, ce que nous avons pu.

- Je le sais. Je sais que tu as travaillé pour rien. Mais, en l'absence de la nourriture, ta charité reste : vivante, active, sainte aux yeux de Dieu.»

Des enfants sont accourus en criant :

« C'est le maître ! C'est le Maître ! Voilà Jésus, voilà Jésus ! »

Ils s'attachent à lui, qui les caresse tout en parlant à ses disciples.

« Simon, j'entre dans ta maison. Toi et vous autres allez dire que je suis arrivé, puis amenez-moi les malades. »

Les disciples partent rapidement dans plusieurs directions. Mais tout Capharnaüm sait déjà que Jésus est arrivé grâce aux enfants qui ressemblent à des abeilles sorties de la ruche pour aller vers les fleurs, en l'occurrence les maisons, les rues, les places. Tous joyeux, ils vont et viennent, portant la nouvelle à leur maman, aux passants, aux vieillards assis au soleil, après quoi ils reviennent se faire caresser encore par celui qui les aime. L'un d'eux s'enhardit :

« Parle-nous, parle pour nous, Jésus, aujourd'hui. Nous t'aimons bien, tu sais, et nous sommes meilleurs que les hommes.»

Jésus sourit au petit psychologue et promet :

« Je parlerai pour vous seuls. »

Et suivi par les enfants, il va à la maison avec eux et commence à parler…

Jésus a terminé son discours.

« Maître ! crie Pierre du milieu de la foule, il y a ici des malades. Deux peuvent attendre que tu sortes mais celui-ci est bloqué par la foule…et puis il ne peut se tenir debout et nous ne pouvons passer. Je le renvoie ?

- Non, descendez-le par le toit.

- Bien, nous le faisons tout de suite. »

On entend marcher sur le toit de la pièce ; comme elle ne fait pas vraiment partie de la maison, elle n'a pas de terrasse de ciment mais une sorte de revêtement de fascines qui porte des espèces d'ardoises. On pratique une ouverture et, avec des cordes, on descend le grabat sur lequel se trouve l'infirme. Il arrive juste devant Jésus. La foule s'agglutine plus encore pour mieux voir.

« Tu as eu une grande foi, comme aussi les porteurs.

- Oh ! Seigneur ! Comment ne pas en avoir pour toi ?

- Eh bien, je te le dis : mon fils –l'homme est jeune- tous tes péchés te sont remis. »

L'homme le regarde en pleurant… Peut-être reste-t-il un peu insatisfait parce qu'il espérait une guérison physique. Les pharisiens et les docteurs murmurent. Du nez, du front et de la bouche, ils font une grimace dédaigneuse.

« Pourquoi ces murmures, dans vos cœurs plus encore que sur vos lèvres ? D'après vous, est-il plus facile de dire au paralytique : « Tes péchés te sont remis » ou bien : « Lève-toi, prends ton grabat et marche » ? Vous pensez que seul Dieu peut remettre les péchés, mais vous ne savez pas dire ce qu'il y a de plus grand, car cet homme, qui a perdu l'usage de ses facultés corporelles, a dépensé toutes ses ressources sans qu'on puisse le guérir. Il n'y a que Dieu qui ait ce pouvoir. Or, pour que vous sachiez que je peux tout, pour que vous sachiez que le Fils de l'Homme a pouvoir sur la chair et sur l'âme, sur la terre et au ciel, je dis à cet homme : « Lève-toi, prends ton grabat et marche. Rentre chez toi et sois saint.»

L'homme sursaute, pousse un cri, se dresse debout, se jette aux pieds de Jésus, les embrasse et les caresse, pleure et rit à la fois et avec lui, ses parents et la foule qui ensuite se range pour qu'il passe en triomphe et le suit en lui faisant fête. La foule, oui, mais pas les cinq hommes hargneux qui s'en vont, hautains et raides comme des piquets.

Cela permet à la mère d'entrer avec son petit encore au sein, mais absolument squelettique. Elle le tend à Jésus avec ces seuls mots :

« Jésus, tu les aimes, ces petits. Tu l'as dit. Au nom de ton amour, et de ta Mère !… »

Elle pleure. Jésus prend le bébé vraiment moribond, le pose contre son cœur. Il tient un moment contre sa bouche son petit visage cireux, aux lèvres violacées et aux paupières déjà closes. Il le tient ainsi un moment…et quand il le détache de sa barbe blonde, son petit visage est rose, sa petite bouche esquisse un sourire enfantin, ses yeux regardent tout autour de lui, vivants et curieux, ses mains, auparavant contractées et qui s'abandonnaient, jouent dans la chevelure et la barbe de Jésus, qui rit.

« Oh ! Mon fils ! s'écrie la maman toute radieuse.

- Prends-le, femme, sois heureuse et bonne.»

La femme saisit son bébé revenu à la vie, le serre sur son sein et le petit fait valoir tout de suite ses droits à la nourriture. Il fouille, ouvre et tête, avide et apaisé.

Jésus bénit et passe.

Il va sur le seuil où se trouve le malade qui a une forte fièvre.

« Maître, sois bon !

- Et toi aussi. Consacre à la justice tes forces retrouvées. »

Il le caresse et sort.

Il retourne sur le rivage, suivi, précédé, béni par une foule de gens qui le supplie :

« Nous, nous ne t'avons pas entendu. Nous ne pouvions pas entrer. Parle-nous, à nous aussi.»

Jésus fait signe que oui et, comme la foule le serre à l'étouffer, il monte sur la barque de Pierre. Cela ne suffit pas. L'assaut se fait pressant.

« Mets la barque à la mer et éloigne-toi un peu. »

Et Jésus commence alors un discours en évoquant le printemps… »

Vision et dictée du 9 novembre 1944, tome 1, p 424, § 64.

Trois Evangiles se font écho de cet évènement. Matthieu (9, 1-8) évoque les faits sans noter que le paralysé est descendu à travers le toit de la maison. Marc (2, 1-12) et Luc (5, 17-23) détaillent bien la scène en notant la présence hostile de scribes et de pharisiens et terminent en faisant part de la stupeur et de la crainte de la foule face à ce miracle et à la puissance de Jésus.

8. La pêche miraculeuse.

Sommaire

Elle a lieu le même jour, aussitôt la fin du discours de Jésus, déjà installé dans la barque de Pierre.

« Après une bénédiction de la foule qui s'éloigne à regret, Jésus dit à Simon :

« Appelle les deux autres. Nous allons sur le lac jeter le filet.

- Maître, j'ai les bras rompus d'avoir jeté et relevé le filet toute la nuit, et pour rien. Le poisson est tout au fond, qui sait où.

- Fais ce que je te dis, Pierre. Ecoute toujours celui qui t'aime.

- Je ferai ce que tu dis par respect pour ta parole.»

Il appelle à haute voix les employés, ainsi que Jacques et Jean.

« Nous sortons pêcher. C'est le Maître qui le veut.»

Et pendant qu'ils s'éloignent, il dit à Jésus :

« Pourtant, Maître, je t'assure que ce n'est pas l'heure favorable. A cette heure-ci, qui sait où les poissons se reposent !… »

Jésus assis à la proue sourit et se tait. Ils font un arc de cercle sur le lac puis jettent le filet. Après quelques minutes d'attente, la barque est secouée étrangement, étant donné que, sous le soleil déjà haut sur l'horizon, le lac est lisse comme du verre fondu.

« Mais ce sont les poissons, Maître ! » dit Pierre, les yeux écarquillés.

Jésus sourit et se tait.

« Hissez ! Hissez ! » Ordonne Pierre aux employés. Mais la barque penche sur le côté du filet.

- Ohé ! Jacques ! Jean ! Vite ! Venez ! Avec les rames ! Vite ! »

Ils accourent et les efforts réunis des deux équipages parviennent à hisser le filet sans abîmer leur prise. Les barques accostent. Elles sont vraiment l'une contre l'autre. Un panier, deux, cinq, dix. Ils sont tous remplis d'une prise stupéfiante et d'innombrables poissons frétillent encore dans le filet : c'est de l'argent et du bronze vivants qui s'agitent pour échapper à la mort. Il n'y a donc plus qu'une solution : renverser ce qui reste dans le filet au fond de la barque. On le fait et c'est alors tout un frémissement de vies qui agonisent. Les équipages ont les pieds dans cette surabondance jusqu'au-dessus de la cheville et les barques s'enfoncent au-delà de la ligne de flottaison à cause de la charge excessive.

« À terre ! Virez ! Faites force voiles ! Attention au fond ! Préparez les perches pour empêcher le heurt. Il y a trop de poids ! »

Tant que dure la manœuvre, Pierre ne réfléchit pas. Mais une fois débarqué, il ouvre les yeux et comprend. Il est tout effrayé.

« Maître Seigneur ! Eloigne-toi de moi ! Je suis un homme pécheur. Je ne suis pas digne d'être auprès de toi ! »

Il est à genoux sur la grève humide. Jésus le regarde et sourit.

« Lève-toi ! Suis-moi ! Je ne te lâche plus. Désormais tu seras pêcheur d'hommes ainsi que tes compagnons que voici. Ne craignez plus rien. Je vous appelle. Venez !

- Tout de suite. Seigneur. Vous autres, occupez-vous des barques, portez tout à Zébédée et à mon beau-frère. Partons, tous pour toi, Jésus ! Que l'Eternel soit béni pour ce choix. »

Vision et dictée du 28 décembre 1944, tome 1, p 434, § 66.

Cette pêche surabondante est le premier miracle s'adressant exclusivement aux quatre disciples de Jésus, futurs apôtres. Dans les circonstances où elle s'est produite, elle a fortement frappé leurs esprits. C'est aussi l'un des trois miracles de Jésus en rapport direct avec le lac de Tibériade et en présence des seuls apôtres.

Luc (5, 4-11) est le seul évangéliste qui raconte ce miracle en des termes assez proches, se terminant par la fameuse phrase lancée seulement à Simon-Pierre : « Sois sans crainte, désormais ce sont des hommes que tu auras à capturer »

9. Les lames des couteaux brisées.

Sommaire

C'est le 3 juin de l'an 27.

« A une heure matinale, par une belle journée sereine d'un début d'été, Jésus franchit un petit pont rudimentaire pour atteindre les portes de Jérusalem… Des marchands de légumes et de victuailles se pressent devant les portes encore fermées pour entrer dans la ville. Les ânes braient et se bagarrent. Leurs propriétaires eux-mêmes ne plaisantent

pas. Insultes et même coups pleuvent non seulement sur l'échine des ânes mais aussi sur les têtes des hommes.

Deux hommes en viennent sérieusement aux mains à cause de l'âne de l'un d'eux, qui s'est servi dans le panier de laitues de l'autre et en a mangé beaucoup ! Ce n'est qu'un prétexte pour rallumer une ancienne querelle. Le fait est qu'ils tirent de leurs vêtements deux coutelas, courts et larges comme la main : ce sont, semble-t-il, de petites dagues, mais bien affilées. Elles brillent au soleil. Cris des femmes, brouhaha des hommes… Mais personne n'intervient pour séparer les deux hommes qui se préparent à un duel improvisé.

Jésus, qui avançait en méditant, lève la tête, aperçoit la scène et accourt rapidement s'interposer entre les deux hommes.

« Arrêtez, au nom de Dieu ! ordonne-t-il.

- Non ! Je veux en finir avec ce chien maudit !

- Moi aussi ! Tu tiens aux franges ? Je te ferai une frange avec tes entrailles. »

Les deux hommes tournent autour de Jésus, le bousculent, l'insultent pour qu'il s'écarte, cherchent à s'atteindre sans y réussir parce que, par des mouvements de son manteau, Jésus dévie les coups et leur bouche la vue. Il en a même le manteau lacéré. La foule hurle :

« Va-t'en, Nazaréen, et tire-toi de là.»

Mais lui ne bouge pas et tâche de les calmer en leur remettant Dieu à l'esprit. Inutile ! La colère rend fous tous les deux combattants. Jésus va faire un miracle. Il ordonne une dernière fois :

« Je vous ordonne d'arrêter.

- Non ! Décampe ! Passe ton chemin, chien de Nazaréen ! »

Alors Jésus étend les mains et prend une attitude de puissance fulgurante. Sans qu'il prononce un seul mot, les lames tombent en morceaux par terre comme des lames de verre qu'on aurait heurtées contre un rocher.

Les deux hommes regardent les manches courts qui leur restent entre les mains. La stupeur fait tomber leur colère. Interdite, la foule crie d'étonnement.

« Et maintenant ? demande Jésus avec sévérité, où est votre force ? »

Accourus aux derniers cris, les soldats de garde à la porte, regardent avec stupeur ; l'un d'eux se penche pour ramasser des morceaux de lames et les essaie sur l'ongle, ne pouvant croire que c'est bien de l'acier.

« Et maintenant ? répète Jésus, où est votre force ? Sur quoi fondez-vous votre droit ? Sur ces morceaux de métal qui ne sont plus que des débris dans la poussière ? Sur ces morceaux de métal qui n'avaient d'autre force que le péché de colère contre un frère, vous privant par ce péché de toute bénédiction de Dieu et par conséquent de toute force ? Ah ! Malheureux ceux qui se basent sur des moyens humains pour vaincre et ignorent que c'est la sainteté et non la violence qui

rend victorieux sur terre et dans l'au-delà ! Car Dieu est avec les justes.

Ecoutez tous, hommes d'Israël, et vous aussi, soldats de Rome. La parole de Dieu parle pour tous les fils des hommes, et ce ne sera pas le Fils de l'homme qui la refusera aux païens.

Le second commandement du Seigneur est celui de l'amour du prochain. Dieu est bon et veut que la bienveillance règne entre ses fils. Celui qui manque de bienveillance envers son prochain ne peut se dire fils de Dieu et avoir Dieu en lui. L'homme n'est pas un animal sans raison qui attaque, comme si la proie était due. L'homme possède une raison et une âme. Par la raison, il doit savoir se conduire en homme. Par l'âme, il doit savoir se conduire en saint. Celui qui n'agit pas ainsi se place plus bas que les animaux, il s'abaisse jusqu'à embrasser les démons car il leur livre son âme par le péché de colère.

Aimez. Je ne vous dis pas autre chose. Aimez votre prochain comme le Seigneur Dieu d'Israël le veut. Ne soyez pas du sang de Caïn. Or pourquoi l'êtes-vous ? Pour un peu d'argent, vous qui pouviez être homicides. D'autres pour un lopin de terre. Pour une meilleure place. Pour une femme. Que sont toutes ces choses ? Sont-elles éternelles ? Non, elles durent moins que la vie qui est qu'un instant d'éternité. Mais que perdez-vous en les recherchant ? La paix éternelle promise aux justes et que le Messie vous apportera avec son Royaume. Prenez le chemin de la vérité. Suivez la voix de Dieu. Aimez-vous. Soyez honnêtes. Soyez continents. Soyez humbles et justes. Allez et méditez.

- Qui es-tu, toi qui dis de telles paroles et dont la volonté brise les épées ? Un seul homme le fait : le Messie. Même Jean le Baptiste n'est pas supérieur à lui. Serais-tu donc le Messie ? demandent trois ou quatre personnes présentes.

- Je le suis.

- Toi ! Es-tu celui qui guérit les malades et prêche Dieu en Galilée ?

- Je le suis.

- J'ai une vieille maman qui meurt. Sauve-la !

- Et moi, tu vois, je suis en train de perdre mes forces sous les souffrances. J'ai des enfants encore tout petits. Guéris-moi !

- Rentre chez toi. Ce soir, ta mère te préparera le repas. Quant à toi, sois guéri. Je le veux ! »

La foule pousse un cri. Puis, elle demande :

« Ton nom ! Ton nom !

- Jésus de Nazareth !

- Jésus ! Jésus ! Hosanna ! Hosanna ! »

La foule est en allégresse. Les ânes peuvent bien faire ce qu'ils veulent, personne n'en a cure. Des mères accourent de l'intérieur de la ville, manifestement la rumeur s'est répandue. Elles lèvent leurs bébés, Jésus les bénit et sourit. Il cherche à fendre la foule, le cercle des gens qui l'acclament pour entrer en ville et aller où il veut. Mais la foule ne veut rien savoir.

« Reste avec nous ! En Judée ! En Judée ! Nous sommes fils d'Abraham, nous aussi ! » crie-t-elle.

« Maître ! » C'est Judas qui survient.

« Maître, tu m'as devancé. Mais qu'arrive-t-il ?

- Le rabbi a fait un miracle ! Pas en Galilée, non, mais ici, c'est ici avec nous que nous le voulons.

- Tu le vois, Maître ? Tout Israël t'aime et il est juste que tu restes ici aussi. Pourquoi t'en aller ?

- Je ne me dérobe pas, Judas. C'est exprès que je suis venu seul, pour que la rudesse des disciples galiléens ne heurte pas la finesse des Judéens. Je veux rassembler toutes les brebis d'Israël sous le sceptre de Dieu.

- C'est pour cela que je t'ai dit : « Prends-moi. » Je suis Judéen et je sais comment prendre mes concitoyens.»…

La discussion continue entre Jésus et Judas qui est finalement invité à rester avec lui. Judas confirme en disant qu'il restera à ses côtés : « Je n'ai qu'un seul but : te servir et te faire triompher.» Puis ils entrent ensemble au Temple… »

Vision et dictée du 31 décembre 1944, tome 1, p 437, § 67

10. L'aveugle qui ne peut se jeter dans la piscine.

Sommaire

Aussitôt après, Jésus, accompagné seulement par Judas, et après en avoir demandé la permission à un magistrat du Temple, dispense un enseignement dans une cour, adossé à une colonne. On l'interroge par rapport à Jean le Baptiste qui est bien connu.

« Mais Judas éprouve le besoin de répéter à droite et à gauche :

« Le messie, c'est celui qui vous parle. J'en témoigne, moi qui le connais et suis son premier disciple.

- Lui !… Oh !… Effrayés, les gens s'écartent. Mais Jésus est si doux qu'ils reviennent près de lui.

- Demandez-lui quelque miracle. Il est puissant. Il guérit. Il lit dans les cœurs. Il répond à toute question.

- Parle-lui, toi, pour moi. Dis-lui que je suis malade. Mon œil droit est mort, le gauche se dessèche.

- Maître…

- Judas ? »

Jésus qui caressait un enfant se retourne.

- Maître, cet homme est presque aveugle et désire voir. Je lui ai dit que tu peux le guérir.

- Je le peux pour qui a la foi. As-tu la foi, homme ?

- Je crois dans le Dieu d'Israël. Je viens ici pour me jeter dans la piscine de Bethsaïde. Mais il y a toujours quelqu'un qui me précède.

- Peux-tu croire en moi ?

- Si je crois à l'ange de la piscine, ne dois-je pas croire en toi dont le disciple affirme que tu es le Messie ? »

Jésus sourit. Il se mouille le doigt avec la salive et effleure l'œil malade.

« Que vois-tu ?

- Je vois les objets sans le brouillard qui les recouvrait auparavant. Et l'autre, tu ne le guéris pas ? »

Jésus sourit de nouveau. Il refait le même geste sur l'œil aveugle.

« Que vois-tu maintenant ? demande-t-il en enlevant son doigt de la paupière fermée.

-Ah ! Seigneur Dieu d'Israël ! J'y vois comme quand, enfant, je courais sur les près. Sois béni pour l'éternité ! »

L'homme pleure, prostré aux pieds de Jésus.

« Va. Sois bon maintenant par reconnaissance pour Dieu.»

Un lévite, arrivé vers la fin du miracle, demande :

« Par quel pouvoir fais-tu ces choses ?

- Tu me le demandes ? Je vais te le dire si tu réponds à ma question. D'après toi quel est le plus grand : un prophète qui annonce le Messie ou le Messie en personne ?

- Quelle question ! Le Messie est le plus grand ; c'est le Rédempteur promis par le Très-Haut !

- Alors, pourquoi les prophètes ont-ils fait des miracles ? Par quel pouvoir ?

- Par le pouvoir que Dieu leur donnait pour prouver aux foules que Dieu était avec eux.

- Eh bien, c'est par ce même pouvoir que j'accomplis les miracles. Dieu est avec moi et je suis avec lui. Je prouve aux foules qu'il en est bien ainsi et que le Messie peut, à plus forte raison et dans une plus large mesure, accomplir ce que les prophètes ont pu faire.»

Pensif, le lévite s'éloigne…»

Judas aussi est fasciné par les miracles que Jésus peut faire quand l'occasion se présente. Trois jours après, sur la route qui les mène à Bethléem, Jésus commence à parler de la fonction de ses disciples :

« Pour l'instant, je ne me sers de vous que pour dire : « Le Messie est là, venez à lui.» Mais à ce moment-là, je vous rendrai capables de prêcher en mon nom, d'accomplir des miracles en mon nom…

- Oh ! Même des miracles ?

- Oui, sur les corps et sur les âmes.

- Ah ! Comme on nous admirera ! »

Judas jubile à cette idée… »

Vision et dictée du premier janvier 1945, tome 1, p 442, § 68

11. Le berger de la Nativité, Isaac.

Sommaire

C'est le 9 juin de l'an 27.

Après avoir pratiqué les prescriptions religieuses de la fête de la Pâque à Jérusalem, un des premiers objectifs que Jésus s'est fixé, est de retrouver les douze bergers présents le jour de sa naissance, trente ans plus tôt. Il se dirige donc vers Bethléem, à une douzaine de kilomètres de Jérusalem, avec seulement trois de ses premiers disciples, Jean, Judas et Simon.

Le groupe mène une sorte d'enquête sur les évènements consécutifs au massacre des enfants « Innocents » perpétré par Hérode et sur la recherche des bergers itinérants dont leur présence est interdite sur les environs de Bethléem. Jésus lui-même, qui a pu se faire montrer les ruines calcinées de la maison qui l'a hébergé, comme bébé, est chassé à coups de pierres de Bethléem.

Il retrouve enfin trois bergers, toujours émerveillés, qui se souviennent parfaitement de la naissance divine et qui peuvent donner des nouvelles plus ou moins heureuses de neufs autres bergers (deux sont décédés), dont Isaac, « qui a les reins malades et se trouve seul, dans une misère absolue à Yutta. »

Jésus part à sa recherche.

> « Avec ses trois disciples et les trois bergers, Jésus descend vers un torrent. Patiemment, il s'arrête quand il faut attendre une brebis attardée ou l'un des bergers qui doit courir après un agneau qui a perdu son chemin…»
>
> « Tu vois, Yutta est là-haut. Nous allons passer le torrent sur un gué. Il aurait été plus court de venir par Hébron *(où est enterré un berger),* mais tu ne l'as pas voulu.
>
> - Non, nous irons à Hébron plus tard. La priorité va toujours à ceux qui souffrent…»
>
> Les bergers surveillent le passage des brebis. Jésus passe sur les pierres du gué et derrière lui, les disciples. Ils reprennent leur marche sur l'autre rive.
>
> « Tu m'as dit que tu veux faire savoir à Isaac que tu es ici mais sans entrer dans le village ?
>
> - Oui, c'est ce que je veux.
> - Alors, ce serait bien de se séparer. Moi, j'irai le trouver. Lévi et Joseph resteront avec le troupeau et avec vous. Je monte à partir d'ici, ce sera plus rapide.»
>
> Et Elie se met à gravir la pente vers un groupe de maisons toutes blanches qui resplendissent au soleil, tout là-haut. Le voilà aux premières maisons…il traverse une place où se tient la fin d'un marché. Au coin, il y a une masure, ou mieux une pièce, dont la porte est ouverte. Presque sur le seuil, se trouve un pauvre lit avec un

infirme squelettique qui demande lamentablement une obole aux passants.

Elie entre en trombe.

« Isaac…c'est moi.

- Toi ? Je ne t'attendais pas. Tu es venu à la dernière lune.

- Isaac…Isaac… Sais-tu pourquoi je suis venu ?

- Je l'ignore…tu es ému…qu'est-ce qui arrive ?

- J'ai vu Jésus de Nazareth ! C'est un homme, maintenant, un rabbi. Il est venu me chercher…et il veut nous voir. Oh ! Isaac, tu te trouves mal ? »

Et fait, Isaac s'est laissé aller comme s'il mourait. Mais il se ressaisit :

« Non, c'est la nouvelle…Où est-il ? Comment est-il ? Ah ! Si je pouvais le voir !

- Il est en bas, dans la vallée. Il m'envoie te dire ceci, exactement ceci : « Viens, Isaac, car je veux te voir et te bénir.» Je vais appeler quelqu'un qui t'aide à descendre.

- C'est ce qu'il a dit ?

- Oui, mais que fais-tu ?

- J'y vais.»

Isaac repousse ses couvertures, remue ses jambes inertes, les descend du grabat, les appuie au sol. Il se lève, encore un peu incertain et titubant. Tout cela en un clin d'œil, sous les yeux écarquillés d'Elie qui finit par comprendre et crie…Une bonne femme s'amène, curieuse. Elle voit l'infirme, debout, qui, n'ayant rien d'autre, se drape dans une des couvertures. Elle s'enfuit en criant comme une poule effrayée.

« Allons…partons d'ici pour faire plus vite et échapper à la foule…Vite Elie. »

Ils sortent en courant par la porte du jardin de derrière et repoussent la fermeture de branches sèches. Une fois dehors, ils filent par un sentier misérable, puis descendent une ruelle au milieu des jardins et de-là à travers les près et les bosquets jusqu'au torrent.

« Voilà Jésus, dit Elie en le montrant du doigt. Ce grand et bel homme blond, vêtu de blanc avec un manteau rouge…»

Isaac court à travers le troupeau qui broute et avec un cri de triomphe, de joie, d'adoration, se jette aux pieds de Jésus.

« Relève-toi, Isaac. Je suis venu t'apporter paix et bénédiction. Lève-toi, que je voie ton visage.»

Mais Isaac ne peut se lever. C'est trop d'émotions à la fois et il reste sur le sol, des larmes de bonheur dans les yeux.

« Tu es venu tout de suite. Tu ne t'es pas demandé si tu le pouvais…

- Tu m'as demandé de venir…alors je suis venu.

- Il n'a même pas fermé sa porte, ni ramassé ses oboles, Maître.

- Peu importe, les anges veilleront sur sa demeure. Es-tu content, Isaac ?

- Oh ! Seigneur !

- Appelle-moi : Maître.

- Oui, Seigneur, mon Maître. Même sans être guéri, j'aurais été bien heureux de te voir.

- Comment ai-je pu trouver tant de grâce près de toi ?

- En raison de ta foi et de ta patience, Isaac. Je sais combien tu as souffert !

- Ce n'est rien, rien, plus rien ! Je t'ai trouvé ! Tu es en vie ! Tu es ici ! Cela, c'est tout…Le reste, tout le reste appartient au passé ; mais, Seigneur et Maître, maintenant, tu ne t'en vas plus, n'est-ce pas ?

- Isaac, j'ai tout Israël à évangéliser. Je pars…Mais, si je ne puis rester, tu peux toujours me servir et me suivre. Veux-tu être mon disciple, Isaac ?

- Oh ! Mais je ne serai pas bon !

- Tu sauras confesser qui je suis ? Le confesser en dépit des mépris et des menaces ? Et dire que c'est moi qui t'ai appelé et que tu es venu ?

- Même si tu ne le voulais pas, j'annoncerai tout cela. En cela, je te désobéirais.

- Maître. Pardonne-moi si je le reconnais.

Jésus sourit.

- Alors, tu vois que tu es bon pour être disciple ?

- Ah ! S'il ne s'agit que de faire cela ! Je croyais que ce serait plus difficile. Qu'il faudrait aller à l'école des rabbis pour te servir, toi, le Rabbi des rabbis…et aller à l'école si vieux !…»

En fait, l'homme a au moins cinquante ans.

« L'école, tu l'as déjà suivie, Isaac.

- Moi, Non.

- Si, toi. N'as-tu pas continué à croire et à aimer, à respecter et à bénir Dieu et ton prochain, à ne pas être envieux, à ne pas désirer ce qui appartient à autrui et même ce que tu avais possédé mais que tu n'avais plus, à ne dire que la vérité même si cela te portait tort, à ne pas commettre l'adultère avec Satan en faisant des péchés ? N'as-tu pas fait tout cela, au cours de ces trente années de malheurs ?

- Si, Maître.

- Tu vois, l'école, tu l'as déjà faite. Continue ainsi et ajoute la révélation de mon existence dans le monde. Il n'y a rien d'autre à faire.

- Je t'ai déjà prêché, Seigneur Jésus. Aux enfants qui venaient, quand je suis arrivé dans ce village, boiteux, mendiant mon pain et faisant encore quelques travaux de tonte ou de traite et puis, lorsque le mal s'est aggravé au-dessous de la taille, quand ils venaient autour de mon lit. Je parlais de toi aux enfants de ce temps-là, comme aussi aux enfants de maintenant, leurs fils…Les enfants sont bons et croient toujours. Je leur parlais du temps de ta naissance…des anges…de l'étoile et des mages…et de ta mère…Ah ! Dis-moi, elle est vivante ?

- Elle est vivante et te salue. Elle parlait toujours de vous.

- Ah ! Si je pouvais la voir !

- Tu la verras. Tu viendras à ma maison, un jour. Marie te saluera en t'appelant : mon ami.

- Marie…Oui. Son nom, dans ma bouche est doux comme le miel. Il y a une femme à Yutta -oui, c'est maintenant une femme- qui vient d'avoir son quatrième enfant. C'était autrefois une fillette, une de mes petites amies. Elle a donné comme noms à ses enfants : Marie et Joseph aux deux premiers et, n'osant appeler le troisième Jésus, elle l'a nommé Emmanuel, nom de bénédiction pour elle-même, sa maison et Israël. Et elle cherche quel nom donner au quatrième, né depuis six jours. Ah ! Quand elle saura que je suis guéri ! Et que tu es ici ! Elle est bonne comme le pain, Sarah, et Joachim son époux l'est aussi. Et leurs parents ? C'est grâce à eux que je suis vivant. Ils m'ont toujours abrité et aidé.

- Allons chez eux leur demander abri pour les heures de soleil et leur apporter la bénédiction pour la charité.»

Les voilà partis pour rejoindre une maison blanche entourée de vergers. Isaac entre et demande à grands cris :

« Marie, Joseph, Emmanuel, où êtes-vous ? Venez voir Jésus. »

Vision et dictée du 12 janvier 1945, tome 1, p 500, § 76.

Les Quatre Evangiles parlent très peu des dix bergers de la Nativité et du rôle important qu'ils ont joué dans le groupe des disciples, lesquels avaient pour mission de « préparer le terrain », notamment d'annoncer l'arrivée de Jésus et des douze apôtres dans chacune des bourgades et des villes où ils se rendaient. On a pu dénombrer jusqu'à soixante-douze disciples. Isaac sera un des disciples les plus actifs auprès de Jésus.

12. La mort du vieux Saül.

Sommaire

La scène se déroule, le 11 juin 27, au village de Kérioth, situé à une trentaine de kilomètres au sud de Jérusalem.

« Après les bois de pins et sapins, une route discrète permet d'entrer en montant dans un petit village…

« C'est le faubourg de Kérioth. Je te prie de venir à ma maison de campagne. Ma mère t'y attend. Puis nous entrerons dans Kérioth » dit Judas qui ne se tient plus tant il est agité…

- Comme tu veux, Judas. Mais nous pouvions aussi nous arrêter ici pour faire connaissance avec ta mère.

- Oh non ! C'est une maison paysanne. Ma mère y vient au temps des récoltes. Mais ensuite elle réside à Kérioth. Et ne veux-tu pas que ma ville te voie ? Ne veux-tu pas lui porter ta lumière ?

- Bien sûr que je le veux, Judas, mais tu sais déjà que je ne regarde pas à l'humilité de l'endroit qui m'accueille.

- Mais aujourd'hui, tu es mon hôte…et Judas sait recevoir…

- Maître, Judas a fait les choses en grand, dit Simon. Je m'en étais douté. Mais maintenant j'en suis sûr…

Judas sort avec une femme sur la cinquantaine environ. Elle est assez grande, comme son fils elle a des yeux noirs mais doux et des cheveux frisés.

« Je te salue, Roi d'Israël, dit-elle en se courbant comme une vrai sujette. Permets à ta servante de te recevoir.

- Paix à toi, femme. Et que Dieu soit avec toi et avec ton fils.

- Oh ! Oui, avec mon fils ! C'est plus un soupir qu'une réponse.

- Lève-toi, mère. J'ai une Mère, moi aussi et je ne puis permettre que tu me baises les pieds. Au nom de ma Mère, je te donne un baiser, femme. C'est ta sœur…en amour et dans la destinée douloureuse des mères de ceux qui sont marqués. »*…(les deux femmes deviendront de grandes amies et elles seront marquées par le destin tragique de leurs fils).*

Jésus entre dans la maison, se rafraîchit, accepte les cadeaux préparés…Mais Judas a prévu une sorte de réception digne d'un véritable roi. Jésus est obligé de lui expliquer en aparté qu'il ne doit pas être traité comme un souverain terrestre et lui annonce sa destinée future. Judas est confus mais il est pardonné…Puis le groupe sort et se dirige vers une autre belle maison où ils sont accueillis par un vieillard imposant qui prononce un discours…

« Ta présence est un grand évènement pour le village de Kérioth, Seigneur. Quel jour heureux ! C'est un évènement de t'avoir dans nos murs…toi, l'Attendu des générations et des générations. Parle, Seigneur et Roi. Nos cœurs attendent ta parole comme une terre, desséchée par un été brûlant, attend les premières douces pluies de septembre.

- Merci, qui que tu sois. Merci à ces habitants qui ont tourné leur cœur vers le Verbe du Père, vers le Père dont je suis le Verbe,…le Très-Haut à qui il faut rendre grâce…

- Tu parles en saint…Je suis le chef de la synagogue. Ce n'est pas le sabbat, mais viens dans ma maison pour expliquer la Loi, toi sur qui repose l'onction de la Sagesse, mieux que l'huile qui consacre les rois… »

Ils vont tous, avec la foule, dans la synagogue qui donne sur la place. Jésus se dirige vers l'endroit d'où l'on enseigne. Il commence à parler, le visage inspiré, les bras étendus en son geste habituel…Il cite des passages d'Isaïe, de David. Il termine en disant qu'il apporte la lumière et non pas les richesses matérielles…Les gens ont écouté avec attention. Des notables se mettent à l'interroger :

« Maître…Mais n'es-tu pas le Roi d'Israël ? On nous avait dit…

- Je le suis, mais je ne possède ni ne promets les richesses du monde. Je ne puis dire que la vérité. Je connais vos pensées. L'erreur vient que vous avez pensé, comme beaucoup en Israël, que Messie et roi, c'est la même chose. Elevez plus haut votre esprit…

- Mais pourrons-nous, nous pauvres hommes, lever les yeux jusqu'à ces hauteurs ?

- Il suffit de le vouloir et si vous le voulez, je vous aiderai…»

Un vieillard dit :

« Ecoute, Seigneur. Il y a longtemps, très longtemps, au temps de l'édit *(le recensement de Rome)*, arriva jusqu'ici la nouvelle qu'était né le Sauveur à Bethléem…et moi, j'y suis allé avec d'autres…J'ai vu un petit bébé tout comme les autres. Mais je l'ai adoré avec foi. Puis j'ai appris qu'il y en avait un autre, un saint du nom de Jean. Quel est le vrai Messie ?

- Celui que tu as adoré. L'autre est son précurseur. C'est un grand saint aux yeux du Très-Haut, mais pas le Messie.

- Alors, c'était toi ?

- C'était moi. Et qu'as-tu vu autour du nouveau-né que j'étais alors ?

- Pauvreté et propreté, honnêteté et pureté… Un artisan aimable et sérieux qui s'appelait Joseph, de la race de David, une jeune mère blonde et aimable qui s'appelait Marie. Auprès de sa grâce, les plus belles roses d'Engaddi pâlissent et les lis des parterres royaux paraissent ternes. Et un bébé aux grands yeux bleus, aux cheveux d'or pâle…Je n'ai rien vu d'autre…mais j'entends encore la voix de la Mère qui me dit : « Au nom de mon Enfant, je te le dis : que le Seigneur soit avec toi, jusqu'à son éternelle rencontre et que sa grâce vienne au-devant de toi sur ton chemin. » J'ai quatre-vingt-quatre ans…je suis au bout de ma route. Je n'espérais plus rencontrer la grâce de Dieu. Mais je t'ai trouvé…et maintenant je ne désire plus voir une lumière autre que la tienne…Oui, je te vois sous ce vêtement de pitié qu'est la chair que tu as prise. Je te vois ! Ecoutez la voix de celui qui en mourant voit la lumière de Dieu ! »

Les gens s'attroupent autour du vieillard inspiré et qui, sans plus s'appuyer sur sa canne, lève ses bras tremblants et sa tête toute blanche, avec une longue barbe qui se partage en deux, une vraie tête de patriarche ou de prophète.

« Je le vois, lui ! L'Elu, le Suprême, le Parfait, descendu chez nous par la force de son amour, remonter à la droite du Père, devenir un avec lui. Mais voilà ! Ce n'est pas une voix et une essence immatérielle comme Moïse vit le Très-Haut. C'est avec une chair réelle que je le vois monter vers l'Eternel. Chair étincelante et glorieuse ! O Beauté de l'Homme-Dieu ! C'est le Roi ! Oui, c'est le Roi non pas d'Israël, mais du monde. Devant lui s'inclinent toutes les royautés de la terre…Il porte sur son front une couronne. Il tient dans sa main un sceptre…Regardez, ô peuples, le Roi éternel ! Je le vois ! Je monte avec toi… Ah ! Seigneur ! Notre Rédempteur ! La lumière augmente aux yeux de mon âme…Le Roi est orné de son sang ! Sa couronne, ce sont des épines ensanglantées, son sceptre, une croix…Voici l'Homme ! Le voilà ! C'est toi !… Seigneur, par ton immolation aie pitié de ton serviteur. Jésus, je remets mon âme à ta miséricorde.»

Le vieillard, tout droit jusqu'alors, redevenu jeune dans le feu de sa prophétie, s'affaisse tout à coup et il tomberait si Jésus ne le retenait pas aussitôt contre sa poitrine.

« Saül !

- Saül meurt !

- Au secours !

- Venez vite !

- Paix autour du juste qui meurt » dit Jésus, qui s'est lentement agenouillé pour pouvoir soutenir plus aisément le vieillard qui devient toujours plus lourd. On fait silence. Puis Jésus l'allonge complètement sur le sol. Il se redresse.

« Paix à son âme. Il est mort en voyant la lumière. Dans l'attente qui sera brève, il verra le visage de Dieu et sera heureux… Il n'y a pas de mort, c'est-à-dire de séparation d'avec la vie, pour ceux qui mourront dans le Seigneur.»

Après quelques temps, les gens s'éloignent en commentant la scène. Restent les notables, Jésus, les siens et le chef de la synagogue.

« II a prophétisé, Seigneur ?

- Ses yeux ont vu la Vérité. Partons.»

Ils sortent.

« Maître, Saul est mort investi par l'Esprit de Dieu. Nous qui l'avons touché, sommes-nous purs ou impurs ?

- Impurs.

- Et toi ?

- Moi comme les autres. Je ne change pas la Loi. La Loi, c'est la loi et un Israélite l'observe. Nous sommes impurs. Entre le troisième jour et le septième, nous nous purifierons. Jusque-là, nous sommes impurs. Judas, je ne reviens pas chez ta mère. Je ne veux pas apporter l'impureté à sa maison. Fais-la prévenir par qui tu pourras. Paix à cette ville. Partons.»

Vision et dictée du 14 janvier 1945, tome 1, p 518, § 78.

…Quelques jours plus tard, sur le chemin du retour avec les bergers, Judas fait un reproche à Jésus :

« Nous avons perdu des journées avec ce stupide incident. Il a tout gâté…et ma mère qui avait fait tant de préparatifs est restée déçue. Je ne sais plus pourquoi tu as voulu t'isoler jusqu'à la purification.

- Judas, pourquoi appelles-tu stupide un fait qui fut une grâce pour un vrai fidèle. Ne voudrais-tu pas, toi, pour toi-même une telle mort ? Il avait attendu toute sa vie le Messie…Il avait conservé en son cœur pendant trente ans les paroles de ma Mère. L'amour et la foi l'ont investi de leurs feux, dans la dernière heure que Dieu lui réservait. Son cœur s'est brisé de joie, consumé, comme un holocauste agréable par le feu de Dieu. Quel sort meilleur que celui-là ! Il a gâté la fête que tu avais préparée ? Vois en cela une réponse de Dieu…Ta mère, elle m'aura encore. Ce vieillard ne devait plus m'avoir. Tout Kérioth peut

venir au Messie, le vieillard n'avait plus la force pour le faire. J'ai été heureux d'avoir accueilli sur mon cœur le vieux père mourant et d'avoir recommandé son esprit…»

Fin juillet, Jésus a retrouvé tous les bergers. Le dernier rencontré est Jonas qui est employé dans le domaine de plantation de pommiers appartenant à un dur pharisien, Doras, qui le maltraite. Après les effusions de joie pour cette rencontre, Jonas questionne Jésus :

« Et tu guéris aussi les malades ? Lévi m'a parlé d'Isaac. Pour lui seul le miracle, parce qu'il est ton berger, ou bien pour tous ?

- Pour les bons, le miracle est une juste récompense. Pour les moins bons, c'est pour les amener à une bonté véritable. Pour les mauvais, aussi parfois, c'est pour les secouer, pour les persuader que j'existe et que Dieu est avec moi. Le miracle est un don et ce don est pour les bons. Mais Celui qui est Miséricorde et qui voit combien les hommes sont lourds et que seul un évènement prodigieux peut les secouer, y recourt aussi pour pouvoir dire : j'ai tout fait pour vous et cela n'a servi à rien, dites-moi donc, vous-mêmes, ce que je dois faire de plus »

13. La belle de Corozaïn.

Sommaire

C'est un jour de sabbat, ce 7 août 27, à Capharnaüm.

… « Jésus, qui marche sur la rive du lac, puis s'assied sur le bord de la barque de Pierre, est aussitôt entouré de villageois qui fêtent son retour et lui posent mille questions. Jésus leur répond avec une infinie patience, souriant et paisible. Le chef de la synagogue de Capharnaüm arrive à son tour. Jésus se lève pour le saluer. Leur salutation réciproque est pleine d'une solennité tout orientale.

« Maître, puis-je compter sur toi pour l'instruction au peuple ?

- Certainement, si tu le désires, ainsi que le peuple.

- Nous l'avons désiré tous ces derniers temps. Ils peuvent te l'assurer eux-mêmes.

Le peuple, en effet, le confirme par un nouveau cri.

- Dans ce cas, je serai chez toi au milieu de la soirée. Pour l'instant, partez tous. Je dois aller trouver quelqu'un qui désire me voir.»

Les gens s'éloignent à contrecœur, pendant que Jésus, Pierre et André partent sur le lac en barque. Les autres disciples restent à terre. La barque fait un court trajet à la voile puis les deux pêcheurs la manœuvrent dans une crique entre deux collines peu élevées…

André saute à l'eau pour accoster au plus près et amarrer la barque à un tronc d'olivier, pendant que Pierre cargue la voile et installe une planche pour servir de pont à Jésus.

« Mais, dit-il, je te conseillerais de te déchausser, d'enlever ton habit et de faire comme nous. Ce fou (il indique un petit torrent) fait tournoyer l'eau du lac et le pont n'est pas sûr avec ce roulis.»

Jésus obéit sans discuter. Une fois à terre, ils remettent leurs sandales et Jésus reprend son long vêtement. Les autres restent avec leurs sous-vêtements foncés.

« Où est-elle ? demande Jésus.

- Elle se sera cachée en attendant des voix. Tu sais…avec ce qu'elle a sur elle…

- Appelle-la.

Pierre crie à haute voix : Je suis le disciple du Rabbi de Capharnaüm et le Rabbi est ici. Sors !

Personne ne donne signe de vie.

- Elle est méfiante, explique André. Un jour, quelqu'un l'a appelée en disant : « Viens, voilà de la nourriture », mais c'est à coups de pierres qu'il l'a reçue. C'est alors que nous l'avons vue pour la première fois, parce que moi, du moins, je ne me souvenais pas du temps qu'elle était la Belle de Corozaïn.

- Et qu'avez-vous fait ?

- Nous lui avons jeté un pain, des poissons et un lambeau de toile, un morceau de voile déchirée que nous gardions pour nous essuyer, parce qu'elle était nue. Puis nous nous sommes enfuis pour ne pas nous contaminer.

- Comment êtes-vous revenus, alors ?

- Maître…Tu étais parti et nous ne pensions qu'à te faire connaître toujours plus. Nous avons pensé à tous les malades, à tous les aveugles, aux estropiés, aux muets…et aussi à elle. Nous avons dit : « Essayons.» Tu sais…beaucoup…oh, par notre faute certainement, nous ont traités de fous et n'ont pas voulu nous écouter. D'autres, au contraire nous ont crus ; C'est moi qui lui ai parlé, à elle directement. Je suis venu seul, avec la barque, au clair de lune. Je l'appelais, je lui disais : « Sur la pierre, au pied de l'olivier, il y a du pain et des poissons. Viens sans crainte » et je m'en allais. Elle devait attendre de me voir disparaître, car je ne la voyais jamais. La sixième fois, je l'ai vue, debout sur la rive à l'endroit précis où tu es. Elle m'attendait. Quelle horreur ! Si je ne me suis pas enfui, c'est parce que j'ai pensé à toi. Elle m'a demandé :

« Qui es-tu ? Pourquoi as-tu pitié ? Je lui ai répondu :

- Parce que je suis disciple de la Pitié.

- Qui est-il ?

- C'est Jésus de Galilée.

- Et il vous enseigne à avoir pitié de nous ?

- De tout le monde.

- Mais sais-tu seulement qui je suis ?

- Tu es la Belle de Corozaïn, maintenant la lépreuse.

- Et il est possible d'éprouver de la pitié pour moi ?

- Lui, il dit que sa pitié s'adresse à tous, et nous, pour être comme lui, nous devons avoir de la pitié pour tous.»

Ici, Maître, la lépreuse a blasphémé sans le vouloir. Elle a dit :

- Alors, lui aussi doit avoir été un grand pécheur.»

- J'avais envie de lui rétorquer : « Sois maudite à cause de ta langue », mais je lui ai dit : « Non, c'est le Messie, le saint de Dieu. » Je ne lui ai pas dit autre chose parce que j'ai pensé : « Dans sa détresse, elle ne peut penser à la miséricorde divine.»

Elle s'est alors mise à pleurer et elle a dit :

« Oh ! S'il est le Saint, il ne peut pas, non il ne peut pas avoir pitié de la Belle. Pour la lépreuse, il le pourrait…mais pour la Belle, non. Et moi qui espérais…» J'ai demandé :

- Qu'espérais-tu, femme ?

- La guérison…retourner dans le monde…parmi les hommes…mourir mendiante, mais parmi les hommes…pas comme une bête sauvage, dans une tanière de fauves auxquels j'ai horreur.

Je lui ai dit :

- Me jures-tu que si tu reviens au monde tu seras honnête ?

- Oui, Dieu m'a punie justement pour mes péchés. Je me repens profondément. Mon âme subit l'expiation mais déteste le péché, éternellement. Il m'a alors semblé pouvoir lui promettre le salut en ton nom. Elle m'a dit : Reviens, reviens encore…Parle-moi de lui. Que mon âme le connaisse avant que mon œil ne le voie…Et je venais lui parler de toi, comme je le peux…

- Et moi, je viens apporter le salut à la première convertie de mon André.»

C'est André, en effet, qui a parlé tout le temps pendant que Pierre est parti remonter le torrent en sautant de pierre en pierre et en hélant la lépreuse. Enfin, elle montre son horrible visage entre les branches d'un olivier. Elle voit et pousse un cri.

- Descends donc, crie Pierre. Je ne veux pas te lapider ! Là, tu le vois, c'est le Rabbi, Jésus. »

La femme se laisse dévaler sur la pente à toute allure et elle arrive aux pieds de Jésus avant que Pierre ne revienne près du Maître.

« Pitié, Seigneur !

- Peux-tu croire que je puisse avoir pitié ?

- Oui, parce que tu es saint et que je me suis repentie. Je suis le péché mais tu es la miséricorde. Ton disciple a été le premier à faire preuve de miséricorde à mon égard. Il est venu me donner du pain et la foi. Purifie-moi, Seigneur, mais l'âme avant la chair. Car je suis trois fois impure et, si tu dois me donner une purification, une seule, c'est pour mon âme pécheresse que je te le demande. Avant d'avoir entendu tes paroles, qu'il me répétait, je me disais : «Guérir pour retourner parmi les hommes». Maintenant que je sais, je dis : « Etre pardonnée pour obtenir la vie éternelle.»

- Et je t'accorde ce pardon. Rien d'autre que cela, pourtant…

- Béni sois-tu ! Je vivrai en paix avec Dieu dans ma tanière…libre… ah ! Délivrée des remords et des peurs. Je n'ai plus peur de la mort, maintenant que je suis pardonnée ! Je n'ai plus peur de Dieu, maintenant que tu m'as absoute !

- Va au lac, lave-toi et restes-y jusqu'à ce que je t'appelle.» La femme, misérable fantôme de femme squelettique, rongée par la lèpre, la chevelure en désordre, raide, toute blanche, se lève, descend dans l'eau du lac et elle s'y plonge avec son vêtement en loques qui la couvre bien peu.

- Pourquoi l'as-tu envoyée se laver ? Il est vrai que sa puanteur rendrait malade, mais…je ne comprends pas, dit Pierre.

- Femme : sors et viens ici. Prends le linge qui est sur la branche ». C'est celui avec lequel Jésus s'est essuyé après être passé de la barque à la terre.

La femme obéit et sort, toute nue, car elle a laissé ses loques dans l'eau, pour prendre le linge sec. Le premier à s'écrier, c'est Pierre qui la regarde, alors qu'André, plus réservé, lui tourne le dos. Mais en entendant son frère, il se retourne et crie à son tour. La femme avait les yeux tellement fixés sur Jésus qu'elle ne s'occupait de rien d'autre, mais en entendant ces cris, en voyant ces mains qui la désignent, elle se regarde…et elle constate que, en même temps que ses loques, elle a laissé sa lèpre dans le lac. Elle ne court pas, comme on pourrait le penser. Elle s'écroule sur la rive, se pelotonne sur elle-même, honteuse de sa nudité, émue au point qu'elle demeure incapable d'autre chose que de pleurer en une longue plainte, interminable, plus déchirante que des cris.

Jésus s'approche…arrive près d'elle…jette sur elle le linge, lui fait sur la tête une légère caresse et lui dit :

- Adieu. Sois bonne. Tu as mérité la grâce par la sincérité de ton repentir. Grandis dans la foi au Messie. Et obéis à la loi de la purification.»

La femme pleure toujours…C'est seulement quand elle entend le bruit de la planche que Pierre retire sur la barque qu'elle lève la tête, tend les bras et s'écrie :

« Merci, Seigneur. Merci, béni sois-tu. Béni, béni sois-tu !…

Jésus fait un geste d'adieu avant que la barque ne contourne l'éperon du petit fjord et disparaisse…

Puis Jésus pénètre dans la synagogue et fait son discours. Il termine sur le thème de la tentation de la chair…, non sans donner une leçon aux présents :

« Aujourd'hui une femme, une pécheresse d'Israël, punie par Dieu pour son péché, a obtenu miséricorde par son repentir. J'ai bien dit : miséricorde. Mais ils en obtiendront moins, ceux qui n'en ont pas fait preuve à son égard et se sont acharnés sur elle alors qu'elle était déjà punie. Ces gens-là ne portaient-ils pas sur eux la lèpre de leur faute ? Que chacun s'examine…et aie pitié pour mériter, pour lui-même, la pitié. Je vous tends la main pour cette femme repentie qui revient

parmi les vivants, après avoir été reléguée parmi les morts. C'est Simon, fils de Jonas, pas moi, qui recueillera l'obole pour elle, qui revient à la Vie véritable après avoir été sur le point de quitter la vie. Et ne murmurez pas, vous les grands. Ne murmurez pas. Je n'étais pas au monde quand elle était la Belle. Vous, vous y étiez. Je n'ajoute rien.

- Tu nous accuses d'avoir été ses amants ? Demande avec hargne l'un des anciens.

- Que chacun considère son cœur et sa conduite. Pour moi, je n'accuse pas. Je parle au nom de la justice. Partons.»

Et Jésus sort avec les siens. Mais Judas se trouve retenu par deux hommes qui semblent le connaître assez bien. Ils lui disent :

« Toi aussi, tu es avec lui ? Est-il saint, réellement ?

Judas a une de ses répliques déconcertantes :

- Je vous souhaite d'arriver au moins à comprendre sa sainteté.

- Pourtant, il a guéri un jour de sabbat !

- Non. Il a pardonné le jour de sabbat. Quel jour est plus indiqué pour le pardon que le sabbat ? Ne me donnez-vous rien pour celle qui a été rachetée ?

- Nous ne donnons pas notre argent aux prostituées. C'est l'offrande pour le Temple saint. » Irrévérencieusement, Judas éclate de rire et les plante là pour rejoindre le Maître. Jésus va entrer dans la maison de Pierre qui est en train de lui dire :

« Voilà : le petit Jacques, à la sortie de la synagogue, m'a donné aujourd'hui deux bourses au lieu d'une seule et toujours de la part de cet inconnu. Mais de qui s'agit-il ? Maître ? Tu le sais… dis-le moi.»

Jésus sourit :

« Je te le dirai quand tu auras appris à ne médire de personne.»

En effet, au moment de l'entrée dans la synagogue, se tenait à la porte, le futur apôtre Matthieu, moitié dehors, moitié dedans, semblant honteux ou ennuyé et provoquant quelques réactions négatives de pharisiens. En entrant, Jésus le fixe un instant et s'arrête une seconde. Mais Matthieu baisse la tête. A peine le groupe l'a-t-il dépassé que Pierre dit à Jésus :

« Sais-tu qui est cet homme frisé, plus parfumé qu'une femme ? C'est Matthieu, notre percepteur…Que vient-il faire ici ? C'est bien la première fois ! Il n'a peut-être pas trouvé de compagnons, les compagnes surtout, avec lesquels il passe le sabbat, dépensant en orgies ce qu'il nous extorque en taxes doublées, triplées pour avoir de l'argent pour le fisc et pour sa conduite vicieuse.»

Jésus regarde Pierre si sévèrement que celui-ci rougit comme une pivoine et baisse la tête, en s'arrêtant, de sorte qu'il passe du premier rang au dernier du groupe des apôtres.»

Vision et dictée le premier février 1945, tome 2, p 106, § 94.

Le miracle consenti à cette prostituée, un jour de sabbat, a provoqué un certain émoi auprès de la population locale, à tel point que Jésus lui-même se sent obligé de répondre à l'accusation d'avoir guéri « la Belle » le jour du sabbat. Dix jours après cet évènement, Jésus prêche dans le village voisin de Bethsaïde, debout sur une barque attachée à un pieu. Il voit beaucoup d'habitants venus de Capharnaüm et il leur dit au *milieu de son discours* :

« Je sais pourquoi vous êtes venus, vous les habitants de Capharnaüm. J'ai parfaitement conscience du péché qu'on m'impute : c'est au nom de ce péché inexistant qu'on murmure dans mon dos, en insinuant que m'écouter et me suivre est faire œuvre de complicité avec le pécheur. J'en ai une conscience si claire que je ne crains pas d'en rendre compte aux habitants de Bethsaïde.

Parmi vous, habitants de Bethsaïde, il y a des anciens qui, pour diverses raisons, n'ont pas oublié la Belle de Corozaïn. Il y a des hommes qui ont péché avec elle, des femmes qu'elle a fait pleurer… Je n'étais pas encore venu dire : « Aimez celui qui vous cause du tort » ! Après les pleurs, vint la jubilation d'apprendre qu'elle était atteinte de la pourriture, passée de ses entrailles impures à la surface de son corps magnifique. C'était le symbole de la lèpre –plus grave- qui avait rongé son âme d'adultère, homicide, prostituée. Soixante-dix fois sept fois adultère avec tout ce qui s'appelait « homme » et avait de l'argent. Homicide autant de fois, de ses enfantements bâtards ; prostituée par vice et non par besoin.

Ah ! Comme je vous comprends, femmes trahies ! Je comprends votre joie quand on vous a appris : « la chair de la Belle est plus puante et plus pourrie que celle d'une charogne qui gît dans le fossé d'un grand chemin et est devenue la proie des corbeaux et des vers.» Mais je vous dis : sachez pardonner. Dieu s'est chargé de votre vengeance et puis Dieu a pardonné. A votre tour, de pardonner. Moi, je lui ai pardonné en votre nom, parce que je sais que vous êtes bonnes, femmes de Bethsaïde, qui me saluez du cri : « Béni soit l'Agneau de Dieu ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Si je suis l'Agneau, si je viens parmi vous, moi l'Agneau, vous devez toutes devenir de douces brebis, même celles auxquelles une douleur, lointaine désormais, d'épouses trahies a donné l'instinct de fauve qui défend sa nichée. Je ne pourrais rester parmi vous si vous étiez des tigres et des hyènes, car je suis l'Agneau. Celui qui vient au nom très saint de Dieu rassembler les justes et les pécheurs pour les amener au Ciel est allé vers cette femme repentie et lui a dit : « Sois purifiée. Va et expie. » J'ai fait cela un jour de sabbat, ce dont on m'accuse. Accusation officielle. La seconde est d'avoir approché une prostituée. Une femme qui avait été prostituée, mais qui n'était plus qu'une âme pleurant son péché.

Eh bien, je vous dis : Je l'ai fait et le ferai encore. Apportez-moi le Livre : Scrutez-le, étudiez-le, dans toute sa profondeur. Trouvez, si possible, un passage qui défend au médecin de soigner un malade, à un lévite de s'occuper de l'autel, à un prêtre d'écouter un fidèle, uniquement parce que c'est le sabbat. Si vous en trouvez un et me le

montrez, je me battrai la poitrine et je reconnaîtrai : « Seigneur, j'ai péché en ta présence et en présence des hommes. »…

Voilà mon péché, d'après les puissants de Capharnaüm…

Combien de ceux qui sont entrés dans les eaux du Jourdain pour obéir à l'ordre du Précurseur n'en sont sortis aussi purs qu'elle ! Car leur baptême n'était pas un acte volontaire, sincère, loyal, d'une âme qui voulait se préparer à mon avènement, mais une formalité pour paraître parfaits en sainteté aux yeux du monde. Ce n'était donc rien de plus qu'hypocrisie et orgueil, deux péchés qui venaient s'ajouter au monceau de fautes qui existaient déjà dans leurs cœurs…

Soyez purs. Commencez à l'être dans votre corps pour passer ensuite à l'âme.»

14. Refus d'un miracle à la tante de Jésus.

Sommaire

Il arrive que parfois Jésus refuse de faire un miracle, principalement quand il ressent que la personne bénéficiaire n'a pas la foi ou que sa recherche n'est que matérielle. Or, les habitants de Nazareth, qui ont pourtant vu l'exemplarité de vie menée par Jésus et sa famille pendant près de vingt-cinq années, ont beaucoup de mal à comprendre l'enseignement du Rabbi Jésus.

Il y a eu très peu de miracles réalisés dans son village familial de Nazareth dont une partie des habitants sont donc restés hostiles. Jésus, lui-même, s'en explique, en citant l'évangéliste Marc, dans une dictée donnée le 31 décembre 1943 :

« Marc (8,5) a écrit que Jésus ne pouvait y faire aucun miracle et il ne guérit que peu d'infirmes.

Avec combien d'amour, j'étais allé dans ma patrie !…J'aimais ma patrie et en elle, mon village d'un amour particulier. Mon cœur retournait tous les jours, en une pensée d'amour, à Nazareth d'où j'étais parti pour enseigner et j'y retournais moi aussi, parce que j'aurais voulu lui faire du bien et le sanctifier, même si je savais qu'il m'était fermé et hostile. Si j'ai prodigué partout la puissance du miracle, j'aurai voulu, qu'à Nazareth, cette puissance ne laissât sans solution aucun cas de maladie physique, de maladie morale, de maladie spirituelle, j'aurais voulu consoler chaque misère, donner la lumière à chaque cœur.

Mais contre moi, il y avait l'incrédulité de mes compatriotes. C'est pourquoi, le miracle fut accordé uniquement à un petit nombre qui vint à moi avec foi et sans orgueil de jugement.»

C'est jour de marché à Capharnaüm, Jésus vient de terminer un discours qui a permis de convertir le percepteur des impôts Matthieu.

… « Jésus a fini. Il s'en va sans même se tourner vers Matthieu, qui s'est rapproché du cercle des auditeurs dès les premiers mots. Quand

il arrive près de la maison de Pierre, sa femme accourt pour dire quelque chose à son mari. Pierre fait signe à Jésus de s'approcher.

« C'est la mère de Jude et de Jacques. Elle veut te parler, mais sans être vue. Comment faire ?

- Comme ceci : j'entre dans la maison comme pour me reposer et vous tous allez distribuer l'obole aux pauvres. Prends aussi l'argent de la taxe dont il (Matthieu) n'a pas voulu. Va.»

Jésus fait un signe pour les congédier tous, pendant que Pierre se charge de les persuader de l'accompagner.

« Où est leur mère, femme ? Demande Jésus à l'épouse de Pierre.

- Sur la terrasse, Maître. Il y a encore de l'ombre et de la fraîcheur. Montes-y. Tu y seras plus libre que dans la maison.»

Jésus gravit l'escalier. Dans un coin, sous la tonnelle drue que forme la vigne, Marie, femme d'Alphée, est assise sur un petit coffre près du parapet, en vêtements sombres, le visage presque caché par son voile. Elle pleure doucement, sans bruit. Jésus l'appelle :

« Marie, ma chère tante ! »

Elle lève vers lui un pauvre visage angoissé et lui tend les mains.

« Jésus ! Quelle douleur dans mon cœur ! »

Jésus est tout près. Il la force à rester assise mais lui, reste debout, avec son manteau dont il est encore drapé, une main sur l'épaule de sa tante et l'autre entre ses mains.

« Qu'as-tu ? Pourquoi ces larmes ?

- Oh Jésus ! Je me suis échappée de la maison en prétextant : « Je vais à Cana chercher des œufs et du vin pour le malade.» Ta Mère est auprès d'Alphée, elle en prend soin comme si elle sait si bien le faire et je suis tranquille. Mais en réalité, c'est ici que je suis venue. J'ai couru toutes les nuits pour y arriver plus tôt. Je n'en peux plus…Mais la fatigue, ce n'est rien. C'est la douleur de mon cœur qui me fait mal !… Mon Alphée…mon Alphée…mes fils…Ah, pourquoi une telle différence entre eux alors qu'ils sont issus d'un même sang ? On dirait les deux meules d'un moulin qui broient le cœur d'une mère. Jude et Jacques sont avec toi ! Oui ! Alors, tu sais…Ah ! Jésus, pourquoi mon Alphée ne comprend-il pas ? Pourquoi mourir ? Pourquoi veut-il mourir ainsi ? Et Simon et Joseph ? Pourquoi ne sont-ils pas avec toi, mais contre toi ?

- Ne pleure pas, Marie. Moi, je n'ai aucune rancœur à leur égard. Je l'ai dit aussi à Jude. Je comprends et je compatis. Si c'est pour cela que tu pleures, il ne faut plus pleurer.
- C'est pour ça, oui, car ils t'offensent. C'est aussi parce que…Parce que je ne veux pas que mon époux meure en t'étant hostile. Dieu ne lui pardonnera pas…et moi…je ne l'aurai plus, même dans l'autre vie…»

Marie est vraiment effondrée. Elle pleure à chaudes larmes sur la main que Jésus lui a abandonnée et de temps à autre, elle la baise et lève vers lui son pauvre visage défait.

« Non, dit Jésus. Non, ne dis pas cela. Moi, je pardonne et si c'est moi qui le fais…

- Oh ! Viens, Jésus. Viens sauver son corps et son âme. Viens…Pour trouver d'autres motifs d'accusation, ils disent même que tu as enlevé deux fils à un père qui va mourir et ils le colportent dans Nazareth. Comprends-tu ? Mais ils disent aussi : « Il fait partout des miracles, mais, dans sa propre maison, il ne sait pas en accomplir ! » Moi, je te défends en disant : « Que peut-il faire, puisque vous l'avez chassé par vos reproches et puisque vous ne croyez pas ! » Alors, ils s'en prennent à moi aussi.

- Tu as raison de dire : « Puisque vous ne croyez pas ». Comment puis-je en faire là où on ne me croit pas ?

Oh ! Tu peux tout ! Je crois pour tous ! Viens. Fais un miracle…pour ta pauvre tante…

- Je ne puis.»

Jésus est profondément attristé de le dire. Debout, serrant contre sa poitrine la tête de Marie en pleurs, il semble avouer son impuissance à la nature sereine, il semble en faire un témoin de sa peine d'en être empêché par un décret éternel.

La femme pleure plus fort.

« Ecoute, Marie. Sois raisonnable. Je te jure que si je pouvais, s'il était bien de le faire, je le ferais. J'arracherais au Père cette grâce pour toi, pour ma Mère, pour Jude et Jacques et aussi, oui, aussi pour Alphée, Joseph et Simon. Mais cela m'est impossible. Actuellement, tu souffres trop et tu ne peux comprendre la justice de mon impuissance. Je t'en parle, mais tu ne la comprendras tout de même pas. Quand vint l'heure du départ de mon père, et tu sais combien il était juste et combien ma Mère l'aimait, je n'ai pas prolongé sa vie. Il n'est pas de règle que la famille où vit un saint soit préservée des inévitables malheurs de la vie. S'il en était ainsi, je devrais rester éternellement sur la terre, et pourtant, je mourrai, bientôt, et Marie, ma sainte Mère, ne pourra m'arracher à la mort. Je ne le puis. Mais voilà ce qui m'est possible et je vais le faire…»

Jésus s'est assis et serre contre son épaule la tête de sa parente.

« Je vais faire ceci : en raison de ta souffrance, je te promets la paix pour ton Alphée, je t'assure que tu n'en seras pas séparée. Je te donne ma parole que notre famille sera réunie au Ciel, rassemblée pour toujours. Tant que je vivrai, et même après, je déverserai toujours dans le cœur de ma chère tante tant de paix, tant de force que je ferai d'elle un apôtre auprès de bien des pauvres femmes qu'il te sera plus facile d'approcher, toi qui es femme. Tu seras pour moi une amie bien aimée en ces temps-ci. La mort, ne pleure pas, la mort d'Alphée te délivre de tes devoirs d'épouse et t'élève aux devoirs plus sublimes d'un mystique sacerdoce féminin si nécessaire aux yeux de bien des païens dont l'âme sera plus touchée par le saint héroïsme des femmes disciples que par celui des hommes. Ton nom, ma chère tante, sera

comme une flamme dans le ciel chrétien…Ne pleure pas. Va en paix. Sois forte, résignée, sainte !

Ma Mère…a été veuve avant toi…Elle te réconfortera comme elle sait le faire. Viens ! Je ne veux pas que tu repartes seule sous ce soleil : Pierre t'accompagnera en barque jusqu'au Jourdain et de là à Nazareth avec un âne. Sois bonne.

- Bénis-moi, Jésus. Toi, donne-moi la force.

- Oui, je te bénis et te donne un baiser, ma chère tante.»

Il l'embrasse tendrement et l'étreint encore longuement sur son cœur jusqu'à ce qu'i la voie calmée.

Vision et dictée du 2 février 1945, tome 2, p119, § 95

15. Jeanne, la femme de l'intendant d'Hérode.

Sommaire

C'est le 30 Août 27.

« Les disciples sont en train de dîner dans le grand atelier de Joseph, à l'arrière de la maison de Jésus à Nazareth. L'établi sert de table et tout ce qu'il faut se trouve dessus…

Une discussion s'engage entre les disciples et Jésus…

…Un grand vacarme de sabots ferrés et des cris de gamins se font entendre dans la rue.

« C'est ici ! C'est ici ! Arrête, homme ! »

Et avant que Jésus et ses disciples n'en sachent la raison, la forme sombre d'un cheval tout fumant de sueur se présente devant l'embrasure de la porte extérieure et il en descend un cavalier qui se précipite à l'intérieur comme un bolide et se jette aux pieds de Jésus qu'il baise avec vénération. Tous regardent, ébahis.

« Qui es-tu ? Que veux-tu ?

- Je suis Jonathas »

Un cri de Joseph (un des bergers) lui répond : assis au fond du grand établi, étourdi par son arrivée foudroyante, Joseph n'a pu reconnaître son ami. Le berger se précipite sur l'homme encore à terre.

« Toi, c'est bien toi !

- Oui. J'adore mon Seigneur adoré ! Trente années d'espérance, oh ! quelle longue attente ! Elles fleurissent aujourd'hui comme la fleur de l'agave solitaire, d'un seul coup, en une extase bienheureuse, encore plus heureuse que l'autre si lointaine ! Oh mon Sauveur ! »

Femmes, enfants et quelques hommes, parmi lesquels le bon Alphée, fils de Sarah, tenant encore à la main un morceau de pain et du fromage, s'empressent à l'entrée et jusqu'à l'intérieur de la pièce.

« Lève-toi, Jonathas. J'étais sur le point d'aller te chercher et avec toi, Benjamin et Daniel.

- Je sais…

- Relève-toi pour que je te donne le baiser que j'ai donné à tes compagnons.»

Il le force à se lever et il l'embrasse.

« Je sais, répète le robuste vieillard, bien portant et bien vêtu, je sais. Elle avait raison. Ce n'était pas quelque délire de mourante ! Oh ! Seigneur Dieu ! Comme l'âme voit et entend quand tu l'appelles ! »

Jonathas est très ému. Mais il se ressaisit. Il ne perd pas de temps. Adorant et pourtant actif, il va droit au but :

« Jésus, notre Sauveur et notre Messie, je suis venu te prier de venir avec moi. J'ai parlé avec Esther et elle m'a dit… Mais auparavant Jeanne t'avait parlé et m'a dit…Oh ! Ne riez pas d'un homme heureux, vous qui m'entendez, heureux et angoissé jusqu'à ce que j'aie ton « Je viens ». Tu sais que j'étais en voyage avec la maîtresse mourante. Quel courage ! De Tibériade à Bethsaïde, tout s'est bien passé. Mais ensuite, après avoir quitté la barque, j'ai pris un char et, bien que je l'aie équipé de mon mieux, ce fut une torture. On avançait lentement et de nuit, mais elle souffrait. A Césarée de Philippe, elle faillit mourir en crachant du sang. Nous nous sommes arrêtés…Le troisième matin, il y a sept jours, elle m'a fait appeler. Elle paraissait déjà morte tant elle était pâle et épuisée. Mais quand je l'ai appelée, elle a ouvert ses doux yeux de gazelle mourante et elle m'a souri… D'une main glacée, elle m'a fait signe de me pencher car elle n'avait plus qu'un filet de voix et elle m'a dit : « Jonathas, ramène-moi à la maison. Mais tout de suite. » Si grand était son effort en me donnant cet ordre, elle qui est toujours plus douce qu'une gentille enfant, que ses joues se sont colorées et qu'un éclair a brillé dans ses yeux. Elle a continué : « J'ai rêvé de ma maison de Tibériade. A l'intérieur il y avait quelqu'un dont le visage était comme une étoile. Il était grand, blond, avec des yeux bleus et une voix plus douce que le son de la harpe. Il me disait : « Je suis la Vie. Viens. Reviens. Je t'attends pour te la donner. Je veux partir.» Je lui rétorquais : « Mais, maîtresse ! Tu ne peux pas ! Tu vas mal ! Dès que tu iras mieux, nous aviserons.» Je croyais que c'était délire de mourante. Mais elle a pleuré et puis…ah, c'est la première fois qu'elle l'a dit depuis ces six ans qu'elle est ma maîtresse et, oui, elle s'est même assise et en colère, elle qui ne peut remuer, puis elle m'a dit : « Serviteur, je le veux. Je suis la maîtresse. Obéis ! » Elle s'est laissée retomber, tout en sang. J'ai bien cru qu'elle allait mourir…et j'ai dit : « Faisons-lui plaisir. Mourir pour mourir…Je n'aurai pas le remords de l'avoir contrariée à la fin, après avoir toujours voulu la satisfaire. Quel voyage ! Elle n'acceptait de repos qu'entre la troisième et la sixième heure. J'ai crevé les chevaux pour aller plus vite. Nous sommes arrivés à Tibériade à la neuvième heure, ce matin…et Esther m'a parlé… Alors, j'ai compris que c'était toi qui l'avais appelée. Car c'était l'heure et le jour où tu avais promis un miracle à Esther que tu étais apparu à l'esprit de ma maîtresse. Elle a voulu repartir aussitôt après l'heure de none et m'a envoyé pour la devancer…Oh, viens, mon Sauveur !

- Je viens tout de suite. La foi mérite récompense. Qui me désire me possède. Allons.

- Attends. J'ai jeté une bourse à un jeune, en disant : « Trois, cinq, autant d'ânes que vous voulez, si vous n'avez pas de chevaux, et vite, à la maison de Jésus.» Ils vont arriver. Nous irons plus vite. J'espère la rencontrer près de Cana. Si du moins…

- Quoi, Jonathas ?

- Si, du moins, elle est vivante…

- Vivante, elle l'est. Mais quand bien même elle serait morte, je suis la Vie. Voici ma Mère.»

La Vierge, certainement avertie par quelqu'un, est en effet en train d'accourir, suivie de Marie, femme d'Alphée ?

- Mon Fils, tu pars ?

- Oui, Mère. Je pars avec Jonathas. Il est venu. Je savais que je pourrais te le présenter. C'est pour cela que j'ai attendu un jour de plus.»

Jonathas a d'abord fait une salutation profonde, les bras croisés sur la poitrine et maintenant, il s'agenouille, soulève légèrement le vêtement de Marie et embrasse le bord, en disant :

« Je salue la Mère de mon Seigneur !

Alphée, fils de Sarah, dit aux curieux :

- Eh bien, qu'en dites-vous ? N'est-ce pas honteux de notre part d'être les seuls sans foi ? »

Un bruit de nombreux sabots se fait entendre dans la rue. Ce sont les ânes, aussi nombreux comme pour un escadron. Jonathas choisit les meilleurs et les marchande, en payant sans lésiner ; il prend deux nazaréens avec d'autres ânes, par crainte que quelque animal ne se déferre en route et pour qu'ils puissent ramener toute cette bruyante cavalerie. Pendant ce temps, les deux Marie aident à boucler sacs et besaces. Marie, femme d'Alphée, dit à ses fils :

« Je laisserai vos lits en place…Soyez bons, dignes de Jésus, mes enfants…et moi, je serai heureuse.»

Marie, de son côté, aide son Jésus, lui fait mille recommandations en le chargeant de ses affectueuses salutations pour les bergers du Liban, car Jésus lui annonce qu'il ne reviendra pas avant de les avoir retrouvés.

Ils partent. La nuit descend et la lune, à son premier quartier, se lève. Jésus et Jonathas sont en tête. Tous les autres les suivent. Tant qu'ils sont dans la ville, ils marchent au pas car les gens s'attroupent, mais à peine sortis, ils vont au trot. C'est une troupe qui résonne du bruit des sabots et des grelots.

« Elle est dans le char avec Esther, explique Jonathas. Ah ! Ma maîtresse ! Quelle joie de te faire plaisir ! T'amener Jésus ! Oh, mon Seigneur ! T'avoir ici à côté de moi ! Te posséder ! Tu as bien sur ton visage l'éclat d'une étoile, comme elle t'a vu, tu es blond avec des yeux couleur de ciel et ta voix a bien le son de la harpe…Mais conduiras-tu ta Mère auprès de ma maîtresse, un jour ?

- Ta maîtresse viendra à elle. Elles seront amies.

- Oui, Oh !…Oui, elle peut l'être. Jeanne est épouse et a été mère. Mais elle a une âme pure comme une vierge. Elle peut rester à côté de Marie, la bénie.»

Jésus se retourne en entendant un frais éclat de rire de Jean, que tous les autres imitent.

« C'est moi, Maître, qui les fait rire. Sur la barque, je suis plus à l'aise qu'un chat…mais là-dessus ! J'ai l'impression d'être un tonneau qui roule librement sur le pont d'un navire que fait tanguer le vent de suroît ! » dit Pierre.

Jésus sourit et l'encourage, lui promettant que le trot sera bientôt fini.

« Oh ! Ce n'est rien. Si les garçons rient, il n'y a pas de mal. Avançons, allons faire plaisir à cette brave femme.»

Jésus se retourne encore à un autre éclat de rire. Pierre s'écrie :

« Non, cela, je ne le dis pas. Mais, après tout, pourquoi pas ? Je disais : « Notre grand ministre se rongera les mains, quand il saura qu'il a manqué l'occasion de faire le paon devant une dame. » Eux rient, mais c'est comme ça. Je suis sûr que s'il avait pu l'imaginer, il aurait oublié de s'occuper des vignes de son père.»

Jésus ne réplique pas. Le trajet se fait rapidement sur ces ânes bien nourris. Dans le clair de lune, on a dépassé Cana.

« Si tu permets, je pars en avant. J'arrête le char. Les secousses la font tellement souffrir !

- Vas-y.»

Jonathas pousse son cheval au galop. Après un assez long parcours au clair de lune, voilà que se dessine la forme sombre d'un grand char couvert, arrêté au bord du chemin. Jésus pique son âne qui part au petit galop. Le voilà près du char. Il descend :

« Le Messie ! » annonce Jonathas.

La vieille nourrice se précipite du char sur la route.

« Oh ! Sauve-la ! Elle est en train de mourir.

- Me voici.»

Jésus monte sur le char où on a étendu un tas de coussins ; sur eux, se trouve un corps frêle. Dans un coin, il y a une lanterne, des coupes, des amphores. A côté, une jeune servante pleure en essuyant la sueur froide de la mourante. Jonathas accourt avec une lanterne de char.

Jésus se penche sur la femme qui se laisse aller ; elle est vraiment sur le point de mourir…Une ombre rose violette est à la place de ses lèvres entrouvertes à cause de sa respiration difficile. Jésus s'agenouille à côté d'elle et l'observe. La nourrice lui prend la main et l'appelle. Mais l'âme, déjà sur le seuil de l'éternité, n'a plus aucune conscience. Les disciples et les deux jeunes gens de Nazareth sont arrivés et se pressent contre le char. Jésus met une main sur le front de la mourante qui ouvre un instant ses yeux embrumés et vagues, puis les referme.

« Elle a perdu conscience, gémit la nourrice et elle pleure plus fort. Jésus fait un geste :

- Mère, elle va entendre. Aie confiance. Puis il appelle :

- Jeanne ! Jeanne ! C'est moi ! C'est moi qui t'appelle. Je suis la Vie. Regarde-moi, Jeanne.»

Avec un regard plus vivant, la mourante ouvre ses grands yeux noirs et observe le visage penché sur elle. Elle a un mouvement de joie et sourit. Elle remue doucement ses lèvres pour dire un mot qui, pourtant, n'arrive pas à se faire entendre.

« Oui, c'est moi. Tu es venue et je suis venu te sauver. Peux-tu croire en moi ? »

La mourante fait un signe de la tête. Toute sa vitalité se rassemble dans ses yeux qui disent tout ce que la parole ne peut exprimer autrement ? Jésus, tout en restant à genoux et la main gauche sur le front, se redresse et prend une attitude de miracle :

« Eh bien ! Je le veux. Sois guérie ! Lève-toi.»

Il retire sa main et se met debout. Un fraction de minute après, Jeanne, femme de Kouza, sans aide d'aucune sorte, s'assied, pousse un cri et se jette aux pieds de Jésus, en criant d'une voix forte, heureuse :

« Oh ! T'aimer, ma Vie ! Pour toujours ! Je suis à toi ! Je suis à toi pour toujours ! Nourrice ! Jonathas ! Je suis guérie ! Ah ! Vite, courez le dire à Kouza. Qu'il vienne adorer le Seigneur ! Oh, bénis-moi, encore, encore, encore ! Oh ! Mon Sauveur ! »

Elle pleure et rit tout à la fois en baisant les vêtements et les mains de Jésus.

« Je te bénis, oui. Que veux-tu que je fasse d'autre pour toi ?

- Rien, Seigneur. Seulement que tu m'aimes et me permettes de t'aimer.

- Tu ne voudrais pas un bébé ?

- Oh ! Un bébé !...Mais fais ce que tu veux, Seigneur. Je t'abandonne tout : mon passé, mon présent, mon avenir. Je te dois tout et te remets tout. Toi, donne à ta servante ce que tu sais être le meilleur.

- La vie éternelle, alors. Sois heureuse. Dieu t'aime. Je m'en vais. Je te bénis et je vous bénis.

- Non, Seigneur. Arrête-toi dans ma maison qui, maintenant, est réellement un rosier fleuri. Permets-moi d'y rentrer avec toi...Ah ! Que je suis heureuse !

- Je viens, mais j'ai mes disciples.

- Ce sont mes frères, Seigneur. Jeanne aura, pour eux comme pour toi, nourriture, boisson et tout ce qu'il faut. Fais-moi plaisir !

- Allons. Renvoyez les montures et suivez-nous à pied. Il reste peu de chemin à faire maintenant. Nous avancerons lentement pour que vous puissiez suivre. Adieu, Ismaël et Aser. Saluez encore ma Mère pour moi et aussi mes amis.»

Les deux Nazaréens, stupéfaits, s'en vont avec leur bruyante cavalerie pendant que le char prend le chemin du retour avec sa charge

désormais joyeuse. Derrière, en groupe, les disciples commentent le fait.»

Le 12 septembre, une rencontre est organisée dans la maison des Kouza où la Vierge Marie vient faire la connaissance de Jeanne. Elles deviennent grandes amies. Son mari, l'intendant, est présent et tout heureux de cette rencontre.

Vision et dictée du 8 février 1945, tome 2, p 166, § 102

Luc (8, 1-3) est le seul évangéliste à signaler, en une seule phrase globale, la guérison de Jeanne de Kouza, avec d'autres femmes : « Les Douze étaient avec lui et aussi des femmes qui avaient été guéries d'esprits mauvais et de maladies : Marie, dite de Magdala, dont étaient sortis sept démons, Jeanne, femme de Chouza intendant d'Hérode, Suzanne et beaucoup d'autres qui les aidaient de leurs biens.»

16. L'enfant paralytique pendant les vendanges.

Sommaire

C'est l'époque des vendanges en ce 14 septembre 27.

« La foule, la petite foule qui s'était rassemblée, pousse un cri de joie et acclame le Messie. Mais aussitôt après, elle se tait et s'ouvre pour laisser passer une mère qui porte sur ses bras un garçon d'environ dix ans, paralytique. Au bas de l'escalier, elle le présente comme pour l'offrir à Jésus.

« C'est une de mes servantes, explique le maître de maison. Son fils est tombé l'an dernier du haut de la terrasse et s'est brisé les reins. Toute sa vie, il lui faudra rester couché sur le dos.

Elle a espéré en toi tous ces derniers mois…, ajoute son épouse.

- Dis-lui de venir à moi.»

Mais la pauvre femme est tellement émue qu'on a l'impression que c'est elle la paralysée. Elle tremble de tous ses membres et s'empêtre dans son long vêtement en montant les hautes marches, son fils sur les bras. Compatissante, Marie s'est levée et descend à sa rencontre :

« Viens, ne crains pas. Mon Fils t'aime. Donne-moi ton enfant, tu monteras plus facilement. Viens, ma fille. Je suis mère, moi aussi. »

Et elle lui prend l'enfant, auquel elle sourit doucement, en montant avec la charge pitoyable qu'elle porte sur ses bras. La mère la suit, en larmes. Marie se tient maintenant devant Jésus. Elle s'agenouille et dit :

« Mon Fils ! Pour cette mère ! »

Rien d'autre. Jésus ne demande pas comme d'habitude : Que veux-tu que je fasse pour toi ? Crois-tu que je puisse le faire ? » Non, il dit en souriant :

« Femme, approche.»

La femme va juste à côté de Marie. Jésus lui pose la main sur la tête et dit simplement :

« Réjouis-toi.»

Il n'a pas fini de parler que déjà l'enfant, qui reposait lourdement sur les bras de Marie, les jambes inertes, s'assied brusquement et, avec un cri joyeux : « Maman ! », il court se réfugier sur le sein de sa mère.

Les hosannas semblent vouloir pénétrer dans le ciel que rougit le crépuscule.

Son fils serré sur son cœur, la femme ne sait que dire et demande :

« Que dois-je faire pour te prouver mon bonheur ? »

Jésus lui répond, en lui faisant encore une caresse :

« Etre bonne, aimer Dieu et ton prochain et élever ton fils dans cet amour.»

Mais la femme n'est toujours pas satisfaite. Elle voudrait…elle voudrait… et finit par demander :

« Un baiser de toi et de ta Mère à mon petit.»

Jésus se penche et l'embrasse, puis Marie fait de même. Et pendant que la femme s'éloigne, radieuse, au milieu des acclamations d'un cortège d'amis, Jésus explique à la maîtresse de maison :

« Il n'en fallait pas plus. Il était dans les bras de ma Mère. Même si elle n'avait rien dit, je l'aurais guéri. Elle est heureuse quand elle peut consoler une affliction et moi, je veux lui faire plaisir.»

Jésus et Marie échangent un de ces regards que seul celui qui en a vu peut comprendre, tant leur signification est profonde.»

Vision et dictée du 14 février 1945, tome 2, p 205, § 108.

17. L'enfant renversé par le cheval d'un soldat romain

Sommaire

Cet accident s'est produit le 15 novembre 27, à Jérusalem. Mais, c'est le 6 juillet qu'a eu lieu la première rencontre à Jérusalem entre Jésus et ce soldat romain. C'était le lieu de rendez-vous, à la porte des Poissons, fixé à Judas. En l'attendant, une discussion s'amorce où le soldat se plaint du comportement des habitants de Palestine. Puis, le soldat questionne Jésus :

« Comment t'appelles-tu ?

- Jésus.

- Ah ! C'est toi qui fais des miracles même sur les malades ? Je te croyais seulement magicien…Nous en avons, nous aussi. Un bon magicien, cependant, car il y en a certains…Mais les nôtres ne savent pas guérir les malades. Comment fais-tu ?

Jésus sourit et se tait.

- Tu emploies des formules magiques ? Tu as des onguents de moelle de mort, de serpents séchés et réduits en poudre, des pierres magiques prises dans les antres des Pythons ?

- Rien de tout cela. Je n'ai que ma puissance !

- Alors, tu es un vrai saint ! Nous, nous avons des aruspices et les vestales…et certains d'entre eux font des prodiges…et on dit que ce sont les plus saints. Mais y crois-tu ? Ils sont pires que les autres !

- Et alors pourquoi les vénérez-vous ?

- Parce que…parce que c'est la religion de Rome. Et si un sujet ne respecte pas la religion de son Etat, comment peut-il respecter César et la patrie, et puis, et puis, tant de choses ? »

Jésus regarde fixement le soldat.

«En vérité, tu es avancé sur le chemin de la Justice. Continue, ô soldat, et tu arriveras à connaître ce que ton âme a le sentiment de posséder en toi, sans savoir donner un nom à cette chose.»

La discussion se poursuit sur l'existence de l'âme que le soldat vient de découvrir…Judas est étonné que Jésus ait parlé avec un Romain :

« C'est un cœur honnête et il cherche la vérité.»…

Quelques quatre mois plus tard, « c'est le soir précoce d'une sombre journée de novembre. Jésus est avec les siens en prière à l'intérieur du Temple. Les hommes prient chacun pour leur propre compte. Un brouhaha dans lequel retentit la voix de stentor mais inquiète d'un homme qui jure aussi en latin, se mêle aux vociférations stridentes et aiguës de juifs. Cela ressemble au tumulte d'une rixe et une femme crie sur un ton perçant :

« Ah ! Laissez-le aller. Il dit que lui, il le sauvera. »

Le recueillement de la somptueuse cour est rompu. Beaucoup de têtes se tournent vers l'endroit d'où arrivent les voix. Judas, qui se trouve là avec les disciples, se retourne lui aussi. Sa haute taille lui permet de voir et il dit :

« C'est un soldat romain qui se débat pour entrer ! Il viole, il a déjà violé le Lieu saint ! Quelle horreur ! »

Beaucoup lui font écho.

« Laissez-moi passer, chien de juifs ! Jésus est ici. Je le sais ! C'est lui que je veux ! Je n'ai que faire de vos prières stupides. L'enfant meurt et lui, il le sauvera. Fichez-moi le camp ! Hyènes hypocrites…»

Lorsque Jésus comprend que c'est lui qu'on demande, il se dirige aussitôt vers l'atrium sous lequel a lieu ce remue-ménage. A peine arrivé, il s'écrie :

« Paix et respect à ce lieu et à l'heure de l'offrande.

Oh ! Jésus ! Salut ! Je suis Alexandre. Ecartez-vous, chiens ! »

Ce à quoi Jésus répond paisiblement :

« Oui, écartez-vous. Je conduirai ailleurs le païen qui ignore ce qu'est ce lieu pour nous. »

Le cercle se fend et Jésus rejoint le soldat dont la cuirasse est ensanglantée.

« Tu es blessé ? Viens. On ne peut pas rester ici. » Et il le conduit plus loin en passant par l'autre cour.

« Ce n'est pas moi qui suis blessé, c'est un enfant…Mon cheval, près de l'Antonia, m'a échappé et l'a renversé. Les sabots lui ont ouvert la tête. Procule a dit : « Il n'y a plus rien à faire ! » Moi…ce n'est pas ma faute…mais c'est par moi que c'est arrivé et sa mère est désespérée. Je t'avais vu passer…venir ici…J'ai dit : « Le médecin n'y peut rien, mais lui, si.» J'ai ajouté : « Femme, viens. Jésus le guérira.» Ces idiots m'ont retenu…Peut-être l'enfant est-il mort.

- Où est-il ? demande Jésus.

- Sous le portique, sur le sein de sa mère, répond le soldat déjà vu à la Porte des Poissons.

- Allons-y.»

Jésus hâte le pas, suivi des siens et d'un cortège de gens. Sur les marches, à l'entrée du portique, adossée à une colonne, se tient une femme déchirée par la douleur qui pleure sur son enfant mourant. Ce dernier a le teint terreux, les lèvres violacées à demi-ouvertes par le râle caractéristique de ceux qui ont une blessure au cerveau. Une bande lui enserre la tête, rouge de sang sur la nuque et sur le front.

« Il a la tête ouverte, devant et derrière. On voit le cerveau. C'est tendre, la tête à cet âge et le cheval était fort et venait d'être ferré » explique Alexandre.

Jésus se tient auprès de la femme qui, elle non plus, ne parle pas ; elle est à l'agonie elle aussi, près de son fils mourant. Il lui pose la main sur la tête.

« Ne pleure pas, femme, dit Jésus avec toute la douceur dont il est empreint, une douceur infinie. Aie foi. Donne-moi ton petit.»

La femme le regarde, hébétée. La foule s'en prend aux Romains et plaint le mourant et sa mère. Alexandre se débat entre les sentiments de colère que lui font éprouver ces accusations injustes, de pitié et d'espoir.

Jésus s'assied à côté de la femme quand il se rend compte qu'elle ne peut plus faire un geste. Il se penche, prend dans ses longues mains la petite tête blessée, se penche encore davantage, s'approche du minois de cire, souffle sur la petite bouche qui râle…Un instant se passe. Puis il a un sourire que l'on voit à peine à travers les mèches de cheveux qui pendent sur le front. Il se redresse. L'enfant ouvre les yeux et essaie de s'asseoir. Sa mère craint que ce ne soit son suprême effort et hurle en le tenant sur son cœur.

« Laisse-le aller, femme. Mon enfant, viens vers moi » dit Jésus, toujours assis à côté de la femme, en lui tendant les bras avec un sourire. Rassuré, l'enfant se jette dans ses bras. Il pleure non pas de douleur, mais sous l'effet de la peur que lui rappelle le souvenir de la scène.

« Il n'y a plus de cheval. Il n'y en a plus, dit Jésus pour le rassurer. Tout est fini ? ça te fait encore mal ici ?

- Non. Mais j'ai peur, j'ai peur !

- Tu le vois, femme, il n'y a plus que la peur mais elle est en train de passer. Apportez-moi de l'eau. Le sang et la bande l'impressionnent. Donne-moi l'une de tes pommes, Jean…Prends, mon petit. Mange. C'est bon.»

On apporte de l'eau. C'est même le soldat Alexandre qui l'apporte dans son casque. Jésus s'apprête à détacher la bande. Alexandre et la mère disent :

« Non ! Il revient bien à la vie…mais sa tête est ouverte ! »

Jésus sourit et enlève la bande. Un tour, deux, trois, huit tours. Il retire le linge ensanglanté. Du milieu du front à la nuque, à droite, il y a un seul caillot de sang encore mou dans les cheveux du bambin. Jésus trempe une bande et lave.

« Mais au-dessous il y a la blessure…si tu enlèves le caillot, elle va se remettre à saigner » insiste Alexandre. La mère ferme les yeux pour ne pas voir.

Jésus lave à plusieurs reprises, jusqu'à ce que le caillot se détache…voici les cheveux nettoyés. Ils sont humides mais au-dessous il n'y a plus de blessure. Le front aussi est guéri. Il reste juste une petite marque rouge là où la cicatrice s'est formée.

Les gens crient de stupeur. La femme ose regarder et, quand elle voit, elle ne se retient plus. Elle s'écroule sur Jésus, l'embrasse en même temps que son enfant, et pleure. Jésus supporte cet épanchement et cette pluie de larmes.

« Je te remercie, Jésus, dit Alexandre. Je souffrais d'avoir tué cet innocent.

- Tu as fait preuve de bonté et de confiance. Adieu, Alexandre. Retourne à ton service.»

Alexandre est sur le point de s'en aller lorsqu'arrive tout à coup un vrai cyclone d'officiers du Temple et de prêtres.

« Le Grand-Prêtre t'intime, par notre intermédiaire, de sortir du Temple, toi et le païen profanateur. Et tout de suite ! Vous avez troublé l'offrande de l'encens. Cet homme a pénétré dans un lieu réservé à Israël. Ce n'est pas la première fois qu'à cause de toi, le Temple est en rumeur. Le Grand-Prêtre et avec lui les Anciens de service, t'ordonnent de ne plus remettre les pieds ici, à l'intérieur. Va et reste avec les païens.

Nous ne sommes pas des chiens, nous non plus. C'est lui qui le dit : »Il n'y a qu'un seul Dieu qui a créé les Juifs et les Romains.» Si donc c'est sa Maison et si je suis sa créature, je peux y entrer moi aussi, répond Alexandre, blessé par le mépris avec lequel les prêtres prononcent le mot de « païens ».

- Tais-toi, Alexandre. Je vais parler » intervient Jésus qui, après avoir donné un baiser à l'enfant, l'a rendu à sa mère et s'est levé. Il dit au groupe qui vient le chasser :

« Personne ne peut défendre à un fidèle, un vrai Israëlite dont personne ne peut prouver qu'il est en état de péché, de prier près du Saint.

- Mais d'expliquer la Loi dans le Temple, oui. Tu en as pris le droit sans l'avoir et sans le demander. Qui es-tu ? Qui te connaît ? Comment usurpes-tu un nom et une place qui ne t'appartiennent pas ? »

Jésus leur lance un de ces regards ! Puis il dit :

« Judas de Kerioth, approche. »

Judas ne paraît pas enthousiasmé par cette invitation. Il avait cherché à s'éclipser dès la venue des prêtres et des officiers du Temple. Mais il lui faut obéir car Pierre et Jude le poussent en avant.

« Judas, réponds, dit Jésus. Et vous regardez-le. Vous le connaissez. Il est du Temple. Le connaissez-vous ? »

Ils sont bien obligés de répondre oui.

« Judas, qu'est-ce que je t'ai fait faire quand j'ai parlé ici la première fois ? Raconte ton étonnement et comment j'y ai répondu. Parle et sois franc.

Il m'a dit : « Appelle l'officier de service pour que je puisse lui demander la permission de faire l'instruction.» Il s'est nommé et a donné des preuves de son identité et de sa tribu…Moi, j'en étais étonné car je jugeais qu'il s'agissait d'une formalité inutile puisqu'il dit être le Messie. Alors il m'a dit : « Ce que je fais est nécessaire et quand l'heure sera venue, rappelle-toi que je n'ai manqué de respect ni au Temple ni à ses officiers. » Oui, c'est bien ce qu'il a dit. Par respect pour la vérité, je dois le dire.»

Judas, au début, parlait sans beaucoup d'assurance, comme si la chose l'ennuyait. Mais ensuite il a pris de l'aplomb au point d'en devenir presque arrogant.

« Je suis surpris que tu le défendes. Tu as trahi la confiance que nous avions en toi, reproche un prêtre à Judas.

- Je n'ai trahi personne. Combien parmi vous appartiennent à Jean-Baptiste ! Sont-ils traitres pour autant ? Moi, j'appartiens au Messie, voilà tout.

- Eh bien, il ne doit pas parler ici. Qu'il vienne comme fidèle. C'est déjà trop pour un ami des païens, des prostituées, des publicains…

- Répondez-moi maintenant, dit Jésus sévère mais calme. Quels sont les Anciens de Service ?

- Doras et Félix, des juifs. Joachim de Capharnaüm et Joseph d'Iturée.

- J'ai compris. Allons. Rapportez aux trois accusateurs, car Joseph n'a pu en faire partie, que le Temple n'est pas tout Israël et qu'Israël n'est pas le monde entier. Que la bave des serpents, pour très venimeuse qu'elle soit, ne submergera pas la Voix de Dieu et que son venin ne paralysera pas mes allées et venues parmi les hommes, tant que l'heure ne sera pas venue ? Et puis…dites-leur bien qu'ensuite les

hommes feront justice des bourreaux et exalteront la victime en faisant d'elle leur unique amour. Allez. Quant à nous, partons. »

Jésus revêt son lourd manteau foncé et sort, accompagné de ses disciples et suivi d'Alexandre :

« Je te salue, Maître et je te demande pardon d'avoir été pour toi une cause de réprimande.

Oh ! Ne t'en afflige pas ! Ils cherchaient un prétexte. Ils l'ont trouvé. Si ce n'avait pas été avec toi, c'en aurait été un autre…Vous, à Rome, vous faites des jeux de cirque avec des fauves et des serpents, n'est-ce-pas ? Eh bien, je t'affirme qu'il n'y a pas de fauves plus féroce et plus perfide que l'homme qui veut en tuer un autre.

- Et moi, je t'affirme qu'au service de César, j'ai parcouru toutes les régions romaines. Mais jamais, à l'occasion de milliers de rencontres, je n'ai trouvé quelqu'un de plus divin que toi. Non, nos dieux ne sont pas aussi divins que toi ! Ils sont vindicatifs, cruels, bagarreurs, menteurs. Toi, tu es bon. Tu es vraiment un Homme, mais qui n'est pas seulement homme. Salut, Maître.

Adieu, Alexandre. Avance dans la Lumière.»

Vision et dictée du 22 février 1945, tome 2, p 257, § 115

18. Le lépreux interpellant Jésus.

Sommaire

Le 21 novembre 27, au Gethsémani, juste à côté de Jérusalem.

Le soir de cette journée, au dîner dans une maison, les disciples parlent ensemble des évènements du jour, parmi lesquels la guérison d'un lépreux survenue près des tombeaux sur la route de Bethphagé.

« Il y avait aussi un centurion romain qui regardait, dit Barthélemy, qui ajoute : Il m'a demandé du haut de son cheval : « L'homme que tu suis fait souvent des choses semblables ? » Et, à ma réponse affirmative, il s'est écrié : « Alors, il est plus grand qu'Esculape et il deviendra plus riche que Crésus.» J'ai répondu : « Il sera toujours pauvre aux yeux du monde, car il ne reçoit pas mais il donne et ne veut que des âmes pour les conduire au Dieu vrai.» Le centurion m'a regardé avec surprise puis il a éperonné son cheval et est parti au galop.

« Il y avait aussi une dame romaine dans sa litière. Ce ne pouvait être qu'une femme. Elle avait baissé les rideaux mais jetait des coups d'œil au dehors. Je l'ai bien vue ! » dit Thomas.

Jean intervient :

« Oui, elle était au début du tournant. Elle avait donné l'ordre de s'arrêter quand le lépreux avait crié : « Fils de David, aie pitié de moi ! » Un rideau avait bougé et j'ai vu qu'elle t'a observé avec une loupe précieuse, puis elle a eu un rire ironique. Mais quand elle a vu que toi, sur ton seul ordre, tu l'avais guéri…Elle m'a appelé pour

m'interroger : « C'est donc lui qu'on donne pour le vrai Messie ? » J'ai répondu que oui et elle m'a dit : « Tu es avec lui ? » Puis elle a demandé : « Est-il vraiment bon ? »

- Alors, tu l'as vue. Comment était-elle ? demandent Pierre et Judas.

- Bah !...Une femme…

- Quelle découverte ! fait Pierre en riant et Judas poursuit :

- Mais elle était belle, jeune, riche ?

- Oui. Il me semble qu'elle était jeune et belle aussi. Mais je regardais plutôt vers Jésus…

- Ce n'est pas bien que l'on vous voie parler avec les Romains, dit Philippe. Déjà ils nous reprochent d'être Galiléens et, pour cette raison, moins « purs » que les Judéens. Et cela par naissance. Puis ils nous accusent de séjourner souvent à Tibériade, lieu de rendez-vous des païens, des Romains, des Phéniciens, des Syriens… et de combien de choses encore ne nous accusent-ils pas !

- Tu es bon, Philippe et tu mets un voile sur ce qu'a de dur la vérité que tu cites. Mais, sans voile, la vérité est celle-ci : De combien de choses ne m'accusent-ils pas, moi, dit Jésus qui jusqu'alors s'est tu. »

…La discussion continue jusqu'à la visite de Nicodème, membre du Sanhédrin, qui vient apporter les dernières nouvelles et parler de son ami Lazare qui propose à Jésus de se retirer dans une de ses propriétés de la plaine de la Belle Eau et dans une petite maison solitaire inoccupée non loin de Béthanie.

Vision et dictée du 24 février 1945.

19. À la Belle Eau, les quatre premières guérisons.

Sommaire

À partir du 23 novembre 27, pour s'éloigner de Jérusalem et de la pression exercée par les notables, Jésus et tout le groupe des disciples vont partager ensemble pour la première fois, un mois entier de vie commune dans la petite maison offerte par Lazare, à la Belle Eau, à une dizaine de kilomètres de Jéricho, à proximité du Jourdain. Presque tous les jours à la même heure, en début d'après-midi, Jésus prêche à la petite foule qui se fait de plus en plus nombreuse et il termine en faisant quelques miracles aux personnes en difficulté physique et morale.

« A la fin d'un premier discours, Jésus passe en bénissant et en caressant une petite vieille ainsi qu'une enfant au teint mat et toute rieuse.

« Guéris-moi, Maître. J'ai si mal ! dit un malade qui a la gangrène.

- L'âme d'abord. L'âme d'abord. Fais pénitence…

- Donne-moi le baptême comme Jean. Je ne peux aller le trouver. Je suis malade.

- Viens.»

Jésus descend vers le Jourdain, qui coule au-delà de deux prés très grands et d'un bois qui le cache. Il se déchausse, de même que l'homme qui s'est traîné là avec ses béquilles. Ils descendent à la rive et Jésus, faisant une coupe de ses deux mains réunies, répand l'eau sur la tête de l'homme, qui est dans l'eau jusqu'à mi-jambes.

« Maintenant, enlève les bandes » ordonne Jésus pendant qu'il remonte sur le sentier.

L'homme obéit. Sa jambe est guérie. La foule crie de stupeur.

« Moi aussi !

- Moi aussi.

- Moi aussi, le baptême de tes mains ! crie bon nombre de personnes.

Jésus, qui est déjà à mi-chemin, se retourne :

« Demain. Maintenant, partez et soyez bons. Que la paix soit avec vous.»

Tout se termine, Jésus rentre dans la maison.

…Jésus propose à ses disciples de donner eux-mêmes le baptême à ceux qui le demandent, mais ils ne s'en sentent pas capables et ils voudraient que Jésus leur enseigne à prier.

… « Et les miracles, poursuit Judas, quand est-ce que tu nous en feras faire ?

- Nous, des miracles, nous ? Miséricorde éternelle ! Nous buvons pourtant de l'eau pure ! Nous, des miracles ? Mais, mon garçon, tu délires ? »

Pierre est scandalisé, épouvanté, hors de lui.

« Il nous l'avait dit, en Judée. N'est-ce pas vrai, peut-être ?

- Si, c'est vrai. Je l'ai dit et vous en ferez. Mais tant que vous serez charnels, vous n'aurez pas de miracles.

- Nous ferons des jeûnes, dit Judas.

- Inutile. Par la chair, j'entends les passions dépravées, la triple faim et, dans le sillage de cette perfide trinité, la cohorte de ses vices…Pareils aux enfants d'une sordide bigamie, l'orgueil de l'esprit engendre, avec la convoitise de la chair et de la domination, tous les maux qui se trouvent dans l'homme et dans le monde.

- Nous, nous avons quitté pour toi tout ce que nous avions, réplique Judas.

- Mais pas vous-mêmes.

- Nous devons mourir, alors ? Pour être avec toi, nous le ferons, moi, du moins.

- Non. Je ne demande pas votre mort matérielle. Je demande que meurent en vous les tendances animales et sataniques et elles ne meurent pas tant que la chair est assouvie, tant que le mensonge, l'orgueil, la colère, l'amour-propre, la gourmandise, l'avarice, la paresse demeurent en vous.

- Nous sommes tellement hommes à côté de toi, qui es tellement saint ! murmure Barthélemy.

Un autre jour, c'est la fin du discours où Jésus conseille de « faire de chaque cœur, un Ciel ».

« La foule, qui dépasse la centaine de personnes, sort après quelques temps de l'enchantement. Il en est qui se surprennent à pleurer, d'autres à sourire de la même espérance joyeuse. Enfin, la foule semble s'éveiller. C'est comme un bourdonnement, un soupir puissant et finalement comme un cri de libération :

« Béni es-tu ! Tu nous ouvres le chemin de la paix ! »

Jésus sourit et répond :

« La paix est en vous si vous suivez dès maintenant le bon chemin.»

Puis, il se dirige vers les malades. Il passe la main sur l'enfant malade, sur l'aveugle et sur la femme au teint jaune. Il se penche sur le paralytique et dit :

« Je le veux. »

L'homme le regarde et s'écrie :

« La chaleur est venue dans mon corps épuisé ! »

Et il se lève comme il se trouve, jusqu'à ce qu'on lui jette dessus la couverture du grabat. La mère soulève l'enfant qui n'a plus de croûtes et l'aveugle se frotte les yeux à son premier contact avec la lumière. Des femmes crient :

« Dina n'est plus jaune comme les renoncules sauvages.»

L'émotion est à son comble. On crie, on bénit, on se bouscule pour voir, on tâche de sortir pour aller l'annoncer au village. Jésus est assailli de tous côtés.

Pierre voit qu'on l'écrase presque et s'écrie :

« Mes amis ! Ils étouffent le Maître ! Venez le dégager ! »

Et en jouant des coudes et même en donnant quelques coups dans les tibias, les Douze réussissent à faire de la place, à libérer Jésus et à l'amener à l'extérieur.

« Demain, c'est moi qui m'en occuperai, dit-il. Toi, tu seras à côté de la porte et les autres au fond. Ils t'ont fait du mal ?

- Non.

- Ils semblaient fous ! Quelles façons !

- Laisse-les faire. Ils étaient heureux…et moi avec eux. Allez baptiser ceux qui le demandent. Je rentre à la maison. Toi, Judas, avec Simon, donnez l'obole aux pauvres. Tout. Nous avons beaucoup plus qu'il ne faut pour les apôtres du Seigneur. Va, Pierre, va. Ne crains pas de trop faire. Je te justifie auprès du Père puisque je te l'ordonne. Adieu, mes amis.»

Epuisé et en sueur, Jésus s'enferme alors dans la maison pendant que les disciples s'acquittent chacun de sa tâche auprès des pèlerins.»

Vision et dictée du 28 février 1945, tome 2, p 297, § 120.

Le jour suivant, une assez longue querelle éclate entre les disciples, spécialement entre Pierre et Judas à tel point que Simon s'interpose. Jésus intervient par la suite et raisonne Judas. Se sentant humilié, il pleure et demande le pardon. Puis Jésus fait son discours du jour auquel assiste un inconnu qui n'est autre que Manahen, le frère de lait d'Hérode, qui connaît bien Jean le Baptiste ainsi que l'intendant Kouza qui a vu sa femme sauvée par Jésus.

> « Je sais que tu es saint. Jean, Kouza…, tes œuvres…, tes paroles… La cour royale en résonne comme un coquillage garde le bruit de la mer. Je descendais chez Jean…puis, je l'ai perdu. Mais il m'avait dit : « Quelqu'un de plus grand que moi te recueillera et t'élèvera. » Ce ne pouvait être que toi. Je suis venu quand j'ai su où tu étais.»

Jésus l'invite à passer la nuit dans la maison. Ce jour-là, il n'y a pas de malades présents.

Vision et dictée du premier mars 1945.

…Les nouvelles vont vite. Les gens affluent…

> « Philippe et Barthélemy disent à Jésus, en gesticulant :
>
> « Oh ! Maître, comment allons-nous faire ? C'est un vrai pèlerinage : des malades, des gens qui pleurent, des pauvres sans ressources qui viennent de loin.
>
> - Nous achèterons du pain. Les riches donnent des oboles. Il n'y a qu'à les employer.»
>
> Pierre, partagé entre l'admiration et l'ennui, dit à son tour :
>
> « Moi, je ne sais pas comment nous arriverons désormais à vivre. Il n'y a plus d'heure pour manger, prier, se reposer…et il a toujours plus de monde.
>
> - Tu t'en plains ? C'est signe qu'il y a encore des personnes qui recherchent Dieu.
>
> - Oui, Maître, mais tu en souffres. Tu es même resté hier sans manger et sans aucune couverture cette nuit que ton manteau ? Si ta Mère le savait !
>
> - Elle bénirait Dieu de m'amener tant de fidèles.
>
> - Et elle me réprimanderait, moi à qui elle a fait des recommandations » conclut Pierre.
>
> … Il doit y avoir au moins trois cents personnes. Sous l'appentis, il y a des estropiés, des aveugles, des muets ; il y en a un qui est tout agité par un tremblement ; il y a un tout jeune garçon, manifestement hydrocéphale, qu'un homme tient par la main. Il ne fait que geindre, baver, remuer la tête, l'air hébété.
>
> « C'est peut-être le fils de cette femme, demande Jésus, qui avait déjà remarqué cette femme pleurer sans paraître malade.
>
> - Je l'ignore. Simon s'occupe des pèlerins et il est au courant. »
>
> On appelle Simon le Zélote et on l'interroge. Mais l'homme n'est pas avec la femme. Elle est seule.

« Elle ne fait que pleurer et prier. Elle m'a demandé, il y a peu de temps : «Est-ce que le Maître guérit aussi les cœurs ? » explique Simon.

« Ce sera quelque femme trahie » commente Pierre…

Jésus ne refuse le miracle à personne. Comme il est beau, celui du simplet à qui, par son souffle, il infuse l'intelligence, en tenant sa grosse tête entre ses longues mains. Tout le monde se presse autour d'eux. Même la femme voilée, peut-être parce qu'il y a beaucoup de monde, ose s'approcher un peu et se tient auprès de la femme en pleurs. Jésus dit au simple d'esprit :

« Je veux en toi la lumière de l'intelligence pour qu'elle te conduise à la lumière de Dieu. Ecoute : dis avec moi : « Jésus » Dis-le « Je le veux.»

Le pauvret qui auparavant geignait comme une bête et rien d'autre, bredouille avec peine :

« Jésus », ou plutôt « Jegiu.»

- Encore, ordonne Jésus, en tenant toujours entre ses mains la tête difforme et en le maîtrisant du regard.

- Jés-sus.

- Encore !

- Jésus ! » dit finalement le simplet.

- Son œil est plus inexpressif, sa bouche a un sourire différent. Interroge-le. Le nom de Jésus est miraculeux contre les maladies et les passions.»

L'homme dit à son fils :

« Qui suis-je ? et le garçon :

- Mon père.»

L'homme serre son fils sur son cœur et explique :

« Il est né comme ça. Ma femme est morte en le mettant au monde et lui, il était handicapé mental et ne parlait pas. Maintenant, voyez. J'ai eu la foi, oui. Je viens de Juppé. Que dois-je faire pour toi, Maître ?

- Etre Bon et ton fils avec toi. Rien de plus.

- Et t'aimer. Oh ! Allons tout de suite le dire à la mère de ta mère. C'est elle qui m'a décidé à venir. Qu'elle soit bénie ! »

Les deux hommes repartent, tout heureux. Il ne reste de l'infirmité passée du garçon que sa grosse tête. L'expression et la parole sont normales.

« Mais c'est par ta volonté qu'il est guéri ou par la puissance de ton Nom ? demandent plusieurs.

- Par la volonté du Père, toujours bienveillant pour le Fils. Mais mon nom aussi est salut. Vous le savez. Jésus veut dire Sauveur. Il y a la santé de l'âme et celle du corps. Celui qui invoque le nom de Jésus avec une vraie foi se relève des maladies et du péché car dans toute maladie spirituelle ou physique, il y a la griffe de Satan. Il crée les maladies physiques pour amener à la révolte et au désespoir par la

souffrance de la chair et les maladies morales ou spirituelles pour conduire à la damnation.

-Alors, selon toi, dans toutes les afflictions du genre humain, Belzébuth n'est pas étranger ?

- Il n'y est pas étranger. C'est par lui que la maladie et la mort sont entrées dans le monde. C'est par lui également que sont entrés dans le monde le crime et la corruption. Quand vous voyez une personne tourmentée par quelque malheur, pensez que c'est par Satan qu'elle souffre. Quand vous voyez qu'une personne est cause de malheur, pensez aussi qu'elle est un instrument de satan.

- Mais les maladies viennent de Dieu.

- Les maladies sont un désordre dans l'ordre. Dieu, en effet, a créé l'homme en bonne santé et parfait. Le désordre amené par Satan dans l'ordre donné par Dieu a suscité les infirmités de la chair et les conséquences qui en découlent, à savoir la mort ou bien les hérédités funestes. L'homme a hérité d'Adam et d'Eve le péché originel, mais pas seulement cela. Et le péché s'étend toujours plus, embrassant les trois branches de l'homme : la chair toujours plus vicieuse et par là faible et malade, le moral toujours plus orgueilleux et par là plus corrompu, l'âme toujours plus incrédule, c'est-à-dire toujours plus idolâtre. A cause de cela, il faut, comme je l'ai fait avec ce simple d'esprit, enseigner le nom qui met Satan en fuite, le graver dans l'esprit et dans le cœur, le mettre sur le moi comme un sceau de propriété.

- Mais est-ce que tu nous possèdes ? Qui es-tu pour te croire aussi grand ?

- S'il en était ainsi ! Mais non. Si je vous possédais, vous seriez déjà sauvés. Et ce serait mon droit. Car moi, je suis le Sauveur et je devrais posséder ceux que j'ai sauvés. Mais je sauverai ceux qui auront foi en moi.

- Jean Baptiste, d'auprès de qui je viens, m'a dit : « Va auprès de celui qui parle et qui baptise près d'Ephraïm et de Jéricho. Lui, il a le pouvoir de lier et de délier, tandis que moi, je ne puis que dire : « Fais pénitence pour rendre à ton âme l'agilité qui me permettra de suivre le chemin du salut.»

C'est un des miraculés qui parle. Auparavant, il marchait avec des béquilles mais il n'en a désormais plus besoin pour se déplacer.

- Jean Baptiste ne souffre-t-il pas que la foule le quitte ? » demande quelqu'un. Celui qui venait de parler répond :

« Souffrir ? Il dit à tous : « Allez ! Allez ! Moi je suis l'astre qui descend. Lui, il est l'astre qui monte et se fixe dans son éternelle splendeur. Pour ne pas rester dans les ténèbres, allez vers lui avant que mon lumignon ne s'éteigne.»

- Ce n'est pas ce que disent les pharisiens ! Eux, ils sont pleins de rancœur parce que tu attires les foules. Le sais-tu ?

- Je le sais » répond brièvement Jésus.

Il s'ensuit une discussion sur les raisons ou du moins la façon d'agir des pharisiens. Mais Jésus coupe court par un : « ne critiquez pas » qui n'admet pas de réplique.

Puis Jésus commence à faire son discours à la foule…Il termine par le rituel :

« Que la paix soit avec vous. »

21. Le fils vaurien.

Sommaire

C'est la suite du séjour à la Belle-Eau.

C'est l'heure du repas. La femme voilée s'en va d'un pas rapide. Celle qui pleurait tourne sur place…On frappe à la porte. André sort voir et rentre :

« Maître, une femme, celle qui pleurait, te demande. Elle dit qu'elle doit partir et qu'elle doit te parler.

- Mais si c'est comme ça, comment et quand va manger le Maître ? s'exclame Pierre.

- Silence. Je mangerai après ! Continuez, vous autres. »

Jésus sort. La femme est là, dehors.

« Maître…un mot…tu as dit…Oh ! Viens derrière la maison ! Il m'est pénible de parler de ma souffrance ! »

Jésus la satisfait sans mot dire. C'est seulement quand il arrive derrière la maison qu'il demande :

« Que désires-tu de moi ?

- Maître…je t'ai écouté d'abord quand tu parlais parmi nous… et puis je t'ai écouté quand tu as prêché. On dirait que tu as parlé pour moi. Tu as dit que dans tout maladie physique ou morale, il y a Satan…J'ai un fils qui a le cœur malade. S'il t'avait entendu quand tu parlais des parents ! C'est mon tourment. Il s'est fourvoyé avec de mauvais camarades et il est…il est exactement comme tu dis…un voleur…il est à la maison pour l'instant, mais…il aime les rixes…il veut dominer…Jeune comme il est, il se ruine en débauche et en ripailles. Mon mari veut le chasser. Moi…moi, je suis sa mère…et je souffre à en mourir. Tu vois comme je suis angoissée ? Mon cœur se brise sous tant de douleur. C'est depuis hier que je veux te parler car…j'espère en toi, mon Dieu. Mais je n'osais rien dire. C'est si pénible pour une mère d'avouer : « Mon fils est un vaurien » ! La femme pleure, courbée et douloureuse, devant Jésus.

- Ne pleure plus. Il va guérir de son mal.

- S'il pouvait t'entendre, oui. Mais il ne veut pas t'écouter. Ah ! Il ne guérira jamais !

- Mais as-tu de la foi pour lui ? Le veux-tu pour lui ?

- C'est à moi que tu le demandes ? Je suis venue de Haute-Pérée pour te prier en sa faveur…

- Alors, va ! Quand tu arriveras chez toi, ton fils viendra à ta rencontre, repenti.

- Mais comment ?

- Comment ? Crois-tu que Dieu ne puisse faire ce que je lui demande ? Ton fils est là-bas. Je suis ici. Mais Dieu est partout. Je dis à Dieu : « Père, pitié pour cette mère. » Et dieu fera retentir son appel dans le cœur de ton fils. Va, femme. Un jour, je passerai dans la région de ton village et toi, fière de ton garçon, tu viendras à ma rencontre avec lui. Quand il pleurera sur tes genoux en te demandant pardon et en te racontant la lutte mystérieuse d'où il est sorti avec une âme nouvelle et qu'il te demandera comment cela est arrivé, dis-lui : « C'est par Jésus que tu es né une seconde fois, au bien, cette fois. » Parle-lui de moi. Si tu es venue vers moi, cela veut dire que tu sais. Fais en sorte que lui, il sache et pense à moi pour trouver en lui la force qui sauve. Adieu. Paix à la mère qui a eu foi, au fils qui revient, au père joyeux, à la famille rassemblée. Va.» La femme s'en va vers le village et tout prend fin.»

Le jour suivant, au même endroit et à l'abri d'une pluie battante, Jésus fait à nouveau un long discours sur le thème de la sexualité et des relations possibles entre hommes et femmes. A la fin, il congédie les gens de l'assistance qui partent vers leur village. La femme voilée des autres jours est toujours présente…

…« D'autres entrent dans la pièce *(de la maison où loge le groupe).* Jésus s'approche des malades et les guérit »…

Visions et dictées des 3,4,5 mars 1945, tome 2, p 311, § 122.

22. L'enfant aux jambes fracturées.

Sommaire

Toujours à la Belle-Eau.

« Le temps moins mauvais, même s'il reste pluvieux, permet aux gens de venir trouver le Maître. Jésus, à l'écart, écoute deux ou trois personnes qui ont des choses importantes à lui dire et qui regagnent ensuite leurs places, rassérénées.

Il bénit aussi un petit enfant qui souffre de fractures des jambes et qu'aucun médecin ne veut soigner. Ils disent :

« C'est inutile. La fracture s'étend tout en haut jusque vers la colonne vertébrale.»

Sa mère, tout en larmes explique :

« Il courait avec sa petite sœur dans la rue du village. Un Hérodien est arrivé au galop avec son char et l'a écrasé. J'ai cru qu'il était mort. Mais c'est pire, comme tu vois. Je l'allonge sur cette planche car…il n'y a rien d'autre à faire. Et il souffre, il souffre, car l'os perce. Mais ensuite, quand l'os ne percera plus, il souffrira car il ne pourra rester allongé sur le dos.

- Tu as très mal ? demande avec compassion Jésus à l'enfant qui pleure.

- Oui.

- Où ?

- Ici…et là.»

Il touche d'une main hésitante les deux os iliaques.

« Et puis ici et là, - et il touche ses reins et ses épaules-. La planche est dure et je ne peux bouger, moi…Désespéré, il font en larmes.

- Veux-tu venir dans mes bras à moi ? Tu viens ? Je t'emmène là-haut. Tu vas voir tout le monde pendant que je parle.

- Oh oui… ! (Son oui est plein de désir). Le pauvre petit tend des bras suppliants.

- Alors, viens !

- Mais il ne peut pas, Maître, c'est impossible ! Il a trop mal…Je ne peux même pas le bouger pour le laver.

- Je ne lui ferai aucun mal ;

- Le médecin…

- Le médecin, c'est le médecin, mais moi, c'est moi. Pourquoi es-tu venue ?

- Parce que tu es le Messie, répond la femme qui pâlit et rougit, prise entre l'espérance et le désespoir.

- Et alors ? Viens, mon petit.»

Jésus passe un bras sous ses jambes inertes, l'autre bras sous les petites épaules, prend l'enfant et lui demande :

« Est-ce que je te fais mal ? Non ? Alors, dis au revoir à ta maman et allons-y.»

Et il traverse avec son fardeau la foule qui s'ouvre. Il va jusqu'au fond, sur l'espèce d'estrade qu'on lui a faite pour que tout le monde le voie, même de la cour. Il se fait donner un petit banc, s'y assied, installe le petit garçon sur ses genoux et lui demande :

« Ca te plaît ? Maintenant, tiens-toi tranquille et écoute toi aussi.»

Puis, il commence à parler. Il ne fait des gestes que de la main droite car, de la gauche, il soutient l'enfant qui regarde les gens, heureux de voir quelque chose et sourit à sa maman qui se tient là-bas, au fond, le cœur battant d'espoir. Il joue avec le cordon du vêtement de Jésus et aussi avec la barbe soyeuse et blonde du Maître et même avec une mèche de ses longs cheveux.»

Puis Jésus commence à parler sur le thème du travail, du repos en terminant sur la foi…

« Voulez-vous voir la foi d'un enfant, pour apprendre à avoir la foi ? Regardez bien. Vous avez tous eu pitié de ce petit garçon que je tiens sur ma poitrine. Contrairement à ce que déclaraient les médecins et sa maman, il n'a pas pleuré quand je l'ai assis sur mon sein. Vous voyez ? Lui, qui depuis longtemps ne faisait que pleurer nuit et jour

sans trouver de repos, il n'a pas pleuré et s'est endormi paisiblement sur mon cœur. A ma question : « Veux-tu venir dans mes bras ? », il a répondu : « Oui » sans réfléchir sur son misérable état, à la douleur que probablement il aurait pu ressentir, aux conséquences d'un déplacement. Sur mon visage, il a vu l'amour, il a dit : « Oui » et il est venu. Il n'a pas ressenti de douleur. Il s'est réjoui d'être ici, tout en haut, et de voir, lui qui était cloué sur une planche ; il a été heureux d'être placé sur la douceur de la chair, plutôt que sur la dureté du bois. Il a souri, il a joué et s'est endormi en tenant encore dans ses petites mains une mèche de mes cheveux. Maintenant je vais l'éveiller par un baiser… » et Jésus dépose un baiser sur les cheveux châtains du bambin, jusqu'à ce qu'il l'éveille en lui souriant.

« Comment t'appelles-tu ?

- Jean.

- Ecoute, Jean. Veux-tu marcher ? Aller voir ta maman et lui dire : « Le Messie te bénit en raison de ta foi ?

- Oui ! Oui ! »

Le petit garçon bat des mains et lui demande :

« Tu vas me faire marcher ? Sur les prés ? Je n'aurai plus cette méchante planche si dure ? Plus de médecins qui font mal ?

- Plus jamais.

- Ah, comme je t'aime ! »

Il jette ses bras au cou de Jésus et l'embrasse et, pour être plus à l'aise pour le faire, il saute à genoux sur les genoux de Jésus et une grêle de baisers innocents tombe sur le front, sur les yeux, les joues de Jésus. Dans sa joie, l'enfant ne s'est pas même aperçu qu'il pouvait remuer, lui qui était jusqu'alors brisé. Mais le cri de sa mère et ceux de la foule le secouent et le font se retourner avec étonnement. Ses yeux innocents dans son visage amaigri se font interrogateurs. Toujours à genoux, le bras droit passé autour du cou de Jésus, il lui demande confidentiellement, en désignant la foule tumultueuse, sa mère qui, au fond, l'appelle en unissant son nom à celui de Jésus :

« Jean ! Jésus ! Jean ! Jésus !

- Pourquoi est-ce que les gens crient et maman aussi ? Qu'est-ce qu'ils font ? Est-ce toi Jésus ?

- C'est moi. La foule crie parce qu'elle est contente que tu puisses marcher. Adieu, mon petit Jean. Jésus lui donne un baiser et le bénit. Va voir ta maman et sois gentil. »

Le petit garçon, descend tranquillement des genoux de Jésus, puis par terre. Il court vers sa maman, saute à son cou et lui dit :

« Jésus te bénit. Pourquoi pleures-tu, alors ? »

Quand les gens redeviennent un peu plus silencieux, Jésus dit d'une voix de tonnerre :

« Faites comme le petit Jean, vous qui tombez dans le péché et vous blessez. Ayez foi en l'amour de Dieu. Que la paix soit avec vous.»

Et pendant que l'assemblée crie des hosannas et que l'heureuse mère pleure, Jésus, protégé par les siens, quitte la pièce.»

Scène écrite lors de la vision du 6 mars 1945.

23. La mort du pharisien Doras.

Sommaire

Toujours à la Belle-Eau, un jour de sabbat du 4 décembre 27, Jésus se lance dans un long sermon sur le cinquième commandement : « Tu ne tueras pas ». Il développe les différents cas de culpabilité et donne même de longues indications pour mener une « enquête de criminalité ». A un moment donné, Jésus s'enflamme avec une certaine véhémence :

…« Profanateurs du miracle, profanateurs de l'homme, tueurs, sacrilèges ! Dehors ! Eloignez-vous de ma présence ! Assez ! Je vous le dis : assez. Et je puis le dire car je suis la Parole divine qui exprime la Pensée divine. Partez ! »

Debout sur la pauvre estrade, Jésus effraie par sa majesté. Le bras tendu, il indique la porte de sortie et ses yeux, comme des feux d'azur, semblent foudroyer les pécheurs présents. La petite fille qui était à ses pieds se met à pleurer et court vers sa maman. Etonnés, les disciples se regardent et cherchent à voir à qui s'adresse l'invective. La foule aussi se retourne, le regard interrogateur. Finalement, le mystère s'explique. Au fond, de l'autre côté de la porte, à moitié caché derrière un groupe de gens du peuple de grande taille, Doras apparaît, plus sec, jaune et ridé que jamais, tout nez et menton. Il est accompagné d'un serviteur qui l'aide à se déplacer car il paraît à moitié accidenté. Qui donc l'avait aperçu, là, au milieu de la cour ? Il ose parler de sa voix éraillée :

« C'est à moi que tu t'adresses ? C'est moi qui suis visé ?

- C'est toi, oui. Sors de ma maison.

- Je sors. Mais nous réglerons cela bientôt, n'en doute pas.

- Bientôt ? Tout de suite. Le Dieu du Sinaï, je te l'ai dit, t'attend.

- Toi aussi, malfaisant, qui as fait arriver sur moi les malheurs et les animaux nuisibles de la terre. Nous nous reverrons. Et ce sera ma joie.

- Oui ! Et tu ne voudras pas me revoir car c'est moi qui te jugerai.

- Ha ! Ha ! Maléd…»

Il se débat, gargouille quelques syllabes et tombe.

« Il est mort ! crie le serviteur. Le maître est mort ! Béni sois-tu, Messie, notre vengeur !

- Non, pas moi, mais Dieu, le Seigneur éternel. Que personne ne se souille. Que le serviteur seul s'occupe de son maître. Et soit bon pour son corps. Soyez bons, vous tous, ses serviteurs. Ne vous réjouissez pas, par haine du mort, pour ne pas mériter une condamnation. Que Dieu et le juste Jonas soient toujours pour vous des amis et moi avec eux. Adieu.

- Mais il est mort par ta volonté ? demande Pierre.

- Non, mais le Père est entré en moi…C'est un mystère que tu ne peux comprendre. Sache seulement qu'il n'est pas permis de s'attaquer à Dieu. Il se venge lui-même.

- Dans ce cas, ne pourrais-tu pas demander au Père de faire mourir ceux qui te haïssent ?

- Tais-toi ! Tu ne sais pas de quel esprit tu es ! Je suis la Miséricorde et non la Vengeance.»

Cet épisode a été écrit le 10 mars 1945. Or le lendemain, une explication est donnée dans le récit de la rencontre de trois disciples de Jean le Baptiste venus donner des nouvelles du cousin de Jésus, poursuivi par Hérode. Ils racontent qu'ils ont eu la visite de Doras :

… « Il y a quelques jours, Doras le pharisien est venu pour se purifier. Mais Jean Baptiste lui a refusé le baptême en disant : « L'eau ne pénètre pas là où se trouve une pareille croûte de péchés. Le seul qui puisse te pardonner, c'est le Messie. » Il a alors répondu : « J'irai le trouver. Je veux guérir et je pense que ce mal vient de son maléfice. » Alors Jean Baptiste l'a chassé comme il aurait chassé Satan. En partant, Doras a rencontré Jean qu'il connaissait depuis le temps où il allait voir Jonas qui était un peu parent avec lui et il lui a dit : «J'y vais, tout le monde y va. Même Manahen y est allé jusqu'aux…courtisanes y vont. La Belle Eau est pleine de gens dans l'illusion. Mais, s'il me guérit et me lève l'anathème des terres, creusées comme par des machines de guerre par des armées de taupes, de vers et de courtilières qui déterrent les graines et rongent les racines des arbres fruitiers et des vignes, car il n'y a pas moyen d'en venir à bout, je deviendrai pour lui un ami. Sinon…malheur à lui ! » Nous lui avons répondu « Et c'est avec ces sentiments que tu y vas ? » Il a demandé : « Et qui a foi en ce possédé ? Du reste, puisqu'il reçoit les prostituées, il peut bien faire alliance avec moi. »…Nous avons voulu te prévenir pour que tu puisses savoir à quoi t'en tenir sur Doras.

- Tout est déjà fait.

- Déjà ? Ah ! C'est vrai ! Lui, il a des chars et des chevaux, quand nous n'avons que nos jambes. Quand est-il venu ?

- Hier.

- Et qu'est-il arrivé ?

- Voilà : Si vous avez l'intention de vous occuper de Doras, vous pouvez vous rendre chez lui à Jérusalem et participer au deuil. On est en train de le préparer pour le tombeau.

- Il est mort ?!

- Oui, ici. Mais ne parlons pas de lui.» dit Jésus… »

Pourtant, au cours d'un prochain discours à la foule présente, Jésus ajoutera un commentaire :

… « On ne se moque pas de Dieu. Trop souvent, cela arrive. Hier, vous avez vu le châtiment qui attend ceux qui se moquent de Dieu…ceux qui ne se repentent pas et n'acceptent pas de changer.

Vous venez à moi pour entendre la parole de Dieu. Vous venez à moi pour obtenir un miracle. Vous venez à moi pour être pardonnés. Et le Père vous donne la parole, le miracle et le pardon. Et moi, je ne regrette pas le Ciel parce que je peux vous donner le miracle et le pardon et vous faire connaître Dieu.

L'homme est tombé hier, foudroyé comme Nadab et Abiu *(du temps de Moïse, fils d'Aaron, morts brûlés par un feu profanateur)* par le feu de la colère divine. Mais en ce qui vous concerne, abstenez-vous de le juger. Seulement que ce qui est arrivé, ce nouveau miracle, vous fasse réfléchir sur la manière d'agir qui convient pour avoir l'amitié de Dieu. Lui, il voulait l'eau de la pénitence mais sans esprit surnaturel. Il la voulait avec une mentalité humaine : comme une pratique magique qui le guérisse de la maladie et le délivre du malheur. Il n'avait pas d'autre but que son corps et sa récolte. Rien pour sa pauvre âme : elle n'avait pas de valeur pour lui. Ce qui comptait pour lui, c'étaient la vie et l'argent.

Je le déclare : « Le cœur est là où est le trésor et le trésor est là où est le cœur. C'est donc dans le cœur que se trouve le trésor.»

Il n'avait rien d'autre au fond du cœur que la soif de vivre et de posséder beaucoup d'argent. Comment se le procurer ? Tout moyen était bon, même le crime. Dans ce cas, demander le baptême n'était-ce pas se moquer de Dieu et le tenter ? Il aurait suffi d'un repentir sincère de sa longue vie de péché pour lui procurer une sainte mort et même ce qu'il était juste d'obtenir sur terre. Mais il était impénitent. N'ayant jamais aimé personne en dehors de lui-même, il en arriva à ne pas s'aimer lui-même car la haine tue jusqu'à l'amour animal et égoïste qu'on a pour soi…

…Cet homme ne se préoccupait que des malheurs de la terre. Mais il n'y a qu'un malheur qui doit faire réfléchir l'homme : c'est le malheur éternel de perdre Dieu. Cet homme n'oubliait pas de faire des offrandes rituelles mais il ne savait pas offrir à Dieu un sacrifice spirituel, c'est-à-dire s'éloigner du péché, faire pénitence, demander par ses actes le pardon…

…Que la mort de l'homme qui a eu lieu ici vous fasse réfléchir sur les conditions nécessaires pour être vraiment aimés par Dieu. Maintenant, dans son riche palais, les parents et les pleureurs mènent le deuil sur sa dépouille que l'on va bientôt conduire au tombeau. Ah ! Quel vrai deuil, quelle vraie dépouille ! Il n'est plus qu'une dépouille ! Rien d'autre qu'un deuil sans espérance. Car son âme déjà morte sera toujours séparée de ceux qu'il a aimés en raison d'une parenté ou d'affinités d'idées. La mort est une « vraie » séparation…

…Allez, sans haine ou commentaire, sans rien d'autre que l'humilité. Comme moi qui ai parlé de lui sans haine, mais en portant sur lui une juste appréciation. La vie et la mort enseignent à bien vivre et à bien

mourir, pour conquérir la Vie qui n'est pas sujette à la mort. Que la paix soit avec vous.»

Il n'y a ni malades, ni miracles et Pierre dit aux trois disciples de Jean-Baptiste (venus donner des nouvelles) :

« J'en suis désolé pour vous.

- Oh ! Il ne faut pas l'être. Nous croyons sans voir. Nous avons eu le miracle de sa naissance pour nous rendre croyants. Et maintenant nous avons sa parole pour confirmer notre foi. Nous demandons à y rester fidèles jusqu'au Ciel, comme Jonas, notre frère.»

Vision et dictée du 12 mars 1945, tome 2, p 352, § 127

La mort subite de Doras a surpris et a surtout inquiété les notables de Jérusalem. Car Doras n'est pas n'importe qui. C'est un gros propriétaire terrien, très riche et surtout, il est un membre très influent du Sanhédrin par sa parenté au Grand Prêtre. Or, il se trouve que l'un des bergers de la Nativité recherché par Jésus, du nom de Jonas, administre une propriété de Doras qui, par sa cruauté extrême la réduit dans un état de quasi servitude. Jésus veut libérer son ami berger en le rachetant, mais, la négociation se déroule très mal face aux exigences de Doras qui finit par laisser partir le moribond, lequel pourra seulement arriver jusqu'à la maison de Jésus à Nazareth. L'entrevue de Jésus et Doras a été terrible et elle s'est terminée par un anathème lancé par Jésus prédisant la fin de bonnes récoltes pour Doras qui mourra sur le coup à la Belle Eau, à la suite de son intervention.

24. Le jeune séducteur débauché.

Sommaire

À la Belle Eau, le 5 décembre 27

« Jésus passe au milieu d'un vrai petit peuple qui l'appelle de tous côtés. L'un montre ses blessures, l'autre énumère ses malheurs, un autre se borne encore à dire : « Aie pitié de moi.» Certains lui présentent leurs petits enfants pour qu'il les bénisse. Cette paisible journée sans vent a amené beaucoup, beaucoup de monde.

Quand Jésus a déjà presque gagné sa place, voilà qu'arrive du sentier qui conduit au fleuve un cri à faire pitié :

« Fils de David, aie pitié du malheureux homme que je suis ! »

Jésus se tourne dans cette direction, tout comme les disciples et la foule. Mais un buisson touffu de buis cache celui qui supplie.

« Qui es-tu ? Avance.

- Impossible. Je suis infecté. Je dois me rendre auprès du prêtre pour être rayé du monde des vivants. J'ai péché et la lèpre est apparue sur mon corps. J'espère en toi !

- Un lépreux ! Un lépreux ! Anathème ! Lapidons-le ! »

Orageuse, la foule s'agite. Jésus fait un geste qui impose le silence et l'immobilité.

« Il n'est pas plus infecté que celui qui est dans le péché. Aux yeux de Dieu, le pécheur impénitent est encore plus souillé que le lépreux repenti. Que celui qui est capable de croire me suive.»

Avec les disciples, des curieux le suivent. D'autres allongent le cou mais restent là où ils sont.

Jésus s'éloigne de la maison et du sentier en direction du buisson. Puis il s'arrête et ordonne :

« Montre-toi ! »

Un jeune homme sort, à peine plus âgé qu'un adolescent, encore beau, au visage légèrement ombragé d'une moustache naissante et d'une barbe légère, un visage encore frais et plein, aux yeux baignés de larmes.

Un grand cri s'élève d'un groupe de femmes toutes voilées qui pleuraient auparavant dans la cour de la maison au passage de Jésus et qui s'étaient mises à pleurer encore plus fort devant les menaces de la foule :

« Mon fils ! »

La femme s'effondre dans les bras d'une autre, parente ou amie. Jésus avance encore vers le malheureux :

« Tu es bien jeune ! D'où vient cette lèpre ? »

Le jeune homme baisse les yeux, il a les joues en feu, balbutie mais n'ose en dire plus. Jésus répète la question. Il dit quelques mots plus nets, mais on ne saisit que ceux-ci :

« …mon père…je suis allé…et nous avons péché…pas moi seulement.

- Voilà ta mère qui espère et qui pleure. Au Ciel, il y a Dieu qui sait. Moi-même, je me trouve ici et je sais aussi. Mais pour avoir pitié, j'ai besoin que tu t'humilies. Parle.

- Parle, mon enfant. Aie pitié des entrailles qui t'ont porté » gémit sa mère, qui s'est traînée jusqu'auprès de Jésus et, maintenant, à genoux, tenant inconsciemment un pan du vêtement de Jésus d'une main, tend l'autre vers son fils et découvre un pauvre visage brûlé par les larmes.

Jésus lui pose la main sur la tête.

« Parle, lui répète-t-il.

- Je suis l'aîné et j'aide mon père dans son commerce. Il m'a envoyé à Jéricho plusieurs fois pour parler avec ses clients et…l'un…l'un avait une belle jeune femme…Elle m'a…m'a plu. J'y allais plus qu'il n'était nécessaire…Je lui ai plu…Nous avons éprouvé du désir l'un pour l'autre et…nous avons péché pendant les absences de son mari…Je ne sais comment cela est arrivé car elle était en bonne santé. Oui. Non seulement j'étais en bonne santé et la désirais…Mais elle l'était, elle aussi et me désirait. Je ne sais pas si…si elle a eu d'autres amants en même temps que moi et s'est contaminée…Je sais que la lèpre s'est développée aussitôt sur elle ; elle est déjà au milieu des tombeaux, condamnée à mourir vivante…Quant à moi…moi…Maman ! Tu l'as vu. Il y a peu de chose, mais on dit que c'est la lèpre…et j'en mourrai.

Quand ? Plus de vie…plus de maison…plus de maman !…Oh ! Maman ! Je te vois et ne peux te donner un baiser !…Aujourd'hui, ils viennent déchirer mes vêtements et me chasser de la maison…du village…C'est pire que la mort. Et je n'aurai même pas les larmes de ma maman sur mon cadavre…»

Le jeune homme pleure. Sa mère ressemble à une plante brisée par le vent tant elle est secouée par les sanglots. Les gens discutent et se partagent en sentiments opposés.

Jésus est triste. Il parle :

« Quand tu as péché, tu n'as pas pensé à ta mère ? Tu as été fou au point de ne plus te souvenir que tu avais une mère sur la terre et qu'il y avait un Dieu au Ciel ? Et si la lèpre n'était pas apparue, tu ne te serais jamais souvenu que tu offensais Dieu et ton prochain ? Qu'as-tu fait de ton âme…de ta jeunesse ?

- J'ai été tenté…

- Es-tu un enfant pour ignorer que ce fruit est maudit ? Tu mériterais de mourir sans que j'aie pitié.

- Oh ! Pitié ! Toi seul, tu peux…

- Pas moi : Dieu. Et si tu promets ici de ne plus pécher…

- Je le promets. Je le promets. Sauve-moi Seigneur. Je n'ai plus que quelques heures avant la condamnation. Maman !…Maman !…Aide-moi par tes larmes ! …Oh ! Maman ! »

La femme n'a même plus de voix. Elle s'accroche aux jambes de Jésus et lève son visage aux yeux dilatés par la douleur, le visage tragique de quelqu'un qui se noie et qui sait que c'est l'unique soutien qui le retient et qui peut le sauver.

Jésus la regarde et lui sourit avec pitié.

« Relève-toi, mère. Ton fils est guéri. Mais à cause de toi, pas à cause de lui.»

La femme a encore du mal à y croire. Il lui semble que son enfant ne peut avoir été guéri comme cela, à distance et au milieu de sanglots continuels, elle fait des signes de dénégation.

« Homme, ôte la tunique de ta poitrine. C'était là que tu avais la tache. Que ta mère soit consolée. »

Le jeune homme descend son vêtement, apparaissant nu aux yeux de tous. Il n'a que la peau unie et lisse d'un jeune homme bien robuste.

« Regarde, mère » dit Jésus, en se penchant pour relever la femme. C'est un mouvement qui sert aussi à la retenir quand son amour de mère et la vue du miracle pourraient l'inciter à se jeter sur son fils sans attendre qu'il soit purifié. Se rendant compte de l'impossibilité d'aller où la pousse son amour maternel, elle s'abandonne sur la poitrine de Jésus et lui donne un baiser dans un vrai délire de joie. Elle pleure, rit, embrasse, bénit… et Jésus la caresse avec pitié. Puis il dit au jeune homme :

« Va trouver le prêtre. Et rappelle-toi que Dieu t'a guéri à cause de ta mère et pour que tu sois juste, à l'avenir. Va ! »

Le jeune homme s'en va après avoir béni le Sauveur, suivi à distance par sa mère et celles qui l'accompagnent. La foule lance des hosannas.»

Et Jésus commence un discours sur le thème de l'adultère, la tentation,… non sans quelques paroles dures,… telles que :

« Le mari qui va à d'autres amours est un assassin de son épouse, de ses enfants, de lui-même ».

« J'ai accompli ce miracle pour cette pauvre mère. Mais la luxure me dégoûte à tel point que j'en suis révolté. Vous avez crié par peur et par dégoût de la lèpre. Pour ma part, mon âme a crié par dégoût de la luxure. Toutes les misères m'entourent et pour toutes, je suis le Sauveur. Mais je préfère toucher un mort, un juste à la chair déjà décomposée, mais qui fut honnête et qui est déjà en paix avec son âme, que d'approcher un débauché. Je suis le Sauveur, mais je suis l'Innocent. Que s'en souviennent tous ceux qui viennent ici ou parlent de moi en me prêtant les ferments de leurs propres passions.

Je comprends que vous attendiez autre chose de moi. Mais j'en suis incapable. La ruine d'une jeunesse à peine formée et détruite par la passion m'a troublé davantage que si j'avais touché la mort.

Allons vers les malades. Ne pouvant, à cause de la nausée qui m'étrangle, être la Parole, je serai le Salut de ceux qui espèrent en moi. Que la paix soit avec vous.»

En effet, Jésus est très pâle, comme s'il était souffrant. Il ne retrouve son sourire que lorsqu'il se penche sur des enfants malades et sur des infirmes allongés sur leurs brancards. Alors, il redevient lui-même. En particulier quand, mettant son doigt dans la bouche d'un petit muet d'environ dix ans, il lui fait dire : « Jésus », puis « Maman ».

Vision et dictée du 12 mars 1945, tome 2, p 359, § 128.

25. Le romain possédé.

Sommaire

« Jésus se trouve aujourd'hui avec les neufs apôtres qui sont restés, puisque les trois autres sont partis pour Jérusalem. Thomas, toujours gai, se partage entre ses légumes et les autres charges plus spirituelles. Pendant ce temps, Pierre, Philippe, Barthélemy et Matthieu s'occupent des pèlerins et les autres vont au fleuve pour baptiser. C'est vraiment un baptême de pénitence, avec la brise qui souffle !

Jésus est encore dans son coin de la cuisine pendant que Thomas s'active en silence pour laisser en paix le Maître. A cet instant, André entre et dit :

« Maître, il y a un malade. A mon avis, ce serait bien de le guérir tout de suite parce que…Comme ils ne sont pas juifs, ils disent qu'il est fou, mais nous dirions, nous, qu'il est possédé. Il crie, il braille, il se débat. Viens le voir, toi.

- Tout de suite. Où est-il ?

- Il est encore dans la plaine. Entends-tu ces hurlements ? C'est lui. On dirait une bête, mais c'est lui. Il doit être riche, car celui qui l'accompagne est bien vêtu et le malade a été descendu d'un char très luxueux et par plusieurs serviteurs. Ce doit être un païen car il blasphème les dieux de l'Olympe.

- Allons-y.

- Je viens voir aussi » dit Thomas, plus curieux de voir que préoccupé de ses légumes.

Ils sortent et, au lieu de prendre la direction du fleuve, ils tournent du côté des champs qui séparent cette ferme de la maison du régisseur. Des brebis broutaient dans un pré mais, apeurées, elles se sont maintenant éparpillées de tous les côtés. Des bergers et un chien ont vainement essayé de les rassembler. Au milieu du pré, il y a un homme que l'on tient solidement attaché et qui, malgré cela, bondit comme un forcené. Il pousse des cris effrayants, toujours plus forts à mesure que Jésus s'approche de lui.

Pierre, Philippe, Matthieu et Nathanaël sont tout près, perplexes. Il y a aussi des gens : des hommes, car les femmes ont peur.

« Tu es venu, Maître ? Tu vois cette furie ? dit Pierre.

- Ca va passer.

- Mais…il est païen, le sais-tu ?

- Quelle importance cela peut-il avoir ?

- Eh bien…à cause de son âme !… »

Jésus a un bref sourire et s'avance. Il rejoint le groupe du fou qui s'agite de plus en plus. Un homme se détache du groupe. Son vêtement et son visage rasé prouvent manifestement que c'est un Romain. Il salue :

« Salut, Maître. Ta réputation est arrivée jusqu'à moi. Tu es plus grand qu'Hippocrate pour les guérisons et que la statue d'Esculape pour opérer des miracles sur les malades. Je le sais. C'est pour cela que je viens. Tu vois mon frère ? Il est devenu fou à cause d'un mal mystérieux. Les médecins n'y comprennent rien. Je suis allé avec lui au temple d'Esculape, mais il en est sorti encore plus fou. J'ai un parent à Ptolémaïs. Il m'a envoyé un message par galère. Il disait qu'ici, un homme guérit tout le monde. Et je suis venu. Terrible voyage !

- Il mérite une récompense.

- Mais voilà, nous ne sommes même pas prosélytes. Juste des Romains, fidèles aux dieux. Des païens, dites-vous. De Sybaris et maintenant de Chypre.

- C'est vrai, vous êtes païens.

- Alors…n'y a-t-il rien pour nous ? Ton Olympe chasse le nôtre ou est chassé par lui.

- Mon Dieu, unique et trine (trois) règne, unique et seul.

- Je suis venu pour rien, dit le Romain déçu.

- Pourquoi ?

- Parce que j'appartiens à un autre dieu.

- Il n'y a qu'un Dieu qui crée l'âme.

- L'âme…?

- L'âme, cette essence divine créée par Dieu pour chaque homme. C'est notre compagne pendant notre vie, mais elle survit à l'existence.

- Et où est-elle ?

- Dans les profondeurs du moi. Etant divine, elle a beau se trouver dans le sanctuaire le plus sacré, on peut dire d'elle, et je dis bien « elle » et pas « cela », parce qu'elle n'est pas une chose, mais un être vrai et digne de tout respect, qu'elle n'est pas contenue, mais qu'elle contient.

- Par Jupiter ! Mais tu es philosophe ?

- Je suis la Raison unie à Dieu.

- Je croyais que tu l'étais à cause de ce que tu disais…

- Et qu'est-ce que la philosophie quand elle est vraie et honnête, sinon une élévation de la raison humaine vers la Sagesse et la Puissance infinies, c'est-à-dire vers Dieu ?

- Dieu ! Dieu !…J'ai ce malheureux qui me trouble, mais j'en oublie presque son état pour t'écouter toi, qui es divin.

- Je ne le suis pas de la manière dont tu le dis. Toi, tu qualifies de divin ce qui dépasse l'humain. Moi, j'affirme qu'un tel nom ne doit être donné qu'à celui qui est Dieu.

- Qu'est-ce que Dieu ? Qui l'a jamais vu ?

- On a écrit : « Toi qui nous as formés, salut ! Quand je décris la perfection humaine, les harmonies de notre corps, je célèbre ta gloire. » Il a été dit : « Ta bonté brille en ce que tu as distribué tes dons à tous les vivants, pour que tout homme ait ce qui lui est nécessaire. Et les dons témoignent de ta sagesse, comme l'accomplissement de tes volontés témoigne de ta puissance. » Reconnais-tu ces paroles ?

- Si Minerve vient à mon secours…elles sont de Galien. Mais comment les connais-tu ? Je suis stupéfait !…»

Jésus sourit et répond :

« Viens au vrai Dieu et son esprit divin t'instruira « de la vraie sagesse et de la piété qui consistent à se connaître soi-même et à adorer la Vérité.»

- Mais c'est toujours de Galien *(ce n'est pas le Galien, médecin grec)* ! Maintenant, j'en suis sûr. En plus d'être médecin et mage, tu es également philosophe. Pourquoi ne viens-tu pas à Rome ?

- Je ne suis ni médecin, ni mage, ni philosophe, comme tu dis, mais le témoignage de Dieu sur la terre. Amenez-moi le malade. »

On le traîne là, tout criant et gesticulant.

« Tu vois ? Tu dis qu'il est fou, qu'aucun médecin ne peut le guérir. C'est vrai. Aucun médecin : car il n'est pas fou. Mais un être des enfers, je parle ainsi pour toi qui es païen, est entré en lui.

Mais il n'a pas l'esprit d'une pythie. Au contraire, il ne dit que des choses fausses.

Nous donnons à cet esprit le nom de « démon », non de pythie. Il y a celui qui parle et celui qui est muet. Celui qui trompe par des raisons teintées de vérités et celui qui n'est que désordre mental. Le premier de ces deux est le plus complet et le plus dangereux. Ton frère a le second. Mais maintenant, il va en sortir.

- Comment ?

- Lui-même te le dira.

Jésus ordonne :

« Quitte cet homme ! Retourne à ton abîme.

- J'y vais. Contre toi, mon pouvoir est trop faible. Tu me chasses et me muselles. Pourquoi es-tu toujours victorieux…? »

L'esprit a parlé par la bouche de l'homme qui s'affaisse ensuite, comme épuisé.

« Il est guéri. Déliez-le sans crainte.

- Guéri ? En es-tu sûr ? Mais…mais moi, je t'adore ! »

Le romain veut se prosterner, mais Jésus refuse.

« Elève ton âme. C'est au Ciel qu'est Dieu. Adore-le et va à lui. Adieu.

- Non. Pour ça, non. Accepte au moins quelque chose. Permets-moi de te traiter comme les prêtres d'Esculape. Permets-moi de t'entendre parler… Permets-moi de parler de toi dans ma patrie…

- D'accord et viens avec ton frère.»

Le frère regarde autour de lui, stupéfait, et demande :

« Mais où suis-je ? Ce n'est pas Cintium, ici ! Où est la mer ?

- Tu étais…»

Jésus fait un signe pour lui imposer le silence :

« Tu étais pris par une grande fièvre et on t'a conduit sous un autre climat. Maintenant, tu vas mieux. Viens.»

Ils vont tous dans la grande salle, mais tous ne sont pas émus de la même manière : il y a des admirateurs et ceux qui critiquent la guérison du païen.

Jésus gagne sa place ; justement, les Romains se placent au premier rang de l'assemblée.

Jésus commence son discours en citant un passage du livre des Rois, l'histoire d'un roi (païen) de Syrie qui avait un serviteur atteint de la lèpre, guéri sur l'ordre du prophète Elisée originaire du pays que le roi devait combattre. Jésus explique ainsi son geste critiqué par les religieux, même de son groupe :

…« Tout à l'heure, un de mes disciples croyait que je ne pourrais guérir le malade parce qu'il avait une âme païenne. Mais l'âme, qu'est-elle ? Et d'où vient-elle ? L'âme est l'essence spirituelle de l'homme.

C'est elle qui investit, accompagne, anime toute la vie de la chair et continue à vivre lorsque la chair n'est plus, car elle est immortelle comme celui qui l'a créée : Dieu. Puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a pas d'âmes de païens ou d'âmes de non-païens créées par différents dieux. Il n'y a qu'une seule force qui crée les âmes : celle du Créateur…

…Que croyez-vous donc ? Que c'est seulement pour Israël que je suis venu ? Je suis celui qui rassemblera sous une seule houlette toutes les nations, celles du Ciel…

…Je vous le dis à vous, hommes d'Israël : sachez avoir la foi qu'ils ont su avoir. J'ai fini. »

Le romain s'approche, accompagné de son frère guéri :

« Mais…je n'ose plus dire : par Jupiter ! Je dis : mais sur mon honneur de citoyen romain, je te jure que j'aurai cette soif ! Maintenant, il me faut partir. Qui désormais me donnera encore à boire ?

- Ton esprit, l'âme que tu sais maintenant posséder jusqu'au jour où l'un de mes envoyés viendra vers toi.

- Pas toi ?

- Moi…Moi, non. Mais j'aurai beau ne pas être présent, je ne serai pas absent. Et il ne se passera guère plus de deux ans seulement pour que je te fasse un don plus grand que la guérison de celui qui t'était cher. Adieu à vous deux. Sachez persévérer dans ce sentiment de foi.

- Salut, Maître. Que le vrai Dieu te sauve. »

Les deux romains s'en vont et appellent leurs serviteurs avec le char. »

Jésus distribue alors l'importante obole laissée qui va largement profiter aux pauvres présents.

Vision et dictée du 13 mars 1945, tome 2, p 365, § 129

Le séjour se termine à la Belle Eau. Il y a eu presque tous les jours plusieurs guérisons miraculeuses, comme celle des derniers jours pour un homme presque aveugle. Mais c'est la fête des Lumières ou de la Purification qui prédispose les ennemis de Jésus à tenter de le capturer. Il faut alors fuir, vers Docco, suite à la promesse faite à une femme qui a sa belle-fille mourante.

26. La belle-fille Jérusa à Docco.

Sommaire

Le 10 décembre 27, petite ville au nord-est de Jérusalem.

« Aux premières lueurs du jour d'un hiver bien avancé, Jésus entre dans la petite ville de Docco et demande à un passant matinal :

« Où habite Marianne, la vieille mère dont la bru est mourante ?

- Marianne, la veuve de Lévi ? La belle-mère de Jérusa, femme de Josias ?

- Oui, c'est bien elle.

- Regarde, homme : au bout de cette rue il y a une place et au coin, il y a une fontaine, d'où partent trois chemins. Prends celui qui a un palmier au milieu et marche encore cent pas. Tu trouveras un fossé, suis-le jusqu'au pont de bois. Passe-le et tu verras une ruelle couverte. Tu la suis. Quand il n'y a plus de route, ni de toit, car elle débouche sur une place, tu es arrivé. La maison de Marianne est dorée par la vétusté. Avec les frais qu'ils ont, ils ne peuvent la remettre en état. Ne te trompe pas. Adieu. Tu viens de loin ?

- Pas trop.

- Mais tu es galiléen ?

- Oui.

- Et ceux-ci ? Tu viens pour la fête ?

- Ce sont des amis. Adieu, homme. Que la paix soit avec toi. »

Jésus laisse en plan le bavard qui n'est plus pressé. Il prend le chemin indiqué, suivi par les apôtres.

Ils arrivent à la petite place : Il s'agit en fait d'un bout de terrain boueux avec un grand chêne au centre qui a poussé là tout seul et qui doit donner une ombre agréable en été. Pour l'heure, il est plutôt triste. La maison de Marianne est la plus misérable : elle est large et basse mais tellement négligée ! La porte est toute rapiécée pour couvrir les fissures du bois vétuste. Une petite fenêtre sans rideau présente sa noire ouverture comme une orbite privée de son œil.

Jésus frappe à la porte. Une fillette d'une dizaine d'années se présente, pâle, maigre, les yeux rougis.

« Tu es la petite fille de Marianne ? Dis à ta grand-mère que Jésus est ici. »

L'enfant pousse un cri et s'enfuit en criant à haute voix. La vieille femme accourt, suivie de six bambins, sans compter la fillette. Le plus grand paraît être son jumeau, les derniers, deux petits garçons chétifs, s'agrippent au vêtement de la vieille et savent à peine marcher.

« Oh ! Tu es venu ! Enfants, vénérez le Messie ! Tu arrives à temps dans ma pauvre maison. Ma belle-fille est mourante…Ne pleurez pas, mes petits, qu'elle ne nous entende pas. Pauvres enfants ! Les fillettes sont épuisées par les veilles car j'ai tout à faire et je ne tiens pas debout, je tombe de sommeil. Il y a des mois que je ne vais plus me coucher. A présent, je dors sur un siège près d'elle et des enfants. Mais elles, elles sont petites et elles en souffrent. Ces garçons vont faire du bois pour alimenter le feu. Ils en vendent aussi pour avoir du pain. Ils n'en peuvent plus, les pauvres petits ! Mais ce qui nous tue, ce n'est pas la fatigue : C'est de la voir mourir…Ne pleurez pas. Nous avons Jésus.

- Oui, ne pleurez pas. Votre maman va guérir, votre père reviendra. Vous n'aurez plus tant de dépenses, ni une telle faim. Ceux-ci, ce sont les deux derniers ?

- Oui, Seigneur, ma belle-fille a accouché trois fois de jumeaux…et son sein est devenu malade.

- Trop pour les uns et rien pour les autres » marmonne Pierre *(qui na pas d'enfant)* dans sa barbe. Puis il prend un enfant et lui donne une pomme pour le faire taire. L'autre aussi lui en demande une et Pierre le satisfait.

Jésus, accompagné par la vieille femme, traverse l'atrium, puis une cour et monte l'escalier pour entrer dans la pièce où gémit une femme, jeune encore mais squelettique.

« C'est le Messie, Jérusa. Désormais, tu ne vas plus souffrir. Tu vois ? Il est venu pour de bon. Isaac ne ment jamais. Il l'a dit. Crois donc car, s'il est venu, il peut aussi te guérir.

- Oui, bonne mère. Oui, mon Seigneur. Mais si tu ne peux me guérir, du moins fais-moi mourir. J'ai des chiens dans ma poitrine. La bouche de mes enfants, auxquels j'ai donné du doux lait, m'a apporté feu et amertume. Je souffre tant, Seigneur ! Je coûte tant ! Mon mari travaille au loin pour gagner notre pain. Sa vieille mère s'épuise. Et moi je meurs…A qui iront mes enfants quand ce mal m'aura fait mourir et qu'elle succombera à ses efforts épuisants ?

- Pour les oiseaux, il y a Dieu et il en est de même pour les petits de l'homme. Mais tu ne vas pas mourir. C'est ici que tu as si mal ? »

Jésus va poser la main sur le sein enveloppé de bandes.

« Ne me touche pas ! N'augmente pas ma souffrance ! » hurle la malheureuse.

Mais Jésus pose délicatement sa longue main sur la poitrine de la malade.

« Tu as réellement le feu là-dedans, pauvre Jérusa. Ton amour maternel t'a enflammé le sein. Mais tu n'as pas de haine pour ton époux, pour tes enfants, n'est-ce pas ?

- Pourquoi le devrais-je ? Lui, il est bon et m'a toujours aimée. Nous nous sommes aimés d'un amour sage et l'amour s'épanouit en donnant la vie…Et eux !…Je suis dans l'angoisse de les quitter, mais…Seigneur ! Mais le feu disparaît ! Mère ! Mère ! C'est comme si un ange du Ciel soufflait sur ma torture ! Ah ! Quelle paix ! N'enlève pas ta main, ne l'enlève pas, mon Seigneur. Appuie-la au contraire. Ah ! Quelle force ! Quelle joie ! Mes enfants ! Ici, mes enfants ! Je les veux ! Dina ! Osis ! Anne ! Seba ! Melchi ! David ! Jude ! Venez, venez ! Maman ne meurt plus ! Oh !…»

La jeune femme se retourne sur ses oreillers en pleurant de joie pendant qu'accourent les enfants. La vieille, à genoux, ne trouvant rien d'autre à dire, dans sa joie, entonne le cantique d'Azarias dans la fournaise. Elle le récite tout entier, de sa voix tremblante de vieille femme émue.

« Ah ! Seigneur ! Mais que puis-je faire pour toi ? Je n'ai rien pour te faire honneur ! » dit-elle finalement.

Jésus la relève et lui dit :

« Permets-moi seulement de me reposer de ma fatigue. Et surtout, tais-toi. Le monde ne m'aime pas. Je dois m'éloigner pour quelques

temps. Je te demande fidélité à Dieu et silence : à toi, à l'épouse, aux petits.

- Oh ! Ne crains rien ! Personne ne vient chez les pauvres gens ! Tu peux rester ici sans craindre qu'on te voie. Les pharisiens, hein ? Mais…et pour manger ? Je n'ai qu'un peu de pain…»

Jésus appelle judas.

« Prends de l'argent et va acheter tout ce qu'il faut. Nous allons manger et nous reposer chez ces braves gens, jusqu'au soir. Va et tais-toi.»

Puis, il s'adresse à la femme qu'il a guérie :

« Enlève tes pansements, lève-toi, aide ta belle-mère et réjouis-toi. Dieu t'a fait grâce pour récompenser tes vertus d'épouse. Nous allons rompre le pain ensemble car aujourd'hui le Seigneur Très-Haut est dans ta maison et il convient de le célébrer en lui faisant fête.»

Jésus sort, rejoignant Judas qui va sortir.

« Fais des courses abondantes, qu'ils en aient encore pour les jours qui viennent. Nous, nous ne manquerons de rien chez Lazare.»

Vision du 19 mars 1945, tome 2, p 403, § 134

LES MIRACLES DE LA DEUXIÈME ANNÉE.

Sommaire

Un an s'est écoulé depuis que Jésus a débuté sa mission et son premier miracle de début mars de l'an 27, à Cana. Le Messie commence à être connu dans plusieurs endroits où il est passé avec ses disciples, d'autant plus qu'il a laissé le témoignage de beaucoup plus d'une centaine de miracles déjà effectués et qui ont beaucoup frappé les esprits, outre les contacts et les fréquentations de Jésus qui ont scandalisé certains, notamment ceux auprès des Samaritains, des païens, des Romains et des prostituées.

Une des préoccupations importantes du Maître est la mise en place de son équipe de disciples et parmi eux celle des douze apôtres qui vont être définitivement élus en début de cette deuxième année. Ceux-ci ont maintenant tout laissé pour le suivre partout où il décide d'aller. Les visites et les rencontres s'enchaînent, non seulement en Judée et en Galilée, et entre les deux régions, en Samarie mais également dans les régions voisines de la Décapole, de la Pérée, jusqu'aux confins de la Syrie et du Liban.

C'est au cours de cette année que tous les apôtres, plutôt ébahis par leur succès, réaliseront leurs premiers miracles après un envoi en mission réussi. Pour eux seuls, Jésus leur révèlera encore sa puissance sur les éléments de la nature, avec sa célèbre marche, et celle de Pierre, sur les eaux du lac.

C'est également durant cette année que deux miracles frapperont les esprits d'une multitude de personnes, lors de la multiplication des pains, et d'un village tout entier, pour la résurrection du fils d'une veuve.

1. L'homme qui porte sa femme sur son dos.

Sommaire

C'est le 6 janvier de l'an 28

« Jésus marche devant, seul, en frôlant une haie de cactacées qui brillent au soleil avec leurs grosses palettes épineuses sur lesquelles il reste quelques fruits que le temps a rendu rouge brique ou sur lesquelles déjà rit quelque fleur précoce jaune teintée de cinabre. Derrière, les apôtres chuchotent entre eux et il semble qu'ils font vraiment des compliments au Maître. A un certain moment, Jésus se retourne brusquement et dit :

« Qui observe le vent ne sème pas, qui reste à regarder les nuages ne moissonne pas. » C'est un vieux proverbe mais je m'y tiens. Et vous voyez que là où vous craigniez de mauvais vents et ne vouliez pas rester, j'ai trouvé un terrain et la possibilité de semer. Malgré « vos » nuages, je suis certain d'avoir déjà moissonné.

- En attendant, personne ne t'a demandé de miracle. C'est une foi étrange qu'ils ont en toi !

- Et tu crois, Thomas, que seule la requête d'un miracle prouve qu'il y a la foi ? Tu te trompes. C'est tout le contraire. Celui qui veut un miracle pour pouvoir croire témoigne que, sans le miracle, preuve palpable, il ne croirait pas. Au contraire, celui qui dit : « Je crois » sur la simple parole d'autrui manifeste la foi la plus grande.

- De sorte que les Samaritains sont meilleurs que nous, alors !

- Je ne dis pas cela ! Mais dans leurs conditions d'affaiblissement spirituel, ils se sont montrés beaucoup plus capables d'entendre Dieu que les fidèles de Palestine. Vous le constaterez fréquemment au cours de votre vie et, je vous en prie, souvenez-vous de cet épisode pour savoir vous conduire sans préjugés à l'égard des âmes qui en viendront à croire au Christ.

- Pourtant, pardonne-moi, Jésus, si je te le dis, il me semble qu'avec toute la haine qui te poursuit, il est nuisible pour toi de susciter de nouvelles accusations. Si les membres du Sanhédrin savaient que tu as eu…

- Mais dis-le simplement : « de l'amour », car c'est cela que j'ai eu, Jacques, et que j'ai encore. Et toi, qui es mon cousin, tu peux comprendre que je ne puis ressentir autre chose que de l'amour…

- Mais toi, Maître, tu passes beaucoup de temps en pays idolâtre alors qu'on t'attend en tellement d'endroits en Israël. Tu dis que toute heure doit être consacrée au Seigneur. Est-ce que ce ne sont pas là des heures perdues ?

- Une journée employée à rassembler des brebis égarées n'est pas perdue. Elle n'est pas perdue, Philippe. Il est dit : « Observer la Loi, c'est multiplier les offrandes…mais faire preuve de miséricorde, c'est offrir un sacrifice. » Il est dit : « Donne au Très-Haut comme il t'a donné, avec générosité, selon tes moyens. » C'est ce que je fais, mon ami. Et offrir un sacrifice n'est pas du temps perdu. Je fais miséricorde et je me sers des moyens que j'ai reçus en offrant mon travail à Dieu. Restez donc dans la paix.

D'ailleurs…voici de quoi satisfaire ceux d'entre vous qui exigeaient une demande de miracle pour être convaincus que les gens de Sychar croient en moi : cet homme qui nous suit a sûrement une bonne raison de le faire. Arrêtons-nous. »

En effet, un homme s'avance. Il paraît courbé sous une lourde charge qu'il porte en équilibre sur ses épaules. Il voit que le groupe s'arrête et il s'arrête lui aussi.

« II nous veut du mal. Il s'arrête parce qu'il voit que nous nous en sommes aperçus. Ah ! ces Samaritains !

- En es-tu certain, Pierre ?

- Absolument !

- Alors, restez ici. Moi, je vais à sa rencontre.

- Non, Seigneur, pas ça. Si tu y vas, je viens aussi.

- Alors viens. »

Jésus se dirige vers l'homme. Pierre trottine à ses côtés, à la fois curieux et hostile. Quand ils sont à quelques mètres l'un de l'autre, Jésus dit :

« Que veux-tu, homme ? Qui cherches-tu ?

- Toi.

- Pourquoi ne m'as-tu pas cherché en ville ?

- Je n'osais pas…Si tu m'avais repoussé devant tout le monde, j'en aurais éprouvé trop de douleur et de honte.

- Tu pouvais m'appeler dès que j'ai été seul avec mes disciples.

- J'espérais te rejoindre quand tu aurais été seul, comme Photinaï. J'ai aussi une grande raison d'être seul avec toi…

- Que veux-tu ? Que portes-tu sur les épaules avec tant de peine ?

- Ma femme. Un esprit en a pris possession et a fait d'elle un corps mort et une intelligence éteinte. Je dois la faire manger, l'habiller, la porter comme un bébé. Cela l'a prise à l'improviste, sans maladie…On l'appelle la « possédée ». J'en souffre. Je peine et j'ai des dépenses. Regarde. »

L'homme dépose sur le sol son fardeau de chairs inertes enveloppées dans un manteau comme dans un sac et découvre le visage d'une femme encore jeune mais qu'on pourrait croire morte si elle ne respirait pas. Les yeux clos, la bouche entrouverte…La physionomie d'une personne qui a rendu son dernier soupir. Jésus se penche sur la malheureuse, couchée par terre : il la regarde, regarde l'homme :

« Tu crois que je le peux ? Pourquoi le crois-tu ?

- Parce que tu es le Christ.

- Mais tu n'as rien vu qui le prouve.

- J'ai entendu ta parole. Elle me suffit.

- Pierre, tu l'entends ? A ton avis, qu'est ce que je dois faire maintenant, devant une foi aussi parfaite ?

- Mais…Maître…Toi…Moi…Bref, fais-le, toi. »

Pierre est très gêné.

- Oui. Je le fais. Homme, regarde. »

Jésus saisit la femme par la main et ordonne :

- Quitte-la. Je le veux. »

La femme, jusqu'alors inerte, est prise d'une horrible convulsion d'abord muette, mais bientôt suivie de cris et des plaintes qui se terminent par un grand cri durant lequel elle ouvre les yeux jusqu'alors fermés. Elle se frotte les yeux comme si elle s'éveillait d'un cauchemar. Enfin elle se calme, regarde autour d'elle d'un air un peu abasourdi et dévisage d'abord Jésus, cet inconnu qui lui sourit…Elle regarde la poussière du chemin sur lequel elle est allongée, une touffe d'herbe. Elle regarde la haie de cactées, le ciel si bleu, puis elle tourne les yeux et voit son mari…son mari qui la regarde avec anxiété et observe attentivement tous ses mouvements. Elle sourit et puis, avec la complète liberté qui lui est revenue, elle saute sur ses pieds et se

réfugie sur la poitrine de son époux qui la caresse et l'embrasse en pleurant.

« Comment se fait-il que je sois ici ? Pourquoi ? Qui est cet homme ?

- C'est Jésus, le Messie. Tu étais malade. Il t'a guérie. Dis-lui que tu l'aimes bien.

- Oh ! Oui ! Merci…Mais qu'est-ce que j'avais ?

Mes enfants…Simon…Je ne me souviens pas d'hier, mais je me rappelle que j'ai des enfants…»

Jésus parle :

« Il ne faut pas te rappeler hier. Souviens-toi toujours d'aujourd'hui. Et sois bonne. Adieu. Soyez bons et Dieu sera avec vous. »

Et Jésus, suivi par la bénédiction du couple, se retire rapidement. Quand il rejoint les autres, toujours adossés à la haie, il ne leur parle pas. Mais il s'adresse à Pierre :

« Et maintenant, toi qui étais sûr que cet homme voulait me faire du mal, que dis-tu ? Simon, Simon ! Que de choses il te manque encore pour être parfait ! Que de choses il vous manque !

Excepté l'idolâtrie évidente, vous avez tous les péchés de ces gens-là, auxquels s'ajoute l'orgueil dans vos jugements. Maintenant, prenons notre repas. Nous ne pouvons arriver où je voulais avant la nuit. Nous dormirons dans quelque grange à foin si nous ne trouvons mieux. »

Les Douze, avec au cœur le sentiment de reproche, s'assoient sans parler et mangent leurs provisions… Le soleil d'une journée paisible illumine la campagne qui descend en douces ondulations vers une plaine… »

Vision et dictée du 26 avril 1945, tome 2, p 478, § 147.

2. L'officier du roi Hérode et Suzanne à Cana.

Sommaire

C'est le retour à Cana, la ville où a eu lieu le premier miracle de Jésus, le 11 janvier 28

…« Jésus prend la direction de la maison de Suzanne *(la mariée des noces de Cana)* avec ses cousins qui l'accompagnent. Arrivés à la maison, ils se reposent et se restaurent. Les parents et les amis de Cana l'écoutent comme on devrait toujours le faire. Jésus instruit simplement ces braves gens et console l'époux de Suzanne, qui doit être malade car elle n'est pas là. C'est alors qu'entre un homme bien vêtu qui se prosterne aux pieds de Jésus.

« Qui es-tu ? Que veux-tu ? »

Pendant que cet homme soupire et pleure, le maître de maison tire Jésus par un pan de son vêtement et lui chuchote :

« C'est un officier du Tétrarque *(Hérode).* Ne t'y fie pas trop.

- Parle donc. Que veux-tu de moi ?

- Maître, j'ai appris que tu es revenu. Je t'attendais comme on attend Dieu. Viens tout de suite à Capharnaüm. Mon fils est couché, tellement malade que ses heures sont comptées. J'ai vu Jean, ton disciple. C'est par lui que je sais que tu venais ici. Viens, viens tout de suite, avant qu'il ne soit trop tard.

- Comment ? Toi qui es au service de celui qui persécute le saint d'Israël *(Jean Baptiste)*, comment peux-tu croire en moi ? Vous ne croyez pas au Précurseur du Messie. Alors, comment pouvez-vous croire au Messie ?

- C'est vrai. Nous péchons par incrédulité et par cruauté. Mais aie pitié d'un père ! Je connais Kouza et j'ai vu Jeanne. Je l'ai vue avant et après le miracle, et j'ai cru en toi.

- Oui, vous êtes une génération si incrédule et perverse que, sans signes et sans prodiges, vous ne croyez pas. Il vous manque la première qualité indispensable pour obtenir le miracle.

- C'est vrai ! C'est tout à fait vrai ! Mais, tu le vois…Je crois en toi à présent et, je t'en prie : viens tout de suite à Capharnaüm. Je te ferai trouver une barque à Tibériade pour que tu viennes plus rapidement. Mais viens avant que mon enfant ne meure ! Bouleversé, il pleure.

- Je ne viens pas pour l'instant. Mais va à Capharnaüm. Dès maintenant ton fils est guéri et il vit.

- Que Dieu te bénisse, mon Seigneur. Je crois. Mais comme je veux que toute ma maison te fasse fête, viens ensuite chez moi, à Capharnaüm.

- Je viendrai. Adieu. Que la paix soit avec toi. »

L'homme sort en hâte et on entend aussitôt après le trot d'un cheval.

- Mais il est vraiment guéri, ce garçon ? demande l'époux de Suzanne.

- Tu t'imagines que je mens ?

- Non, Seigneur. Mais tu es ici et l'enfant est là-bas.

- Il n'y a pas de barrière pour mon esprit, ni de distance.

- Dans ce cas, mon Seigneur, toi qui as changé l'eau en vin à mes noces, change mes pleurs en sourire. Guéris Suzanne.

- Que me donneras-tu en échange ?

- La somme que tu veux.

- Je ne souille pas ce qui est saint avec le sang de Mammon. Je demande à ton âme ce qu'elle va me donner.

- Moi-même, si tu le veux.

- Et si je te demandais, sans discussion, un grand sacrifice ?

- Mon Seigneur, je te demande la santé physique de mon épouse et notre sanctification à tous. Je crois que, pour l'obtenir, aucun sacrifice ne me serait trop grand…

- Tu souffres pour ta femme. Mais si je la ramenais à la vie, en la conquérant pour toujours comme disciple, que dirais-tu ?

- Que…que tu en as le droit…et que…et que j'imiterai la promptitude d'Abraham à accomplir son sacrifice.

- Tu as bien parlé.

Ecoutez tous : le moment de mon sacrifice approche…Il me faut accomplir tout ce que je dois faire…Ma sagesse sait que les femmes pourront aider le Maître. Mais pour choisir les femmes qui ne sont pas libres, je dois les demander à leurs pères et à leurs époux. Acceptes-tu ?

- Seigneur… J'aime Suzanne et jusqu'à présent je l'ai aimée plus comme une chair que comme une âme. Mais, grâce à ton enseignement, quelque chose déjà est changé en moi et je vois en ma femme une âme aussi, en plus d'un corps. L'âme appartient à Dieu et tu es le Messie, Fils de Dieu. Je ne puis te disputer le droit sur ce qui appartient à Dieu. Si Suzanne veut te suivre, je ne m'y opposerai pas. Seulement, je t'en prie, opère le miracle de la guérir dans la chair et moi dans mes sens…

- Suzanne est guérie. Elle viendra dans quelques heures te partager sa joie. Laisse son âme suivre son impulsion sans parler de ce que j'ai dit. Tu verras que son esprit viendra à moi avec la spontanéité de la flamme qui tend vers le haut. Et cela ne fera pas mourir son amour d'épouse pour autant, au contraire, il s'élèvera à son plus haut degré : aimer avec ce qu'il y a de meilleur en nous, l'âme.

- Suzanne t'appartient, Seigneur. Elle devait mourir lentement, avec de grandes souffrances. Et, une fois morte, je l'aurais vraiment perdue sur terre. Les choses étant comme tu dis, je l'aurai encore à mes côtés pour me conduire sur tes chemins. Dieu me l'a donnée et Dieu me l'enlève. Que le Très-Haut soit béni pour le don qu'il m'a fait et celui qu'il me demande. »

Vision et dictée du 1er mai 1945, tome 2, p 492, § 151.

3. La petite fille romaine de Césarée Maritime.

Sommaire

Depuis le sud du lac de Tibériade, Jésus se rend directement à la grande ville de garnison au bord de la mer Méditerranée pour y arriver, ce 19 janvier 28.

« Jésus est à Césarée Maritime. Il n'est plus sur la place de la veille mais plus à l'intérieur, d'où sont visibles le port et les navires. Beaucoup d'entrepôts et de boutiques s'élèvent ici…L'endroit bourdonne des allées et venues de la foule. Jésus attend avec Simon et ses cousins que les autres aient pris les vivres dont ils ont besoin. Des enfants regardent avec curiosité Jésus qui les caresse doucement tout en parlant avec ses apôtres. Jésus dit :

« Il me déplaît de voir qu'on est mécontent que j'aille auprès des païens. Mais je ne peux faire autre chose que mon devoir et être bon avec tout le monde. Efforcez-vous d'être bons, au moins vous trois et Jean ; les autres vous suivront par imitation.

- Mais comment faire pour être bon avec tout le monde ? Ces gens nous méprisent, nous oppriment, ne nous comprennent pas, ont plein de vices…, dit Jacques, fils d'Alphée, en s'excusant.

- Comment faire ? Tu es content d'être né d'Alphée et de Marie *(l'oncle et la tante de Jésus, frère de Joseph) ?*

- Oui, bien sûr. Pourquoi me demandes-tu cela ?

- Et si Dieu t'avait interrogé avant ta conception, aurais-tu voulu naître d'eux ?

- Mais oui. Je ne comprends pas.

- Et si au contraire, tu étais né païen, qu'est-ce que tu aurais dit en t'entendant accuser d'avoir voulu naître un païen ?

- J'aurais dit…j'aurais dit : « Je n'en suis pas responsable. Je suis né de lui mais j'aurai pu naître d'un autre. » J'aurais dit : « Il n'est pas juste de m'accuser. Si je ne fais pas de mal, pourquoi me haïssez-vous ?

- Tu l'as dit. Eux aussi, que vous méprisez en tant que païens, peuvent dire la même chose. Tu n'as pas de mérite à être né d'Alphée qui est un vrai juif. Tu dois seulement en remercier l'Eternel parce qu'il t'a fait un grand don et par reconnaissance et humilité, chercher à amener au vrai Dieu ceux qui ne l'ont pas reçu. Il faut être bon.

- Il est difficile d'aimer ceux qu'on ne connaît pas !

- Non. Regarde. Toi, petit, viens ici. »

Un garçon d'environ huit ans qui jouait dans un coin avec deux autres camarades, s'approche. C'est un garçon robuste aux cheveux noirs alors que son teint est très blanc.

« Qui es-tu ?

- Je suis Lucius, Caïus Lucius, fils de Caïus Marius, je suis romain, fils du décurion de garde resté ici après avoir été blessé.

- Et ceux-ci, qui sont-ils ?

- Ce sont Isaac et Tobie. Mais on ne doit pas le dire, parce qu'ils sont punis.

- Pourquoi ?

- Parce qu'ils sont hébreux, et moi, romain et on ne peut pas.

- Mais tu restes avec eux. Pourquoi ?

- Parce que nous nous aimons bien. Nous jouons toujours ensemble aux dés ou à sauter. Mais on le fait en cachette.

- Et moi, tu m'aimerais bien ? Je suis Hébreu, moi aussi et je ne suis pas un enfant. Réfléchis : je suis un maître, on pourrait dire un prêtre.

- Et qu'est-ce que cela peut me faire ? Si tu m'aimes bien, je t'aime bien et je t'aime bien parce que tu m'aimes bien.

- Comment le sais-tu ?

- Parce que tu es bon. Celui qui est bon aime bien.

- Voilà, mes amis, le secret pour aimer : être bon. Alors on aime sans se demander si un tel a la même foi ou non. »

Et Jésus, tenant par la main le petit Caïus Lucius, s'en va distribuer quelques caresses aux enfants hébreux qui, apeurés, se sont cachés derrière une porte cochère ; il leur dit :

« Les enfants bons sont des anges. Les anges ont une seule patrie : le paradis. Ils ont une seule religion : celle du Dieu unique. Ils ont un seul temple : le cœur de Dieu. Aimez-vous bien, comme des anges, toujours.

- Mais si on nous voit, on nous frappe. »

Jésus hoche tristement la tête sans répondre.

Une femme grande et plantureuse appelle Lucius qui quitte Jésus en s'écriant : « Maman ! » et il lance à la femme :

« J'ai un grand ami, tu sais ? C'est un maître !... »

Au lieu de s'éloigner avec son fils, la femme vient vers Jésus et l'interroge :

« Salut. C'est toi, l'homme de Galilée qui parlait hier au port ?

- Oui, c'est moi.

- Alors attends-moi là. Je reviens tout de suite.

Et elle s'en va avec l'enfant. Entre temps, les autres apôtres sont arrivés, sauf Matthieu et Jean. Ils demandent :

« Qui était-ce ?

- Une Romaine, je crois, répondent Simon et les autres.

- Et que voulait-elle ?

- Elle nous a dit d'attendre ici. Nous n'allons pas tarder à le savoir. »

Cependant, des gens se sont approchés et attendent avec curiosité. La femme revient avec d'autres romains.

« Tu es donc le Maître ? » interroge un homme qui semble être le serviteur d'une maison riche. Après confirmation, il demande :

« Cela t'ennuierait-il de guérir la petite fille d'une amie de Claudia ? *(Procula, la femme de Ponce Pilate)* L'enfant est mourante car elle s'étouffe et le médecin ne sait pas de quoi elle meurt. Hier soir, elle était en bonne santé. Ce matin, elle est à l'agonie.

- Allons-y. »

Ils font quelques pas dans la rue qui mène à l'endroit où ils étaient hier et arrivent au portail grand ouvert d'une maison habitée, semble-t-il, par des Romains.

« Attends un moment. »

L'homme entre rapidement et revient aussitôt disant :

« Viens. »

Mais avant même que Jésus puisse entrer, une jeune femme d'aspect distingué, mais visiblement au désespoir, en sort. Elle tient dans les bras une petite fille de quelques mois qui s'abandonne, livide comme un noyé. Elle doit avoir une diphtérie aigue et est sur le point de mourir. La femme se réfugie sur la poitrine de Jésus, comme un naufragé sur un écueil. Ses pleurs sont tels qu'elle ne peut parler.

Jésus prend l'enfant qui a de petits mouvements convulsifs dans ses menottes cireuses aux ongles déjà violets. Il la lève. Sa petite tête pend sans force, en arrière. Sa mère, sans montrer le moindre orgueil d'une Romaine devant un Hébreu, s'est laissée glisser dans la poussière aux pieds de Jésus, et elle sanglote, le visage levé, les cheveux à moitié dénoués, les bras agrippés au vêtement et au manteau de Jésus. Derrière et autour d'eux, des Romains de la maison et des Hébreux de la ville regardent.

Jésus mouille son index avec de la salive, le glisse dans la petite bouche haletante et l'enfonce profondément. La fillette se débat et devient encore plus noire. Sa mère crie : « Non ! Non ! »

Et semble se tordre sous un couteau qui la transperce. Les gens retiennent leur souffle.

Mais le doigt de Jésus sort un amas de membranes purulentes. La fillette ne se débat plus et après avoir versé quelques larmes, se calme avec un sourire innocent, agitant ses menottes et remuant les lèvres comme un oiseau qui pépie en battant des ailes, dans l'attente de la becquée.

« Prends-la, femme. Donne-lui ton lait. Elle est guérie. »

La mère est tellement abasourdie qu'elle prend la petite et, restant comme elle est, dans la poussière, elle l'embrasse, la caresse, lui donne le sein, folle, oublieuse de tout ce qui n'est pas sa petite fille.

Un Romain demande à Jésus :

« Mais comment as-tu pu ? Je suis médecin du proconsul et je suis savant. J'ai essayé d'enlever l'obstacle, mais il était vraiment trop enfoncé ! Et toi…juste comme ça…

- Tu es savant mais tu n'as pas le vrai Dieu avec toi. Qu'il en soit béni ! Adieu. »

Jésus fait mine de s'éloigner. A ce moment, un petit groupe de juifs éprouve le besoin d'intervenir :

« Comment t'es-tu permis d'aborder des étrangers ? Ils sont corrompus, impurs et quiconque les approche devient comme eux. »

Jésus les regarde, ils sont trois, fixement, avec sévérité, puis il parle :

« N'es-tu pas Aggée ? L'homme d'Azot, venu ici au mois de Tisri dernier, pour chercher à conclure des affaires avec un marchand qui réside près des fondations de la vieille source ? Et toi, n'es-tu pas Joseph de Rama, venu ici pour consulter le médecin romain et, comme moi, tu sais pourquoi ? Alors ? Vous ne vous croyez pas impurs ?

- Le médecin n'est jamais un étranger. Il soigne le corps et le corps est le même pour tous.

- L'âme aussi et même plus que le corps. Du reste, qu'est-ce que j'ai soigné ? Le corps innocent d'une enfant et c'est de la même manière que j'espère guérir les âmes des étrangers, qui, elles, ne sont pas innocentes. Comme médecin et comme Messie, je peux donc aborder n'importe qui.

- Non. Tu ne le peux pas.

- Non, Aggée ? Et toi, pourquoi fais-tu des affaires avec un marchant romain ?

- Nos seuls contacts, ce sont la marchandise et l'argent.

- Et, sous prétexte que tu ne touches pas sa chair, mais seulement ce que sa main a touché, tu penses ne pas te contaminer ! Ah ! Hommes aveugles et cruels. Ecoutez tous… »

Jésus se lance dans un long discours où il rappelle des versets du Livre des Prophètes. Il reproche l'hypocrisie des pharisiens qui cherchent des prétextes religieux arrangeant leurs intérêts. Puis, il les congédie avec des mots très durs non sans avoir loué l'Eternel.

« Les trois hommes se sont enfuis sous la grêle des reproches. Tous les autres, Romains ou Hébreux, sont restés, bouche bée. La femme romaine avec la petite fille rassasiée de lait et qui dort tranquillement sur le sein de sa mère, est restée là où elle était, presque aux pieds de Jésus et elle pleure de joie maternelle et d'émotion spirituelle. Un grand nombre pleure à la conclusion irrésistible de Jésus qui paraît flamboyer dans son extase.

Baissant les yeux et son esprit du Ciel sur la terre, Jésus voit la foule, voit la mère… et, en passant, après un geste d'adieu à tous, il effleure de la main la jeune Romaine comme pour la bénir de sa foi. Et il s'en va avec ses disciples pendant que les gens, encore sous le coup de l'émotion, restent sur place. »

Vision et dictée du 5 mai 1945, tome 2, p 507, § 155.

La petite fille que Jésus a guérie s'appelle Faustina et sa mère Valéria. Ce miracle fera beaucoup de bruit chez les patriciennes de l'entourage de Ponce Pilate et suscitera une première rencontre concertée de Jésus avec les dignitaires romaines dans une roseraie au bord du lac de Tibériade. Valéria débute alors sa conversion en délaissant petit à petit la vie corrompue de Romains, comme beaucoup de ses amies qui commencent à être sensibles au message de Jésus.

4. Elisée, l'enfant mordu par un serpent.

Sommaire

« Jésus est sur le point d'arriver en barque à Capharnaüm. Le soleil va se coucher et le lac n'est qu'un scintillement jaune-rouge.

Tandis que les deux barques manoeuvrent pour accoster, Jean dit :

« Je me dépêche d'aller chercher de l'eau à la fontaine pour que tu puisses te désaltérer.

- L'eau est bonne, ici, s'exclame André.

- Oui, elle est bonne. Et votre amour me la fait paraître encore meilleure.

- Moi, je vais porter le poisson à la maison. Les femmes le prépa-reront pour le repas. Tu nous parleras ensuite, à elles et à nous ?

- Oui, Pierre.

- C'est le plus beau, maintenant, de revenir chez soi. Auparavant, nous avions l'air de nomades. Mais maintenant, avec les femmes, il y a plus d'ordre, plus d'amour. Et puis, voir ta Mère me fait oublier toute fatigue. Je ne sais… »

Jésus sourit et se tait. La barque s'échoue sur la grève. Jean et André, en sous-vêtements courts, sautent dans l'eau et tirent la barque sur la rive avec l'aide des garçons puis disposent la planche qui sert de pont. Jésus est le premier à descendre ; il attend que la seconde barque soit amarrée pour s'unir à tous ses disciples. Puis, à pas lents, ils s'avancent vers la fontaine. C'est une fontaine naturelle, une source qui jaillit en peu en dehors du village et dont l'eau retombe sur un bassin de pierre, fraîche, abondante, argentée. Jean, qui a couru en avant avec l'amphore, est déjà de retour et tend le broc ruisselant à Jésus qui boit à longues gorgées.

« Comme tu avais soif, mon Maître ! Et moi, comme un sot, je ne m'étais pas procuré de l'eau !

- Cela ne fait rien, Jean. Maintenant tout est passé » répond Jésus avec une caresse.

Ils sont sur le point de revenir quand ils voient Simon-Pierre, qui était allé porter ses poissons chez lui, arriver aussi vite qu'il le peut.

« Maître, Maître ! crie t-il, à bout de souffle. Tout le village est en émoi, car l'unique petit-fils d'Eli le pharisien est en train de mourir à la suite d'une morsure de serpent. Contre la volonté de sa mère, il était parti avec le vieil homme dans leur oliveraie. Eli surveillait les travaux et l'enfant jouait près des racines d'un vieil olivier. Il a mis la main dans un trou dans l'espoir d'y trouver quelque lézard mais c'est un serpent qu'il a trouvé. Le vieillard a l'air d'un fou. La mère de l'enfant, qui, entre parenthèses, déteste son beau père et à juste titre, l'accuse d'assassinat. L'enfant se refroidit rapidement. Entre parents, ils ne se sont jamais aimés ! Or on ne peut être plus de la même famille que cela !

- Les querelles de familles sont une bien triste chose !

- Mais, Maître, je dis que les serpents n'ont pas aimé le serpent Eli. Et ils ont tué le petit serpent. Je regrette qu'il m'ait vu et qu'il m'ait crié : « Le Maître est là , » Et je regrette pour le petit. C'était un bel enfant et ce n'est pas sa faute s'il est petit-fils d'un pharisien.

- Effectivement, ce n'est pas sa faute. »

Ils se dirigent vers le village et voient venir à leur rencontre une foule de personnes qui crient et pleurent, le vieil Eli en tête.

« Il nous a trouvés ! Retournons sur nos pas !

- Mais pourquoi ? Ce vieil homme souffre.

- Ce vieil homme te déteste, souviens-t-en : c'est l'un de tes accusateurs les plus acharnés auprès du Temple.

- Je me souviens que je suis la Miséricorde. »

Le vieil Eli, échevelé, bouleversé, les vêtements en désordre, court vers Jésus bras tendus et s'écroule à ses pieds en criant :

« Pitié ! Pitié ! Pardon ! Ne te venge pas de ma dureté de cœur sur un innocent. Toi seul peux le sauver ! Dieu, ton Père, t'a conduit ici. Je crois en toi ! Je te vénère ! Je t'aime ! Pardon ! Je me suis montré injuste et menteur ! Mais me voilà puni. Ces heures sont à elles seules une punition. A l'aide ! C'est le garçon, le seul fils de mon garçon qui est mort. Et elle m'accuse de l'avoir tué. »

Il pleure en se frappant la tête contre terre en cadence.

« Allons, ne pleure pas comme ça. Veux-tu mourir sans plus te soucier de voir grandir cet enfant ?

- Il meurt ! Il meurt ! Il est peut-être déjà mort. Fais-moi mourir, moi aussi. Que je n'aie pas à vivre dans cette maison vide ! Oh, mes tristes derniers jours !

- Eli, relève-toi et allons-y…

- Tu…tu viens vraiment ? Mais sais-tu qui je suis ?

- Un malheureux. Allons. »

Le vieil homme se lève et dit :

« Je pars en avant, mais toi, cours, dépêche-toi ! »

Et il s'en va d'autant plus rapidement que le désespoir lui aiguillonne le cœur.

« Seigneur, crois-tu que cela puisse le faire changer ? Ah ! Quel miracle inutile ! Laisse donc mourir ce petit serpent ! Le vieux mourra de chagrin et…ça en fera un de moins sur ta route. C'est Dieu qui a pensé à…

- Simon ! En vérité, en ce moment c'est toi le serpent. »

Repoussant sévèrement Pierre, qui reste tête basse, Jésus va de l'avant.

Près de la place la plus grande de Capharnaüm se trouve une belle maison devant laquelle la foule fait grand bruit… Jésus s'y rend et il est sur le point d'y arriver lorsque, par la porte grande ouverte, sort le vieillard, suivi d'une femme échevelée qui serre dans ses bras un petit être à l'agonie. Le venin paralyse déjà ses organes et la mort est proche. Sa menotte blessée pend avec la marque de la morsure à la base du pouce. Eli ne cesse de crier :

« Jésus ! Jésus ! »

Jésus, serré, écrasé par la foule qui l'empêche presque de faire le moindre geste, prend cette menotte, la porte à la bouche, suce la blessure, puis souffle sur le petit visage cireux aux yeux vitreux à demi-clos. Puis il se redresse en disant :

« Voilà, l'enfant s'éveille. Ne l'effrayez pas par tous vos visages bouleversés. Il aura déjà bien assez peur en souvenir du serpent. »

De fait, l'enfant, dont le visage reprend couleur, ouvre la bouche et bâille longuement, se frotte les yeux puis les ouvre, ouvre la bouche ébahi de se trouver au milieu de tant de monde. Puis il se souvient et tente de fuir en faisant un bond si soudain qu'il serait tombé si Jésus ne l'avait reçu promptement dans ses bras.

« Du calme ! De quoi as-tu peur ? Regarde ce beau soleil ! Voilà le lac, ta maison et ici, ta maman et ton grand-père.

- Et le serpent ?

- Disparu. C'est moi qui suis là.

- Toi, oui… »

L'enfant réfléchit…puis il ajoute :

« Mon grand-père me disait de te traiter de « maudit ». Mais je ne le fais pas. Moi, je t'aime bien.

- Moi, j'ai dit cela ? Cet enfant délire ! N'en crois rien, Maître. Je t'ai toujours respecté. »

Une fois sa peur surmontée, sa vieille nature réapparaît.

« Les paroles ont de la valeur ou non. Je les prends pour ce qu'elles valent. Adieu, mon petit, adieu, femme, adieu, Eli. Aimez-vous bien et aimez-moi, si vous le pouvez. »

Jésus tourne le dos et se dirige vers la maison où il habite.

« Pourquoi, Maître, ne pas avoir accompli un miracle éclatant ? Tu aurais dû ordonner au venin de quitter l'enfant, tu aurais dû te montrer Dieu. Au lieu de cela, tu as sucé le venin comme l'aurait fait le premier venu. »

Judas n'est pas très content. Il aurait voulu quelque chose de sensationnel.

Mais d'autres sont du même avis :

« Tu devais écraser cet ennemi de toute ta puissance. Tu as entendu, hein ? Son venin est aussitôt réapparu.

- Peu importe le venin. Observez plutôt que, si j'avais agi comme vous l'auriez souhaité, il aurait dit que Béelzéboul m'aidait. Dans son âme en ruines, il peut encore admettre mon pouvoir de médecin. Pas davantage. Le miracle amène à la foi ceux qui sont déjà sur cette route. Mais chez ceux qui n'ont pas d'humilité, la foi prouve toujours l'existence de l'humilité dans une âme, le miracle les pousse au blasphème. Par conséquent, mieux vaut éviter ce risque en recourant à des procédés apparemment humains. C'est la misère des incrédules, leur misère inguérissable. Il n'y a pas d'argent qui la fasse disparaître car aucun miracle ne porte à croire ni à être bons. Peu importe. Je fais mon devoir, eux suivent leurs tendances mauvaises.

- Mais alors, pourquoi l'avoir fait ?

- Parce que je suis la Bonté et afin que l'on ne puisse dire que j'ai été vindicatif à l'égard de mes ennemis et provocateur vis-à-vis de ceux qui le sont. J'accumule sur leur tête des charbons ardents. Et ce sont eux qui me la présentent pour que je les accumule. Judas, fils de Simon, sois bon, ne cherche pas à agir comme eux. Mais cela suffit. Allons chez ma Mère. Elle sera heureuse de savoir que j'ai guéri un enfant. »

Cette vision et cette dictée ont eu lieu le 11 mai 1945, mais elles sont suivies d'une autre scène, deux jours après, dont quelques extraits complètent bien la gratitude finale de la famille de l'enfant.

…Après la préparation du repas à laquelle assistent la Mère de Jésus mais aussi sa belle sœur et Suzanne de Cana :

…« Le dîner est enfin prêt et les femmes préparent la table dans la grande salle de l'étage de la maison, apportent les plats, puis se retirent en bas. Seuls les hommes restent et Jésus offre, bénit et distribue les parts. Mais après quelques bouchées à peine, Suzanne monte annoncer :

« Eli est arrivé avec des serviteurs et de nombreux cadeaux. Mais il souhaiterait te parler.

- Je viens tout de suite. Ou plutôt, fais-le monter. »

Suzanne sort et revient peu après avec le vieil Eli accompagné de deux serviteurs qui portent un grand panier. Derrière, les femmes, Marie exceptée, observent avec curiosité.

« Que Dieu soit avec toi, mon bienfaiteur, salue le pharisien.

- Et avec toi, Eli. Entre. Que veux-tu ? Ton petit-fils est encore malade ?

- Oh ! Il va très bien ! Il saute dans le jardin comme un cabri. Mais, tout à l'heure, j'étais tellement bouleversé, tellement sens dessus dessous que j'ai manqué à tous mes devoirs. Je désire te prouver ma reconnaissance et je te prie de ne pas refuser les petits cadeaux que je t'offre : un peu de nourriture pour tes disciples et toi. Ce sont des produits de mes domaines. Et puis…je voudrais…je voudrais t'avoir à table demain pour te dire encore merci et te faire honneur en compagnie d'amis. Ne refuse pas, Maître. Je pourrais croire que tu ne m'aimes pas et que, si tu as guéri Elisée, c'est seulement par amour pour lui, pas pour moi.

- Je te remercie. Mais ces cadeaux n'étaient pas nécessaires.

- Tous les grands et les savants les acceptent. C'est l'usage.

- Moi aussi. Mais il y a surtout un cadeau que j'accepte bien volontiers, que je cherche même.

- De quoi s'agit-il ? Dis-le moi. Si je peux, je te l'offrirai.

- Il s'agit de votre cœur, de votre pensée. Donnez-les-moi, pour votre bien.

- Mais je te les consacre. Jésus béni ! En douterais-tu ? J'ai eu…oui…j'ai eu des torts envers toi. Mais, maintenant, j'ai compris. J'ai aussi appris la mort de Doras qui t'avait offensé…Pourquoi souris-tu, Maître ?

- Un souvenir…

- Je pensais que tu ne croyais pas à ce que je disais.

- Oh si ! Je sais que la mort de Doras t'a ému plus encore que le miracle de ce soir. Mais ne crains pas Dieu, si réellement tu as compris et si réellement tu veux être dorénavant l'un de mes amis.
- Je vois que tu es vraiment prophète. Moi, c'est vrai, je craignais davantage …Je venais surtout à toi par crainte d'un châtiment semblable à celui de Doras. Et, ce soir, je me suis dit : « Voilà, le châtiment est venu : il est encore plus atroce parce qu'il n'a pas frappé

le vieux chêne dans sa propre vie, mais dans ses affections, dans sa joie de vivre, en foudroyant le petit chêne qui faisait toute ma joie. » C'est cela qui m'amenait, plus encore que mon malheur. J'avais compris que cela aurait été juste, comme pour Doras…

- Tu avais compris que cela aurait été juste, mais tu ne croyais pas encore en celui qui est bon.

- Tu as raison. Mais maintenant, ce n'est plus la même chose. J'ai compris. Alors, tu viens chez moi, demain ?

- Eli, j'avais décidé de partir dès l'aurore. Mais pour que tu ne puisses pas t'imaginer que je te méprise, je repousse mon départ d'un jour. Demain, je viendrai chez toi.

- Ah ! tu es vraiment bon ! Je m'en souviendrai toujours.

- Adieu, Eli, et merci pour tout. Ces fruits sont superbes, ces fromages doivent être très crémeux, le vin est certainement des meilleurs. Mais tu pouvais tout donner aux pauvres en mon nom.

- Il y en a pour eux aussi, si tu veux, au fond. C'était une offrande pour toi.

- Alors nous distribuerons celle-là ensemble, demain, avant ou après le repas, comme tu veux. - Que la nuit te soit paisible, Eli.

- A toi de même, Adieu. »

Il part avec ses serviteurs. Pierre, qui a vidé, avec quelques mimiques expressives, tout ce que contenait le panier pour le rendre aux serviteurs, pose une bourse sur la table devant Jésus et, comme s'il terminait une réflexion intérieure, constate :

« Ce sera bien la première fois que ce vieil hibou fait l'aumône.

- C'est vrai, confirme Matthieu. Moi, j'étais avare, mais lui, il me dépassait. Par son usure *(prêts avec intérêts)*, il a multiplié ses biens par deux.

- Eh bien…s'il se repend…C'est beau, n'est-ce pas ? dit Isaac.

- Oui, c'est beau. Et il semble bien qu'il en soit ainsi, approuvent Philippe et Barthélemy.

- Le vieil Eli converti ! Ah, ah !

Pierre rit de bon cœur…. »

Le lendemain Jésus avec seulement Judas vont ensemble au banquet offert par Eli avec quatre autres pharisiens. La discussion tourne sur l'esclavage de la Palestine par les Romains, sans que Jésus n'accepte de pousser à la révolte. A la fin Jésus cite le Livre des Rois où apparaît qu'aucun royaume humain, aussi puissant soit-il, n'est universel ni éternel…Mais les bonnes intentions d'Eli ne dureront pas. Il retournera à la haine envers Jésus, jusqu'au pied de la croix, lors de la mort de Jésus.

5. Les guérisons lors de l'élection des douze apôtres.

Sommaire

Les jours suivants, Jésus a amené les « douze », seuls avec lui, dans une gorge disposant de grottes éloignées du lac de Tibériade pour faire une retraite de prières qui durera une semaine. C'est alors qu'il leur dit que « le monde les attend *», car ils ne sont plus* « les disciples préférés mais les apôtres » *de Jésus,* « les chefs de mon Eglise *», et il leur explique la tâche qui les attend. Avant de repartir de là, il leur donne le programme des jours suivants :*

« Partons. Allons à la rencontre des autres : ils sont nombreux à attendre ma venue. Ensuite, j'irai pour quelques heures à Tibériade et vous, vous parlerez de moi en allant m'attendre au pied de la montagne sur la route directe de Tibériade à la mer. J'y viendrai et je monterai pour prêcher. Notre séjour est terminé et votre élection est faite. »

En ce jour, on retrouve Jésus : « A mi-pente, rencontrant de nombreux disciples, ainsi que beaucoup de gens qui se sont peu à peu unis aux disciples. Ce qui les a amenés là, à cet endroit isolé, c'est le besoin de miracle ou le désir d'entendre parler Jésus. Ils y sont venus en toute assurance, sur l'indication de gens ou par instinct spirituel…

A toutes ces personnes qui l'ont attendu sans fatigue ni crainte, Jésus prodigue des secours en miracles et en paroles. Que de miracles ! C'est une floraison semblable à celle qui orne les pentes de la montagne : des miracles éclatants, comme celui d'un enfant qu'on a arraché à une meule de foin en flammes, atrocement brûlé. On l'a amené sur une civière, tel un amas de chair à vif qui geint plaintivement sous le drap dont on l'a recouvert tant son aspect est atroce. Il allait mourir. Jésus le guérit en soufflant sur lui et fait disparaître totalement les brûlures. L'enfant se lève, tout nu, et court allègrement vers sa mère qui, en pleurant de joie, caresse son corps complètement guéri, sans la moindre trace de cicatrice…

Il y a aussi le miracle de ce vieillard pris par des quintes de toux qui dit :

« Ce n'est pas pour moi, mais parce que je dois servir de père à mes petits enfants orphelins ; or je ne peux travailler le sol avec ces humeurs qui me restent dans la gorge et qui m'étouffent… »

Et encore, dans toute cette foule sans savoir à qui s'adressent ces mots, ce miracle invisible, mais non moins certain, que provoque cette parole de Jésus :

« L'un de vous pleure en son âme et n'ose pas demander : « Aie pitié ! » Je lui réponds : « Qu'il en soit comme tu le demandes. Toute pitié. Afin que tu saches que je suis la Miséricorde ; » Seulement à mon tour, je te demande : « Fais preuve de générosité. Montre-toi généreux avec Dieu. Romps tout lien avec le passé. Tu entends Dieu et puisque tu l'entends, viens à lui d'un cœur libre et avec un amour plénier. »

Jésus dit encore :

« Voici mes apôtres…Adressez-vous à eux en toute confiance. Ils ont appris de moi tout ce dont vous avez besoin pour vos âmes. »

Les apôtres regardent Jésus d'un air effaré…mais Jésus fait un geste d'adieu et de bénédiction et s'éloigne en fendant la foule qui refuse de

le laisser partir. C'est alors que se produit le dernier miracle, celui d'une petite vieille à demi paralysée, amenée là par son petit-fils. Elle agite joyeusement son bras droit jusqu'alors inerte et s'exclame :

« Il m'a effleurée de son manteau et me voilà guérie ! Je ne le lui demandais même pas, parce que je suis vieille…mais il a eu pitié de mon désir secret. Il m'a effleuré le bras de son manteau, d'un pan de son manteau, il m'a guérie ! Ah, quel grand fils a eu notre saint David ! Gloire à son Messie ! Voyez donc ! Regardez ! Ma jambe bouge elle aussi, comme mon bras…Oh ! Je suis comme à vingt ans ! »

L'affluence d'un grand nombre de personnes vers la vieille femme, qui crie son bonheur à pleine voix, permet à Jésus de se dégager sans en être empêché… »

Les apôtres se mettent à improviser un discours à la foule et c'est surtout l'apôtre Jean qui étonne tout le monde par son éloquence et la justesse de l'enseignement qu'il donne, comme si c'était Jésus « qui parlait en lui ». C'est la première manifestation organisée par les apôtres seuls…

Vision et dictée du 18 mai 1945, tome 3, p 43, § 166.

6. Les guérisons lors des sermons sur la Montagne.

Sommaire

Jésus commence un cycle d'une semaine complète pour un enseignement sur la doctrine qu'il souhaite voir se développer en approfondissement de la religion existante mal pratiquée ou en remplacement de rites païens découlant des croyances des occupants romains.

Le 13 février 28, Jésus arrive près d'une montagne sur une sorte de plateau qui domine au lointain le lac de Tibériade, d'un côté et le sommet imposant et enneigé du mont Hermon, de l'autre. Les apôtres l'attendent mais aussi une petite foule, dont des scribes et des fidèles du Temple de Jérusalem. Bien que le soir approche, Jésus, assis sur un rocher, commence un premier enseignement préparatoire s'adressant plutôt à la centaine de disciples présents autour de lui, avec pour thème la « lumière » qui doit être dans le cœur de chacun… Il n'y a pas de miracle ce soir là.

Au deuxième jour, le lundi, et au même endroit, l'organisation se fait sentir meilleure :

… « Il y a une foule nombreuse, de toutes conditions, venue de toutes les régions de Palestine. Les apôtres sont perdus dans la foule, mais telles des abeilles qui vont et qui viennent près de la ruche, ils reviennent de temps à autre auprès du Maître, pour le renseigner, le questionner ou pour avoir le plaisir que le Maître les regarde de près… »

C'est ce jour là que Jésus dévoile les neufs béatitudes bien connues dans les évangiles canoniques mais, ici, très longuement commentées pour chacune d'entre elles. A la fin, Jésus termine en disant :

« Allez. Demain, je vous parlerai encore. Que restent seulement les malades pour que je les secoure de leurs peines. Que la paix soit avec

vous et que la méditation du salut par le moyen de l'amour vous mette sur la route qui aboutit au Ciel. »

Toujours au même lieu et la même heure, a lieu le troisième sermon.

« Il y a encore plus d'affluence. Dans un coin, près d'un sentier, comme s'il voulait entendre sans provoquer l'hostilité de la foule, se tient un Romain avec son vêtement court. Etienne et Hermas sont encore là… »

Un des thèmes abordés est celui se rapportant à « l'ancienne parole : Œil pour œil, dent pour dent. » *L'hypocrisie des pharisiens est également évoquée. Jésus termine son long discours par :*

…« En toutes choses, élevez votre regard vers Dieu. Demandez-vous : « Ai-je le droit de faire aux autres ce que Dieu ne me fait pas, à moi ? » Car Dieu n'est pas inexorable et obstiné comme vous. Malheur à vous s'il l'était ! Personne ne serait sauvé. Que cette réflexion vous amène à des sentiments doux, humbles, pleins de pitié. Alors vous obtiendrez de Dieu votre récompense, ici-bas et après.

Il y a ici, devant moi, un homme qui me hait et qui n'ose pas me dire : « Guéris-moi » parce qu'il sait que je connais ses pensées. Mais moi, je dis : « Qu'il te soit fait comme tu le désires. Et comme les écailles tombent de tes yeux, que la rancœur et les ténèbres te tombent du cœur. » Partez tous avec ma paix. Je vous parlerai demain ».

Les gens s'éloignent lentement ; ils attendent peut-être l'annonce d'un miracle qui ne se produit pas. Même les apôtres et les disciples les plus anciens, restés sur la montagne, demandent :

« Mais qui était-ce ? Il n'est peut-être pas guéri ? »

Et ils insistent auprès du Maître resté debout, les bras croisés, qui regarde les gens descendre.

Dans un premier temps, Jésus ne répond pas, puis il dit :

« Les yeux sont guéris, mais pas l'âme. Elle ne le peut pas car elle est chargée de haine.

- Mais qui est-ce ? Ce Romain, peut-être ?

- Non, Un pauvre homme…

- Dans ce cas, pourquoi l'avoir guéri ? demande Pierre.

- Devrais-je foudroyer tous ceux qui lui ressemblent ?

- Seigneur…Je sais que tu ne veux pas que je dise : « oui », par conséquent je ne le dis pas…mais je pense… et cela revient au même…

- En effet, Simon-Pierre, mais sache qu'alors…Ah ! Que de cœurs couverts des écailles de la haine autour de moi ! Viens. Montons au sommet regarder de là-haut notre belle mer de Galilée. Toi et moi, seuls. »

Le sermon sur la montagne reprend le mercredi où sont développés les thèmes de l'honnêteté, de la prière et du jeune. La foule est toujours nombreuse. Jésus termine en disant :

« Et maintenant que votre âme est nourrie, allez nourrir votre corps. Que ces deux pauvres restent avec nous. Ils seront les hôtes bénis qui donneront de la saveur à notre paix. La paix soit avec vous. »

Et les deux pauvres restent. C'est une femme décharnée et un très vieil homme qui ne sont pas ensemble…Comme ils n'osent pas s'avancer, Jésus va directement à eux et les prend par la main pour les amener au centre du groupe des disciples, sous une espèce de tente, faite de branchages et de manteaux, sous laquelle ils s'abritent en se courbant pour y entrer. Voici un père et voici une sœur. Apportez ce que nous avons et, tout en prenant notre repas, nous écouterons leur histoire. »

Et Jésus sert personnellement les deux pauvres, tout honteux, et écoute leur lamentable histoire. Le vieillard est seul depuis que sa fille est partie au loin avec son mari et a oublié son père. La femme, elle aussi, est seule depuis que la fièvre a tué son mari et, de surcroît, elle est malade.

« Le monde nous méprise parce que nous sommes pauvres, dit le vieillard. Je marche en demandant l'aumône pour recueillir de quoi accomplir la Pâque. J'ai quatre-vingts ans. J'ai toujours fait la Pâque et celle-ci est peut-être la dernière. Mais je veux partir sans aucun remords dans le sein d'Abraham. De la même façon que je pardonne à ma fille, j'espère être pardonné. Et je veux faire ma Pâque.

- Mais le chemin est long, père.

- Plus long est le chemin du Ciel si on n'accomplit pas le rite.

- Tu fais route tout seul ? Et si tu te sens mal en chemin ?

- L'ange de Dieu me fermera les yeux. »

Jésus caresse sa tête tremblante et blanche et il demande à la femme :

« Et toi ?

- Je recherche du travail. Si j'étais mieux nourrie, je guérirais des fièvres et si j'étais guérie, je pourrais travailler aux grains.

- Tu crois que la nourriture suffirait à te guérir ?

- Non. Il y a aussi toi…, mais je suis une pauvre chose, une trop pauvre chose pour pouvoir demander la pitié.

- Et si je te guérissais, que désirerais-tu encore ?

- Rien de plus. J'aurais obtenu déjà bien plus que je ne puis espérer. »

Jésus sourit et lui donne un morceau de pain humecté d'un peu d'eau vinaigrée qui sert de boisson. La femme le mange sans mot dire et Jésus continue à sourire. Le repas est fini. Il était tellement frugal ! Apôtres et disciples vont chercher de l'ombre sur les pentes parmi les buissons. Jésus reste sous la tente. Le vieillard s'est placé contre la paroi herbeuse et s'endort de fatigue.

Peu après, la femme, qui s'était éloignée pour se reposer à l'ombre, vient vers Jésus qui lui sourit en signe d'encouragement. Elle s'avance timidement et pourtant joyeusement et fait rapidement les derniers pas vers la tente et tombe à plat ventre avec un cri étouffé.

« Tu m'as guérie ! Sois béni ! C'est l'heure du grand frisson et je ne l'ai plus…Oh ! »

Et elle baise les pieds de Jésus.

« Es-tu sûre d'être guérie ? Je ne te l'ai pas dit. Ce pourrait être un hasard…

- Oh, non ! Maintenant j'ai compris ton sourire quand tu m'as donné ce morceau de pain. Ta puissance est entrée en moi avec cette bouchée. Je n'ai rien à te donner en échange, rien d'autre que mon cœur. Commande à ta servante, Seigneur, et elle t'obéira jusqu'à la mort.

- Oui. Tu vois ce vieil homme ? Il est seul et c'est un juste ? Tu avais un mari et la mort te l'a enlevé. Lui, il avait une fille et l'égoïsme la lui a enlevée. C'est pire. Et pourtant, il ne maugrée pas. Mais il n'est pas juste qu'il marche vers sa dernière heure tout seul. Sois une fille pour lui.

- Oui, mon Seigneur.

- Mais cela veut dire travailler pour deux.

- Je suis forte, maintenant, et je le ferai ?

-Alors, va là-bas, sur cet escarpement et dis à l'homme qui s'y repose, celui qui est vêtu de toile bise, de venir me trouver. »

La femme s'en va promptement et revient avec Simon le Zélote.

« Viens, Simon. J'ai à te parler. Attends, femme. »

Jésus s'éloigne de quelques mètres.

« Penses-tu que Lazare aurait quelque difficulté à accueillir une travailleuse de plus ?

- Lazare ? Mais je crois qu'il ne sait même pas combien il a de serviteurs. Un de plus, un de moins…Mais de qui s'agit-t-il ?

- Cette femme. Je l'ai guérie et …

- C'est assez, Maître : si tu l'as guérie, c'est signe que tu l'aimes. Ce que tu aimes est sacré pour Lazare. Je m'engage pour lui.

- C'est vrai, ce que j'aime est sacré pour Lazare. Tu l'as bien dit. C'est pour cette raison que Lazare deviendra saint car, aimant ce que j'aime, il aimera la perfection. Je veux unir ce vieil homme à cette femme et faire faire joyeusement à ce patriarche sa dernière Pâque. J'aime beaucoup les vieillards qui sont saints et si je peux leur accorder un crépuscule serein, j'en suis heureux.

- Tu aimes aussi les enfants.

- Oui, et les malades…

- Et ceux qui pleurent…

- Et ceux qui sont seuls…

- Ah ! Mon Maître, mais tu ne te rends pas compte que tu aimes tout le monde ? Même tes ennemis ?

- Je ne m'en aperçois pas, Simon. C'est ma nature d'aimer. Voilà que le patriarche s'éveille. Allons lui dire qu'il fera la Pâque avec une fille auprès de lui et qu'il ne manquera plus de pain. »

Ils reviennent à la tente où la femme les attend et ils vont tous les trois auprès du vieillard qui s'est assis et relace ses sandales.

« Que fais-tu, père ?

- Je redescends vers la vallée et j'espère trouver un abri pour la nuit et demain, je mendierai sur la route et puis…peu à peu…d'ici un mois, si je ne meurs pas, j'arriverai au Temple.

- Non.

- Je ne dois pas ? Pourquoi ?

- Parce que le bon Dieu ne le veut pas. Tu n'iras pas seul. Cette femme viendra avec toi. Elle te conduira où je le lui dirai et vous serez accueillis par amour pour moi. Tu feras la Pâque mais sans t'épuiser. Ta croix, tu l'as déjà portée, père. Dépose-la maintenant et recueille-toi en prière d'action de grâces pour le bon Dieu.

- Mais pourquoi…mais pourquoi…moi…, je ne mérite pas tant…Toi…une fille…C'est plus que si tu me donnais vingt ans…Et où, où m'envoies-tu ?

Le vieil homme pleure dans le buisson de sa longue barbe.

« Chez Lazare, fils de Théophile. Je ne sais pas si tu le connais.

- Oh !…Je suis des confins de la Syrie et je me souviens de Théophile. Mais…mais…ô fils de Dieu, laisse-moi te bénir ! »

Alors Jésus, assis également sur l'herbe, penche sa haute taille pour permettre au vieux père de lui imposer solennellement les mains sur la tête. D'une voix de tonnerre, de sa voix caverneuse de vieillard, il prononce l'antique bénédiction :

« Que le Seigneur te bénisse et te garde. Que le Seigneur te montre sa face et ait pitié de toi. Que le Seigneur tourne vers toi son regard et te donne sa paix. »

Jésus, Simon et la femme répondent ensemble :

« Et qu'il en soit ainsi. »

Le jeudi, a lieu un autre sermon de Jésus sur la Montagne. La foule n'a cessé d'augmenter à mesure que les jours passent. La question du bon usage des richesses et de l'aumône est abordée mais un perturbateur vient apporter la contradiction. Le vieillard de la veille n'hésite pas à défendre publiquement Jésus, faisant fuir le scribe insulteur… A la fin, Jésus donne sa bénédiction…

Le lendemain, le 18 février 28, c'est une belle journée de printemps…

« Les gens ne cessent d'affluer. Il en monte de tous côtés : des vieillards, des bien portants, des malades, des bébés, des époux qui veulent débuter dans leur vie avec la bénédiction de la parole de Dieu, des mendiants, des gens aisés qui hèlent les apôtres et donnent leur offrande pour ceux qui n'ont rien et qui semblent se confesser tant ils se dissimulent pour le faire…Thomas a pris un de leurs sacs de voyage et y verse tranquillement tout ce trésor de pièces de monnaie comme si c'était du grain pour les poules, puis il porte le tout près du rocher d'où Jésus va parler et , tout joyeux, dit en riant :

« Réjouis-toi, Maître ! Aujourd'hui, il y en a pour tous ! »

Jésus répond en souriant :

« Et nous allons commencer immédiatement afin que ceux qui sont tristes puissent se réjouir dès maintenant. Toi et tes compagnons, repérez les malades et les pauvres et amenez-les devant. »

Cela se fait en un temps relativement court car il faut écouter le cas des uns et des autres et cela aurait duré beaucoup plus longtemps sans l'organisation pratique de Thomas qui grimpe sur un rocher pour être visible et crie de sa voix puissante :

« Que tous ceux qui souffrent physiquement aillent à ma droite, là où il y a de l'ombre. »

Judas, doté lui aussi d'une voix d'une puissance et d'une beauté peu communes, l'imite et crie à son tour :

« Que tous ceux qui croient avoir droit à l'obole viennent ici, autour de moi. Et veillez bien à ne pas mentir car l'œil du Maître lit dans les cœurs. »

La foule s'agite et se sépare en trois groupes : les malades, les pauvres et ceux qui attendent seulement l'enseignement. Mais, parmi ces derniers, deux, puis trois semblent avoir besoin de quelque chose qui n'est ni la santé, ni l'argent mais qui est plus nécessaire. Il s'agit d'une femme et de deux hommes. Ils regardent les apôtres mais n'osent pas parler.

Simon le Zélote passe, l'air sévère, puis, c'est Pierre, affairé, qui harangue une dizaine de diablotins auxquels il promet des olives s'ils restent tranquilles jusqu'à la fin et des claques s'ils font du tapage pendant que le Maître parle ; Barthélemy arrive, puis Matthieu et Philippe portant dans leurs bras un estropié qui aurait eu trop de mal à se frayer un passage dans la foule compacte.

Ensuite, voici les cousins de Jésus qui donnent le bras à un mendiant presque aveugle et à une pauvre femme qui pleure en racontant à Jacques tous ses malheurs, et le fils de Zébédée qui tient dans ses bras une pauvre fillette, certainement malade, qu'il a prise à sa mère ; Celle-ci, anxieuse, le suit pour empêcher la foule de lui faire du mal. Pour finir, viennent André et Jean qui s'occupaient de diriger les pèlerins sur le sentier d'accès…

Jésus est déjà penché sur les malades et les hosannas de la foule ponctuent chaque miracle.

La femme, qui paraît tout en peine, ose tirer le vêtement de Jean qui parle avec André et sourit. Il se penche et lui demande :

« Que veux-tu, femme ?

- Je voudrais parler au Maître…

- Es-tu malade ? Tu n'es pas pauvre…

- Je ne suis ni malade, ni pauvre, mais j'ai besoin de lui…car il existe des maux sans fièvre et des misères sans pauvreté, or la mienne…la mienne…Elle pleure.

- Tu vois, André, cette femme a de la peine et elle voudrait le dire au Maître. Comment allons-nous faire ? »

André regarde la femme et dit :

« C'est sûrement quelque chose dont elle souffre, tant qu'elle ne lui en aura pas parlé… »

La femme approuve d'un signe de tête. André reprend :

« Ne pleure pas…Jean, conduis-la à notre tente. J'y amènerai le Maître. »

Tout sourire, Jean demande qu'on le laisse passer pendant que, dans la direction opposée, André se dirige vers Jésus. Mais les deux hommes affligés observent la manœuvre : l'un d'eux arrête Jean, l'autre arrête André et, peu après, ils se retrouvent tous deux avec Jean et la femme derrière l'abri de feuillage qui sert de mur à la tente.

André rejoint Jésus au moment où il guérit l'estropié qui lève ses béquilles comme deux trophées avec l'agilité d'un danseur tout en criant sa bénédiction. André lui murmure :

« Maître, derrière notre tente il y a trois personnes qui pleurent. Mais ce sont des peines de cœur qui ne peuvent être rendues publiques. - C'est bien. J'ai encore cette fillette et cette femme et puis, je viens. Va leur dire d'avoir foi. »

André s'éloigne tandis que Jésus se penche sur la fillette que la mère a reprise sur son sein :

« Comment t'appelles-tu ? lui demande Jésus.

- Marie.

- Et moi, comment est-ce que je m'appelle ?

- Jésus, répond la fillette. Et qui suis-je ?

- Le Messie du Seigneur venu pour faire du bien aux corps et aux âmes.

- Qui te l'as dit ?

- Papa et maman, qui espèrent en toi pour que je vive.

- Vis et sois bonne. »

La fillette souffrait de la colonne vertébrale car, bien qu'elle ait sept ans, sinon plus, elle ne bougeait que les mains et elle était serrée des aisselles aux hanches par de grosses bandes très dures. On les voit car sa mère a ouvert le petit vêtement pour les montrer. La fillette reste immobile pendant quelques minutes puis elle sursaute, glisse du sein de sa mère par terre et court vers Jésus qui est en train de guérir la femme avec un cas difficile à comprendre.

Les malades sont tous exaucés et ce sont eux qui crient le plus fort dans la foule nombreuse qui applaudit le Fils de David, gloire de Dieu et notre gloire. »

Jésus se dirige vers la tente. Judas s'écrie :

« Maître ! Et eux ? Jésus se retourne.

- Qu'ils attendent là où ils sont. Eux aussi seront consolés. »

Et il s'en va rapidement derrière les feuillages, là où se trouvent, avec André et Jean, les trois personnes en peine.

« D'abord la femme. Viens avec moi dans ces buissons. Parle sans crainte.

- Seigneur, mon mari m'a abandonnée pour une prostituée. J'ai cinq enfants et le dernier a deux ans… Ma douleur est grande…et je pense à mes enfants…Je ne sais s'il les voudra ou s'il me les laissera. Il voudra les garçons, l'aîné au moins…Et moi, qui l'ai mis au monde, ne dois-je plus avoir la joie de le voir ? Et que penseront-ils de leur père ou de moi ? Ils doivent penser du mal de l'un de nous. Or moi, je ne voudrais pas qu'ils jugent leur père…

- Ne pleure pas. Je suis le Maître de la vie et de la mort. Ton mari n'épousera pas cette femme. Va en paix et sois toujours bonne.

- Mais…tu ne le tueras pas , Oh ! Seigneur, je l'aime ! Jésus sourit.

- Je ne tuerai personne. Mais il y aura quelqu'un qui fera son métier. Sache que le démon n'est pas au-dessus de Dieu. A ton retour dans la ville, tu apprendras que la personne malfaisante a été tuée et de façon telle que ton mari comprendra ce qu'il allait faire ; alors, il t'aimera d'un amour renouvelé. »

La femme baise la main que Jésus lui avait posée sur la tête et part.

Arrive l'un des deux hommes :

« J'ai une fille, Seigneur. Malheureusement, elle est allée à Tibériade avec des amies et c'est comme si elle avait absorbé du poison. Elle m'est revenue comme ivre. Elle voulait partir avec un Grec…et puis…Mais pourquoi m'est-elle née ? Sa mère en est malade de chagrin, peut-être en mourra-t-elle… Quant à moi…il n'y a que tes paroles que j'ai entendues l'hiver dernier qui me retiennent de la tuer. Mais je te l'avoue, mon cœur l'a déjà maudite.

- Non, Dieu, qui est Père, ne maudit que pour un péché accompli et obstiné. Qu'attends-tu de moi ?

- Que tu l'amènes au repentir.

- Je ne la connais pas et elle ne vient sûrement pas à moi.

- Mais toi, tu peux, même de loin, changer les cœurs ! Sais-tu qui m'envoie vers toi ? Jeanne, femme de Kouza. Elle allait partir pour Jérusalem quand je suis allé à son palais lui demander si elle connaissait ce Grec infâme. Je pensais qu'elle ne le connaissait pas parce qu'elle est bonne, bien qu'elle vive à Tibériade, mais puisque Kouza fréquente les païens…Elle ne le connaît pas mais elle m'a dit : « Va trouver Jésus. Il a rappelé mon âme de bien loin et il m'a guérie de ma phtisie par ce rappel. Il guérira aussi le cœur de ta fille. Je vais prier ; quant à toi, aie foi. » J'ai foi, tu le vos. Aie pitié, Maître.

- D'ici ce soir, ta fille pleurera sur les genoux de sa mère en lui demandant pardon. Toi aussi, sois bon comme sa mère, pardonne. Le passé est mort ;

- Oui, Maître, comme tu veux, sois béni. »

Il se retourne pour s'en aller…puis revient sur ses pas :

« Pardon, maître…mais j'ai si peur…La luxure, c'est un tel démon ! Donne-moi un fil de ton vêtement. Je le mettrai au chevet de ma fille. Pendant son sommeil, le démon ne la tentera pas. »

Jésus sourit en hochant la tête…mais il satisfait l'homme en lui disant :

« C'est pour que tu sois tranquille. Mais crois bien que lorsque Dieu dit : « Je veux », le diable s'en va sans qu'il y ait besoin d'autre chose. Je veux que tu gardes cela en souvenir de moi. »

Et il lui donne une petite touffe de ses franges de vêtement.

Le troisième homme se présente :

« Maître, mon père est mort. Nous croyons qu'il avait beaucoup d'argent. Nous n'en avons pas trouvé. Et ce serait que demi-mal car entre frères nous ne manquons pas de pain. Mais moi, étant l'aîné, je vivais avec mon père. Mes deux frères m'accusent d'avoir fait disparaître l'argent et ils veulent me faire un procès pour vol. Tu vois mon cœur. Je n'ai pas volé le moindre sou. Mon père gardait ses deniers dans un coffret, dans une cassette en fer. A sa mort, nous avons ouvert le coffret et la cassette n'y était plus. Ils prétendent : « C'est toi qui l'as prise cette nuit, pendant que nous dormions. » Ce n'est pas vrai ? Aide-moi à rétablir la paix et l'estime entre nous. »

Jésus le regarde fixement et sourit.

« Pourquoi souris-tu, Maître ?

- Parce que le coupable, c'est ton père : une faute d'enfant qui cache son jouet pour qu'on ne le lui prenne pas.

- Mais il n'était pas avare, tu peux le croire. Il faisait du bien.

- Je le sais, mais il était âgé…Ce sont les maladies des vieillards…Il voulait mettre son argent à l'abri dans votre intérêt et il a mis la brouille entre vous par excès d'affection ! La cassette est enterrée au pied de l'escalier de la cave. Je te le dis pour que tu saches que je le sais. Pendant que je te parle, par pur hasard, ton frère cadet en frappant le sol avec colère l'a fait vibrer et ils l'ont découverte. Ils sont confus et regrettent de t'avoir accusé. Retourne tranquillement chez toi et sois gentil avec eux. Ne leur reproche pas leur manque d'estime.

- Non, Seigneur. Je n'y vais même pas. Je reste à t'écouter. Je partirai demain.

- Et s'ils t'enlèvent de l'argent ?

- Tu dis qu'il ne faut pas être avide. Je ne veux pas l'être. Il me suffit que la paix règne entre nous. Du reste…je ne savais pas ce qu'il y avait dans la cassette et je ne me mettrai pas en peine pour une déclaration inexacte. Je pense que cet argent aurait pu être perdu…S'ils me le refusent, je vivrai maintenant comme je vivais auparavant. Il me suffit qu'ils ne me traitent pas de voleur.

- Tu es très avancé sur le chemin de Dieu. Continue et que la paix soit avec toi. »

Et lui aussi repart satisfait.

Jésus retourne vers la foule, vers les pauvres et il distribue les oboles comme il le juge bon. Maintenant tout le monde est content et Jésus peut parler.

Il prend pour thème le choix à faire entre le Bien et le Mal et il parle de la tentation, alors qu'apparaît la belle Marie Madeleine en tenue provocatrice, portée en triomphe par quatre jeunes, semant le trouble parmi la foule. Jésus continue son long discours en l'orientant sur la luxure et l'adultère…

« …Marie, au commencement, a écouté avec un visage qui était un poème de séduction et d'ironie, éclatant de temps à autre en rires méprisants. Sur la fin du discours, elle devient rouge de colère. Elle comprend que, sans la regarder, c'est à elle que Jésus s'adresse. Sa colère s'enflamme toujours plus. Elle se révolte et, à la fin, n'y résiste plus. Arrogante, elle s'entoure de son voile et suivie par les regards de la foule qui la méprise et par la voix de Jésus qui la poursuit, elle se sauve à toutes jambes sur la pente en abandonnant des lambeaux de vêtements aux chardons et aux églantiers au bord du sentier. Elle a un rire de rage et de mépris…

Jésus décide alors de quitter les lieux avec ses apôtres et de revenir vers Capharnaüm malgré la foule qui continue à le louer et à le réclamer.

Vision et dictée du 12 août 1944 et du 24, 25, 26, 27, 29 mai 1945, tome 3, p. 76 à 124, § 169 à 174.

Les quatre évangélistes ont rapportés certains des propos tenus par Jésus dans cette longue série de sermons très profonds dont l'intensité a été marquée par l'évocation des Béatitudes. Mais peu ont rapporté les nombreux miracles qui ont été accomplis presque journellement, soit avant, soit après les enseignements donnés.

7. Le lépreux Jean, prêtre du Temple.

Sommaire

L'épisode se déroule dans la vallée dite de la Géhenne, près de Jérusalem, bien connue par l'apôtre Simon le Zélote, qui y amène Jésus.

« Au milieu des fleurs innombrables qui parfument le sol et égaient la vue, se dresse l'horrible spectre d'un lépreux, rongé par la maladie et couvert de plaies qui exhalent une odeur fétide. Epouvantés, les gens hurlent et font demi-tour en direction des premières pentes de la montagne. Certains prennent même des pierres pour les lancer sur l'imprudent.

Mais Jésus se retourne, les bras ouverts, en criant :

« Paix ! Restez là où vous êtes et n'ayez pas peur. Posez les pierres. Ayez pitié de ce pauvre frère. Lui aussi, il est fils de Dieu. »

Subjugués par l'autorité du Maître, les gens obéissent. Il s'avance à travers les hautes herbes fleuries jusqu'à quelques pas du lépreux qui, à son tour, s'est approché quand il a compris que Jésus le protégeait.

Arrivé près de Jésus, il se prosterne et la prairie l'accueille et le submerge comme une eau fraîche et parfumée…

« Seigneur, si tu veux, tu peux me purifier. Aie aussi pitié de moi ! Jésus répond :

- Lève ton visage et regarde moi. L'homme doit savoir regarder le ciel quand il y croit. Or toi, tu crois, puisque tu l'implores. »

Les herbes bougent et se rouvrent. Tel une tête de naufragé qui émerge de la mer, le visage du lépreux apparaît, sans cheveux ni barbe : un crâne où il resterait encore un petit lambeau de chair. Cependant Jésus ose poser le bout des doigts sur ce front, là où il est net, sans plaies, où il n'y a qu'une peau cireuse, écailleuse, entre deux érosions purulentes dont l'une a détruit le cuir chevelu et dont l'autre a ouvert un trou là où se trouvait l'oeil droit…

Laissant le bout de sa main appuyée là, Jésus dit :

« Je le veux : sois purifié. »

Comme si l'homme n'était pas rongé par la lèpre et couvert de plaies, mais seulement recouvert de crasses sur lesquelles on aurait versé un détergent liquide, voilà que la lèpre disparaît. Tout d'abord les plaies se referment, la peau redevient claire, l'œil droit réapparaît entre les paupières qui se sont reformées, des lèvres se referment sur les dents jaunâtres. Seuls les cheveux et la barbe restent absents avec de rares touffes de poils là où il y avait encore un reste d'épiderme sain.

La foule crie de stupeur et l'homme comprend qu'il est guéri en entendant les cris de joie. Il lève les mains jusqu'alors cachées par les herbes et se touche l'œil là où il y avait cet énorme trou. Il se touche la tête, là où se trouvait la grande plaie qui couvrait le crâne et il palpe la nouvelle peau. Alors, il se lève et regarde sa poitrine, ses hanches…Tout est sain et propre…L'homme s'affaisse de nouveau dans le pré fleuri, pleurant de bonheur.

« Ne pleure pas. Lève-toi et écoute-moi. Reviens à la vie en observant le rite et ne parle à personne jusqu'à ce qu'il soit accompli. Montre-toi le plus tôt possible au prêtre. Fais l'offrande prescrite par Moïse en témoignage du miracle survenu de ta guérison.

- C'est à toi que je devrais rendre témoignage, Seigneur !

- Tu le feras en aimant mon enseignement. Va. »

La foule s'approche de nouveau et, tout en se tenant à la distance imposée par la loi, félicite le miraculé. Certains éprouvent le besoin de remettre un viatique à l'indigent et lui lancent des pièces de monnaie. D'autres lui jettent du pain et divers vivres. A la vue de l'habit du lépreux qui n'est qu'une loque qui le couvre mal, un spectateur retire son manteau, en fait un paquet et l'envoie au pauvre homme qui peut ainsi se couvrir d'une manière décente. Comme la charité est contagieuse quand on est en groupe, un autre ne résiste pas au désir de lui fournir des sandales. Il enlève les siennes et les lui jette.

« Mais, et toi, lui demande Jésus qui le voit faire.

- Oh ! J'habite tout près d'ici. Je peux marcher pieds nus. Lui a une longue marche à faire.

- Que Dieu te bénisse, toi et tous ceux qui ont rendu service à ce frère. Homme, tu prieras pour eux.

- Oui, oui, pour eux et pour toi, pour que le monde ait foi en toi.

- Adieu. Va en paix. »

L'homme s'éloigne de quelques mètres, puis il se retourne et crie :

- Est-ce que je peux dire au prêtre que c'est toi qui m'as guéri ?

- Non. Il ne faut pas. Dis-lui seulement : « Le Seigneur a eu pitié de moi » C'est la pure vérité. Rien d'autre. »

Les gens s'agglutinent autour du Maître…Le soleil est descendu et c'est le commencement du repos sabbatique. Les villages sont loin, ce qui donne du souci aux apôtres.

…Les gens, dont des enfants, se mettent à dormir sur place. Un homme vient avertir Jésus qu'il a donné l'ordre de faire cuire du pain pour toute la foule à son réveil. Mais Jésus n'est pas surpris quand il apprend que c'est un scribe, le scribe Jean, converti par les paroles de Jésus, et il appelle les Douze près de lui :

« Et maintenant, que dois-je vous dire pour votre incrédulité ? Le Père ne nous a-t-il pas envoyé du pain pour nous tous par les mains de quelqu'un dont la caste m'est hostile ? Ah ! Hommes de peu de foi… Mais allez dormir dans les foins moelleux. Je vais prier le Père pour qu'il ouvre vos cœurs et pour le remercier de sa bonté. Paix à vous. »…

Après la nuit et le réveil des gens, une distribution de pain, de fromage et d'olives est organisée pour tout le monde. Comme c'est le sabbat, Jésus en profite pour délivrer un dernier long message axé sur l'amour de Dieu. Les évangélistes Luc et Matthieu ont évoqués quelques versets de ce discours. Le prêtre Jean prendra ses distances avec le Sanhédrin, dont il fait partie, jusqu'à refuser sa convocation au procès de Jésus.

Vision et dictée du 30 mai 1945, tome 3, p 147, § 175.

8. Le serviteur du centurion de Capharnaüm.

Sommaire

Le lendemain 20 février 28, après une marche d'une dizaine de kilomètres, Jésus et onze de ses apôtres regagnent Capharnaüm où il est accueilli par les habitants du village.

«… Cette fois-ci, aux salutations ordinaires, s'unit celle du centurion de l'endroit. Il salue Jésus de son « Ave, Maître ! » auquel Jésus répond « Que Dieu vienne à toi ».

Pendant que la foule s'approche, curieuse de voir comment va se passer la rencontre, le Romain poursuit :

« Cela fait plusieurs jours que je t'attends. Tu ne me reconnais pas, mais j'étais parmi ceux qui t'écoutaient sur la montagne. J'étais habillé en civil. Tu ne me demandes pas pourquoi j'étais venu ?

- Je ne te le demande pas. Que veux-tu de moi ?

- Nous avons l'ordre de surveiller ceux qui font des rassemblements. Trop souvent, Rome a dû regretter d'avoir autorisé des réunions honnêtes en apparence. Mais, en te voyant et en t'entendant, j'ai pensé à toi comme à…comme à …J'ai un serviteur malade, Seigneur. Il gît dans ma maison sur son lit, paralysé par une maladie osseuse et il souffre terriblement. Nos médecins ne le guérissent pas. J'ai invité les vôtres à venir, car ce sont des maladies qui viennent de l'air corrompu de ces régions et vous savez les soigner par les herbes du sol fiévreux de la rive où stagnent les eaux avant d'être absorbées par le sable de la mer. Ils ont refusé de venir. Cela me fait beaucoup de peine, parce que c'est un serviteur fidèle.

- Je viendrai et je te le guérirai.

- Non, Seigneur. Je ne t'en demande pas tant. Je suis païen, une ordure pour vous. Si les médecins juifs craignent de se contaminer en mettant les pieds dans ma maison, à plus forte raison ce serait contamination pour toi qui es divin. Je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit. Mais si, d'ici, tu dis un seul mot, mon serviteur guérira car tu commandes à tout ce qui existe. Moi, je suis un homme soumis à de nombreuses autorités, dont la première est César, pour lesquelles je dois faire, penser, agir comme on me l'ordonne et je peux, à mon tour, donner des ordres aux soldats que j'ai sous mes ordres ; et si je dis à l'un : « va », à l'autre : « Viens » et au serviteur : « Fais ceci », le premier va où je l'envoie, le deuxième vient parce que je l'appelle, le troisième fait ce que je dis. Toi qui es Celui qui est, tu seras immédiatement obéi par la maladie et elle s'en ira.

- La maladie n'est pas un homme…, objecte Jésus.

- Toi non plus, tu n'es pas un homme, tu es l'Homme. Tu peux donc même commander aux éléments et aux fièvres, car tout est soumis à ton pouvoir. »

Des notables de Capharnaüm prennent Jésus à part et lui disent :

« C'est un Romain, certes, mais écoute-le, car c'est un homme de bien qui nous respecte et nous rend service. Pense que c'est lui qui a fait construire la synagogue et qu'il tient en respect ses soldats pour qu'ils ne se moquent pas de nous pendant le sabbat. Accorde-lui cette grâce par amour pour ta ville, pour qu'il ne soit pas déçu et fâché et pour que son affection pour nous ne se tourne pas en haine. »

Jésus, après les avoir écoutés, se tourne en souriant vers le centurion :

« Pars en avant, j'arrive. »

Mais le centurion répète :

« Non, Seigneur, je te l'ai dit : ce serait un grand honneur pour moi si tu entrais sous mon toit, mais je ne mérite pas tant. Dis seulement une parole et mon serviteur sera guéri.

- Qu'il en soit donc ainsi. Va avec foi. En cet instant même, la fièvre le quitte et la vie revient dans ses membres. Fais en sorte qu'à ton âme aussi vienne à la Vie. Va. »

Le centurion salue militairement, s'incline et part.

Jésus le regarde s'éloigner, puis il se tourne vers l'assistance.

« En vérité, je vous dis que jamais je n'ai trouvé autant de foi en Israël. Ah ! C'est pourtant vrai ! …Ah, mon Royaume…le Royaume des Cieux, tandis que les fils du Royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, là où il y aura des pleurs et des grincements de dents…

Maintenant que quelques-uns d'entre vous aillent à la maison du centurion pour constater la guérison de son serviteur, comme la foi du Romain le méritait. Venez. Peut-être que chez moi, des malades attendent ma venue. »

Jésus, accompagné des apôtres et de quelques autres, se dirige vers la maison où il demeure habituellement quand il se trouve à Capharnaüm. Curieux et bruyants, la plupart se précipitent au domicile du centurion.

Vision et dictée du 2 juin 1945, tome 3, p 158, § 177.

Les évangélistes Matthieu et Luc relatent cette rencontre entre Jésus et le centurion, en des termes très proches. (Mt 8, 5-13 ; Lc 7, 1-10).

9. La fillette de la bergère.

Sommaire

Suite à un changement de programme, le 3 mars 28, Jésus se rend à Chorazein chez un nouveau disciple Elie.

« Mais à leur arrivée, beaucoup de gens savent déjà que le Maître est là et au moment où Jésus s'apprête à franchir le seuil de la maison, une mère accourt en criant :

« Jésus, fils de David, pitié pour mon enfant ! »

Elle tient dans ses bras une fillette d'une dizaine d'années, au teint cireux et très amaigrie. Plus que cireux, son teint est jaunâtre.

« Qu'a ta fille ?

- Les fièvres. Elle les a attrapées aux pâturages le long du Jourdain, car nous sommes les bergers d'un homme riche. J'ai été appelée par son père auprès de la petite malade. Actuellement, il est reparti à la montagne. Mais toi, tu sais qu'avec cette maladie on ne peut aller en altitude. Comment puis-je rester ici ? Le maître m'a laissée jusqu'à présent. Mais moi, je suis à la laine et à la mise bas. Le temps du travail arrive pour nous, les bergers. Nous serons renvoyés ou séparés si je reste ici. Et je verrai mourir ma fille si je monte sur l'Hermon.

- As-tu foi que je peux le faire ?

- J'en ai parlé à Daniel, le berger d'Elisée. Il m'a dit : « Notre Enfant guérit toute maladie. Va trouver le Messie. » Je suis venue d'au-delà de Méron à ta recherche en la portant dans mes bras. J'aurais toujours marché jusqu'à ce que je te trouve…

- Ne marche plus que pour retourner chez toi, à ton paisible travail. Ta fille est guérie, car je le veux. Va en paix. »

La femme regarde sa fille et Jésus tout à tour. Peut-être espère-t-elle voir l'enfant redevenir à l'instant même potelée et avec de belles couleurs. Voilà que la fillette écarquille ses yeux fatigués, qu'auparavant elle tenait fermés, en regardant Jésus et elle sourit.

« Ne crains rien, femme. Je ne te trompe pas. Sa fièvre a disparu pour toujours. De jour en jour, elle va reprendre meilleure mine. Laisse-la marcher. Elle ne chancellera plus et ne sentira pas la fatigue. »

La mère pose par terre sa fille qui se tient bien droite et sourit d'un air toujours plus joyeux. A la fin, elle gazouille de sa voix argentine :

« Bénis le Seigneur, maman ! Je suis bien guérie ! Je le sens. »

Et dans sa simplicité de pastourelle et de fillette, elle s'élance au cou de Jésus et lui donne un baiser. La mère, réservée comme l'âge l'enseigne, se prosterne et baise le vêtement du Seigneur en le bénissant.

« Allez. Souvenez-vous du bienfait que vous avez obtenu de Dieu et soyez bonnes. Que la paix soit avec vous. »

Mais la foule s'attroupe dans le petit jardin de la maison d'Elie et réclame la parole du Maître. Et, bien que Jésus n'ait guère envie de parler, affligé comme il l'est par la capture de son cousin Jean-Baptiste et par la façon dont elle est survenue, il cède et, à l'ombre des arbres, il commence à parler… »

Et il leur délivre la parabole du bon grain et de l'ivraie.

Vision et dictée du 8 juin 1945, tome 3, p 184, § 181.

10. La victime d'un crime passionnel.

Sommaire

« Le collège apostolique au complet se tient autour de Jésus. Assis sur l'herbe, à l'ombre d'un bouquet d'arbres, près d'un ruisseau, tous mangent du pain et du fromage et boivent de l'eau du ruisseau qui est fraîche et limpide. Leurs sandales poussiéreuses montrent qu'ils ont déjà fait beaucoup de chemin et que, vraisemblablement, les disciples ne demanderaient qu'à se reposer dans l'herbe haute et fraîche. Mais l'infatigable Marcheur n'est pas de cet avis. A peine juge-t-il l'heure la plus chaude passée qu'il se lève et se dirige vers la route. Il regarde…puis se retourne et dit simplement :

« Allons. »

Arrivé à un carrefour où quatre routes poussiéreuses se croisent, Jésus prend résolument celle qui va vers le nord-est.

« Nous retournons à Capharnaüm ? » demande Pierre. Jésus répond :

« Non. » Seulement non.

- Alors à Tibériade ? insiste Pierre qui veut savoir.

- Non plus.

- Mais cette route va vers la mer de Galilée…là où se trouvent Tibériade et Capharnaüm…

- Il y a aussi Magdala, dit Jésus d'un air à moitié sérieux pour calmer la curiosité de Pierre.

- Magdala ? Oh !... »

Pierre est un peu scandalisé, cette ville doit avoir mauvaise réputation.

« A Magdala, oui. A Magdala. Penses-tu être trop honnête pour y entrer ? Pierre, Pierre ! Par amour pour moi, tu devras entrer non pas dans une ville de plaisir, mais dans de vrais lupanars…Le Messie n'est pas venu sauver ceux qui sont sauvés, mais ceux qui sont perdus… »

Jésus en profite pour faire une petite leçon aux apôtres puis demande à Matthieu la direction des quartiers riches de Magdala plutôt que le faubourg populaire, à l'étonnement des apôtres.

« …La route principale devient une rue pavée de pierres. Les maisons sont toujours plus riches et plus belles, parmi des potagers et des jardins luxuriants et fleuris…Aux riches Palestiniens se mêlent des Romains, des fonctionnaires et des négociants qui exportent vers Rome les plus beaux produits de la colonie…

Jésus y pénètre, sûr de lui, comme s'il savait où aller. Il longe le lac jusqu'à la limite duquel les maisons s'avancent avec leurs jardins. Des cris déchirants parviennent d'une riche demeure. Ce sont des voix de femmes et d'enfants et une voix de femme, très aiguë, qui crie :

« Mon fils ! Mon fils ! »

Jésus se retourne et regarde ses apôtres. Judas s'avance.

« Non, pas toi, ordonne Jésus. Toi, Matthieu. Va t'informer. »

Matthieu va et revient.

« C'est une rixe, Maître. Il y a un homme mourant, un juif. Le meurtrier s'est échappé : c'était un Romain. Sa femme, sa mère et ses petits enfants sont accourus… Mais il meurt.

- Allons-y.

- Maître… Maître… L'évènement s'est produit dans la maison d'une femme…qui n'est pas son épouse.

- Allons-y. »

Ils entrent par la porte ouverte dans un large et long vestibule qui donne ensuite sur un beau jardin…Dans une pièce, dont la porte est ouverte sur le vestibule, se trouvent des femmes en pleurs. Jésus entre sans hésiter. Pourtant, il ne leur adresse pas sa salutation habituelle. Parmi les hommes présents, il y a un marchand qui doit connaître Jésus car, à peine le voit-il qu'il dit :

« Le rabbi de Nazareth ! »

Et il le salue respectueusement.

« Joseph, que s'est-il passé ?

- Maître, un coup de poignard au cœur…Il meurt.

- Pourquoi ?

Une femme aux cheveux gris et défaite se lève, elle était à genoux près du mourant dont elle tenait une main inerte, et, avec des yeux de folle, elle crie :

« A cause d'elle, à cause d'elle !...Elle me l'a rendu satanique...Plus de mère, plus d'épouse, plus d'enfants, plus rien ne comptait pour lui ! L'enfer doit te posséder, espèce de Satan ! »

Jésus lève les yeux en suivant la main tremblante qui accuse et il voit dans un coin sombre, contre le mur rouge foncé, Marie de Magdala, plus provocante que jamais, vêtue, pour ainsi dire...de rien jusqu'à mi-corps, car elle est à moitié nue au dessus de la taille, enveloppée d'une sorte de filet à mailles hexagonales avec des petites perles.

Jésus baisse de nouveau les yeux. Marie, blessée par son indifférence, se redresse alors qu'auparavant elle était comme accablée et elle se donne une contenance.

« Femme, dit Jésus à la mère, pas d'imprécations. Réponds : Pourquoi ton fils se trouvait-il dans cette maison ?

- Je te l'ai dit. Parce qu'elle l'avait rendu fou. Elle !

- Silence ! Lui aussi était donc en état de péché puisque adultère et père indigne de ces innocents. Il mérite donc son châtiment. En cette vie comme dans l'autre, il n'y a pas de miséricorde pour celui qui ne se repent pas. Mais j'ai pitié de ta douleur, femme, et de ces innocents. Ta maison est loin ?

- Une centaine de mètres.

- Soulevez l'homme et portez-le là-bas.

- Ce n'est pas possible, Maître, dit le marchand Joseph. Il est sur le point de mourir.

- Fais ce que je dis. »

Ils passent une planche sous le corps du moribond et le cortège sort lentement. Il traverse la rue et pénètre dans un jardin ombragé. Les femmes continuent de pleurer bruyamment. Lorsqu'ils sont à l'intérieur du jardin, Jésus se tourne vers la mère :

« Peux-tu pardonner ? Si tu pardonnes, Dieu pardonne. Il faut se rendre le cœur bon pour obtenir grâce. Cet homme a péché et il péchera encore. Pour lui, il vaudrait mieux mourir car en vivant il retombera dans le péché et, qui plus est, il lui faudra répondre de son ingratitude envers Dieu qui le sauve. Mais toi et ces innocents vous tomberiez dans le désespoir. Je suis venu pour sauver et non pour perdre. Homme, je te le dis : Lève-toi et sois guéri. »

L'homme reprend vie et ouvre les yeux. A la vue de sa mère, de ses enfants, de sa femme, il baisse la tête, honteux.

« Mon fils, mon fils ! dit la mère. Tu étais mort s'il ne t'avait pas sauvé. Reviens à toi. Ne délire pas pour une... »

Jésus interrompt la vieille femme :

« Femme, tais-toi. Fais preuve de la même miséricorde que celle dont tu as profité. Ta maison est sanctifiée par le miracle qui est toujours une preuve de la présence de Dieu. C'est pour cela que je n'ai pu l'accomplir dans la maison du péché. Toi, au moins, sache garder ta maison telle quelle, même si lui ne le sait pas. Soignez-le maintenant.

Il est juste qu'il souffre quelque peu. Sois bonne, femme. Et toi aussi. Vous aussi, les petits. Adieu. »

Jésus a posé la main sur la tête des deux femmes et des petits. Puis il sort en passant devant Marie de Magdala, qui a suivi le cortège jusqu'au bout de la rue et est restée adossée à un arbre. Jésus ralentit comme pour attendre les disciples mais c'est pour donner à Marie la possibilité de faire un geste. Mais elle ne le fait pas.

Les disciples rejoignent Jésus, et Pierre ne peut se retenir de lancer à Marie, entre les dents, une épithète appropriée. Pour se donner une contenance, elle éclate de rire, ce qui constitue pour elle un bien pauvre triomphe.

Mais Jésus a entendu le mot de Pierre. Il se retourne et lui dit sévèrement :

« Pierre, moi, je n'insulte pas. N'insulte donc pas. Prie pour les pécheurs. Rien d'autre. »

Marie cesse de rire, baisse la tête et s'enfuit comme une gazelle vers sa maison.

Vision et dictée du 10 juin 1945, tome 3, p 202, § 184.

11. La tempête apaisée.

Sommaire

La scène se passe sur le lac de Tibériade, le 14 mars 28.

« Une barque fend les eaux du lac d'un bleu intense. Elle a une voile pas bien grande mais pas petite non plus, c'est une barque de pêche sur laquelle cinq ou six personnes peuvent aisément se mouvoir.

Jésus dort à la poupe. Il est vêtu de blanc comme à l'ordinaire. Il a la tête posée sur le bras gauche et il a placé sous le bras et sa tête son manteau gris-bleu replié plusieurs fois. Il est assis, pas allongé, sur le fond de la barque et appuie sa tête sur la tablette qui se trouve à l'extrémité de la poupe…

Pierre est au gouvernail, André s'occupe des voiles, Jean et deux autres remettent en ordre amarres et filets au fond de la barque, comme s'ils avaient l'intention de se préparer à pêcher pour la nuit. Les disciples ont tous remonté leur tunique à la taille en la passant dans leur ceinture.

Le jour décline car le soleil descend à l'ouest puis se cache derrière des nuages d'orage qui ont débouché à l'improviste de derrière les sommets de la colline. Le vent les pousse rapidement vers le lac. Le vent est en hauteur pour l'instant et le lac est encore tranquille. Il prend seulement une teinte plus sombre et se plisse en surface. Ce ne sont pas encore de vagues mais ça commence déjà à bouger.

Pierre et André observent le ciel et le lac et se disposent à manœuvrer pour accoster. Mais le vent s'abat sur le lac et en quelques minutes, tout bouillonne et écume. Les flots s'entrechoquent et heurtent le bateau, le soulèvent, l'abaissent, le retournent en tous sens,

empêchant la manœuvre du gouvernail tout comme le vent gêne celle de la voile qu'il faut carguer. Jésus dort. Ni les pas, ni les voix excitées des disciples, pas plus que le sifflement du vent et le choc des vagues contre les flans du bateau et la proue ne l'éveillent. Ses cheveux flottent au vent et il reçoit quelques embruns. Mais il dort. Jean passe de la proue à la poupe et le couvre de son manteau qu'il a tiré de dessous une tablette. C'est un geste d'amour plein de délicatesse.

La tempête devient de plus en plus brutale. Le lac est noir comme si on y avait versé de l'encre, strié par l'écume des vagues. La barque engloutit de l'eau et se trouve poussée au large par le vent. Les disciples peinent à manœuvrer et à écoper l'eau projetée par les vagues. Mais cela ne sert à rien. Ils pataugent maintenant dans l'eau qui leur arrive à mi-jambe et la barque ne cesse de s'alourdir. Pierre perd son calme et sa patience. Il passe le gouvernail à son frère et va, en titubant, vers Jésus, qu'il secoue vigoureusement. Jésus se réveille et lève la tête.

« Sauve-nous, maître, nous périssons ! » lui crie Pierre pour se faire entendre.

Jésus regarde fixement son disciple, il regarde les autres puis regarde le lac :

« As-tu foi que je puisse vous sauver ?

- Vite, Maître ! » s'écrie Pierre, alors qu'une vraie montagne d'eau, partant du milieu du lac, se dirige rapidement vers la pauvre barque. On dirait une trombe tant elle est élevée et effrayante. Les disciples qui la voient venir s'agenouillent et s'agrippent où et comme ils peuvent, persuadés que c'est la fin.

Jésus se lève, debout sur la tablette de la proue. Sa figure blanche se détache sur la tempête livide. Il étend les bras vers la lame et dit au vent : « Arrête et tais-toi » et à l'eau : « Calme-toi. Je le veux. »

Alors l'énorme vague se dissout en écume qui retombe sans dégâts. Un dernier rugissement s'éteint en murmure, tout comme le sifflement du vent se change en soupir. Alors, sur le lac pacifié revient la sérénité du ciel et l'espérance et la foi dans le cœur des disciples qui ont vu la majesté de Jésus face aux éléments… »

La dictée se poursuit par un commentaire que donne Jésus lui-même :

« Je ne vais pas commenter l'Evangile dans le sens où tous le commentent. Je vais éclairer ce qui précède ce passage. Pourquoi est-ce que je dormais ? Est-ce que par hasard je ne savais pas que la bourrasque allait arriver ? Si, je le savais. J'étais seul à le savoir. Dans ce cas, pourquoi est-ce que je dormais ?

Les apôtres étaient des hommes, animés de bonne volonté, mais encore tellement « hommes » ! L'homme se croit toujours capable de tout. Quand, ensuite, il est réellement capable de quoi que ce soit, il est plein de suffisance et d'attachement à son « savoir faire ».

Pierre, André, Jacques et Jean étaient de bons pécheurs, par conséquent ils se croyaient insurpassables dans la manœuvre des bateaux. Quant à moi, j'étais pour eux un grand « rabbi », mais une

nullité comme marin. C'est pourquoi ils me jugeaient incapable de les aider et, quand ils montaient dans la barque pour traverser la mer de Galilée, ils me priaient de rester assis parce que je ne pouvais rien faire d'autre. Leur affection y était aussi pour quelque chose, car ils ne voulaient pas m'imposer des fatigues matérielles. Mais l'attachement à leur « savoir faire » dépassait encore leur affection.

Je ne m'impose que dans des cas exceptionnels. Généralement, je vous laisse libres et j'attends. Ce jour-là, j'étais fatigué et on me priait de me reposer, c'est-à-dire de les laisser faire, eux qui étaient si capables. Je me suis donc endormi. Dans mon sommeil, se mêlait aussi cette constatation que l'homme est « homme » et qu'il veut agir par lui-même sans se rendre compte que Dieu ne demande qu'à l'aider. En ces « sourds spirituels », en ces « aveugles spirituels », je voyais tous les sourds et aveugles spirituels qui, des siècles durant, iraient à leur ruine pour avoir voulu « agir par eux-mêmes », alors que je suis penché sur leurs besoins en attendant qu'ils m'appellent à l'aide.

Quand Pierre a crié : « Sauve-nous ! », mon amertume est tombée comme un caillou qu'on lâche. Je ne suis pas « homme », je suis l'Homme-Dieu. Je n'agis pas comme vous agissez. Vous, quand quelqu'un a repoussé votre conseil ou votre aide et que vous le voyez dans l'embarras, même si vous n'êtes pas méchants au point de vous en réjouir, vous l'êtes assez pour rester, dédaigneux, indifférents, à le regarder sans vous émouvoir de son appel à l'aide. Par votre attitude, vous lui faites comprendre : « Lorsque j'ai voulu t'aider, tu n'as pas voulu ? Maintenant, débrouille-toi. » Mais moi, je suis Jésus. Je suis le Sauveur. Et je sauve, je sauve toujours, dès qu'on m'appelle.

Les pauvres hommes pourraient objecter : « Alors pourquoi permets-tu aux tempêtes isolées ou généralisées de se former ? »

Si, par ma puissance, je détruisais le mal, quel qu'il soit, vous arriveriez à vous prendre pour les auteurs du bien qui, en réalité, est un don de ma part et vous ne vous souviendriez plus jamais de moi. Plus jamais.

Vous avez besoin, mes pauvres enfants, de la souffrance pour vous rappeler que vous avez un Père, comme le fils prodigue qui se rappela qu'il avait un père quand il eu faim. Les malheurs servent à vous persuader de votre néant, de votre déraison, cause de tant d'erreurs, de votre méchanceté, cause de tant de deuils et de douleurs et de vos fautes, cause de punitions que vous vous infligez à vous-mêmes, tout comme de mon existence, de ma puissance, de ma bonté.

Voilà le message de « Votre » Evangile de l'heure présente, mes pauvres enfants. Appelez-moi. Jésus ne dort que parce qu'il est angoissé de vous voir sans amour pour lui. Appelez-moi et je viendrai. »

Vision et dictée du 30 janvier 1944, tome 3, p 211, § 185.

Précédemment à ce commentaire, Jésus avait déjà dicté, à Maria Valtorta, pour ses Cahiers du 25 juillet 1943, une autre explication de ce miracle qui mérite également une grande attention :

« Regardons ensemble deux miracles de l'Evangile. Mais puisque je suis Dieu et je parle avec une intelligence divine, je ne vais pas t'exposer les miracles comme on le fait habituellement. Je vais te faire remarquer le miracle dans le miracle… *(Jésus commence par celui de la multiplication des pains).*

L'autre miracle. Le bateau de Pierre, secoué par les vents contraires, prenait l'eau et donnait de la bande. Mes disciples, craignant pour leur vie, se donnaient beaucoup de mal pour redresser le gouvernail, attacher les voiles, jeter l'eau et du lest par-dessus bord, prêts à jeter même les paniers de poissons et les filets pour alléger le bateau et rejoindre la rive.

Les orages étaient fréquents et soudains sur le lac et il n'y avait pas de quoi rire. Je les avais aidés plusieurs fois. Mais ce jour-là, je n'y étais pas. Je n'étais pas matériellement avec eux. Mais mon amour veillait sur eux parce que je veille toujours ceux qui m'aiment. Et les disciples avaient peur. Mais, - voici le miracle -, non appelé, non présent, je viens apaiser les flots et les âmes.

Ma bonté est un miracle continu, ma fille, un miracle sur lequel vous ne réfléchissez pas assez. Quand on vous présente ce point de l'Evangile, on vous fait remarquer le pouvoir de la foi. Mais pourquoi ne vous fait-on pas observer ma bonté, qui devance vos besoins de disciples et vient à votre rencontre en marchant au milieu des flots orageux ?

Ma bonté est plus grande que l'Univers, et elle est plus vigilante que toute intelligence humaine. Elle a ses racines dans l'amour paternel de Dieu, ma bonté. Pourquoi ne venez-vous pas à elle, pourquoi n'y croyez-vous pas aveuglément, pourquoi ne puisez-vous pas à son infinité ?

Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. Je suis l'Esprit de Dieu fait chair. Je connais les besoins de la chair, je connais les besoins de l'esprit et j'ai la puissance de Dieu pour vous aider à satisfaire vos besoins, comme j'ai l'amour qui me pousse à vous aider. Car je suis Un avec le Père et l'Esprit, avec le Père dont je procède et avec l'Esprit par lequel je devins chair, et du Père, j'ai la puissance, et de l'Esprit j'ai la charité. »

Ce miracle de la tempête apaisée a été rapporté par les trois évangélistes Matthieu (8, 23-27), Marc (4, 31-41) et Luc (8, 23-25), sauf par Jean pourtant présent dans la barque. Il a impressionné directement les pêcheurs galiléens mais aussi beaucoup de générations de croyants et non-croyants, dont aussi de grands peintres qui s'en sont inspirés dans leurs chef-d'oeuvres. Le commentaire rajouté par Jésus lui donne une portée particulière plus universelle, accessible à tous les humains.

12. Les deux possédés et le troupeau de porcs.

Sommaire

C'est le 16 mars 28.

« Jésus, après avoir traversé le lac du nord-ouest au sud-est, recommande à Pierre de débarquer près de Hippos. Pierre obéit sans discuter et descend en barque jusqu'à l'embouchure d'un torrent que les pluies de printemps et un récent orage ont rempli et rendu bruyant et qui débouche dans le lac par une gorge resserrée et rocheuse. Les employés attachent les barques et reçoivent l'ordre d'attendre jusqu'au soir pour le retour.

« Et soyez muets comme des poissons si l'on vous interroge, conseille Pierre… »

Jésus entreprend la montée d'un sentier abrupt qui grimpe presque à pic sur le rocher et qui s'adoucit en un plateau planté de chênes sous lesquels paissent de nombreux porcs.

« Ces animaux puants ! s'exclame Barthélemy. Ils nous empêchent de passer…

- Non, ils ne nous empêchent pas de passer. Il y a de la place pour tous » répond calmement Jésus. »

D'ailleurs, les gardiens, à la vue des juifs, cherchent à rassembler les porcs sous les chênes pour dégager le sentier. Les apôtres passent donc, en faisant mille grimaces, au milieu des ordures laissées par les animaux.

Jésus est passé sans faire tant d'histoires, en disant aux gardiens du troupeau :

« Que Dieu vous récompense pour votre gentillesse. »

Les gardiens, de pauvres gens à peine moins sales que leurs porcs, mais en revanche infiniment plus maigres, le regardent avec étonnement et discutent. L'un d'eux dit :

« Mais c'est un juif ? A quoi les autres répondent :

- Mais tu ne vois pas qu'il a des franges à son vêtement ? »

…Le panorama est superbe car surélevé au dessus du lac. On voit Tibériade et tout le fleuve Jourdain et le lac avec les bords marécageux habités par des oiseaux sauvages…La marche se poursuit dans un bois occupant des zones abruptes et des gorges sauvages…

« N'est-ce pas Gamla ? demande Simon le Zélote.

- Si, c'est Gamla. Tu connais ? dit Jésus.

- J'y suis passé comme fugitif, une nuit, il y a bien longtemps. Plus tard, la lèpre est venue et je ne suis plus sorti des tombeaux.

- On t'a poursuivi jusqu'ici ? demande Pierre.

- Je venais de Syrie où j'étais allé chercher refuge…

- Ces gens-là sont païens, n'est-ce pas ? demande Judas Iscariote.

- Presque tous. Quelques juifs pour le commerce et un mélange de croyants et de gens tout à fait incroyants. Ils ne se sont pourtant pas montrés mauvais envers moi, qui étais fugitif.

- Un pays de bandits ! Quelles gorges ! s'exclament plusieurs.

- Oui. Mais vous pouvez en être sûrs, il y a bien plus de bandits de l'autre côté, dit jean.

- De l'autre côté, il y a des bandits même parmi ceux qu'on qualifie de justes, ajoute son frère.

Jésus prend la parole :

« Et pourtant nous les approchons sans dégoût. Alors qu'ici vous avez fait des grimaces pour passer près des animaux.

- Ils sont impurs.

- Le pécheur l'est beaucoup plus. Ces bêtes sont faites ainsi et ce n'est pas leur faute. L'homme, au contraire, est responsable d'être impur par suite du péché.

- Alors pourquoi ont-ils été classés comme impurs pour nous ? demande Philippe.

- J'y ai déjà fait allusion. A cette classification, il y a une raison surnaturelle et une raison naturelle. La première, c'est d'enseigner au peuple élu la manière de vivre en ayant présent à l'esprit son élection et la dignité de l'homme, même dans une action banale comme celle de manger. Le sauvage se nourrit de tout. Il lui suffit de s'emplir le ventre. Le païen, même s'il n'est pas sauvage, mange également de tout, sans penser que la suralimentation fomente les vices et les tendances qui avilissent l'homme. Les païens cherchent même à arriver à cette frénésie du plaisir qui pour eux est presque une religion. Les plus cultivés parmi vous sont au courant des fêtes obscènes en l'honneur de leurs dieux, qui dégénèrent en une orgie de luxure. Le fils du peuple de Dieu doit savoir se maîtriser et, par l'obéissance et la prudence, se perfectionner lui-même en pensant à son origine et à sa fin : Dieu et le Ciel. La raison naturelle, d'autre part, enjoint de ne pas exciter le sang par des nourritures qui amènent à des élans passionnels indignes de l'homme. L'amour, même charnel, ne lui est pas interdit, mais il doit toujours le tempérer par la fraîcheur de l'âme qui tend au Ciel. Ce doit donc être l'amour et non la sensualité qui unit l'homme à sa compagne en qui il voit sa semblable et non une femelle. Mais les pauvres bêtes ne sont coupables ni d'être des porcs, ni des effets que la chair de porc peut à la longue produire dans le sang. Moins encore les hommes qui sont préposés à leur garde. S'ils sont honnêtes, quelle différence y aura-t-il dans l'autre vie entre eux et le scribe penché sur ses livres mais qui, malheureusement, n'y apprend pas la bonté ? En vérité je vous dis que nous verrons des gardiens de porcs parmi les justes et des scribes parmi les injustes. Mais qu'est-ce que ce fracas ? »

Tout le monde s'écarte du flanc de la montagne parce que des pierres et de la terre roulent et rebondissent sur la pente : étonnés, ils regardent autour d'eux.

« Là-bas ! Deux hommes…complètement nus…qui viennent vers nous en gesticulant. Des fous…

- Ou des possédés » répond Jésus à Judas, le premier à avoir vu les deux possédés venir vers Jésus. »

Ils doivent être sortis de quelque caverne dans la montagne. Ils crient. Le plus rapide à la course se précipite vers Jésus. On dirait un étrange

et gros oiseau déplumé tant il est rapide, brassant l'air de ses bras comme si c'étaient des ailes. Il s'abat aux pieds de Jésus en s'écriant :

« Te voilà ici. Maître du monde ! Qu'ai-je à faire avec toi, Jésus, Fils du Dieu Très Haut ? L'heure de notre châtiment est-elle déjà arrivée ? Pourquoi es-tu venu nous tourmenter avant l'heure ? »

L'autre possédé, soit que sa langue soit liée, soit que le démon le paralyse, ne fait que se jeter à plat ventre par terre et pleurer : Une fois assis, il reste comme inerte, jouant avec des cailloux et avec ses pieds nus. Le démon continue de parler par la bouche du premier, qui se tord par terre en un paroxysme de terreur. On dirait qu'il veut réagir et ne peut qu'adorer, attiré et repoussé en même temps par la puissance de Jésus. Il crie :

« Je t'en conjure, au nom de Dieu, cesse de ma tourmenter. Laisse-moi partir !

- Oui, mais hors de cet homme. Esprit immonde, sors de ces hommes et dis ton nom.

- Légion est mon nom, car nous sommes nombreux. Nous les possédons depuis des années et par eux nous brisons cordes et chaînes et il n'est pas de force d'homme qui puisse nous résister. A cause de nous, ils sont une terreur et nous nous servons d'eux pour que les gens te blasphèment. Nous nous vengeons sur eux de ton anathème. Nous abaissons l'homme plus bas que les animaux pour qu'on se moque de toi. Il n'est pas de loup, de chacal ou d'hyène, pas de vautour ni de vampire semblables à ceux que nous tenons. Mais ne nous chasse pas. L'enfer est trop horrible !

- Sortez ! Au nom de Jésus, sortez ! »

Jésus a une voix de tonnerre et ses yeux dardent des éclairs.

« Au moins, laisse-moi entrer dans ce troupeau de porcs que tu as rencontré.

- Allez. »

Avec un hurlement bestial, les démons quittent les deux malheureux et, à travers un tourbillon de vent qui fait ondoyer les chênes comme des herbes, ils s'abattent sur les porcs très nombreux. Les animaux se mettent à courir comme des possédés à travers les chênes avec des cris vraiment démoniaques. Ils se heurtent, se blessent, se mordent, et finalement se précipitent dans le lac lorsque, arrivés à la cime de la haute falaise, ils n'ont plus pour refuge que l'eau qu'elle domine. Pendant que les gardiens, bouleversés et désolés, hurlent d'épouvante, les bêtes se précipitent par centaines en une succession de bruits sourds dans les eaux tranquilles qu'ils brisent en des tourbillons d'écume. Ils coulent, reviennent à la surface, se retournent, montrant leurs panses rondes ou leurs museaux pointus avec des yeux terrifiés et finalement se noient.

Les bergers courent en criant vers la ville. Les apôtres, arrivés sur le lieu du désastre, reviennent en disant :

« Il n'y en a pas un seul de sauvé ! Tu leur as rendu un bien mauvais service ! »

Jésus répond calmement.

« Mieux vaut que périssent deux milliers de porcs qu'un seul homme. Donnez leur un vêtement. Ils ne peuvent rester comme ça. »

Simon le Zélote ouvre un sac et donne une de ses tuniques. Thomas donne la seconde ; les deux hommes sont encore un peu étourdis, comme s'ils sortaient d'un lourd sommeil plein de cauchemars.

« Donnez-leur à manger. Qu'ils recommencent à vivre en hommes. »

Pendant qu'ils mangent le pain et les olives qu'on leur a donnés et boivent à la gourde de Pierre, Jésus les observe. Finalement, ils parlent :

« Qui es-tu ? Interroge l'un.

- Jésus de Nazareth.

- Nous ne te connaissons pas, dit l'autre.
- Votre âme m'a connu. Levez-vous maintenant et rentrez chez vous.

- Nous avons beaucoup souffert, je crois, mais je ne me rappelle pas bien. Qui est celui-là ? demande celui que le démon faisait parler en désignant son compagnon.

- Je ne sais pas. Il était avec toi.

- Qui es-tu ? Et pourquoi es-tu ici ? » demande-t-il à son compagnon.

Celui qui était comme muet et qui est encore le plus inerte, répond :

- Je suis Démétrius. C'est Sidon, ici ?

- Sidon est au bord de la mer, homme. Ici, tu es de l'autre côté du lac de Galilée.

- Et pourquoi suis-je ici ? »

Personne ne peut donner une réponse.

Sur ces entrefaites, des gens arrivent, suivis des gardiens. Ils semblent apeurés et curieux. Quand ensuite ils voient les deux possédés habillés, leur stupeur augmente.

« Lui, c'est Marc de Josias ! Et celui-là, le fils du marchand païen !…

- Cet autre, c'est celui qui les a guéris et qui a fait périr nos porcs, car les démons qui étaient entrés en eux les ont rendus fous, disent les gardiens.
- Seigneur, tu es puissant, nous le reconnaissons. Mais tu nous as déjà fait trop de mal ! Un dommage de plusieurs talents. Va-t-en, nous t'en prions, que ta puissance ne fasse pas écrouler la montagne pour la plonger dans le lac. Va-t-en…
- Je m'en vais. Je ne m'impose à personne. »

Sans discuter, Jésus revient sur ses pas par le chemin qu'ils avaient parcouru. Le possédé qui parlait suit les apôtres. Derrière, à distance, plusieurs habitants de la ville surveillent s'il part réellement.

Ils reprennent le sentier escarpé et reviennent à l'embouchure du petit torrent, près des barques. Les habitants restent sur la berge à regarder. Le possédé délivré descend derrière Jésus. Dans les barques, les employés sont épouvantés. Ils ont vu la pluie de porcs qui tombait dans le lac et regardent encore les corps qui surnagent en toujours

plus grand nombre, toujours plus gonflés avec leur panses arrondies à l'air et leurs courtes pattes raidies fixées comme quatre pieux sur une grosse vessie de lard.

« Mais qu'est-ce qui est arrivé ? demandent-ils.

- Nous allons vous le dire. Maintenant, détache les amarres et partons…

- Où, Maître ? demande Pierre.

- Dans le golfe de Tarichée. »

L'homme qui les a suivis, maintenant qu'il les voit monter dans les barques, supplie :

« Prends-moi avec toi, Seigneur.

- Non, rentre chez toi. Ta famille a le droit de t'avoir avec elle. Parle-leur des grandes choses que le Seigneur a faites pour toi et rapporte-leur comment il a eu pitié de toi. Cette région a besoin de croire. Allume les flammes de la foi par reconnaissance pour ton Seigneur. Va. Adieu.

- Réconforte moi au moins par ta bénédiction afin que le démon ne me reprenne pas.

- Ne crains pas. Si tu ne le veux pas, il ne reviendra pas. Mais je te bénis. Va en paix. »

Les barques s'éloignent de la rive. Alors seulement, pendant qu'elles fendent les flots où flottent les cadavres épars des porcs, les habitants de la cité qui n'a pas voulu du Seigneur quittent la berge et s'en vont. »

Vision et dictée du 11 juin 1945, tome 3, p 215, § 186.

Cette scène de miracle spectaculaire a été mentionnée par trois Evangélistes de façon assez détaillée même s'ils ne mentionnent la présence que d'un seul possédé. (Mt 8, 23-27, Mc 5, 1-20, Lc 8, 26-39).

13. La résurrection du fils d'une veuve.

Sommaire

C'est le vendredi 17 mars 28.

« Par une grande route qui unit la région du lac à l'Hermon et à ses villages, Jésus se rend à Naïm, à moins de dix kilomètres au sud de Nazareth, ville enfermée dans l'enceinte de ses murs, située au pied d'une colline basse et riante dominant une plaine fertile. Derrière lui, marchent de nombreux habitants d'En-Dor qui n'arrêtent pas de bavarder.

La distance qui sépare le groupe des apôtres des murs est maintenant très courte : deux cent mètres, tout au plus. La route entre directement dans la ville par une porte qui est grande ouverte. On peut donc apercevoir ce qui se trouve immédiatement au-delà des murs. C'est ainsi que Jésus, qui conversait avec ses apôtres et un nouveau converti, voit venir, dans un grand bruit de pleureuses et un semblable apparat oriental, un cortège funèbre.

« On va voir, Maître ? » disent certains apôtres. Plusieurs habitants d'En-Dor se sont déjà précipités pour regarder.

« Allons-y, condescend Jésus.

- Oh ! Ce doit être un enfant car tu vois combien de fleurs et de rubans il y a sur la litière ? dit Judas à Jean.

- Ou bien c'est une vierge, répond Jean.

- Non, c'est sûrement un jeune garçon à cause des couleurs qu'ils ont mises et puis, il y a des myrtes… » dit Barthélemy.

Le cortège funèbre sort des murs. Impossible d'entrevoir ce qu'il y a sur la litière que les porteurs tiennent bien haut sur leurs épaules. C'est seulement à la forme qu'il dessine que l'on devine le corps étendu dans ses bandelettes et couvert d'un drap et on se rend compte que c'est un corps qui a déjà atteint son développement complet car il est aussi long que la litière.

A côté, une femme voilée, soutenue par ses parents, marche en pleurant. Ce sont les seules vraies larmes de cette comédie larmoyante. Quand un porteur rencontre une pierre, un trou, une bosse de la route, cela donne une secousse à la litière et la mère gémit : « Oh ! non ! Faites doucement ! Il a tellement souffert, mon petit ! » et elle lève une main tremblante pour caresser le bord de la litière. Elle ne saurait faire plus et, dans cette impuissance, elle baise les voiles qui flottent et les rubans que le vent soulève parfois et qui viennent effleurer la forme immobile.

« C'est la mère » dit Pierre, tout ému ; une larme brille dans ses bons yeux vifs.

Mais il n'est pas le seul à avoir les larmes aux yeux devant ce déchirement : Simon le Zélote, André, Jean et jusqu'au toujours jovial Thomas, ont dans les yeux la lueur d'une larme. Tous sont profondément émus. Judas Iscariote murmure : « Si c'était moi ! Oh ! Ma pauvre mère…»

Jésus a un regard d'une douceur intolérable, tant elle est profonde. Il se dirige vers la litière. La mère sanglote plus fort car le cortège tourne en direction du tombeau déjà ouvert. Voyant que Jésus va toucher la litière, elle l'écarte violemment. Qui sait ce qu'elle peut craindre dans son délire ? Elle hurle : « Il est à moi ! » et elle regarde Jésus avec des yeux hagards.

« Je le sais, mère. Il est à toi ;

- C'est mon fils unique ! Pourquoi la mort pour lui, pour lui qui était bon et qui m'était si cher, qui faisait ma joie de veuve ? Pourquoi ? »

La foule des pleureuses fait retentir plus fort ses cris funèbres et rétribués pour faire écho à la mère qui continue :

« Pourquoi lui et pas moi ? Ce n'est pas juste que celle qui a engendré voie périr son fruit. Le fruit doit vivre, car sinon, sinon à quoi servent les entrailles qui se déchirent pour mettre au monde un homme ? »

Elle se frappe le ventre, féroce et désespérée.

« Ne fais pas cela ! Ne pleure pas, mère. »

Jésus lui prend les mains dans une étreinte puissante et les retient de sa main gauche pendant qu'avec la droite il touche la litière en disant aux porteurs :

« Arrêtez-vous et posez-la à terre. »

Les porteurs obéissent et descendent le brancard qui reste soutenu par ses quatre pieds.

Jésus saisit le drap qui recouvre le mort et le rejette en arrière, découvrant la dépouille. La mère crie sa douleur en appelant le nom de son fils « Daniel » !

Jésus qui tient toujours les mains de la mère dans la sienne, se redresse, imposant par l'éclat de son regard, avec son visage des miracles les plus puissants et, abaissant sa main droite, il ordonne de toute la puissance de sa voix :

« Jeune homme ! Je te le dis : lève-toi ! »

Le mort se lève, comme il est, avec ses bandelettes, pour s'asseoir sur la litière et appelle : « Maman ! » Il l'appelle avec la voix balbutiante et effrayée d'un enfant terrorisé.

« Il est à toi, femme. Je te le rends au nom de Dieu. Aide-le à se débarrasser du suaire. Et soyez heureux. »

Jésus est sur le point de se retirer. Mais oui ! La foule le bloque à côté de la litière sur laquelle la mère s'est penchée et où elle s'embrouille au milieu des bandelettes pour faire le plus vite possible, pendant que les lamentations de l'enfant ne cessent d'implorer : « Maman ! Maman ! »

Le suaire est enlevé, les bandelettes déliées, la mère et le fils peuvent s'embrasser et ils le font sans tenir compte des baumes poisseux que la mère essuie ensuite du cher visage. Puis, n'ayant rien pour l'habiller, la mère retire son manteau et l'en revêt…

Jésus la regarde…il regarde ce groupe affectueux serré contre les bords de la litière et il pleure.

Judas voit ces larmes et demande :

« Pourquoi pleures-tu, Seigneur ? »

Jésus tourne vers lui son visage et lui répond :

« Je pense à ma Mère… »

Cette brève conversation ramène l'attention de la femme vers son bienfaiteur. Elle prend son fils par la main et le soutient, et elle s'agenouille en disant :

« Toi aussi, mon fils, bénis ce Saint qui t'a rendu à la vie et à ta mère. »

Puis elle se penche pour baiser le vêtement de Jésus pendant que la foule chante des hosannas à Dieu et à son Messie, désormais connu pour ce qu'il est, car les apôtres et les habitants d'En-Dor se sont chargés de dire quel est Celui qui a accompli le miracle.

Toute la foule s'écrie maintenant :

« Que soit béni le Dieu d'Israël ! Que soit béni son Messie, son Envoyé ! Que soit béni Jésus, fils de David ! Un grand prophète s'est levé parmi nous ! Dieu a vraiment visité son peuple ! Alleluia ! Alleluia ! »

Finalement Jésus peut se dégager de leur étreinte et entrer en ville. La foule le suit et le poursuit, avec toute l'exigence de son amour. Un homme accourt et le salue profondément.

« Je te prie de demeurer sous mon toit.

- Je ne le peux pas. La Pâque m'interdit toute halte sauf celles qui sont fixées d'avance.

- Dans quelques heures, ce sera le crépuscule et on est vendredi…

- Justement, je dois avoir achevé mon étape avant le crépuscule. Je te remercie tout de même, mais ne me retiens pas.

- Mais je suis le chef de la synagogue.

- Tu veux dire par là que tu en as le droit. Homme, il suffisait que je m'attarde une heure et cette mère n'aurait pas recouvré son fils. Je vais là où d'autres malheureux m'attendent. Ne retarde pas leur joie par égoïsme. Je viendrai certainement une autre fois et je resterai avec toi à Naïm plusieurs jours. Pour l'instant, laisse-moi partir. »

L'homme n'insiste plus. Il dit seulement :

« C'est dit. Je t'attends.

- Oui. Que la paix soit avec toi et avec les habitants de Naïm. A vous aussi, habitants d'En-Dor, paix et bénédiction. Rentrez chez vous. Dieu vous a parlé par le miracle. Faites qu'il arrive en vous, à force d'amour, autant de résurrections au bien qu'il y a de cœurs. »

Un dernier concert d'hosannas puis la foule laisse partir Jésus qui traverse en diagonale la ville et sort dans la campagne, vers Esdrelon. »

Vision et dictée du 14 juin 1945, tome 3, p 241, § 189, suivie d'un autre épisode vu et écrit le 12 octobre 1945, pour rapporter la visite promise par Jésus aux habitants de Naïm, huit mois plus tôt..

C'est le 6 novembre 28.

« Toute la ville est en fête. Jésus est l'hôte de Daniel pour la première fois depuis le miracle de sa résurrection… Aux habitants, ce sont joints des visiteurs d'autres lieux, dont sept pharisiens et des scribes… Les notables du pays sont aussi rassemblés dans la maison…. La mère, qui n'est certainement pas riche, s'est mise en quatre pour honorer Jésus qui aurait souhaité plus de simplicité…Après les purifications, les deux salles de festin sont remplies par les invités…Dès le début du repas, les pharisiens questionnent Jésus, à commencer par l'initiation des disciples de Jésus :

…« Mais les miracles que font tes disciples, que sont-ils, sinon des prodiges et…

- Et volonté de Dieu. Cela seulement. Et plus ils deviendront saints, plus ils en accompliront. Par l'oraison, le sacrifice et l'obéissance à Dieu. Pas autrement. »

Puis ils s'intéressent au jeune miraculé, le pressant de questions sur son ressenti après sa mort,… jusqu'à lui dire :

« Mais es-tu sûr d'avoir été mort ? »

Tous les habitants de Naïm bondissent :

« S'il était mort ? Et que voulez-vous de plus ? Quand nous l'avons mis sur la civière, il commençait déjà à sentir mauvais. Et d'ailleurs, avec tous les baumes et toutes les bandelettes, même un colosse en serait mort.

- Mais qu'est-ce que vous voulez prouver par ces discours lugubres ? Que tout le village a fait semblant que j'étais mort…Qu'à Naïm, tous étaient des enfants ou des idiots qui voulaient plaisanter ?...Pourquoi aurions-nous fait cela ? »

Le miraculé s'impatiente. Après avoir gardé le silence, Jésus prend la parole :

« En voici la raison : Eux, il désigne les pharisiens et les scribes, veulent prouver que ta résurrection n'est qu'un jeu bien combiné pour accroître ma réputation auprès des foules. J'en serais l'inventeur, et vous les complices pour trahir Dieu et le prochain. Non. Je laisse les tromperies aux indignes. Je n'ai pas besoin de sorcelleries ni de stratagèmes, de jeux ou de complicités, pour être ce que je suis. Pourquoi voulez-vous refuser à Dieu le pouvoir de rendre l'âme à une chair ? S'il la lui donne quand la chair se forme, et puisqu'il crée les âmes à chaque fois, ne pourra-t-il pas la rendre quand l'âme, revenant à la chair à la prière de son Messie, peut être la cause de la venue de la Vérité de foules nombreuses ? Pouvez-vous refuser à Dieu le pouvoir de miracle ? Pourquoi voulez-vous le lui refuser ?

- Es-tu Dieu ?

- Je suis celui qui suis. Mes miracles et ma doctrine disent qui je suis. »

… Les pharisiens, à cours d'arguments, dévient la conversation sur les apôtres qui ne se sont pas purifiés les mains avant le repas !

Jésus réagit en les traitant directement d'hypocrites… et il termine en disant :

« Ecoutez moi tous et comprenez cette vérité. Il n'est rien en dehors de l'homme qui puisse le contaminer en entrant en lui. C'est ce qui sort de l'homme qui contamine. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende, qu'il se serve de son intelligence pour comprendre et de sa volonté pour agir. Maintenant allons. Vous autres, habitants de Naïm, persévérez dans le bien et que ma paix soit toujours avec vous. »

Le lendemain, Jésus donnera une explication à Pierre qui n'a pas bien compris :

« Ce qui contamine l'homme, c'est ce qui est en lui, engendré et enfanté par son moi. C'est-à-dire, ce qu'il a dans son cœur…car c'est du cœur que proviennent les pensées et les actions mauvaises… »

Seul, l'évangéliste Luc (7, 11-17) relate cette résurrection à Naïm et la réputation qu'elle a eue dans toute la Judée.

14. Les deux groupes de lépreux.

Sommaire

Tout le groupe des apôtres est hébergé dans les environs proches de Jérusalem, à Béthanie, dans une maison de Lazare. Ce jour là, Jésus décide d'aller à la rencontre des lépreux cantonnés dans un endroit retiré.

« Tournant le dos à Jérusalem, Jésus se dirige vers un lieu désolé situé sur les pentes d'une colline rocheuse qui se trouve entre les deux routes qui mènent de Jéricho à Jérusalem. C'est un lieu étrange où l'on accède par des sortes de gradins. Après le premier niveau, on grimpe un sentier et le premier palier est surélevé d'au moins trois mètres au-dessus du sentier et de même pour le second. Lieu aride, mort…très triste.

« Maître, crie Simon le Zélote (l'apôtre de Jésus), je suis ici. Arrête-toi pour que je te montre le chemin… »

Et Simon, qui s'était adossé à la roche pour avoir un peu d'ombre, s'avance et conduit Jésus par un sentier à gradins qui va vers Gethsémani, mais en est séparé par la route qui mène du mont des Oliviers à Béthanie.

« Nous y voilà. J'ai vécu au milieu des tombeaux de Siloan et c'est ici que se trouvent mes amis. Une partie d'entre eux, du moins. Les autres sont à Ben Hinnom, mais ne peuvent venir…Ils devraient traverser la route et on les verrait.

- Nous irons aussi les trouver.

- Merci ! Pour eux et pour moi.

- Ils sont nombreux ?

- L'hiver en a tué le plus grand nombre, mais ici, il y en a encore cinq de ceux auxquels j'avais parlé. Ils t'attendent. Les voilà sur le bord de leur bagne… »

Ils doivent être une dizaine de monstres, car, s'il y en a cinq debout qu'on distingue bien, on voit mal les autres à cause de la grisaille de leur peau, de la difformité de leur visage qui émerge à peine de la pierraille, ils pourraient être plus ou moins de cinq. Parmi ceux qui se tiennent debout, il y a une seule femme. On ne peut l'identifier que grâce à ses cheveux devenus blancs, en broussaille, durs et sales et qui retombent sur ses épaules jusqu'à la ceinture. Pour le reste, rien n'indique le sexe car la maladie, très avancée, en a fait presque un squelette et supprimé toute courbe féminine. Ainsi en est-il des hommes dont un seul présente un reste de moustache et de barbe. Les autres ont été rasés par cette maladie destructrice.

Ils crient : « Jésus, notre Sauveur, aie pitié de nous ! » et montrent leurs mains difformes et couvertes de plaies.

« Que voulez-vous que je fasse pour vous ? demande Jésus en levant son visage vers ces misères.

- Que tu nous sauves du péché et de la maladie.

- Ce sont la volonté et le repentir qui sauvent du péché…

- Mais si tu le veux, tu peux effacer nos péchés. Au moins cela, si tu ne veux pas guérir nos corps.

- Si je vous dis : « Choisissez entre les deux choses », laquelle voulez-vous ?

- Le pardon de Dieu, Seigneur, pour être moins désolés. »

Jésus fait un signe d'approbation, avec un sourire lumineux, puis il lève les bras et s'écrie :

« Soyez exaucés, je le veux. »

Exaucés ! Cela peut concerner le péché comme la maladie, ou les deux, et les cinq malheureux restent dans l'incertitude. Mais les apôtres, eux, ne sont pas incertains et ils ne peuvent s'empêcher de crier leur hosanna en voyant la lèpre disparaître comme un flocon de neige qui tombe sur le feu. A ce moment, les cinq lépreux comprennent qu'ils sont exaucés complètement. Leurs cris résonnent comme une sonnerie de victoire. Ils s'embrassent les uns les autres et envoient des baisers à Jésus, puisqu'ils ne peuvent se précipiter à ses pieds, puis ils se tournent vers leurs compagnons pour leur dire :

« Et vous, vous ne voulez pas encore croire ? Mais quels malheureux êtes-vous ?

- Soyez bons ! Vos pauvres frères ont besoin de réfléchir. Ne leur dites rien. La foi ne s'impose pas. On la prêche par la paix, la douceur, la patience, la constance. C'est ce que vous ferez après votre purification, comme Simon l'a fait pour vous. Du reste, le miracle est déjà une prédication. Vous, qui êtes guéris, allez au plus tôt trouver le prêtre. Vous, les malades, attendez-nous ce soir. Nous vous apporterons des vivres. Que la paix soit avec vous. »

Jésus redescend sur la route, accompagné par les bénédictions de tous.

« Et maintenant, allons à Ben Hinnom, dit Jésus.

- Maître…Je voudrais venir, mais je me rends compte que je ne le puis. Je vais à Gethsémani, dit Lazare.

- Vas-y. Va, Lazare. Que la paix soit avec toi. »

Pendant que Lazare s'éloigne lentement, l'apôtre Jean dit :

« Maître, je l'accompagne. Il est fatigué et le chemin n'est pas très bon. Je te rejoindrai ensuite à Ben Hinnom.

- Bien, vas-y. Allons. »

Ils passent le Cédron, longent le côté sud du mont Tophet et pénètrent dans la petite vallée, toute remplie de tombeaux et d'ordures, sans un arbre, sans rien qui fasse écran au soleil. Il darde ses rayons et rend brûlantes les pierres de ces nouvelles terrasses d'enfer, à la base desquelles fument des feux pestilentiels qui augmentent encore la chaleur. A l'intérieur de ces tombeaux, pareil à des fours crématoires, il y a de pauvres corps qui se consument…Siloan doit être sinistre en hiver mais ce doit être terrible en été.

Simon le Zélote pousse un cri d'appel et d'abord trois, puis deux, puis un, et un autre encore viennent comme ils le peuvent jusqu'à la limite prescrite. Ici, il y a deux femmes dont l'une tient par la main une

horreur d'enfant dont la lèpre a atteint particulièrement le visage. Il est déjà aveugle.

Il y a aussi un homme de noble allure malgré sa misérable condition. Il prend la parole au nom de tous :

« Que soit béni le Messie du Seigneur qui est descendu dans notre Géhenne pour en tirer ceux qui espèrent en lui. Sauve-nous, Seigneur, que nous ne périssons pas ! Sauve-nous, Sauveur ! Roi de la souche de David, Roi d'Israël, aie pitié de tes sujets ! O toi, le bourgeon de la tige de Jessé, dont il est dit que quand tu viendras il n'y aura plus de mal, étends ta main pour recueillir ces restes de ton peuple. Fais disparaître de nous cette mort, essuie nos larmes, puisque c'est ce qui a été dit de toi. Appelle-nous, Seigneur, à tes bons pâturages, à tes douces eaux car nous sommes assoiffés. Emmène-nous sur les collines éternelles où il n'y a plus ni faute ni souffrance. Aie pitié, Seigneur…

- Qui es-tu ?

- Jean, du Temple. J'ai été contaminé, peut-être par un lépreux. Comme tu le vois, c'est depuis peu que la maladie est en moi. Mais eux !...Certains attendent la mort depuis des années et cette petite est ici depuis le temps où elle ne savait pas encore marcher. Elle ne connaît pas la création de Dieu. Tout ce qu'elle connaît ou dont elle se souvient des merveilles de Dieu, ce sont ces tombeaux, ce soleil impitoyable et les étoiles de la nuit. Pitié pour les coupables comme pour les innocents, Seigneur, notre Sauveur ! »

Ils se sont tous agenouillés, mains tendues. Jésus pleure sur tant de misère, puis il ouvre les bras en s'écriant !

« Père, je le veux : le salut, la vie, la vue et la sainteté pour eux. »

Il reste ainsi, bras ouverts, dans une prière intense de toute son âme. Il semble s'affiner et s'élever en priant, flamme d'amour, blanche et puissante dans la puissante lumière dorée du soleil.

« Maman, je vois ! »

C'est le premier cri, auquel répond celui de sa mère qui presse contre son cœur l'enfant guérie, puis le cri des autres et celui des apôtres…Le miracle est accompli.

« Toi, Jean, qui es prêtre, tu conduiras tes compagnons pour le rite. Que la paix soit avec vous. A vous aussi, nous apporterons des vivres dans la soirée. »

Il les bénit et se dispose à s'éloigner. Mais Jean le lépreux s'exclame :

« Je veux marcher sur tes pas. Dis-moi ce que je dois faire, où je dois me rendre pour parler de toi !

- Sur cette terre désolée et nue qui a besoin de se convertir au Seigneur. Que la ville de Jérusalem soit ton champ d'action. Adieu. Et maintenant allons trouver ma Mère, dit-il aux apôtres

Vision du 24 juin 1945, tome 3, p 303, § 199.

Durant ce séjour à Béthanie, Jésus a fait principalement les miracles de guérison des lépreux chassés de Jérusalem, selon la coutume.

15. Dans le jardin abandonné de Jean-Baptiste.

Sommaire

C'est le début avril de l'an 28.

Tous assis en cercle dans un petit bois près d'Hébron, Jésus et ses apôtres mangent en discutant la nourriture achetée au village par Judas, qui informe le groupe :

« La nouvelle de la prédication et des miracles de Jésus est arrivée jusqu'ici. Les gens ont commencé à réfléchir sur bien des choses. Tu sais, Maître, qu'il y a un domaine de Doras dans ces parages ? Et même l'épouse de Kouza possède ici, sur ces montagnes, des terres et un château qui lui appartiennent personnellement, qui font partie de sa dot. On voit que le terrain a été préparé, un peu par elle, un peu par les paysans de Doras, même si Doras (le fils) a ordonné le silence. Mais eux…Je crois qu'ils ne se tairaient pas, même sous le supplice. La mort du vieux pharisien a frappé les gens de stupeur, sais-tu ? Tout comme l'excellente santé de Jeanne, qui est venue ici avant la Pâque. Et puis, il y a eu aussi l'amant d'Aglaé qui t'a rendu service. Sais-tu qu'elle s'est échappée peu après notre passage ici ? Et lui, pour se venger, a agi comme un démon envers plusieurs innocents. C'est ainsi que les gens ont fini par penser à toi comme à un vengeur des opprimés et ils désirent ta présence …

- Vengeur des opprimés ! Je le suis en effet, mais surnaturellement. Ceux qui m'imaginent avec le sceptre et la hache à la main, en roi et justicier selon l'esprit de la terre font erreur. Il est certain, néanmoins, que je suis venu libérer des oppressions : du péché, c'est la plus grave, des maladies, des afflictions, de l'ignorance et de l'égoïsme. Beaucoup apprendront qu'il n'est pas juste d'opprimer sous prétexte que le sort les a placés dans une situation élevée, mais qu'on doit utiliser cette situation pour soulager ceux qui ont un rang inférieur.

- C'est bien ainsi que Lazare agit, et Jeanne également mais ils sont deux contre des centaines, se désole Philippe.

- Les fleuves ne sont pas aussi larges à leur source qu'à l'estuaire. Quelques gouttes, un filet d'eau, mais après… Il y a des fleuves qui ressemblent à des mers à leur embouchure.

- Le Nil, hein ? intervient Marie, femme d'Alphée. Ta Mère me racontait votre séjour en Egypte. Elle me disait souvent : « Une mer, crois-moi, une mer d'un vert bleuté. C'était un vrai rêve de le voir au maximum de sa crue ! »

- Eh bien, je vous le dis : à la source, le Nil n'est qu'un filet d'eau puis il devient ce géant ; de même, ce qui n'est actuellement qu'un filet de faible grandeur qui se penche avec amour et par amour sur les plus petits deviendra par la suite une multitude. Jeanne, Lazare, Marthe (la sœur de Lazare) pour le moment, mais par la suite, combien, combien de personnes ! »

Jésus semble voir ceux qui seront miséricordieux pour leurs frères et il sourit, absorbé dans sa vision. Judas confie que le chef de la

synagogue voulait venir avec lui mais qu'il n'a pas osé prendre cette décision de son propre chef.

« Tu te souviens Jean, comme il nous a chassés l'an dernier ?

Je m'en souviens…Mais disons-le au Maître. »

Jésus, interrogé, répond qu'ils vont entrer à Hébron. Si les habitants veulent les voir, ils les appelleront et eux s'arrêteront. Sinon, ils passeront sans s'arrêter.

«Ainsi, nous verrons aussi la maison de Jean-Baptiste. A qui appartient-elle, maintenant ?

- A qui le veut, je crois. Shammaï (le propriétaire) est parti et n'est plus revenu. Il a enlevé ses serviteurs et ses meubles. Les habitants, pour se venger de ses injustices, ont abattu le mur de clôture et la maison est à tout le monde, le jardin, du moins. On dit que Shammaï a été assassiné…une affaire de femme, semble-t-il…ou quelque intrigue louche de la cour…

Ils se lèvent et se dirigent vers Hébron, vers la maison de Jean-Baptiste. Au moment où ils vont y arriver, voilà un groupe serré d'habitants. Ils s'avancent, un peu indécis, curieux et gênés. Mais Jésus les salue d'un sourire. Ils s'enhardissent, s'ouvrent et le chef de la synagogue, si impoli, l'an passé, sort du groupe.

«Paix à toi ! salue immédiatement Jésus. Nous permets-tu de séjourner dans ta ville ? Je suis accompagné de tous mes disciples préférés et des mères de certains d'entre eux.

- Maître, mais tu ne gardes pas de rancune contre nous, contre moi ?

- De la rancune ? Je ne sais pas ce que c'est et je ne vois pas pourquoi je devrais en avoir.

- L'an passé, je t'ai offensé…

- Tu as offensé l'Inconnu, te croyant en droit de le faire. Puis, tu as compris et tu as regretté de l'avoir fait. Mais c'est du passé et, comme le regret efface la faute, le présent efface le passé. Maintenant, pour toi, je ne suis plus l'Inconnu. Quels sentiments éprouves-tu donc pour moi ?

- Du respect, Seigneur. Du…désir…

- Du désir ? Qu'attends-tu de moi ?

- Te connaître mieux que je ne te connais.

- Comment ? De quelle façon ?

- Par ta parole et tes œuvres. La connaissance de ta personne, de ta doctrine, de ta puissance est parvenue jusqu'ici et on nous a dit que tu n'es pas étranger à la libération de Jean-Baptiste. Tu ne le haïssais donc pas, tu n'as pas cherché à supplanter notre Jean ! Lui-même n'a pas nié que c'est grâce à toi qu'il a revu la vallée du saint Jourdain. Nous sommes allés auprès de lui, lui parler de toi et il nous a dit : « Vous ne savez pas qui vous avez repoussé. Je devrais vous maudire mais je vous pardonne parce qu'il m'a enseigné à pardonner et à être doux. Mais, si vous ne voulez pas être anathème au Seigneur et à moi son serviteur, aimez le Messie. Et n'ayez pas de doute. Voici à

quoi vous le reconnaîtrez : esprit de paix, amour parfait, sagesse supérieure à tout autre, doctrine céleste, douceur suprême, puissance sur tout chose, humilité absolue, chasteté angélique. Vous ne pouvez pas vous tromper…Nous savons que tes œuvres sont celles dont parle notre Jean. Par conséquent, pardonne-nous, aime-nous, donne-nous ce que le monde attend de toi.

- C'est pour cela que je suis ici. Je viens de très loin pour donner aussi à la ville de Jean ce que je donne à tout lieu qui m'accueille. Dites ce que vous désirez de moi.

- Nous avons, nous aussi, des malades et nous sommes ignorants, surtout en ce qui est amour et bonté. Jean, dans son amour absolu de Dieu, a une main de fer et une parole de feu et il veut nous plier tous comme un géant froisse un brin d'herbe. Beaucoup tombent dans le découragement parce que l'homme est plus pécheur que saint. Il est difficile d'être saint…Toi …on dit que tu ne courbes pas, mais que tu relèves, que tu ne cautérises pas, mais que tu appliques du baume, que tu n'écrases pas, mais que tu caresses. On sait que tu es paternel à l'égard des pécheurs et puissant contre les maladies quelles qu'elles soient et surtout les maladies du cœur. Les rabbins ne savent plus le faire.

« Amenez-moi vos malades, puis réunissez-vous dans ce jardin abandonné et profané par le péché après avoir servi de temple pour la grâce qui y a habité. »

Tels des hirondelles, les habitants d'Hébron s'envolent dans toutes les directions et il ne reste que le chef de la synagogue qui entre avec Jésus et ses disciples dans l'enceinte du jardin ; ils se mettent à l'ombre d'une tonnelle où se mêlent les rosiers et les vignes qui ont poussé librement. Les habitants ont vite fait de revenir ; ils amènent un paralytique sur un brancard, une jeune aveugle, un petit muet et deux personnes qui souffrent d'une maladie inconnue qu'on accompagne en les soutenant.

« Paix à toi » dit Jésus à chaque malade qui arrive.

Puis il les interroge avec une grande douceur :

« Que voulez-vous que je fasse pour vous ? »

Il s'élève alors un chœur de lamentations de ces infortunés, chacun voulant raconter sa propre histoire. Jésus, qui était assis, se lève et s'avance vers le petit muet : il lui mouille les lèvres de sa salive et dit la grande parole :

« Ouvre-toi ! »

De même, il mouille les paupières fermées de l'aveugle, avec son doigt humide de salive. Puis il donne la main au paralytique et lui dit :

« Lève-toi ! »

Enfin, il impose les mains au deux malades en leur disant :

« Soyez guéris, au nom du Seigneur ! »

Le petit muet, qui auparavant gémissait, dit nettement : « Maman ! », tandis que la jeune fille remue ses paupières dessillées sous la lumière

et, de ses doigts, abrite ses yeux du soleil qui était pour elle un inconnu ; elle pleure, elle rit, elle regarde de nouveau, en fermant à moitié les yeux car elle n'est pas habituée à la lumière, elle regarde les feuillages, la terre, les personnes et particulièrement Jésus. Le paralytique descend avec assurance de son brancard : puisque ce dernier est vide, ses charitables porteurs le haussent pour bien montrer à ceux qui sont loin que la grâce est accordée, pendant que les deux malades pleurent de joie et s'agenouillent pour vénérer leur Sauveur. La foule pousse un cri frénétique de louange.

Thomas, qui se tient à côté de Judas, le regarde si intensément et avec une expression si claire que celui-ci lui répond :

- J'étais un imbécile, pardonne-moi. »

Lorsque les cris ont cessé, Jésus commence à prêcher. Il prend un passage de Josué…Il termine en incitant les gens à venir à lui, à servir Dieu, au nom de Jean qui souffre parce qu'il est saint…

« Venez ! C'est l'amour qui passe. Quiconque le veut peut le suivre, car pour être accueilli par lui, il ne faut que de la bonne volonté. »

Jésus achève dans un silence étonnant. Il semble que beaucoup soupèsent ce qu'ils ont entendu, l'examinent, le goûtent, le comparent…Pendant que se produisent ces réactions, Jésus, fatigué et en sueur, s'assied et parle avec Jean et Judas. Or voilà qu'un cri s'élève en dehors de l'enceinte du jardin, un cri d'abord indistinct puis plus clair :

« Le Messie est-il ici ? Il est ici ? »

Sur une réponse affirmative, on fait avancer un estropié qui ressemble à un S tant il est difforme.

« Oh ! C'est Masala !

- Mais il est trop recroquevillé ! Qu'espère t-il ?

- Voici sa mère ! La malheureuse !

- Maître, son mari l'a renvoyé à cause de cet avorton qu'est son fils et elle vit ici de charité. Mais elle est vieille, maintenant et il lui reste peu de temps à vivre…»

L'avorton, le mot est juste, se tient maintenant devant Jésus. Il ne peut même pas voir son visage tant ce pauvre être est voûté et tordu. On dirait une caricature d'homme chimpanzé ou d'homme chameau. Sa mère, âgée et misérable, ne parle même pas, elle gémit seulement.

« Seigneur, Seigneur…je crois…»

Jésus pose les mains sur les épaules déformées de l'homme qui lui arrive à peine à la taille, lève les yeux vers le ciel et dit d'une voix de tonnerre :

« Lève-toi et marche sur les chemins du Seigneur. »

L'infirme a une secousse, puis il bondit, debout comme l'homme le plus parfait. Le changement est si subit qu'il semble s'être débarrassé des ressorts qui le maintenaient dans cette position anormale. Maintenant, il arrive aux épaules de Jésus. Il le regarde puis, tombe à genoux, avec sa mère, et baise les pieds de son Sauveur.

Ce qui se produit ensuite dans la foule est indescriptible…Et, contre sa volonté, Jésus est contraint de séjourner à Hébron, car les gens font rapidement barrage aux issues pour l'empêcher d'en partir. C'est ainsi qu'il entre dans la maison du vieux chef de la synagogue qui a tellement changé depuis l'année passée.

Vision et dictée du 7 juillet 1945, tome 3, p 412, § 211.

16. La fille lunatique de l'aubergiste.

Sommaire

C'est un endroit très montagneux mais encore avec une végétation très riche de bois de conifères, de pins pignons et l'odeur de la résine se répand partout, balsamique et vivifiante. Dans ces montagnes verdoyantes, Jésus chemine avec ses disciples, tournant le dos à l'orient et il discute avec ses apôtres. C'est le mercredi 3 mai 28…

« Quand nous serons parvenus au sommet de cette montagne, je vous montrerai de là-haut toutes les régions qui vous intéressent. Vous pourrez en tirer des idées pour vos allocutions au peuple.

- Mais comment allons-nous faire ? Moi, je ne suis bon à rien, gémit André, à qui se joignent Pierre et Jacques…Un débat s'instaure entre les apôtres…

- Mais, mes amis, il n'est nul besoin d'aller dans les hauteurs. Dites simplement ce que vous pensez, ce dont vous êtes convaincus. Soyez-en sûrs : un homme convaincu persuade toujours, intervient Jésus. Puis, il leur montre le paysage et le village de Bet-Ginna, en demandant à Philippe et André de s'y rendre…

- Oh ! Seigneur ! Ne nous y envoie pas seuls ! Viens, toi aussi ! disent les deux apôtres sur un ton suppliant.

- Je vous ai dit d'y aller. L'obéissance vous aidera davantage que ma présence muette. »

… Philippe et André marchent donc dans le village, au hasard, jusqu'à ce qu'ils trouvent une minuscule auberge, ou plutôt une gargote, à l'intérieur de laquelle des courtiers en bétail négocient des agneaux avec des bergers. Ils entrent et s'arrêtent, interdits, au milieu de la cour entourée de portiques très rustiques. L'hôtelier accourt :

« Que désirez-vous ? Un logement ? »

Les deux apôtres se consultent du regard. Ils ont l'air décontenancés… Mais André est le premier à se ressaisir :

« Oui, un logement pour nous et pour le Rabbi d'Israël.

- Quel rabbi ? Il y en a tant ! Mais ce sont de grands seigneurs. Ils ne viennent pas dans les villages de pauvres leur apporter leur sagesse. Ce sont les pauvres qui doivent aller les trouver, et encore, c'est une grâce s'ils supportent notre voisinage !

- Le rabbi d'Israël est unique et il vient justement apporter la Bonne Nouvelle aux pauvres ; Plus ils sont pauvres et pécheurs, plus il les recherche et les approche, répond doucement André.

- Dans ce cas, il ne fera pas fortune !

- Il ne recherche pas les richesses. Il est pauvre et bon. Sa journée est bien remplie quand il a pu sauver une âme, répond encore André.

- Hum ! C'est la première fois que j'entends dire d'un rabbi qu'il est bon et pauvre. Jean-Baptiste est pauvre mais il est sévère. Tous les autres sont sévères et riches, avides comme des sangsues…

- Ah ! Ce doit être celui qui est vêtu de blanc comme un essénien. Je l'ai vu aussi, il y a quelques temps, à Jéricho, intervient l'un des courtiers.

- Non. Celui-là est seul. Ce doit être celui dont parlait Thomas : Il s'était trouvé par hasard à parler de lui avec des bergers du Liban, répond un grand berger musclé.

- C'est Jésus, fils de Joseph, de Nazareth » répond Philippe. Il reste là, comme s'il s'attendait à ce qu'on se moque de lui. Mais André ajoute :

« C'est le messie annoncé. Je vous en conjure, pour votre bien, écoutez-le. Vous avez cité Jean. Eh bien, j'étais avec lui et c'est lui qui nous a désigné Jésus qui passait en disant : « Voici l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde. » Quand Jésus descendit au Jourdain pour s'y faire baptiser, les Cieux s'ouvrirent et une voix cria : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu » et l'amour de Dieu descendit sous la forme d'une colombe pour resplendir sur sa tête.

- Tu vois ? Il s'agit bien du Nazaréen !

…Les deux apôtres se mettent alors, de façon éloquente, à expliquer son enseignement et sa doctrine et ils terminent en disant de ne pas laisser passer cette occasion de profiter de sa grâce. L'hôtelier, un peu perplexe, dit enfin :

« Je vais essayer !…J'ai une fille. Jusqu'à l'été dernier, elle allait bien. Puis elle est devenue lunatique. Elle reste muette comme une bête dans un coin, toujours plantée là et sa mère a du mal à l'habiller et à la faire manger. Les médecins affirment que le soleil lui a brûlé la cervelle, d'autres que c'est un chagrin d'amour. Le peuple prétend qu'elle est possédée. Mais comment, si cette petite n'est jamais sortie d'ici ? Où a-t-elle pris ce démon ? Qu'en dit ton Maître ? Que le démon peut posséder même un innocent ? » Philippe, sûr de lui, répond :

« Oui, pour tourmenter les parents et les pousser au désespoir.

- Et…lui, il guérit les lunatiques ? Dois-je espérer ?

- Tu dois croire », répond vivement André. Il raconte alors le miracle des deux possédés et du troupeau de porcs… Il termine en disant :

« Je te le dis, homme : pour qui espère en lui, l'impossible devient aussi facile que respirer. J'ai vu les œuvres de mon Seigneur et je témoigne de sa puissance.

- Oh ! Alors, lequel de vous va l'appeler ?

- Moi-même, homme. Attends-moi un instant. »

Et André part promptement pendant que Philippe reste à parler. Quand André voit Jésus abrité sous un porche pour fuir le soleil implacable qui remplit la petite place du village, il court vers lui en disant :

« Viens, Maître. La fille de l'hôtelier est lunatique. Son père implore de toi sa guérison.

- Mais il me connaissait ?

- Non, Maître. Nous avons essayé de te faire connaître…

- Et vous y avez réussi. Quand quelqu'un arrive à croire que je peux guérir un mal sans remède, il est déjà avancé dans la foi. Et vous aviez peur de ne pas savoir faire ! Qu'avez-vous dit ?

- Je ne saurais même pas te le répéter. Nous avons dit ce que nous pensons de toi et de tes œuvres. Surtout, nous avons dit que tu es l'Amour et la Pitié. Le monde te connaît si mal !

- Mais vous, vous me connaissez bien. Et cela suffit. »

Ils arrivent à la petite auberge. Curieux, tous les clients se tiennent sur la porte et, au milieu d'eux, Philippe, avec l'hôtelier qui continue son monologue. Dès qu'il voit Jésus, il court à sa rencontre :

« Maître, Seigneur, Jésus…je…je crois, je crois que tu es toi, que tu sais tout, que tu vois tout, que tu connais tout, que tu peux tout. Je le crois tellement que je te dis : aie pitié de ma fille, bien que j'aie beaucoup de fautes sur le cœur. Que ma fille ne soit pas châtiée parce que j'ai été malhonnête dans mon métier. Je ne serai plus cupide, je le jure. Tu vois mon cœur avec son passé et ce qu'il pense maintenant. Pardon et pitié, Maître. Je parlerai de toi à tous ceux qui viennent ici dans ma maison… »

L'homme est à genoux. Jésus lui dit :

« Lève-toi et persévère dans tes sentiments actuels. Conduis-moi à ta fille.

- Elle est dans une écurie, Seigneur. Cette chaleur accablante la rend encore plus malade et elle refuse de sortir.

- Peu importe. C'est moi qui vais aller la trouver. Ce n'est pas la chaleur mais le démon qui me sent venir. »

Ils entrent dans la cour puis dans une écurie obscure et tous les autres à la suite. La fillette, décoiffée, chétive, s'agite dans le coin le plus sombre et, quand elle voit Jésus, elle hurle :

« Arrière, arrière ! Ne me dérange pas. Tu es le Christ du Seigneur et moi l'un de ceux que tu poursuis. Laisse-moi tranquille. Pourquoi viens-tu toujours sur mes traces ?

- Sors de cet enfant. Va-t-en. Je le veux. Rends à Dieu ta proie et tais-toi ! »

Un cri déchirant, une brusque détente, un corps qui s'effondre sur la paille…et puis, calmes, tristes, étonnées, les questions !

« Où suis-je ? Pourquoi suis-je ici ? Qui sont ces gens ? » suivies de l'appel : « Maman ! » de la jeune fille qui a honte d'être sans voile, avec un vêtement déchiré, sous les yeux de plusieurs étrangers.

« Oh, Seigneur éternel ! Mais elle est guérie !… »

Il paraît étrange de voir sur le visage rubicond et bouffi de l'aubergiste des pleurs d'enfants…Il est heureux, il sanglote, il ne sait que baiser les mains de Jésus, pendant que la mère pleure, au milieu de ses

petits enfants étonnés, en embrassant sa fille aînée délivrée du démon. Les personnes présentes crient toutes ensemble et d'autres accourent pour voir le prodige. La cour est pleine.

« Reste, Seigneur. La nuit va tomber. Reste sous mon toit.

- Nous sommes treize, homme.

- Seriez-vous même trois cents, ce ne serait rien. Je sais ce que tu veux dire. Mais le Samuel avide et malhonnête est mort, Seigneur. Mon démon aussi est parti. Maintenant, c'est un nouveau Samuel. Il fera encore l'hôtelier, mais en saint. Viens, viens avec moi, que je t'honore comme un roi, comme un dieu. Ce que tu es. Oh ! Béni soit le soleil d'aujourd'hui qui t'a amené à moi ! »

Vision et dictée du 11 juillet 1945, tome 3, p 442, § 215.

17. La rencontre d'enfants de Philistins.

Sommaire

Le groupe apostolique parvient sur le rivage de la mer Méditerranée puis en vue d'une ville maritime, Ashqelon qui s'étend le long d'une rive sur une ligne de rochers en forme de demi-lune… Ils rencontrent des maraîchers avec qui ils tentent de marchander des légumes, puis un hôtelier philistin qui propose du pain, de l'eau et du vin. Une longue discussion s'instaure et Jésus décide de constituer quatre groupes d'apôtres pour entrer dans la ville et se retrouver en un lieu de rendez-vous, le soir. Jésus, resté seul, les regarde partir.

…« Jésus fait un tour dans la ville, se promenant en long et en large, anonyme au milieu des gens affairés qui ne le remarquent même pas. Seuls deux ou trois enfants curieux le dévisagent et une femme à la tenue provocante va résolument à sa rencontre avec un sourire plein de sous-entendus. Mais Jésus la regarde si sévèrement qu'elle rougit comme une pivoine et s'éloigne en baissant les yeux. Au coin de la rue, elle se retourne encore et, comme un homme du peuple qui a observé la scène lui lance une plaisanterie mordante et méprisante à cause de son peu de succès, elle s'enveloppe dans son manteau et s'enfuit.

Les enfants, au contraire, tournent autour de Jésus, le regardent, sourient en le voyant sourire. L'un d'eux, plus hardi, le questionne :

« Qui es-tu ?

- Jésus, répond-il en lui donnant une caresse.

- Que fais-tu ?

- J'attends des amis.

- D'Ashqelôn ?

- Non, de mon pays et de Judée.

- Es-tu riche ? Moi, oui. Mon père a une belle maison et, à l'intérieur, il fait des tapis. Viens voir. C'est tout près d'ici. »

Et Jésus part, seul avec l'enfant. Il pénètre sous un porche très long qui ressemble à un chemin couvert. Au fond, rendu plus vif par

contraste avec la pénombre du porche, resplendit un coin de la mer, tout illuminé par le soleil. Ils rencontrent une fillette chétive en larmes.

« C'est Dina. Elle est pauvre, tu sais ? Ma mère lui donne de la nourriture. Sa mère ne peut plus gagner sa vie. Son père est mort en mer : une tempête, pendant qu'il allait de Gaza au port du Grand Fleuve porter des marchandises et en prendre. Comme les marchandises étaient à mon père et que le père de Dina était l'un de nos marins, maman pense maintenant à eux. Mais les enfants restés sans père sont si nombreux…Qu'en dis-tu, toi ? Ce doit être dur, de rester orphelins et pauvres ! Voilà ma maison. Ne dis pas que j'étais dans la rue : je devais être à l'école mais on m'a renvoyé parce que je faisais rire mes camarades avec cela… »

Et il sort de ses vêtements un pantin taillé dans le bois, dans un morceau de bois tendre, très comique réellement, pourvu d'un menton de galoche et d'un nez très caricaturaux.

Jésus esquisse un sourire mais il le refrène, il a du mal à se retenir, et il dit :

« Il ne représente pas le maître, n'est-ce-pas ? Ni un parent ? Ce ne serait pas bien.

- Non. C'est le chef de la synagogue des juifs. Il est vieux et laid et nous nous moquons toujours de lui.

- Ce n'est pas bien non plus. Il est sûrement plus âgé que toi et…

- Oh ! C'est un vieux, à moitié bossu, presque aveugle et tellement laid…Ce n'est pas ma faute s'il est comme ça !

- Non, mais tu es fautif de te moquer d'un vieillard. Toi aussi, quand tu seras vieux, tu deviendras laid car tu te voûteras, tu n'auras plus beaucoup de cheveux, tu seras à moitié aveugle, tu marcheras avec un bâton, tu auras ce genre de visage. Et alors ? Cela te plaira d'être ridiculisé par un enfant irrespectueux ? Et puis, pourquoi fâcher le maître, distraire tes camarades ? Ce n'est pas bien ? Si ton père le savait, il te punirait. Ta mère en souffrirait. Moi, je ne leur dirai rien. Mais toi, donne-moi tout de suite deux choses : d'une part la promesse de ne plus faire de tels manquements et d'autre part ce pantin. Qui l'a fabriqué ?

- Moi, Seigneur… » dit l'enfant, mortifié, conscient maintenant de la gravité de ses…méfaits…Et il ajoute :

« J'aime tellement travailler le bois ! Parfois, j'imite les fleurs des tapis ou les animaux qui s'y trouvent. Tu sais, les dragons, les sphinx et d'autres bêtes encore…

- Cela tu peux le faire. Il y a tant de belles choses sur terre. Donc, tu me fais cette promesse et tu me donnes ce pantin ? Sinon, nous ne sommes plus amis. Je le garderai en souvenir de toi et je prierai pour toi. Comment t'appelles-tu ?

- Alexandre. Et toi, qu'est-ce que tu me donnes ? »

Jésus est embarrassé. Il a toujours si peu de choses ! Mais il se rappelle qu'il a une très belle boucle au col d'un vêtement. Il cherche dans son sac, la trouve, la détache et la donne à l'enfant.

« Et maintenant, allons-y. Mais fais attention : même si je pars, cela ne m'empêche pas de tout savoir. Et si j'apprends que tu es méchant, je reviens ici et je dis tout à ta maman. »

Le pacte est scellé. Ils entrent dans la maison. Après le vestibule, il y a une grande cour sur laquelle donnent, de trois côtés, de grandes pièces où se trouvent les métiers. La servante qui a ouvert, étonnée de voir l'enfant avec un inconnu, prévient la maîtresse, et celle-ci, une femme de grande taille, à l'aspect plein de douceur, accourt et demande :

« Mon fils s'est-il senti mal ?

- Non, femme. Il m'a amené ici pour voir les tapis. Je suis étranger.

- Tu veux faire des achats ?

- Non, Je n'ai pas d'argent mais j'ai des amis qui aiment les belles choses et qui sont riches. »

La femme regarde avec curiosité cet homme qui avoue aussi simplement sa pauvreté et elle dit :

« Je te prenais pour un seigneur. Tu as des manières et l'aspect d'un grand seigneur.

- Pas du tout. Je suis simplement un rabbi galiléen : Jésus, le Nazaréen.

- Nous, nous faisons du commerce et nous n'avons aucune prévention. Viens et regarde. »

Elle l'emmène voir ses tapis auxquels travaillent des jeunes filles sous la direction de la maîtresse. Les tapis sont vraiment de grande valeur, pour leurs dessins comme pour leurs couleurs. Grands, souples, on dirait des parterres tout en fleurs ou un kaléidoscope de pierres précieuses. D'autres mêlent aux fleurs des figures allégoriques comme des hippogriffes, des sirènes, des dragons ou bien des griffons héraldiques. Jésus admire :

« Tu es très habile. Je suis content d'avoir vu tout cela. Et je suis content que tu sois bonne.

- Comment le sais-tu ?

- Cela se lit sur ton visage. Et ton enfant m'a parlé de Dina. Que Dieu t'en récompense. Même si tu ne le crois pas, tu es proche de la Vérité car tu as la charité en toi.

- Quelle vérité ?

- Celle du Très-Haut. Celui qui aime le prochain, qui exerce la charité dans sa famille et envers ses subordonnés et qui la déploie sur les malheureux possède déjà en lui-même la Religion. Cette fillette, c'est Dina, n'est-ce-pas ?

- Oui, sa mère est mourante. Après je la prendrai, mais pas pour les tapis. Elle est trop petite et trop grêle. Viens, Dina, auprès de ce seigneur. »

La fillette, qui a le visage triste des enfants malheureux, s'approche timidement. Jésus lui fait une caresse et lui demande :

« Tu me conduis auprès de ta mère ? Tu voudrais bien qu'elle guérisse, n'est-ce pas ? Alors, emmène-moi chez elle. Adieu, femme. Adieu à toi aussi, Alexandre, et sois bon. »

Il sort en tenant la fillette par la main.

« Tu es seule ? demande t-il.

- J'ai trois petits frères. Le dernier n'a pas connu son père.

- Ne pleure pas. Es-tu capable de croire que Dieu peut guérir ta mère ? Tu sais, n'est-ce pas, qu'il existe un seul Dieu qui aime les hommes qu'il a créés et tout particulièrement les enfants qui sont bons ? Et qu'il peut tout ?

- Je le sais, Seigneur. Auparavant, mon frère Tolmé allait à l'école et à l'école, on est mélangé aux juifs. C'est comme cela qu'on sait beaucoup de choses. Je sais qu'il existe et qu'il s'appelle Yahvé, et qu'il nous a punis parce que les Philistins ont été mauvais avec lui. Les enfants juifs nous le reprocheront toujours ; Mais, à cette époque là, je n'existais pas, ni maman, ni mon père. Alors, pourquoi… » Les larmes lui coupent la parole.

« Ne pleure pas. Dieu t'aime, toi aussi et il m'a conduit ici pour toi et pour ta maman. Tu sais que les Israélites attendent le Messie qui doit venir pour établir le Royaume des Cieux ? Le Royaume de Jésus, rédempteur et sauveur du monde ?

- Je le sais, Seigneur. Et ils nous menacent en disant : « A ce moment-là, malheur à vous ! »

- Et sais-tu que fera le Messie ?

- Il fera d'Israël un grand peuple et il nous traitera très mal.

- Non : il rachètera le monde, il enlèvera le péché, il apprendra à ne pas pécher. Il aimera les pauvres, les malades, les affligés. Il ira vers eux. Il apprendra aux hommes riches, en bonne santé ou heureux, à les aimer. Il recommandera d'être bons pour obtenir la Vie éternelle et bienheureuse au Ciel. C'est cela qu'il fera. Et il n'opprimera personne.

- Et comment comprendra-t-on que c'est lui ?

- Parce qu'il aimera tout le monde et guérira les malades qui croient en lui, il rachètera les pécheurs et enseignera l'amour.

- Ah ! S'il venait ici avant que maman ne meure ! Comme je croirais, moi ! Comme je prierais ! J'irais le chercher jusqu'à ce que je le trouve et je lui dirais : « Je suis une pauvre enfant sans père, ma mère est mourante. J'espère en toi. » Et je suis sûre qu'il m'accueillerait, bien que je sois Philistine. »

Toute une foi, simple et forte, vibre dans la voix de la fillette qui marche à côté de lui. Elle ne voit pas ce sourire éclatant parce qu'elle regarde devant, du côté de la maison, maintenant proche. Ils arrivent à un cabanon bien misérable au fond d'une impasse.

« C'est ici, Seigneur, entre. »

Une pauvre chambrette, une paillasse sur laquelle est étendu un corps épuisé, trois petits enfants, de dix à trois ans, assis près de la paillasse. Tout trahit la misère et la faim.

« Paix à toi, femme. Ne t'agite pas. Ne te dérange pas. J'ai trouvé ta fille et je sais que tu es malade. Je suis venu. Voudrais-tu guérir ? »

La femme n'a qu'un filet de voix pour répondre :

« Oh ! Seigneur !...Mais pour moi c'est fini !... »

Elle pleure.

« Ta fille est arrivée à croire que le Messie pourrait te guérir. Et toi ?

- Ah ! Moi, je le croirais aussi, mais où est le Messie ?

- C'est moi, qui te parle. »

Et Jésus qui était penché sur la paillasse pour murmurer ses paroles près du visage de la malade, se redresse et s'écrie :

« Je le veux. Sois Guérie ! »

Les enfants ont presque peur de son air majestueux et, la surprise sur le visage, ils se tiennent autour du grabat de la mère.

Dina serre ses mains sur sa petite poitrine. Une lueur d'espoir, de béatitude brille sur son petit visage. Elle halète, pour ainsi dire, si grande est son émotion. Elle a la bouche ouverte pour dire quelque chose que déjà son cœur murmure. Quand elle voit sa mère, auparavant au teint cireux et abandonnée, se redresser pour s'asseoir comme si une force l'attirait et pénétrait en elle, puis se lever sans quitter un instant des yeux le Sauveur, Dina pousse un cri de joie : « Maman ! » le mot qui gonflait son cœur est dit !...Un autre suit : « Jésus ! » Tout en embrassant sa mère, elle l'oblige alors à s'agenouiller en disant :

« Adore ! Adore ! C'est lui, celui que le maître de Tolmé appelait : le Messie annoncé par les prophètes.

- Adorez le vrai Dieu, soyez bons, souvenez-vous de moi. Adieu. »

Et il sort rapidement pendant que les deux femmes, tout à leur bonheur, restent prosternées par terre.

… En fin de journée, tout le monde se retrouve et rapporte avec des résultats plus ou moins heureux ce qu'ils ont fait. Jésus réconforte tous ses apôtres en faisant remarquer : « L'apostolat n'est pas un métier facile, mais il s'apprend.» *On lui demande alors des nouvelles de sa journée :*

« Moi ? Je me suis promené. Par mon silence, j'ai dit à une prostituée : « Quitte ton péché. » J'ai trouvé un enfant, un peu polisson et je l'ai « évangélisé » en échangeant des cadeaux. Je lui ai donné la boucle que Marie Salomé avait mise à mon vêtement et lui m'a donné son œuvre. »

Et Jésus sort de son vêtement le pantin caricatural. Tout le monde regarde et rit.

« Puis je suis allé voir de splendides tapis qu'un habitant fabrique pour les vendre en Egypte et ailleurs…et j'ai consolé une fillette qui a perdu son père et j'ai guéri sa mère. C'est tout.

- Et cela te semble peu de chose ?

- Oui, parce qu'il aurait fallu aussi de l'argent, or je n'en avais pas.

- Mais retournons-y, nous qui…n'avons ennuyé personne, dit Thomas…

- Je vous indiquerai la maison de loin. Il y aura du monde. Moi, je n'y vais pas. Ils me retiendraient…Vous allez à la maison et cherchez la fillette. Il n'y a que cette fillette, vous ne pouvez pas vous tromper. Vous lui donnerez cette bourse et vous lui direz : « C'est Dieu qui te l'envoie parce que tu as su croire. C'est pour toi, ta maman et tes petits frères » Rien de plus. Et revenez tout de suite. Allons ».

Vision et dictée du 14 juillet 1945, tome 3, p 460, § 218.

18. Les idolâtres de la femme en couche.

Sommaire

Le lendemain, le groupe repart vers l'intérieur des terres…Puis Jésus dit :

« Moi, je vais dans ce hameau sur la colline. Quant à vous, continuez vers Azolo. Faites attention. Soyez courtois, doux, patients. Même s'ils vous ridiculisent, supportez-le paisiblement et Dieu vous viendra en aide. Sortez au crépuscule et allez près de l'étang qui se trouve aux environs d'Azolo ? Nous nous retrouverons là.

- Mais Seigneur, je ne vais pas te laisser seul ! Ces gens là sont violents. C'est imprudent, s'exclame Judas.

- N'ayez pas peur pour moi. Va, Judas, va et sois prudent, toi. Adieu. Que la paix soit avec vous. »

Guère enthousiastes, les Douze s'éloignent. Jésus les regarde partir puis il prend le sentier de la colline, frais, ombragé. La colline est couverte de vignes et de bosquets d'oliviers, de noyers, de figuiers bien cultivés, qui annoncent déjà une belle récolte. De petits champs de céréales occupant les endroits plats et, sur les pentes, paissent des chèvres blanches dans l'herbe verte. Jésus arrive aux premières maisons du pays. Il est sur le point d'y entrer quand il rencontre un étrange cortège. Des femmes crient, la voix des hommes alterne avec la leur dans un chant funèbre et tous se livrent à une sorte de danse autour d'un bouc qui avance, les yeux bandés, meurtri de coups, les genoux en sang pour avoir trébuché et être tombé sur les pierres du sentier. Un second groupe, lui aussi vociférant et hurlant, s'agite autour d'une statue d'idole sculptée et bien laide, et tient en l'air des poêles avec des braises allumées dont ils alimentent la combustion en y jetant de la résine et du sel.

Un dernier groupe entoure un santon devant lequel ils s'inclinent en criant :

« Par la force ! (les hommes)

- Toi seul le peux ! (les femmes)

- Supplie le dieu ! (les hommes)

- Enlève le sortilège ! (les femmes)

- Commande à la matrice !

- Sauve la femme !

Et tous ensembles, en un hurlement infernal :

- Mort à la magicienne !

- Par ta force !

- Toi seul le peux !

- Ordonne au dieu !

- Qu'il fasse voir !

- Ordonne au bouc !

- Qu'il montre la magicienne !

- Qui hait la maison de Fara ! »

Jésus arrête un homme du dernier groupe et lui demande doucement :

« Qu'est-ce qu'il se passe ? Je suis étranger…»

Comme la procession s'arrête un moment pour frapper le bouc, jeter de la résine sur les braises et reprendre haleine, l'homme explique :

« L'épouse de Fara, le grand homme de Magdalgad est en train de mourir en couches. C'est une femme qui la hait qui lui a jeté un sort. Ses entrailles se sont nouées et l'enfant ne peut naître. Nous recherchons la magicienne pour la tuer. C'est seulement comme cela que l'épouse de Fara sera sauve et, si nous ne trouvons pas la magicienne, nous sacrifierons le bouc, pour obtenir la plus grande pitié de la déesse Matrice.» On comprend que l'horreur de poupée est une déesse…

« Arrêtez-vous, dit jésus à l'homme et à deux autres qui se sont approchés. Je suis capable de guérir la femme et de sauver le garçon. Dites-le au prêtre.

- Tu es médecin ?

- Plus que cela. »

Les trois hommes fendent la foule et s'avancent vers le prêtre idolâtre. Ils lui parlent. La rumeur se répand. La procession, qui avait repris sa marche, s'arrête. Le prêtre, que ses oripeaux multicolores rendent imposant, fait signe à Jésus et ordonne :

« Jeune homme, viens ici ! Et quand il est près de lui : Est-ce vrai, ce que tu dis ? Prends garde : si ce que tu prétends ne se produit pas, nous penserons que l'esprit de la magicienne s'est incarné en toi et nous te tuerons à sa place.

- C'est vrai. Conduisez-moi immédiatement auprès de cette femme et, en attendant, donnez-moi le bouc. J'en ai besoin. Otez-lui son bandeau et amenez-le moi ici. »

Ils obéissent. La pauvre bête, abasourdie, chancelante, tout en sang, est amenée à Jésus qui caresse son épais poil noir.

« Maintenant il faut m'obéir en tout. L'acceptez-vous ?

- Oui ! crie la foule.

- Allons, ne criez plus. Ne brûlez plus de résine. Je vous l'ordonne. »

Ils se mettent en chemin, rentrent dans le village et se rendent à une maison située au milieu d'un verger. Des cris et des pleurs sortent par les portes grandes ouvertes et, dominant tout, lugubres, les lamentations atroces de la femme qui ne peut donner le jour à son enfant. Ils courent avertir Fara qui s'avance, le teint terreux, échevelé, accompagné de femmes qui pleurent et d'inutiles santons pour qui on brûle de l'encens et des feuilles.

« Sauve ma femme !

- Sauve ma fille !

- Sauve-la, sauve-la ! crient tour à tour l'homme, une vieille femme, la foule.

- Je la sauverai et ton garçon avec elle, car c'est un garçon. Il est bien robuste et il a les yeux doux de la couleur d'une olive qui mûrit et la tête couverte de cheveux noirs comme cette toison.

- Comment le sais-tu ? Que vois-tu ? Même dans les entrailles ?

- C'est en toute chose que je vois et pénètre. Je connais et je peux tout. Je suis Dieu. »

Il aurait lancé la foudre que cela aurait produit moins d'effet. Tous se jettent par terre, comme morts.

« Relevez-vous. Ecoutez : je suis le Dieu puissant et je ne supporte pas d'autres dieux en ma présence. Allumez un feu et jetez-y cette statue. »

La foule se révolte. Elle commence à douter du « dieu » mystérieux qui lui enjoint de brûler la déesse. Les plus enflammés sont les prêtres. Mais Fara et la mère de l'épouse, à qui la vie de la femme tient à cœur, s'opposent à la foule hostile. Comme Fara est le grand homme du village, la foule réfrène son indignation. L'homme interroge néanmoins Jésus :

« Comment puis-je croire que tu es Dieu ? Donne-m'en une preuve et j'ordonnerai qu'on fasse ce que tu veux.

- Regarde. Vois-tu les blessures de ce bouc ? Elles sont ouvertes, n'est-ce pas ? Sanglantes, n'est-ce pas ? La bête est quasi mourante, n'est-ce pas ? Eh bien, je veux que cela ne soit pas…Voilà, regarde. »

L'homme se penche et regarde…il s'écrie :

« Il n'y a plus de blessures ! » et il se jette par terre en suppliant :

« Ma femme, ma femme ! »

Mais le prêtre de la procession intervient :

« Méfie-toi, Fara. Nous ne savons pas qui est cet homme ! Crains la vengeance des dieux. »

L'homme est pris entre deux peurs : les dieux, sa femme…Il demande :

- Qui es-tu ?

- Je suis Celui qui suis, au Ciel, sur la terre. Toute force m'est soumise, toute pensée connue. Les habitants du Ciel m'adorent, les habitants de l'Enfer me craignent. Et ceux qui croient en moi verront s'accomplir toutes sortes de prodiges.

- Je crois ! Je crois …Quel est ton nom ?

- Jésus Christ, le Seigneur incarné. Jetez cette idole aux flammes ! Je ne supporte pas de dieux en ma présence. Eteignez ces encensoirs ! Il n'y a que mon Feu qui possède puissance et volonté. Obéissez ou je réduis en cendre votre vaine idole et je pars sans opérer de salut. »

Jésus est terrible, dans son vêtement de lin. Il a le bras levé dans l'attitude du commandement, le visage fulgurant. Ils en ont peur. Personne ne parle plus…Le cri, de plus en plus épuisé de la femme, déchire le silence. Mais ils hésitent à obéir. Le visage de Jésus devient de plus en plus insoutenable à regarder. C'est vraiment un feu qui brûle la matière et les âmes. Les encensoirs sont les premiers à subir sa volonté. Ceux qui les tiennent doivent les jeter parce qu'ils ne peuvent plus supporter la chaleur. Et pourtant, les charbons paraissent éteints… Puis ce sont ceux qui portaient sur leurs épaules avec des barres, car le bois se carbonise, le brancard de l'idole qui prend feu. Les gens fuient, terrorisés…Jésus se tourne vers Fara :

« Peux-tu donc réellement croire à ma puissance ?

- Je crois, je crois ! Tu es Dieu. Tu es le dieu Jésus.

- Non. Je suis le Verbe du Père, de Yahvé d'Israël, venu avec sa chair, son sang, son âme et sa divinité racheter le monde et lui donner la foi au Dieu véritable, un et trine, qui se tient dans les Cieux très hauts ? Je viens apporter aide et miséricorde aux hommes pour qu'ils abandonnent l'erreur et viennent à la vérité, qui est le Dieu unique de Moïse et des prophètes. Peux-tu croire encore ?

- Je crois, je crois !

- Je suis venu apporter aux hommes la voie, la vérité et la vie pour abattre les idoles, pour enseigner la sagesse. Le monde obtiendra la rédemption par moi, car je mourrai par amour pour le monde et pour le salut éternel des hommes. Peux-tu croire encore ?

- Je crois, je crois !

- Je suis venu dire aux hommes que, s'ils croient au vrai Dieu, ils auront la vie éternelle dans les Cieux, près du Très-Haut qui a créé tous les hommes, les animaux, les plantes et les planètes. Peux-tu croire encore ?

- Je crois, je crois ! »

Jésus n'entre même pas dans la maison. Il tend seulement les bras vers la pièce où souffre la femme, les mains tendues et il crie :

« Sors à la lumière, pour connaître la Lumière divine et sur l'ordre de la Lumière qui est Dieu ! »

C'est un commandement de tonnerre auquel, après un moment, fait écho un cri de triomphe où résonnent une plainte et une joie, puis le cri d'un nouveau-né, faible, mais bien distinct, et qui se renforce de plus en plus.

« Ton fils pleure en saluant la terre. Va le trouver et dis-lui, maintenant ou plus tard, que la patrie ce n'est pas la terre, mais le Ciel. Fais-le grandir et, toi aussi, grandis avec lui, pour le Ciel. C'est la

Vérité qui te parle. Ces encensoirs, ce brancard en cendre, ce sont le mensonge qui n'apporte ni aide, ni salut. Adieu. »

Il est sur le point de partir. Mais une femme accourt avec un vigoureux nouveau-né enveloppé dans les langes et elle crie :

« C'est un garçon, Fara. Beau, robuste, aux yeux noirs foncés comme une olive qui mûrit, ses cheveux sont plus noirs et plus fins que la toison d'un chevreau sacré. Et ta femme repose, heureuse. Elle ne souffre plus, comme s'il n'y avait rien eu. C'est inattendu, alors qu'elle était mourante…et après ces mots…»

Jésus sourit et, comme l'homme lui présente son nouveau-né, il lui touche la tête du bout des doigts. A l'exception des prêtres qui sont partis, indignés à la vue de la défection de Fara, la foule s'approche, curieuse de voir le nouveau-né et désireuse de regarder Jésus.

Fara voudrait lui offrir des objets et de l'argent pour le miracle. Mais Jésus dit avec douceur et fermeté :

« Rien. Le miracle ne se paie que par la fidélité à Dieu qui l'a accordé. Je garde seulement le bouc, en souvenir de ta ville. »

Sur ce, il s'éloigne avec le bouc qui trottine auprès de lui comme si Jésus était son maître. Il est revenu à la vie, heureux, bêlant sa joie d'être avec quelqu'un qui ne le frappe pas. Ils descendent ainsi des pentes de la colline pour reprendre la grande route vers Azoto.

Quand, vers le soir, près de l'étang ombragé, Jésus voit arriver ses disciples, l'étonnement est réciproque : pour eux de voir Jésus avec ce bouc et pour lui de voir leurs visages déconfits d'hommes qui n'ont pas obtenu de résultats.

« C'est un désastre, Maître ! Ils ne nous ont pas frappés, mais ils nous ont chassés de la ville. Nous avons erré dans la campagne et, en payant bien cher, nous avons pu nous procurer de la nourriture. Et pourtant, nous avons été doux…, disent-ils d'un air désolé.

- Peu importe. A Hébron aussi, ils nous avaient chassés l'an dernier. Pourtant, cette fois, ils nous ont fait honneur. Il ne faut pas vous décourager.

- Et toi, Maître ? Cet animal ? demandent-ils.

- Je suis allé à Magdalgad. J'ai brûlé une idole et ses encensoirs. J'ai fait naître un garçon. J'ai prêché le vrai Dieu en faisant des miracles et j'ai emmené avec moi le bouc destiné à un rite idolâtre, à titre de récompense. Pauvre bête, elle n'était qu'une plaie !

- Mais maintenant il se porte bien ! C'est une superbe bête !

- C'était un animal sacré destiné à l'idole…En bonne santé, oui. Ce fut mon premier miracle pour les convaincre que c'était moi, le Puissant, et non pas leur morceau de bois.

- Mais que vas-tu en faire ?

- Je l'amène à Marziam. Un pantin hier, un bouc aujourd'hui. Je vais lui faire plaisir !

- Mais tu veux le prendre avec toi jusqu'à Béther ?

- Certainement. Je ne vois pas ce qu'il y a de déplaisant à le faire. Si je suis le Berger, je pourrai avoir un bouc. Puis nous le donnerons aux femmes et elles iront ainsi en Galilée. Nous trouverons une chevrette. Simon, tu deviendras berger de chèvres. Il vaudrait mieux des brebis…mais dans le monde, il y a plus de boucs que d'agneaux…C'est un symbole, mon Pierre. Rappelle-toi cela…Par ton sacrifice, tu feras en sorte que les boucs deviennent des agneaux. Venez. Rejoignons ce village parmi les vergers. Nous trouverons à nous loger soit dans les maisons, soit sur les gerbes qui sont déjà liées dans les champs. Et demain, nous irons à Jabnia. »

Les apôtres sont étonnés, peinés, découragés. Etonnés par les miracles, affligés de ne pas y avoir assisté, découragés par leur incapacité alors que Jésus peut tout.

Mais lui, au contraire, est si content ! Et il réussit à les persuader que « rien n'est inutile, pas même un échec, car il sert à vous former à l'humilité alors que la parole sert à faire résonner un nom, le mien, et à laisser un souvenir dans les cœurs.» Et il est si convaincant, sa joie est si lumineuse qu'ils retrouvent eux aussi la sérénité. »

Vision et dictée du 16 juillet 1945, tome 3, p 481, § 220.

19. Le paralytique de la piscine de Béthesda.

Sommaire

En ce jour de sabbat, Jésus se trouve au Temple de Jérusalem avec ses disciples, dont le tout jeune garçon Marziam qui est devenu le fils adoptif de Pierre et qui a passé avec succès son examen de majorité au Temple. Les apôtres sont toujours inquiets sur la façon dont ils sont perçus au sein des autorités de Temple qui n'apprécient pas leur présence.

« … Jésus n'est guère inquiet. Il discute avec Marziam et Jean et il avance en donnant des aumônes. Il explique à l'enfant bien des choses. Il se dirige vers l'extrémité des murs du Temple, à l'angle nord-est. Là se trouve une foule nombreuse qui se rend près d'un endroit où les portiques précèdent une porte nommée « du Troupeau ».

« C'est la Probatique, la piscine de Bethesda. Maintenant, observe bien l'eau. Tu vois comme elle est calme en ce moment ? D'ici peu, tu verras qu'elle a une sorte de mouvement et qu'elle se soulève jusqu'à cette marque humide. La vois-tu ? L'ange du Seigneur descend alors, l'eau sent sa présence et le vénère comme elle peut. L'ange porte à l'eau l'ordre de guérir l'homme qui s'y plongera le plus vite. Tu vois toute cette foule ? Mais un trop grand nombre sont distraits et ne voient pas le premier mouvement de l'eau ; ou bien les plus forts repoussent sans pitié les plus faibles. On ne doit jamais se distraire en présence des signes de Dieu. Il faut garder l'âme toujours éveillée parce qu'on ne sait jamais quand Dieu se manifeste ou envoie son ange. Et il ne faut jamais être égoïste, même pour raison de santé. Bien des fois, parce qu'ils sont restés à discuter sur celui qui plonge le

premier ou qui en a le plus besoin, ces malheureux manquent le bienfait de la venue de l'ange. »

Patiemment, Jésus donne toutes les explications à Marziam qui le regarde, les yeux grands ouverts, attentifs, mais sans cesser de surveiller l'eau pour autant.

« Peut-on voir l'ange ? Cela me plairait.

- Lévi, un berger de ton âge, l'a vu. Regarde bien, toi aussi et soit prêt à le louer. »

L'enfant ne se distrait plus. Ses yeux regardent alternativement l'eau et au-dessus de l'eau ; il n'entend plus rien, ne voit rien d'autre. Jésus, pendant ce temps, regarde ce petit peuple d'infirmes, d'aveugles, d'estropiés, de paralytiques, qui attendent. Les apôtres eux aussi observent attentivement. Le soleil produit des jeux de lumière sur l'eau et envahit royalement les cinq rangées de portiques qui entourent les piscines.

« Voilà, voilà ! s'écrie Marziam. L'eau se gonfle, s'agite, resplendit ! Quelle lumière ! L'ange ! » et l'enfant se met à genoux.

En effet, le mouvement de l'eau dans le bassin donne l'impression qu'elle augmente de volume sous l'effet d'un flot subit qui s'y introduit, la fait bouillonner et monter jusqu'au bord. Pendant un instant, l'eau resplendit comme un miroir sous le soleil, en une lumière éblouissante.

Un boiteux se jette rapidement dans l'eau pour en sortir peu après, avec la jambe, déjà marquée d'une grande cicatrice, parfaitement saine. Les autres se plaignent et se disputent avec l'homme guéri. Ils lui disent que, lui, il pouvait encore travailler, mais pas eux. Et la querelle se prolonge.

Jésus regarde tout autour et voit sur un grabat un paralytique qui pleure doucement. Il s'en approche, se penche et le caresse en lui demandant :

« Tu pleures ?

- Oui. Personne ne pense jamais à moi. Je reste ici. Je reste ici, tous guérissent, moi, jamais. Cela fait trente-huit ans que je suis sur le dos. J'ai tout dépensé, les miens sont morts et maintenant je suis à la charge d'un parent éloigné qui me porte ici le matin et me reprend le soir…Mais comme cela lui pèse de le faire ! Oh ! Je voudrais mourir !

- Ne te désole pas. Tu as eu tant de patience et de foi ! Dieu t'exaucera.

- Je l'espère…Mais il me vient des moments de découragement. Toi, tu es bon, mais les autres…Celui qui est guéri pourrait, par reconnaissance pour Dieu, rester ici pour secourir ses pauvres frères…

- Ils devraient le faire, en effet. Mais n'aie pas de rancoeur. Ils n'y pensent pas, ce n'est pas de la mauvaise volonté. C'est la joie de la guérison qui les rend égoïstes. Pardonne-leur.

- Tu es bon, toi. Tu n'agirais pas ainsi. Moi, j'essaie de me traîner avec les mains jusque là, lorsque l'eau du bassin s'agite. Mais il y a toujours quelqu'un d'autre pour me passer devant et je ne puis rester

près du bord, on me piétinerait. Et même si je restais là, qui m'aiderait à descendre ? Si je t'avais vu plus tôt, je te l'aurais demandé.

- Veux-tu vraiment guérir ? Alors, lève-toi, prends ton lit et marche ! »

Jésus s'est redressé pour donner cet ordre et il semble qu'en se relevant, il relève aussi le paralytique, qui se met debout, puis fait un, deux, trois pas, comme s'il n'y croyait pas, derrière Jésus qui s'éloigne. Et comme il marche vraiment, il pousse un cri qui fait se retourner tout le monde.

« Mais qui es-tu ? Au nom de Dieu, dis-le moi ! L'ange du Seigneur, peut-être ?

- Je suis plus grand qu'un ange. Mon nom est pitié. Va en paix. »

Tous s'attroupent. Ils veulent voir. Ils veulent parler. Ils veulent guérir. Mais les gardes du Temple accourent et dispersent par des menaces cette assemblée bruyante.

Le paralytique prend son brancard et il s'en va tout heureux en criant à Jésus :

« Je te retrouverai. Je n'oublierai pas ton nom, ni ton visage.»

Mais il n'a pas dépassé le dernier portique qu'arrivent, comme poussés par une rafale de vent, un groupe de juifs des pires castes, tout enflammés par le désir de se montrer insolent vis-à-vis de Jésus. Ils cherchent, regardent, scrutent. Mais ils n'arrivent pas à bien comprendre ce dont il s'agit et Jésus s'éloigne. Déçus, suivant les renseignements des gardiens, ils assaillent le pauvre paralytique guéri et heureux et lui font des reproches :

« Pourquoi emportes-tu ce lit ? C'est le sabbat. Cela ne t'est pas permis. »

L'homme les regarde :

« Moi, je ne sais rien. Je sais que celui qui m'a guéri m'a dit : « Prends ton lit et marche. » Voilà tout ce que je sais.

- C'est sûrement un démon car il t'a ordonné de violer le sabbat. Comment était-il ? Qui est-ce ? Un judéen ? Un galiléen ? Un prosélyte ?

- Je ne sais pas. Il était ici. Il m'a vu pleurer et s'est approché de moi. Il m'a parlé. Il m'a guéri. Il est parti en tenant un enfant par la main. Je suppose que c'est son fils, car il pourrait avoir un fils de cet âge.

- Un enfant ? Alors ce n'est pas lui !...Comment a-t-il dit qu'il s'appelait ? Ne le lui as-tu pas demandé ? Ne mens pas !

- Il m'a dit qu'il s'appelait Pitié.

- Tu n'es qu'un imbécile ! Ce n'est pas un nom, cela ! »

L'homme hausse les épaules et part. Les autres disent :

« C'était sûrement lui. Les scribes Anias et Zachée l'ont vu au Temple.
- Mais lui, il n'a pas d'enfant !

- Et pourtant c'est bien lui...»

Avant de sortir du Temple, Jésus rencontre à nouveau le paralytique guéri qui est venu remercier le Seigneur, dès qu'il le voit il dit à Jésus :

« Un homme qui s'est étonné de me voir ici en bonne santé m'a dit qui tu es. Tu es le Messie. Est-ce vrai ?

- Je le suis. Mais, même si tu avais été guéri par l'eau ou par une autre puissance, tu aurais toujours le même devoir envers Dieu : celui d'utiliser ta bonne santé pour bien agir. Tu es guéri. Va donc, avec de bonnes intentions, reprendre les activités de la vie et ne pèche jamais plus…

- Je suis âgé…Je ne sais rien…Mais je voudrais te suivre pour te servir et pour apprendre. Veux-tu de moi ?

- Je ne repousse personne. Réfléchis cependant avant de venir, et si tu décides, viens.

- Où ? Je ne sais pas où tu vas…

- Je parcours le monde. Tu trouveras partout des disciples qui te guideront vers moi. Que le Seigneur t'éclaire pour le mieux. »

A la sortie du Temple, Jésus se fait lourdement apostropher parce qu'on lui reproche qu'il a violé le sabbat en faisant ce miracle. Jésus administre à ces détracteurs du Temple un long discours où il étale leurs contradictions et leur maigre chance de salut…

Vision et dictée du 21 juillet 1945, tome 3, p 517, § 225.

Ce miracle, étonnant dans ses circonstances, est rapporté seulement par l'évangéliste Jean qui précise bien les reproches aussi bien au miraculé qu'à Jésus lui-même pour le non respect du jour du Sabbat.

20. La femme souffrant d'hémorragie et la fille de Jaïre.

Sommaire

Jaïre est le chef de la synagogue de Capharnaüm. C'est à cet endroit qu'a déjà eu lieu la guérison de la femme possédée, Aggée. Jaïre deviendra un disciple courageux de Jésus et sa fille, Miryam, une vierge consacrée.

« Jésus marche sur la rive du lac de Tibériade, en direction d'un village, entouré d'une grande foule qui l'avait attendu et qui se presse autour de lui bien que les apôtres jouent des bras et des épaules pour lui frayer un chemin et haussent la voix pour amener la foule à lui faire place.

Mais Jésus ne s'inquiète pas de cette bousculade. Comme il dépasse d'une tête la foule qui l'entoure, il regarde avec un doux sourire tous ces gens qui se pressent autour de lui, il répond aux sourires, donne une caresse à quelque enfant qui réussit à se faufiler dans la masse des adultes et parvient à s'approcher de lui, pose la main sur la tête des bébés que les mères soulèvent au-dessus de la tête des gens afin qu'il les touche. Il marche en même temps, lentement, patiemment, au milieu de ce vacarme et de ces continuelles bousculades qui importuneraient tout autre que lui.

Une voix masculine crie : « Place ! Place ! » C'est une voix angoissée et que beaucoup doivent connaître et respecter comme celle d'un personnage influent, car la foule, qui s'écarte très difficilement tant elle est compacte, laisse passer un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un vêtement long et flou, la tête couverte d'une espèce de foulard blanc dont les pans retombent le long du visage et du cou.

Arrivé devant Jésus, il se prosterne à ses pieds :

« Ah ! Maître, pourquoi as-tu été si longtemps absent. Ma fille est très malade. Personne n'arrive à la guérir. Toi seul, tu es mon espoir et celui de sa mère. Viens, Maître. Je t'ai attendu avec une immense angoisse. Viens, viens immédiatement ! Mon unique enfant est à l'article de la mort… »

Il pleure. Jésus pose la main sur la tête de l'homme, en larmes, sur sa tête inclinée que secouent des sanglots et il lui répond :

« Ne pleure pas. Aie foi. Ta fille va vivre. Allons auprès d'elle. Lève-toi ! Allons ! »

Ces deux derniers mots sont dits sur un ton impérieux. Au début, il était le Consolateur maintenant c'est le Dominateur qui parle.

Ils se remettent en marche. Jésus tient par la main le père en pleurs, à ses côtés. Lorsqu'un sanglot plus fort secoue le pauvre homme, Jésus le regarde et lui serre la main. Il ne fait rien d'autre, mais quelle force doit affluer dans une âme quand elle se sent ainsi traitée par Jésus !

Auparavant, c'est Jacques qui occupait la place du pauvre père, mais Jésus lui a fait céder sa place. Pierre est de l'autre côté. Jean est auprès de Pierre et, avec lui, il tente de faire barrage à la foule. Jacques et Judas, de l'autre côté, en font autant auprès du père qui pleure. Les autres apôtres sont les uns devant Jésus, les autres derrière. Mais il en faudrait plus ! Les trois de derrière, en particulier, au nombre desquels il y a Matthieu, n'arrivent pas à retenir cette muraille vivante. Mais quand ils vitupèrent trop fort et, pour un peu, insulteraient la foule indiscrète, Jésus tourne la tête et dit doucement :

« Laissez ces petits, ils sont à moi !…»

A un certain moment, cependant, il se retourne brusquement, lâche la main du père et s'arrête. Il ne se contente pas de tourner la tête, il se retourne complètement. Il paraît même encore plus grand, car il a pris une attitude solennelle. Son visage, son regard sont devenus graves, inquisiteurs. Il scrute la foule. Ses yeux lancent des éclairs, non pas de dureté mais de majesté.
« Qui m'a touché ? » demande-t-il.

Personne ne répond.

« Je répète : Qui m'a touché ? insiste-t-il.
- Maître, répondent ses disciples, tu ne vois pas comment la foule te presse de tous les côtés ? Tout le monde te touche, malgré nos efforts.

- Je demande qui m'a touché pour obtenir un miracle. J'ai senti une puissance de miracle sortir de moi car un cœur l'a invoqué avec foi. Quel est ce cœur ? »

Pendant qu'il parle, les yeux de Jésus tombent deux ou trois fois sur une petite femme d'une quarantaine d'années, vêtue fort pauvrement et très ridée, qui cherche à s'éclipser dans la cohue, à se faire avaler par la foule. Ces yeux doivent la brûler. Elle comprend qu'elle ne peut fuir, revient en avant et se jette à ses pieds, le visage presque à mordre la poussière, les mains tendues sans toutefois oser toucher Jésus.

« Pardon ! C'est moi. J'étais malade. Cela fait douze ans que je suis malade. Tout le monde me fuyait. Mon mari m'a abandonnée. J'ai dépensé tout ce que j'avais pour ne pas être considérée comme déshonorée, pour vivre comme tout le monde. Mais personne n'a pu me guérir. Tu vois, Maître ? Je suis vieille avant l'âge. Ma force s'en est allée avec ce flux inguérissable et ma paix avec elle. On m'a dit que tu étais bon. Celui qui me l'a dit a été guéri par toi de la lèpre *(il s'agit d'Abel, le lépreux de Corozeïn, guéri un an plus tôt)*. Comme tous l'ont fui des années durant, il n'a pas éprouvé de répulsion pour moi. Je n'ai pas osé le dire avant. Pardon ! J'ai pensé que, si seulement j'arrivais à te toucher, je serai guérie. Mais je ne t'ai pas rendue impur. J'ai à peine effleuré le bord de ton vêtement là où il traîne sur le sol, sur les ordures du sol…Mais je suis guérie, sois béni ! Au moment même où j'ai touché ton vêtement, mon mal a cessé. Je suis redevenue comme toutes les femmes. Je ne serai jamais plus évitée par tout le monde. Mon mari, mes enfants, mes parents pourront rester avec moi, je pourrai les caresser. Je serai utile dans ma maison. Merci, Jésus, bon Maître. Sois béni éternellement ! »

Jésus la regarde avec une bonté infinie. Il lui sourit. Il lui dit :

« Va en paix, ma fille. Ta foi t'a sauvée. Sois guérie pour toujours. Sois bonne et heureuse. Va ! »

Il parle encore quand survient un homme, un serviteur, qui s'adresse au père. Pendant tout ce temps, ce dernier a gardé une attitude respectueuse mais tourmentée, comme s'il était sur des charbons ardents.

« Ta fille est morte. Inutile d'importuner davantage le maître. Elle a rendu l'esprit et déjà les femmes chantent les lamentations. Sa mère m'envoie t'en avertir ; elle te prie de venir sur-le-champ.»

Le pauvre père pousse un gémissement. Il porte ses mains à son front et le serre en se comprimant les yeux et en se courbant comme s'il avait reçu un coup. Jésus qui paraît ne rien voir et ne rien entendre, attentif comme il est à écouter la femme et à lui répondre, se retourne pourtant et pose la main sur les épaules courbées du pauvre père.

« Homme, je te l'ai dit : aie foi. Ne crains rien. Ta fillette va vivre. Allons auprès d'elle. »

Et il se met en route en gardant étroitement serré contre lui l'homme anéanti.

Devant cette douleur et le miracle qui vient de survenir, la foule, intimidée, s'arrête, s'écarte, laisse Jésus et ses apôtres se faufiler, puis, tel un sillage, suit la Grâce qui passe. Ils parcourent ainsi une centaine de mètres, peut-être plus, et pénètrent toujours plus au

centre du village. Il y a un grand rassemblement devant une maison de belle apparence ; les gens commentent l'évènement à voix haute et sonore, répondant par des cris puissants à des cris plus élevés provenant de la porte ouverte. Ce sont des cris perçants, aigus, sur une note fixe et qui semblent être dirigés par une seule voix plus stridente qui s'élève toute seule et à laquelle répondent d'abord un groupe de voix plus faibles, puis un autre chœur de voix plus pleines. Cela fait un vacarme à faire mourir les gens en bonne santé !

Jésus ordonne à ses disciples de rester devant la porte et il appelle Pierre, Jean et Jacques pour l'accompagner. Il entre avec eux à l'intérieur de la maison, sans cesser de tenir par le bras le père en larmes contre lui. Il semble vouloir lui infuser par cette étreinte la certitude qu'il est là pour le rendre heureux.

A la vue du chef de famille et du Maître, les… pleureuses, ou plutôt les « hurleuses », redoublent leurs cris. Elles battent des mains, font résonner des tambourins, agitent des triangles et accompagnent leurs lamentations de cette…musique.

« Taisez-vous, intervient Jésus. Il ne faut pas pleurer. La fillette n'est pas morte, elle dort.»

Les femmes crient d'autant plus fort, certaines se roulent par terre, font semblant de s'arracher les cheveux pour bien montrer qu'elle est vraiment morte. Les musiciens et les amis secouent la tête devant les illusions de Jésus. Ils croient qu'il divague. Mais Jésus répète un « Taisez-vous !» tellement énergique que le vacarme, sans cesser totalement, devient bourdonnement. Et il s'avance. Il entre dans une petite chambre. Sur le lit repose la fillette, morte. Maigre, extrêmement pâle, elle gît, déjà habillée, ses cheveux bruns soigneusement coiffés. Sa mère pleure auprès du petit lit, du côté droit, et embrasse la main couleur de cire de la morte.

Quant à Jésus…comme il est beau en ce moment ! Il s'approche avec empressement. On dirait qu'il glisse sur le sol, qu'il vole, tant il se hâte vers ce petit lit. Les trois apôtres restent contre la porte qu'ils ferment au nez des curieux. Le père s'arrête au pied du lit.

Jésus passe à gauche du lit, tend la main gauche et saisit la petite main sans résistance de la morte. C'est bien la main gauche de Jésus qui prend la main gauche de la petite fille. Il lève le bras droit en amenant sa main ouverte à hauteur de ses épaules, puis l'abaisse comme on le fait pour jurer ou commander. Il dit :

« Fillette, je te le dis : lève-toi ! »

Il écarte de la main les préparatifs funèbres éparpillés sur le lit et sur les côtés et, l'aidant à descendre, il lui fait faire ses premiers pas sans cesser de la tenir par la main.

« Maintenant, donnez-lui à manger, ordonne-t-il. La voilà guérie. Dieu vous l'a rendue. Remerciez-le et ne parlez à personne de ce qui vient de se passer. Vous, vous savez ce qui lui est arrivé, vous avez cru et vous avez mérité ce miracle. Les autres n'ont pas eu foi. Il est inutile d'essayer de les convaincre. Dieu ne se manifeste pas à ceux qui nient

le miracle. Quant à toi, petite fille, sois bonne. Adieu. Paix à cette maison. »

Il sort et referme la porte derrière lui.

Vision et dictée du 11 mars 1944, tome 4, p 23, § 230.

Les trois évangélistes Matthieu, Marc et Luc rapportent ces deux miracles de façon relativement détaillée et concluent également sur la recommandation de Jésus de ne pas ébruiter ces prodiges. En fait, de ces quatre récits, on comprend que Jésus, depuis la dernière Pâque, veut éviter d'attiser l'hostilité grandissante des Pharisiens.

21. Les deux aveugles et le muet possédé.

Sommaire

Pendant que Pierre prépare les poissons pour le repas dans sa cuisine enfumée, Jésus choisit d'accompagner Jean à la fontaine de la place.

« Sur la place, c'est la foule habituelle des villages de Palestine, le soir : les femmes viennent avec leurs amphores, les enfants y jouent, les hommes s'entretiennent d'affaires ou…des potins du village. On y voit aussi, entourés de serviteurs ou de clients, les pharisiens qui regagnent leurs riches demeures. Les gens s'écartent avec respect pour les laisser passer, quitte ensuite, à peine sont-ils plus loin, à les maudire de tout cœur en racontant leurs dernières injustices et leurs usures.

Dans un coin de la place, Matthieu discute avec ses vieux amis, ce qui fait dire au pharisien Urie, avec mépris et à haute voix :

« Ah ! Ces fameuses conversions ! Le lien au péché demeure, cela se voit aux amitiés qui durent. Ha ! Ha ! »

Ce à quoi Matthieu se retourne vivement pour répondre :

« Elles durent pour les convertir !

- Ce n'est pas nécessaire ! Ton Maître suffit à la tâche. Toi, tiens-toi loin d'eux, que la maladie ne te reprenne pas, en admettant que tu sois réellement guéri… »

Matthieu rougit sous l'effort de ne pas lui dire ses quatre vérités, mais il se borne à rétorquer :

« Ne crains pas et n'espère pas.

- Quoi ?

- Ne crains pas que je redevienne Lévi le publicain et n'espère pas que je t'imite pour perdre ces âmes. Je vous laisse, à tes amis et à toi, les séparations et les mépris. Moi, j'imite mon Maître et je fréquente les pécheurs pour les amener à la Grâce.»

Urie voudrait répliquer, mais l'autre pharisien, le vieil Eli, survient et dit :

« Mon ami, ne souille pas ta pureté et ne contamine pas ta bouche. Viens avec moi.»

Il prend Urie par le bras et l'amène chez lui.

Pendant ce temps, la foule, composée surtout d'enfants, s'est groupée autour de Jésus. Parmi les enfants, il y a Jeanne et Tobie, ceux qui s'étaient disputés pour des figues. De leurs petites mains, ils tripotent le grand corps de Jésus pour attirer son attention et disent :

« Ecoute ! Ecoute ! Aujourd'hui, nous avons été gentils, tu sais ? Nous n'avons jamais pleuré. Nous ne nous sommes jamais chamaillés, par amour pour toi. Tu nous donnes un baiser ?

- Vous avez donc été gentils et pour amour pour moi ! Quelle joie vous me donnez ! Voilà votre baiser. Et soyez encore meilleurs demain. »

Il y a aussi Jacques, le petit qui, chaque sabbat, portait à Jésus la bourse de Matthieu. Il dit :

« Lévi ne me donne plus rien pour les pauvres du Seigneur, mais, moi, j'ai mis de côté toutes les piécettes qu'on me donne quand je suis gentil et je te les donne. Tu les donneras aux pauvres pour mon grand-père.

- Bien sûr. Qu'est-ce qu'a ton grand père ?

- Il ne peut plus marcher. Il est très vieux et ses jambes ne le portent plus.

- Cela te fait de la peine ?

- Oui, parce qu'il était mon maître quand on marchait dans la campagne. Il me disait plein de choses. Il me faisait aimer le Seigneur. Même maintenant, il me parle de Job et me montre les étoiles du ciel, mais de son siège…C'était plus beau avant !

- Je viendrai voir ton grand-père demain. Tu es content ! »

… Puis Jésus est accosté par un pharisien qui s'informe de ses activités, bien qu'au courant des miracles des deux groupes de lépreux de Jérusalem. Il propose une invitation pour un repas ultérieur que Jésus accepte…

« De retour à la maison pour le repas, ils sont en train de manger du poisson grillé, quand ils sont rejoints par des aveugles qui avaient déjà imploré Jésus en route. Ils répètent :

« Jésus, Fils de David, aie pitié de nous !

- Partez donc ! Il vous a dit : « demain », alors venez demain ! Laissez-le manger, leur lance Simon-Pierre sur un ton de reproche.

- Non, Simon, ne les chasse pas. Une telle constance mérite récompense. Vous deux, avancez » dit-il aux aveugles, qui entrent en tâtant de leur bâton le sol et les murs.

« Croyez-vous que je puisse vous rendre la vue ?

- Oh oui ! Seigneur ! Nous sommes venus parce que nous en sommes certains. »

Jésus se lève de table, s'approche d'eux, mets le bout du doigt sur les paupières aveugles, lève la tête, prie et dit :

« Qu'il vous soit fait selon votre foi. »

Il retire ses mains et les paupières immobiles se lèvent car, chez l'un la lumière atteint de nouveau les pupilles revenues à la vie et, chez l'autre, les paupières se dessillent et, là où il y avait une suture,

apparue certainement à la suite d'ulcères mal soignés, voilà que le bord des paupières se reforme sans défaut et que celles-ci se lèvent et se baissent comme des ailes qui battent.

Les deux hommes tombent à genoux.

« Relevez-vous et allez. Et veillez bien à ce que personne ne sache ce que j'ai fait pour vous. Portez la nouvelle de la grâce que vous avez reçue à vos villes, à votre parenté, à vos amis. Ici, ce n'est pas nécessaire, ni bon pour votre âme. Gardez-la pure de toute lésion à sa foi de la même manière que, maintenant que vous savez ce qu'est un œil, vous le préserverez des lésions pour ne pas redevenir aveugle. »

… Le dîner s'achève. Ils montent sur la terrasse où ils trouvent quelque fraîcheur…Depuis là, ils admirent le lac et discutent …

« Le Maître est-il ici ? crie une voix qui vient de la route.

- Oui. Mais que voulez-vous encore ? Malgré sa longueur, la journée ne vous suffit pas ? Est-ce que c'est une heure pour troubler de pauvres pèlerins ? Revenez demain ! ordonne Pierre.

- C'est que nous avons avec nous un muet qui est possédé. Et, pendant le trajet, il nous a échappé trois fois. Sans cela, nous serions arrivés plus tôt. Soyez gentils ! Dans un moment, quand la lune sera haute, il hurlera fort et épouvantera le village. Voyez comme il s'agite déjà ! »

Jésus se penche du haut du muret après avoir traversé toute la terrasse. Les apôtres l'imitent. Une chaîne de visages courbés sur une foule de gens qui lèvent la tête vers ceux qui se penchent. Au milieu, avec des gestes saccadés et des grondements d'ours ou de loup enchaîné, il y a un homme avec les poignets bien attachés pour éviter de s'enfuir. Il mugit en se démenant avec des mouvements de bête et comme s'il cherchait quelque chose par terre. Mais quand il lève les yeux et rencontre le regard de Jésus, il pousse un hurlement bestial, inarticulé, un vrai rugissement et il tente de s'enfuir. La foule composée d'adultes de Capharnaüm, prend peur et s'écarte.

« Viens, pour l'amour de Dieu ! Cela le reprend comme avant…

- J'arrive tout de suite. »

Jésus descend rapidement et se met en face du malheureux, qui est plus agité que jamais.
« Sors de lui. Je le veux ! »

Le hurlement se brise en un seul mot :

« Paix !

- Oui, paix. Sois en paix, maintenant que te voilà délivré. »

La foule émerveillée crie à la vue de ce brusque passage de la furie au calme, de la possession à la délivrance, du mutisme à la parole.

« Comment avez-vous su que j'étais ici ?

- On nous a dit, à Nazareth : « Il est à Capharnaüm. » A Capharnaüm, cela nous a été confirmé par deux hommes qui avaient eu les yeux guéris par toi, dans cette maison.

- C'est vrai ! Ils nous l'ont dit à nous aussi » crient plusieurs. Et ils commentent :

« On n'a jamais vu de telles choses en Israël.

- Sans l'aide de Belzébuth, il n'aurait rien pu faire », ricanent les pharisiens de Capharnaüm.

Mais Simon n'est pas avec eux.

« Aide ou pas aide, me voilà guéri et les aveugles aussi. Vous, vous ne pouvez pas le faire malgré vos grandes prières » réplique le muet possédé qui a été guéri.

Et il baise le vêtement de Jésus qui, sans répondre aux pharisiens, se borne à congédier la foule de son « que la paix soit avec vous ». Il retient le miraculé et ceux qui l'accompagnent pour leur offrir un abri dans la chambre du haut, afin qu'ils puissent se reposer jusqu'à l'aube.

Vision et dictée du 28 juillet 1945, tome 4, p 38, § 232.

22. Le jugement des trois meurtriers.

Sommaire

La scène se déroule le 18 juin 28, au village de Bethléem de Galilée, à quelques kilomètres à l'est de Nazareth et non pas au Bethléem de la Nativité près de Jérusalem.

…« Sur la route poussiéreuse arrive un petit groupe de gens armés : six hommes accompagnés de gens qui poussent des cris. Les bergers regardent et discutent à voix basse. Puis, ils regardent Marie et Jésus. Le plus âgé parle :

« Heureusement que tu n'entre pas à Bethléem ce soir.

- Pourquoi ?

- Parce que ces gens qui viennent de passer et qui entrent en ville, y vont pour arracher un fils à une mère.

- Oh ! Mais pourquoi ?

- Pour le tuer.

- Oh ! Non ! Qu'a-t-il fait ? »

Jésus pose la même question et les apôtres s'approchent pour écouter.

« On a trouvé le riche Joël, tué sur le chemin de la montagne. Il revenait de Sycaminon avec beaucoup d'argent. Mais ce n'étaient pas des voleurs car l'argent était encore sur le mort. Le serviteur qui l'accompagnait a rapporté que son maître lui avait dit de courir en avant pour prévenir de son retour, et sur la route, en se dirigeant vers le lieu où l'homicide a été commis, il a seulement vu le jeune homme qu'on va tuer. Deux hommes du village, d'ailleurs, jurent qu'ils l'ont vu attaquer Joël. Maintenant les parents du mort exigent la mort du jeune homme. Et s'il est homicide…

- Tu ne le crois pas ?

- Cela ne me paraît pas possible. Ce jeune homme est à peine plus âgé qu'un adolescent. Il est bon. Il vit toujours avec sa mère dont il est le fils unique, et elle est veuve, une sainte veuve. Il ne manque pas de ressources, il ne pense pas aux femmes. Il n'est pas querelleur, il n'est pas fou. Alors, pourquoi a-t-il tué ?

- Mais il a peut-être des ennemis ?

- Qui ? Joël qui est mort ou Abel l'accusé ?

- L'accusé.

- Ah, je ne sais pas…Mais…Je ne sais pas.

- Sois franc, homme.

- Seigneur, c'est une chose que je pense et Isaac nous a dit de ne pas penser du mal de son prochain.

- Mais on doit avoir le courage de parler pour sauver un innocent.

- Si je parle, que j'aie raison ou tort, je devrais m'enfuir d'ici parce qu'Aser et Jacob sont puissants.

- Parle sans crainte : tu ne seras pas contraint de fuir.

- Seigneur, la mère d'Abel est belle, jeune et sage. Aser n'est pas sage, ni Jacob. Au premier, la veuve plaît et au second…le village sait que le second est un coucou dans le ménage de Joël. Je pense que…

- J'ai compris. Allons, mes amis. Vous, les femmes, restez donc avec les bergers. Je reviendrai vite.

- Non, mon fils. Je t'accompagne. »

Jésus se dirige rapidement vers le centre de la cité. Les bergers restent indécis, mais ensuite ils laissent le troupeau aux plus jeunes qui restent avec toutes les femmes, sauf la Mère et Marie, femme d'Alphée qui suivent Jésus et se hâtent de rejoindre le groupe des apôtres.

A la troisième rue qui coupe la voie principale de Bethléem, ils rencontrent Judas, Simon, Pierre et Jacques qui arrivent en gesticulant et en criant.

« Quelle affaire, Maître ! Quelle affaire et quelle peine ! s'écrie Pierre, bouleversé.

- Un fils enlevé de force à sa mère pour le tuer. Elle le défend comme une lionne. Mais c'est une femme contre des gens armés, ajoute Simon le Zélote.

- Elle saigne déjà de partout ! dit Judas.

- Ils ont défoncé sa porte car elle s'était barricadée dans sa maison, achève Jacques, fils de Zébédée.

- Je vais la trouver.

- Oh oui ! Toi seul peux la consoler. »

Ils tournent à droite, puis à gauche vers le centre du village. Déjà, on voit l'attroupement tumultueux qui s'agite et se presse près de la maison d'Abel, et les cris d'une femme, déchirants, inhumains, féroces, en même temps que pitoyables, parviennent jusqu'ici. Jésus hâte le pas en arrivant sur une place minuscule où le tumulte est à son comble.

La femme dispute encore son fils aux gardes. Elle s'accroche d'une main qui est devenue une griffe de fer aux débris de la porte abattue et, de l'autre, reste attachée à la ceinture de son fils. Si quelqu'un cherche à l'en séparer, elle le mord férocement, insensible aux coups qu'elle reçoit et à la douleur des cheveux qu'on lui tire d'une manière si cruelle que cela amène sa tête en arrière. Et quand elle ne mord pas, elle hurle :

« Lâchez-le ! Assassins ! Il est innocent ! La nuit du meurtre de Joël, il était au lit près de moi ! Assassins ! Assassins ! Calomniateurs ! Immondes ! Parjures ! »

Le jeune garçon, saisi aux épaules par les gardes, traîné par les bras, se retourne, le visage bouleversé et crie :

« Maman ! Maman, pourquoi dois-je mourir puisque je n'ai rien fait ? »

C'est un bel adolescent, grand et élancé, aux yeux noirs et doux, aux cheveux noir foncé, légèrement frisés. Son vêtement déchiré laisse voir un corps souple et jeune, presque comme celui d'un enfant.

Jésus, aidé de ceux qui l'accompagnent, fend la foule compacte comme un roc et se fraie un chemin jusqu'au groupe pitoyable juste au moment où la femme, à bout de forces, a été arrachée à la porte et traînée comme un sac attaché au corps de son fils sur les pierres du chemin.

Mais cela dure quelques mètres seulement. Une secousse plus violente arrache la main de la mère de la ceinture de son fils, la femme tombe en avant, son visage frappe durement contre le sol, saignant davantage encore. Mais elle se redresse aussitôt sur ses genoux, les bras tendus pendant que son fils, qu'on emporte rapidement autant que le permet la foule qui s'écarte difficilement, libère son bras gauche et l'agite en se tordant en arrière et en criant :

« Maman ! Adieu ! Rappelle-toi, toi au moins, que je suis innocent ! »

La femme le regarde avec des yeux de folle et puis tombe à terre, évanouie.

Jésus se présente devant le groupe des gardes :

« Arrêtez-vous un moment. Je vous l'ordonne ! »

Son visage ne souffre pas de réplique.

« Qui es-tu ? » lance, agressif, un citadin du groupe. « Nous ne te connaissons pas. Ecarte-toi et laisse-nous passer pour qu'il soit tué avant la nuit.

- Je suis un Rabbi. Le plus grand. Au nom de Yahvé, arrêtez-vous ou Dieu vous foudroiera. »

A ce moment, il semble que c'est lui qui va les foudroyer.

« Qui est témoin contre cet homme ?

- Lui, lui et moi, répond celui qui a parlé le premier.

- Votre témoignage n'est pas valable parce qu'il n'est pas vrai.

- Comment peux-tu dire cela ? Nous sommes prêts à le jurer.

- Votre serment est un péché.

- Nous, pécher ? Nous !

- Vous ! De même que vous couvez la luxure, que vous nourrissez la haine, que vous êtes avides de richesses, que vous êtes homicides, vous êtes également parjures. Vous vous êtes vendus à l'Impureté. Vous êtes capables d'accomplir n'importe quelle infamie.

- Fais attention à tes paroles. Je suis Aser.

- Et moi, je suis Jésus.

- Tu n'es pas d'ici. Tu n'es pas prêtre, ni juge. Tu n'es rien. Tu es étranger.

- Oui, je suis l'Etranger car la terre n'est pas mon Royaume. Mais je suis Juge et Prêtre. Non seulement de cette petite portion d'Israël, mais de tout Israël et du monde entier.

- Allons, allons ! Nous avons à faire à un fou, dit l'autre témoin, qui pousse Jésus pour l'écarter.

- Tu ne feras pas un pas de plus ! » tonne Jésus en le regardant d'un regard de miracle qui subjugue et paralyse, comme il rend la vie et la joie quand il le veut. « Tu ne fais pas un pas de plus ! Tu ne crois pas à ce que je dis ? Eh bien, alors, regarde. Ici, il n'y a pas la poussière du Temple, ni son eau, et il n'y a pas de paroles écrites à l'encre pour rendre très amère l'eau qui est le jugement pour la jalousie et l'adultère. Mais ici, il y a moi, et c'est moi qui rends le jugement. »

La voix de Jésus est une sonnerie de trompette tant elle est pénétrante. Les gens se bousculent pour voir. Seules la Vierge Marie et Marie, femme d'Alphée, sont restées pour secourir la mère évanouie.

« Et voici comment je juge ; donnez-moi une pincée de la poussière de la route et un peu d'eau dans un vase. Et pendant qu'on me les donne, vous les accusateurs, et toi l'accusé, répondez-moi. Es-tu innocent, mon enfant ? Réponds sincèrement à celui qui est pour toi le Sauveur.

- Je le suis, Seigneur.

- Aser, peux-tu jurer n'avoir dit que la vérité ?

- Je le jure. Je n'aurais pas de raison de mentir. Je le jure par l'autel. Que descende du ciel une flamme qui me brûle si je ne dis pas la vérité.

- Jacob, peux-tu jurer que ton accusation est sincère et que tu n'as pas quelque motif secret qui te pousse à mentir ?

- Je le jure par Yahvé. Seul l'amour pour mon ami assassiné me pousse à parler. Je n'ai rien de personnel contre ce jeune homme.

- Et toi, serviteur, peux-tu jurer d'avoir dit la vérité ?

- Je le jure mille fois, s'il le faut ! Mon maître ! Mon pauvre maître ! »

Il pleure en se cachant la tête sous son manteau.

« C'est bien. Voici l'eau et voici la poussière. Et voici la parole : « Toi, Père saint et Dieu Très-Haut, rends par mon intermédiaire le jugement de vérité pour que vie et honneur soient rendus à l'innocent et à sa mère désolée et un juste châtiment à celui qui n'est pas innocent.

Mais, de par la grâce que j'ai à tes yeux, que ni flamme, ni mort, mais une longue expiation arrive à ceux qui ont commis ce péché. »

Il dit ces mots en tenant les mains étendues sur la cruche. Puis il y plonge sa main droite et, de sa main mouillée, il asperge les quatre hommes soumis au jugement et leur fait boire une gorgée de cette eau, d'abord au jeune homme, puis aux trois autres. Ensuite, il croise les bras et les observe.

La foule elle aussi regarde et, l'instant d'après, elle pousse un cri et se jette le visage contre terre. Alors les quatre hommes qui étaient alignés se regardent les uns les autres et crient à leur tour.

Le premier, le jeune homme, crie de stupeur, les autres d'horreur, car ils voient leurs visages couverts d'une lèpre subite, alors que le jeune homme en est indemne.

Le serviteur se jette aux pieds de Jésus qui s'écarte comme tout le monde, y compris les soldats, tout en prenant par la main le jeune Abel afin de lui éviter de se contaminer auprès des trois lépreux. Et le serviteur crie :

« Non ! Non ! Pardon ! Pas lépreux ! Ce sont eux qui m'ont payé pour retarder le maître jusqu'au soir, pour le frapper sur le chemin désert. Ils m'ont fait exprès déferrer la mule. Ils m'ont dit de mentir et de prétendre que j'étais venu en avant. Mais au contraire, j'étais avec eux pour le tuer et je dis aussi pourquoi ils l'ont fait : parce que Joêl s'était aperçu que Jacob aimait sa jeune femme et parce qu'Aser voulait la mère d'Abel et qu'elle le repoussait. Ils se sont mis d'accord pour se débarrasser en même temps de Joêl et d'Abel et jouir des femmes. J'ai parlé. Enlève-moi la lèpre, enlève-la moi ! Abel, tu es bon, prie pour moi !

- Toi, va auprès de ta mère. Qu'en sortant de son évanouissement, elle voie ton visage et revienne à une vie tranquille. Quant à vous…Je devrais vous dire : « Qu'il vous soit fait ce que vous avez fait. » Et ce serait justice, une justice humaine. Mais je vous livre à une expiation surhumaine. La lèpre, dont vous êtes horrifiés, vous préserve d'être saisis et tués comme vous le méritez. Peuple de Bethléem, écartez-vous, ouvrez-vous comme les eaux de la mer pour les laisser aller vers leur longue galère. Galère terrible ! Plus atroce qu'une mort immédiate. Et c'est une grâce de pitié de Dieu pour leur donner la possibilité de se repentir, s'ils le veulent. Allez ! »

La foule se colle aux murs pour laisser libre le milieu du chemin. Les trois hommes, couverts de lèpre comme s'ils étaient malades depuis des années, s'en vont, l'un derrière l'autre, vers la montagne…

« Purifiez le chemin à grande eau après y avoir allumé du feu. Quant à vous, soldats, allez rapporter que justice est faite, et cela, conformément à la plus parfaite loi mosaïque.»

Jésus se dispose à se rendre là où sa Mère et Marie, sa tante, continuent à secourir la femme qui revient lentement à elle, pendant que son fils caresse ses mains glacées et les baise…

Jésus trouve la femme, assise sur les genoux de Marie, femme d'Alphée. Elle se remet peu à peu… et demande :

« Je suis morte, moi aussi ? Ce sont les limbes ?

- Non, femme, c'est la terre et voici ton fils, sauvé de la mort. Et ici, voilà Jésus, mon Fils, le Sauveur.»

Elle voit son enfant, sain et sauf, l'embrasse avec frénésie, pleurant, riant…

« Oui, maman, oui. Mais maintenant, ce n'est pas moi qu'il faut regarder, mais lui, lui qui m'a sauvé. Bénis le Seigneur.»

La femme tend ses mains qui tremblent, saisit la main de Jésus et la couvre de baisers et de larmes. Jésus lui pose sa main gauche sur la tête :

« Sois heureuse, en paix et sois toujours bonne. Et toi aussi, Abel.

- Non, mon Seigneur. Ma vie et celle de mon fils sont à toi parce que tu les as sauvées. Permets-lui d'aller avec tes disciples, comme il le désirait déjà depuis qu'ils sont venus ici. Je te le donne avec une grande joie et je te prie de me permettre de le suivre pour le servir.

- Et ta maison ?

- Oh, Seigneur ! Est-ce que quelqu'un qui renaît à la vie peut avoir des sentiments qu'il avait avant de mourir ? Grâce à toi, Mirta est sortie de la mort et de l'enfer. Dans ce village, je pourrais en venir à haïr ceux qui m'ont torturée dans mon enfant. Or toi, tu prêches l'amour, je le sais. Permets donc à la pauvre Mirta d'aimer le seul qui mérite l'amour, sa mission, ses serviteurs…. Je marcherai à ta suite et près de mon Abel…

- Tu suivras ton fils, et moi avec lui. Sois dans la paix, maintenant. »

Vision et dictée du 9 août 1945, tome 4, p 150, § 248

L'adolescent Abel, sauvé de justesse de la lapidation se révèlera posséder une grande spiritualité en demandant à Jésus la guérison de ses accusateurs et en obtenant le miracle désiré, l'année suivante (cf § 37). Abel deviendra l'un des soixante douze disciples de Jésus et plus tard un grand évangélisateur, sous le nom d'Ananias.

23. La femme au sein tari.

Sommaire

À Sycaminon a été établi le camp où se sont regroupés Jésus et ses disciples dont quelques femmes qui les accompagnent. Ils sont arrivés sur leurs cinq barques…

… « Jésus descend sur le quai de débarquement. Il est accueilli par sa Mère qui lui dit :

« Il y a un pauvre petit enfant malade, mon Fils, et sa mère désire ta venue.

- J'y vais tout de suite.

- Je sais de qui il s'agit, Maître. Je t'y accompagne. Viens toi aussi Hermastée *(jeune pêcheur converti qui deviendra disciple*). Commence à connaître la bonté infinie de notre Seigneur » dit l'homme d'En-Dor *(Jean).*

- S'il y a des malades, je commencerai par les guérir, avant même le repas pour qu'ils puissent rentrer chez eux, heureux. »

Pendant ce temps, les apôtres se dispersent pour rassembler ceux qui désirent la présence du Maître, spécialement les malades… Après un moment, Jésus revient avec Jean d'En-Dor et Hermastée et il passe en saluant au milieu de ceux qui se pressent devant les petites maisons. Son sourire est une bénédiction.

On lui présente l'inévitable malade des yeux, à peu près aveugle par suite d'ophtalmies ulcéreuses, et il le guérit. Vient ensuite le tour d'un homme atteint sûrement de malaria, amaigri et jaune comme un chinois et il le guérit.

Puis c'est une femme qui lui demande un miracle surprenant : du lait pour son sein qui en manque ; elle montre un enfant de quelques jours, sous-alimenté et tout rouge comme par échauffement. Elle pleure :

« Tu vois : nous avons le commandement d'obéir à l'homme et de procréer, mais à quoi cela sert-il si ensuite nous voyons nos enfants dépérir ? C'est le troisième que j'engendre et j'en ai déjà conduit deux au tombeau, à cause de cette poitrine stérile. Celui-ci meurt déjà parce qu'il est né au moment des chaleurs, les autres ont vécu dix lunes, l'autre six, pour me faire pleurer encore davantage quand ils moururent de maladies intestinales. Si j'avais du lait, cela ne serait pas arrivé…»

Jésus la regarde et dit :

« Ton enfant vivra. Aie foi. Retourne chez toi et quand tu seras arrivée donne le sein à ton bébé. Aie foi.»

La femme s'en va, obéissante, avec son pauvre petit qui gémit comme un petit chat et qu'elle serre sur son cœur.

« Mais est-ce que le lait lui viendra ?

- Bien sûr qu'il viendra.

- Moi, je dis que l'enfant vivra, mais que le lait ne montera pas et ce sera un miracle s'il vit. Il est pour ainsi dire mort de privations.

- Pas du tout. Je dis que le lait va lui venir.

- Oui.

- Non. »

Les avis diffèrent selon les personnes. Enfin, Jésus se retire pour le repas. Quand il sort pour prêcher de nouveau, l'assistance est encore nombreuse. En effet, la nouvelle du miracle qu'il a accompli sur l'enfant fiévreux dès son débarquement, s'est répandue dans la ville.

Il salue les présents :

« Je vous donne ma paix pour préparer votre âme à m'entendre… »

Et Jésus commence par raconter une longue parabole en prenant le cas d'une vigne qui produisait peu de raisins et pour laquelle un étranger de passage réussit à trouver l'explication. A la fin de la parabole Jésus dit :

« Pour ce qui est de la femme aux seins taris, voici la réponse. Regardez du côté de la ville.»

Tout le monde se tourne vers la ville et voit la femme de toute à l'heure qui arrive au pas de course et qui, en courant, ne détache pas son bébé de son sein gonflé, bien gonflé de lait que le petit affamé tête avec une voracité telle qu'il semble s'y noyer. Et la femme ne s'arrête qu'aux pieds de Jésus devant qui elle détache un moment le bébé de son sein en criant :

« Bénis, bénis, pour qu'il vive pour toi ! »…

Après cet intermède, Jésus reprend l'explication de la parabole avec un sens plus large que ce petit épisode d'une foi récompensée…

Vision et dictée du 13 août 1945, tome 4, p 185, § 252.

24. Le vieillard aveugle chez des vignerons.

Sommaire

C'est la fin juin de l'an 28, Jésus et son groupe ont quitté la côte de la mer Méditerranée et s'enfoncent à l'intérieur des terres. Ils passent par un verger où ils rencontrent des vignerons. Une discussion avec quelques disciples s'engage pendant une halte :

…« Vous êtes des voyageurs ou des étrangers ?

- Nous sommes Galiléens et nous allons vers le mont Carmel…

- Quelle longue route à cette saison ! Mais pourquoi vous n'êtes pas venus dans notre maison ? Elle est là-bas. Nous vous aurions donné de l'eau fraîche, de la nourriture, campagnarde mais bonne. Venez maintenant…Le mont Carmel ne va pas s'enfuir sur un char de feu comme son prophète, dit un paysan sur un ton à demi-sérieux…

- Vous ne croyez pas au Messie ?

- Si nous y croyons ! Nous avons décidé qu'une fois la récolte finie nous irons à sa recherche…Nous irons bientôt à la fête des Tentes et nous serons au Temple tous les jours pour le voir…Nous devons aussi nous occuper de notre âme et elle vaut plus que les vignes.

Est-ce qu'il se trouve à Capharnaüm ?…

- Celui que vous cherchez est ici et il s'est reposé dans votre verger…»

La stupeur les fige. Ils sont tout yeux pour le regarder…

« Eh bien ! Vous désiriez tant le voir et maintenant vous ne bougez plus ? Vous êtes devenus des statues de sel ? plaisante Pierre.

- Non…c'est que….Mais le Messie est tellement simple ?

- Mais que vouliez-vous qu'il soit ? Assis sur un trône magnifique et couvert du manteau royal ? Le preniez-vous pour un nouvel Assuérus ?

- Non, mais…il est si simple, alors qu'il est tellement saint !

- Il est simple parce qu'il est saint, homme. Bien, faisons comme ceci…Maître ! Excuse-moi, viens ici faire un miracle. Il y a ici des hommes qui te cherchent et te voir les a pétrifiés. Viens leur rendre le mouvement et la parole.»

Jésus, qui s'est retourné, se lève et s'avance vers les vignerons à l'air apeuré.

« Paix à vous. Vous vouliez me voir ? Me voici. »

Les vignerons tombent à genoux et restent muets.

« N'ayez pas peur. Dites-moi ce que vous voulez. »

Sans parler, ils tendent des paniers remplis de raisin. Jésus admire les fruits magnifiques, et en disant « merci » allonge la main pour prendre une grappe et commence à en manger.

« O Dieu Très-Haut ! Il mange comme nous ! » dit en soupirant celui qu'on nomme Gamla.

Impossible de garder son sérieux devant cette sortie. Jésus lui-même a un sourire plus accentué, comme s'il s'excusait, il dit :

« Je suis le Fils de l'Homme ! »

Mais son geste a vaincu leur torpeur extatique et Gamla dit :

« Est-ce que tu n'entrerais pas chez nous ? Nous sommes nombreux, car nous sommes sept frères plus nos femmes et nos enfants et encore nos vieux parents qui attendent paisiblement la mort.

- Allons-y. Vous, appelez vos compagnons et rejoignez-nous. Mère, viens avec Marie.»

Et Jésus se met en route derrière les paysans, qui se sont relevés et marchent un peu de biais pour le voir marcher. Le sentier est étroit entre les troncs d'arbres reliés les uns eux autres par les vignes.

Ils ont vite fait d'arriver aux maisons disposées autour d'une large cour commune avec un puits.

Que la paix soit sur cette maison et sur ceux qui y habitent » dit Jésus en levant la main pour bénir.

On lui fait les présentations, …dont un bébé nommé David …

Assis à l'ombre d'un auvent qui fait saillie et qu'abrite un figuier gigantesque, se trouve un vieillard avec un bâton dans les mains. Il ne lève même pas la tête, comme si rien ne l'intéressait.

« C'est notre père, explique Gamla. Un des vieillards de la maison…Notre père est aveugle. Il s'est formé un voile sur ses pupilles. Il y a tant de soleil dans les champs. Tant de chaleur sur la terre ! Pauvre père ! Il est triste mais il est bon. En ce moment, il attend ses petits-enfants parce qu'ils sont son unique joie.»

Jésus se dirige vers le vieillard :

« Que Dieu te bénisse, père.

- Qui que tu sois, que Dieu te rende ta bénédiction, répond le vieillard en levant la tête en direction de la voix.

- Ton sort est pénible, n'est-ce pas ? demande doucement Jésus tout en faisant signe de ne pas dire qui est celui qui parle.

- Il vient de Dieu, après beaucoup de bienfaits qu'il m'a accordés durant ma longue vie. Comme j'ai reçu les bienfaits de Dieu, je dois accepter aussi le malheur de ma vue. Il n'est pas éternel, enfin. Il finira sur le sein d'Abraham.

- Tu as raison. Ce serait pire si ton âme était aveugle.

- J'ai cherché à lui garder toujours la vue.

- Comment as-tu fait ?

- Tu es jeune, toi qui parles, ta voix le montre. Tu ne seras pas comme ces jeunes d'aujourd'hui, qui sont tous aveugles parce qu'ils sont sans religion, hein ? C'est vraiment un grand malheur de ne pas croire et de ne pas faire ce que Dieu nous dit. C'est un vieillard qui le dit, mon garçon ! Si tu abandonnes la Loi, tu deviendras aveugle sur cette terre et dans l'autre vie. Jamais plus tu ne verras Dieu. Car un jour viendra certainement où le Messie rédempteur nous ouvrira les portes de Dieu. Je suis trop âgé pour voir ce jour sur la terre mais je le verrai du sein d'Abraham. Aussi, je ne me plains de rien, car j'espère payer par cette obscurité mes ingratitudes envers Dieu et le mériter pour la vie éternelle. Mais toi tu es jeune. Sois fidèle, mon fils, pour que tu puisses voir le Messie. Car le temps est proche, Jean-Baptiste l'a dit. Tu le verras. Mais si ton âme est aveugle, tu sera comme ceux dont parle Isaïe : tu auras des yeux mais tu ne verras pas.

- Tu voudrais le voir, père ? demande Jésus en posant une main sur la tête blanche.

- Je voudrais le voir, oui. Je préfère pourtant m'en aller sans le voir, au lieu de le voir, moi, et que mes enfants ne le reconnaissent pas. Moi, j'ai encore l'ancienne foi et elle me suffit. Eux…ah ! Le monde d'aujourd'hui !

- Père vois donc le Messie et que la nuit soit couronnée de joie. »

Jésus fait glisser sa main des cheveux blancs du vieillard sur son front et jusqu'au menton barbu comme pour le caresser et en même temps, il se penche pour se mettre au niveau de son visage marqué par l'âge.

« Oh ! Très-Haut Seigneur ! Mais je vois ! Je vois…Qui es-tu ? Ton visage m'est inconnu et pourtant familier, comme si je t'avais déjà vu…Mais…Ah, sot que je suis ! Toi qui m'as rendu la vue, tu es le Messie béni ! Oh ! Oh ! »

Le patriarche pleure sur les mains de Jésus qu'il a saisies et qu'il couvre de baisers et de larmes. Toute la parentèle est en émoi.

Jésus dégage une main et caresse encore le vieillard en disant :

« Oui, c'est moi. Viens, pour qu'en plus de mon visage, tu connaisses ma parole. »

Il se dirige vers un escalier qui mène à une terrasse et tout le monde le suit pour écouter son discours. »…

Vision et dictée du 18 août 1945, tome 4, p 219, § 256.

25. L'enfant handicapé d'un bûcheron.

Sommaire

Jésus et son cousin Jacques se sont retrouvés pour un tête à tête où il est fait part à l'apôtre de sa future mission à Jérusalem quand Jésus ne sera plus là.

… « En revenant de cette montagne, ils rencontrent un homme avec un malheureux enfant qu'il tient sur les épaules.

« C'est ton fils ? demande Jésus

- Oui. Il est né comme ça, en faisant mourir sa mère. Maintenant que ma mère est morte elle aussi, je l'emmène avec moi quand je vais au travail, pour le surveiller. Je suis bûcheron. Je l'étends sur l'herbe, sur mon manteau, et pendant que je scie les arbres, lui s'amuse avec les fleurs…Mon malheureux enfant !

- C'est pour toi un grand malheur.

- Eh oui…Mais ce que Dieu veut, il faut l'accepter en paix.

- Adieu, homme. Que la paix soit avec toi.

- Adieu. Paix à vous aussi.»

L'homme gravit la montagne, Jésus et Jacques continuent à descendre.

« Que de malheurs ! J'espérais que tu le guérirais » dit Jacques en soupirant.

Jésus ne semble pas avoir entendu.

« Maître, si cet homme avait su que tu étais le Messie, il t'aurait peut-être demandé un miracle…»

Jésus ne répond pas.

« Jésus, me laisses-tu revenir en arrière pour le dire à cet homme ? J'ai pitié de cet enfant. J'ai le cœur déjà si rempli de douleur ! Donne-moi, au moins, la joie de voir cet enfant guéri.

- Vas-y donc. Je t'attends ici.»

Jacques part en courant. Il rejoint l'homme et l'appelle.

« Homme, arrête-toi, écoute ! Celui qui était avec moi, c'est le Messie. Donne-moi ton enfant pour que je lui porte. Viens, toi aussi, si tu veux, pour voir si le Maître va le guérir.

- Vas-y toi, homme. Je dois couper tout ce bois. Je suis déjà en retard à cause de l'enfant. Si je ne travaille pas, nous ne mangeons pas. Je suis pauvre et il me coûte bien cher. Je crois au Messie, mais il vaut mieux que tu lui parles pour moi. »

Jacques se penche pour prendre l'enfant couché sur l'herbe.

« Doucement, l'avertit le bûcheron, il souffre de partout.»

En effet, dès que Jacques essaie de le soulever, l'enfant pleure plaintivement.

« Oh, quelle peine ! soupire Jacques.

- Une grande peine » dit le bûcheron tout en sciant un tronc très dur. Et il ajoute :

« Ne pourrais-tu pas le guérir, toi ?

- Je ne suis pas le Messie, moi. Je ne suis qu'un disciple…

- Et alors ? Les médecins s'instruisent auprès d'autres médecins, les disciples auprès de leur maître. Allons, sois gentil, ne le fais pas souffrir. Essaie toi-même. Si le Maître avait voulu venir ici, il l'aurait fait. Il t'a envoyé soit parce qu'il ne veut pas le guérir, soit parce qu'il veut que ce soit toi qui le fasses.»

Jacques est perplexe. Puis il se décide. Il se redresse et prie comme il le voit faire à son Jésus, puis il ordonne :

« Au nom de Jésus, Messie d'Israël et Fils de Dieu, sois guéri » et aussitôt après, il s'agenouille en disant : « O, mon Seigneur, pardon ! J'ai agi sans ta permission ! Mais j'ai eu pitié de cet enfant d'Israël. Pitié, mon Dieu ! Pour lui et pour moi, pécheur ! »

Il pleure abondamment, penché sur l'enfant étendu. Les larmes tombent sur les petites jambes tordues et inertes.

Jésus débouche du sentier. Mais personne ne le voit, car le bûcheron travaille, Jacques pleure, l'enfant le regarde avec curiosité, puis, tendrement, demande :

« Pourquoi tu pleures ? »

Et il tend sa menotte pour le caresser et s'en même s'en apercevoir, il s'assied tout seul, se lève et vient embrasser Jacques pour le consoler.

C'est le cri de Jacques qui fait se retourner le bûcheron qui voit son enfant debout sur ses jambes qui ne sont plus mortes ni tordues. Et en se retournant, il voit Jésus.

« Le voilà ! Le voilà ! » crie-t-il en le montrant derrière Jacques, qui se retourne et voit Jésus, le visage rayonnant de joie, qui le regarde.

« Maître ! Maître ! Je ne sais pas comment cela s'est fait…la pitié…cet homme…. Cet enfant…Pardon !

- Lève-toi. Les disciples ne sont pas plus grands que le Maître, mais ils peuvent faire ce que fait le Maître quand c'est pour une sainte raison. Lève-toi et viens avec moi. Soyez bénis, tous des deux et souvenez-vous que les serviteurs de Dieu eux aussi font les oeuvres du Fils de Dieu.»

Puis il s'en va entraînant Jacques qui ne cesse de répéter :

« Mais comment ai-je pu ? Je ne comprends pas encore. Avec quoi ai-je fait ce miracle en ton nom ?

- Par la pitié, Jacques, par ton désir de me faire aimer par cet innocent et par cet homme qui croyait et doutait en même temps. Jean, près de Jahnia, a fait un miracle par amour en guérissant un mourant par une onction et la prière. Toi, ici, tu as guéri par tes pleurs et ta pitié et par la confiance en mon nom. Tu vois comme c'est une chose paisible de servir le Seigneur quand l'intention du disciple est droite ? Maintenant marchons vite, car cet homme nous suit. Il n'est pas bon que tes compagnons soient informés de cela, pas encore. Bientôt, je vous enverrai en mon nom et vous le ferez…Descendons dans le lit, couvert de feuilles, de ce torrent… »

Vision et dictée du 27 août 1945, tome 4, p 239, § 259.

26. L'homme au bras atrophié.

Sommaire

En ce 8 juillet 28, c'est jour de sabbat à Capharnaüm.

« Jésus entre dans la synagogue qui se remplit lentement de fidèles. Ils sont stupéfaits de le voir. Tous se le montrent du doigt en chuchotant et quelqu'un tire le vêtement de tel ou tel apôtre pour demander quand ils sont revenus en ville, car personne ne savaient qu'ils étaient de retour.

« Nous venons juste de débarquer au « Puits du figuier » en arrivant de Béthanie, pour ne pas faire un pas de plus qu'il n'est permis, mon ami » répond Pierre à Urie, le pharisien.»

Ce dernier, blessé de s'entendre appeler « mon ami » par un pêcheur, part dédaigneusement rejoindre les siens au premier rang.

« Ne les excite pas, Simon ! l'avertit André.

- Les exciter ? Il m'a interrogé et j'ai répondu en ajoutant que nous avions évité de marcher, par respect pour le sabbat.

- Ils diront que nous avons trimé en barque…

- Ils en viendront à dire que nous trimons rien qu'en respirant ! Imbécile ! C'est la barque qui fait les efforts, c'est le vent et l'eau, pas nous quand nous allons en barque…»

André encaisse la réprimande et se tait.

Après les prières préliminaires vient le moment de la lecture d'un passage et son explication. Le chef de la synagogue demande à Jésus de le faire mais Jésus montre les pharisiens en disant :

« Qu'ils le fassent, eux. »

Mais comme ils s'y refusent, il doit s'en charger lui-même.

Jésus lit le passage du premier Livre des Rois où l'on raconte comment David, trahi par les habitants locaux, fut signalé à Saül. Il rend le rouleau et commence à parler…Il termine en disant :

« J'ai parlé. Si quelqu'un veut ajouter quelque chose, qu'il le fasse.

- Nous te demandons si c'est pour nous, les pharisiens, que tu as parlé.

- La synagogue serait-elle pleine de pharisiens ? Vous êtes quatre. La foule comprend des centaines de personnes. La parole est pour tout le monde.

- L'allusion était pourtant claire.

- En vérité, on n'a jamais vu quiconque s'accuser de lui-même alors qu'il n'est désigné que par une comparaison ! Or c'est ce que vous faites. Mais pourquoi vous accusez-vous si, moi, je ne vous accuse pas ? Peut-être savez-vous que vous agissez comme je l'ai dit ? Moi, je l'ignore. Mais, s'il en est ainsi, repentez-vous-en. Car l'homme est faible et peut pécher. Mais Dieu lui pardonne s'il se forme en lui un

repentir sincère accompagné du désir de ne plus pécher. Mais il est certain que persévérer dans le mal est un double péché et le pardon ne descend pas sur lui.

- Nous, nous n'avons pas ce péché.

- Dans ce cas, ne vous affligez pas de mes paroles.»

L'incident est clos et la synagogue se remplit du chant des hymnes. Puis l'assemblée semble devoir se séparer sans autre incident.

Mais le pharisien Joachim découvre un homme dans la foule et lui indique par les signes et le regard de venir au premier rang. C'est un homme d'environ cinquante ans : il a un bras atrophié devenu plus petit que l'autre, y compris la main, car l'atrophie a détruit les muscles.

Jésus l'aperçoit et voit tout ce qu'on a combiné pour le lui montrer. Une expression de dégoût et de compassion passe sur son visage comme un éclair. Néanmoins, il ne dévie pas le coup. Au contraire, il fait face à la situation avec fermeté.

« Viens ici, au milieu » ordonne-t-il à l'homme.

Quand il l'a devant lui, il se tourne vers les pharisiens et leur dit :

« Pourquoi me tentez-vous ? N'ai-je pas tout juste fini de parler contre les pièges et la haine ? Et vous, ne venez-vous pas de dire : « Nous ne commettons pas de péché » ?

Vous ne répondez rien ? Répondez au moins ceci : Est-il permis de faire du bien ou du mal le jour du sabbat ? Est-il permis de sauver ou d'ôter la vie ? Vous ne répondez pas ? Moi, je vais répondre pour vous et en présence de tout le peuple qui jugera mieux que vous, parce qu'il est simple et sans haine ni orgueil. Il n'est permis de faire aucun travail le sabbat. Mais, tout comme il est permis de prier, de même il est permis de faire du bien, car le bien est une prière plus grande encore que les hymnes et les psaumes que nous avons chantés. En revanche, ni le sabbat, ni un autre jour, il n'est permis de faire le mal. Or vous, vous l'avez fait, en manoeuvrant pour avoir ici cet homme qui n'est même pas de Capharnaüm et que vous avez fait venir depuis deux jours, car vous saviez que j'étais à Bethsaïde et vous deviniez que j'allais venir dans ma ville. Et vous l'avez fait pour essayer de me mettre en accusation. Vous commettez ainsi le péché de tuer votre âme au lieu de la sauver. Mais, en ce qui me concerne, je vous pardonne et je ne décevrai pas la foi de cet homme que vous avez fait venir en lui affirmant que j'allais le guérir, alors que vous vouliez ma tendre un piège. Lui, il n'est pas coupable, car il est venu sans autre intention que celle de guérir. Donc, que cela soit. Homme, étends ta main et va en paix.»

L'homme obéit et sa main redevient saine, comme l'autre. Il s'en sert tout aussitôt pour attraper un pas du manteau de Jésus et le baiser en lui disant :

« Tu sais que je ne connaissais pas leur véritable intention. Si je l'avais sue, je ne serai pas venu : j'aurais préféré garder ma main morte plutôt que de m'en servir contre toi. Ne m'en veux donc pas.

- Va en paix, homme. Je sais la vérité et je n'ai que bienveillance à ton égard.»

La foule sort en faisant des commentaires et Jésus sort en dernier avec les onze apôtres *(Judas étant à Nazareth).*»

Vision et dictée du 26 août 1945, tome 4, p 274, § 263

Trois évangélistes, Matthieu (12, 9-14), Marc (3, 1-6), Luc (6, 6-11) rapportent ce même miracle pratiqué sur la main droite d'un homme. Survenant après un reproche de cueillir des épis de blés un jour de sabbat, c'est surtout la réaction hostile des pharisiens et des scribes qui est évoquée par les évangélistes, pour le non respect du sabbat, ce qui commencera à déclencher un projet d'arrestation chez les ennemis de Jésus.

27. Le possédé aveugle et muet.

Sommaire

Dans la maison de Capharnaüm, on prépare le sabbat du 19 août 28. Pierre a hébergé un pauvre malheureux qui espère sa guérison dans la pièce du bas.

…«Après les premières salutations, on parle à Jésus d'un possédé aveugle et muet qui attend depuis plusieurs heures sa venue avec ses parents. Matthieu explique :

« Il est comme inerte. Il s'est jeté sur des sacs vides et il n'a plus bougé. Ses parents espèrent en toi. Viens te restaurer et puis tu le secourras.

- Non. Je vais tout de suite le trouver. Où est-il ?

- Dans la pièce du bas, près du four. Je l'ai mis là avec ses parents, car il y a beaucoup de pharisiens et aussi des scribes qui semblent aux aguets…

- Oui, il vaudrait mieux ne pas leur faire plaisir, bougonne Pierre. »

… Jésus entre dans la maison et va directement vers une sorte de cellier bas et sombre adossé au four.

« Faites sortir le malade » ordonne Jésus.

Un pharisien qui n'est pas de Capharnaüm, mais qui a l'air encore plus maussade que les pharisiens du pays, dit :

« Ce n'est pas un malade, c'est un possédé.

- C'est toujours un malade de l'esprit…

- Mais lui a les yeux et la langue liés…

- La possession est toujours une maladie de l'âme qui s'étend aux membres et aux organes. Si tu m'avais laissé achever, tu aurais su ce que cela voulait dire. Même la fièvre est dans le sang quand on est malade, mais, à partir du sang, elle attaque telle ou telle partie du corps. »

Le pharisien ne sait que répliquer et se tait. Le possédé a été conduit en face de Jésus. Il est inerte, très entravé par le démon.

Pendant ce temps, les gens arrivent en nombre. C'est incroyable comment les gens ont vite fait d'accourir là où il y a quelque chose à voir. Il y a maintenant les notables de Capharnaüm, parmi lesquels les quatre pharisiens, il y a Jaïre et dans un coin, avec l'excuse de veiller sur l'ordre, il y a le centurion romain accompagné de citoyens d'autres villes.

« Au nom de Dieu, quitte les pupilles et la langue de cet homme ! Je le veux ! Libère cette créature de ta présence ! Il ne t'est plus permis de la tenir. Va-t-en ! » s'écrie Jésus qui tend les mains au moment de donner cet ordre.

Le miracle commence par un hurlement de rage du démon et se termine par un cri de joie de l'homme délivré qui s'écrie :

« Fils de David ! Fils de David ! Saint et Roi !

- Comment fait-il pour savoir qui est celui qui l'a guéri ? demande un scribe.

- Mais tout cela, c'est de la comédie ! Ces gens sont payés pour le faire ! lance un pharisien en haussant les épaules.

- Mais par qui ? S'il est permis de vous le demander…, interroge Jaïre.

- Même par toi.

- Et dans quel but ?

- Pour rendre célèbre Capharnaüm.

- Ne rabaisse pas ton intelligence en disant des sottises et ne souille pas ta langue par des mensonges. Tu sais très bien que ce n'est pas vrai et tu devrais comprendre que tu dis une absurdité. Ce qui s'est produit ici a eu lieu en beaucoup d'endroits en Israël. Alors, partout, il y en a qui paient ? En vérité, je ne savais pas qu'en Israël le petit peuple était si riche ! Car vous, et avec vous tous les grands, vous ne payez certainement pas pour cela. C'est donc le petit peuple qui paie, lui qui est le seul à aimer le Maître.

- Tu es chef de la synagogue et tu l'aimes. Il y a ici Manahen et, à Béthanie, il y a Lazare, fils de Théophile. Ils n'appartiennent pas au petit peuple.

- Mais ils sont honnêtes, et moi aussi, et nous n'escroquons personne, en rien. Et encore moins en ce qui concerne la foi. Nous autres, nous ne nous le permettons pas car nous craignons Dieu et nous avons compris que ce qui plaît à Dieu, c'est l'honnêteté.»

Les pharisiens tournent le dos à Jaïre et s'en prennent aux parents de l'homme guéri.

« Qui vous a dit de venir ici ?

- Qui ? Bien des gens, déjà guéris personnellement, ou leur parenté.

- Mais que vous ont-ils donné ?

- Donné ? L'assurance qu'il allait guérir.

- Mais était-il réellement malade ?

- Oh, esprits sournois ! Vous croyez que tout cela n'est qu'une feinte ? Allez à Gadara et, si vous ne croyez pas, informez-vous du malheur de la famille d'Anne d'Ismaël. »

Les habitants de Capharnaüm, indignés, manifestent bruyamment alors que des Galiléens, venus des environs de Nazareth, disent :

« Et pourtant, c'est le fils de Joseph, le menuisier ! »

Les habitants de Capharnaüm, fidèles à Jésus, hurlent :

« Non. Il est celui qu'il dit être et que l'homme guéri a appelé : « Fils de Dieu et Fils de David ».

- Mais n'augmentez pas l'exaltation du peuple par vos affirmations ! dit un scribe avec mépris.

- Et qui est-il alors, selon vous ?

- Un Belzébuth !

- Ah ! Langues de vipères ! Blasphémateurs ! Possédés vous-mêmes ! Cœurs aveugles ! Vous êtes notre ruine ! Même la joie du Messie, vous voudriez nous l'enlever, hein ? Usuriers ! Cailloux arides ! »

Cela fait un beau vacarme.

Jésus, qui s'était retiré à la cuisine pour boire un peu d'eau, paraît sur le seuil juste à temps pour entendre, une fois encore, la sotte accusation que ressassent les pharisiens :

« Ce n'est qu'un Belzébuth, puisque les démons lui obéissent. Le grand Belzébuth, son père, l'aide et il ne chasse les démons que par l'influence de Belzébuth, le prince des démons. »

Jésus descend les deux petites marches du seuil et s'avance, droit, sévère et calme. Il s'arrête juste en face du groupe des scribes et des pharisiens, les fixe d'un regard perçant et dit :

« Même sur la terre, on voit qu'un royaume divisé en factions opposées s'affaiblit intérieurement…»

Il tient alors un long discours se terminant par :

« … Je vous assure que les hommes seront justifiés par les paroles qu'ils auront dites et que c'est par leurs paroles mêmes qu'ils seront condamnés. »

Puis une discussion s'engage avec ses ennemis qui s'obstinent dans leurs dires, jusqu'à son cousin Joseph, qui devant la foule, le traite de fou et lui reproche l'abandon de son travail à l'atelier…

« Jésus prend par la main le petit Joseph, l'approche de lui, le soulève en le prenant par-dessous les bras et dit :

« Mon travail a été de donner à manger à cet innocent et à ses parents et à les persuader que Dieu est bon…Moi je fais ce que Dieu veut. Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font… »

Jésus s'en va alors finir de guérir et de consoler les malades avec Manahen, qui est le fils de la nourrice d'Hérode, devenu ensuite disciple de Jean Baptiste et enfin de Jésus.

Vision et dictée du 2 septembre 1945, tome 4, p 325, § 269.

28. Les prodiges de tous les apôtres.

Sommaire

À l'annonce de la mort de Jean baptiste, Jésus s'est retiré en prière et méditation sur une colline. La nuit est tombée quand Jésus rentre à la maison, sans bruit en passant par le jardin. Il monte à l'étage où les apôtres sont assoupis en attendant son retour. Un peu de nourriture est distribuée, mangée sans grand appétit.

… « Le dîner est vite terminé.

« Maintenant, racontez-moi ce que vous avez fait, dit Jésus pour les encourager.

- Moi, je suis allé avec Philippe dans les campagnes de Betsaïde. Nous avons « évangélisé » et guéri un enfant malade, raconte Pierre.

- En réalité, c'est Simon qui l'a guéri, intervient Philippe qui ne veut pas s'attribuer une gloire qui ne lui appartient pas.

- Oh, Seigneur ! Je ne sais pas comment j'ai fait. J'ai prié beaucoup, de tout mon cœur, parce que le petit malade me faisait pitié. Après, je l'ai oint avec de l'huile et je l'ai frotté avec mes grosses mains…et il a guéri. Quand j'ai vu son visage se colorer et ses yeux s'ouvrir, revivre en somme, j'ai presque eu peur.»

Jésus pose la main sur sa tête, sans parler.

« Jean a beaucoup étonné parce qu'il a chassé un démon, mais c'est à moi qu'il est revenu de parler, dit Thomas.

- Ton frère Jude *(le cousin de Jésus)* l'a fait aussi, ajoute Matthieu.

- Et André de même, renchérit Jacques, fils d'Alphée.

- De son côté, Simon le Zélote a guéri un lépreux. Ah ! il n'a pas eu peur de le toucher ! Mais il m'a dit ensuite : « Ne crains pas. Par la volonté de Dieu, aucun mal physique ne s'en prend à nous », dit Barthélemy.

- Tu as bien parlé, Simon. Et vous deux ? » demande Jésus à Jacques, fils de Zébédée et à Judas, qui se trouvent un peu loin, le premier parlant avec les trois disciples de Jean, le second, seul et renfrogné.

« Oh ! Moi, je n'ai rien fait » dit Jacques. Mais Judas a fait trois miracles formidables : un aveugle, un paralytique et un possédé : à moi, il me semblait lunatique, mais les gens l'appelaient comme ça…

- Et toi, tu nous fais cette tête, alors que Dieu t'a tant aidé ? demande Pierre.

- Je sais être humble, moi aussi, répond Judas.

- Ensuite, nous avons été reçus par un pharisien. Moi, j'étais mal à l'aise. Mais Judas sait mieux s'y prendre et il l'a vraiment apprivoisé. Le premier jour, il était sur ses gardes, mais ensuite…N'est-ce-pas, Judas ? »

Judas acquiesce sans mot dire.

« Très bien. Et vous ferez toujours mieux. La semaine prochaine, nous restons tous ensemble. En attendant…Simon, va préparer les barques ? Toi aussi Jacques, nous partons »…

… « A Tarichée. Là où nous avons débarqué après le miracle des Géraséniens… ». Jésus cherche un endroit à l'écart et tranquille…

Vision et dictée du 5 septembre 1945, tome 4, p 345, § 271.

29. La première multiplication des pains.

Sommaire

C'est la fin août de l'an 28. Jésus et ses amis sont arrivés en bordure du lac où ils voudraient se reposer mais une foule de gens de toute la région se regroupe et attend. Certains les ont devancés.

« Maître, les barques nous ont trahis !

- C'est mon imbécile de beau-frère qui a donné une barque ! tonne Pierre. Et je lui avais dit de ne pas parler ! Et j'avais ajouté que, s'il parlait, je lui arracherais la barbe ! Pour sûr que je le ferai ! Et maintenant ? Adieu paix, solitude, repos !

- Du calme, Simon. Nous avons déjà eu nos journées de paix. Et du reste, j'ai atteint en partie le but que je poursuivais : vous instruire, vous consoler et vous calmer pour empêcher des offenses et des heurts entre les pharisiens et vous. Maintenant, nous allons trouver ces gens qui nous attendent. Pour récompenser leur foi et leur amour…donc de la joie.»

Pierre se calme comme un vent qui tombe d'un coup. Jésus s'avance vers la foule des malades qui l'attendent avec un désir marqué sur leurs figures, et il guérit l'un après l'autre, bienveillant, patient même à l'égard d'un scribe qui lui présente son petit enfant malade. Ce scribe lui dit :

« Tu vois ? Tu fuis. Mais c'est inutile. La haine et l'amour sont ingénieux pour te trouver. Ici, c'est l'amour qui t'a trouvé, comme dit le Cantique. Tu es désormais comme l'époux des Cantiques …

- Pourquoi dis-tu cela ? Pourquoi ?

- Parce que c'est vrai. Venir à toi est dangereux parce qu'on te hait. Ne sais-tu pas que Rome te surveille et que le Temple te hait ?

- Pourquoi me tentes-tu, homme ? Tes paroles sont des pièges pour rapporter mes réponses à Rome et au Temple. Je ne t'ai pas tendu un piège en guérissant ton fils…»

Sous ce doux reproche, le scribe baisse la tête de confusion et avoue :

« Je me rends compte que tu vois réellement le cœur des hommes. Pardonne-moi. Je vois que tu es vraiment saint…Tu parles bien. Parle nous, car nous sommes tous ici pour mendier une parole de toi ou l'une de tes grâces.

- Tu es sincère et pour cette raison tu mérites de comprendre Dieu qui n'est jamais mensonge…»

Sa prédication est plutôt une conversation avec tel ou tel groupe. Mais c'est une prédication continuelle car elle résout tous les doutes, éclaircit toute pensée, résume ou développe des choses déjà dites ou des idées partiellement retenues par quelqu'un. Et les heures passent ainsi. Le soleil arrive maintenant du couchant, tout aussi oblique…Le soir tombe.

Les apôtres le font remarquer à Jésus qui donne toujours son enseignement d'après les exemples qui se présentent à lui.

« Maître, le soir approche, l'endroit est désert, éloigné des maisons et des villages, ombragé et humide. Il ne nous sera bientôt plus possible, ici, de nous voir et de marcher. La lune se lève tard. Renvoie le peuple pour qu'il aille à Tarichée ou dans les villages du Jourdain acheter de la nourriture et chercher un logement.

- Il n'est pas nécessaire qu'ils s'en aillent. Donnez-leur à manger. Ils peuvent dormir ici comme ils ont dormi en m'attendant.

- Il ne nous reste que cinq pains et deux poissons, Maître, tu le sais.

- Apportez-les-moi.

André, va chercher l'enfant. C'est lui qui garde la bourse. Il y a peu de temps, il était avec le fils du scribe et deux autres, occupé à jouer au roi et à se faire des couronnes de fleurs.»

André se hâte d'y aller et Jean se met à chercher Marziam dans la foule. Ils le trouvent avec son sac de vivres en bandoulière, une longue branche de clématite enroulée autour de la tête. Avec lui, il y en a sept autres pareillement chamarrés et ils font un cortège au fils du scribe qui tient le rôle de roi.

« Viens, Marziam. Le Maître te demande ! »

L'enfant plante là ses amis et s'en va rapidement. Mais les autres le suivent et entourent Jésus qui les caresse pendant que Philippe sort du sac un paquet avec du pain et deux gros poissons enveloppés : deux kilos de poissons, guère plus. C'est insuffisant même pour les dix huit personnes de la troupe de Jésus…On apporte ces vivres au Maître.

« C'est bien. Maintenant apportez-moi des paniers. Dix-sept, un pour chacun. Marziam distribuera la nourriture aux enfants…»

Jésus regarde fixement le scribe, qui est toujours resté à ses côtés, et il lui demande :

« Veux-tu, toi aussi, donner de la nourriture aux affamés ?

- Cela me plairait, mais s'en suis démuni moi aussi.

- Donne la mienne. Je te le permets.

- Mais…tu as l'intention de rassasier presque cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, avec ces deux poissons et ces cinq pains ?

- Sans aucun doute. Ne sois pas incrédule. Celui qui croit verra s'accomplir le miracle.

- Ah ! Dans ce cas, je veux bien distribuer la nourriture, moi aussi !

- Alors, fais-toi donner un panier toi aussi.»

Les apôtres reviennent avec des corbeilles et des paniers larges et peu profonds ou bien profonds et étroits. Le scribe revient avec un panier plutôt petit. On se rend compte que son manque de foi lui a fait choisir ce modèle.

« C'est bien. Mettez tout ici devant et faites asseoir les foules en ordre, en rangs réguliers, autant que possible.»

Pendant ce temps, Jésus élève les pains et les poissons par-dessus, il les offre, prie et bénit. Le scribe ne le quitte pas un instant des yeux. Puis Jésus rompt les cinq pains en dix-huit parts et les deux poissons en dix huit parts. Il met un morceau de poisson dans chaque panier, un bien petit morceau, et les dix-huit morceaux de pain. Chaque morceau est divisé en plusieurs bouchées, une vingtaine, pas plus. Chaque morceau est placé dans un panier après avoir été fragmenté, avec le poisson.

« Et maintenant prenez et donnez à satiété. Allez-y. Va, Marziam, le donner à tes compagnons.

- Oh, comme c'est lourd ! » dit Marziam en soulevant son panier et en allant tout de suite vers ses petits amis. Il marche comme s'il portait un fardeau.

Les apôtres, les disciples, Manahen, le scribe le regardent partir sans savoir que penser… Puis ils prennent leurs paniers et en secouant la tête, se disent l'un à l'autre :

« Ce gamin plaisante ! Ce n'est pas plus lourd qu'avant.»

Le scribe regarde aussi à l'intérieur et met la main pour tâter au fond du panier parce qu'il n'y a plus beaucoup de lumière à cet endroit.

Mais malgré cette constatation, ils se dirigent vers les gens et commencent la distribution. Ils donnent, donnent, donnent…Et de temps à autre, ils se retournent, étonnés, de plus en plus loin, vers Jésus qui, les bras croisés, adossé à un arbre, sourit finement de leur stupeur.

La distribution est longue et abondante…Le seul à ne pas manifester d'étonnement, c'est Marziam qui rit, tout heureux de remplir de pain et de poisson les mains de tant de pauvres enfants. Il est aussi le premier à revenir vers Jésus, en disant :

« J'ai donné beaucoup, beaucoup, beaucoup !…Parce que je sais ce qu'est la faim…»

Et il lève son visage que Jésus caresse…

Peu à peu, les apôtres et les disciples reviennent, muets de stupeur. Le dernier est le scribe, qui ne dit rien. Mais il fait un geste qui vaut plus qu'un discours : il s'agenouille et baise la frange du vêtement de Jésus.

« Prenez votre part et donnez m'en un peu. Mangeons la nourriture de Dieu.»

Ils mangent en effet du pain et du poisson, chacun selon son appétit…Pendant ce temps, les gens, rassasiés, échangent leurs

impressions. Même ceux qui sont autour de Jésus se risquent à parler en regardant Marziam qui, finissant son poisson, plaisante avec les autres enfants ;

« Maître, demande le scribe, pourquoi l'enfant a-t-il tout de suite senti le poids et nous pas ? J'ai même fouillé à l'intérieur. Il n'y avait toujours que quelques bouchées de pain et cet unique morceau de poisson. J'ai commencé à en sentir le poids en m'avançant vers la foule, mais si ç'avait été le poids correspondant à la quantité que j'ai distribuée, il aurait fallu un couple de mulets pour le transport ; pas un panier, mais un char plein, chargé de nourriture. Au début, j'y allais avec parcimonie…puis je me suis mis à donner tant et plus et, pour ne pas être injuste, je suis revenu vers les premiers en faisant une nouvelle distribution parce que je leur avais donné peu de choses. Et pourtant, il y en a eu suffisamment.

- Moi aussi, j'ai senti que le panier s'alourdissait au fur et à mesure que j'avançais et j'ai donné tout de suite abondamment car j'ai compris que tu avais fait un miracle, dit Jean.

- Personnellement, au contraire, je me suis arrêté et me suis assis, pour renverser sur mon vêtement le fardeau et me rendre compte…Alors j'ai vu des pains en quantité et j'y suis allé, raconte Manahen.

- Moi, je les ai même comptés pour ne pas faire piètre figure. Il y avait cinquante petits pains. Je me suis dit : « Je vais les donner à cinquante personnes, puis je reviendrai. » Et j'ai compté ; Mais arrivé à cinquante, le poids était toujours le même. J'ai regardé à l'intérieur : il y en avait encore autant. Je suis allé de l'avant et j'en ai donné par centaines. Mais cela ne diminuait jamais » relate Barthélemy.

Thomas dit :

« Moi, je le reconnais, je n'y croyais pas. J'ai pris dans mes mains les bouchées de pain et ce petit morceau de poisson et je les regardais en pensant : « A quoi cela va servir ? Jésus a voulu plaisanter !…» Et je les regardais, je les fixais, restant caché derrière un arbre, espérant et désespérant d'en voir le nombre augmenter. Mais c'était toujours la même chose. J'allais revenir quand Matthieu est passé et m'a dit : «Tu as vu comme ils sont beaux ? »

« Quoi ? » ai-je répondu. « Mais les pains et les poissons !…» « Tu es fou ? Moi je vois toujours des petits morceaux de pain. » « Va les distribuer avec foi et tu verras. » J'ai jeté dans le panier ces quelques bouchées et j'y suis allé avec réticence…Et puis…pardonne-moi, Jésus, car je suis pécheur !

- Non, tu es un esprit du monde. Tu raisonnes comme les gens du monde.

- Moi aussi, Seigneur, dans ce cas » dit Judas. « Au point que j'ai pensé donner une pièce avec le pain en pensant : « Ils iront manger ailleurs.» J'espérais t'aider à faire une meilleure figure. Que suis-je donc, moi ? Comme Thomas ou davantage ?

- Bien plus que Thomas, tu es « monde »

- Pourtant, j'ai pensé faire l'aumône pour être Ciel ! C'étaient mes deniers personnels…

- Aumône à toi-même et à ton orgueil, ainsi qu'aumône à Dieu. Ce dernier n'en a pas besoin et l'aumône à ton orgueil est une faute, pas un mérite.»

Judas baisse la tête et se tait.

« De mon côté, dit Simon le Zélote, je pensais que cette bouchée de poisson, ces bouchées de pain, il me fallait les fragmenter pour qu'elles suffisent. Mais je ne doutais pas qu'elles auraient suffi pour le nombre et la valeur nutritive. Une goutte d'eau, donnée par toi, peut être plus nourrissante qu'un banquet.

- Et vous, qu'en pensez-vous ? demande Pierre aux cousins de Jésus.

- Nous nous rappelions Cana…et nous ne doutions pas, dit sérieusement Jude.

- Et toi, Jacques, mon frère, tu n'as pensé qu'à cela ?

- Non. J'ai pensé que c'était un sacrement. Comme tu m'en a parlé…Est-ce bien cela ou je me trompe ? » Jésus sourit.

- Oui et non. A la vérité de la puissance d'une goutte d'eau, exprimée par Simon, il faut rajouter la pensée pour une figure lointaine. Mais ce n'est pas encore un sacrement.»…

- Levez-vous. Faites de nouveau le tour avec les paniers, recueillez les restes. Séparez les gens les plus pauvres d'avec les autres et amenez-les-moi ici, avec les paniers. Et puis vous, mes disciples, allez tous vers les barques et prenez le large pour vous rendre à la plaine de Génésareth. Je vais congédier les gens après avoir fait une distribution aux plus pauvres, puis je vous rejoindrai.»

Las apôtres obéissent…et reviennent avec douze paniers pleins de restes et suivis d'une trentaine de mendiants ou de personnes très misérables.

« C'est bien. Allez. »…

Lorsque tout le monde s'en est allé ou s'est endormi, Jésus se lève, bénit les dormeurs et se dirige à pas lents vers la péninsule de Tarichée, surélevée de quelques mètres au-dessus du lac, il gravit le monticule et s'installe sur le rocher pour prier face à la blancheur du clair de lune dans la nuit sereine.

Vision et dictée du 7 septembre 1945, tome 4, p 356, § 273.

Les quatre évangélistes ont bien relatés cet épisode qui a marqué une foule évaluée, même par eux, à cinq mille personnes. Beaucoup moins de détails sont donnés, notamment le rôle du petit garçon adoptif de Pierre et surtout les commentaires de chacun des apôtres organisateurs de cette distribution. C'est bien un des miracles spectaculaire fait devant une foule nombreuse dont les réactions ne sont pourtant pas rapportées. Jésus rajoute un commentaire dans une dictée suivante :

« Je m'étais isolé pour remercier le Père du miracle des pains. Ils avaient été plusieurs milliers de personnes à manger et j'avais

recommandé de dire « merci » au Seigneur. Mais une fois l'aide obtenue, l'homme ne sait pas dire « merci ». Je le disais pour eux. »

30. Jésus marche sur les eaux.

Sommaire

La nuit est passée en prière et méditation pour Jésus, seul, en bordure du lac, sur ce promontoire naturel, en cette fin août 28.

… « Un semblant de lumière se dessine à l'extrême horizon du côté de l'orient, un frisson de vent secoue un olivier. Il s'apaise puis il reprend plus fort et devient de plus en plus violent. La lumière de l'aube qui commençait à peine est arrêtée dans sa progression par une masse de nuages noirs qui viennent occuper le ciel, poussée par des rafales de vent toujours plus fortes. Le lac aussi a perdu sa tranquillité. Le bruissement des feuilles et le grondement des flots remplissent maintenant l'espace qui était paisible peu de temps auparavant.

Jésus sort de sa méditation. Il se lève. Il regarde le lac. Il cherche des yeux la barque de Pierre et la voit s'avancer péniblement vers la rive opposée, mais sans y arriver. Alors Jésus s'enveloppe étroitement dans son manteau dont il relève le bord qui traîne et qui le gênerait dans sa descente et il le passe sur sa tête comme si c'était un capuchon. Il descend rapidement par un sentier rapide qui rejoint directement le lac. Il va si vite qu'il semble voler.

Il parvient à la rive fouettée par les vagues qui forment sur la grève une bordure bruyante et écumeuse. Il poursuit rapidement son chemin comme s'il ne marchait pas sur l'élément liquide tout agité, mais sur un plancher lisse et solide. Maintenant, il devient lui-même lumière. On dirait que le peu de clarté qui parvient encore des rares étoiles qui s'éteignent et de l'aube orageuse se concentre sur lui et forme une sorte de phosphorescence qui éclaire son corps élancé. Il vole sur les flots, sur les crêtes des vagues, les bras tendus en avant. Son manteau se gonfle autour des joues et flotte comme il peut, serré comme il est autour du corps, avec un battement d'ailes.

Les apôtres le voient et poussent un cri d'effroi que le vent porte à Jésus.

« N'ayez pas peur. C'est moi. »

La voix de Jésus, malgré un vent contraire, se propage sans difficulté sur le lac.

« Est-ce bien toi, Maître ? » demande Pierre. « Si c'est toi, dis-moi de venir à ta rencontre en marchant comme toi sur les eaux.»

Jésus sourit : « Viens » dit-il simplement, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde de marcher sur l'eau.

Alors Pierre, à demi-nu puisqu'il ne porte qu'une courte tunique sans manches, saute par-dessus bord et se dirige vers Jésus.

Mais quand il est à une cinquantaine de mètres de la barque et à peu près autant de Jésus, il est pris par la peur. Jusque là, il a été

soutenu par son élan d'amour. Maintenant l'humanité a raison de lui et…il tremble pour sa vie. Comme quelqu'un qui se trouve sur un sol qui se dérobe ou sur des sables mouvants, il commence à chanceler, à s'agiter, à s'enfoncer. Plus il s'agite, convulsé de peur, plus il s'enfonce.

Jésus s'est arrêté et le regarde. L'air sérieux, il attend sans même lui tendre la main. Il garde les bras croisés. Il ne fait plus un pas et ne dit plus un mot.

Pierre s'enfonce. Les chevilles disparaissent, puis les jambes, puis les genoux. Les eaux lui arrivent à l'aine, la dépassent, montent vers la ceinture. La terreur se lit sur son visage, une terreur qui paralyse aussi sa pensée. Ce n'est plus qu'une chair qui a peur de se noyer. Il ne pense même pas à nager. A rien. Il est hébété par la peur.

Finalement, il se décide à regarder Jésus. Et il suffit qu'il le regarde pour que son esprit commence à raisonner, à saisir où se trouve le salut.

« Maître, Seigneur, sauve-moi ! »

Jésus desserre les bras et, comme s'il était porté par le vent ou par l'eau, il se précipite vers l'apôtre et lui tend la main en lui disant :

« Homme de peu de foi ! Pourquoi as-tu douté de moi ? Pourquoi as-tu voulu agir tout seul ? »

Pierre, qui s'est agrippé convulsivement à la main de Jésus, ne répond pas. Il le regarde pour voir si le maître est en colère, il le regarde avec un reste de peur qui se mêle au repentir qui s'éveille. Mais Jésus sourit et le tient étroitement par le poignet jusqu'à ce que, après avoir rejoint la barque, ils en franchissent le bord et y entrent. Et Jésus ordonne :

« Rejoignez le rivage. Il est tout trempé. » Et il sourit en regardant le disciple humilié.

Les vagues s'apaisent pour faciliter l'abordage et la ville apparaît au-delà de la rive.

Après la fin de la vision, Jésus dicte un commentaire :

… « Ils m'ont pris pour un fantôme. Ah ! Que de fois, mes pauvres enfants, vous me prenez pour un fantôme, pour un épouvantail ! Si vous pensiez toujours à moi, vous me reconnaîtriez tout de suite. Mais vous avez bien d'autres fantômes dans le cœur et cela vous donne le vertige. Ah ! Si vous saviez m'écouter.

Pourquoi Pierre s'enfonce-t-il, après avoir parcouru plusieurs mètres ? Je l'ai dit : parce que l'humanité domine son esprit.

Pierre était très « homme » (contrairement à Jean), dans toute l'acception du mot. Il désirait se distinguer des autres, faire voir que « personne » n'aimait le Maître comme lui. Il voulait s'imposer, il se croyait déjà au dessus des faiblesses de la chair…

Pierre, non seulement se laisse dominer par la peur pour sa vie en danger, mais il devient « une chair qui tremble ». Il ne réfléchit plus, il

ne me regarde plus. Vous aussi, vous vous comportez de même. Et plus le danger est imminent, plus vous voulez agir par vous-mêmes.

Quand Pierre m'appelle, je ne marche pas, je vole à son secours et je le tiens fermement pour le conduire en lieu sûr… Je fais mon devoir de Sauveur éternel. »

Vision et dictée du 4 mars 1944, tome 4, p 362, § 274.

Les évangélistes Jean (6, 1-13) et Marc (6, 45-52) rapportent le miracle de Jésus marchant sur les eaux du lac de Tibériade, en des termes assez proches. Mais seul Matthieu (14, 22-33) relate l'épisode de Pierre qui tente de rejoindre Jésus sur l'eau.

31. Le retour de mission des soixante-douze disciples.

Sommaire

À la suite d'une longue prédication sur les œuvres de Miséricorde, Jésus envoie en mission tous les nombreux disciples qui ont décidé de suivre son enseignement.

… « Après une sereine journée d'octobre, les soixante-douze disciples reviennent avec Elie, Joseph et Lévi. Fatigués, couverts de poussière, mais si heureux ! Les trois bergers sont heureux d'être désormais libres de servir le Maître. Heureux aussi d'être, après tant d'années de séparation, réunis à leurs compagnons d'autrefois. Les soixante douze disciples sont heureux d'avoir rempli leur première mission. Les visages brillent davantage que les petites lampes qui éclairent les cabanes construites pour ce nombreux groupe de pèlerins.

Au milieu se trouve la cabane de Jésus…mais il y a aussi celles des femmes disciples…

Après le souper, Jésus se dirige vers les pentes de l'oliveraie et les disciples le suivent. Isolés du bruit et de la foule et après avoir prié en commun, ils font à Jésus un récit plus circonstancié que celui qu'ils avaient pu faire auparavant au milieu des allées et venues.

Ils sont étonnés et joyeux lorsqu'ils disent :

« Sais-tu, Maître, que non seulement les malades, mais aussi les démons nous ont été soumis par la force de ton Nom ? Quelle affaire, Maître ! Nous, nous, de pauvres hommes, seulement parce que tu nous a envoyés, nous pouvions délivrer l'homme de la puissance redoutable d'un démon ! »

Et ils racontent les nombreux cas de délivrance arrivés çà et là. Mais ils disent aussi, à propos d'un seul homme :

« Ses parents, ou plutôt sa mère et les voisins, nous l'ont amené de force, mais le démon s'est moqué de nous : « Je suis revenu ici, par sa volonté, après que Jésus de Nazareth m'avait chassé et je ne le lâche plus parce qu'il m'aime bien plus que votre Maître et qu'il m'a recherché » ; et d'un seul coup, avec une force indomptable, il s'est arraché de l'homme qui le tenait et s'est jeté en bas d'un escarpement. Nous avons couru voir s'il s'était cassé quelque chose. Mais non ! Il

courait comme une jeune gazelle en disant des blasphèmes et des moquerie qui ne sont vraiment pas de cette terre…Sa mère nous a fait pitié. Mais lui ! Ah ! Le démon peut-il agir ainsi ?

- Il peut faire cela et même davantage, répond Jésus tristement.

- Peut-être que si tu avais été là…

- Non, je le lui avais dit : « Va et n'aie pas la volonté de retomber dans ton péché.» Il l'a voulu. Il savait qu'il voulait le mal. Il est perdu. Le cas d'un homme qui devient possédé par suite d'une ignorance primitive est différent de celui qui se livre à la possession, sachant qu'en agissant ainsi, il se vend de nouveau au démon…C'est un volontaire du Mal. Louons plutôt le Seigneur des victoires qu'il vous a données…Cependant, ne vous réjouissez pas d'avoir assujetti les esprits mais réjouissez-vous de ce que vos noms soient écrits au Ciel. Ne les enlevez jamais de là… »

… « Un autre dit : Un soir j'étais peiné parce que je ne savais que dire à quelqu'un qui m'interrogeait. J'allais m'enfuir honteusement, mais je me suis souvenu de tes paroles : « N'ayez pas peur : les paroles à dire vous seront données au bon moment » et je t'ai invoqué dans mon âme. J'ai dit : « Jésus m'aime, c'est certain. J'appelle son amour à mon secours » ; et l'amour m'est venu, comme un feu, une lumière…une force…L'homme qui était en face de moi m'observait et ricanait d'un air ironique en faisant des clins d'œil à ses amis. Il était sûr de triompher dans la discussion. J'ai ouvert la bouche et c'était comme un flot de paroles qui sortaient joyeusement de ma bouche imbécile. Maître, es-tu réellement venu ou était-ce une illusion ? Moi, je ne sais pas. Je sais qu'à la fin, l'homme, c'était un jeune scribe, m'a jeté les bras au cou en me disant : « Bienheureux es-tu et bienheureux celui qui t'a conduit à cette sagesse » et il me semblait désireux de te chercher…

- Je serai avec celui qui me sert en amour et vérité, jusqu'à la fin des siècles…»

Et les disciples continuent à lui poser d'autres questions…Jésus termine :

« Quand je m'en irai définitivement, c'est vous qui parlerez pour moi…»

Vision et dictée du 19 septembre 1945, tome 4, p 412, § 280.

32. L'homme aux yeux atteints d'ulcères.

Sommaire

« Une caravane de chameaux sort de la cour, rangée comme pour une parade militaire. En queue, Jésus avec tous les disciples. Tous les hommes sont emmitouflés à cause du froid…La caravane doit traverser la ville. Les sonnailles des chameaux préviennent les Géraséniens du départ de Jésus. La nouvelle se répand avec la rapidité de l'éclair et certains viennent le saluer et lui apporter des cadeaux de fruits et autres victuailles. Un homme accourt avec un petit malade :

« Bénis-le pour qu'il guérisse. Aie pitié ! »

Jésus lève la main et bénit en ajoutant :

« Va tranquille. Aie foi. »

Et l'homme répond un oui si plein de confiance qu'une femme demande :

« Mon mari malade d'ulcères aux yeux, le guérirais-tu ?

- Si vous êtes capables de croire, oui.

- Alors, je vais le chercher. Attends-moi Seigneur. »

Et elle vole, rapide comme une hirondelle. Mais attendre, c'est vite dit ! Les chameaux avancent. Alexandre, en tête de la colonne, ne sait ce qui se passe en queue. Il n'y a qu'à prévenir l'homme.

« Cours, Marziam. Va dire au marchand de s'arrêter avant de sortir des murs » dit Jésus.

Le garçon file accomplir sa mission. La caravane s'arrête pendant que le marchand vient vers Jésus.

« Qu'est-ce qui se passe ?

- Reste et tu verras. » La femme de Gesara est vite de retour avec son mari qui a les yeux malades. C'est bien autre chose que des ulcères ! Ce sont deux trous pleins de pourriture qui s'ouvrent au milieu du visage. L'œil est là au milieu, embué, rougi, à moitié aveugle et il en sort un liquide répugnant. A peine l'homme enlève-t-il le bandeau sombre qui lui cache la lumière, que sa plainte augmente parce que la clarté du jour avive la douleur de l'œil malade. L'homme gémit :

« Pitié ! Je souffre tant !

- Tu as aussi beaucoup péché. De cela, tu ne te lamentes pas ? Tu ne t'affliges que de pouvoir perdre cette pauvre vue du monde ? Ne sais-tu rien de Dieu ? N'as-tu pas peur des ténèbres éternelles ? Pourquoi as-tu péché ? »

L'homme pleure et se baisse sans parler. Sa femme aussi pleure et gémit :

« Moi, j'ai pardonné…

- Et moi, je lui pardonnerai s'il me jure ici qu'il ne retombera plus dans le péché.

- Oui, oui. Pardonne-moi. Je sais maintenant ce qu'entraîne le péché. Pardonne-moi. Comme la femme, pardonne-moi. Tu es le Bon.

- Je te pardonne. Va à ce ruisseau, lave-toi le visage dans l'eau et tu guériras.

- L'eau froide lui est nuisible, Seigneur » gémit la femme.

Mais l'homme ne pense qu'à y aller et s'y rend à tâtons jusqu'à ce que l'apôtre Jean, pris de pitié, le prenne par la main et le conduise seul, mais ensuite la femme le prend par l'autre main. L'homme descend jusqu'au bord de l'eau glacée qui clapote sur les cailloux, il se penche, prend de l'eau dans le creux de ses mains jointes, se lave et se relave le visage. Il ne donne pas de signe de souffrance et paraît au contraire

éprouver un soulagement. Puis, le visage encore mouillé, il remonte sur la berge et revient vers Jésus qui lui demande :

« Eh bien ? Tu es guéri ?

- Non, Seigneur, pas pour l'instant. Mais tu l'as dit et je guérirai.

- Alors garde ton espérance. Adieu. »

La femme s'affaisse en pleurant…Elle est déçue. Jésus fait signe au marchand qu'il peut repartir et Alexandre, déçu lui aussi, fait passer l'ordre. Les chameaux se remettent en marche avec leur mouvement de barque qui tangue et ils sortent des murs. Ils prennent la route des caravanes, large, poussiéreuse, qui va en direction du sud-ouest.

Les deux derniers du groupe apostolique, c'est-à-dire Jean d'En-Dor et Simon le Zélote, ont dépassé les murs d'une vingtaine de mètres quand un cri retentit dans l'air silencieux. Il paraît remplir le monde, il se répète toujours plus haut, plus joyeux, plus triomphal :

« Je vois ! Jésus ! Jésus béni ! Je vois ! J'ai cru ! Je vois ! Jésus béni ! »

Et l'homme dont le visage est redevenu complètement sain, les yeux beaux comme deux escarboucles lumineuses et vivantes, fend les rangs des apôtres et tombe au pied de Jésus presque sous les pieds du chameau que le marchand a juste le temps d'écarter de l'homme prosterné. L'homme baise le vêtement de Jésus en répétant :

« J'ai cru ! J'ai cru et je vois. Jésus béni !

- Lève-toi et sois heureux, et surtout bon. Recommande à ta femme de savoir croire complètement. Adieu. »

Et Jésus se dégage de l'étreinte du miraculé et reprend sa marche. Le marchand caresse sa barbe d'un air pensif…Finalement, il demande :

« Et s'il n'avait pas su continuer de croire après la déception du lavage ?

- Il serait resté tel qu'il était avant.

- Pourquoi exiges-tu tant de foi pour faire un miracle ?

- Parce que la foi témoigne de la présence de l'espérance et de l'amour de Dieu.

- Et pourquoi as-tu voulu d'abord qu'il se repente ?

- Parce que le repentir rend ami de Dieu.

- Moi, qui n'ai pas de maladies, que devrais-je faire pour témoigner que j'ai foi ?

- Venir à la Vérité.

- Et pourrais-je y venir sans la bonté de Dieu ?

- Tu ne pourrais y venir sans la bonté de Dieu. Le Seigneur permet que celui qui cherche, même s'il ne se repent pas encore, arrive à le trouver. Car le repentir vient généralement lorsque l'homme, connaît Dieu. Auparavant, il est comme hébété, guidé par son seul instinct… »

L'homme se remet à caresser sa barbe…»

Et la caravane continue jusqu'à Bozra.

Vision et dictée du 30 septembre 1945, tome 4, p 496, § 291.

33. Les guérisons collectives de Bozra.

Sommaire

En ce 10 octobre 28, c'est dans la cour de l'hôtellerie que Jésus s'adresse aux habitants de la ville étape où certains sont venus de loin pour rencontrer Jésus. Plusieurs pèlerins bavardent entre eux :

« Quand j'ai appris qu'il était venu à travers les pays d'au-delà du Jourdain, je me suis découragé. Mais alors,…des disciples sont venus et nous ont dit : « A cette heure-ci il est certainement au-delà de Gésara ? Ne perdez pas de temps pour aller à Bozra » et je suis venu.

De mon côté, j'ai vu des pharisiens. Ils demandaient si c'était Jésus qui était dans la région. Ma femme est malade. Je me suis uni à eux…

- Moi, je viens de Gamla à cause de cet enfant. Il a été frappé par une vache en furie. Il est resté dans cet état…» Il montre son enfant tout recroquevillé, incapable même de remuer librement les bras.

« Moi, je n'ai pas pu amener le mien. Je viens de Mageddo. Qu'en dites-vous ? Me le guérira-t-il même depuis ici ? demande en gémissant une femme au visage rougi par les pleurs.

- Mais il faut le malade !

- Non. Il suffit d'avoir la foi.

- Non. S'il n'impose pas les mains, pas de guérison. C'est ce que font aussi ses disciples.

- Tu as fait tant de chemin pour rien, femme ! » La femme se met à pleurer :

« Ah ! Malheureuse que je suis ! Et je l'ai laissé presque moribond, en espérant…Il ne le guérira pas et moi, je ne le consolerai pas au moment de la mort…»

Une autre femme la console :

« Ne crois pas cela, femme. Moi, je viens le remercier car il m'a fait un grand miracle sans quitter la montagne sur laquelle il parlait.

- Quel mal avait ton enfant ?

- Ce n'était pas mon enfant, c'était mon mari qui était devenu fou…

- C'est vrai. La mère d'Arbel elle aussi a eu son fils racheté sans que le Maître l'ait vu.

-Place, par pitié ! Place ! » crient des hommes portant une litière toute couverte.

La foule s'ouvre et la litière passe avec sa charge de souffrance. Ils vont se mettre au fond, presque derrière une meule de paille.

Deux pharisiens arrivent mais ils sont éconduits par l'hôtelier qui va chercher Jésus. Celui-ci vient dans la cour où il y a beaucoup de malades et d'autres aussi

Jésus entame un discours assez bref qu'il termine par une invocation :

« … Père saint ! Que toutes les blessures, les maladies, les plaies des corps, les angoisses, les tourments, les remords des cœurs, sur toute

foi qui naît, qui vacille, qui se raffermit, descendent, salut, grâce et paix !…»

Jésus, les bras en croix, les mains tournées vers le ciel, le visage levé, la voix éclatante comme une trompette d'argent, est irrésistible dans ses paroles…Il reste ainsi, en silence, pendant quelques minutes. Puis, ses yeux de saphir cessent de contempler le ciel pour regarder la vaste cour pleine d'une foule qui soupire d'émotion ou frémit d'espérance. Ses mains se joignent et avec un sourire qui le transfigure, il lance un dernier cri :

« Exultez, vous qui croyez et espérez ! Peuple des souffrants, lève-toi et aime le Seigneur ton Dieu ! »

Et c'est la guérison simultanée et complète de tous les malades. Des cris délirants, un tonnerre de voix qui louent le Sauveur. Et du fond de la cour, traînant encore le drap qui la couvrait, une femme fend la foule et tombe aux pieds du Seigneur. La foule pousse un autre cri, un cri de terreur :

« Marie, la lépreuse, la femme de Joachim ! »

Ils fuient dans toutes les directions.

« N'ayez pas peur ! Elle est guérie. Son contact ne peut plus vous faire du mal » rassure Jésus.

Puis il dit à la femme prosternée :

« Relève-toi, femme. Ta grande espérance t'a récompensée et te fait pardonner d'avoir manqué à la prudence envers tes frères. Rentre chez toi après les purifications salutaires.»

La femme, jeune et assez belle, pleure en se levant. Jésus la montre à la foule qui s'approche un peu et admire le miracle en criant son émerveillement.

« Son mari qui l'adorait, lui avait construit un refuge au fond de ses terres et chaque soir, il allait vers son enclos et, en pleurant, lui apportait de quoi manger.

- Elle était tombée malade à cause de sa pitié, en soignant un mendiant qui ne s'était pas déclaré lépreux.

- Mais comment la brave Marie est-elle venue ?

- Sur ce brancard. Comment n'avons-nous pas pensé que c'étaient les serviteurs de Joachim.

- Pour cela, ils ont risqué la lapidation.

- C'est leur maîtresse ! Ils l'aiment, elle sait de faire aimer, plus qu'on ne s'aime soi-même…»

Jésus fait un geste et tout le monde se tait.

« Vous voyez que l'amour et la bonté amènent miracle et joie. Sachez donc être bons. Va, femme. Personne ne te fera de mal. Que la paix soit avec toi et dans ta maison.»

La femme, escortée de ses serviteurs, qui ont brûlé le brancard au milieu de la cour, sort en compagnie de nombreuses connaissances.

Jésus congédie la foule et, après avoir écouté quelques personnes, il se retire, suivi de ceux qui étaient avec lui. »

Vision et dictée du 2 octobre 1945, tome 4, p 506, § 293.

34. Les deux orphelins et le pommier.

Sommaire

Jésus et ses disciples terminent leur grand voyage à l'intérieur des terres de la région Décapole, par la ville d'Aera, la plus au nord, non loin du petit lac de Mérom. Ils y arrivent le 31 octobre 28. On vient à leur rencontre :

« Regarde ce monde ! Voici tes disciples…Voici la mère de Timon (jeune chef de synagogue converti). Voici l'homme le plus riche d'Aera, il voudrait que tu sois son hôte…Regarde, il y a beaucoup de malades, tu sais ? Un homme qui a un entrepôt de bois les a accueillis sous les hangars. Cela fait trois jours qu'ils sont là, ces pauvres gens, étonnés que tu ne sois pas là. »

Les acclamations de la foule empêchent Pierre de continuer. La foule qu'ils ont rejointe, s'ouvre et Jésus passe sur son ânon sans cesser de bénir. Ils entrent en ville.

« Vers les malades, tout de suite » dit Jésus sans se soucier des protestations de ceux qui voudraient l'abriter de la pluie sous un toit.

« Eux souffrent plus que moi » répond-il.

Voici l'enceinte rudimentaire de l'entrepôt. La porte est grande ouverte et un cri plaintif en sort !

« Jésus, Fils de David, aie pitié de nous ! »

C'est un chœur de supplications insistantes, comme une litanie : voix d'enfants, voix de femmes, voix d'hommes, voix de vieillards. Tristes comme les bêlements d'agneaux qui souffrent, affligés comme des mères qui meurent, découragées comme celles de gens qui n'ont plus qu'une seule espérance, tremblantes comme celles de gens qui ne savent plus que pleurer…

Jésus entre dans l'enceinte. Il se redresse le plus qu'il peut sur les étriers et, levant sa main droite, dit de sa voix puissante :

« A tous ceux qui croient en moi, salut et bénédiction.»

Il s'appuie de nouveau sur la selle et essaie de revenir sur le chemin, mais la foule presse, ceux qui ont été guéris se serrent contre lui. Et à la lumière des torches, on voit la foule manifester en un délire de joie en acclamant le Seigneur qui disparaît presque au milieu d'un bouquet d'enfants guéris que les mères lui ont mis autour du cou et jusque sur la crinière de l'âne en les tenant pour qu'ils ne tombent pas. Jésus en a plein les bras comme si c'étaient des fleurs et il sourit d'un air bienheureux, les embrassant. Enfin les enfants lui sont enlevés et ce sont les vieux qu'il a guéris qui pleurent de joie et qui baisent son vêtement, puis les hommes et les femmes…

Il fait complètement nuit quand il peut entrer dans la maison de Timon.

Le lendemain, après avoir parler sur la place d'Aera, Jésus prend congé des habitants de la ville en direction du lac Mérom…

Le soir descend, de plus en plus triste et pluvieux, pendant que Jésus marche sur la route qui coupe le Jourdain pour prendre ensuite un sentier qui mène directement à une maison…

Jésus s'arrête pour faire une caresse à deux enfants : un garçon de pas plus de quatre ans et une fillette qui peut en avoir huit ou neuf. Ce doit être des enfants très pauvres car ils ont deux misérables petits vêtements déteints et même déchirés, et une petite figure triste et souffrante.

Jésus ne demande rien. Il se contente de les regarder fixement tout en les caressant. Puis il se hâte vers une maison au bout du petit chemin. C'est une maison de campagne, bien tenue…

Jésus, suivi de ses disciples, pousse la grille rustique et entre dans la cour où se trouvent un puits et un four. Alertée par le bruit des pas, une femme se présente sur le seuil du débarras et, à la vue de Jésus, elle le salue joyeusement et court vers la maison pour avertir.

Voici qu'un homme âgé et replet se présente à la porte de la maison et se hâte vers Jésus.

« C'est un grand honneur ? Maître, de te voir ! » dit-il en guise de salutation. Jésus répond :

- Que la paix soit avec toi. Puis il ajoute : La nuit tombe et la pluie s'annonce. Je te demande un abri et un pain pour mes disciples et moi.

- Entre, Maître. Ma maison est la tienne. La servante va défourner le pain. Je suis heureux de te l'offrir avec du fromage de mes brebis et des fruits de ma propriété. Entre, le vent est humide et froid…»

Il tient avec empressement la porte ouverte en s'inclinant au passage de Jésus. Mais ensuite, il change subitement de ton pour s'adresser à quelqu'un qu'il voit et il dit avec colère :

« Tu es encore là ? Va-t-en. Il n'y a rien pour toi. Va-t-en. Tu as compris ? Ici, il n'y a pas de place pour les vagabonds…» Et il murmure entre ses dents : « et peut-être aussi des voleurs comme toi.» Une petite voix plaintive répond :

- Pitié, Seigneur. Un pain au moins pour mon petit frère. Nous avons faim…»

Jésus, qui était entré dans la vaste cuisine égayée par un grand feu qui fait office de lampe, s'avance sur le seuil. Son visage est changé. Sévère et triste, il demande, non pas à l'hôte, mais en général :

- Qui est-ce qui a faim ?

- Moi, Seigneur. Mon frère et moi. Un pain seulement et nous nous en irons.»

Jésus est maintenant dehors, dans l'air de plus en plus sombre, à cause du crépuscule qui descend et la pluie imminente.

« Avance, dit-il

- J'ai peur, Seigneur !

- Viens, te dis-je. N'aie pas peur de moi.»

La fillette apparaît de derrière l'angle de la maison. Son petit frère se cramponne à son misérable petit vêtement. Ils s'avancent avec crainte. Un regard timide à Jésus, un coup d'œil apeuré vers le maître de maison qui lui fait les gros yeux et dit :

- Ce sont des vagabonds, Maître. Et des voleurs. Il y a un instant à peine, je l'ai surprise à fouiller près du pressoir. Elle voulait sûrement entrer pour voler. Qui sait d'où ils viennent. Ils ne sont pas du pays.»

Jésus semble l'écouter. Il regarde très fixement la fillette aux deux tresses défaites, attachées au bout de deux morceaux de chiffon. Mais le visage de Jésus n'est pas sévère. Il est triste, mais il sourit pour encourager la pauvre petite.

« Est-ce vrai que tu voulais voler ? Dis la vérité.

- Non. Seigneur. J'avais demandé un morceau de pain, parce que j'ai faim. On ne me l'a pas donné. J'ai vu une croûte huilée, là, par terre, près du pressoir et je suis allé la ramasser. J'ai faim, Seigneur. Hier on m'a donné un seul pain et je l'ai gardé pour Matthias…Pourquoi ne nous ont-ils pas mis dans le tombeau avec maman ? »

La fillette sanglote désespérément et son frère fait comme elle.

« Ne pleure pas.»

Jésus la console d'une caresse et il l'attire à lui.

« Réponds : d'où es-tu ?

- De la plaine d'Esdrelon.

- Et tu es venue jusqu'ici ?

- Oui, Seigneur.

- Il y a longtemps que ta mère est morte ? Et tu n'as plus ton père ?

- Mon père est mort tué par le soleil au temps de la moisson et maman à la dernière lune…elle et l'enfant qui allait naître sont morts…»

Elle pleure de plus belle.

« Tu n'as pas de parent ?

- Nous venons de si loin ! Nous n'étions pas pauvres…Puis notre père a dû se mettre en service. Maintenant il est mort et maman avec lui.

- Qui était son maître ?

- Le pharisien Ismaël.

- Le pharisien Ismaël !... Tu es partie volontairement ou bien il t'a renvoyée ?

- Il m'a renvoyée, Seigneur. Il a dit : « Sur le chemin, les chiens affamés ! »

- Et toi Jacob, pourquoi n'as-tu pas donné un pain à ces enfants ? Un pain, un peu de lait et une poignée de foin pour délasser leur fatigue ?

- Mais…Maître…J'ai du pain juste pour moi…et du lait, il y en a peu…quant à les faire entrer dans la maison…ces gens là sont de vraies bêtes vagabondes. Si on leur fait bon visage, ils ne repartent plus…

- Et tu manques de place et de nourriture pour ces deux malheureux ? Peux-tu vraiment dire cela Jacob ? L'abondance de la moisson, du vin, la quantité d'huile, les fruits nombreux ont rendu célèbre ton domaine cette année. Quelle en est la raison ? Te le rappelles-tu encore ? L'année dernière, la grêle avait abîmé tes biens et tu étais inquiet pour ta vie… Je suis venu et je t'ai demandé un pain…Tu m'avais entendu parler un jour et tu m'étais resté fidèle…Et dans ta peine, tu m'avais ouvert ton cœur et ta maison et tu m'a donné un pain et un abri. Et moi, en sortant, le matin suivant, que t'ai-je dit : « Jacob, tu as compris la Vérité. Montre-toi toujours miséricordieux et tu obtiendras miséricorde. Pour le pain que tu as donné au Fils de l'homme, ces champs te donneront abondance de blé et seront chargés comme s'ils étaient recouverts de grains de sable de la mer, les oliviers seront pleins d'olives et tes pommiers plieront sous le poids des fruits.»Tu as eu tout cela et tu es le plus riche de la région, cette année. Et tu refuses un pain à deux enfants !…

- Mais toi, tu étais le Rabbi…

- Justement parce que je l'étais, je pouvais faire du pain avec des pierres. Eux, non. Maintenant, je te dis : tu vas voir un nouveau miracle et tu en éprouveras de la peine, une grande peine…Mais alors, dis en te frappant la poitrine : « Je l'ai mérité » !

Jésus s'adresse aux enfants :

« Ne pleurez pas. Allez à cet arbre et cueillez.

- Mais il est dépouillé, Seigneur, objecte la fillette.

- Va.»

La fillette y va et revient avec son vêtement relevé et remplit de belles pommes rouges. Jésus leur dit :

« Mangez et venez avec moi » et aux apôtres : « Emmenons ces deux enfants chez Jeanne, femme de Kouza. Elle, elle sait se rappeler les bienfaits reçus et elle est miséricordieuse pour l'amour de Celui qui a été miséricordieux avec elle. Allons.»

L'homme, abasourdi et désolé, essaie de se faire pardonner :

« Il fait nuit, Maître. La pluie peut tomber pendant que tu es en route. Rentre chez moi. La servante va défourner le pain…Je t'en donnerai pour eux aussi.

- Inutile. Tu le donnerais non par amour, mais par peur du châtiment annoncé.

- Ce n'est donc pas cela, en montrant les pommes cueillies sur l'arbre nu, ce n'est pas cela le miracle ?

- Non.

Jésus est très sévère.

- Ah ! Seigneur, aie pitié de moi ! J'ai compris ! Tu veux me punir dans mes récoltes ! Pitié, Seigneur !

- Ce ne sont pas tous ceux qui m'appellent « Seigneur » qui me possèderont car ce n'est pas par la parole, mais par des actes que l'on

montre de l'amour et du respect. Tu auras la pitié dont tu as fait preuve.

- Je t'aime, Seigneur.

- Ce n'est pas vrai. M'aime celui qui aime, c'est mon enseignement. Tu n'aimes que toi-même. Quand tu m'aimeras comme je l'ai enseigné, le Seigneur reviendra. Maintenant je m'en vais. Ma demeure est dans l'accomplissement du bien, dans la consolation des affligés, quand j'essuie les larmes des orphelins. Comme une poule déploie ses ailes sur ses poussins sans défense, je déploie mon pouvoir sur ceux qui souffrent. Venez, mes enfants. Vous aurez bientôt une maison et du pain. Adieu, Jacob.»

Il fait prendre dans les bras la fillette fatiguée. C'est André qui la soulève et l'enveloppe dans son manteau. Jésus prend le petit garçon et ils s'en vont par le petit chemin désormais obscur.

« Maître ! dit Pierre, c'est une grande chance pour ces enfants que tu sois arrivé. Mais pour Jacob…Que vas-tu faire, Maître ?

- Justice. Il ne connaîtra pas la faim car ses greniers sont garnis pour longtemps encore, mais la disette, car la semence ne donnera pas de grain et les oliviers et pommiers n'auront que des feuilles. Ces innocents ont obtenu, non pas de moi, mais du Père, du pain et un toit… Dans leurs petites mains, Dieu a mis la nourriture et avec un soin paternel, il les conduit sous un toit hospitalier. »…

Un long enseignement, reçu le 21 août 1944, prolonge cette vision donnée postérieurement le 8 octobre 1945, tome 5, p 23, § 298, et se termine par une vision et dictée du 11 octobre 1945, où est raconté l'arrivée des deux orphelins à la maison de l'apôtre Pierre, leur restauration puis leur départ en barque jusqu'à Tibériade, à la maison de Kouza, où ils sont reçus et accueillis les bras ouverts aussi bien par l'intendant d'Hérode que sa femme Jeanne, toute heureuse d'avoir deux enfants dans son ménage. Le récit se termine ainsi :

« Jeanne n'écoute plus. Elle court en avant, prise du désir ardent de caresser les enfants. Et elle le fait en tombant à genoux pour serrer sur son sein les deux orphelins, en couvrant de baisers leurs joues émaciées, pendant qu'ils regardent avec étonnement la belle dame aux vêtements couverts de bijoux. Et ils regardent Kouza qui les caresse et prend dans les bras Matthias. Et ils regardent le splendide jardin et les serviteurs qui accourent…Et ils regardent la maison qui ouvre ses vestibules pleins de richesses à Jésus et à ses apôtres. Et ils regardent Esther *(la nourrice de Jeanne)* qui les couvre de baisers. Le monde des rêves s'est ouvert pour les petits extasiés.

Jésus contemple et sourit…»

35. L'enfant malade de Simon, le cousin de Jésus.

Sommaire

C'est le 19 novembre 28.

« Jésus traverse Nazareth en compagnie de Simon le Zélote et de Marziam, pour aller dans la campagne en direction de Cana. Et il traverse sa ville incrédule et hostile, en prenant justement les rues les plus centrales et en coupant de biais la place du marché, très fréquentée à cette heure matinale. Plusieurs se retournent pour le regarder passer ; quelques rares habitants le saluent. Un murmure le suit quand il est passé…Les voici parvenus aux dernières maisons. Sur le seuil d'une porte se tient une femme d'environ quarante ans. Elle paraît attendre quelqu'un. Quand elle voit Jésus, elle est sur le point d'avancer, puis elle s'arrête et baisse la tête en rougissant.

« C'est une parente, c'est l'épouse de Simon, fils d'Alphée » dit Jésus à l'apôtre.

La femme paraît être sur des charbons ardents, en proie à des sentiments opposés. Elle change de couleur, lève les yeux et les baisse. Tout son visage exprime un désir de parler que quelqu'un retient.

« Paix à toi, Salomé » lui dit, pour la saluer, Jésus qui est à sa hauteur.

La femme le regarde, comme étonnée par le ton affectueux de son parent et elle répond, en rougissant encore davantage :

« Paix à … »

L'envie de pleurer l'empêche de finir sa phrase. Elle couvre son visage en repliant son bras et elle pleure, angoissée, contre l'huisserie de la porte de la maison.

« Pourquoi pleures-tu ainsi, Salomé ? Ne puis-je rien faire pour te consoler ? Viens ici, dans ce coin, et confie-moi ce que tu as…»

Il la prend par le coude et la conduit dans une petite ruelle…

« Qu'est-ce que tu as, Salomé ? Tu sais que je t'aime bien, que je vous ai toujours aimés. Tous. Et qu'il en est toujours ainsi. Tu dois le croire et par conséquent, avoir confiance…»

Les pleurs s'arrêtent puis reprennent encore plus fortement, alternant avec des paroles décousues :

« Toi, oui…Nous…Pas moi, pourtant…Et pas même Simon…Mais lui, il est plus buté que moi…Moi, je lui disais… « Appelle Jésus »…Mais toute la ville est contre nos…contre toi…contre moi…contre mon enfant…»

Le moment tragique est arrivé, les pleurs deviennent, à leur tour, tragiques. La femme se tord et gémit en se frappant le visage comme si la détresse la faisait délirer. Jésus lui prend les mains en disant :

« Non, ne fais pas cela. Je suis ici pour te consoler. Parle et moi, je ferai tout…»

La femme le regarde en écarquillant les yeux d'étonnement et de douleur. Mais l'espoir lui donne la force de parler et elle dit posément :

« Même si Simon est coupable, auras-tu pitié de moi ? Vraiment ?…Oh, Jésus qui sauves tout le monde ! Mon enfant ! Alphée, le dernier, est malade…Il meurt !….Tu l'aimais, Alphée. Tu lui découpais des jouets dans le bois…Tu le soulevais pour qu'il cueille le raisin et les figues de tes arbres…et avant de partir pour…pour aller

dans le monde, tu lui enseignais déjà tant de bonnes choses…! Maintenant, tu ne le pourrais plus…Il est comme mort…Il ne mangera plus le raisin ni les figues. Il n'apprendra plus rien…»

Elle pleure à chaudes larmes.

« Salomé, calme-toi. Dis-moi ce qu'il a.

- Son ventre est très malade. Il a crié, eu des spasmes, déliré pendant bien des jours. Maintenant, il ne parle plus. C'est comme si on l'avait frappé à la tête. Il gémit mais ne répond pas. Il est livide. Il se refroidit déjà. Et il y a tant de jours que je supplie Simon d'aller te trouver. Mais…Ah ! Je l'ai toujours aimé, mais à présent je le déteste, car c'est un entêté qui pour une idée stupide laisse mourir son enfant. Mais lui mort, je partirai chez moi avec mes autres enfants. Il n'est pas capable d'être père quand il le faut. Et moi, je défends mes enfants. Je m'en vais. Oui. Que les gens disent ce qu'ils veulent : je m'en vais.

- Ne dis pas cela. Renonce tout de suite à cette pensée de vengeance.
- De justice. Je me révolte, tu le vois ? Moi, je t'ai attendu parce que personne ne te disait : « Viens ». C'est moi qui te le dis. Mais j'ai dû le faire comme si c'était une mauvaise action, je ne puis te dire : « Entre », car dans la maison, il y a des amis de Joseph et…

- Ce n'est pas nécessaire. Me promets-tu de pardonner à Simon ? D'être toujours sa bonne épouse ? Si tu me le promets, je te dis : « Rentre chez toi et ton fils te sourira, guéri ». Peux-tu croire cela ?

- Moi, je crois en toi. Même contre tout le monde, je crois.

- Et comme tu as la foi, peux-tu avoir le pardon ?

- Vas-tu vraiment me le guérir ?

- Pas seulement cela. Je te promets que le doute de Simon à mon sujet cessera et le petit Alphée, et avec lui tes autres enfants, et toi avec ton époux, leur père, reviendrez dans ma maison. Marie dit si souvent ton nom…

- Oh ! Marie, Marie ! Alphée est né quand elle était là…Oui, Jésus, je pardonnerai. Je ne lui dirai rien…Non, plutôt je lui dirai : « Vois comment Jésus répond à ta manière d'agir : en te rendant un fils.» Cela je peux le dire !

- Tu peux le dire…Va, Salomé. Va !

Il la raccompagne à la porte, la regarde entrer…Il se tourne vers ses deux compagnons et dit :

« Et maintenant allons là où nous devions aller…

- Crois-tu que Simon se convertira ? demande Simon le Zélote.

- Ce n'est pas un infidèle. C'est seulement quelqu'un qui se laisse dominer par le plus fort.

- Ah ! Mais alors ! Plus fort que le miracle !

- Tu vois que tu réponds tout seul…Je suis content d'avoir sauvé l'enfant. Je l'ai vu quand il avait quelques heures et il m'a toujours bien aimé…

- Comme je t'aime, moi ? Et il deviendra disciple ? » demande Marziam, intéressé, et qui a du mal à croire que l'on puisse aimer Jésus autant que lui.

- Toi, tu m'aimes comme enfant et comme disciple. Alphée m'aime seulement comme enfant. Plus tard, il m'aimera aussi comme disciple. Mais maintenant, il est encore enfant de huit ans. Tu le verras…»

… « Quelques moments plus tard, Jésus, seul, presse le pas sur la grande route. Simon, adossé à un tronc d'arbre, halète et essuie sa sueur. A la vue de Jésus, il lève les bras, puis les laisser retomber et baisse la tête. Jésus le rejoint et lui pose la main sur l'épaule.

« Que veux-tu de moi, Simon ? Me faire plaisir en me disant une parole d'amour que j'attends depuis de nombreux jours ? »

Simon baisse encore davantage la tête et garde le silence…

« Parle ! Suis-je donc un étranger pour toi ? Non, en vérité tu es toujours mon beau frère Simon et moi, je suis pour toi le petit Jésus que tu portais péniblement dans tes bras, mais avec tant d'amour, quand nous étions revenu à Nazareth.»

L'homme cache son visage de ses mains et se laisse tomber à genoux en gémissant :

« Oh ! mon Jésus ! C'est moi le coupable mais je suis suffisamment puni…

- Allons, lève-toi ! Nous sommes parents. Allons ! Que veux-tu ?

- Mon enfant ! Il est …; les sanglots éclatent.

- Ton enfant ? Eh bien ?

- Il est vraiment mourant et avec lui meurt l'amour de Salomé…Et je reste avec deux remords : d'avoir perdu à la fois mon enfant et mon épouse…Cette nuit, j'ai cru qu'il était déjà mort et elle ressemblait à une hyène. Elle me criait au visage : « Assassin de ton fils ! » J'ai prié pour que cela n'arrive pas, en me jurant à moi-même de venir à toi si l'enfant reprenait des forces, même si on devait me chasser pour te faire savoir que toi seul pouvais empêcher mon malheur. A l'aurore, l'état de l'enfant s'est amélioré…Je me suis enfui de ma maison pour aller à la tienne en passant par derrière la ville…J'ai frappé. Ta Mère m'a ouvert, tout étonnée. Elle aurait pu me recevoir mal. Elle m'a seulement demandé : « Qu'as-tu, mon pauvre Simon ? » Et elle m'a caressé comme si j'étais encore un enfant. Cela m'a fait beaucoup pleurer. Et l'orgueil, l'hésitation ont ainsi disparu. Ce n'est pas possible que ce que nous a dit Judas, ton apôtre, soit vrai. Cela, je ne l'ai pas dit à Marie, mais je me le dis à moi-même, en me frappant la poitrine. J'ai demandé à Marie : « Est-ce que Jésus est là ? C'est pour Alphée. Il va mourir…» Elle m'a répondu : « Cours ! Il est du côté de Cana avec l'enfant et un apôtre. Sur la route de Cana. Mais fais vite. Il est sorti à l'aurore. Il va revenir. Je vais prier pour que tu le trouves.» Pas un mot de reproche !

- Moi non plus, je ne te fais aucun reproche. Mais je t'ouvre les bras pour…

- Hélas ! Pour me dire qu'Alphée est mort !

- Non. Pour te dire que je t'aime toujours.

- Viens, alors ! Vite ! Vite !

- Non. Ce n'est pas nécessaire.

- Tu ne viens pas ? Ah ! Tu ne pardonnes pas ? Ou bien Alphée est mort ? Mais même s'il l'est, Jésus, Jésus, toi qui ressuscites les morts, rends-moi mon fils ! Oh ! Bon Jésus ! Oh ! Saint Jésus que j'ai abandonné…»

Les pleurs de l'homme remplissent la route solitaire pendant qu'à genoux, il chiffonne convulsivement le vêtement de Jésus, lui baise les pieds…

« Tu n'es pas passé chez toi avant de venir ici ?

- Non. J'ai couru comme un fou jusqu'ici…Pourquoi ? Il y a un autre malheur ? Salomé est déjà en fuite ? Elle est devenue folle ? On l'aurait pensé, cette nuit déjà…

- Salomé m'a parlé. Elle a pleuré. Elle a cru. Va chez toi, Simon. Ton fils est guéri.

- Toi !…Toi !…Tu as fais cela pour moi qui t'ai offensé en croyant à ce serpent ? Oh ! Seigneur ! Je n'en suis pas digne ! Pardon ! Pardon ! Pardon ! Dis-moi ce que tu veux que je fasse pour réparer, pour te dire que je t'aime, pour te persuader que je souffrais de garder les distances, pour te dire que depuis que tu es ici, même avant qu'Alphée soit si malade, je désirais te parler !…Mais…Mais…

- Laisse tomber. Tout cela, c'est du passé. Moi, je ne m'en souviens plus. Fais de même et oublie aussi les paroles de Judas. C'est un enfant. De toi, je veux seulement ceci : que, ni maintenant ni jamais, tu ne répètes ces paroles à mes disciples, à mes apôtres et encore moins à ma Mère. Cela seulement. Maintenant, Simon, rentre chez toi. Va. Sois en paix…Ne tarde pas à profiter de la joie qui remplit ta maison. Va…Et souviens-toi que c'est grâce à ton épouse, qui a su ne croire qu'à la vérité, que tu as cette joie actuelle. Grâce à elle…Ne tarde pas à lui dire merci.»

Jésus l'embrasse et le pousse doucement vers Nazareth….»

Visions et dictées du 20 et 21 octobre 1945, tome 5, p 79, 87, § 308 et 309.

36. La fillette guérie par l'enfant adoptif de l'apôtre Pierre.

Sommaire

Après la disparition de sa famille dans un éboulement, un garçon survivant âgé de douze ans a été recueilli par Jésus et devient l'enfant adoptif de l'heureux Pierre qui n'a pas d'enfants. Au contact de Jésus et des apôtres, il évolue vite en un jeune disciple prodige, mettant en pratique les enseignements reçus et faisant l'admiration de son entourage. Son nouveau nom, donné par la Vierge Marie, est Margziam (Marie dans une ancienne langue) et plus tard Martial. Il participe activement à la multiplication des pains et à beaucoup de pérégrinations avec le groupe apostolique.

Jésus vient de sauver l'enfant de huit ans de son cousin Simon et discute avec Margziam qui est seul avec lui :

« Continuant leur route, Ils sont accueillis dans une pauvre maison où se trouve une petite vieille entourée d'une ribambelle d'enfants de dix à deux ans, plus ou moins. La maison est au milieu de petits champs peu entretenus, plusieurs transformés en prés où émergent des arbres fruitiers qui ont survécu.

« La paix à toi, Jeanne. Cela va mieux aujourd'hui ? Ils sont venus t'apporter de l'aide ?

- Oui, Maître et Jésus. Et ils m'ont dit qu'ils reviendront pour semer. Ce sera tard, mais ils m'ont dit que cela poussera encore.

- Certainement cela poussera. Ce qui serait un miracle de la terre et de la semence deviendra miracle de Dieu. Par conséquent un miracle parfait. Tes champs seront les plus beaux de cette région, et ces oiseaux qui t'entourent auront du grain en abondance pour remplir leurs bouches. Ne pleure plus. L'année qui vient, cela ira déjà beaucoup mieux. Mais je t'aiderai encore. Ou plutôt tu seras aidée par une personne qui a le même nom que toi et qui ne se rassasie jamais d'être bonne. Regarde: ceci est pour toi. Avec cela, tu pourras aller jusqu'aux récoltes. »

La petite vieille prend la bourse et en même temps elle prend la main de Jésus et elle baise cette main en pleurant. Puis elle demande :

« Dis-moi quelle est cette bonne créature pour que je dise son nom au Seigneur.

- Une de mes disciples et ta sœur. Le nom est connu de Moi et du Père des Cieux.

- Oh ! C'est Toi !…

- Moi, je suis pauvre, Jeanne. Je donne ce que l'on me donne. De moi-même, je ne puis donner que le miracle. Et je regrette de n'avoir pas su plus tôt ton malheur. Je suis venu dès que Suzanne me l'a dit. C'était tard désormais. Mais ainsi resplendira davantage l'œuvre de Dieu.

- Tard ! Oui. Tard ! Si rapide a été la mort pour faucher ici ! Et elle a pris les jeunes. Non pas moi qui étais inutile. Ni ceux-ci : incapables. Mais ceux qui étaient solides pour le travail. Maudite lune de Elul, chargée d'influences malignes !

- Ne maudis pas la planète. Elle n'y est pour rien… Sont-ils bons ces petits ? Venez ici. Vous voyez ? Lui aussi est un enfant sans père et sans mère. Et il ne peut pas même vivre avec son grand-père. Mais Dieu ne l'abandonne tout de même pas. Et Il ne l'abandonnera pas tant qu'il sera bon. N'est-ce pas Margziam ? »

Margziam est d'accord et il parle aux petits qui se serrent autour de lui, petits pour l'âge plus que lui, mais certains sont sensiblement plus grands que lui. Il dit :

« Oh! C'est bien vrai que Dieu n'abandonne pas. Moi, je peux le dire. Le grand-père a prié pour moi et certainement aussi le père et la mère

de l'autre vie. Et Dieu a écouté ces prières car Lui est très bon, et il écoute toujours les prières des justes, qu'ils soient morts ou vivants. Pour vous certainement vos morts ont prié et cette chère petite grand-mère. L'aimez-vous bien ?

- Oui, oui…»Le pépiement de la nichée orpheline s'élève enthousiaste.

Jésus se tait pour écouter la conversation de son petit disciple et des orphelins.

« Vous avez raison. Les vieillards, il ne faut pas les faire pleurer. D'ailleurs, on ne doit faire pleurer personne car celui qui donne douleur au prochain donne douleur à Dieu. Mais les vieillards! Le Maître traite bien tout le monde, mais avec les vieillards, il est toute caresse comme avec les enfants. Car les enfants sont innocents et les vieillards sont souffrants. Ils ont déjà tant pleuré ! Il faut les aimer deux fois, trois fois, dix fois, pour tous ceux qui ne les aiment plus. Jésus dit toujours que celui qui n'honore pas le vieillard est deux fois méchant comme celui qui maltraite l'enfant. C'est que les vieillards et les enfants ne peuvent se défendre. Vous par conséquent soyez bons avec la vieille mère.

- Moi, quelque fois, je ne l'aide pas… dit un des grands.

- Pourquoi ? Tu manges pourtant le pain qu'elle te présente avec sa fatigue ! N'y sens-tu pas le goût de ses larmes quand tu l'affliges ? Et toi, femme, l'aides-tu ? (la femme en question a au plus dix ans et c'est une frêle et pâle fille). Les petits frères disent en chœur :

« Oh! Rachel est bonne ! Elle veille tard pour filer le peu de laine et de coton que nous avons et elle a pris la fièvre dans le champ pour le préparer aux semailles pendant que le père mourait.

- Dieu t'en récompensera, dit sérieusement Margziam.

- Il m'a déjà récompensée en soulageant la peine de la grand-mère.

Jésus intervient:

- Tu ne demandes pas davantage ?

- Non, Seigneur.

- Mais es-tu guérie ?

- Non, Seigneur. Mais peu importe. Maintenant, si je meurs, la grand-mère est secourue. Avant, il me déplaisait de mourir, parce que je l'aidais.

- Mais la mort est une vilaine chose, fillette…

- Comme Dieu m'aide pendant ma vie, Il m'aidera à la mort et j'irai trouver maman… Oh! Ne pleure pas grand-mère ! Je t'aime bien, chérie. Je ne le dirai plus, si cela doit te faire pleurer. Et même, si tu le veux, je dirai au Seigneur qu'il me guérisse… Ne pleure pas ma petite maman…” et elle embrasse la petite vieille désolée.

- Fais qu'elle guérisse, Seigneur. Mon grand-père, tu l'as rendu heureux à cause de moi. Rends heureuse cette petite vieille, maintenant.

- Les grâces s'obtiennent par le sacrifice. Toi, quel sacrifice fais-tu pour l'obtenir ? demande sérieusement Jésus.

Margziam réfléchit… Il cherche ce à quoi il lui sera plus pénible de renoncer… puis il sourit :

- Je ne prendrai plus de miel pendant toute une lune.

- C'est peu! Celle de Casleu est déjà bien avancée…

- Je parle d'une lune pour dire quatre phases. Et pense… que ces jours c'est la Fête des Lumières et il y a les fouaces au miel…

- C'est vrai. Eh bien, Rachel guérira grâce à toi. Maintenant, partons. Adieu, Jeanne. Avant de partir, je viendrai encore. Adieu, Rachel, et toi Tobie, sois toujours bon. Adieu, vous tous, petits. Que reste sur vous ma bénédiction et en vous ma paix. »

Ils sortent suivis par les bénédictions de la petite vieille et des enfants.

Margziam, une fois joué son rôle d'"apôtre et victime" se met à sauter comme un cabri en courant en avant. Simon observe avec un sourire :

« Son premier sermon et son premier sacrifice. Voilà qui promet, ne te semble-t-il pas, Maître ?

- Oui, mais il a déjà prêché plusieurs fois. Même pour Judas de Simon…

Quelques temps après, Pierre revient à la maison de Nazareth amenant avec lui beaucoup de provisions…

« J'ai beaucoup pêché et avec beaucoup de succès. Cela pour le poisson. Pour le reste : des produits de la maison. Cela ne coûte rien, et en revanche cela donne tant de joie de les apporter. Et puis… Ce sont les Encénies… (fête juive). C'est l'usage. Non ?! Tu ne goûtes pas le miel ?

- Je ne peux pas, dit sérieusement Margziam.

- Pourquoi ? Tu te sens mal ?

- Non. Mais je ne peux le manger.

- Mais pourquoi ?

L'enfant devient rouge mais il ne répond pas. Il regarde Jésus et se tait. Jésus sourit et explique :

- Margziam a fait un vœu pour obtenir une grâce. Il ne peut prendre de miel pendant quatre semaines.

- Ah ! bien ! Tu le prendras après… Prends quand même le vase… Mais regarde ! Je ne le croyais pas si.., si…"

- Si généreux, Simon. Celui qui se met à la pénitence dès l'enfance trouvera facilement le chemin de la vertu pendant toute sa vie » dit Jésus pendant que l'enfant s'éloigne avec le petit vase dans les mains

Pierre le regarde aller, plein d'admiration.

Vision et dictée du 21 octobre 1945, tome 5, § 309, p 83.

LES MIRACLES DE LA TROISIÈME ANNÉE

Sommaire

C'est l'année la plus prolifique en miracles, nombreux et très variés, parfois très surprenants dans des domaines très différents, ceci étant certainement dû aux multiples et longs déplacements, en partie motivés par les derniers adieux à des endroits où Jésus ne reviendra plus.

L'année débute par un grand voyage secret, en empruntant la mer Méditerranée jusqu'à Antioche, de quelques apôtres, où ceux-ci sauront se sortir d'une situation délicate avec l'aide, à distance, de Jésus.

Les apôtres, sauf Judas plutôt jaloux, réaliseront quelques miracles, mais c'est Jésus, au gré de ses visites et rencontres, qui étonnera encore beaucoup de monde aussi bien par des miracles de guérisons que par des miracles sur les éléments naturels, comme le feu et l'eau.

Ce qui surprendra beaucoup l'entourage des miraculés et des disciples, c'est aussi la diversité des bénéficiaires de miracles : Non seulement de pieux juifs sont touchés, mais aussi des païens, des romains, des enfants, des soldats, des esclaves, jusqu'à un chef de caravane venant de Pétra.

C'est plusieurs centaines de miracles individuels qui seront réalisés dont seulement une partie nous est détaillée. Une seconde multiplication des pains touchera encore plusieurs milliers de personnes mais ce n'est pas pour autant que les ennemis de Jésus se laisseront séduire, même face à des lépreux fortement atteints ou à des aveugles de naissance sans yeux.

1. La tempête en mer Méditerranée et le matelot blessé.

Sommaire

Deux personnages de valeur de l'entourage proche de Jésus n'ont pas été mentionnés dans les Evangiles canoniques : Jean d'En-Dor, la soixantaine, ancien prisonnier chypriote évadé de Turquie, qui s'était réfugié à En-Dor, non loin de Nazareth. Très instruit, il se convertit au premier contact avec Jésus pour le suivre partout. Sintica, esclave grecque, recueillie par Jésus alors qu'elle venait de fuir son maître romain. Sa culture et son intelligence sont mises à profit dans sa conversion. Mais ils sont, tous deux, repérés par les autorités religieuses juives et Jésus est obligé de les faire exiler à Antioche en Syrie où ils fonderont une des premières communautés chrétiennes.

Jésus organise secrètement leur fuite et leur installation à Antioche grâce à son ami Lazare et à l'aide de huit apôtres partis ensemble en char, puis en bateau, pendant que Jésus se retire en prière sur un mont près de la mer, jusqu'à leur retour quelques jours plus tard. Mais une tempête en pleine mer survient …

> « Les apôtres, accompagnés des deux voyageurs pour Antioche, arrivent sur la côte Méditerranéenne par une ruelle populaire du port de Ptolémaïs. Pierre et André portent un coffre, Jacques et Jean un

second, tandis que Jude a chargé sur ses épaules un métier à tisser démonté, Matthieu, Jacques, fils d'Alphée et Simon se sont chargés de tous les sacs…»

…Ils louent une barque pour se rendre au grand port de Tyr. Puis, avec une lettre de recommandation de Lazare, ils s'embarquent tous sur un navire du crétois connu, Nicomède, en partance pour Antioche…

« Nous ferons une place pour la femme. Vous, les hommes, vous vous arrangerez au mieux. Allons vite ! Il faut sortir et prendre le large avant que le vent ne soit trop fort et après la sixième heure se sera le cas.»

Et le chef navigateur ordonne, avec des coups de sifflets qui déchirent les oreilles, le chargement des coffres et leur mise en place. Puis les apôtres montent avec les deux disciples. On relève la passerelle, on ferme les hublots, on largue les amarres, on hisse les voiles. Et le navire avance avec un fort roulis au sortir du port. Puis les voiles se tendent en claquant, tellement le vent gonfle, fuyant rapidement vers Antioche…»

… « Et le navire s'élève et s'enfonce comme un fétu à la merci de l'océan, c'est un rien en face de l'autre. Il grince et se lamente depuis la sentine jusqu'aux mât. La mer est réellement maîtresse…Il n'y a plus personne sur le pont. Les hommes de l'équipage, totalement nus, entraînés par le roulis du navire, courent ça et là aux abris et aux manœuvres rendues difficiles sur le pont toujours inondé et glissant.

Il y a plus d'un jour que l'on navigue mais le navire doit avancer bien peu malgré le mouvement qui l'agite et la mer semble se déchaîner de plus en plus. Avec un bruit terrible un morceau du mât se brise et, dans sa chute, il abat un morceau du bordage. On voit, peu après, une porte d'écoutille s'entrouvrir et la tête grisonnante de Pierre se pencher. Il regarde, se rend compte et referme juste à temps pour empêcher un torrent d'eau de descendre, mais ensuite, après une pause de vagues, il rouvre et saute dehors. Il s'agrippe à des appuis, observe cet enfer, siffle et gémit. Nicomède le voit :

« Va-t-en ! crie-t-il. Ferme cette porte. Si le navire s'alourdit, on coule. C'est déjà bien si je ne dois pas jeter une partie de la cargaison à la mer…Jamais vu une pareille tempête ! Va-t-en, te dis-je. Je ne veux pas avoir des terriens dans les jambes. Ce n'est pas une place pour les jardiniers, ici, et…»

Il ne peut continuer parce qu'une autre lame balaie le pont en recouvrant tout ce qui s'y trouve.

« Tu vois ? crie-t-il à Pierre, ruisselant.

- Je vois, mais cela ne me trouble pas. Je ne suis pas seulement capable de garder des jardins. Je suis né sur l'eau, du lac, c'est vrai…Mais même le lac !…Avant d'être…cultivateur, j'ai été pécheur et je sais…»

Pierre est très calme et il sait suivre le roulis à la perfection avec ses jambes écartées et musclées. Le crétois l'observe pendant qu'il se déplace pour l'approcher.

« Tu n'as pas peur ? lui demande-t-il.

- Pas le moins du monde !

- Et les autres ?

- Trois sont pécheurs comme moi, ou plutôt l'étaient…Les autres, sauf le malade, sont forts.

- Même la femme ?…Attention ! Tiens-toi ! »

Une autre avalanche prend possession du pont. Pierre attend qu'elle soit passée, puis il dit :

« Cette douche aurait été la bienvenue cet été…Patience ! Tu me demandais ce que fait la femme ? Elle prie et tu ferais bien d'en faire autant. Mais où sommes-nous maintenant, exactement ? Dans le chenal de Chypre ?

- Si ça pouvait être le cas ! Je m'accosterais à l'île en attendant que les éléments se calment. Nous sommes à peine à la hauteur de Colonia Julia, Béritus, si tu préfères. Et c'est maintenant que vient le pire…Ces montagnes sont celles du Liban.

- Et tu ne pourrais pas entrer dans cette ville ?

- Le port n'est pas bon et il y a des écueils dangereux. Impossible ! Attention !…»

Sur un autre tourbillon, un autre morceau de mât s'en va après avoir blessé un homme, qui n'est pas emporté uniquement parce que la vague le jette contre un obstacle.

« Descends ! Descends ! Tu vois ?

- Je vois, je vois…Mais cet homme ?

- S'il n'est pas mort, il reviendra à lui. Je ne peux le soigner…Tu vois bien ! »

Effectivement, le Crétois doit avoir l'œil sur tout pour la vie de tous.

« Donne-le-moi, la femme le soignera…

- Tout ce que tu veux, mais va-t-en !…»

Pierre se glisse jusqu'à l'homme immobile, le saisit par un pied et le tire à lui. Il le regarde, siffle…et murmure :

« Il a la tête ouverte comme une grenade mûre. Il faudrait que le Seigneur soit ici…Ah ! S'il était là ! Le Seigneur Jésus ! Mon maître, pourquoi nous as-tu quittés ? »

Sa voix tremble de douleur. Il charge le mourant sur ses épaules en se couvrant de sang et revient à l'écoutille. Le Crétois lui crie :

« Vain effort. Plus rien à faire. Tu vois bien ! »

Mais Pierre, chargé comme il l'est, lui fait un signe comme pour dire : « Nous allons voir » et il se serre contre un mât pour résister à une nouvelle vague, puis il ouvre l'écoutille et crie :

« Jacques, Jean, ici ! »

Et avec leur aide, il descend le blessé…A la lumière fumeuse des lampes suspendues, les disciples se rendent compte que Pierre est couvert de sang :

« Tu es blessé ? demandent-ils.

- Moi, non…C'est le sang de cet homme. Mais…priez pour que…Sintica, regarde un peu ici. Tu m'as dit une fois que tu savais soigner les blessés. Regarde cette tête, alors…»

Sintica cesse de soutenir Jean d'En-Dor, très souffrant pour s'approcher de la table où le malheureux a été étendu et elle regarde :

« Mauvaise blessure ! …Il faudrait beaucoup d'eau pour nettoyer et arrêter le sang.

- Il n'y en a que trop, de l'eau. »

Sintica, avec des linges trempés, lave et applique des compresses sur la nuque…De la tempe à la nuque, l'os est découvert. L'homme rouvre des yeux vagues et râle.

« Du calme ! Allons ! Tu vas guérir » lui dit maternellement la Grecque pour le réconforter. Bien qu'étourdi, l'homme, étonné, qui connaît cette langue maternelle, cherche la main de Sintica.

« Je vais essayer l'onguent de Marie *(la mère de Jésus)* dit Sintica.

- Mais c'est pour les douleurs, objecte Matthieu.

- Oh ! C'est Marie qui l'a fait de ses mains ! Et je l'applique en priant…Priez, vous aussi. Il ne peut pas faire de mal. L'huile est toujours un remède…»

Après avoir réchauffé l'onguent à une lampe, elle l'applique sur la blessure de la tête en la bandant bien serré avec un tissu de lin coupé en bandes. Les autres prient.

Sur le pont, c'est toujours le roulis. D'un bord à l'autre, le navire ne cesse de se cabrer et de s'enfoncer. Un matelot se précipite dans la cale :

« On va couler. Je viens prendre l'encens et les offrandes pour le sacrifice…

- Laisse tomber ces histoires, dit Pierre.

- Mais Nicomède veut sacrifier à Vénus ! Nous sommes dans sa mer…

- Qui est frénétique comme elle » murmure Pierre et plus fort !

- Vous autres, venez ! Allons sur le pont. Il y a peut-être quelque chose à faire…»

En sortant sur le pont, ils rencontrent le Crétois qui essaie d'allumer l'encens et veut les renvoyer en disant :

« Mais vous ne voyez pas, qu'à moins d'un miracle, on va faire naufrage ? La première fois depuis que je navigue !

- Tu vas voir, il va dire maintenant que c'est de nous que vient ce sortilège ! » murmure Jude et, en effet, l'homme hurle plus fort :

« Maudits Israélites, qu'avez-vous sur nous ? Chiens d'hébreux, vous m'avez apporté le maléfice ! Allez-vous-en. Que je sacrifie à Vénus naissante…

- Non, pas du tout. C'est nous qui allons sacrifier.

- Déguerpissez ! Vous êtes des païens, vous êtes des démons, vous êtes….

- Ecoutez-moi ça ! Je te jure que si tu nous laisses faire, tu verras le prodige.

- Non ! Fichez-moi le camp ! »

Et il allume l'encens en jetant à la mer, comme il le peut, des liquides et des poudres qu'il a d'abord offerts. Mais, au lieu de se calmer, la mer devient plus furieuse en balayant tout, et pour un peu, Nicomède lui-même…

- C'est une belle réponse que te fait la déesse ! Maintenant, à nous ! Nous aussi, nous en avons une qui est plus pure que celle-ci faite d'écume, et puis…Chante, Jean, comme hier, nous t'appuierons et nous allons bien voir !

- Oui ! Voyons donc ! Mais si cela empire, je vous jette à la mer comme victimes propitiatoires.

- D'accord. Vas-y, Jean. »

Jean entonne alors son cantique, soutenu par tous les autres, même par Pierre qui d'ordinaire ne chante jamais, parce qu'il chante faux. Le Crétois, les bras croisés et un sourire mi-rageur, mi-ironique sur le visage, les regarde. Puis, après le cantique, ils prient les bras ouverts, malgré les vagues qui les giflent. Ils ne se tiennent même plus aux poteaux et pourtant ils sont pleins d'assurance comme s'ils ne faisaient qu'un avec le plancher du pont. Les vagues perdent réellement leur violence, tout doucement…Ce n'est plus la furie d'avant, les vagues n'atteignent plus le pont.

Le visage du Crétois est un poème de stupeur…Pierre le regarde du coin de l'œil sans cesser de prier. Jean sourit en chantant plus fort…

« Et maintenant, qu'en dis-tu ?

- Mais qu'est-ce que vous avez dit ? Quelle est cette formule ?

- Celle du Dieu vrai et de sa sainte Servante… On n'adore que Dieu. Ce n'est pas Vénus. C'est Marie, Marie de Nazareth, Marie Israélite, le Mère de Jésus, le Messie d'Israël.

- Et ces paroles, qu'est-ce que c'était ? Ce n'était pas de l'hébreu…

- Non, c'était notre dialecte, de notre lac, de notre patrie. Mais on ne peut te l'apprendre à toi qui es païen. C'est un discours adressé à Yahvé et seuls les croyants peuvent le connaître…Hisse donc les voiles et borde-les, ici…

- Excusez-moi…Je vous ai d'abord insultés !

- Oh ! Cela ne fait rien ! C'est un effet du…du culte de Vénus…Garçons, allons voir les autres…»

Pierre, riant joyeusement, se dirige vers l'écoutille, suivi par le Crétois.

« Et l'homme ? Il est mort ?

- Mais non ! Nous allons te le rendre bientôt en bonne santé…C'est une autre plaisanterie de nos… maléfices…

- Ah ! Excusez-moi ! Mais dites-moi, où peut-on les apprendre pour obtenir de l'aide ? Moi, je paierais bien pour cela…Et merci à vous tous. Je ne croyais pas que « mon excellent Déméter » puisse vivre

encore, blessé comme il l'était. Vraiment, Déméter, ils t'ont rendu la vie car tu étais mort une première fois en gisant comme une marchandise abandonnée sur le pont, à cause du sang que tu perdais, tu aurais péri en descendant au royaume de Neptune au milieu des Néréides et des Tritons et une seconde fois pour t'avoir guéri grâce à ce merveilleux onguent. Fais-moi voir ta blessure. »

L'homme défait la bande et montre la cicatrice bien refermée, lisse, semblable à une marque rouge de la tempe à la nuque. Même l'os est soudé.

- Au revoir, Nicomède ! C'est une longue affaire et …qui n'est pas permise. Qu'on ne donne pas les choses sacrées aux païens ! Porte-toi bien ! » dit Pierre.

Puis ils débarquent sur l'avant-port d'Antioche, non sans que Sintica adresse à Nicomède une leçon cinglante de patriotisme qui interpelle le Crétois. Après l'arrivée dans la ville d'Antioche et l'installation des deux disciples, l'équipe des huit apôtres rebrousse chemin. Entre eux quelques commentaires ont fusé :

« Je préfère être ici que sur la mer ! s'exclame Pierre.

- Quelle tempête !

- Le Seigneur a prié pour nous. Je l'ai senti tout proche quand nous priions sur le pont. Proche comme s'il avait été parmi nous…assure Jean en souriant ;

- Où peut-il être ? …Il est capable de jeûner…

- Tu peux être certain qu'il le fait pour nous aider, dit Jacques avec assurance. »…

Après quelques jours d'absence, ils retrouvent Jésus au point de rendez-vous prévu, mais un Messie « très maigre, pale et triste, presque souffrant » à tel point qu'ils l'ont cru malade. Et Jésus d'expliquer qu'il s'était retiré dans une grotte

« à prier…à méditer…à fortifier mon esprit pour vous obtenir la force, à vous, dans votre mission, à Jean et à Sintica dans leurs souffrances …Oui, je vous ai suivis par la pensée : j'ai eu conscience de vos dangers et de vos peines. Je vous ai aidés comme j'ai pu…»

Puis Jésus leur recommandera de tenir secrète cette mission avant de reprendre la route et les prédications en Phénicie.

Pour ce long épisode, plusieurs visions et dictées sont survenues, du 3 au 10 novembre 1945, tome 5, p 146 à 208.

2. L'aveugle et le mendiant boiteux.

Sommaire

En ce 16 janvier 29, Jésus, avec seulement six apôtres, est encore au bord de mer dans la ville portuaire et militaire d'Alexandroscène. Ils sont hébergés dans une grande auberge tenue par trois frères. Jésus obtient d'eux leur accord pour faire une prédication depuis la cour de l'auberge.

… « Jésus va et vient dans la cour, se promenant avec les six apôtres, comme s'il attendait le bon moment pour parler *(le marché se tenant à côté)*. Puis il sort un instant sur la place en passant près des mendiants auxquels il donne une obole. Les gens se distraient pendant quelques minutes pour regarder le groupe des Galiléens et se demandent qui sont ces étrangers. Et il en est qui les informent, ayant interrogés les trois frères qui sont leurs hôtes. On murmure sur les pas de Jésus dont des ricanements et des qualificatifs peu flatteurs pour les Hébreux…»

On entend deux mères qui disent savoir que des miracles ont eu lieu, mais aussi deux hommes barbus et un phénicien « à la langue maudite »…

Un vieillard à moitié aveugle, accompagné d'une fillette chevrote :

« Où est-il ? Où est le Messie ? Alors que la fillette crie :

- Laissez passer le vieux Marc ! Veuillez dire au vieux Marc où est le Messie ! »

Les deux voix, celle du vieillard, faible et tremblante et celle de la fillette, argentine et assurée, se répandent en vain sur la place, jusqu'à ce qu'un autre homme dise :

« Vous voulez voir le Rabbi ? Il est revenu vers la maison de Daniel. Le voilà, arrêté, qui parle avec des mendiants.»

Deux soldats romains discutent :

« Ce doit être celui que persécutent les juifs, les bonnes peaux ! On voit, rien qu'à le regarder, qu'il vaut mieux qu'eux.

- C'est pour cela qu'il leur cause des ennuis !

- Allons le dire au porte-drapeau. C'est l'ordre.

- Un ordre stupide, Caïus ! Rome a peur des agneaux et elle supporte, il faudrait dire, caresse les tigres, dit un certain Scipion.

- Je n'en ai pas l'impression, Scipion ! Ponce massacre facilement, rétorque Caïus.

- Oui…Mais il ne ferme pas sa maison aux hyènes qui le flattent, insiste Scipion.

- Politique, Scipion !

- Lâcheté, Caïus et sottise …

- Mais, en attendant, tu vois là ? Il y a un rassemblement autour de cet homme. Allons le dire aux chefs ».

En effet, près du portail des trois frères, il y a foule autour de Jésus qui, par sa grande taille, est bien en vue. Puis, tout à coup, un cri s'élève et les gens s'agitent. Certains accourent du marché.

« Qu'est-il arrivé ?

- Qu'est-ce qui se passe ?

- L'homme d'Israël a guéri le vieux Marc !

- Le voile de ses yeux a disparu.»

Jésus, entre-temps, est entré dans la cour avec toute une suite de gens. En arrière, se traînant péniblement, il y a l'un des mendiants, un

boiteux qui se traîne avec les mains plutôt qu'avec les jambes. Mais si ses jambes sont tordues et sans force, car sans l'aide des béquilles il ne saurait avancer, sa voix est bien robuste. On dirait une sirène qui déchire l'atmosphère ensoleillée du matin :

Saint ! Saint ! Messie ! Rabbi ! Pitié pour moi ! »

Il ne cesse de crier à perdre haleine. Deux ou trois personnes se retournent :

« Garde ton souffle ! Marc est hébreu, pas toi.

- Il accorde des grâces aux vrais Israélites, pas aux fils de chiens !

- Ma mère était juive…

- Et Dieu l'a frappée en te donnant à elle, espèce de monstre, à cause de son péché. Va-t-en, fils de louve ! Retourne à ta place, être pétri de boue…»

L'homme s'adosse au mur, humilié, effrayé par la menace des poings tendus…

Jésus s'arrête, se retourne, regarde et ordonne :

« Homme, vient ici ! »

L'infirme le regarde, regarde ceux qui le menacent…et il n'ose avancer. Jésus fend alors la petite foule et s'approche de lui. Il lui pose la main sur l'épaule et dit :

« N'aie pas peur. Viens avec moi.»

Et, regardant les gens cruels, il déclare, l'air sévère :

« Dieu appartient à tous ceux qui le cherchent et sont miséricordieux.»

Les gens comprennent l'allusion et ce sont eux maintenant qui restent en arrière ou qui s'arrêtent où ils sont. Jésus se retourne. Il les voit là, tout confus, prêts à s'en aller et il leur dit :

« Non, venez, vous aussi. Cela vous fera du bien à tous, cela redressera et fortifiera votre âme comme je redresse et fortifie cet homme parce qu'il a su avoir foi. Homme, je te le dis, sois guéri de ton infirmité.»

Et il retire la main de l'épaule du boiteux après que celui-ci eut éprouvé une sorte de secousse. L'homme se dresse avec assurance sur ses jambes, jette ses vieilles béquilles et s'écrie :

« Il m'a guéri ! Louange au Dieu de ma mère ! »

Puis il s'agenouille pour baiser le bord du vêtement de Jésus. L'agitation des gens qui veulent voir, ou qui, ayant vu, font des commentaires, est à son comble. Dans le fond du porche qui mène de la place à la cour, les cris de la foule résonnent fortement et se répercutent contre les murs du camp romain. Les troupes doivent craindre qu'une rixe ait eu lieu et le porte-drapeau accourt en se frayant un chemin et en demandant ce qui se passe :

« Un miracle ! Un miracle ! Jonas, le boiteux, a été guéri ! Le voilà, près de l'homme de Galilée.»

Les soldats se regardent les uns les autres…Ils hésitent, puis décident d'aller chercher un chef. *Mais les vendeurs pleins de dépit à cause de*

la diversion qui réduit à rien le marché de ce jour, sont inquiets…Le triaire Aquila arrive… :

« Vive Aquila, chef des troupes ! » crient tous les soldats en donnant des tapes affectueuses au vieux soldat, dont on ne compte plus les cicatrices sur le corps.

« Vive Rome, maîtresse du monde ! Pas moi, pauvre soldat. Qu'y a-t-il donc ?

- Il faut surveiller cet homme grand et blond comme le cuivre le plus clair.

- Bien ! Mais qui est-ce ?

- Ils l'appellent le Messie. Il s'appelle Jésus et il est de Nazareth. C'est lui, tu sais, pour qui on a transmis l'ordre…

- Hum ! Peut-être…Mais il me semble que nous courons après les nuages.

- Ils disent qu'il veut se faire roi et supplanter Rome. Il a été dénoncé à Ponce par le Sanhédrin, les pharisiens, les sadducéens et les Hérodiens. Tu sais que les juifs ont ce ver dans le crâne et, de temps en temps, il en sort un roi…

- Oui, oui…Ecoutons ce qu'il dit, il semble disposer à parler…»

Et Jésus entame son discours, monté sur une caisse contre un mur :

«…Enfants d'un unique Créateur, écoutez ! Le temps de la Grâce est venu pour tous, non seulement pour Israël, mais pour le monde entier…*».*

Puis il continue en citant les commandements et en donnant une parabole…Vers la fin, il est interrompu par les marchands qui se plaignent qu'il a « saboté leur marché » et une bagarre commence entre partisans de Jésus et détracteurs, obligeant l'armée à intervenir et à prendre la décision de faire sortir de la ville, Jésus et ses disciples, encadré par un escadron de soldats romains plutôt complaisants.

Vision et dictée du 13 novembre 1945, tome 5, p 221, § 329.

3. Le troupeau de brebis malades.

Sommaire

Sur une route peu éloignée de l'endroit de la veille, Jésus demande aux six apôtres qui sont avec lui :

« Allez trouver ces bergers qui sont en train de traire le troupeau et demandez-leur un peu de lait au nom de Dieu. En voyant la réticence des apôtres, il leur dit :

« N'ayez pas peur, obéissez avec foi. Vous aurez du lait et non des coups de bâton, même si l'homme est Phénicien.»

Les six apôtres s'éloignent tandis que Jésus les attend sur la route. Et il prie pendant ce temps, ce Jésus affligé dont personne ne veut…Les apôtres reviennent avec un petit seau de lait et disent :

« L'homme a demandé que tu ailles là-bas, il doit te parler mais il ne peut laisser les chèvres capricieuses aux petits bergers.

- Dans ce cas, allons manger notre pain là-bas.»

Et ils se dirigent tous vers la pente sur laquelle s'accrochent les chèvres.

« Je te remercie du lait que tu m'as donné. Que veux-tu de moi ?

- Tu es le Nazaréen, n'est-ce-pas ? Celui qui fait des miracles ?

- Je suis celui qui prêche le salut éternel. Je suis le Chemin pour aller au vrai Dieu, la Vérité qui se donne, la Vie qui vous vivifie. Je ne suis pas un sorcier qui fait des prodiges. Eux sont les manifestations de ma bonté et de votre faiblesse, qui a besoin de preuves pour croire. Mais qu'attends-tu de moi ?

- Voilà…Il y a deux jours, tu étais à Alexandroscène ?

- Oui, pourquoi ?

- Moi aussi, j'y étais avec mes chevrettes et, quand j'ai compris qu'il y avait des bagarres, j'ai filé pace qu'on a l'habitude de les provoquer pour voler ce qui se trouve sur les marchés…Ma mère est syrienne et je suis prosélyte comme mon père l'était. Je m'étais mis dans une étable avec mes bêtes en attendant le char de mon fils et, le soir, en sortant de la ville, j'ai rencontré une femme en larmes avec une fillette dans les bras. Elle avait fait huit milles pour venir te trouver. Je lui ai demandé ce qu'elle avait. C'est une prosélyte et elle était venue pour vendre et acheter. Elle avait entendu parler de toi. Et l'espoir lui était venu au cœur. Elle avait couru chez elle et avait pris sa fillette. Mais avec un fardeau, on marche lentement. Quand elle est arrivée au magasin des frères, tu n'y étais plus. Les frères ont dit : « Ils l'ont chassé, mais il nous a dit hier soir qu'il refera les escaliers de Tyr.» Je lui ai dit d'aller là-bas, sauf qu'il y a deux routes et si je le voyais sur la route des frontières, je lui en parle. Parole de prosélyte. Et voilà, c'est fait.

- Et que Dieu t'en récompense. J'irai trouver la femme. Je dois retourner à Aczib.

- Alors, nous pourrons faire route ensemble, si tu ne dédaignes pas un berger.

- Je ne dédaigne personne. Pourquoi vas-tu à Aczib ?

- Parce que j'y ai des agneaux. A moins que….Je n'en aie plus.

- Pourquoi ?

- Parce qu'il y a la maladie…Je ne sais pas si c'est de la sorcellerie ou autre chose. Je sais que mon beau troupeau est tombé malade. C'est pour cela que j'ai amené ici les chèvres qui sont encore saines, pour les séparer des brebis. Mes deux fils vont rester ici. Et je retourne à la ville…pour les voir mourir, mes belles brebis, couvertes de laine…»

L'homme soupire…Il regarde Jésus et s'excuse :

« Te parler de ces choses, à toi qui est Celui qui est, et t'affliger, toi qui est certainement déjà affligé de la façon dont ils te traitent, c'est de la

sottise. Mais les brebis, nous les aimons et c'est notre fortune, tu sais…

- Je comprends, mais elles vont guérir. Ne les as-tu pas fait voir à des gens qui s'y connaissent ?

- Ils m'ont tous recommandé la même chose : « Tue-les et vends leurs peaux. Il n'y a rien d'autre à faire », et ils m'ont même menacé si je les fais sortir…Ils ont peur de la maladie pour les leurs. Je dois les garder enfermées…et elles mourront en plus grand nombre. Les habitants d'Aczib sont méchants, tu sais…

- Je le sais.

- Moi, je suis sûr qu'ils me les ont ensorcelées…

- Non. Ne crois pas ces sornettes…

- Eux, ce sont tes disciples ? Pourquoi ne viennent-ils pas ici ? Une fois, près de Méron, j'en ai rencontré un groupe, avec un berger à leur tête. C'était un homme grand, robuste, qui s'appelait Elie…Je crois, malgré cela. Tu ne pourrais pas…mais je demande peut-être quelque chose de sacrilège…

- Parle. Si c'est mauvais, je te le dirai.

- Tu ne pourrais pas, en passant, bénir mon troupeau ? », l'homme est tout angoissé.

- Je vais bénir ton troupeau. Celui-ci…Il lève la main pour bénir les chèvres éparses…et celui des brebis. Crois-tu que ma bénédiction les sauve ?

- Comme tu sauves les hommes de maladies, tu pourras sauver les bêtes de la même façon. On dit que tu es le Fils de Dieu. Les brebis, c'est Dieu qui les a créées. Ce sont donc des créatures du Père. Moi….je ne savais pas s'il était respectueux de te le demander. Mais si c'est possible, fais-le, Seigneur, et je porterai au Temple de grandes offrandes de louange. Ou plutôt, non ! Je te les donnerai pour les pauvres et ce sera mieux.»

Jésus sourit et se tait, pendant que les fils du berger arrivent…»

Le soir ils sont accueillis chez des amis. Le lendemain matin, Jésus presse ses apôtres pour repartir car, au soir, doit commencer le sabbat. Le berger s'inquiète :

« Mais mes brebis ?

- Elles seront guéries dès que je les aurai bénies.

- Mais je suis à l'est de la montagne ! Et toi, pour trouver cette femme, tu vas vers le couchant.

- Laisse faire Dieu et il pourvoira à tout.»

Puis à nouveau, après avoir donné satisfaction à la femme cananéenne qui l'implorait, Jésus dit :

« Allons trouver cette autre femme qui sait croire et attendre avec une foi assurée.

Le berger relance alors Jésus :

- Et mes brebis, Seigneur ! Bientôt je devrai prendre une autre route que la tienne pour aller à ma pâture…»

Et Jésus sourit sans répondre…

Ils arrivent à un carrefour. Le berger, qui se nomme Hanne, navré, dit :

« C'est ici que je devrais te quitter…Tu ne viens donc pas guérir mes brebis ? Moi aussi, j'ai foi et je suis prosélyte…Tu me promets, au moins, de venir après le sabbat ?

- Oh, Hanne ! Tu n'as donc toujours pas compris que tes brebis sont guéries depuis le moment où j'ai levé la main vers Lesemdan ? Va donc, toi aussi, pour voir le miracle et bénir le Seigneur. »

Lorsque la femme de Loth a été changée en sel, elle n'a pas été différente du berger, qui est resté comme il était, un peu incliné, mais la tête relevée vers Jésus pour le regarder, un bras à demi tendu en l'air…On dirait une statue… Mais ensuite il se redresse, en disant :

« Béni sois-tu ! Tu es bon ! Tu es saint ! Mais je t'ai promis beaucoup d'argent et je n'ai ici que quelques drachmes…Viens chez moi après le sabbat…

- Je viendrai, non pour l'argent, mais pour te bénir encore pour ta simple foi. Adieu, Hanne. Que la paix soit avec toi.»

Ils se séparent…Jésus conclut :

« Et cela aussi n'est pas une défaite, mes amis ! Et ici aussi, je n'ai pas été ridiculisé, chassé et maudit !…Allons, du nerf ! Il y a une mère qui nous attend depuis plusieurs jours.»

Visions et dictées du 14 et 15 novembre 1945, tome 5, p 236 à 250, § 330 et 331.

4. La femme cananéenne et la femme à la fille paralysée.

Sommaire

Le lendemain matin de l'expulsion de la ville précédente, après un hébergement dans une famille patriarcale juive, le maître de maison Jonas cherche Jésus :

« Il doit être sorti pour prier. Il sort souvent à l'aube, quand il sait qu'il peut être seul. Il va bientôt arriver. Pourquoi le demandes-tu ?

- Je l'ai demandé aussi aux autres, qui se sont dispersés pour le chercher, car il y a une femme à côté, avec mon épouse. C'est une femme d'un village au-delà de la frontière. Je ne sais vraiment pas dire comment elle a appris que le maître est ici, mais elle le sait et veut lui parler.

- C'est bien. Elle lui parlera. Peut-être est-elle celle qu'il attend, avec une fillette malade. C'est son esprit qui l'aura conduite ici.

- Non, elle est seule, elle n'a pas d'enfant avec elle. Je la connais bien, car nos villages sont voisins…»

Jésus revient et on lui sert du lait et des morceaux de pain. Le repas fini, les apôtres montent chercher leurs sacs de voyage pour le départ.

- Maître…Il y a une femme qui est là…tu ne l'écoutes pas ?

- Je n'ai pas le temps, Jonas. La route est longue et, du reste, je suis venu pour les brebis d'Israël. Adieu, Jonas. Que Dieu te récompense de ta charité. Ma bénédiction est sur toi et sur toute ta parenté. Allons-y.»

…Mais voilà que survient une femme qui n'est pas de la maison, une pauvre femme en larmes, honteuse…Elle marche toute courbée, presque en rampant et, arrivée près du groupe au milieu duquel se trouve Jésus, elle se met à crier :

« Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David ! Ma petite fille est toute tourmentée par le démon qui lui fait commettre des choses honteuses. Aie pitié parce que je souffre beaucoup et que je suis méprisée par tous à cause de cela. Comme si ma fille était responsable de ce qu'elle fait…Aie pitié, Seigneur, toi qui peut tout. Elève ta voix et ta main et ordonne à l'esprit impur de sortir de Palma. Je n'ai que cette enfant et je suis veuve…Oh ! Ne t'en va pas ! Pitié !…»

En effet, Jésus qui a fini de bénir chaque membre de la famille d'accueil et qui a réprimandé les adultes d'avoir parlé de sa venue, s'éloigne. Il fait preuve d'une dureté inexplicable envers la pauvre femme qui se traîne sur les genoux, les bras tendus en une supplication fébrile, en disant :

« C'est moi, moi qui t'ai vu hier passer le torrent et j'ai entendu qu'on t'appelait « Maître ». Je vous ai suivis parmi les buissons et j'ai entendu vos conversations. J'ai compris qui tu es…Et ce matin, je suis venue alors qu'il faisait encore nuit, pour rester ici sur le seuil comme un petit chien jusqu'au moment où Sarah s'est levée et m'a fait entrer. Oh ! Seigneur, pitié ! Pitié pour une mère et une fillette ! »

Mais Jésus marche rapidement, sourd à tout appel. Les habitants de la maison disent à la femme :

« Résigne-toi ! Il ne veut pas t'écouter. Il l'a dit « c'est pour les fils d'Israël qu'il est venu…»

Mais elle se lève, à la fois désespérée et pleine de foi et elle répond :

« Non. Je vais tellement prier qu'il m'écoutera.»

Et elle se met à suivre le Maître sans cesser de crier ses supplications qui attirent sur le seuil des maisons du village tous ceux qui sont éveillés et qui se mettent à la suivre pour voir comment tout cela va se terminer. Pendant ce temps, les apôtres, étonnés, se regardent les uns les autres et murmurent :

« Pourquoi agit-il ainsi ? Il ne l'a jamais fait ! Jean dit :

- A Alexandroscène, il a pourtant guéri ces deux malheureux.

- C'étaient cependant des prosélytes, répond Jude.

- Et celle qu'il va guérir maintenant ?

- Elle est prosélyte, elle aussi, dit le berger Hanne.

- Ah ! Mais que de fois il a guéri même des païens ! Et la petite Romaine, alors ? dit André d'un ton désolé. Il ne sait pas rester paisible devant la dureté de Jésus envers la femme cananéenne.

« Je vais vous dire ce qu'il y a, s'exclame Jacques, fils de Zébédée. C'est que le Maître est indigné. Sa patience est à bout devant tant d'assauts de la méchanceté humaine. Ne voyez-vous pas comment il est changé ? Il a raison ! Désormais, il ne va se donner qu'à ceux qu'il connaît. Et il fait bien !

- Oui ! Mais en attendant, cette femme nous poursuit de ses cris, avec une foule de gens à sa suite. S'il veut passer inaperçu, il a trouvé moyen d'attirer l'attention même des arbres, bougonne Matthieu.

- Allons lui dire de la renvoyer…Regardez le beau cortège qui nous suit ! Si nous arrivons ainsi sur la route consulaire, nous allons être frais ! Et elle, s'il ne la chasse pas, elle ne va pas nous lâcher ! dit Jude, fâché, qui se retourne et intime à la femme :

- Tais-toi et va-t-en ! »

Mais sans se laisser impressionner par ces menaces et ces injonctions, la femme supplie de plus belle

« Allons le dire au Maître, pour qu'il la chasse lui-même, puisqu'il ne veut pas l'exaucer. Cela ne peut pas durer ainsi ! dit Matthieu.

- La pauvre, murmure André.

- Moi, je ne comprends pas…Je ne comprends pas… » ne cesse de répéter Jean, bouleversé de la façon d'agir de Jésus. Mais à présent, en accélérant leur marche, ils ont rejoint le Maître qui marche rapidement comme si on le poursuivait.

« Maître ! Renvoie donc cette femme ! C'est un scandale ! Elle crie derrière nous ! Elle nous fait remarquer par tout le monde ! La route se remplit de toujours plus de gens…et beaucoup la suivent. Dis-lui de partir.

- Dites-le-lui vous-mêmes. Moi, je lui ai déjà répondu.

- Elle ne nous écoute pas. Allons ! Dis-le-lui, toi. Et avec sévérité.»

Jésus s'arrête et se retourne. La femme prend cela pour un signe de grâce, elle hâte le pas et hausse le ton déjà aigu de sa voix. Son visage pâlit car son espoir grandit.

« Tais-toi, femme, et retourne chez toi ! Je t'ai déjà dit : « C'est pour les brebis d'Israël que je suis venu. Pour guérir les malades et rechercher celles qui sont perdues. Toi, tu n'es pas d'Israël.»

Mais la femme est déjà à ses pieds et les baise en l'adorant et en serrant ses chevilles, comme si elle était une naufragée qui a trouvé un rocher où se réfugier. Elle gémit :

« Seigneur : viens à mon secours ! Tu le peux, Seigneur. Commande au démon, toi qui es saint…Seigneur, tu es le Maître de tout, de la grâce comme du monde. Tout t'est soumis, Seigneur. Je le sais. Je le crois. Prends donc ce qui est dans ton pouvoir et sers-t-en pour ma fille.

- Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants de la maison et de le jeter aux chiens de la rue.

- Moi, je crois en toi. En croyant, de chien de la rue, je suis devenue chien de la maison. Je te l'ai dit : Je suis venu avant l'aube me coucher sur le seuil de la maison où tu étais, et si tu étais sorti de ce côté-là, tu aurais buté contre moi. Mais tu es sorti de l'autre côté et tu ne m'as pas vue. Tu n'as pas vu ce pauvre chien tourmenté, affamé de ta grâce qui attendait pour entrer en rampant là où tu étais, pour te baiser ainsi les pieds, en te demandant de ne pas le chasser…

- Il n'est pas bien de jeter le pain des enfants aux chiens, répète Jésus.

- Pourtant, les chiens entrent dans la pièce où le maître prend son repas avec les enfants et ils mangent ce qui tombe de la table ou les restes que leur donnent les gens de maison, ce qui ne sert plus. Je ne te demande pas de me traiter comme une fille et de me faire asseoir à ta table. Mais donne-moi, au moins, les miettes…»

Jésus sourit. Oh ! Comme son visage se transfigure dans ce sourire de joie… ! Les gens, les apôtres, la femme, le regardent avec admiration…sentant que quelque chose va arriver.

Et Jésus dit :

« Femme ! Ta foi est grande. Et par elle, tu consoles mon âme. Va donc et qu'il te soit fait comme tu le désires. Dès ce moment, le démon est sorti de ta petite. Va en paix. Et comme, de chien perdu, tu as su vouloir être chien domestique, sache à l'avenir être fille, assise à la table du Père. Adieu.

- Oh ! Seigneur ! Seigneur !...Je voudrais courir pour voir ma Palma chérie…Je voudrais rester avec toi, te suivre ! Tu es béni ! Tu es saint !

- Va, va, femme. Va en paix.»

Jésus reprend alors la route tandis que la Cananéenne, aussi leste qu'un enfant, rebrousse chemin en courant, suivie de la foule curieuse de voir le miracle…

« Mais pourquoi, Maître, l'as-tu tant fait te prier pour ensuite l'écouter ? demande Jacques.

- A cause de toi et de vous tous. Cela n'est pas une défaite, Jacques. Ici, je n'ai pas été chassé, ridiculisé, maudit…Que cela relève votre esprit abattu. J'ai déjà eu aujourd'hui ma nourriture très douce. Et j'en bénis Dieu. Et maintenant, allons trouver cette autre femme qui sait croire et attendre avec une foi assurée…»

…La marche continue, avec un petit arrêt pour manger du pain et du fromage et boire à une source. Le soleil est au midi quand ils voient apparaître le carrefour.

« Voici le commencement de l'escalier de Tyr, là au fond » dit Matthieu.

Et il se réjouit à la pensée que la plus grande partie du parcours est faite. Justement, adossée à une borne romaine, se tient une femme. A ses pieds, sur un strapontin, une fillette de sept à huit ans. La femme regarde dans toutes les directions et de temps en temps, elle se penche pour faire une caresse à sa fille, lui protéger la tête du soleil par une toile, recouvrir d'un châle ses pieds et ses mains.

« Voilà la femme ! Mais où aura-t-elle dormi pendant ces jours ? demande André.

- Peut-être dans cette maison, tout près du carrefour. Il n'y en a pas d'autres dans le voisinage, répond Matthieu.

- Ou à la belle étoile, dit Jacques.

- Non. A cause de la fillette, non, répond son frère.

- Oh ! Pour obtenir la grâce… », dit Jean ;

Jésus garde le silence mais il sourit. Tous en rang, trois d'un côté, trois de l'autre, et lui au milieu, radieux, ils prennent toute la route plutôt vide à cette heure. La femme lève les yeux…Ils sont désormais à une cinquantaine de mètres de distance. Elle porte les mains à son cœur en un mouvement involontaire provoqué par l'angoisse et sursaute.

Le sourire de Jésus s'épanouit. Et ce sourire resplendissant, inexprimable, doit être très parlant pour la femme qui, non plus anxieuse mais souriante comme si déjà elle éprouvait son futur bonheur, se penche pour prendre sa petite fille. Elle la soulève de son siège, la porte les bras tendus comme si elle l'offrait à Dieu, s'avance jusqu'au pieds de Jésus, s'agenouille en levant plus qu'elle peut la fillette allongée qui regarde, extasiée, le très beau visage de Jésus.

La femme ne dit pas un mot. Et Jésus ne dit qu'un seul mot, petit, mais puissant.

« Oui. »

Et il pose sa main sur la petite poitrine de l'enfant étendue.

Alors l'enfant, avec un cri d'alouette libérée de sa cage, s'écrie : « Maman ! », et elle s'assied tout d'un coup, glisse à ses pieds et embrasse sa mère qui, épuisée, vacille et va tomber à la renverse…

Jésus la soutient promptement, la fait asseoir et lui transmet sa force… Et il la regarde pendant que des larmes muettes coulent sur le visage à la fois las et bienheureux de la mère.

Puis viennent les mots :

« Merci, mon Seigneur ! Merci et bénédictions ! Mon espérance a été comblée…J'ai tant attendu…Mais maintenant, je suis heureuse.

La femme se remet à genoux et explique :

« Il y a deux ans, un os s'est détérioré dans sa colonne vertébrale, ce qui l'a paralysée et l'amenait à la mort lentement en la faisant beaucoup souffrir. Nous l'avions montrée à des médecins d'Antioche, de Tyr, de Sidon et même de Césarée, faisant tant de dépenses que nous avons dû vendre la maison de la ville et nous retirer à la campagne…Et cela n'a servi à rien ! Je t'ai vu. Je savais ce que tu avais fait ailleurs. J'ai espéré obtenir ta grâce pour moi aussi…Et je l'ai eue ! Maintenant je retourne à la maison, légère, joyeuse, et je vais faire cette joie à mon époux. A mon Jacques, lui qui m'a mis au cœur l'espérance, en me racontant ce qui était arrivé par ta puissance en Galilée et en Judée. Ah ! Si nous n'avions pas craint de te trouver, nous serions venu avec la fillette. Mais tu es toujours en route.

- C'est en faisant route que je suis venu vers toi…Mais où as-tu séjourné pendant ce temps ?

- Dans cette maison…Mais la nuit, ma fillette seule y restait. Il y a là une brave femme : elle en prenait soin à ma place. Moi, je suis restée tout le temps ici, par crainte de te manquer si tu passais de nuit.»

Jésus pose la main sur sa tête.

- Tu es une bonne mère. Dieu t'aime pour cela. Tu vois qu'il t'a aidée en tout.

- Oh, oui ! Je l'ai bien senti pendant que je venais ici. Malgré le peu d'argent, il ne m'a rien manqué. Ni pain, ni abri, ni force.

- Toujours avec ce fardeau sur les bras ? Ne pouvais-tu pas louer un char ? demande Jacques.

- Non. Elle aurait trop souffert, à en mourir. C'est dans les bras de sa mère que ma Jeanne est venue à la grâce.»

Jésus leur caresse les cheveux à toutes les deux :

- Maintenant, partez et soyez toujours fidèle au Seigneur…»

Jésus reprend sa marche sur la route qui mène à Ptolémaïs.

« Et cela non plus ce n'est pas une défaite, mes amis. Là aussi, je n'ai pas été ni chassé, ni ridiculisé, ni maudit. »

Vision et dictée du 15 novembre 1945, tome 5, p 243, § 331.

L'appellation de Cananéenne désigne cette femme comme appartenant à la population autochtone de cette région de Phénicie (et non pas habitante de Cana). Quelle soit païenne, n'exclut pas qu'elle a entendu parler de Jésus. La femme Cananéenne est connue des évangélistes Matthieu (15, 21-28) et Marc (7, 24-30), en des termes assez proches, mais ils ne proposent pas d'explication à la dureté des paroles de Jésus. Celle-ci serait bien une réponse aux six apôtres qui récriminaient face à l'apostolat infructueux en pays étranger. Jésus oppose à la Cananéenne, les reproches que les apôtres lui faisaient comme pour les trois autres miracles qui eurent lieu ces jours-là.

5. L'hydropique, un jour de Sabbat.

Sommaire

C'est la veille du sabbat, le 26 janvier 29 et tous les apôtres ont rejoint Jésus, bien au sud de Nazareth.

« …Jésus marche à deux ou trois pas en avant de ses disciples. Ils sont tous enveloppés dans leur manteau de laine…Ils hésitent sur le chemin à prendre et trouvent une petite maison de pauvres avec deux ou trois champs autour. Une petite fille est en train de tirer de l'eau à un puits.

« Paix à toi, fillette, dit Jésus, s'arrêtant à la limite de la haie. Où se trouve la maison d'Ismaël, le pharisien ?

- Tu es perdu, Seigneur. Tu dois revenir au carrefour et prendre la direction du couchant du soleil. Mais il faut marcher beaucoup…Tu as

mangé ? Entre si tu veux. Nous sommes pauvres, mais toi non plus tu n'es pas riche, tu peux t'en arranger. Viens.

Et d'une voix perçante, elle appelle : « Maman ».

Une femme de quarante ans sort sur le seuil. Son visage est honnête mais un peu triste. Elle tient dans ses bras un enfant d'environ trois ans, à peine vêtu.

« Entre. Le feu est allumé. Je te donnerai du lait et du pain.

- Je ne suis pas seul, j'ai des amis.
- Qu'ils entrent tous et que la bénédiction de Dieu soit sur les pèlerins que j'accueille.»

Ils entrent dans une cuisine basse et sombre qu'égaie un feu pétillant. Ils s'asseyent çà et là sur des coffres bruts.

- Maintenant, je vais préparer.

- Tu es seule ? demande Jésus.

- J'ai un mari et sept enfants ; les deux plus grands sont encore au marché de Naïm. C'est à eux d'y aller parce que mon mari est malade. C'est une grande douleur ! Les fillettes m'aident. Celui-ci est le plus petit mais j'en ai encore un autre à peine plus grand.»

Puis une discussion s'engage entre Jésus et les enfants. Alors la femme interroge Judas en aparté :

« Qui est ton ami ?

- C'est le Rabbi de Galilée. Jésus de Nazareth. Tu l'ignores, femme ?

- La Galilée n'est pas à notre portée et moi, j'ai tant de soucis ! Mais…est-ce que je pourrais lui en parler ?

- Tu le peux », dit avec condescendance Judas.

…La femme s'approche de Jésus. Elle reste un peu hésitante, puis elle pousse un cri étouffé :

- Jésus, aie pitié de mon mari ! »

Jésus se lève, il la domine de sa grande taille mais il la regarde avec tant de bonté qu'elle s'enhardit.

« Que veux-tu que je fasse ?

- Il est très malade, gonflé comme une outre, il ne peut plus se baisser pour travailler. Il ne trouve pas de repos car il étouffe et s'agite…Et nous avons des enfants encore petits…

- Tu veux que je le guérisse ? Mais pourquoi attends-tu cela de moi ?

- Parce que c'est toi… je ne te connaissais pas mais j'ai entendu parler de toi. Je t'ai cherché à trois reprises, même avec mon mari malgré la souffrance pour se déplacer en char…Toi qui est bon, tu vas chez Ismaël ?

- Oui, pourquoi ?

- Parce que…Seigneur, je sais que tu dis de ne pas juger, de pardonner et de s'aimer. J'ai cherché à me renseigner sur toi…Je ne veux pas faire quoi que ce soit qui te déplaise…Mais comment ne pas juger Ismaël ? Moi, je n'ai rien de commun avec lui et je n'ai donc rien à lui pardonner. Les insolences qu'il nous lance à la figure quand il

rencontre notre pauvreté sur le chemin, nous les secouons avec la même patience que nous secouons la boue ou la poussière qu'il projette sur nous en passant rapidement en char. Mais l'aimer et ne pas juger, c'est trop difficile…Il est tellement méchant !

- Il est tellement méchant ? Avec qui ?

- Avec tout le monde. Il opprime ses serviteurs, il prête avec usure et il a des exigences cruelles. Il n'aime que lui-même. Il est le plus cruel de la région. Il ne mérite rien, Seigneur.

- Je le sais. Tu dis vrai.

- Et tu vas chez lui ?

- Il m'a invité.

- Méfie-toi, Seigneur. Il ne l'a sûrement pas fait par amour. Il ne peut aimer. Et toi…tu ne peux pas l'aimer.

- Moi, j'aime même les pécheurs, femme. Je suis venu pour sauver ceux qui sont perdus…

- Mais lui, tu ne le sauveras pas. Oh ! Pardon d'avoir jugé ! Toi, tu sais…Tout est bien de ce que tu fais ! Pardonne à ma sotte langue et ne me punis pas.

- Je ne te punis pas, mais ne le fais plus. Aime même les méchants, non pas pour leur méchanceté, mais parce que c'est par l'amour qu'on leur obtient la miséricorde qui les convertit. Tu es bonne et désireuse de l'être encore davantage. Tu aimes la vérité…tu as pitié de l'hôte et du pèlerin et c'est ainsi que tu as élevé tes enfants. Dieu sera ta récompense. Je dois aller chez Ismaël…Je ne puis attendre ton mari qui est sur le chemin du retour. Mais dis-lui de souffrir encore un peu et de venir tout de suite chez Ismaël. Viens, toi aussi. Je le guérirai.

- Oh ! Seigneur !… »

La femme est à genoux aux pieds de Jésus et le regarde, riant et pleurant à la fois. Puis elle dit :

« Mais, c'est le sabbat ce soir !

- Je le sais. J'ai besoin que ce soit le sabbat pour dire quelque chose à ce propos à Ismaël. Tout ce que je fais, je le fais dans un but clair et exempt d'erreur. Sachez-le tous, même vous, mes amis qui avez peur et voudriez que je conforme ma conduite aux convenances humaines pour ne pas subir de dommage…Femme, je pars et je t'attends…»

Jésus embrasse les enfants et sort. Il refuse d'utiliser le char mis à sa disposition :

« Non, femme. Garde frais le cheval pour venir chez Samuel. Montre-moi seulement la route la plus courte.»

Le garçon les accompagne et, à travers champs et près, ils se dirigent vers une ondulation de terrain. Au-delà s'étend une vaste cuvette de quelques hectares bien cultivée, au milieu de laquelle se trouve une belle maison, large et basse, entourée d'un jardin bien entretenu.

Jésus entre dans la somptueuse maison de campagne d'Ismaël. Des serviteurs en grand nombre accourent à la rencontre de l'Hôte

attendu. D'autres vont prévenir le maître qui sort au devant de jésus en s'inclinant profondément.

« Sois le bienvenu chez moi, Maître !

- Paix à toi, Ismaël Ben Fabi. Tu as désiré ma présence : je viens. Pourquoi m'as-tu invité ?

- Pour avoir l'honneur de t'accueillir et te présenter mes amis. Je veux qu'ils soient aussi les tiens, comme je veux que tu sois pour moi un ami.

- Je suis l'ami de tout le monde, Ismaël.

- Je le sais. Mais, tu comprends ! Il est bon d'avoir des amitiés en haut lieu. La mienne et celle de mes amis sont de cet ordre. Toi, pardonne-moi de te le dire, tu négliges trop ceux qui peuvent t'appuyer…

- Un ami ! Mais sais-tu le sens que je donne à ce mot ? Pour beaucoup, un ami veut dire une connaissance, pour d'autres un complice, pour d'autres un serviteur. Pour moi cela veut dire : une personne fidèle à la Parole du Père. Qui n'est pas cela ne peut être un ami pour moi, ni moi pour lui.

- Mais c'est justement parce que je veux être fidèle que je désire ton amitié, Maître. Tu ne le crois pas ?

Le ton est donné…la discussion continue sur le royaume céleste et non terrestre que Jésus souhaite instaurer :

- Mon Royaume !…Ce Royaume n'est pas terrestre.

- Mais le roi d'Israël ?!

- Que vos esprits s'ouvrent pour comprendre le sens des paroles secrètes. Le Royaume du Roi des rois viendra, mais pas de la façon de voir humaine. Non pas pour ce qui périt, mais pour ce qui est éternel. On y arrive ni par un chemin bien pavé et triomphal, ni sur un tapis que le sang des ennemis rend pourpre, mais par le rude chemin du sacrifice et par la douce échelle du pardon et de l'amour. Ce sont les victoires contre nous-mêmes qui nous donneront ce Royaume. Dieu veuille que le plus grand nombre de juifs puissent me comprendre. Mais ce ne sera pas le cas. Vous pensez ce qui n'est pas…

- Tu nous crois incapables de te suivre ?

- Si vous le vouliez, vous le pourriez. Mais vous ne le voulez pas…

Puis cinq autres pharisiens arrivent et lui sont présentés.

Jésus, qui était au fond de la salle du repas, près des apôtres un peu intimidés et laissés de côté, est sollicité pour s'asseoir à la place d'honneur. Le repas commence par de nombreux plats de viandes et de poissons rôtis, des vins, de l'hydromel, qui passent et repassent. Tous essayent de faire parler Jésus, qui est questionné sur la Loi et son interprétation, mais également sur un cas particulier d'un achat d'une propriété occupée par une servante qu'il faut congédier…Jésus abonde ironiquement dans le même sens que le pharisien en poursuivant :

« La responsabilité de la mort de la servante ne reviendrait pas à l'acquéreur, mais au vendeur…De sorte que si la petite vieille meurt de faim, c'est elle qui est coupable, n'est-ce pas ?

- C'est cela, Maître. C'est le sort de ceux…qui ne servent plus. Les malades, les vieillards, les incapables sont condamnés à la misère, à la mendicité. Et la mort est ce qu'il y a de mieux pour eux…C'est ainsi depuis que le monde est monde et il en sera toujours ainsi…dit le pharisien.

- Jésus, aie pitié de moi ! »

On entend un cri de détresse malgré les fenêtres fermées car la salle est bien close et les lampes allumées.

« Qui m'appelle ?

- Quelque importun. Je vais le faire chasser. Ou quelque mendiant. Je lui ferai donner un pain.

- Jésus ! Je suis malade. Sauve-moi !»

…Et Ismaël se lève, mais Jésus l'oblige à s'asseoir en lui mettant la main sur l'épaule et en ordonnant :

« Reste Ismaël. Je veux voir celui qui me cherche. Faites-le entrer. »

Un homme aux cheveux encore noirs d'une quarantaine d'années entre. Il est enflé comme un tonneau et jaune comme un citron, avec les lèvres violettes entrouvertes et la bouche haletante. Il est accompagné par sa femme. Il avance avec peine. Il voit qu'on le regarde d'un si mauvais œil ! Mais Jésus a quitté sa place et s'est approché du malheureux pour le prendre par la main et l'amener au milieu de la salle…

« Que veux-tu de moi ?

- Maître…je t'ai tant cherché…depuis si longtemps…Je ne veux rien que la santé…pour mes enfants et ma femme…toi, tu peux tout…Vois à quoi je suis réduit…

- Et tu crois que je puis te guérir ?

- Si je le crois !…Chaque pas m'est douloureux et pourtant j'ai fait des milles pour te chercher…Puis je t'ai suivi aussi en char…mais je ne te rattrapais jamais…Je suis étonné de n'être pas encore guéri, depuis que ma main est dans la tienne, car tout en toi est saint.

Le pauvre homme souffle comme un phoque sous l'effort qu'il a fait pour parler. La femme regarde son mari et Jésus et elle pleure. Jésus les observe et sourit. Puis il se retourne et demande :

« Toi, vieux scribe, réponds-moi : est-il permis de guérir un jour de sabbat ?

- Pendant le sabbat, aucun travail n'est permis.

- Même pas de sauver quelqu'un du désespoir ? Ce n'est pas un travail manuel.

- Le sabbat est consacré au Seigneur.

- Quelle œuvre plus digne d'un jour sacré que de faire en sorte qu'un fils de Dieu dise à son Père : « Je t'aime et je te loue parce que tu m'as guéri » ?

- Il doit le faire même s'il est malheureux.

- Chanania, sais-tu qu'en ce moment ton bois le plus beau est en train de brûler et que toute la pente du mont Hermon rougit de l'éclat de ces flammes ? »

Le vieil homme bondit comme si un serpent l'avait mordu.

« Maître, dis-tu la vérité ou est-ce une plaisanterie ?

- Je dis la vérité. Je vois et je sais.

- Ah ! Malheureux que je suis ! Mon plus beau bois ! Des milliers de sicles (*unités de poids et de monnaie*) en cendres ! Malédiction ! Maudits soient les chiens qui m'y ont mis le feu ! Que leurs viscères brûlent comme mon bois ! Le petit vieux est désespéré.

- Ce n'est qu'un bois et tu te plains ! Pourquoi ne loues-tu pas le Seigneur dans ce malheur ? Cet homme ne perd pas du bois qui repousse, mais la vie et le pain de ses enfants et il devrait louer quand toi, tu ne le fais pas ? Donc, scribe, il ne m'est pas permis de le guérir le jour du sabbat ?

- Maudit soyez-vous, toi, lui et le sabbat ! J'ai bien autre chose à penser, moi…»

Et, bousculant Jésus, il sort furieux et il braille de sa voix chevrotante pour avoir son char.

« Et maintenant ? demande Jésus en tournant son regard vers les autres : A votre tour, dites-moi : est-ce permis ou non ? »

Personne ne répond et on baisse la tête.

« Eh bien ! Moi, je vais parler. Je dis : Homme, qu'il te soit fait selon ce que tu crois. Tu es guéri. Loue l'Eternel. Va en paix.»

Son aspect est imposant et sa voix est un tonnerre comme toujours quand il va opérer un miracle. L'homme reste interdit. Peut-être pensait-il redevenir d'un seul coup agile comme autrefois. Et il lui semble qu'il n'est pas guéri. Il pousse un cri de joie, se jette aux pieds de Jésus et les baise.

« Va ! Va, sois toujours bon. Adieu ! »

L'homme sort, suivi de sa femme qui, jusqu'au dernier moment, se retourne pour saluer Jésus.

« Pourtant, Maître…Dans ma maison…Le jour du sabbat…

- Tu n'approuves pas ! Je le sais. Et c'est pour cela que je suis venu. Mon ami, toi ? Non. Mon ennemi. Tu n'es pas sincère avec moi, ni avec Dieu.

- Tu m'offenses, maintenant ?

- Non, je dis la vérité…Toi, tu avais deux orphelins dans ta propriété. C'étaient les enfants de deux serviteurs fidèles qui sont morts à la tâche, l'un avec la faux en main, l'autre tuée par une fatigue excessive. Pour que tu la gardes, tu avais exigé qu'elle ajoute à son service celui

de son mari. Tu disais : « J'ai passé un contrat pour deux travailleurs et, pour te garder, j'exige ton travail et celui du mort. » C'est ce qu'elle a fait et elle est morte avec l'enfant qu'elle portait, car cette femme était mère et elle n'a pas obtenu la pitié que l'on a pour une bête qui engendre. Où sont maintenant ces deux enfants ?

- Je ne sais pas…Ils ont disparu, un jour.

- Ne mens pas maintenant. Avoir été cruel suffit. Il ne faut pas ajouter le mensonge pour rendre tes sabbats odieux à Dieu, même s'ils sont exempts d'œuvres serviles. Où sont ces enfants ?

- Je ne sais pas. Je ne sais plus, sois-en sûr.

- Moi, je sais. Je les ai trouvés un soir de novembre, froid, pluvieux, sombre, affamés et tremblants, près d'une maison, comme deux petits chiens à la recherche d'une bouchée de pain…Tu les as chassés, en leur refusant même le peu de bien qui appartenait à leurs parents. Ils pouvaient mourir de faim et de froid ou vivre en devenant, l'un voleur, l'autre une prostituée, car la faim porte au péché. Mais que t'importait ?…

Pourquoi voulez-vous vous croire parfaits, vous à qui le sort a donné une haute situation ? Pourquoi me haïssez-vous parce que je découvre vos plaies ? Je suis le Médecin de votre âme…Combien il y en a qui valent mieux que vous ! Ismaël, ne me hais pas, car je suis venu pour te guérir, je te soigne…Malheur à ceux qui caressent seulement un espoir de profit puis ferment leur cœur au frère qui ne peut plus servir!…

- Maître…je…je veux te satisfaire. Je reprendrai ces enfants.

- Non.

- Pourquoi ?

- Ismaël !… »

Ismaël baisse la tête. Il veut faire l'humble. Mais c'est une vipère à laquelle on a extrait le venin et elle ne mord plus parce qu'elle sait qu'elle n'en a plus…

Jésus termine par la parabole du banquet et par ces derniers conseils :

« …Que ceux qui cherchent la justice s'approchent de la Source…Ismaël, je te salue. Ne me hais pas. Réfléchis. Et rends-toi compte que j'ai été sévère par amour, non par haine. Paix à cette maison, paix à tous, si vous le méritez.»

Vision et dictée du 11 septembre 1944, tome 5, p 273, § 335.

Seul l'évangéliste Luc (14, 1-6) rapporte ce miracle en quelques phrases, en appuyant sur le reproche des notables de ne pas respecter le jour du sabbat.

6. La femme courbée.

Sommaire

En ce début février de l'an 29,

« Jésus est à l'intérieur de la synagogue de Chorazeïn qui se remplit de monde. Les notables de l'endroit ont insisté pour que Jésus y enseigne en ce jour de sabbat.

«… Nous t'accordons l'usage de notre synagogue pour que tu y enseignes, précisément parce que nous jugeons qu'il est bon de le faire. Accepte donc notre invitation et parle.»

Jésus ouvre les bras pour demander le silence à l'assistance et il commence son discours sur un ton de psalmodie, par un récit lent, chantant et emphatique …Après quelques courtes phrases d'un texte ancien, Jésus baisse les yeux, car il parlait le visage presque tourné vers le plafond et il fixe intensément le chef de la synagogue et les quatre notables qui étaient avec lui. Il leur demande :

« Avez-vous compris ce que cela signifie ?

- Cela se trouve dans le second livre des Rois, quand le saint roi acheta l'aire d'Arauna …Mais nous ne comprenons pas pourquoi tu nous l'as dit. Ici, il n'est pas question de peste et il n'y a pas de sacrifice à offrir. Toi, tu n'es pas roi…Nous voulons dire : tu ne l'es pas encore.

- En vérité votre intelligence est lente à comprendre les symboles et votre foi est incertaine. Si elle était assurée, vous verriez que je suis déjà Roi…Vous autres, habitants de Corazeïn, vous avez accordé au Verbe de parler, non par respect ou par foi, mais parce que vous avez dans le cœur une voix qui vous torture comme le ver qui ronge le bois…Je vais vous parler avec une parabole… »

Et Jésus raconte une parabole mettant en scène un artisan sculpteur qui a des difficultés à mener à bien son œuvre…La comparaison avec lui est saisissante. Il termine :

« Vous êtes impossibles à travailler… Vous n'auriez qu'une chose à faire pour changer : vous abandonner totalement à moi. Vous ne le faites pas et vous ne le ferez jamais. Le Travailleur, désolé, vous abandonne à votre destin. Mais comme il est juste, il ne vous abandonne pas tous de la même manière. Dans sa désolation, il sait choisir encore ceux qui méritent son amour, et il les réconforte et les bénit.

- Femme, viens ici ! » dit-il en faisant signe à une femme qui se tient près du mur, tellement courbée qu'elle ressemble à un point d'interrogation. Les gens regardent dans la direction qu'indique Jésus mais ne voient pas la femme qui, à cause de sa position, ne peut voir Jésus et sa main.

« Va donc, Marthe ! Il t'appelle » lui disent plusieurs.

Et la malheureuse s'approche en boitant avec son bâton, à la hauteur duquel se trouve sa tête.

Elle se trouve maintenant devant Jésus, qui lui dit :

« Femme, reçois un souvenir de mon passage et une récompense pour ta foi humble et silencieuse. Sois délivrée de ton infirmité » s'écrie-t-il en lui posant les mains sur les épaules.

Aussitôt la femme se lève et, droite comme un palmier, lève les bras en s'écriant :

« Hosanna ! Il m'a guérie ! Il a regardé sa fidèle servante et lui a accordé ses bienfaits. Louange soit au Sauveur et Roi d'Israël ! Hosanna au fils de David ! »

- Va en paix et persévère dans la foi.»

Le chef de la synagogue, que doivent encore brûler les paroles dites par Jésus avant la parabole, veut jeter son venin à cause de ce reproche et, pendant que la foule s'ouvre pour laisser passer la miraculée, il s'écrie avec indignation :

« Il y a six jours pour travailler, six jours pour demander et pour donner. Venez donc ces jours-là. Venez guérir ces jours-là, sans violer le sabbat, pécheurs et mécréants que vous êtes, corrompus et corrupteurs de la Loi ! »

Et il cherche à expulser tout le monde de la synagogue, comme pour chasser la profanation du lieu de prière, aidé par les quatre notables. Voyant cela, Jésus, l'air sévère, les bras croisés, s'écrie à son tour en les regardant :

« Hypocrites ! Lequel d'entre-vous, en ce jour de sabbat, n'a pas détaché son bœuf ou son âne de la mangeoire et ne l'a pas mené à boire ? Et qui n'a pas porté des bottes d'herbes aux brebis du troupeau et n'a pas trait le lait des mamelles pleines ? Pourquoi donc, puisque vous avez six jours pour le faire, l'avez-vous fait même aujourd'hui pour quelques deniers de lait ou par crainte que votre bœuf ne meure de soif ? Et moi, je n'aurais pas dû débarrasser cette femme du joug qu'elle a depuis dix huit ans, uniquement parce que c'est le sabbat ? Partez…! »

Les braves gens approuvent et louent, alors que les autres, blêmes de rage, s'en vont, abandonnant le chef de la synagogue, livide lui aussi. Jésus le laisse également en plan et sort de la synagogue. Il prend la route de la campagne, accompagné des siens.

Vision et dictée du 21 novembre 1945, tome 5, p 293, § 337.

Seul l'évangéliste Luc (13, 10-17) rapporte ce miracle le jour du sabbat ainsi que tout le débat qui s'en est suivi, justifiant le recours à ce miracle le jour où Dieu doit être loué.

Jésus avait précédemment donné, le 2 juillet 1943, une autre dictée à Maria Valtorta sur le thème de ce miracle :

« Dans mon Evangile, il n'y a pas de passage qui ne contienne des références au surnaturel. Aujourd'hui, je te fais réfléchir à l'histoire de la femme courbée depuis plus de dix-huit ans.

Les pseudo-surhommes de maintenant nient que le démon puisse être l'auteur d'infirmités physiques. Ils nient beaucoup de choses, les surhommes. Trop. Ils ne se rendent pas compte que les « possédés » d'aujourd'hui, ce sont eux. Ils nient qu'il y ait des infirmités causées par des forces extranaturelles. Mais ils ne savent pas comprendre et guérir certaines infirmités par des forces naturelles. Ils ne le peuvent pas justement parce que certaines infirmités ont leur racine en dehors

de la chair et l'accablent sans en être nées. Elles naissent dans ces zones où s'agitent les règnes de l'esprit.

Il y a deux règnes de l'esprit : l'un, céleste, vient de Dieu ; l'autre, malin, vient de Satan.

Dieu donne parfois à ses prédestinés des infirmités qui sont un passeport pour le Royaume divin. Encore plus souvent, Satan donne des infirmités qui sont une vengeance contre le serviteur de Dieu ou un impôt sur les pauvres qui ont cédé à ses séductions. Pauvres d'une pauvreté horrible parce qu'elle est la vraie richesse : celle de la grâce qui fait de vous les enfants et héritiers de Dieu.

Les remèdes humains sont inutiles en de tels cas. Seul le doigt de Dieu efface le décret de misère et souscrit au décret de délivrance. Celui qui est délivré guérit de la « possession » s'il est possédé. Celui qui est délivré entre au Ciel, si son infirmité est de Dieu.

Mais outre les infirmités de la chair, il y a les infirmités de l'esprit. Elles sont l'œuvre du Malin. Elles vous courbent, vous font vous débattre et écumer de rage ; elles émoussent les sens et la parole, vous portent à des aberrations morales pires que les maladies de la chair, parce qu'elles courbent et émoussent l'âme.

Je peux les guérir, moi seul. L'âme délivrée de l'influence qui la tenait courbée se redresse et glorifie le Seigneur, comme la femme de l'Evangile.

Toi, tu l'éprouves. Ta chair se meurt et tu le sens. Mais comme tu te sens libre et forte puisque ton Maître t'a guérie ! Une maîtrise virile et paisible a envahi ton esprit. Tu as la sensation de chaînes brisées tombées à tes pieds.

Maintenant je te dis : « Suis-moi. Suis-moi avec ton nouvel esprit et ne pèche plus pour que Satan ne puisse pas tendre son piège sur toi. Si tu me suis de près, il ne pourra pas te nuire car celui qui me suit ne pèche pas et, ne péchant pas, il ne s'asservit pas à celui qui veut faire de vous mes ennemis.»

Le lendemain, 3 juillet 1943, Jésus continue sa dictée sur le thème de l'âme possédée…

7. Les prodiges des apôtres, sauf de Judas.

Sommaire

C'est le début du mois de février 29.

« La route qui mène à Séphet (au nord-ouest du lac de Tibériade) s'élève vers un groupe de montagnes assez importantes et couvertes de végétation. Au point de rendez-vous prévu, se fait la jonction des huit apôtres avec les quatre autres. Ils rapportent comment s'est déroulé leur voyage, béni par certains miracles faits à tour de rôle par « tous les apôtres », disent-ils. Mais Judas rectifie :

« Excepté par moi, qui ne suis parvenu à rien.»

Il lui est très pénible d'avouer ce fait qui l'humilie.

« Nous t'avons dit que c'était parce que nous étions en présence d'un grand pécheur, lui répond Jacques qui explique : Tu sais, Maître ? C'était Jacob qui est très malade. C'est pour cela qu'il t'appelle, car il a peur de la mort. Mais il est plus avare que jamais…»

Il raconte que les apôtres lui ont fait ses travaux de semailles pendant que Judas essayait en vain de le guérir...

«…Mais Jacob est resté aussi malade qu'avant. Judas, découragé, prétend que c'est parce qu'il est tombé dans ta disgrâce pour t'avoir déplu et il en est humilié. Mais nous, nous soutenons que c'est parce qu'il se trouvait devant un pécheur obstiné…Qui a raison ?

- Vous sept. Vous avez dit la vérité…Et aux autres endroits ?

- Ah ! Nous avons guéri quelqu'un sur la route de Déberet. C'est Matthieu qui a opéré la guérison. Il s'agissait d'un malade fiévreux qui revenait de chez un médecin qui le donnait pour perdu. Nous sommes restés chez lui et la fièvre n'est pas revenue. Puis, à Tibériade, c'est André qui a guéri un passeur qui s'était cassé l'épaule en tombant sur le pont. Il lui a imposé les mains et son épaule a guéri. Imagine-toi cet homme ! Il a voulu nous amener en barque, sans payer…A Magdala, c'est Barthélemy qui a converti un cœur vicieux et qui a guéri un corps vicieux. Comme il a bien parlé ! Il a montré que le désordre de l'esprit produit le désordre corporel…Quand il l'a vu repenti et convaincu, il lui a imposé les mains et l'homme a été guéri…

Nous avons repris la route où se trouvaient cinq personnes qui demandaient une grâce de toi. Et ils étaient sur le point de repartir, découragés et nous les avons guéris…A Bethsaïde, c'est Jacques qui a fait un miracle pour un pauvre estropié, et Matthieu, en route vers la maison de Jacob, a guéri un enfant. Et aujourd'hui précisément, sur la place de ce petit village près du pont, Philippe et Jean ont guéri, le premier un homme qui avait les yeux malades et le second, un enfant possédé.

- Vous avez tous bien agi, très bien agi. Maintenant nous marchons jusqu'à ce village sur les pentes et nous allons nous arrêter dans quelque maison pour dormir.

- Et toi, mon Maître qu'as-tu fait ? demande Jean.

- A Nazareth, j'ai salué ma famille et mes amis ainsi que les parents des deux disciples. A Corazeïn, j'ai parlé dans la synagogue et j'ai guéri une femme…

- Les habitants de Corazeïn sont-ils meilleurs ? demande Matthieu.

- Non, ils sont de plus en plus mauvais, reconnaît franchement Jésus. Et ils nous ont maltraités, les plus puissants, naturellement, pas le simple peuple.

- C'est vraiment un mauvais endroit. Il ne faut plus y aller, dit Philippe.

- Oui, mais ils sont si peu nombreux que…moi, je ne m'occuperais plus de cet endroit. Tu l'as dit : « Impossible de les travailler », dit Thomas.

- La résine est une chose et une autre sont les cœurs. Il en restera quelque chose comme une semence sous les mottes et des mottes très compactes. Il faudra beaucoup de temps pour que cela perce, mais finalement cela percera. Ainsi de Corazeïn. Un jour naîtra ce que j'ai semé. Il ne faut pas se lasser aux premières défaites. Ecoutez cette parabole. On pourrait l'intituler : « la parabole du bon cultivateur ».

Jésus leur délivre alors cette parabole où il se met en scène face à un figuier stérile destiné à être arraché et détruit, lequel est la représentation de la ville de Corazeïn. Puis Jésus resté seul avec Judas essuie les reproches de l'apôtre :

-… C'est à cause de Toi que je n'ai plus de pouvoir. Car tu me l'as enlevé pour en donner davantage à Jean, à Simon, à Jacques, à tous, excepté à moi. Tu ne m'aimes pas, voilà. Et je finirai par ne pas t'aimer et par maudire l'heure où je t'ai aimé, en me ruinant aux yeux du monde pour un roi qui ne sait pas combattre, qui se laisse dominer même par la plèbe. Ce n'est pas ce qu'attendais de Toi !

- Ni Moi non plus de toi. Mais je ne t'ai jamais trompé, Moi. Et je ne t'ai jamais contraint…Pourquoi n'y a-t-il pas de repentir en toi, mais seulement de la haine contre Dieu, comme si c'était Lui qui était coupable de ton péché ? » Judas ne répond pas… »

Vision et dictée du 22 novembre 1945, tome 5, p 298, § 333.

8. Le jeune sourd-muet.

Sommaire

Après un épisode tumultueux et douloureux au tombeau d'Hillel, puisque Jésus et ses apôtres ont été chassés à coups de pierre par un groupe de rabbins furieux de les voir se recueillir à cette tombe,

« Jésus reprend la route ce matin-là, dans cette région montagneuse. Jésus a la main bandée et son cousin Jacques, le front bandé. André boîte fortement et Jacques, fils de Zébédée, marche sans son sac qu'a pris son frère Jean. Par deux fois, Jésus a demandé :

« Tu arrives à marcher, André ?

- Oui, Maître. Je marche mal à cause du bandage mais la souffrance n'est pas forte.»

Et la seconde fois, il ajoute :

« Et ta main, Maître ?

- Une main n'est pas une jambe. Elle se repose et souffre peu.

- Hum ! Peu, je ne le crois pas, gonflée et ouverte jusqu'à l'os comme elle l'est…L'huile fait du bien, mais il aurait été préférable de nous être fait donner un peu de cet onguent de ta Mère par…

- Par ma Mère. Tu as raison…»

… A deux reprises, en rencontrant des ruisseaux, aussi bien André que les deux Jacques lavent les bandes qu'ils ont sur leurs contusions. Pas Jésus ; il poursuit tranquillement comme s'il ne sentait pas sa douleur…A la première maison d'un village où ils

arrivent vers le crépuscule, ils s'arrêtent pour demander de l'eau et de l'huile afin de soigner la main qui, un fois enlevées les bandes, apparaît très enflée, bleuâtre au dos et avec une blessure toute rouge au milieu. Une femme apporte ce qu'il faut et dit :

« C'est presque le soir, arrêtez-vous chez moi. C'est une maison de pauvres, mais de gens honnêtes. Je peux vous donner du lait dès que mes fils viendront avec les brebis. Mon mari vous accueillera volontiers…

- Oui, brave femme, nous restons ici pour la nuit.

Et pour le dîner. Oh ! Acceptez ! Cela ne me pèse pas. D'ailleurs, la miséricorde nous a été enseignée par certains qui sont disciples de ce Jésus de Galilée, appelé le Messie, qui fait tant de miracles et qui prêche le Royaume de Dieu. Mais ici, il n'est jamais venu, peut-être parce que nous sommes à la frontière Syro-phénicienne. Mais ses disciples sont venus et c'est déjà beaucoup. Pour la Pâque, nous, les villageois, nous voulons aller tous en Judée pour voir si nous trouvons ce Jésus, car nous avons des malades ; les disciples en ont guéri quelques-uns, mais pas tous. Et parmi eux, il y a un jeune homme, fils d'un frère de la femme de mon beau-frère.

- Qu'a-t-il ? demande Jésus souriant.

- Il est…Il ne parle pas et n'entend pas. Il est né comme ça. Peut-être un démon est-il entré dans le sein de la mère pour la faire désespérer et souffrir. Mais il est bon, comme s'il n'était pas possédé. Les disciples ont dit que, pour lui, il faut Jésus de Nazareth parce qu'il doit y avoir quelque chose qui lui manque et seul, ce Jésus…Ah ! Voici mes enfants et mon époux ! Melchias, j'ai accueilli ces pèlerins au nom du Seigneur et j'étais en train de parler de Lévi…Sarah, va vite traire le lait et toi, Samuel, descend prendre du vin et de l'huile dans la grotte et apporte des pommes du grenier. Dépêche-toi, Sarah, nous allons préparer les lits dans les chambres du haut.

- Ne te fatigue pas, femme. Nous serons bien n'importe où. Pourrais-je voir l'homme dont tu parlais ?

- Oui…Mais…Oh ! Seigneur ! Mais tu es peut-être le Nazaréen ?

- C'est moi. »

La femme s'écroule à genoux en s'écriant :

« Melchias, Sarah, Samuel ! Venez adorer le Messie ! Quelle journée ! Quelle journée ! Et moi, je l'ai dans ma maison ! Et je lui parle comme ça ! Et je lui ai apporté de l'eau pour laver sa blessure…Oh !…»

Elle s'étrangle d'émotion. Mais ensuite elle court à la bassine et la voit vide :

« Pourquoi avez-vous jeté cette eau ? Elle était sainte ! Oh ! Melchias ! Le Messie chez nous…

- Oui. Mais sois bonne, femme, et n'en parle à personne. Va plutôt chercher le pauvre garçon et amène-le moi ici…» dit Jésus en souriant.

Melchias revient promptement avec le jeune sourd-muet et ses parents, ainsi qu'avec la moitié du village au moins…La mère du malheureux adore Jésus et le supplie.

« Oui, ce sera comme tu veux. »

Il prend par la main le sourd-muet, l'éloigne un peu de la foule qui se presse et que les apôtres, par pitié pour la main blessée de Jésus, s'efforcent d'écarter. Jésus attire tout près de lui le handicapé, lui met ses index dans les oreilles et la langue sur les lèvres entrouvertes puis, levant les yeux vers le ciel, il lui souffle sur le visage et crie d'une voix forte :

« Ouvrez-vous ! »

Puis il recule. Le jeune homme le regarde un moment tandis que la foule chuchote. Il est surprenant de voir le changement du visage du sourd-muet, d'abord apathique et triste, puis surpris et souriant. Il porte les mains à ses oreilles, il les presse, les écarte…Il se convainc qu'il entend vraiment et ouvre la bouche en disant :

« Maman ! J'entends ! Oh ! Seigneur, je t'adore ! »

La foule est prise par l'enthousiasme habituel et elle l'est d'autant plus qu'elle se demande :

- Mais comment peut-il déjà savoir parler s'il n'a jamais entendu un mot depuis qu'il est né ? Un miracle dans le miracle ! Il lui a délié la langue et ouvert les oreilles et, en même temps, il lui a appris à parler. Vive Jésus de Nazareth ! Hosanna au Saint, au Messie ! »

Et ils se pressent contre lui, qui lève sa main blessée pour bénir, pendant que quelques-uns, avertis par la femme de la maison, se lavent le visage et les mains avec les gouttes d'eau restées dans la bassine. Jésus les voit et s'écrit :

« En raison de votre foi, soyez tous guéris. Rentrez chez vous. Soyez bons, honnêtes. Croyez à ma parole et gardez pour vous ce que vous savez jusqu'à ce que l'heure vienne de le proclamer sur les places et sur les routes de la terre. Que ma paix soit avec vous.»

Et il entre dans la vaste cuisine où le feu brille et où tremblent les lumières de deux lampes. »

Vision et dictée du 23 novembre 1945, tome 5, p 320, § 341.

L'évangéliste Marc raconte ce miracle (7, 31-37) avec le célèbre ordre donné et traduit : «Ephphata, ouvre-toi ». Il rajoute un commentaire des présents à la scène : « Ils étaient très impressionnés, jusqu'à dire : « Il a bien fait toutes choses, il fait entendre les sourds et parler les muets.»

9. Le bambin transmetteur d'un miracle.

Sommaire

C'est le début février 29, dans l'extrême nord de la Palestine en direction de Césarée de Philippe. Jésus a expliqué à l'assistance qui l'interrogeait la signification du signe de Jonas resté trois jours dans le ventre d'une baleine en corrélation avec sa propre mort. Il termine son enseignement par :

…« La vérité se révèle aux justes comme elle se révèle à ces innocents qui mieux que tout autre savent qui je suis. Avant de vous congédier, permettez-moi d'entendre louer la miséricorde de Dieu par les anges de la terre. Venez, enfants.”

Les enfants, qui étaient restés tranquilles avec peine, accourent vers Lui.

« Dites-moi, enfants sans malice, pour vous quel est mon signe ?

- Que tu es bon.

- Que tu fais guérir maman par ton Nom.

- Que tu aimes bien tout le monde.

- Que tu es beau, pas comme peut l'être un homme.

- Que tu rends bon même celui qui était mauvais comme mon père. »

Chaque petite bouche d'enfant annonce une douce particularité de Jésus et révèle les peines que Jésus a changées en sourires.

Mais le plus gentil de tous est un petit de quatre ans qui grimpe sur les genoux de Jésus et se serre à son cou en disant :

« Ton signe, c'est que tu aimes bien tous les enfants et que les enfants t'aiment bien. Ils t'aiment ainsi… »

Et il ouvre ses petits bras grassouillets, et il rit, pour se serrer de nouveau au cou de Jésus en frottant sa petite joue d'enfant à la joue de Jésus, qui l'embrasse en demandant :

« Mais pourquoi m'aimez-vous bien si vous ne m'avez jamais vu auparavant ?

- Parce que tu sembles l'ange du Seigneur.

- Tu ne l'as jamais vu, mon petit… », dit en souriant Jésus pour l'éprouver.

L'enfant reste un moment interdit, mais ensuite il rit en montrant ses petites dents, et il dit:

« Mais mon âme l'a bien vu ! Maman dit qu'elle est en moi, et elle est ici, et Dieu la voit, et l'âme a vu Dieu et les anges, et elle les voit. Et mon âme te connaît parce que tu es le Seigneur. »

Jésus le baise au front en disant:

« Que par ce baiser la lumière croisse dans ton intelligence », et il le dépose par terre, et l'enfant court en sautant vers son père en tenant sa main appliquée sur le front, à l'endroit où il a reçu le baiser et il crie :

« A maman, à maman ! Qu'elle mette son baiser au même endroit que le Seigneur et que la voix lui revienne et qu'elle ne pleure plus. »

On explique à Jésus que c'est une épouse qui a un mal à la gorge, qui désire le miracle et qui n'a pas été guérie par les disciples qui n'ont pu atteindre ce mal tant il est profond.

« Elle sera guérie par le plus petit disciple, son petit garçon. Va en paix, homme. Et aie la foi comme ton fils », dit Jésus en congédiant le père du petit.

Il embrasse les autres enfants qui sont restés, voulant avoir le même baiser sur le front, et il congédie les habitants. Il reste les disciples et les gens de Cédès et de l'autre localité. Pendant que l'on s'occupe des vivres, Jésus commande le départ pour le lendemain de tous les disciples qui le précéderont à Capharnaüm pour s'unir à d'autres venus d'autres lieux. »

Vision et dictée du 28 novembre 1945, tome 5, p 343, § 344.

10. L'accouchement difficile au château du Tétrarque.

Sommaire

Jésus se trouve à l'extrême nord de ses pérégrinations de Palestine, à Césarée de Philippe où règne le tétrarque demi-frère d'Hérode. La ville se trouve au pied d'un mont sur lequel trône une splendide citadelle.

« La voie que Jésus et les apôtres ont prise a beau monter un peu, elle est néanmoins pratique car c'est une vraie route que peuvent suivre les chevaux et les chars. Tout en haut, au sommet d'une montagne, se dresse un château massif ou une forteresse…

Le vieux Benjamin, poussé par la fierté de tout habitant envers sa cité, fait valoir le château du tétrarque.

« Les Romains eux-mêmes disent qu'il est beau. Et ils s'y connaissent !… » dit le vieillard qui connaît l'intendant. Je vais vous faire voir le plus vaste et le plus beau panorama de Palestine.»

Jésus écoute avec bienveillance. Les autres sourient un peu…Ils arrivent au sommet, la vue est vraiment belle.

« Venez ! Venez dedans, c'est plus beau. Nous allons monter sur la partie la plus haute de la citadelle. Vous allez voir…»

Ils pénètrent dans l'entrée sombre creusée dans la muraille jusqu'à une cour où les attendent l'intendant et sa famille. Les deux amis se saluent et le vieillard explique le but de la visite.

« Le Rabbi d'Israël ? Dommage que Philippe soit absent. Il désirait le voir car sa renommée était parvenue jusqu'à lui. Il aime les vrais rabbis car ce sont les seuls qui aient défendu son droit, et aussi pour faire la nique à Antipas *(Hérode)* qui ne les aime pas. Venez !

…Depuis un bastion, ils montent à une tour. Mais quelle vue quand Jésus et ceux qui l'accompagnent sortent sur la petite terrasse qui couronne la tour…On voit le mont Liban puissant, le mont Hermon qui brille au soleil avec ses neiges perlées, les monts de l'Iturée, la vallée du Jourdain enserrée dans un berceau…

« Que c'est beau ! Quelle splendeur ! » s'exclame Jésus en admirant. Il semble bénir ou embrasser ces lieux merveilleux avec ses bras qui s'ouvrent et son visage souriant…

Subitement, il se retourne, semblant interroger l'air à cause d'une longue plainte étouffée qui frappe ses oreilles, et ce n'est pas la première fois. Il regarde l'intendant comme pour lui demander ce qui arrive.

« C'est l'une des femmes du château, une épouse. Elle est sur le point d'avoir un enfant. Le premier et le dernier, car son époux est mort aux calendes de Casleu. Je ne sais même pas s'il va vivre, car depuis que cette femme est veuve, elle ne fait que fondre en larmes. Ce n'est plus qu'une ombre. Tu entends ? Elle n'a même plus la force de crier…Certainement…Veuve à dix-sept ans…et ils s'aimaient beaucoup. Sa belle-mère et ma femme lui disent : « Dans ton fils, tu trouveras Tobie. » Mais ce sont des mots…»

Ils descendent de la tour en admirant toujours le panorama. Puis l'intendant tient absolument à offrir des boissons et des fruits aux visiteurs et ils entrent dans une vaste pièce sur le devant du fort.

La lamentation est plus déchirante et plus proche et l'intendant s'excuse aussi parce que cela retient sa femme loin du Maître. Mais un hurlement sonore plus pénible que la lamentation d'avant lui succède et font rester en l'air les mains qui portaient les fruits.

« Je vais voir ce qui est arrivé » dit l'intendant qui sort pendant que la cacophonie des cris et des pleurs parvient encore plus puissante par la porte entrouverte.

L'intendant revient :

« Son enfant est mort à peine né…Quel drame ! Elle essaie de le ranimer avec les forces qui lui restent…Mais il ne respire plus. Il est noir !…» Il ajoute en hochant la tête :

« Pauvre Dorca !

- Apporte-moi le bébé.

- Mais il est mort, Seigneur !

- Apporte-moi l'enfant, te dis-je, comme il est. Et dis à sa mère d'avoir foi.

L'intendant s'éloigne puis il revient :

- Elle refuse. Elle dit qu'elle ne le donnera à personne. Elle semble folle. Elle dit que nous faisons cela pour le lui prendre.

- Conduis-moi sur le seuil de sa chambre pour qu'elle me voie.

- Mais…

- Laisse-moi faire ! Je me purifierai après, si jamais…»

Ils parcourent rapidement un couloir sombre jusqu'à une porte fermée. Jésus l'ouvre lui-même en restant sur le seuil, en face du lit sur lequel une jeune femme diaphane serre sur son cœur un petit être qui ne donne pas signe de vie.

« Paix à toi, Dorca. Regarde-moi. Ne pleure pas. Je suis le Sauveur. Donne-moi ton bébé…»

… La femme désespérée, qui, de prime abord, avait férocement serré le nouveau-né sur son cœur, le regarde et son œil qui était tourmenté et fou s'ouvre à une lumière douloureuse mais pleine d'espoir. Elle remet le petit être, enveloppé dans des linges fins, à la femme de l'intendant…et reste là, les mains tendues, la vie, la foi dans ses yeux dilatés, sourde aux prières de sa belle-mère qui voudrait qu'elle s'étende.

Jésus prend le petit paquet de chair à demi refroidie et les linges, il tient le bébé tout droit par les aisselles et appuie sa bouche sur les lèvres entrouvertes en se tenant penché car la petite tête pend en arrière. Il souffle fortement dans la gorge inerte…Il reste un instant les lèvres appuyées sur la petite bouche, puis il s'écarte…et un pépiement d'oiseau tremble dans l'air immobile…un deuxième plus fort…un troisième et enfin, dans un vagissement triomphal, le nouveau-né essaie de remuer sa petite tête en agitant ses menottes, ses pieds, tandis que se colore son petit crâne sans cheveux, sa frimousse minuscule et le cri de la mère lui répond :

« Mon fils ! Mon amour ! La descendance de mon Tobie ! Sur mon cœur ! Sur le cœur de maman…Que je meure heureuse…dit-elle dans un murmure qui s'éteint dans un baiser et une réaction d'abandon bien compréhensible.

- Elle meurt ! crient les femmes.

- Non. Elle entre dans un repos bien mérité. Quand elle va se réveiller, dites-lui d'appeler l'enfant : Jésaï-Tobie. Je le reverrai au Temple le jour de la purification. Adieu. Que la paix soit avec vous.»

Il referme lentement la porte et se tourne vers ses disciples. Ils sont tous là, en groupe ému qui a vu et qui le regarde avec admiration. Ils reviennent ensemble dans la cour et saluent l'intendant abasourdi qui ne cesse de répéter :

« Comme le tétrarque va regretter de n'avoir pas été ici ! »

Sur ce, ils reprennent leur descente pour retourner en ville. Jésus pose la main sur l'épaule du vieux Benjamin en lui disant :

« Je te remercie pour ce que tu nous as fait voir et pour avoir été la source d'un miracle.»

Vision et dictée du 29 novembre 1945, tome 5, p 351, § 345.

11. L'aveugle amené par ses parents.

Sommaire

Après avoir rencontré Marziam, le fils adoptif de Pierre, qui faisait du bois, Jésus et son groupe d'apôtres arrivent dans la première rue de Bethsaïde, au milieu des jardins parés d'une verdure nouvelle. Pierre, avec d'autres personnes de Bethsaïde, est en train d'amener à Jésus un aveugle, pendant que Marziam est allé aider Porphyrée, le femme de Pierre. En plus des habitants de Bethsaïde et des parents de l'aveugle, il y a beaucoup de disciples venus d'autres villes, parmi lesquels Etienne, Hermas, le prêtre Jean, le scribe Jean et beaucoup d'autres.

« Je te l'ai amené, Seigneur. Il attendait ici depuis plusieurs jours, explique Pierre, pendant que l'aveugle et ses parents ne cessent de psalmodier : « Jésus, Fils de David, aie pitié de nous ! », « Mets ta main sur les yeux de mon fils et il verra », « Aie pitié, je crois en toi ! ».

Jésus prend l'aveugle par la main et recule avec lui de quelques mètres pour aller à l'abri du soleil qui embrase maintenant la rue. Il

l'adosse au mur couvert de feuilles d'une maison, la première du village, et se place en face de lui. Il mouille ses deux index avec de la salive et lui frotte les paupières avec ses doigts humides, puis il appuie ses mains sur les yeux avec la base de la main dans le creux des orbites et les doigts dans les cheveux du malheureux. Il prie ainsi, puis il enlève ses mains :

« Que vois-tu ? demande-t-il à l'aveugle.

- Je vois des hommes. Ce sont sûrement des hommes. C'est comme cela que je me représentais les arbres couverts de fleurs, mais ce sont certainement des hommes, parce qu'ils bougent et s'avancent vers moi.»

Jésus pose de nouveau ses mains puis de nouveau les retire :

- Et maintenant ?

- Ah ! Maintenant je vois bien la différence entre les arbres plantés dans la terre et ces hommes qui me regardent…Et je te vois, toi ! Comme tu es beau ! Tes yeux ressemblent au ciel et tes cheveux aux rayons du soleil…et ton regard et ton sourire sont de Dieu. Seigneur, je t'adore ! »

Et il s'agenouille pour baiser le bord de son vêtement.

« Lève-toi et viens vers ta mère qui, pendant tant d'années, a été pour toi lumière et réconfort et donc tu ne connais que l'amour. »

Il le saisit par la main et le conduit à sa mère qui est agenouillée à quelques pas de là, l'adorant comme auparavant elle le suppliait.

« Relève-toi, femme. Voici ton fils. Il voit la lumière du jour et que son cœur veuille suivre la Lumière éternelle. Rentrez chez vous. Soyez heureux et soyez saints par reconnaissance pour Dieu. Mais en traversant les villages, ne dites à personne que c'est moi qui l'ai guéri, pour que la foule ne se précipite pas ici et m'empêche d'aller là où il est juste que j'aille apporter une confirmation de foi, de lumière et de joie aux autres enfants de mon Père. »

Sur ce, par un petit sentier à travers les jardins, il se dirige vivement vers la maison de Pierre. Il y entre en adressant à Porphyrée sa douce salutation. »

Vision et dictée du 1er décembre 1945, tome 5, p 366, § 347.

L'évangéliste Marc rapporte ce même miracle (Mc 8, 22-26) en précisant que Jésus conduisit l'aveugle hors du village, avec interdiction d'y retourner après le miracle.

12. L'adolescent épileptique démoniaque.

Sommaire

C'est le 19 février 29.Vient d'avoir lieu la scène de la Transfiguration sur le mont Thabor où Jésus est apparu au trois apôtres qui l'accompagnait, Pierre, Jean et Jacques, sous une forme céleste dans une clarté phosphorescente mystérieuse. Après cet évènement, ils redescendent de la montagne.

« Ils reprennent leur marche vers la vallée mais, à un certain endroit, Jésus tourne par un sentier rapide…En effet, au moment où le maquis fait place à une prairie qui descend en pente douce pour arriver à la grand route, ils voient la masse des disciples accrue de voyageurs curieux, de scribes s'agiter au pied de la montagne.

« Oh là là, des scribes ! …Et ils discutent déjà ! » dit Pierre en les montrant du doigt.

Et il descend les derniers mètres à contrecoeur. Mais ceux d'en-bas les ont vus et se les montrent, puis ils se mettent à courir vers Jésus en criant :

« Comment donc ? Maître, arrives-tu de ce côté ? Nous allions nous rendre à l'endroit convenu, mais les scribes nous ont retenus par des discussions et un père angoissé par ses supplications.

- De quoi discutiez-vous ?
- D'un possédé. Les scribes se sont moqués de nous parce que nous n'avons pas pu le délivrer. Judas a encore essayé, c'était pour lui un point d'honneur, mais en vain. Alors nous leur avons dit :

« A votre tour d'essayer.» Ils ont répondu : « Nous ne sommes pas des exorcistes.» Par hasard, il est passé des gens qui venaient de Caslot-Thabor, parmi lesquels se trouvaient deux exorcistes. Mais aucun résultat. Voici le père qui vient te prier. Ecoute-le.»

Effectivement, un homme s'avance en suppliant et il s'agenouille devant Jésus qui est resté sur le pré en pente, de sorte qu'il surplombe le chemin d'au moins trois mètres et qu'il est bien visible de tous.

« Maître, lui dit l'homme, je suis allé avec mon fils à Capharnaüm pour te chercher. Je t'amenais mon malheureux fils afin que tu le délivres, toi qui chasses les démons et guéris toutes sortes de maladies. Il est souvent pris par un esprit muet. Dans ce cas, il ne peut que pousser des cris rauques comme une bête qui s'étrangle. L'esprit le jette à terre et lui se roule en grinçant des dents, en écumant comme un cheval qui ronge son mors. De plus, il se blesse ou il risque de mourir noyé ou brûlé, ou bien encore écrasé, car l'esprit l'a envoyé plus d'une fois à l'eau, dans le feu ou en bas des escaliers. Tes disciples ont essayé mais n'ont pas pu. Oh ! Seigneur plein de bonté ! Pitié pour moi et mon enfant ! »

Jésus flamboie de puissance pendant qu'il s'écrie :

« O génération perverse, foule satanique, légion rebelle, peuple d'enfer incrédule et cruel, jusqu'à quand devrai-je rester à ton contact ? Jusqu'à quand devrai-je te supporter ? »

Il est si imposant qu'il se fait un silence absolu et que les railleries des scribes cessent.

Jésus dit au père :

« Lève-toi et amène-moi ton fils.»

L'homme part et revient avec d'autres hommes, au milieu desquels se trouve un garçon de douze à quatorze ans. C'est un bel enfant, mais à l'air un peu hébété comme s'il était abasourdi. Il a une longue blessure

rouge sur le front et plus bas, se trouve la trace blanche d'une vieille cicatrice. Dès qu'il voit Jésus qui le fixe de son regard magnétique, il pousse un cri rauque et il est pris de contorsions spasmodiques de tout le corps, il tombe à terre en écumant et en roulant les yeux, de sorte qu'on lui voit seulement le blanc de l'œil, alors qu'il se roule par terre dans la convulsion caractéristique de l'épilepsie.

Jésus s'avance de quelques pas pour être près de lui et il dit :

« Depuis quand cela arrive-t-il ? Parle fort pour que tout le monde entende.»

Tandis que le cercle de la foule se resserre et que les scribes se placent plus haut que Jésus pour dominer la scène, l'homme crie :

« Depuis son enfance, je te l'ai dit : il tombe souvent dans le feu, dans l'eau, en bas des marches et des arbres, parce que l'esprit l'assaille à l'improviste et le projette ainsi pour en venir à bout. Il est tout couvert de cicatrices et de brûlures. C'est une chance qu'il ne soit pas resté aveugle sous les flammes du foyer. Aucun médecin, aucun exorciste n'a pu le guérir et pas davantage tes disciples. Mais toi, si, comme je le crois fermement, tu peux quelque chose, aie pitié de nous et secours-nous.

- Si tu peux le croire, tout m'est possible, car tout est accordé à celui qui croit.

- Oh ! Seigneur, si je crois ! Mais si ma foi n'est pas encore suffisante, augmente toi-même ma foi, pour qu'elle soit complète et obtienne le miracle » dit l'homme en pleurant, agenouillé auprès de son fils plus que jamais en convulsions.

Jésus se redresse, recule de deux pas et pendant que la foule resserre plus que jamais le cercle, il s'écrie d'une voix forte :

« Esprit maudit qui rends l'enfant sourd et muet et le tourmentes, je te l'ordonne : sors de lui et n'y rentre jamais plus ! »

L'enfant, tout en restant couché au sol, fait des sauts effrayants, s'arc-boutant et poussant des cris surhumains. Puis, après un dernier sursaut par lequel il se retourne à plat ventre en se frappant le front et la bouche contre une pierre qui dépasse de l'herbe et qui se rougit de sang, il reste immobile.

« Il est mort ! s'écrient certains.

- Pauvre enfant !

- Pauvre père ! compatissent les meilleurs. Et le scribes, railleurs :

- Il t'a bien servi, le Nazaréen ! ou bien : Maître, comment se fait-il ? Cette fois, Belzébuth te fait piètre figure…»

Et ils rient haineusement. Jésus ne répond à personne, pas même au père qui a retourné son fils et lui essuie le sang du front et des lèvres blessées, en gémissant et en appelant Jésus. Mais le Maître se penche et prend l'enfant par la main. Celui-ci ouvre les yeux en poussant un gros soupir, comme s'il s'éveillait d'un rêve, il s'assied et sourit. Jésus l'attire à lui, le fait mettre debout et le remet au père, tandis que la

foule hurle d'enthousiasme et que les scribes s'enfuient, poursuivis par les railleries de tous…

« Et maintenant, allons » dit Jésus à ses disciples.

Après avoir congédié l'assistance, il contourne la montagne en se dirigeant vers la route déjà parcourue le matin. »

Quelques temps après, ils se retrouvent ensemble après le repas du soir à Nazareth…

Les commentaires sur l'épileptique guéri au pied de la montagne sont de rigueur :

« Il a vraiment fallu que ce soit toi ! s'exclame son cousin Simon.

- Mais même en voyant que leurs exorcistes n'y pouvaient rien, tout en reconnaissant qu'ils avaient employé les formules les plus fortes, le miracle ne les a pas persuadés, ces faucons ! dit, en hochant la tête, le passeur Salomon.

- Et même en disant aux scribes leurs propres conclusions, on ne les persuaderait pas.

- Oui ! Mais il me semblait qu'ils parlaient bien, n'est-ce-pas ?

- Très bien. Ils ont exclu tout sortilège du démon dans le pouvoir de Jésus, en disant qu'ils s'étaient sentis envahis par une paix profonde quand le Maître a fait le miracle, alors que, disaient-ils, quand il sort sous l'influence d'un pouvoir mauvais, ils en éprouvent une sorte de souffrance, répond Hermas.

- Pourtant, comme il était fort cet esprit, hein ? Il ne voulait pas partir ! Mais pourquoi ne le tenait-il pas en permanence ? C'était un esprit qui avait été chassé, qui était perdu, ou bien l'enfant est-il assez saint pour le chasser lui-même ?

Jésus répond spontanément :

- J'ai expliqué à plusieurs reprises que toute maladie, étant un tourment et un désordre, peut cacher Satan et que Satan peut se cacher dans une maladie, s'en servir, la créer pour tourmenter et faire blasphémer Dieu. L'enfant était malade, pas un possédé. Une âme pure. C'est pour cela que je l'ai délivrée, avec beaucoup de joie, du démon très rusé qui voulait la dominer au point de la rendre impure.

- Alors pourquoi, si c'était une simple maladie, n'avons-nous pas réussi ? fait remarquer Judas.

- Oui ! On comprend que les exorcistes ne pouvaient rien si ce n'était pas un possédé ! Mais nous…observe Thomas.

Et Judas, qui ne digère pas l'échec d'avoir essayé plusieurs fois en obtenant seulement de le faire tomber dans de l'agitation, sinon dans des convulsions, dit :

- Mais avec nous il devenait pire…Ce qui a fait rire les scribes derrière moi.

- Et cela t'a déplu ? demande Jésus, comme incidemment.

- Bien sûr ! Ce n'est pas agréable d'être bafoué et ce n'est pas utile quand on est de tes disciples. On y perd son autorité.

- Quand on a Dieu avec soi, on ne manque pas d'influence, même si tout le monde vous raille, Judas, fils de Simon.

- D'accord. Mais toi, augmente donc notre puissance, au moins en nous tes apôtres, pour que certains échecs ne se produisent plus.

- Il n'est pas juste que j'augmente votre pouvoir et ce ne serait pas utile. Vous devez agir par vous-mêmes, pour réussir. C'est à cause de votre insuffisance que vous ne réussissez pas et aussi parce que vous avez diminué ce que je vous avais donné par des dispositions qui ne sont pas saintes. Vous avez voulu les ajouter en espérant des triomphes plus spectaculaires.

- C'est pour moi que tu dis cela, Seigneur ? se récrie Judas.
- Tu dois savoir si tu le mérites. Moi, je m'adresse à tous.»

Barthélemy demande :

- Mais alors qu'est-ce qui est nécessaire pour vaincre ces démons ?

- La prière et le jeûne. Il ne faut pas autre chose. Priez et jeûnez. Et non seulement en ce qui concerne la chair. Car il convient que votre orgueil ait jeûné de satisfactions. L'orgueil, quand on le satisfait, rend l'esprit et l'âme apathiques et l'oraison devient tiède, inerte, de même qu'un corps repu est somnolent et lourd.

Et maintenant allons prendre un juste repos…»

Vision et dictée du 3 décembre 1945, tome 5, p 385, § 349.

Ce miracle est rapporté de façon très proche par les trois évangélistes Matthieu (17, 14-21), Marc (9, 14-29) et Luc (9, 37-43). Marc fait aussi état de la remarque des disciples sur leur impuissance et la réponse de Jésus : « Ce genre d'esprit, rien ne peut le faire sortir, que la prière. »

13. La pièce de monnaie dans la bouche d'un poisson.

Sommaire

« Les deux barques prises pour retourner à Capharnaüm glissent sur un lac invraisemblablement paisible… Ce ne sont pas celles de Pierre et de Jacques, mais des barques louées à Tibériade. Judas s'en lamente :

« On a pensé aux pauvres. Mais à nous ? Comment allons-nous faire maintenant ? J'espérais que Kouza…Mais rien. Nous sommes dans la situation d'un mendiant qui se met sur les routes pour faire la quête auprès des pèlerins » bougonne-t-il à voix basse à Thomas, mais ce dernier, débonnaire, répond :

« Qu'y-t-il de mal, s'il en est ainsi ? Moi, je ne me fais aucun souci.

- Peut-être bien, mais à l'heure du repas, tu as plus d'appétit que tout le monde !

- Bien sûr ! J'ai faim. En cela aussi je suis vigoureux. Eh bien ! Aujourd'hui, au lieu de demander aux hommes le pain et la pitance, je les demanderai directement à Dieu.

- Aujourd'hui ! Aujourd'hui ! Mais demain, nous serons dans la même situation et après-demain aussi. De plus, nous nous dirigeons vers la Décapole où nous sommes inconnus et les habitants y sont à demi-païens…

- Et si tu continues, d'ici peu tu m'auras fait mourir et tu devras penser à mon enterrement. Ah, que de soucis ! Moi…je n'en ai vraiment aucun. Je suis joyeux, paisible comme un enfant qui vient de naître.»

Jésus, qui paraissait absorbé dans ses pensées, se retourne et dit à haute voix à Judas, mais comme s'il parlait à tout le monde :

« C'est très bien que nous n'ayons pas le moindre sou. La paternité de Dieu n'en brillera que davantage, même dans les exigences les plus humbles.

- Depuis quelques jours, pour toi, tout est bien. C'est bien qu'il n'y ait pas de miracle, c'est bien que l'on ne nous offre rien, c'est bien d'avoir donné tout ce que nous possédions, tout va bien, en somme…Mais moi, je me trouve très mal à l'aise…Tu es un cher Maître, un saint Maître, mais pour ce qui est de la vie matérielle…tu ne vaux rien, dit Judas sans aigreur, comme s'il faisait des observations à un bon frère qui se glorifie même de sa bonté imprévoyante.

Jésus lui répond en souriant :

- C'est ma plus grande qualité d'être un homme qui ne vaut rien pour ce qui est de la vie matérielle…Et je répète qu'il est bon de ne pas avoir le moindre sou.»

Et il a un sourire lumineux. La barque racle le fond, s'arrête et on descend…Pendant que Pierre traverse la place du marché, deux hommes viennent à sa rencontre et l'interpellent :

« Ecoute, Simon, fils de Jonas.

- J'écoute. Que voulez-vous ?

- Est-ce que ton Maître, du simple fait qu'il l'est, paie les deux drachmes dues au Temple ou non ?

- Bien sûr qu'il les paie ! Pourquoi ne le ferait-il pas ?

- Mais…parce qu'il se prétend le Fils de Dieu et…

- Et il l'est » réplique résolument Pierre déjà rouge d'indignation. Et il achève :

« Pourtant, comme il est un fils de la Loi, et le meilleur fils de la Loi, il paie ses drachmes comme tout Israélite…

- Il nous semble que non. On nous a dit qu'il ne le fait pas et nous lui conseillons de le faire.

- Hum ! » Grommelle Pierre dont la patience est presque à bout. ..Mon Maître n'a pas besoin de vos conseils. Allez en paix et dites à ceux qui vous envoient que les drachmes seront payées à la première occasion.

- Payées à la première occasion !…Pourquoi pas tout de suite ? Qui nous assure qu'il le fera, s'il est toujours ça et là, sans but ?

- Pas tout de suite parce que, pour le moment, il n'a pas le moindre sou…Nous sommes tous sans argent parce que nous, nous ne sommes pas des pharisiens ni des scribes qui ne sommes pas riches, qui ne sommes pas des espions, qui ne sommes pas des vipères, nous avons coutume de donner aux pauvres ce que nous avons, au nom de sa doctrine. Et pour l'instant, nous avons tout donné et si le Très-Haut ne s'en occupe pas, nous pourrions mourir de faim ou nous mettre à mendier au coin de la rue. Rapportez aussi cela à ceux qui disent de lui qu'il est un noceur. Adieu ! »

Sur ce, il les laisse en plan et s'en va en bougonnant, rouge de colère.
Il entre dans la maison et monte dans la pièce du haut où se trouve Jésus qui écoute un homme le prier de se rendre dans une maison sur la montagne où quelqu'un se meurt.
Jésus congédie l'homme en promettant d'y aller sans tarder, puis il s'adresse à Pierre, assis dans un coin, l'air pensif.

« Qu'en dis-tu Simon ? Selon les règles, de qui les rois de la terre reçoivent-ils les tributs et l'impôt ? De leurs propres enfants ou des étrangers ?

Pierre sursaute :

« Comment sais-tu, Seigneur, ce que je dois te dire ?

Jésus sourit en ayant l'air de penser : « Laisse tomber », puis il reprend : « Réponds à ma question.

- Des étrangers, Seigneur.

- Donc les enfants en sont exempts, comme de fait cela est juste. Car un enfant est du sang et de la maison de son père et il ne doit payer à son père que le tribut de l'amour et de l'obéissance. Donc moi, en tant que Fils du Père, je ne devrais pas payer le tribut au Temple qui est la maison du Père. Tu leur as bien répondu. Mais il y a une différence entre toi et eux : toi, tu crois que je suis le Fils de Dieu et eux, comme ceux qui les ont envoyés, ne le croient pas. Aussi, pour ne pas les scandaliser, je vais payer le tribut, et tout de suite, pendant qu'ils sont encore sur la place pour le recevoir.

- Avec quoi, puisque nous n'avons pas le moindre sou ? » demande Judas qui s'est approché des autres. Tu vois bien qu'il est nécessaire d'avoir quelque chose !

- Nous allons nous le faire prêter par le maître de maison, suggère Philippe.

De la main, Jésus fait signe de se taire :

« Simon, va sur la rive et jette, le plus loin que tu le pourras, un filin muni d'un solide hameçon. Et dès que le poisson va mordre, tire à toi le filin. Ce sera une grosse prise. Prends-le. Rejoins ces deux hommes et paie pour toi et pour moi. Puis apporte le poisson. Nous le ferons rôtir et Thomas nous fera la charité d'un peu de pain. Nous mangerons et nous partirons aussitôt chez l'homme qui se meurt. Jacques et André, préparez les barques. Nous nous en servirons pour aller à Magdala et, ce soir, nous reviendrons à pied …»

Pierre sort, monte sur un petit bateau qui est à l'eau, il jette un filin fin et solide, garni d'un petit caillou. Les eaux du lac s'ouvrent avec un des éclats argentés quand le poids y plonge, puis tout redevient tranquille pendant que l'eau se calme en cercles concentriques qui s'éloignent.

Mais après un moment, le filin qui était lâche dans les mains de Pierre se tend et vibre… Pierre tire tant et plus, tandis que la corde subit des secousses de plus en plus énergiques. A la fin, il donne une saccade et le filin vole avec sa proie qui voltige en l'air en faisant un arc au-dessus de la tête du pécheur, puis s'abat sur le sable jaunâtre où il se contorsionne sous la souffrance de l'hameçon qui lui fend le palais et de l'asphyxie qui commence.

C'est un magnifique poisson, gros comme un turbot et qui pèse au moins trois kilos. Pierre enlève l'hameçon de ses lèvres charnues, lui enfonce son gros doigt dans la gueule et il en sort une grosse pièce d'argent. Il la lève entre le pouce et l'index pour la montrer au Maître qui se trouve sur le parapet de la terrasse, puis il ramasse le filin, l'enroule, prend le poisson et court vers la place. Les apôtres sont stupéfaits…Jésus sourit :

« Nous aurons ainsi supprimé le scandale…»

Pierre rentre :

« Ils allaient venir ici, avec Eli, le pharisien. J'ai essayé d'être gentil comme une jeune fille et je les ai appelés en disant : « Hé ! Envoyés du fisc ! Prenez ! Cela vaut quatre drachmes, n'est-ce pas ? Deux pour le Maître et deux pour moi. Et nous sommes quittes, n'est-ce pas ? Au revoir et spécialement à toi, cher ami, dans la vallée de Josaphat.» Ils se sont fâchés parce que j'ai dit « fisc ». « Nous appartenons au Temple et non au fisc ». « Vous percevez les taxes comme les gabelous. Pour moi, tout percepteur appartient au fisc » ai-je répondu. Mais Eli m'a dit : « Insolent ! Tu souhaites ma mort ». « Non, mon ami ! Pas du tout. Je te souhaite un heureux voyage vers la vallée de Josaphat ; tu ne vas pas pour la Pâque à Jérusalem ? Nous pourrons donc nous y rencontrer, mon ami. ». « Je ne le souhaite pas et je ne veux pas que tu te permettes de m'appeler ton ami ». « En effet, c'est trop d'honneur » lui ai-je répondu. Et je suis parti »…

Les apôtres ne peuvent s'empêcher de rire au récit de Pierre et devant sa mimique. Jésus, qui tentait de rester impassible, esquisse pourtant un léger sourire, en déclarant :

« Tu es pire que la moutarde.» Et il conclut : « Cuisez le poisson et dépêchons nous. Au crépuscule, je veux être revenu ici.»

Vision et dictée du 5 décembre 1945, tome 5, p 400, § 351. Celles du lendemain, continuent la suite de la visite qui s'est enchaînée à cet épisode.

« C'est juste au moment où le ciel et le lac sont incendiés par les feux du crépuscule, qu'ils reviennent vers Capharnaüm. Ils sont contents. Ils discutent. Jésus parle peu, mais il sourit. Ils disent qu'ils ont été bien payés de leur fatigue parce que tout un petit groupe de petits enfants ont eu leur père guéri au moment où déjà sa mort était proche

et où il se refroidissait et aussi parce qu'ils ne sont plus tout à fait sans argent.

« Je vous avais bien dit que le Père allait pourvoir à tout, déclare Jésus.

- Et c'est un ancien amant de Marie de Magdala ? demande Philippe.

- Il semble que oui…D'après ce que l'on nous a dit…répond Thomas.

- A toi, Seigneur, que t'a dit l'homme ? » demande Jude .

Jésus sourit évasivement…

- Oui, mon frère, satisfais-nous….L'homme t'a-t-il demandé seulement de guérir ou aussi d'être pardonné ? demande Jacques.

Une longue discussion s'instaure entre les apôtres sur la façon d'obtenir un miracle en fonction du pardon demandé…Pierre semble vouloir conclure :

« Mais cet homme qui, d'après le bruit qui court était un grand débauché et un grand pécheur, n'était pas possédé, ou plutôt, sans l'être, il avait un démon comme maître sinon comme possesseur, avec tous ses péchés. Il était moribond, mais en définitive, qu'a-t-il demandé ? Nous sommes en train de faire un voyage dans les nuages, me semble-t-il…Nous en sommes encore à la première question. Jésus le satisfait :

- Cet homme a voulu être seul avec moi pour pouvoir parler en toute liberté. Il n'a pas exposé tout de suite son état de santé…Mais l'état de son âme. Il a dit : « je suis mourant, mais pas encore autant que je l'ai fait croire pour te faire venir le plus vite possible. J'ai besoin de ton pardon pour guérir. Mais cela me suffit. Si tu ne me guéris pas, je me résignerai. Je l'ai mérité. Mais sauve mon âme » et il ma confessé ses nombreuses fautes. Une chaîne de fautes à donner la nausée…

- Et tu en souris, Maître ? Cela m'étonne ! relève Barthélemy.

- Oui, Barthélemy. J'en souris parce que ces fautes n'existent plus et parce que, avec les fautes, j'ai connu le nom de la rédemptrice. Dans son cas, l'apôtre a été une femme.

- Qui, alors ? demandent les apôtres après avoir cité plusieurs noms.

- Marie, sœur de Lazare, répond Jésus.

- Elle est venue ici ? Pourquoi ne l'a-t-on pas vue ?

- Elle n'est pas venue. Elle a écrit à son ancien complice. J'ai lu les lettres. Toutes lui adressent la même supplication : de l'écouter, de se racheter comme elle-même s'est rachetée, de la suivre dans le bien…Et elle l'a converti, à tel point qu'il s'était retiré dans sa maison de campagne pour vaincre les tentations de la ville…»

14. La seconde multiplication des pains.

Sommaire

*C'est le jeudi 22 février 29***.**

« Ce n'est pas une plaine, ni non plus la montagne, il y a des montagnes assez loin à l'orient.

Il y a une petite vallée et d'autres ondulations plus basses et plates : des plateaux herbeux. Ce sont les premières pentes d'un groupe de collines au terrain plutôt aride et sans arbres. Il fait encore jour, l'occident est rouge à la couleur du soleil. C'est un début de crépuscule…

Jésus se tient debout sur un gros rocher et il parle à une foule très nombreuse répandue sur le plateau. Les disciples l'entourent. Lui, encore plus haut sur son piédestal rudimentaire, domine une foule de gens de tous âges et de toutes conditions. Il a accompli des miracles :

« Ce n'est pas à moi, mais à Celui qui m'a envoyé que vous devez adresser louange et reconnaissance…Que ceux qui sont guéris ainsi que leurs parents aiment le Seigneur d'un amour de fidélité. Ne faites pas un mauvais usage du don de la santé retrouvée. Plus que les maladies du corps, craignez les maladies du cœur…Vous tous qui vous vous réjouissez en ce moment, ne détruisez pas par le péché la bénédiction de Dieu…Soyez saints, soyez parfaits comme votre Père le veut…Que la paix de Dieu soit avec vous. »

Jésus se tait, il croise les bras et observe la foule qui l'entoure. Puis il regarde tout autour. Il lève les yeux vers le ciel serein qui s'assombrit au fur et à mesure que la lumière décroît. Il réfléchit, descend de son rocher et s'adresse aux disciples :

« J'ai pitié de ces gens. Ils me suivent depuis trois jours. Ils n'ont plus de provisions. Nous sommes loin de tout village. Je crains que les plus faibles ne souffrent trop si je les renvoie sans les nourrir.

- Et comment veux-tu faire, Maître ? Tu l'as dit toi-même ; nous sommes loin de tout village. Dans ce lieu désert où trouver du pain ? Et qui nous donnerait assez d'argent pour en acheter pour tout le monde ?

- N'avez-vous rien avec vous ? Pierre répond :

- Nous avons quelques poissons et quelques morceaux de pain : les restes de notre nourriture. Mais cela ne suffira jamais. Si tu les donnes à ceux qui sont les plus proches, cela va faire un grabuge. Tu nous en prives et tu ne fais de bien à personne.

- Apportez-moi ce que vous avez.»

Ils apportent un petit panier avec sept morceaux de pain à l'intérieur. Ce ne sont même pas des pains entiers. Ce doit être de gros morceaux coupés dans de grandes miches. Ensuite les petits poissons ne forment qu'une poignée de pauvres bestioles roussies par la flamme.

« Faites asseoir cette foule par groupe de cinquante et qu'ils restent tranquilles et silencieux s'ils veulent manger.»

Les disciples, les uns montant sur des pierres, les autres circulant parmi les gens, se donnent du mal pour établir l'ordre réclamé par Jésus. A force d'insister, ils y parviennent. Quelques enfants pleurnichent parce qu'ils ont faim et sommeil, d'autres parce que, pour les faire obéir, leur mère ou quelque autre parent leur a administré une gifle.

Jésus prend les pains, pas tous mais deux, un dans chaque main ; il les offre, les pose et les bénit. Il prend les petits poissons. Il y en a si peu qu'ils tiennent tous dans le creux de ses longues mains. Eux aussi, il les offre, les pose et les bénit.

« Et maintenant prenez, faites le tour de la foule et donnez abondamment à chacun.»

Les disciples obéissent. Jésus debout, blanche silhouette qui domine tout ce peuple assis en larges groupes qui couvrent tout le plateau, observe et sourit.

Les disciples vont et viennent toujours plus loin. Ils donnent tant et plus. Et le panier est toujours plein de nourriture. Les gens mangent, tandis que le soir descend et s'établit un grand silence et une grande paix.

Jésus dit :

« Voici un autre commentaire qui ennuiera les docteurs tatillons : l'application que je fais de cette vision évangélique. Je ne fais pas méditer sur ma puissance et ma bonté, ni sur la foi et l'obéissance des disciples. Rien de cela. Je veux montrer l'analogie de cet épisode avec l'action de l'Esprit saint.

…Je donne ma parole. Je donne tout ce que vous pouvez comprendre et par conséquent, assimiler pour en faire une nourriture de l'âme. Mais vous vous êtes rendus tellement lents à comprendre par la fatigue et la faim que vous ne pouvez assimiler toute la nourriture qui se trouve dans ma parole. Il vous en faudrait beaucoup, énormément. Mais vous ne savez pas en recevoir beaucoup. Vous êtes si pauvres en forces spirituelles ! Cela vous pèse sans vous donner du sang et des forces. Et voici qu'alors l'Esprit Saint opère le miracle pour vous. Le miracle spirituel de la multiplication de la Parole. Il multiplie cette parole en vous en éclairant tous les sens les plus secrets, de façon que, sans vous alourdir d'un poids qui vous écraserait sans vous fortifier, vous vous en nourrissez et ne tombez plus d'inanition tout au long du désert de la vie.

Sept pains et quelques poissons !

J'ai prêché pendant trois ans et, comme le dit mon bien-aimé Jean : « Si on devait écrire toutes les paroles que j'ai prononcées et tous les miracles que j'ai accomplis pour vous offrir une nourriture abondante, capable de vous amener sans faiblesse jusqu'au Royaume, la terre ne suffirait pas pour en contenir les volumes ». Mais si cela avait été fait, vous ne pourriez pas lire une masse d'écrits. Vous ne lisez, même pas comme vous le devriez, le peu qui a été écrit sur moi, l'unique sujet que vous devriez connaître, comme vous connaissez les mots les plus nécessaires dès l'âge le plus tendre.

Alors l'Amour vient et multiplie. Lui aussi, qui ne fait qu'un avec le Père et moi, a « pitié de vous qui mourez de faim » et, par un miracle qui se répète depuis des siècles, il double, décuple, centuple les significations, les lumières, le suc de chacune de mes paroles. Voilà donc un trésor sans fond de nourriture céleste. Il vous est offert par la

Charité. Puisez-y sans crainte. Plus votre amour y puisera, plus celui-ci, qui est le fruit de l'Amour, déversera ses flots.

Dieu ne connaît pas de limites à ses richesses et ses possibilités. Vous, vous êtes relatifs. Pas lui. Il est infini dans toutes ses œuvres, même en celles de pouvoir vous donner à chaque heure, en toute circonstance, les lumières dont vous avez besoin à cet instant précis. Et comme au jour de la Pentecôte, l'esprit répandu sur les apôtres rendit leur parole compréhensible aux Parthes, aux Mèdes, aux Scythes, aux Cappadociens, aux habitants du Pont et de la Phrygie, et semblable à leurs langues natales aux Egyptiens et aux Romains, aux Grecs et aux Libyens, il vous offrira réconfort si vous pleurez, conseil si vous demandez conseil, participation de joie si vous êtes joyeux, par la même Parole.

Oh ! Réellement si l'Esprit vous éclaire : « Va en paix et aspire à ne pas pêcher », cette parole est une récompense pour celui qui n'a pas péché, encouragement pour celui qui, encore faible, ne veut pas pécher, pardon pour le coupable qui se repend, reproche tempéré de miséricorde pour celui qui n'a qu'une velléité de repentir. Encore n'est-ce là qu'une seule phrase et des plus simples. Mais combien qui, comme des boutons de fleurs, après une averse et un soleil d'avril, s'ouvrent serrés sur la branche où d'abord il n'y en avait qu'un seul de fleuri, puis la couvrent tout entière pour la joie de ceux qui les admirent. »

Vision et dictée du 28 mai 1944, tome 5, p 420, § 353.

Les évangélistes Matthieu (15, 32-39) et Marc (8, 1-10) rapportent également, en des termes très proches, mais sans le commentaire, cette seconde multiplication des pains, différente de la première car elle porterait, selon leurs écrits, sur quatre mille personnes rassemblées, au lieu des cinq mille lors du précédent miracle.

15. La fausse lépreuse, Rose de Jéricho.

Sommaire

Tout début mars 29, le groupe apostolique qui descend vers Jérusalem, mais sur la rive orientale du Jourdain, s'est arrêté pour dormir dans des grottes de la région.

« Maintenant, réveillons nos compagnons. Il ne pleut plus, les manteaux sont secs, les corps reposés. Mangez et partons. »

C'est Jésus qui parle, il hausse la voix lentement, mais le « partons » est un ordre précis. Tous se lèvent et regrettent d'avoir dormi tout du long, pendant que Jésus veillait. Ils se préparent, mangent, prennent leurs manteaux, éteignent le feu et sortent sur le sentier humide pour commencer à descendre jusqu'au chemin muletier qui suit la côte, suffisamment en pente pour ne pas être une mer de boue. La lumière est encore faible car il n'y a pas de soleil et le temps est couvert. Mais elle suffit pour voir.

André et les deux fils d'Alphée marchent tout en avant. A un certain moment, ils se penchent, regardent et reviennent en courant.

« Il y a une femme ! Elle semble morte ! Elle barre le sentier.

- Ah ! Quel ennui ! On commence mal. Comment va-t-on faire ? Maintenant, il va aussi falloir se purifier ! »

Ce sont les premiers murmures de la journée.

« Allons voir si elle est morte, dit Thomas à Judas.

- Pas question ! répond ce dernier.

- Moi, je viens avec toi, Thomas » dit Simon le Zélote en s'avançant.

Ils approchent d'elle, se penchent et Thomas revient en arrière en courant et criant.

« Elle est assassinée, peut-être, suppose Jacques.

- Ou bien morte de froid » répond Philippe.

Mais Thomas les rejoint et crie :

« Elle a le vêtement décousu des lépreux…»

On croirait qu'il a vu le diable, tant il est effrayé.

« Elle est morte ? demandent-ils.

- Qui peut savoir ! Moi, je me suis enfui.»

Simon se lève et s'empresse de venir vers Jésus. Il dit :

« Maître, c'est une sœur lépreuse. Je ne sais pas si elle est morte. On ne dirait pas. Il me semble que son cœur bat encore.

- Tu l'as touchée ! s'écrient plusieurs en s'éloignant.

- Oui. Je n'ai pas peur de la lèpre depuis que j'appartiens à Jésus. Et j'ai pitié, car je sais ce que c'est que d'être lépreux. Peut-être la malheureuse a-t-elle été frappée, car elle saigne de la tête. Peut-être était-elle descendue chercher de la nourriture. C'est terrible, savez-vous, de mourir de faim et d'être obligé de défier les hommes pour avoir un pain.

- Elle est très abîmée ?

- Non. Je ne sais pas comment elle est parmi les lépreux. Elle n'a pas de squames, ni de plaies, ni de gangrène. Elle l'est peut-être depuis peu. Viens, Maître, je t'en prie. Comme pour moi, aie pitié de la sœur lépreuse !

- Allons. Donnez-moi du pain, du fromage et le peu de vin qu'il nous reste.

- Tu ne vas pas la faire boire là où nous buvons ! s'écrie Judas, terrorisé.

- N'aie pas peur, elle boira dans ma main. Viens, Simon.»

Ils s'approchent…Mais la curiosité attire les autres aussi. Sans plus se soucier de ce que les feuillages mouillés font pleuvoir de l'eau des branches qui remuent, ni de la mousse trempée, ils montent sur la côte pour regarder sans s'approcher de la femme. Ils voient Jésus se pencher, la prendre sous les bras, la transporter et la faire asseoir contre un rocher. Sa tête pend comme si elle était morte.

« Simon, relève-lui la tête, que je puisse faire couler dans sa gorge un peu de vin.»

Il obéit sans crainte et Jésus, tenant la petite outre en l'air, fait tomber des gouttes de vin entre les lèvres blêmes et entrouvertes. Il dit :

« Elle est glacée, la malheureuse ! Et elle est toute trempée.

- Si elle n'était pas lépreuse, nous pourrions l'amener là où nous allons, dit André, compatissant.

- Il ne manquerait plus que cela ! lance Judas, furieux.

- Mais si elle n'est pas lépreuse ! Elle n'a pas de traces de lèpre.

- Elle en a le vêtement. Cela suffit.»

Pendant ce temps, le vin agit. La femme pousse un soupir fatigué. Jésus, voyant qu'elle avale, lui fait couler une grosse gorgée dans la bouche. La femme ouvre des yeux embués et épouvantés. Elle voit des hommes. Elle essaye de se lever et de fuir en s'écriant :

« Je suis infectée ! Je suis infectée ! »

Mais les forces lui manquent. Elle se couvre le visage des mains. Elle gémit :

« Ne me lapidez pas ! Je suis descendue parce que j'avais faim…Cela fait trois jours que personne ne m'a rien jeté…

- Voici du pain et du fromage. Mange. N'aie pas peur. Bois un peu de vin dans ma main, dit Jésus en se versant dans le creux des mains un peu de vin et en le lui donnant.

- Mais tu n'as pas peur ? demande la malheureuse stupéfaite.

- Je n'ai pas peur » répond Jésus.

Et il sourit en se levant mais il reste près de la femme qui mange avidement le pain et le fromage. On dirait un fauve affamé. L'impatience de se nourrir l'a fait haleter. Puis, une fois apaisé le désir animal de son estomac, elle regarde autour d'elle…Elle compte à haute voix :

- Un…deux…trois…treize…Mais alors ?…Oh ! Qui est le Nazaréen ? Toi, n'est-ce pas ? Toi seul peut avoir pitié d'une lépreuse, comme tu l'as montré !… »

La femme se met à genoux difficilement à cause de sa faiblesse.

« C'est moi, oui. Que veux-tu ? Guérir ?

- Oui…Mais, auparavant je dois te dire une chose…J'avais entendu parler de toi. Quelques passants m'en avaient parlé, il y a tellement longtemps…Tellement ? Non. C'était l'automne. Mais pour un lépreux…chaque jour vaut une année…J'aurai voulu te voir, mais comment aurais-je pu venir en Judée, en Galilée ? On me traite de « lépreuse ». Mais j'ai seulement une plaie à la poitrine et elle m'a été transmise par mon mari qui m'a prise vierge et saine, mais lui n'était pas sain. Mais c'est un grand…et il a tout pouvoir. Même celui de dire que je l'avais trahi en venant à lui, malade et de me répudier pour cette raison, afin de prendre une autre femme dont il était amoureux. II m'a dénoncé comme lépreuse et, comme je voulais me disculper, on

m'a jeté des pierres. Etait-ce juste, Seigneur ? Hier soir, un homme est passé par Betjaboc, en annonçant que tu venais et qu'il allait à ta rencontre pour te chasser. Moi, j'étais là…J'étais descendue jusqu'aux maisons parce que j'avais faim. J'aurais fouillé dans le fumier pour me rassasier… Moi qui avais été une « dame », j'aurais cherché à prendre aux poules un peu de pâtée aigrie…»

Elle pleure…Puis, elle reprend :

« Le désir de te trouver, pour toi, pour te dire : « Fuis ! » et aussi pour moi, pour te dire : « Pitié ! » m'a fait oublier que, contrairement à notre loi, les chiens, les porcs, les poulets vivent près des maisons d'Israël, mais que le lépreux ne peut descendre demander un pain, pas même une femme qui n'a de lépreuse que le nom. Et je me suis avancée pour demander où tu étais. Ils ne m'ont pas vu tout de suite dans l'ombre et ils m'ont dit : « Il monte par la berge du fleuve.» Mais ensuite ils m'ont vue et, au lieu de pain, ils m'ont jeté des pierres. J'ai couru pendant la nuit pour venir à ta rencontre, pour fuir les chiens. J'avais faim, j'avais froid, j'avais peur. Je suis tombée là où tu m'as trouvée. Ici, j'ai cru mourir. Au contraire, je t'ai rencontré, toi, Seigneur. Je ne suis pas lépreuse, mais cette plaie au sein qui m'empêche de revenir parmi les vivants. Je ne demande pas à redevenir Rose de Jéricho comme au temps de mon père, mais au moins à vivre parmi les hommes et à te suivre. Ceux qui m'ont parlé en octobre m'ont dit que tu avais des femmes disciples et que tu étais avec elles…Mais, d'abord, sauve-toi. Ne meurs pas, toi qui es bon !

- Je ne mourrai pas tant que l'heure ne sera pas venue. Va jusqu'à ce rocher, là-bas. Il y a une grotte sûre. Repose-toi et ensuite va trouver un prêtre.

- Pourquoi, Seigneur ? »

La femme tremble d'anxiété. Jésus sourit :

« Redeviens la Rose de Jéricho qui fleurit dans le désert et qui vit toujours, même si elle paraît morte. Ta foi t'a guérie. »

La femme entrouvre son vêtement sur la poitrine, regarde et s'écrie :

« Plus rien ! O Seigneur, mon Dieu ! » et elle tombe front contre terre.

« Donnez-lui du pain et de la nourriture. Et toi, Matthieu, donne lui une paire de sandales. Moi, je vais lui passer un manteau pour qu'elle puisse aller trouver le prêtre quand elle se sera restaurée. Remets-lui aussi l'obole, Judas, pour les dépenses de la purification ? Nous l'attendrons à Gethsémani pour la confier à Elise. Elle m'a demandé une fille.

- Non, Seigneur, je ne me repose pas. J'y vais tout de suite, tout de suite.

- Descends au fleuve, alors, lave-toi, mets le manteau.

- Seigneur, dit Simon, c'est moi qui vais le donner à ma sœur lépreuse. Permets-le moi et je la conduirais à Elise. Je guéris une seconde fois, en me revoyant en elle, heureux.

- Qu'il en soit comme tu veux. Procure-lui ce qu'il lui faut. Femme, écoute bien : tu iras te purifier, après quoi tu iras à Béthanie, tu

demanderas Lazare et tu lui diras de te prendre chez lui jusqu'à mon arrivée. Va en paix.

- Seigneur ! Quand pourrai-je te baiser les pieds ?

- Bientôt. Va. Mais sache que seul le péché me répugne. Et pardonne à ton époux, parce que c'est par son intermédiaire que tu m'as trouvé.
- C'est vrai. Je lui pardonne. Je pars…Ah ! Seigneur ! Ne t'arrête pas ici où l'on te hait. Pense que j'ai marché, épuisée, pendant toute une nuit pour venir te prévenir et, si au lieu de te trouver, j'en avais trouvé d'autres, je pouvais être lapidée comme un serpent.

- Je m'en souviendrai. Va, femme. Brûle le vêtement. Accompagne-la, Simon. Nous nous suivrons. Nous vous rejoindrons au pont.»

Ils se séparent. Judas intervient :

« Tout de même, il nous faut maintenant nous purifier. Nous sommes tous impurs.

- Elle n'était pas lépreuse, Judas. C'est moi qui te le dis.

- Eh bien ! Moi, je me purifierai. Je ne veux pas d'impureté sur moi.

- Quel lys candide ! s'exclame Pierre. Si le Seigneur ne s'estime pas impur, veux-tu l'être, toi ?

- Et pour une femme dont le Seigneur affirme qu'elle n'était pas lépreuse ? Mais qu'avait-elle, Maître ? Tu as vu sa plaie ?

- Oui. C'est le fruit de la luxure d'un homme. Mais elle n'était pas lépreuse et si l'homme avait été honnête, il ne l'aurait pas chassée, car il était plus malade qu'elle. Mais tout sert aux luxurieux pour rassasier leur faim. Toi, Judas, si tu veux, tu peux y aller. Nous nous retrouverons à Gethsémani. Et purifie-toi ! Mais la première des purifications, c'est la sincérité. Tu es hypocrite. Souviens-t-en. Mais tu peux y aller.

- Non, je reste ! Puisque tu le dis, je le crois. Je ne suis donc pas un impur et je reste avec toi. Tu veux dire que je suis luxurieux et que je profitais de l'occasion pour…Je te prouve que c'est toi qui es mon amour.»

Ils descendent rapidement.»

Vision et dictée du 14 décembre 1945, tome 5, p 492, § 360.

La rose de Jéricho est une plante qui a la propriété de pouvoir se dessécher jusqu'à une cinquantaine d'années puis de reverdir en deux heures, appelée aussi « rose de la résurrection », en grec anastatica, qui a donné ce nom évocateur de anastasica, attribué par le père, riche marchand de Jéricho, à sa fille, laquelle sera encore présente comme disciple lors de l'ascension de Jésus.

16. Le Jourdain en crue.

Sommaire

« Jésus, par un temps de chien, marche sur un chemin de terre extrêmement boueux. La route est un vrai ruisseau de boue qui gicle à

chaque pas, une vase jaunâtre, glissante comme du savon mou…rendant la marche pénible. Il a plu des cordes les jours précédents et le ciel annonce encore de la pluie…de temps à autre, un nuage crève et de grosses gouttes, chaudes comme si elles venaient d'une douche tiède, tombent et font des bulles dans la boue qui gicle encore plus sur les vêtements et les jambes. »

Les disciples n'arrêtent pas de se plaindre de marcher dans de telles conditions et arrivent même à se disputer assez longuement et méchamment alors que Jésus semble indifférent mais comprend tous les échanges virulents entre eux. Jean est venu à côté de Jésus pour le distraire de ce qui se passe…

…« Et Jésus lui passe un bras autour de l'épaule, l'attire à lui et ils marchent ainsi enlacés. Tout le monde se tait pendant un moment, on n'entend que le bruit des pas sur la terre. Puis un bruit se fait entendre. Celui d'un bouillonnement monotone, interrompu de temps en temps par de légers éclatements.

« Tu entends ? dit Jésus. Le fleuve est proche.

- Mais nous n'arriverons au gué que dans la nuit qui va bientôt tomber.

- Nous dormirons dans quelque cabane. Et demain nous passerons. J'aurai voulu arriver plus tôt car le niveau monte d'heure en heure. Tu entends ? Les roseaux des rives se brisent sous le poids des eaux en crue.

- Ils t'ont tant retenu dans ce village de la Décapole ! Nous disions bien à ces malades : « Une autre fois ! » mais…

- Mais celui qui est malade veut guérir, Jean. Et celui qui a pitié guérit aussitôt, Jean. Peu importe. Nous passerons quand même. Je veux parcourir l'autre rive avant de revenir à Jérusalem pour la Pentecôte.»

Ils se taisent de nouveau. La nuit descend avec la rapidité des jours de pluie et la marche devient encore plus difficile.

« Passons de l'autre côté du chemin. Nous sommes maintenant tout près du gué. Nous allons chercher une cabane.»…

Ils se dirigent vers le fleuve dont la rumeur devient plus proche et plus forte…L'eau a tout envahi et les premiers roseaux, courbés, brisés ou submergés ne sont plus visibles. L'eau est déjà au pied des premiers arbres…

« Ici, il est plus guéable, dit Pierre.

- Pas ici. Mais regarde là-bas, on passe encore » dit André.

En effet, deux quadrupèdes franchissent le fleuve avec précaution. L'eau arrive au ventre des animaux.

« S'ils passent, les barques passeront aussi.

- Mais il vaut mieux traverser tout de suite, même de nuit. Les nuages se sont dissipés et la lune luit. Ne ratons pas le moment. Cherchons s'il y a une barque…»

Et Pierre lance par trois fois un cri prolongé et plaintif : « Oh…hé ! ». Pas de réponse.

« Allons plus bas jusqu'au gué. Melchias doit y être avec ses fils. C'est la bonne saison pour lui. Il nous fera traverser.»

Ils marchent le plus rapidement possible sur le sentier étroit qui longe le fleuve, qui le frôle presque.

« Mais n'est-ce pas une femme ? dit Jésus en regardant les deux personnes qui viennent de passer le fleuve avec leurs chevaux et sont arrêtés sur le sentier.

- Une femme ? »

Pierre et les autres voient mal et ne distinguent pas si cette forme sombre, qui est descendue du cheval et attend, est un homme ou une femme.

« Oui, c'est une femme. C'est…c'est Marie de Magdala ! Regardez, maintenant qu'elle est dans le clair de lune.

- C'est bon pour toi qui y vois clair. Tu as de bons yeux !

- C'est Marie. Que peut-elle vouloir ? et Jésus crie :

- Marie !

- Rabbouni ! C'est toi ? Dieu soit loué, je t'ai trouvé ! »

Marie court comme une gazelle vers Jésus…Elle a laissé tomber un premier manteau très lourd et avance maintenant avec son voile et un manteau plus léger enroulé autour du corps sur son vêtement sombre. Quand elle atteint Jésus, elle tombe à ses pieds sans s'occuper de la boue. Elle est haletante mais heureuse. Elle répète :

« Gloire à Dieu qui m'a permis de te trouver !

- Pourquoi, Marie ? Qu'arrive-t-il ? Tu n'étais pas à Béthanie ?

- J'étais à Béthanie avec ta Mère et les femmes, comme tu l'avais dit…Mais je suis venu à ta rencontre…Lazare ne le pouvait pas car il souffre beaucoup…Alors je suis venue avec le serviteur…

- Toi, en voyage seule avec un garçon et à cette saison !

- Oh, Rabbouni ! Tu ne veux pas me dire que tu penses que j'ai peur ? Je n'ai pas eu peur de faire tant de mal…Je n'ai pas peur maintenant de faire le bien ?

- Alors pourquoi es-tu venue ?

- Pour te dire de ne pas traverser…De l'autre côté, ils t'attendent pour te faire du mal…Je l'ai appris…Je l'ai appris par un Hérodien qui autrefois…m'aimait…Qu'il l'ait dit par amour, encore, ou par haine, je ne sais…Je sais qu'il y a trois jours, il m'a vue à travers la grille et m'a dit : « Stupide Marie, tu es en train d'attendre ton Maître ? Tu fais bien car ce sera la dernière fois. A son passage en Judée, on va le prendre. Regarde-le bien puis échappe-toi, car il n'est pas prudent d'être près de lui, maintenant…» Alors…Tu peux penser avec quel cœur…Je me suis informée…Tu sais…J'ai connu beaucoup d'hommes…et tout en me traitant de folle ou de…possédée, ils me parlent encore…J'ai su que c'était vrai. Alors j'ai pris deux chevaux et je suis venue, sans rien dire à ta Mère…pour ne pas l'affliger. Eloigne-toi…Eloigne-toi tout de suite, Maître. S'ils savent que tu es ici, sur cette rive du Jourdain, ils

vont y venir. Hérode te cherche aussi…Tu es trop près de Machéronte, désormais. Va-t-en, va-t-en par pitié, par pitié, Maître !…

- Ne pleure pas, Marie…

- J'ai peur, Maître !

- Non ! Peur, toi qui es assez courageuse pour passer le fleuve en pleine nuit ?

- Mais cela, c'est un fleuve et ces gens sont tes ennemis et ils te haïssent…C'est de leur haine pour toi que j'ai peur…Car je t'aime, Maître.

- Ne crains rien. Ils ne me prendront pas encore. Ce n'est pas mon heure. Même s'ils mettaient des troupes de soldats le long de tous les chemins, ils ne me prendraient pas. Ce n'est pas mon heure. Mais je ferais ce que tu veux. Je reviendrai en arrière…»

Judas marmonne confusément quelque chose et Jésus répond :

« Oui, judas, c'est exactement ce que tu dis. Mais exactement pour la première partie de ta phrase. Je lui donne raison, oui, mais non pas parce que c'est une femme, comme tu l'insinues, mais parce que c'est elle qui a le plus avancé sur le chemin de l'amour. Marie, retourne chez toi tant que tu le peux. Moi, je repartirai en arrière et je passerai…Là où je le pourrai et j'irai en Galilée. Viens, avec ma Mère et les autres femmes à Cana, chez Suzanne. Là, je vous dirai ce qu'il faudra faire. Va en paix, femme bénie. Dieu est avec toi.»

Jésus lui pose la main sur la tête, la bénissant ainsi. Marie prend les mains du Christ et les baise, puis elle se relève et s'en retourne. Jésus la regarde partir, il la regarde ramasser son gros manteau et se le remettre, puis rejoindre le cheval et y monter pour traverser le gué.

« Et maintenant partons, dit-il. Je voulais vous permettre de vous reposer, mais c'est impossible. Je prends soin de votre sécurité, quoi qu'en pense Judas. Et croyez bien que si vous tombiez aux mains de mes ennemis, ce serait pire pour votre santé que l'eau et la boue…»

Tous baissent la tête en comprenant le reproche caché qui leur est adressé pour répondre à leurs précédentes conversations. Ils ne cessent de marcher toute la nuit, entre éclaircies et courtes averses. En bordure d'un village, des barques sont tirées au sec jusque derrière les habitations pour les garder de la crue. Pierre lance son cri… Un homme robuste mais âgé sort d'une masure :

« Que veux-tu ?

- Des barques pour traverser.

- Impossible ! Le fleuve est trop haut…Le courant…

- Ah ! Mon ami ! A qui le dis-tu ? Je suis pêcheur de Galilée.

- La mer, c'est une chose…mais ici, c'est le fleuve…Je ne veux pas perdre ma barque. Et puis…je n'en ai qu'une et, toi et tes compagnons, vous êtes nombreux.

- Menteur ! Tu veux me dire que tu n'as qu'une barque ?

- Que mes yeux se dessèchent si je mens…

- Prends garde qu'ils ne se dessèchent pas réellement. Voici le Rabbi de Galilée qui donne des yeux aux aveugles et qui…peut te satisfaire en desséchant les tiens…

- Miséricorde ! Le Rabbi ! Pardonne-moi, Rabbouni !

- Oui. Mais ne mens jamais. Dieu aime les personnes sincères. Pourquoi prétendre que tu ne possèdes qu'une barque quand tout le village peut te démentir ? C'est trop humiliant pour un homme de mentir et d'être démasqué ! Me donnes-tu tes barques ?

- Toutes, Maître.

- Combien en faut-il, Pierre ?

- En temps normal, deux suffiraient. Mais avec la crue, la manœuvre est plus difficile et il en faudrait trois.

- Prends-les, pêcheur. Mais comment ferai-je pour les récupérer ?

- Monte dans l'une d'elles ? N'as-tu pas des fils ?

- J'ai un fils, deux gendres ainsi que des petits-fils.

- Deux par barque suffiront pour le retour.

- Allons-y. »

L'homme appelle les autres et, avec l'aide de Pierre, André, Jacques et Jean, ils mettent les embarcations à l'eau. Le courant est fort et tend aussitôt à les entraîner. Les cordes qui les retiennent aux arbres les plus proches sont tendues comme celles d'un arc et grincent sous l'effort. Pierre regarde. Il regarde les barques, regarde le fleuve, regarde encore, il hoche la tête et se passe les mains dans ses cheveux grisonnants, puis il lance à Jésus un coup d'œil interrogateur.

« Tu as peur, Pierre ?

- Hé !…Presque, presque…

- Ne crains rien. Aie foi. Et toi aussi, homme. Celui qui porte Dieu et ses envoyés ne doit rien craindre. Allons-y. Je monte dans la première barque.»

Le propriétaire fait un geste résigné. Il doit penser que sa dernière heure et celle de sa famille est venue. Il doit à tout le moins supposer qu'il va perdre son gagne-pain ou s'en aller à la dérive. Jésus est déjà dans la barque, debout à la proue. Les autres montent avec lui et dans les deux autres barques. Reste seul à terre un petit vieux qui surveille les amarres.

- Nous y sommes ?

- Nous y sommes.

- Les rames sont prêtes ?

- Prêtes.

- Largue, toi, de la rive.»

Le petit vieux détache les amarres de la cheville qui les tenaient près du tronc. Les barques, au fur et à mesure qu'on les libère, font une embardée vers le sud, dans le sens du courant.

Mais Jésus a son visage de miracle. Ce qu'il dit au fleuve, on l'ignore. Le courant s'arrête presque. Il n'a que le mouvement lent du Jourdain

quand il n'est pas en crue. Les embarcations forcent le courant sans effort et même avec une rapidité qui doit étonner le passeur. Les voilà de l'autre côté. Ils accostent facilement et le courant n'essaie pas d'entraîner les barques quand les rames sont immobiles.

« Maître, je vois que tu es réellement puissant, dit le patron. Bénis ton serviteur et souviens-toi de moi, qui suis pécheur.

- Pourquoi puissant ?

- Eh ! Cela te semble peu de chose ? Tu as suspendu le courant du Jourdain en crue !

- Josué a déjà fait ce miracle et en plus grand, puisque les eaux du fleuve disparurent pour laisser passer l'arche…

- Et toi, homme, tu as fait traverser la véritable Arche de Dieu, dit Judas, avec sa suffisance coutumière.

- Dieu très haut ! Oui, je le crois ! Tu es le vrai Messie ! Le fils du Dieu très-haut. Ah ! Je vais le raconter dans les villes et les villages riverains. Je dirai ce que tu as fait, ce que je t'ai vu faire ! Reviens, Maître ! Mon pauvre village compte des malades en grand nombre. Viens les guérir !

- Je viendrai. Toi, en attendant, prêche en mon nom ta foi et la sainteté pour qu'ils soient agréables à Dieu. A plus tard, homme. Va en paix et ne crains pas. Je reviendrai.

- Je ne crains pas. Si je craignais, je te demanderai d'avoir pitié pour ma vie. Mais je crois en toi et en ta bonté et je m'en vais sans rien te demander. Adieu ! »

Il rembarque en mettant le premier la proue dans le fleuve et repart, tranquille, rapidement. Il touche la rive.

Jésus, qui est resté arrêté jusqu'à ce qu'il les ait vus tous à terre, fait un geste de bénédiction. Puis il gagne la route.

Le fleuve reprend sa course furieuse…Et tout s'achève ainsi.

Vision et dictée du 17 septembre 1944, tome 5, p 499, § 361.

17. Le groupe de prosélytes de la Diaspora au Temple.

Sommaire

Après avoir quitté Rama, Jérusalem est en vue le 7 mars 29, quelques jours avant la Pâque.

« Jésus marche, comme l'année précédente, en chantant les psaumes prescrits. Beaucoup de gens, sur cette route fréquentée, se retournent pour voir passer le groupe des apôtres. Certains saluent respectueusement, d'autres se bornent à jeter un coup d'œil en souriant avec des airs ironiques, dédaigneux, malveillants ou hautains…

Ils s'apprêtent à entrer par la porte de Damas parce qu'ils vont directement au Temple, mais une fastueuse caravane provoque un

embouteillage…Les douze s'étaient aussi arrêtés pour écouter des personnes qui avaient fait halte.

« Nous arrivons, Maître. Nous écoutions ces gens parmi lesquels il y a des prosélytes venus de loin qui nous demandaient où ils pourraient t'approcher, dit Pierre en accourant.

- Pour quel motif le désiraient-ils ?

- Ils souhaitent entendre ta parole et être guéris de certaines infirmités. Tu vois ce char couvert, après le leur ? Ce sont des prosélytes de la Diaspora, venus par mer ou par un long voyage, poussés à prendre la route, non seulement par respect de la Loi, mais plus encore par la foi en toi. Il y en a d'Ephèse, de Pergé et d'Iconium. A côté d'eux, qui sont de riches marchands pour la plupart, il s'en trouve un, pauvre celui-là, de Philadelphie, qu'ils ont accueilli par pitié sur leur char, en pensant se rendre le Seigneur propice…

- Marziam, va leur dire de me suivre au Temple. S'ils savent croire, ils y obtiendront à la fois la santé de l'âme par la parole et celle du corps.»…

… Arrivés à la porte de Damas, ils rencontrent Manahen (*l'intendant d'Hérode).*

« Seigneur, j'ai pensé qu'il valait mieux me faire voir pour enlever tout doute sur la situation. Je t'assure qu'il n'y a, en dehors de l'animosité des pharisiens et des scribes, aucun risque pour toi. Tu peux t'y rendre en toute sécurité.

- Je le savais, Manahen. Mais je te suis reconnaissant. Accompagne-moi au Temple, si cela ne t'ennuie pas…

- M'ennuyer ? Mais pour toi je défierais le monde entier ! Rien ne me fatiguerait.»…

… Ils pénètrent dans l'enceinte du Temple, dans le grouillement peu sacré des premières cours où se trouvent marchands et changeurs qui font frémir Jésus…

… Ils font les prières rituelles, puis reviennent à la Cour des Gentils, sous les portiques de laquelle se pressent les gens.

Les prosélytes rencontrés en route ont suivi Jésus. Ils ont traîné leurs malades avec eux et maintenant, ils les étendent à l'ombre sous les portiques, près du Maître. Leurs femmes, qui les attendent ici, s'approchent lentement. Toutes sont voilées. Mais l'une d'elle, peut-être souffrante, est déjà assise. D'autres gens se pressent autour de Jésus, dont des groupes de rabbins et scribes stupéfaits et désorientés par la venue publique de Jésus qui commence à prêcher…, un assez long discours avec une longue parabole bien à propos. Il termine par :

« Ce n'est pas d'appartenir à Israël qui donne droit au Ciel, ni d'être pharisien, scribe ou docteur qui assure ce sort. C'est d'avoir une volonté bonne et de venir généreusement à la Doctrine de l'amour, se renouveler en elle, pour devenir par elle enfant de Dieu en esprit et en vérité.

Vous tous qui écoutez, sachez que beaucoup qui se croient sûrs en Israël seront supplantés par ceux qui sont à leurs yeux des publicains, des prostituées, des Gentils, des païens et des galériens. Le Royaume des Cieux appartient aux personnes qui savent se renouveler en accueillant la Vérité et l'Amour. »

Jésus se retourne et s'avance vers le groupe des malades prosélytes.

« Pouvez-vous croire en ce que j'ai dit ? demande-t-il à haute voix.

- Oui, Seigneur ! répondent-ils en chœur.

- Voulez-vous accueillir la Vérité et l'Amour ?

- Oui, Seigneur.

- Si je ne vous donnais que cela, seriez-vous satisfaits ?

- Seigneur, tu sais ce dont nous avons le plus besoin. Accorde-nous surtout la paix et la vie éternelle.

- Levez-vous et allez louer le Seigneur ! Vous êtes guéris au saint nom de Dieu. »

Et, rapidement, il se dirige vers la première porte qu'il trouve, en se mêlant à la foule qui remplit Jérusalem, avant même que la multitude exaltée et stupéfaite qui était dans la cour, puisse le rechercher en criant des hosannas…

Les apôtres, désorientés, le perdent de vue…

Vision et dictée du premier janvier 1946, tome 6, p 11, § 364.

18. Le frère de lait de Jésus guéri d'une cécité.

Sommaire

Le groupe apostolique au complet avec quelques disciples se trouve à Jérusalem pour la Pâque. L'enfant adoptif de Pierre, Margziam court à la recherche de Pierre, mais il revient au galop :

« Maître…Mère… Il y a des personnes… de celles qui étaient dans le Temple… Les prosélytes… Il y a une femme… Une femme qui veut te voir, ô Mère… Elle dit qu'elle t'a connue à Bethléem… Elle s'appelle Noémi.

- J'en ai tant connues, alors! Mais allons… »

Ils arrivent à la petite place où se trouve la maison. Un groupe de personnes attendent et dès qu'elles voient Jésus, elles se prosternent. Mais tout de suite une femme se lève et va se jeter aux pieds de Marie, en la nommant par son nom.

« Qui es-tu ? Moi, je ne me souviens pas de toi. Lève-toi.

La femme se lève et va parler quand arrivent, hors d'haleine, les apôtres.

- Mais Seigneur! Mais pourquoi ? Nous avons couru comme des fous à travers Jérusalem. Nous croyions que tu étais allé chez Jeanne ou chez Annalia… Pourquoi ne t'es-tu pas arrêté ? Questions et informations se croisent confusément.

- Maintenant nous sommes ensemble. Inutile d'expliquer le pourquoi. Laissez cette femme parler en paix.

Tous se groupent pour écouter.

- Tu ne te souviens pas de moi, ô Marie de Bethléem. Mais moi, depuis trente et un ans, je me rappelle ton nom et ton visage comme celui de la pitié. J'étais venue, moi aussi de loin, de Pergé, pour l'Édit. Et j'étais enceinte. Mais j'espérais revenir à temps. Mon mari tomba malade en route, et à Bethléem il languit jusqu'à mourir. J'avais enfanté depuis vingt jours au moment de sa mort. Mes cris percèrent le ciel et tarirent mon lait ou le rendirent mauvais. Je me couvris de pustules et mon fils s'en couvrit aussi... Et on nous jeta dans une caverne pour y mourir... Eh bien... Toi, toi seule tu es venue avec précaution, pendant presque toute une lune, pour m'apporter de la nourriture et soigner mes plaies, pleurant avec moi, donnant du lait à mon enfant qui est vivant grâce à toi, à toi seule... Tu as risqué d'être tuée à coups de pierres parce qu'ils m'appelaient "la lépreuse"... Oh! Ma douce étoile! Je n'ai pas oublié cela. Je suis partie après ma guérison. J'ai appris le massacre à Éphèse. Je t'ai tant cherchée! Tant! Tant! Je ne pouvais croire que tu avais été tuée avec ton Fils dans cette nuit affreuse. Mais je ne t'ai jamais trouvée.

L'été dernier, quelqu'un d'Éphèse a entendu ton Fils, il a su qui il était, il l'a suivi quelque temps, il a été avec d'autres à sa suite aux Tabernacles... Et à son retour, il a parlé. Moi, je suis venue pour te voir, ô Sainte, avant de mourir. Pour te bénir autant de fois que tu as donné de gouttes de lait à mon Jean, en l'enlevant à ton Fils béni... » La femme pleure en une attitude respectueuse, un peu penchée, serrant de ses mains les bras de Marie...

- Le lait, on ne le refuse jamais, ma sœur. Et...

- Oh! Non. Je ne suis pas ta sœur ! Toi, Mère du Sauveur; moi, pauvre femme, perdue, loin de sa maison, veuve avec un fils sur mon sein, sur mon sein desséché comme un torrent en été... Sans toi, je serais morte. Tu m'as tout donné, et j'ai pu retourner chez mes frères, marchands à Éphèse, grâce à toi.

- Nous étions deux mères, deux pauvres mères, avec deux bébés, dans le monde. Toi, tu avais la douleur du veuvage, moi celle de devoir être transpercée en mon Fils, comme disait au Temple le vieux Siméon. Je n'ai fait que mon devoir de sœur en te donnant ce que tu n'avais plus. Et ton fils, il est vivant ?

- Il est là. Et ton Fils saint me l'a guéri ce matin. Qu'il en soit béni ! et la femme se prosterne devant le Sauveur en criant :

- Viens, Jean, remercier le Seigneur."

Quittant ses compagnons, un homme de l'âge de Jésus, s'avance robuste, au visage loyal à défaut de beauté. De beau, il a l'expression de ses yeux profonds.

- La paix à toi, frère de Bethléem. De quoi t'ai-je guéri ?

- De la cécité, Seigneur. Un œil perdu, et l'autre presque. J'étais chef de la synagogue, mais je ne pouvais plus lire les rouleaux sacrés.

- Maintenant tu les liras avec une plus grande foi.

- Non, Seigneur. Maintenant c'est Toi que je lirai. Je veux rester comme disciple, et sans faire valoir les droits pour les gouttes de lait que j'ai sucées au sein qui t'a nourri. Ce ne sont rien les jours d'une lune pour créer un lien, mais c'est tout que la pitié de ta Mère alors, et que la tienne ce matin.

Jésus se tourne vers la femme:

- Et toi, qu'en penses-tu ?

- Que mon fils t'appartient deux fois. Accepte-le, Seigneur, et le rêve de la pauvre Noémi sera réalisé.

- C'est bien. Tu seras du Christ. Vous, recevez ce compagnon au nom du Seigneur », dit-il en s'adressant aux apôtres.

Les prosélytes s'exaltent par l'émotion. Les hommes voudraient rester tout de suite. Tous. Mais Jésus dit avec fermeté:

« Non. Vous, restez ce que vous êtes. Retournez à vos maisons en conservant la foi et en attendant l'heure de l'appel. Et que le Seigneur soit toujours avec vous. Allez.

- Pourrons-nous encore te trouver ici ? demandent-ils.

- Non. Comme un oiseau qui vole de branche en branche, j'irai sans m'arrêter. Vous ne me trouverez pas ici. Je n'ai pas d'itinéraire ni de demeure fixe. Mais, s'il est juste, nous nous verrons et vous m'entendrez. Allez. Que la femme reste avec le nouveau disciple. »

Vision et dictée du 3 janvier 1946, tome 6, § 365, p 27.

Jean d'Ephèse fera partie des soixante-douze disciples de Jésus.

19. Le banquet des pauvres dans un palais de Kouza.

Sommaire

Profitant de sa présence à Jérusalem pour les fêtes, Jésus a demandé à Jeanne, la femme de Kouza, l'intendant d'Hérode, d'organiser un banquet dans son palais pour les pauvres de la ville.

« La paix soit à cette maison et à tous ceux qui sont présents » ainsi salue Jésus en entrant dans le vaste vestibule très fastueux, tout illuminé bien qu'il fasse encore jour... Jésus bénit les serviteurs courbés jusqu'à terre, les hôtes étonnés d'être rassemblés là, tout près du Rabbi, dans un palais princier...Les hôtes ! La pensée de Jésus se dessine clairement. Le festin d'amour qu'il a voulu dans la maison de la bonne disciple est la mise en action d'une page de l'Évangile. Il y a des mendiants, des estropiés, des aveugles, des orphelins, des vieillards, des jeunes veuves avec leurs petits attachés à leurs vêtements ou suçant le lait peu abondant de la mère mal nourrie. La richesse de Jeanne a déjà pourvu à remplacer les vêtements déchirés par des vêtements modestes, mais propres et neufs. Les chevelures peignées dans un souci prévoyant de propreté, les vêtements propres des malheureux que les serviteurs alignent et aident à gagner leurs places, leur donnent certainement un aspect moins misérable que

celui qu'ils avaient quand Jeanne les envoya chercher dans les ruelles, aux carrefours, sur les chemins qui conduisent à Jérusalem, là où leur misère honteuse se cachait ou bien s'exposait pour avoir l'aumône. Mais à côté de cela, restent bien visibles les privations sur les visages, les infirmités des membres, et les malheurs, les solitudes dans les regards…

Jésus passe et bénit. Chaque malheureux reçoit sa bénédiction, et si la main droite se lève pour bénir, la gauche s'abaisse pour caresser les têtes tremblantes et chenues des vieillards ou les têtes innocentes des petits. Il parcourt ainsi le vestibule, en allant et venant pour bénir tout le monde, même ceux qui entrent alors que Lui bénit déjà et, encore en lambeaux, se cachent craintifs et timides dans un coin jusqu'à ce que les serviteurs les amènent gentiment ailleurs pour être, comme ceux qui les ont précédés, lavés et habillés de vêtements propres.

Une jeune veuve passe avec sa nichée d'enfants… Quelle misère ! Le plus jeune est tout à fait nu, serré dans le voile déchiré de sa mère… les plus grands avec juste ce qu'il faut pour sauvegarder la décence. Seul l'aîné, un garçon efflanqué, a ce qu'on peut appeler un habit mais en revanche il n'a pas de chaussures. Jésus l'observe, appelle la femme et s'enquiert de sa situation… et il la congédie :

« Va, femme, nous nous reverrons »…

Jeanne, pendant ce temps, est accourue et elle est restée à genoux en attendant que le Maître la voie. Lui se retourne, en fait, et il la voit.

« Paix à toi, Jeanne! Tu m'as parfaitement obéi.

- T'obéir, c'est ma joie. Mais je n'ai pas été la seule à te procurer "la cour" comme tu le voulais. Kouza m'a aidée de toute manière et aussi Marthe et Marie. Et Élise avec elles. Les uns en envoyant leurs serviteurs prendre ce qu'il fallait et pour aider les miens à rassembler les hôtes, d'autres en aidant les serviteurs et les servantes des bains, à laver les "bien-aimés" comme tu les appelles. Maintenant, avec ta permission, je vais donner à tout le monde un peu de nourriture pour qu'ils n'aient pas trop faim en attendant le repas…Les malheureux ont une sensibilité si vive, ils souffrent si facilement, je dirais même!… Ils ne sont qu'une plaie et il suffit d'un regard pour les faire souffrir.

- Oui, Jeanne. Ton âme est sensible à la pitié, et tu comprends. Que Dieu te récompense pour ta pitié. Y a-t-il beaucoup de femmes disciples ?

- Oh ! Toutes celles qui étaient à Jérusalem !… »

Jésus la quitte, revient dans le vestibule, fait un signe aux hommes qui étaient avec Lui et se dirige vers le jardin pour monter sur la vaste terrasse. Une joyeuse activité remplit la maison de la cave au toit. C'est un va et vient incessant, avec des vivres et du mobilier, avec des paquets de vêtements, des sièges. On accompagne les hôtes, en répondant aux questions toujours joyeusement et affectueusement…

« Mangez, mangez, en toute liberté et bénissez le Seigneur » dit Jésus en passant pour aller vers les pièces des jardiniers où commence l'escalier extérieur qui mène à la vaste terrasse.

« Oh! Mon Rabbouni ! crie Marie-Madeleine qui sort en courant d'une pièce, les bras chargés de langes et de chemisettes pour les petits. J'ai dix enfants à vêtir ! Je les ai lavés et maintenant je les habille. Après cela, je te les amènerai, frais comme des fleurs. Je m'enfuis, Maître, car… tu les entends? On dirait dix agneaux qui bêlent…" et elle s'en va en courant et en riant splendide et sereine dans son vêtement simple et seigneurial de lin blanc.

« Voilà Jésus! Voilà Jésus ! » crient deux enfants qui ont le visage appuyé contre la balustrade ornée d'arabesques qui borde la terrasse des deux côtés qui donnent sur le jardin, et de laquelle descendent des branches de rosiers et de jasmins en fleurs, car la terrasse est un vaste jardin suspendu sur lequel, en cette heure ensoleillée, s'étend un voile multicolore. Toutes les personnes occupées aux préparatifs sur la terrasse se retournent au cri de Marie et de Mathias et, laissant ce qu'elles faisaient, elles vont à la rencontre de Jésus aux genoux duquel sont déjà accrochés les deux enfants.

Jésus salue les nombreuses femmes qui se pressent.

Les apôtres et les disciples sont descendus en même temps que les femmes pour aider les serviteurs à transporter les estropiés, les aveugles, les boiteux, les bossus, les vieillards, par le long escalier. Ceux-ci prennent place avec leurs douloureuses histoires imprimées sur leurs visages, voilà que, gentils comme des paniers de fleurs, on apporte des paniers transformés en berceaux et jusqu'à de petits coffres dans lesquels, étendus sur des coussins, dorment repus de jeunes bébés pris à leurs mères mendiantes…

Apôtres, disciples hommes et femmes, dames, sont serviteurs des pauvres. Jésus donne l'exemple en retroussant les larges manches de son vêtement rouge et en s'occupant de ses enfants, aidé par Miryam de Jaïre et par Jean…

Les bouches de tous travaillent remarquablement, mais les yeux sont tous tournés vers le Seigneur. Le soir arrive et on enlève le voile pendant que les serviteurs apportent les lampes encore superflues…

Jésus circule parmi les tables. Il n'en laisse aucune sans encouragement et sans aide. Il frôle ainsi plusieurs fois les femmes romaines qui sont venues et qui partagent humblement le pain et portent le vin aux lèvres des aveugles, des paralytiques, des manchots, tandis que Marie de Magdala se prodigue à une tablée de pauvres vieux, la plus triste de toutes, pleine de tousseurs, de gens qui tremblent, de mâchoires édentées qui mâchonnent et de bouches qui bavent ; et il aide Mathieu qui secoue un enfant qui a avalé de travers un morceau de fouace qu'il suçait et mordait avec ses nouvelles dents; il complimente Kouza qui, arrivé au début du repas, découpe les viandes et s'en tire comme un serviteur expérimenté.

Le repas prend fin. Sur les visages empourprés, dans les regards plus joyeux, on voit clairement la satisfaction des pauvres gens.

Jésus se penche sur un vieil homme secoué par un tremblement, et il lui dit :

« A quoi penses-tu, père, toi qui souris ?

- Je pense que vraiment ce n'est pas un rêve. Il y a encore un instant, je croyais dormir et rêver. Mais maintenant je sens que c'est vrai. Mais qui te rend si bon, Toi, qui rend si bons tes disciples ? Vive Jésus ! » crie-t-il pour finir.

Et toutes les voix de ces pauvres, et il y en a des centaines, crient: « Vive Jésus ! »

Jésus se rend de nouveau au milieu et il ouvre les bras pour faire signe de se taire et de rester en place. Il commence à parler en restant assis avec un petit enfant sur ses genoux.

« Vive, oui, vive Jésus, non parce que c'est Moi qui suis Jésus. Mais parce que Jésus veut dire l'amour de Dieu fait chair, et descendu parmi les hommes pour être connu et pour faire connaître l'amour qui sera le signe de la nouvelle ère. Vive Jésus, parce que Jésus veut dire "Sauveur". Et c'est Moi qui vous sauve. Je vous sauve tous, riches et pauvres, enfants et vieillards, israélites et païens, tous, pourvu que vous vouliez me donner la volonté d'être sauvés. Jésus est pour tous. Il n'est pas pour tel ou tel... Jésus appartient à tous...

... Son discours terminé, il dit :

« Jeanne, donne à chacun une obole pour que leur vie soit moins triste pendant quelques jours... Que dois-je faire d'autre, enfants de la douleur ? Que voulez-vous que je puisse vous donner ? Je lis dans les cœurs. Aux malades qui savent croire, paix et santé ! »

Une pause d'un instant et puis un cri... et ils sont nombreux, très nombreux, ceux qui se lèvent guéris. Les juifs, venus pour surprendre Jésus, s'en vont abasourdis et négligés dans le délire général, à cause des miracles et de la pureté de Jésus.

Jésus sourit en embrassant les enfants, puis il congédie les hôtes en retenant les veuves et il parle à Jeanne en leur faveur. Jeanne en prend note et les invite pour le lendemain. Puis, elles aussi, s'en vont. Les vieillards partent les derniers...

Il reste les apôtres, les disciples et les romaines. Jésus dit :

« Ainsi doit être l'union dans l'avenir. Il n'y a pas de paroles. Ce sont les actes qui parlent aux esprits et aux âmes par leur évidence. La paix soit avec vous. »

Il se dirige vers l'escalier intérieur et il disparaît suivi de Jeanne et puis des autres. »

Vision et dictée du 26 janvier 1946, tome 6, § 370, p 69.

C'est au cours de ce banquet que la princesse Salomé vint faire une irruption provocante face à Jésus avant d'être chassée.

20. Le luxurieux ingrat.

Sommaire

C'est le jour de la Pâque, après la prière au Temple dans les rues de Jérusalem où fourmille la foule des jours de fêtes.

« Avec une partie des apôtres, Jésus marche lentement pour attendre le retour des autres dans une ruelle plutôt déserte. Une femme sort d'une porte et vient se prosterner en pleurant aux pieds de Jésus.

« Qu'as-tu ?

- Maître !…Tu es déjà purifié ?

- Oui. Pourquoi me poses-tu cette question ?

- Parce que je voulais te dire…Mais tu ne peux pas t'en approcher. Ce n'est qu'une pourriture…Le médecin le dit infecté. Après la Pâque, j'appellerai le prêtre…et…Hinnon *(vallée associée à l'enfer)* l'accueillera. Ne dis pas que je suis coupable. Moi, je ne savais pas…Il a travaillé plusieurs mois à Joppé et il est revenu dans cet état, en disant qu'il s'était blessé. J'ai employé les baumes et les lavages avec les aromates…Mais cela n'a servi à rien. J'ai consulté un herboriste. Il m'a donné des poudres pour le sang…J'ai éloigné les enfants…J'ai mis son lit à part…car…je commençais à comprendre. Le mal a empiré. J'ai appelé le médecin. Il m'a dit : « Femme, tu connais ton devoir et moi le mien. C'est une plaie due à la débauche. Sépare-le de toi. Moi, je le séparerai du peuple, et le prêtre d'Israël. Il aurait dû y penser avant quand il offensait Dieu, toi, et lui-même. Maintenant, qu'il expie.» J'ai obtenu son silence jusqu'après la fête des Azymes. Mais si tu avais pitié du pécheur, de moi qui l'aime encore, et des cinq enfants innocents…

- Que veux-tu que je fasse ? Ne penses-tu pas qu'il a péché et qu'il est juste qu'il expie ?

- Si, Seigneur ! Mais tu es la Miséricorde vivante ! »

Toute la foi dont une femme est capable se manifeste dans sa voix, dans son regard, dans son attitude de suppliante agenouillée, les bras tendus vers le Sauveur.

« Et lui, qu'a-t-il dans le cœur ?

- Le découragement…Que veux-tu qu'il ait d'autre, Seigneur ?

- Il suffirait d'un sentiment de repentir surnaturel, de justice, pour obtenir la pitié…

- De justice ?

- Oui. Qu'il reconnaisse : « J'ai péché. Ma faute mérite cela et bien davantage, mais je demande de la pitié à ceux que j'ai offensés.»

- Moi, je la lui ai déjà donnée. Toi, Dieu, donne-la lui. Je ne peux pas te dire d'entrer. Tu vois que je ne te touche pas non plus…Mais, si tu veux, je vais l'appeler et, du haut de la terrasse, je le ferai parler.

- Oui.»

La femme, la tête dans l'entrée de la maison, appelle à haute voix :

- Jacob ! Jacob ! Monte sur le toit. Montre-toi. N'aie pas peur.»

Au bout d'un moment, l'homme apparaît au parapet de la terrasse : un visage jaunâtre, bouffi, la gorge et les mains bandées…une ruine d'homme corrompu…Il regarde avec les yeux vitreux d'un malade qui souffre de maux ignobles. Il demande :

« Qui me veut ?

- Jacob, le Sauveur est là ! »

La femme ne dit rien de plus, mais elle semble vouloir hypnotiser le malade, lui transmettre sa pensée…L'homme, soit qu'il sente le souhait de sa femme, soit qu'il ait un mouvement spontané, tend les bras en disant :

« Oh ! Délivre-moi ! Je crois en toi ! Il est horrible de mourir de cette façon !

- Il est horrible de manquer à son devoir. Tu ne pensais pas à elle ? Pas à tes enfants ?

- Pitié, Seigneur…Pour eux, pour moi…Pardon ! Pardon ! »

Et il s'abat en pleurant sur le muret, les mains bandées dépassant avec tout le bras qui reste à découvert à cause des manches remontées, souillé déjà par les pustules toutes proches, enflé, repoussant…L'homme, dans cette position, a l'air d'une marionnette macabre, une dépouille jetée là, déjà sur le point de se décomposer. Il fait peine à voir et donne la nausée.

La femme pleure, toujours agenouillée dans la poussière. Jésus semble attendre encore un mot…Il arrive enfin, au milieu des sanglots :

« Je gémis près de toi, mon cœur est contrit ! Promets au moins qu'eux ne souffriront pas de la faim…et puis…je m'en irai, résigné, à l'expiation. Et toi, sauve mon âme, Sauveur béni ! Elle au moins ! Elle au moins !

- Oui. Je te guéris. A cause des innocents. Pour te donner la possibilité de te montrer juste. Tu comprends ? Rappelle-toi que le Sauveur t'a guéri. Dieu, selon la façon dont tu répondras à cette grâce, te pardonnera tes fautes. Adieu ! Paix à toi, femme.»

Et il part presque en courant à la rencontre de ceux qui arrivent de Gethsémani, sans même se laisser arrêter par les cris de l'homme qui se sent et se voit guéri, ni par ceux de sa femme…

« Prenons cette ruelle pour ne pas passer de nouveau par-là », dit Jésus après s'être réuni aux autres.

Ils prennent un boyau misérable, si étroit que l'on a du mal à y passer à deux de front…, sombre à cause des toits qui se touchent presque…

« Pourquoi as-tu parlé ainsi à cet homme ? Tu ne le fais jamais…demande Pierre, curieux.

- Parce que cet homme sera un de mes ennemis et cette faute à venir aggravera celles qu'il a déjà commises.

- Et tu l'as guéri ! s'écrient-ils tous, stupéfaits.

- Oui. A cause des enfants innocents.

- Hum ! Il se rendra de nouveau malade…

- Non. Après l'épouvante et la souffrance qu'il a connues, il fera attention à la vie du corps. Il ne se rendra plus malade.

- Mais il péchera contre toi, dis-tu ? Moi, je l'aurais fait mourir.

- Tu es un pécheur, Simon, fils de Jonas.

- Et toi, tu es trop bon, Jésus de Nazareth » réplique Pierre

Ils disparaissent dans une rue centrale.»

Vision et dictée du 2 février 1946, tome 6, p 111, § 374, complétées par une remarque personnelle de l'écrivain :

« Je reconnais bien Jacob, l'homme guéri, celui qui, pendant la Passion, frappa Jésus à la tête avec un caillou. Mieux que lui, je reconnais sa femme, désolée maintenant comme alors, et la maison qui a une porte dont il est facile de se souvenir, car on y accède par trois marches.» (*En effet, dans le récit de l'arrestation de Jésus, Jacob lui lance une pierre à la tête.* Sa femme lui crie : « Lâche ! Si tu es vivant, c'est grâce à lui, homme répugnant…Souviens-t'en ! », mais Jacob la renverse, la frappe et son crâne va heurter un mur »).

21. Le malheur d'une famille réparé le jour de la Pâque.

Sommaire

En ce soir de fête de la Pâque, tous les invités se trouvent dans un des palais de Lazare. Le rite pascal est accompli et on discute entre amis.

… « Mais voilà qu'au portail on frappe des coups vigoureux qui retentissent fortement. Toute l'assemblée est en état d'alerte.

« Qui est-ce ?

- Qui circule un soir de Pâque ?

- Des troupes ? Des pharisiens ? Des soldats d'Hérode ? »

Mais alors que l'agitation s'étend, apparaît Lévi, le gardien du palais :

« Pardonne-moi, Rabbi, dit-il. Il y a un homme qui te cherche. Il est dans l'entrée. Il paraît affligé. Il est âgé et me semble être du peuple. Il te veut, toi, et vite.

- Oh là, là ! Ce n'est pas un soir de miracles. Qu'il revienne demain…dit Pierre.

- Non. Toute soirée est une heure de miracles et de miséricorde, rétorque Jésus.

Il se lève et descend de son siège pour aller dans l'atrium.

- Tu y vas seul ? Je viens moi aussi, dit Pierre.

- Non ? Toi, reste ici.»

Il sort à côté de Lévi. Au fond, près du lourd portail, se tient un vieillard très agité. Jésus l'aborde.

« Arrête-toi Maître. J'ai peut-être touché un mort et je ne veux pas te contaminer. Je suis Abraham, le parent de Samuel, l'époux d'Annalia. Nous consommions la cène et Samuel buvait, buvait…comme il n'est pas permis de le faire. Mais le jeune homme me semblait fou depuis quelque temps. C'est le remord, Seigneur ! A moitié ivre, il disait en buvant encore : « Ainsi, je ne me rappelle plus lui avoir dit que je le hais. Car, sachez-le, j'ai maudit le Rabbi. » Et il me semblait être Caïn parce qu'il répétait : « Mon iniquité est trop grande. Je ne mérite pas

de pardon ! Il faut que je boive ! Boire pour ne pas me rappeler ! Car il est dit que celui qui maudit son Dieu portera son péché et est passible de mort.» Il délirait déjà de la sorte, quand le frère de la mère d'Annalia est entré dans la maison pour demander raison de la répudiation. Samuel, à moitié ivre, a réagi par de mauvaises paroles et l'homme l'a menacé de l'amener devant le magistrat pour le tort qu'il fait à l'honneur de la famille. Samuel a commencé par le gifler. Ils en sont venus aux mains…Ma sœur et moi sommes âgés, mon serviteur et ma servante également. Que pouvions-nous faire, nous quatre et les deux filles, les sœurs de Samuel ? Nous pouvions crier, essayer de les séparer, mais rien de plus…Alors Samuel prit la hache à l'aide de laquelle nous avions préparé le bois pour l'agneau et il en asséna un coup sur la tête de l'autre…Il ne lui a pas fendu la tête, car il a frappé avec le revers, pas avec la lame. Mais l'autre chancela en gargouillant et tomba…Nous n'avons plus crié…pour…pour ne pas attirer des gens…Nous nous sommes barricadés dans la maison…Nous étions atterrés…Nous espérions que l'homme reviendrait à lui en lui jetant de l'eau sur la tête. Mais il gargouille tant et plus. Il va sûrement mourir. Par moments, il semble déjà mort. Je me suis enfui pour t'appeler à un de ces moments. Demain…peut-être avant, sa parenté va chercher l'homme. Et chez nous, puisqu'ils savent certainement qu'il est venu. Et ils vont le trouver mort…Alors Samuel, selon la Loi, sera tué…Seigneur ! Seigneur ! Le déshonneur est déjà sur nous…Mais cela, non ! Pitié pour ma sœur, Seigneur ! Lui, il t'a maudit…Mais sa mère t'aime…Que devons-nous faire ?

- Attends-moi ici, je viens.»

Jésus revient vers la salle et hèle de la porte :

- Judas de Kérioth, viens avec moi.

- Où, Seigneur ? dit Judas en obéissant aussitôt.

- Tu vas le savoir. Vous tous, restez dans la paix et l'amour. Nous serons bientôt de retour.»

Ils sortent de la salle, du vestibule, de la maison. Les rues désertes et sombres sont vite parcourues. Ils arrivent à la maison du malheur.

« La maison de Samuel ? Pourquoi…

- Silence, Judas. Je t'ai emmené parce que j'ai confiance en ton bon sens.»

Le vieillard s'est fait connaître. Ils entrent. Ils montent à la pièce du cénacle où on a traîné l'homme frappé.

« Un mort ?! Mais, Maître ! Nous allons nous contaminer !

- Il n'est pas mort. Tu vois qu'il respire et tu l'entends râler. Je vais maintenant le guérir…

- Mais il a reçu un coup à la tête ! Il y a eu un crime, ici ! Qui l'a frappé…Et le jour de l'agneau ! Judas est terrifié.

- C'est lui », dit Jésus en désignant Samuel, qui s'est jeté dans un coin, pelotonné sur lui-même, plus mourant que le mourant lui-même, râlant de terreur comme l'autre râle dans l'agonie, un pan de son

manteau sur la tête, pour ne pas voir ni être vu. Tous le regardent avec épouvante, à l'exception de sa mère…

« Tu vois à quoi conduit un premier péché ? A cela, Judas ! Il a commencé par être parjure à sa femme, puis à Dieu ; ensuite, il est devenu calomniateur, menteur, blasphémateur, après quoi, il s'est adonné au vin et maintenant, il est homicide. C'est ainsi que l'on devient la possession de Satan, Judas. Gardes-en toujours le souvenir…»

Le bras tendu, Jésus montre Samuel. Il a l'air terrible. Mais ensuite, il regarde la mère qui, appuyée à la fenêtre, secouée par des tremblements, a du mal à rester debout. Elle paraît sur le point de mourir. Jésus dit avec tristesse :

« C'est comme cela, Judas, que les mères sont tuées sans autre arme que celle du crime de leur fils…les pauvres mères !…C'est d'elle que j'ai pitié. J'ai pitié des mères, moi ! Moi, le Fils qui ne verra pas de pitié pour sa Mère…»

Jésus pleure…Judas l'observe avec stupéfaction…

Jésus se penche alors sur le mourant et lui pose une main sur la tête. Il prie. L'homme ouvre les yeux, il paraît un peu ivre, étonné…Mais il revient vite à lui. Il s'assied en appuyant ses poings au sol, regarde Jésus et demande :

« Qui es-tu ?

- Jésus de Nazareth.

- Le Saint ! Pourquoi es-tu auprès de moi ? Où suis-je ? Où sont ma sœur et sa fille ? Qu'est-il arrivé ?

Il cherche à se rappeler.

- Homme, tu me dis saint : tu crois donc que je le suis ?

- Oui, Seigneur. Tu es le Messie du Seigneur.

- Ma parole est donc sacrée pour toi ?

- Oui, Seigneur.

- Alors… Jésus se dresse sur ses pieds, il est imposant : Alors, moi, comme Maître et comme Messie, je t'ordonne de pardonner. Tu es venu ici et tu as été insulté…

- Ah ! Samuel ! Oui ! …La hache ! Je vais de dénoncer…dit-il en se levant.

- Non. Pardonne au nom de Dieu. C'est pour cela que je t'ai guéri. La mère d'Annalia te tient à cœur, parce qu'elle a souffert. Celle de Samuel souffrirait plus encore. Pardonne.»

L'homme tergiverse quelque peu. Il regarde celui qui l'a frappé, avec une rancœur manifeste. Il regarde la mère angoissée. Il regarde Jésus qui le domine…Il n'arrive pas à se décider. Jésus lui ouvre les bras et l'attire sur sa poitrine en disant :

« Par amour pour moi ! »

L'homme s'effondre en larmes…Etre ainsi dans les bras du Messie, sentir son haleine dans ses cheveux et un baiser là où il avait reçu le coup !…Il sanglote tant et plus…

« Oui, n'est-ce-pas ? dit Jésus. Tu pardonnes par amour pour moi. Ah ! Bienheureux les miséricordieux ! Pleure, pleure sur mon cœur. Que toute rancœur sorte avec tes larmes ! Tout nouveau ! Tout pur ! Voilà, comme ça ! Doux, oh doux comme doit l'être un fils de Dieu…»

L'homme lève la tête et dit à travers ses sanglots :

« Oui, oui. Ton amour est si doux ! Elle a raison, Annalia ! Je la comprends maintenant…Femme, ne pleure plus ! Le passé est passé. Personne ne saura rien par ma bouche. Profite de ton fils retrouvé, s'il peut te donner de la joie. Adieu, femme. Je rentre chez moi.»

Et il s'apprête à sortir. Jésus lui dit :

« Je viens avec toi, homme. Adieu, mère, adieu, Abraham, adieu, mes filles.»

Pas un mot pour Samuel qui, se son côté, ne trouve rien à dire. Sa mère lui enlève de la tête le manteau et, par réaction de ce qui s'est passé, elle se jette sur son fils :

« Remercie ton Sauveur, âme dure ! Remercie-le, indigne que tu es !…

- Laisse-le, femme ! Sa parole serait sans valeur. Le vin le rend stupide et son âme est fermée. Prie pour lui…Adieu.»

Il descend l'escalier et rejoint sur la route Judas et l'autre homme. Il se dégage du vieil Abraham qui veut lui baiser les mains et se met à marcher rapidement.

« Tu habites loin ? demande-t-il à l'homme.

- Au pied du mont Moriah.

- Dans ce cas, il nous faut nous séparer.

- Seigneur, tu m'as laissé à mes enfants, à mon épouse, à la vie. Que dois-je faire pour toi ?

- Etre bon, pardonner et te taire. Jamais, pour aucune raison, tu ne dois dire un mot sur ce qui est arrivé. Le promets-tu ?

- Je le jure sur le Temple sacré ! Bien que je souffre de ne pouvoir raconter que tu m'as sauvé…

- Sois juste et moi, je sauverai ton âme. Et cela, tu pourras le dire. Adieu, Homme, que la paix soit avec toi. » L'homme s'agenouille, salue. Ils se séparent.

« Quelle histoire ! Quelle histoire ! répète Judas maintenant qu'ils sont seuls.

- Oui. Horrible. Judas, toi non plus tu ne parleras pas.

- Non, Seigneur, mais pourquoi as-tu voulu que je vienne avec toi ?

- N'es-tu pas content de ma confiance ?

- Si, vraiment ! Mais…

- Je voulais te faire réfléchir en te montrant où peuvent conduire les mensonges, le désir d'argent, l'ivrognerie et les pratiques mortes d'une religion dépourvue de sentiments et de progression spirituelle. Qu'était

le repas symbolique pour Samuel ? Rien ! Une ripaille. Un sacrilège. Et c'est pendant ce repas qu'il est devenu homicide. Beaucoup, à l'avenir, seront comme lui. Avec le goût de l'Agneau sur la langue, non pas de l'agneau né d'une brebis, mais de l'Agneau divin, ils s'en iront vers le crime. Pourquoi cela ? Comment cela ? Tu ne te le demandes pas ? Mais moi, je te le dis quand même : parce qu'ils auront préparé cette heure par beaucoup de précédents, au commencement, par entêtement ensuite. Souviens-toi de cela, Judas.

- Oui, Maître. Et qu'allons-nous dire aux autres ?

- Que quelqu'un était dans un état très grave ? C'est la vérité.»

Et ils tournent rapidement par une route »…

Vision et dictée du 3 février 1946, tome 6, p 119, § 375.

22. Le piège déjoué des pharisiens et les quatre vrais miraculés.

Sommaire

« Jésus se trouve à Béthanie, somptueusement fleurie, dans le jardin de Lazare, en ce beau mois de Nissan…Mais il est rejoint par les foules venues de Jérusalem qui ne veulent pas partir sans l'avoir entendu…Il y en a de toutes les castes et de toutes les conditions, sans oublier des pharisiens de Judée, des membres du Sanhédrin et des femmes voilées, sûrement les romaines qui fréquentent Jésus…

Jésus est à sa place, au milieu des apôtres. Lazare est couché sur sa litière presque à ses pieds… Pour présenter le sujet de son discours, Jésus attire l'attention de l'assistance sur le grand nombre d'oiseaux qui nichent dans le feuillage du jardin et du verger :

« Observez-les : il y en a de toutes les espèces…»

Une comparaison est faite avec la diversité des humains sur terre et Jésus termine par :

…« Beaucoup viendront de l'orient et de l'occident et siègeront avec Abraham et Jacob dans le Royaume des Cieux. Mais les fils de ce royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures.»

- Les fils de Dieu dans les ténèbres ? Tu blasphèmes ! crie l'un des membres du sanhédrin.

- Pas les fils de Dieu, répond Jésus.

- C'est toi-même qui l'as dit ! Tu viens de déclarer : « Les fils de ce royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures.»

- Et je le répète : les fils de ce royaume-ci : du royaume où la chair, le sang, l'avarice, la fraude, la débauche, le crime sont maîtres. Mais ce n'est pas « mon » royaume. Le mien, c'est le Royaume de la lumière. Le vôtre est celui des ténèbres…Le mensonge dirige actuellement le monde des ténèbres et remplit ses enfants au point qu'il n'entre pas en eux le moindre rayon de la lumière divine. Ah ! Que de nouveaux fils viennent prendre la place des fils renégats ! Qu'ils viennent ! Et quelle

que soit leur provenance, Dieu les illuminera et ils régneront dans les siècles des siècles !

- Tu as parlé pour nous insulter ! crient les juifs ennemis.

- J'ai parlé pour dire la vérité.

- Ton pouvoir réside dans ta langue dont tu te sers, tel un nouveau serpent, pour séduire les foules et les dévoyer.

- Mon pouvoir réside dans la puissance qui me vient de mon union avec mon Père.

- Blasphémateur ! crient les prêtres.

- Sauveur ! Toi qui gis à mes pieds, de quoi souffres-tu ?

- Tout enfant, j'ai eu la colonne vertébrale brisée et, depuis trente ans, je suis sur le dos.

- Lève-toi et marche ! Et toi, femme, de quoi souffres-tu ?

- Mes jambes pendent, inertes, depuis que celui qui me porte avec mon mari a vu le jour.

Elle montre un adolescent d'au moins seize ans.

- Toi aussi, lève-toi et loue le Seigneur. Quant à cet enfant, pourquoi ne marche-t-il pas tout seul ?

- Parce qu'il est né idiot, sourd, aveugle, muet. C'est un tas de chair qui respire, répondent ceux qui accompagnent le malheureux.

- Au nom de Dieu, reçois l'intelligence, la parole, la vue et l'ouie. Je le veux ! »

Après avoir accompli le troisième miracle, il se tourne vers ceux qui lui sont hostiles :

« Qu'en dites-vous ?

- Miracles douteux. Pourquoi ne guéris-tu pas ton ami *(Lazare)* et défenseur, alors, si tu peux tout ?

- Parce que ce n'est pas la volonté de Dieu.

- Ha ! Ha ! Bien ! Dieu ! Voilà une excuse commode ! Si nous t'amenions un malade, ou plutôt deux, les guériras-tu ?

- Oui, s'ils le méritent.

- Dans ce cas, attends-nous » Ils s'en vont vivement en ricanant.

- Maître, attention ! Ils te tendent quelque piège ! préviennent plusieurs.

Jésus fait un geste comme pour dire : « Laissez-les faire ! », et il se penche pour caresser des enfants qui ont quitté leurs parents pour s'approcher de lui. Quelques mères les imitent pour lui amener des enfants.

« Bénis nos enfants, toi qui es béni, pour qu'ils soient des amis de la Lumière ! » demandent les mères.

Jésus leur impose les mains. Cela produit un remous important dans la foule…Jésus reprend les apôtres qui essaient de mettre de l'ordre…

« Non ! Ne faites pas cela ! N'empêchez jamais les enfants de venir à moi, ni les parents de me les amener. C'est justement à ces innocents

qu'appartient le Royaume… Ce sont leurs anges qui me les conduisent.»

Jésus se trouve maintenant au centre d'une couronne d'enfants qui le regardent d'un air extasié…Les femmes voilées ont profité de la confusion pour contourner la foule pour venir à l'arrière de Jésus. Les pharisiens et les scribes reviennent avec deux hommes qui paraissent très souffrants. L'un des deux, surtout, gémit sur son brancard, entièrement recouvert de son manteau. L'autre est en apparence moins atteint, mais il est très malade car il est décharné et haletant.

« Voici nos amis, guéris-les ! Ils sont vraiment mal en point, celui-ci surtout ! » disent-ils en montrant l'homme qui gémit.»

Jésus baisse les yeux sur les malades, puis il les relève sur les juifs. Il darde sur ses ennemis un regard terrible. Bien droit, derrière la haie des enfants qui ne lui arrivent qu'au-dessous de la ceinture, il semble se lever d'un buisson de pureté pour être le Vengeur, comme si c'était de cette pureté qu'il tirait sa force. Il ouvre les bras et s'écrie :

« Menteurs ! Cet homme n'est pas malade ! C'est moi qui vous l'assure. Découvrez-le ! Sinon il sera réellement mort dans un instant à cause de l'escroquerie que vous avez essayé de faire contre Dieu.»

L'homme bondit hors du brancard :

« Non, non ! Ne me frappe pas ! Et vous, maudits, reprenez votre argent ! »

Et, jetant une bourse aux pieds des pharisiens, il s'enfuit à toutes jambes…

La foule murmure, rit, siffle, applaudit…

L'autre malade intervient :

« Et moi, Seigneur ? J'ai été tiré de force de mon lit et, depuis ce matin, je subis cette violence…Mais je ne savais pas que j'étais aux mains de tes ennemis…

- Toi, mon pauvre fils, sois guéri et béni ! »

Et il lui impose les mains en fendant la haie vivante des enfants. L'homme soulève un instant la couverture étendue sur son corps, il se regarde…Puis il se dresse debout, Ainsi, il apparaît nu des cuisses jusqu'aux pieds. Et il crie, à en perdre la voix :

« Mon pied ! Mon pied ! Mais qui es-tu pour rendre les membres perdus ? »

Puis il tombe aux pieds de Jésus, se relève, saute en équilibre sur le lit et s'écrie :

« Le mal me rongeait les os. Le médecin m'avait arraché les orteils, brûlé la chair, il m'avait entaillé jusqu'à l'os du genou. Regardez ! Regardez les marques. Et je serai mort tout de même. Et maintenant…Tout est guéri ! Mon pied ! Mon pied est reconstitué !…Je ne souffre plus ! Je me sens plein de force, de bien-être…Ma poitrine est dégagée !…Mon cœur va bien !…Oh, Maman ! Maman ! Je viens t'apporter la joie ! »

Il s'apprêtait à partir en courant quand la reconnaissance l'arrête. Il revient vers Jésus et baise tant et plus ses pieds bénis jusqu'au moment où Jésus lui dit en caressant ses cheveux :

« Va ! Va trouver ta mère et sois bon.»

Puis il regarde ses ennemis anéantis et dit d'une voix de tonnerre :

« Et maintenant ? Que devrais-je vous faire ? Que devrais-je faire, ô foules, après ce jugement de Dieu ? »

La foule hurle :

« Qu'on lapide ceux qui offensent Dieu ! A mort ! ça suffit, les pièges tendus au Saint ! Soyez maudits ! »

Ils se saisissent de mottes de terre, de branches, de petits cailloux, tout près de commencer la lapidation.

Jésus les arrête :

« Voilà la parole de la foule, voilà sa réponse. La mienne est différente. Moi, je dis : allez-vous-en ! Je ne vais pas me souiller en vous frappant. Que le Très-haut se charge de vous. C'est lui, ma défense contre les impies.»

Les coupables, au lieu de se taire malgré la peur qu'ils ont de la plèbe, continuent à offenser le Maître et, écumant de colère, ils crient :

« Nous sommes juifs et puissants ! Nous t'ordonnons de t'en aller. Nous t'interdisons d'enseigner. Nous te chassons. Hors d'ici ! Nous en avons assez de toi ! Le pouvoir est entre nos mains et nous nous en servons et nous le ferons encore plus, espèce de maudit, d'usurpateur, de… »

Une romaine voilée, qui n'est autre que Claudia, *(la femme de Ponce Pilate)* intervient pour calmer ces contestataires qui se retirent.

« Désormais, il vont nous haïr…

- C'est un honneur pour nous d'être haïs.

- Que Dieu fortifie ceux qui vacillent et bénisse les forts. Je vous bénis au nom du Seigneur.»

Puis Jésus fait ses adieux à Lazare et à ses sœurs, à Maximin, aux femmes disciples et il se met en marche »…

Vision et dictée du 6 février 1946, tome 6, p 146, § 378.

22. Les miracles de Jésus et des apôtres près du village de Salomon.

Sommaire

Jésus donne ses instructions pour la journée du 5 avril 29, notamment à Ananias, le vieil homme devenu disciple :

« Viens. Tu resteras avec moi, avec Barthélemy et mon frère Jude. Quant à vous, marchez deux par deux, comme on l'a dit. Soyez de retour avant sexte. Allez et que la paix soit avec vous.»

Ils se séparent, les uns partant vers le fleuve, les autres vers les campagnes. Jésus les laisse partir puis, le dernier, il se met en route, traverse lentement le village…

… Arrivé à la dernière maison, Jésus se dirige vers un carrefour, où passent des caravanes, reliant les villes de Décapole et de Pérée.

« Allons-y et prêchons »…

… Un homme arrête son âne et ceux de sa famille ; il en descend et va vers Jésus.

« Que Dieu soit avec toi, Rabbi ! Je suis Arbel. Je t'ai entendu cet automne. Voici mon épouse et sa sœur veuve et encore ma mère…et voici tous nos enfants. Ta bénédiction, Maître ! J'ai appris que tu as parlé au gué. Mais je suis arrivé le soir…Tu n'auras pas une parole pour nous ?

- La Parole ne se refuse jamais. Mais attends quelques minutes parce que d'autres vont arriver…»

En effet, les habitants du village rejoignent tout doucement la bifurcation. D'autres reviennent sur leur pas, d'autres encore, intrigués, s'arrêtent et descendent de leurs montures ou même restent en selle. Il se forme un petit auditoire qui ne cesse d'augmenter. Jude revient aussi avec le vieillard en compagnie de deux malades et de personnes en bonne santé.

Jésus commence à parler.

Il se sert d'une très belle parabole, conçue à partir de la vision du carrefour de route où il se trouve :

…« Les carrefours que l'homme rencontre sur les chemins de sa vie sont bien nombreux et les carrefours surnaturels encore plus que les matériels ? Chaque jour, la conscience se trouve en face de bifurcations ou de carrefours entre le bien et le mal. Et il lui faut choisir avec soin pour ne pas se tromper…».

Jésus termine cette longue parabole en disant :

« La parabole est finie. Tout homme est à un perpétuel carrefour. Bienheureux ceux qui se montrent fermes et généreux dans la volonté de suivre les chemins du bien. Que Dieu soit avec eux et que Dieu touche et convertisse ceux qui ne le sont pas et les amène à l'être. Allez en paix.

- Et les malades ?

- Qu'a donc cette femme ?

- Des fièvres malignes qui lui tordent les os. Elle est allée jusqu'aux eaux miraculeuses de la Grande Mer mais sans nul soulagement.»

Jésus se penche sur la malade et lui demande :

- Qui crois-tu que je suis ?

- Celui que je cherchais : le Messie de Dieu. Aie pitié de moi qui t'ai tant cherché !

- Que ta foi te donne la santé des membres comme celle du cœur. Et toi, homme ? »

L'homme ne répond pas. La femme qui l'accompagne parle pour lui :

« Un cancer lui ronge la langue. Il ne peut parler et il meurt de faim. En effet, l'homme est un vrai squelette.

- As-tu la foi qui peut guérir ? De la tête, l'homme fait signe que oui.

- Ouvre la bouche » ordonne Jésus. Il approche son visage de l'horrible bouche rongée par le cancer, souffle dedans et dit :

« Je veux ! » Un moment d'attente puis deux cris :

Mes os redevenus sains ! Marie, je suis guérie ! Regardez ! Regardez ma bouche ! Hosanna ! Hosanna ! »

Il veut se lever mais il vacille à cause de sa faiblesse.

« Donnez-lui à manger, ordonne Jésus, qui fait mine de se retirer.

- Ne t'en va pas ! D'autres malades vont arriver ! D'autres reviendront sur leurs pas…Pour eux, pour eux aussi ! crie la foule.

- Chaque matin, de l'aurore à sexte, je viendrai ici. Que quelques hommes de bonne volonté s'occupent de rassembler les pèlerins.

- Moi, moi, Seigneur ! disent plusieurs.

- Que Dieu vous bénisse pour cela.»

Et Jésus retourne vers le village alors que les petits groupes des disciples arrivent.

« Mais où sont Pierre et Judas ? demande Jésus.

- Ils sont allés à la ville voisine avec beaucoup d'argent. Ils font des achats…

- Oui. Judas a accompli un miracle et il est en fête, précise en souriant Simon le Zélote.

- André aussi et il a une brebis en souvenir. Il a guéri la jambe cassée d'un berger qui l'a récompensé de cette manière. Nous la donnerons au père. Le lait fait du bien aux vieillards…» dit Jean en caressant Ananias, radieux.

Ils rentrent et préparent un peu de nourriture, pendant que les deux manquants arrivent chargés comme des ânes avec des provisions qu'ils se mettent à décharger.

« Douze lits et douze nattes…Quelques nappes…ici, les graines…là, les colombes et puis l'argent. Et demain, beaucoup de monde. Ouf ! Quelle chaleur ! Mais maintenant tout va bien. Qu'est-ce que tu as fait, Maître ?… »

Et pendant que Jésus fait son récit, ils s'asseyent à table, heureux. »

Vision et dictée du 16 février 1946, tome 6, p 199, § 385.

24. Le fils lépreux Elisée d'Engaddi près de la Mer Morte.

Sommaire

En ce début d'avril 29, le groupe a longé la Mer Morte et atteint la ville Engaddi qui a fait un grand accueil à Jésus qui en repart après deux jours.

« Ils doivent anticiper leur départ…La ville est encore endormie mais quelques personnes accompagnent le Maître. Ce sont les hommes des maisons où logeaient Jésus et les apôtres et plusieurs autres habitants qui se sont unis à eux. Le chef de la synagogue, Abraham, marche à côté de lui. Ils se dirigent vers la route haute qui mène à Massada, plus au sud…

« Abraham, la route passe plus bas. Pourquoi continues-tu à monter ? Tu allonges la route en prenant ce sentier impraticable ! lui reproche un habitant d'Engaddi.

- Parce que je dois montrer quelque chose au Messie et lui demander une autre faveur, en plus des grands bienfaits qu'il a accompli pour nous. Mais si vous êtes fatigués, rentrez chez vous ou attendez-moi ici. J'irai tout seul, dit le vieillard qui marche péniblement, en haletant, sur ce sentier difficile et abrupt.

- Oh non ! Nous venons avec toi. Mais ta fatigue nous fait de la peine. Tu es tout essoufflé…

- Ce n'est pas le sentier, non !…C'est autre chose : une épée qui se retourne dans mon cœur…une espérance qui le gonfle. Venez, mes enfants, et vous saurez quelle immense souffrance il y avait dans le cœur de celui qui vous consolait de toutes vos douleurs !…

Je vous ai appris à croire au Messie…Vous souvenez-vous comme je parlais le lui avec assurance ? Vous objectiez : « Mais le massacre d'Hérode ? » Eh oui ! C'était une grande épine dans mon cœur. Mais je m'attachais de tout mon cœur à l'espérance…Je disais : « Si Dieu a envoyé l'étoile à ces trois hommes qui n'étaient même pas du peuple d'Israël, pour les inviter à adorer le Messie enfant, s'il les a guidés par elle vers la pauvre maison qu'ignoraient les rabbins d'Israël, les princes des prêtres et les scribes, s'il les a avertis par un songe de ne pas repasser chez Hérode, n'aura-t-il pas, pour sauver l'Enfant, déployé une puissance encore plus grande et averti son père et sa Mère de s'enfuir, pour mettre en lieu sûr l'espérance de Dieu et de l'homme ?

Et la foi dans son salut grandissait, vainement attaquée par le doute humain et les paroles des autres. Et quand, la plus grande douleur que puisse connaître un père s'est emparée de moi, quand j'ai dû conduire à son tombeau un être vivant et lui dire : « Reste ici tant que durera ta vie…», je me suis accroché encore davantage à la foi en Dieu, jusqu'à me dire, pour mon fils lépreux : « Inclinons la tête sous la volonté du Seigneur et croyons en son Messie ».

Et chaque mois, à chaque nouvelle lune, je venais ici en cachette, chargé de nourriture, de vêtements, d'amour…que je devais déposer loin de mon enfant, parce que je devais retourner auprès de vous, auprès de mon épouse aveugle et qui a perdu la tête à cause de cette terrible souffrance…rentrer à la maison où il n'y avait plus d'enfant…revenir à ma synagogue et y parler de Dieu, ses grandeurs…de ses beautés répandues dans la création…et moi, j'avais dans les yeux la vue de mon garçon rongé par le mal…je ne pouvais même pas le défendre quand j'entendais des médisances offensantes

pour lui qui le présentaient comme un ingrat, comme un criminel enfui de la maison…et chaque mois, en faisant ce pèlerinage d'un père au tombeau de son fils vivant, je lui répétais, pour soutenir son cœur : « Le Messie existe. Il viendra. Il te guérira.»

L'an dernier, au moment de la Pâque à Jérusalem, je t'ai cherché dans le court laps de temps pendant lequel j'étais loin de mon épouse aveugle. Alors on m'a dit : « Il existe vraiment. Il était là hier. Il a même guéri des lépreux. Il fait le tour de la Palestine, en guérissant, en consolant, en instruisant. » Ah ! Je suis revenu si vite que je ressemblais à un jeune homme en route pour ses noces ! Je ne me suis même pas arrêté à Engaddi, je suis venu directement ici et j'ai appelé mon enfant, mon garçon, ma race qui meurt, pour lui dire : « Il va venir ! ».

Seigneur…Tu as fait toute sorte de bien dans notre ville. Tu pars sans y laisser aucun malade…Tu as béni jusqu'aux arbres et aux animaux…Et tu ne voudrais pas…Tu as déjà guéri mon épouse…N'aurais-tu pas pitié du fruit de mes entrailles ?…Un fils pour sa mère ! Rends un fils à sa mère, toi, le Fils parfait de la Mère de toute grâce ! Au nom de ta Mère, aie pitié de moi, de nous …! »

Tout le monde pleure avec le vieillard dont les paroles étaient émouvantes et déchirantes. Jésus le prend dans ses bras pendant qu'il sanglote :

« Ne pleure plus ! Allons trouver ton Elisée. Ta foi, ta justice, ton espérance méritent cela et davantage. Ne pleure pas, père ! Et ne nous attardons pas plus longtemps avant de délivrer de l'horreur cette créature de Dieu…»

Ils montent encore par un sentier étroit et difficile. Une caverne à l'ouverture étroite presque cachée apparaît.

« C'est là que se trouve Elisée, depuis des années…dans l'attente de la mort ou de la grâce de Dieu…dit le vieil homme en montrant la caverne.

- Hèle ton enfant, encourage-le. Qu'il n'ait pas peur mais qu'il ait foi.
- Elisée ! Elisée ! Mon fils !

- Il est peut-être mort ? disent certains.

- Non ! Mort, maintenant, non ! Au terme de la torture ! Sans une joie, non !

- Ne pleure pas. Appelle encore.
- Elisée ! Pourquoi ne réponds-tu pas ?

- Père ! Mon père ! Pourquoi viens-tu en dehors du temps habituel ? Peut-être que ma mère est morte et que tu viens pour… »

La voix, d'abord lointaine, s'est rapprochée et un spectre écarte les branches qui ferment l'entrée, un spectre horrible, un squelette, à moitié nu, rongé par la lèpre…

« Encourage-le ! Dis-lui que le Sauveur est ici ! demande Jésus. Mais l'homme n'a plus de force. Alors c'est Jésus qui parle :

- Fils d'Abraham et du Père des cieux, écoute. Il s'accomplit ce que ton juste père te prophétisait. Le Sauveur est ici…Viens sans peur ! Avance jusqu'à la crevasse. Je m'approcherai moi aussi, je te toucherai et tu seras purifié. Viens sans peur vers le Seigneur qui t'aime ! »

Les branches s'écartent de nouveau et le lépreux, apeuré, regarde au dehors. Il observe Jésus, il examine les autres et en particulier son vieux père qui, comme fasciné, suit Jésus, les bras tendus. Rassuré, il avance en boitant fortement à cause des plaies de ses pieds…il tend les bras aux mains rongées comme sa chair pourrie, tombant en lambeaux…Jésus se penche sur la crevasse, touche de l'extrémité des doigts l'extrémité des doigts lépreux et dit :

« Je veux ! »

Il l'accompagne d'un sourire indescriptible. Il répète « Je veux » deux autres fois. Il prie. Puis il se détache, recule d'un pas et dit en ouvrant les bras :

« Quand tu seras purifié, prêche le Seigneur car c'est à lui que tu appartiens. Rappelle-toi que Dieu t'a aimé parce que tu as été un bon Israélite et un bon fils. Prends une épouse, aie des enfants et fais-les grandir pour le Seigneur…Sois bienheureux ! »

Il s'écarte. Le premier cri est celui du vieillard, agenouillé derrière Jésus.

« Mon fils ! Mon enfant ! Te voilà tel que tu étais à vingt ans ! Beau comme à cette époque ! En bonne santé comme alors ! Oh ! Plus beau qu'alors !…Ah ! Une branche, quelque chose pour arriver jusqu'à toi ! »

Il est sur le point de s'élancer mais Jésus le retient :

« Non que la joie ne te fasse pas violer la Loi. Il faut d'abord qu'il se purifie ! Regarde-le ! Embrasse-le avec les yeux et le cœur,… soit heureux »

En fait, c'est un miracle complet. Ce n'est pas seulement une guérison, mais la reconstitution de ce que le mal avait détruit, et l'homme, d'environ quarante ans, est intact comme s'il n'avait jamais rien eu. Il reste seulement une grande maigreur qui lui donne un aspect ascétique d'une beauté peu commune et surnaturelle. Et il agite les bras, s'agenouille, bénit…ne sait que faire pour dire à Jésus qu'il le remercie…

« Allons ! Vous les habitants d'Engaddi, restez avec votre chef de synagogue. Nous, nous continuons vers Massada…Je connais bien le chemin…Abraham, viens que je te donne le baiser d'adieu. Que le Seigneur soit toujours avec toi comme il l'a été jusqu'à présent et aussi avec ta famille et ta bonne ville.

- Tu ne reviendras plus, Seigneur ? Pour voir ma maison heureuse ?

- Non. Mon chemin va arriver à sa destination. Mais, au Ciel, toi et les tiens vous serez avec moi. Aimez-vous et faites grandir vos enfants dans la foi au Messie…Adieu à tous. Paix et bénédiction à tous ceux qui sont présents et à leurs familles…Venez, vous, mes apôtres…»

Et Jésus se met en tête de la petite troupe…Il ne reste sur le plateau que le père et le fils, assis au bord de la crevasse, se contemplant l'un l'autre. Et par derrière, en groupe, avec des murmures admiratifs, les habitants d'Engaddi… Ils attendent l'aube pour retourner en ville avec la nouvelle de cette prodigieuse guérison. »

Vision et dictée du 23 février 1946, tome 6, p236, § 391.

25. Le deux femmes blessées réconciliées.

Sommaire

Jésus est descendu jusqu'au sud de la Mer morte, mais la ville de Massada refuse de l'accueillir. Après avoir marché toute une nuit en remontant au nord sur près de 25 kilomètres, le groupe atteint Kérioth, la ville natale de Judas où il va s'établir jusqu'au prochain sabbat du 21 avril chez la mère de l'apôtre. Jésus prêche dans la synagogue en exhortant les habitants de rester fidèle hors des rêves d'un royaume terrestre impossible. Avant de quitter Kérioth, Jésus réconcilie Marie, la mère de Judas, avec Anne, la mère de l'ancienne fiancée de Judas, laquelle se laisse mourir après son abandon par Judas.

« Après le repas de midi, les apôtres se sont dispersés pour se reposer avant de reprendre la route dans la soirée. Marie de Simon *(la mère de Judas)* propose à Jésus :

« Seigneur, tu ne viendrais pas avec moi, avec moi seule, chez une mère malheureuse ? C'est ce que je désire plus que tout.

- Oui, femme. Je désire moi aussi rester avec toi, seuls en ces dernières heures. Allons-y. »

Ils prennent des chemins à travers les près, parmi les pommiers…Il fait encore chaud :

« Je suis désolée de te faire marcher par cette canicule…Sais-tu où nous nous rendons ?

- Non, femme.

- Nous allons chez celle qui devait être la belle-mère de Judas…Marie soupire douloureusement. Elle le devait…Elle ne l'est pas et ne le sera jamais, car Judas a abandonné la jeune fille qui est morte de chagrin…Sa mère éprouve du ressentiment contre mon fils et moi. Elle ne cesse de nous maudire…Je voudrais que tu lui parles…Tu peux la convaincre…lui dire que cela a été une grâce que ces noces n'aient pas eu lieu…lui faire savoir que je n'y suis pour rien…lui conseiller de mourir sans rancœur…car elle dépérit lentement, l'âme étranglée. Je voudrais que la paix s'établisse entre nous…car moi, j'en ai souffert, je suis honteuse de ce qui est arrivé alors qu'une amitié me liait à cette compagne.

- N'aie pas d'inquiétude. Ta demande est juste et je me charge de cette démarche.»

…Ils tournent sur un sentier peu avant le village et arrivent à une maison basse au milieu des champs.

« Voilà ! Mon cœur frémit maintenant que je suis ici. Elle ne voudra pas me voir…elle va me chasser…elle sera fâchée et son pauvre cœur souffrira davantage…
- J'y vais seul. Reste ici jusqu'à ce que je t'appelle et prie pour m'aider.»

Jésus s'avance jusqu'à la porte…Une femme le questionne :

« Que veux-tu ? Qui es-tu ?

- Je viens apporter quelque réconfort à ta maîtresse. Conduis-moi à elle.

- Un médecin ? Inutile ! Il n'y a plus d'espoir, son cœur meurt.

- Son âme aussi doit être soignée. Je suis le Rabbi.

- C'est tout aussi inutile à ce titre. Elle ne se repose pas sur l'Eternel et ne veut pas entendre de sermons. Laisse-la tranquille.

- C'est parce qu'elle est dans cet état que je suis venu. Laisse-moi passer et elle sera moins malheureuse dans ses derniers jours.

- Entre ! » dit la femme en haussant les épaules…

Jésus s'approche du lit lentement. Il essuie avec bonté la sueur de la malade, l'aère avec un éventail de palmier…puis s'assied…Haletant sur son lit, la malade est jaune, enflée, appuyée à de nombreux oreillers.

« Tu es beau et tu es bon. Qui es-tu, Rabbi ? …

- Je suis Jésus de Nazareth !

- Toi ?…Chez moi ? Pourquoi ?

- Parce que je t'aime. J'ai une Mère, moi aussi : en toute mère, je vois la mienne et dans les larmes des mères, je vois celles de ma Mère.

- Pourquoi ? Ta Mère pleure ? Elle a perdu un enfant ?

- Pas encore…Je suis son Fils unique et je vis toujours. Mais elle pleure déjà parce qu'elle sait que je dois mourir.

- Ah ! La malheureuse !…Comment ta Mère peut-elle savoir que tu dois mourir ?

- Parce que je suis le Fils de l'Homme, prédit par les prophètes,…le Messie…le Sauveur, le Rédempteur. Une horrible mort m'attend…Ma mère y assistera. Par ma mort, j'ouvrirai à ta Jeanne les portes du Paradis…

- Aimer quand les hommes nous ont appris à haïr, quand Dieu a cessé de nous aimer en manquant de pitié envers nous, c'est difficile…

- Moi, je suis ici pour t'annoncer les promesses célestes…Tu pleures à cause de l'annulation des noces en accusant d'assassinat un homme et de complicité sa mère. C'est une grâce du Ciel que Jeanne ne soit pas l'épouse de Judas.

- Ne me parle pas de lui !

- Si : pour te dire que tu dois remercier le Seigneur et que tu le feras dans quelques mois. Que sera la douleur de la mère de celui qui trahira le Fils de Dieu ? La souffrance de cette mère n'est-elle pas plus grande que la tienne ?…Sa mère est innocente. Elle t'aime et elle

voudrait que tu l'aimes en retour…Anne, vous êtes deux mères malheureuses…

- Seigneur,…l'aimer…cela veut dire lui pardonner…Ma fille est morte ! Judas a causé sa mort pour chercher une plus grosse dot. Sa mère l'a approuvé…

- D'ici peu, tu aurais vu Jeanne mourir de chagrin car Judas périra de mort violente.

- Que dis-tu ? Oh ! Malheureuse Marie ! Quand ? Comment ? Où ?

- Bientôt. Et d'une manière horrible. Anne ! Tu es mère ! Redeviens l'amie de Marie ! Que la souffrance vous unisse comme la joie devait vous lier.

- Il me semble ensevelir de nouveau ma fille, la tuer, moi aussi…et je l'ai maudite, elle et le fruit de ses entrailles !

- Et moi, je t'en absous. Et plus tu l'aimeras, plus le Ciel t'absoudra.

- Et puis, si je suis son amie, je rencontrerai Judas, c'est impossible !

- Tu ne le verras plus…Il pense devenir l'un de mes ministres, mais au lieu de cela c'est la mort qui l'attend. Quant à toi, tu n'en diras rien, jamais.

- Non, Seigneur. Je le jure au nom de ma Jeanne.

- Je veux une autre promesse, une grande, une sainte promesse : Quand Marie n'aura plus de fils et que le monde la couvrira de mépris, toi seule, tu lui ouvriras ta maison et ton cœur. M'en fais-tu le serment car ta fille Jeanne l'aurait fait, car Marie était toujours pour elle la mère de celui qu'elle aimait toujours.

- Oui.

- Que Dieu te bénisse, femme, et qu'il te donne la santé…Viens, allons à la rencontre de Marie.

- Mais…Seigneur…Je ne peux pas marcher ! J'ai les jambes enflées et inertes. Tu vois ? Je suis ici, habillée mais je ne suis qu'un tronc.

- Tu l'étais. Viens ! »

Jésus lui tend la main pour l'inviter. La femme, les yeux dans les yeux de Jésus, bouge ses jambes, les sort du lit, se lève, marche…Elle paraît fascinée. Elle ne se rend même pas compte de la guérison survenue. Elle sort de la maison et court, les bras tendus, vers Marie humiliée. La servante pousse un cri de joie effrayée…

Pendant le retour à la maison, après l'adieu de paix, Marie remercie Jésus et lui demande :

« Quand viendras-tu accorder d'autres bienfaits ?

- Plus jamais, femme. Je l'ai déjà annoncé aux habitants. Mais mon cœur sera toujours avec toi…Tu me verras pour toujours dans mon royaume.

- Alors tu penses que ton humble servante y entrera ?

- Je vois déjà ta place dans la troupe des martyrs et des corédempteurs. La Seigneur sera ton éternelle récompense…»

Et ils refont le trajet vers la maison où les apôtres attendent.»

Très émue des révélations douloureuses et secrètes qui lui ont été faites, Anne a accepté la réconciliation et du même coup, elle est guérie de sa maladie.
Vision et dictée du 28 février 1946, tome 6, p 258, § 393.

26. La multiplication des gerbes de blé.

Sommaire

La scène se déroule en mai de l'an 29 vers Lidda, ville située à l'ouest de Jérusalem, à une vingtaine de kilomètres de la mer Méditerranée. Dans cette plaine fertile, se trouve la propriété agricole de Joseph d'Arimathie, membre du Sanhédrin, mais favorable à Jésus.

« On est en pleine moisson, précoce cette année, dans le domaine que Joseph possède dans la plaine, du côté de la mer. Avant la moisson, ce devait être une autre petite mer d'épis, tant il est étendu. Les quatre aires de la large maison de campagne sont remplies de quantité de gerbes, disposées en faisceaux…De nombreux chars amènent ce trésor agricole dans les cours où une foule d'hommes les déchargent. Joseph va d'une aire à l'autre et veille à ce que tout soit bien fait. Un paysan, du haut d'un tas de gerbes amoncelées sur un char, annonce :

« Nous avons fini, maître. Tout le grain est sur les aires. C'est le dernier char du dernier champ.

- C'est bien. Décharge tout, dételle les bœufs puis conduit-les aux abreuvoirs et aux étables. Ils ont bien travaillé et méritent leur repos. Vous aussi, vous avez bien travaillé et vous méritez votre repos. Mais la dernière fatigue sera légère car, pour les bons cœurs, la joie d'autrui est un réconfort. Nous allons maintenant faire venir les enfants de Dieu pour leur transmettre le don du Père. Abraham, va les appeler » dit ensuite Joseph, s'adressant à un patriarche qui ne travaille pas mais qui surveille.

Il s'éloigne vers une construction vaste semblable à un hangar. Il y entre et en ressort suivi d'une foule hétérogène de tout âge…et de toutes misères…Il y a des êtres efflanqués, des estropiés, des aveugles, des manchots…Il y a beaucoup de veuves entourées de nombreux orphelins…Ils ont cet air particulier des pauvres qui se rendent là où ils vont recevoir des bienfaits…

Les enfants écarquillent les yeux devant les tas de gerbes plus hauts que la maison et les montrent à leurs mères. Tous manifestent leur joie face aux bienfaits attendus…

Face à tous ces malheureux, Joseph se met à parcourir les rangs, appelant les gens un par un, leur demandant combien ils sont par famille, de quand date leur veuvage, leur maladie ou le reste…et il prend note. Et pour chaque cas, il enjoint aux paysans serviteurs :

« Donnes-en dix…Donnes-en trente…

- Donnes-en soixante, dit-il après avoir entendu un vieillard à moitié aveugle qui vient à lui avec dix-sept petits enfants, tous au-dessous de

douze ans, dont les parents étaient morts, l'un pendant la moisson de l'année précédente, l'autre en enfantant…

- Et, ajoute le vieillard, l'époux de ma fille s'est consolé en se remariant au bout d'un an. Il m'a laissé ses cinq fils en me disant qu'il allait s'en occuper. Mais je n'ai jamais reçu d'argent ! Maintenant, ma femme est morte et je suis seul…avec eux.

- Donnez-en soixante au vieux père. Et toi, père, reste pour que je te remette des vêtements pour les petits.»

Le serviteur fait remarquer que, s'il offre soixante chaque fois, il n'y aura pas assez de grain pour tout le monde.

« Et où est ta foi ? Est-ce donc pour moi que j'entasse les gerbes et que je les distribue ? Non, mais pour les enfants les plus chers au Seigneur. Il pourvoira lui-même à ce qu'il y en ait assez pour tous, répond Joseph au serviteur.

- Oui, maître. Toutefois, le nombre, c'est le nombre.

- Mais la foi, c'est la foi. D'ailleurs, pour te montrer qu'elle peut tout, j'ordonne de doubler la mesure déjà accordée aux premiers. Que celui qui en a eu dix en reçoive dix autres, que celui qui en a eu vingt, en reçoivent vingt autres et qu'on en remette cent vingt au vieillard. Allez, faites ! »

Les serviteurs haussent les épaules et s'exécutent. La distribution se poursuit donc, au milieu de l'étonnement joyeux des bénéficiaires qui se voient accorder une mesure dépassant leurs plus folles espérances. Joseph en sourit…Il demande qu'on mette de côté deux malades pour les faire bénéficier d'autres secours. Les tas, qui étaient plus hauts que la maison, sont maintenant très bas, presque au ras du sol. Mais tous ont eu leur part et abondamment. Joseph demande :

« Combien de gerbes reste-t-il encore ?

- Cent douze, maître, disent les serviteurs après les avoir comptées.

- Vous en prendrez cinquante. Vous les emporterez pour la semence car elle est sainte. Que le reste soit distribué aux chefs de famille présents en raison d'une gerbe par tête. Ils sont exactement soixante-deux. »

Les serviteurs obéissent… Maintenant il y a par terre sur les aires soixante-deux tas de tailles différentes. Leurs propriétaires s'affairent à les lier et à les charger sur des carrioles rudimentaires ou sur des ânes.

Le vieil Abraham s'avance vers le maître avec les paysans serviteurs.

« Eh bien, vous avez vu ? Il y en a eu pour tous et il en restait !

- Mais, maître, il y a là un mystère ! Nos champs ne peuvent pas avoir produit le nombre de gerbes que tu as réparties. Je suis né ici, et j'ai soixante-dix-huit ans. Je fais la moisson depuis soixante-six ans. Alors je m'y connais ! Mon fils avait raison. Sans un mystère, nous n'aurions pas pu en distribuer autant !…

- Mais nous l'avons bien fait, Abraham. Tu étais à côté de moi. Les gerbes ont été apportées par les serviteurs. Il n'y a pas de sortilège,

c'est la réalité. On peut encore les compter. Elles sont encore là, bien que séparées en tant de lots.

- Oui, maître. Mais…il est impossible que les champs en aient produit autant !

- Et la foi, mes enfants ? Qu'en faites-vous ? Le Seigneur pouvait-il démentir son serviteur qui promettait en son nom et pour une fin qui était sainte ?

- Alors, tu as fait un miracle ?! disent les serviteurs déjà prêts à chanter ses louanges.

- Je ne suis pas un homme à faire des miracles, moi. Je suis un pauvre homme. C'est le Seigneur qui est intervenu. Il a lu dans mon cœur et y a vu deux désirs : le premier était de vous amener à ma propre foi. Le second était de faire un don considérable à mes frères malheureux. Dieu a consenti à mes désirs…et il a agi…Qu'il en soit béni ! dit Joseph en s'inclinant respectueusement.

- Et son serviteur avec lui, dit Jésus qui jusqu'alors était resté caché au coin de la maisonnette entourée d'une haie et d'un four et qui maintenant apparaît ouvertement sur l'aire où se trouve Joseph.

- Mon Maître et mon Seigneur ! s'écrie Joseph en tombant à genoux pour vénérer Jésus.

- Paix à toi ! Je suis venu te bénir au nom du Père, pour récompenser ta charité et ta foi. Je suis ton hôte ce soir. Acceptes-tu ?

- Maître ! Tu me le demandes ? Seulement…je ne pourrai te faire honneur ici, au milieu des serviteurs, dans ma maison de campagne…Ce serait une bien pauvre hospitalité…» Il juge cette situation désastreuse…

« Je souris de tes tracas inutiles. Mais, Joseph, que cherches-tu ? Ce dont tu disposes ?

- Ce dont je dispose ? Je n'ai rien ici.

- Ah ! Comme tu es homme maintenant ! Pourquoi n'es-tu plus le Joseph spirituel d'il y a un instant, quand tu parlais en sage, quand tu promettais avec assurance en raison de ta foi et pour donner la foi ?

- Tu as entendu ?

- J'ai entendu et vu, Joseph, derrière cette haie de lauriers. Tu n'as pas de majordomes ni de domestiques qualifiés ? Mais là où la charité s'exerce, Dieu est là et quand Dieu est présent, ses anges le sont aussi…Mais quelle nourriture veux-tu me donner et quelle boisson plus recherchée que l'amour que tu as montré pour eux et que celui que tu as pour moi ?…Allons, Joseph ! Même si Hérode se convertissait et m'ouvrait ses appartements pour me recevoir et si, avec lui, les chefs de toutes les castes étaient présents pour m'honorer, je n'aurais pas une cour plus choisie que celle-là, à laquelle je veux faire un cadeau en m'adressant à eux. Dis-leur de se réunir. Pour nous, il y aura toujours du pain…Il vaut mieux qu'ils écoutent ma parole plutôt que de courir ici et là, affairés en pauvres soins.»

Les gens s'entassent, empressés, étonnés et Jésus leur parle en commençant par :

« Vous avez déjà appris ici que la foi peut multiplier le grain quand ce désir est suscité par l'amour. Mais ne bornez pas votre foi aux besoins matériels. Dieu a créé le premier grain de froment et, dès lors, il est devenu épi pour procurer du pain aux hommes…» Il continue en adressant cette question à tous : « Avez-vous cette foi en Dieu ? »…

- Oui, Seigneur. Apprends-nous là où il est et nous le prierons d'augmenter notre foi pour être heureux ainsi.

- Si vous aviez la foi grosse comme un grain de moutarde et si vous la gardiez dans votre cœur, vous pourriez tous dire à ce mûrier puissant qui ombrage le puits de Joseph : « Déracine-toi et transplante-toi dans les flots de la mer.»

- Mais le Messie, où est-il ? Nous l'attendions pour être guéris. Les disciples ne nous ont pas guéris mais ils nous ont dit : « Lui le peut.» Nous, nous voudrions guérir pour travailler, disent les hommes malades ou handicapés.

- Croyez-vous que le Messie puisse ? demande Jésus en faisant signe à Joseph de ne pas dire que le messie, c'est lui.

- Nous le croyons. Il est le Fils de Dieu. Il peut tout.

- Oui. Il peut tout…et il veut tout ! » s'écrie Jésus.

Il étend avec autorité son bras droit, l'abaisse comme pour jurer et achève par un cri puissant :

« Et qu'il en soit ainsi, pour la gloire de Dieu ! »

Il est sur le point de partir vers la maison. Mais les guéris, une vingtaine, crient, accourent et l'enserrent dans un enchevêtrement de bras tendus pour le toucher, le bénir, chercher ses mains, ses vêtements, lui donner un baiser, le caresser. Ils l'isolent de Joseph, de tout le monde…Et Jésus sourit, caresse, bénit…Il se dégage lentement et encore poursuivi, rentre à l'intérieur de la maison, tandis que les hosannas s'élèvent dans le ciel crépusculaire.»

Vision et dictée du 31 mars 1946, tome 6, p 353, § 408.

27. La glaneuse comblée.

Sommaire

Même région et saison.

« C'est une campagne blonde de moissons que Jésus traverse avec ses disciples. Il fait très chaud bien que l'on soit aux premières heures de la journée. Les moissonneurs fauchent avec des faux brillant un instant au soleil et disparaissant dans les épis pour réapparaître brièvement de l'autre côté…Les femmes suivent, liant les gerbes derrière les faucheurs. La récolte a été très bonne et les moissonneurs s'en réjouissent.

Lorsque le groupe des apôtres passe sur le chemin et que les travailleurs sont proches, plusieurs suspendent un instant leur

besogne, s'appuient à leurs faux, essuient leur sueur et regardent…Certains, plus loquaces, intéressent Jésus aux moissons :

« C'est une bonne année. Regarde ces épis grenus et comme ils sont serrés dans les sillons. On fatigue à les couper, mais c'est le pain !…

- Soyez-en reconnaissant au Seigneur. Et vous savez que ce n'est pas en paroles, mais en actes, que l'on doit montrer sa reconnaissance. Soyez miséricordieux avec cette récolte…»

Jésus passe et répète ses conseils d'amour. La chaleur du soleil se fait plus pesante. Les moissonneurs cessent le travail, vont se mettre à l'ombre des arbres et là, se reposent, mangent, sommeillent.

Jésus aussi s'abrite dans un bosquet très touffu, s'assoit et distribue les parts de nourriture aux disciples qui finissent par s'assoupir. Jésus observe méticuleusement la nature, un scarabée sur une fleur, une araignée, et en déduit un enseignement qu'il donne aux apôtres présents.

En montrant une petite vieille qui, bravant la canicule, glane dans les sillons fauchés, Jésus dit :

« Qui vient aider cette pauvre femme ?

- Moi, dit Jean, et avec lui, Thomas et Jacques. »

Mais Jean est retenu par Pierre qui veut lui poser une question. Il rejoint lentement Jésus qui est déjà dans le champ en train de glaner. A la vue de tous ces jeunes, la petite vieille fait un geste de désolation et se fatigue à s'activer.

« Femme ! Femme ! crie Jésus. Je glane pour toi. Ne reste pas au soleil, mère. Nous allons te donner un coup de main.»

Interdite par tant de bonté, elle le regarde fixement, puis obéit. Mince silhouette, courbée et un peu tremblante, elle se dirige le long du filet d'ombre du talus qui limite le champ. Jésus marche rapidement en ramassant des épis. Jean le suit de près, Thomas et Jacques sont plus loin.

« Maître, dit Jean, haletant, comment trouves-tu tant d'épis ? Moi, j'en trouve si peu dans le sillon voisin ! »

Jésus sourit sans rien dire. Il semble que les épis fauchés et non récoltés se lèvent là où les yeux divins se posent. Jésus ramasse et sourit. Il a une vraie gerbe d'épis dans ses bras.

« Tiens, Jean, prends la mienne. Ainsi, tu en as une quantité toi aussi et la petite mère va être heureuse.

- Mais, Maître…Tu fais un miracle ? Il n'est pas possible que tu en trouves tant !

- Chut ! C'est pour la petite mère…en pensant à la mienne et à la tienne. Regarde cette vieille femme ! Le bon Dieu, qui rassasie l'oiseau à peine né, veut remplir le minuscule grenier de cette pauvre grand-mère. Cela lui fera du pain pour les mois qui lui restent encore. Elle ne verra pas la prochaine moisson. Mais je ne veux pas qu'elle ait faim pendant son dernier hiver. Maintenant, tu vas entendre ses

exclamations. Prépare-toi, Jean, à en avoir les oreilles rabattues, comme moi, je m'apprête à être baigné de larmes et de baisers…

- Que tu es gai, Jésus, depuis quelques jours ! Pourquoi ?

- C'est toi qui veux le savoir ou quelqu'un qui t'envoie ? »

Jean, déjà rouge sous l'effort, devient cramoisi. Jésus comprend :

« Dis à celui qui t'envoie qu'un de mes frères est malade et attend sa guérison. Sa volonté de guérir me remplit de joie.

- Qui est-ce, Maître ?

- Un de tes frères. Quelqu'un que Jésus aime. Un pécheur.

- Alors, ce n'est pas l'un de nous.

- Jean, crois-tu que parmi vous il n'y a pas de péché ? Crois-tu que vous seuls me donnez de la joie ?

- Non, Maître. Je sais que nous aussi, nous sommes pécheurs et que tu veux sauver tous les hommes.

- Et alors ? Je t'ai dit : « Ne cherche pas à savoir » quand il s'agissait de découvrir le mal. Je te le répète maintenant qu'il s'agit d'une aurore de bien…Paix à toi, mère ! Voici nos épis. Mes compagnons vont apporter les leurs.

- Que Dieu te bénisse, mon fils. Comment donc en as-tu trouvé autant ? Il est vrai que je n'y vois guère mais ce sont deux gerbes bien grosses…»

La vieille les palpe de sa main tremblante, elle les caresse, elle veut les soulever…Mais elle ne le peut.

« Nous allons t'aider. Où est ta maison ?

- C'est celle-là. Elle montre une petite habitation au-delà des champs.

- Tu es seule, n'est-ce pas ?

- Oui. Comment le sais-tu ? Et toi qui es-tu ?

- Je suis un homme qui a une mère.

- Et lui, c'est ton frère ?

- C'est mon ami. »

Par derrière Jésus, l'ami fait de grands signes à la femme mais elle a les pupilles voilées et elle ne les voit pas. Elle est d'ailleurs trop occupée à regarder Jésus…Son cœur de vieille mère est tout ému.

« Tu es en nage, mon fils. Viens à l'abri de cet arbre. Assieds-toi. Regarde comme tu transpires ! Essuie-toi avec mon voile. Il est usé mais propre. Prends, mon fils.

- Merci, mère.

- Tu es si bon ! Béni soit ta mère. Indique-moi ton nom et le sien, ainsi je les dirai à Dieu pour qu'il vous bénisse.

- Marie et Jésus.

- Marie et Jésus…Marie et Jésus…Attends…Un jour, j'ai beaucoup pleuré…Le fils de mon fils a été tué en défendant son bébé et cela a fait mourir mon garçon de chagrin…On racontait que cet innocent fut

massacré parce qu'on recherchait un certain Jésus…Maintenant, je suis au seuil de la mort et voilà que ce nom revient…

- A cette époque, tu as pleuré à cause de ce Nom, mère. Que maintenant, il te donne la bénédiction…

- C'est toi, ce Jésus !…Révèle-le à une femme qui va mourir et qui a vécu sans maudire, parce qu'on lui a appris que sa douleur servait à sauver le Messie pour Israël. »

Jean redouble ses gestes. Jésus garde le silence.

« Ah ! dis-le moi. Est-ce toi qui me bénirais à la fin de ma vie ? Au nom de Dieu, parle.

- C'est moi.

- Ah ! »

La petite vieille se prosterne jusqu'à terre.

« Mon Sauveur ! J'ai vécu dans cette attente et je n'espérais pas te rencontrer. Est-ce que je verrai ton triomphe ?

- Non, mère. Comme Moïse, tu mourras sans connaître ce jour. Mais je te donne à l'avance la paix de Dieu. Je suis la Paix, je suis la Route, je suis la Vie. Toi qui es mère et grand-mère de justes, tu me verras dans un autre triomphe qui sera éternel et c'est moi qui t'ouvrirai les portes, à toi, à ton fils, à ton petit-fils et à son bébé. Cet enfant qui est mort pour moi est sacré pour le Seigneur ! Ne pleure pas, mère …

- Et moi, je t'ai touché ! Et toi, tu as glané pour moi les épis ! Oh ! Comment ai-je mérité cet honneur ?!

- Grâce à ta sainte résignation. Mère, allons chez toi. Et que ce grain te donne du pain pour l'âme plus que pour le corps. Je suis le vrai Pain descendu du Ciel pour rassasier la faim de tous les cœurs. Quant à vous, -Thomas et Jacques les ont rejoints avec leurs javelles- prenez ces gerbes. Et allons-y. »

Ils partent tous les trois avec leur chargement d'épis. Jésus les suit avec la petite grand-mère qui pleure et murmure des prières. Ils arrivent à la maisonnette ; elle consiste en deux petites pièces, un four minuscule, un figuier, un peu de vigne. Propreté et pauvreté règnent.

« C'est ton asile ?

- Oui. Bénis-le, Seigneur !

- Appelle-moi : mon Fils et prie pour que ma Mère trouve quelque réconfort dans sa douleur, Toi tu sais ce qu'est la souffrance d'une maman. Adieu. Je te bénis au nom du Dieu vrai.»

Et Jésus lève la main et bénit la petite demeure. Puis il se penche, embrasse la petite vieille, la serre contre son cœur et dépose un baiser sur sa tête couverte de quelques cheveux blancs. Elle pleure et effleure de ses lèvres les mains de Jésus, le vénère.»…

Vision et dictée du 11 avril 1946, tome 6, p 409, § 415.

28. Le mendiant Samaritain.

Sommaire

« Jésus est sur une route inondée de soleil. Il n'y a pas un brin d'ombre, pas un brin de verdure. Tout n'est que poussière sur la chaussée et sur la campagne en friche qui la borde.

La route est en très piteux état, des pierres sont entassées sur un bord pour une réfection…

Jésus, comme toujours, marche à quelques mètres en avant des apôtres fatigués et en nage. Pour s'abriter du soleil, ils ont relevé leurs manteaux sur la tête. Jésus, au contraire, a la tête nue…

Assis, à demi allongé même, sur un tas de cailloux, il y a un homme : un pauvre, un mendiant. Il est vêtu d'une tunique sale et déguenillée qui, de blanche, est maintenant couleur de boue. Il a aux pieds des sandales éculées aux semelles à moitié usées, retenues par des bouts de ficelle. Il tient dans ses mains un bâton fait d'une branche d'arbre. Une bande souillée entoure son front et un autre chiffon, crasseux et ensanglanté, lui serre la cuisse gauche, entre le genou et la hanche. Le malheureux, qui n'a que la peau sur les os, est hirsute, fétide et humilié.

Avant même qu'il ne quémande, Jésus est là. Il s'approche et interroge :

« Qui es-tu ?

- Un pauvre qui demande du pain.

- Sur cette route ?

- Je vais à Jéricho.

- Le chemin est long et la contrée dépeuplée.

- Je le sais, mais il est plus facile d'obtenir du pain et une pièce de monnaie de la part des païens qui passent par cette route que des Judéens de chez qui je viens.

- Tu viens de Judée ?

- Oui, de Jérusalem. Mais j'ai dû faire un long détour pour passer chez de braves gens des campagnes qui m'apportent toujours de l'aide. En ville, non. Il n'y a pas de pitié.

- Tu as raison. Il n'y a plus de pitié.

- Toi, tu en montres. Tu es Judéen ?

- Non, je suis de Nazareth.

- Autrefois, le Nazaréens avaient mauvaise réputation mais aujourd'hui, il faut reconnaître qu'ils sont meilleurs que les habitants de Juda. Même à Jérusalem, il n'y a de bons que ceux qui suivent ce Nazaréen que l'on dit prophète. Le connais-tu ?

- Et toi, est-ce que tu le connais ?

- Non. J'y étais allé car, comme tu le vois, j'ai une jambe morte et tordue et je me traîne péniblement. Je ne peux pas travailler, de sorte que je meurs de faim et sous les coups. J'espérais le rencontrer car on

me dit qu'il guérit ceux qu'il touche. C'est vrai que je n'appartiens pas au peuple élu…Mais on assure qu'il est bon avec tout le monde. On m'avait informé qu'il se trouvait à Jérusalem pour la fête. Mais moi, je marche lentement…On m'a frappé et j'ai été malade en route…Quand je suis arrivé à Jérusalem, il était parti parce que, m'a-t-on dit, les juifs l'ont maltraité lui aussi.

- Et toi, ils t'ont malmené ?

- Toujours. Seuls les soldats romains me donnent du pain.

- Et que dit-on dans le peuple, à Jérusalem, de ce Nazaréen ?

- Que c'est le Fils de Dieu, un grand prophète, un saint, un juste.

- Et toi, que penses-tu qu'il soit ?

- Moi, je suis…Je suis idolâtre, mais je crois qu'il est le Fils de Dieu.

- Comment peux-tu croire cela puisque tu ne le connais même pas ?

- Je connais ses œuvres. Seul un Dieu peut être bon et parler comme lui.

- Qui t'a rapporté ses paroles ?

- D'autres pauvres, des malades guéris, des enfants qui m'apportaient du pain…Les enfants sont bons et ils ne savent rien des croyants et des idolâtres.

- Mais d'où es-tu ?

…

- Réponds. Moi, je suis comme les enfants. N'aie pas peur. Sois seulement sincère.

- Je suis…Samaritain. Ne me frappe pas.

- Je ne frappe jamais personne. Je ne méprise personne. J'ai pitié de tout le monde.

- Alors…Alors, tu es le Rabbi de Galilée ! »

Le mendiant se prosterne, tombe comme une masse, le visage dans la poussière, en bas de son tas de cailloux, devant Jésus.

« Relève-toi. C'est bien moi, ne crains rien. Relève-toi et regarde-moi.»

Le mendiant lève la tête en restant toujours à genoux, tout recroquevillé à cause de sa difformité.

« Donnez à manger et à boire à cet homme » ordonne Jésus aux disciples qui sont survenus. C'est Jean qui lui tend de l'eau et du pain.

« Aidez-le à s'asseoir pour qu'il soit commodément installé. Mange, frère.»

Au lieu de manger, l'homme pleure. Il regarde Jésus avec les yeux d'un pauvre chien perdu qui, pour la première fois, se voit caresser et rassasier par quelqu'un qui a pitié.

« Mange ! » répète Jésus en souriant.»

Le malheureux mange entre deux sanglots et les larmes imprègnent son pain, mais dans ses larmes, il y a aussi un sourire. Il se rassure tout doucement.

« Qui t'a fait cette blessure ? demande Jésus en touchant du doigt la bande souillée du front.

- C'est un riche pharisien qui m'a renversé exprès avec son char…Je m'étais placé à un carrefour pour demander du pain. Il a envoyé sur moi ses chevaux, si vite que je n'ai pas pu m'écarter. J'ai failli mourir. J'ai encore un trou dans la tête et il en sort du pus.

- Et là, qui t'a frappé ?

- Je m'étais approché de la maison d'un Sadducéen, où se tenait un banquet, pour demander les restes des tables, après que les chiens en avaient pris le meilleur. Il m'a vu et les a lancés contre moi. L'un d'eux m'a déchiré la cuisse.

- Et cette grande cicatrice, qui t'a estropié la main ?

- C'est un coup de bâton qui m'a été donné par un scribe, il y a trois ans. Il a reconnu que j'étais samaritain et il m'a frappé en me brisant les doigts. Voilà pourquoi je ne peux pas travailler. Ma main droite mutilée, une jambe morte, comment gagner sa vie ?

- Mais pourquoi sors-tu de Samarie ?

- Le besoin est une vilaine condition, Maître. Nous sommes beaucoup de malheureux et il n'y a pas assez de pain pour tous. Si tu m'aidais…

- Que veux-tu que je fasse pour toi ?

- Me guérir pour que je puisse travailler.

- Crois-tu que je puisse le faire ?

- Oui, je le crois car tu es le Fils de Dieu.

- Tu crois cela ?

- Oui.

- Toi, un Samaritain, tu le crois ? Pourquoi ?

- J'ignore pourquoi. Je sais que je crois en toi et en Celui qui t'a envoyé. Maintenant que tu es venu, il n'y a plus de différence d'adoration. Il suffit de t'adorer, toi, pour adorer ton Père, Seigneur éternel. Là où tu es, là est le Père.

- Mes amis, entendez-vous ? Jésus se tourne vers ses disciples. Cet homme parle par la vertu de l'Esprit Saint qui lui éclaire la vérité. Il est vraiment supérieur aux scribes et aux pharisiens, aux Sadducéen cruels…La loi dit qu'après Dieu, il faut aimer son prochain. Or, à leur prochain qui souffre et demande du pain, ces gens donnent des coups, lancent des chevaux et des chiens. Méprisants, cruels, hypocrites, ils ne veulent pas que Dieu soit connu et aimé. S'ils le voulaient, ils le feraient connaître par leurs œuvres, comme cet homme l'a dit. Ce sont les œuvres et non les pratiques qui font voir Dieu vivant dans le cœur des hommes et qui mènent les hommes à Dieu…

Toi, mon ami, lève-toi et marche. Enlève ces bandes. Retourne chez toi. Tu es guéri en raison de ta foi.»

Le mendiant le regarde avec étonnement. Il n'ose pas essayer d'allonger la main…Puis il s'y risque. Elle est intacte, redevenue identique à la main gauche. Il laisse tomber son bâton, appuie les

mains sur le tas de pierre et fait un effort. Il se lève. Il bouge la jambe, la plie…fait un pas, puis deux, puis trois. Il marche…Il regarde Jésus en poussant un cri et en pleurant de joie. Il enlève la bande de sa tête. Il se tâte du côté de l'occiput où se trouvait le trou infecté : plus rien. Tout est guéri. Il arrache de sa hanche le chiffon taché de sang : la peau est intacte.

« Maître, mon Maître et mon Dieu ! s'écrie-t-il en levant les bras et en se jetant ensuite à genoux pour baiser les pieds de Jésus.
- Maintenant, retourne chez toi et crois toujours dans le Seigneur.

- Et que dois-je faire, mon Maître et mon Dieu, si ce n'est te suivre, toi qui es saint et bon ? Ne me repousse pas, Maître…

- Va en Samarie et parle de Jésus de Nazareth. L'heure de la Rédemption est proche. Sois mon disciple auprès de tes frères. Va en paix.»

Jésus le bénit puis ils se séparent. L'homme guéri part d'un pas leste vers le nord en se retournant de temps à autre pour regarder encore. Jésus et les apôtres continuent sur un sentier en direction de l'orient…»

Vision et dictée du 17 mai 1944, tome 6, p 414, § 416.

29. Le disciple Joseph blessé.

Sommaire

Joseph est un nom très répandu puisqu'il est porté par une vingtaine de personnes ayant eu des contacts avec Jésus. Il s'agit ici de Joseph, dit le Juste, qui est le fils d'un berger de Bethléem, mort en voulant sauver son fils du massacre d'Hérode. Il est alors recueilli par deux autres bergers de la Nativité et il deviendra un disciple de Jean Baptiste qu'il essayera de sauver de sa captivité. Il rejoint ensuite les soixante-douze disciples mais bénéficie d'une formation approfondie par Jésus, du même âge que lui, qui reconnaît ses grandes qualités spirituelles. Avec son ami Elie, Joseph échappe de peu à une agression près de Jérusalem. Ils trouvent refuge dans la maison du passeur Salomon. C'est le 17 mai 29.

« Jésus arrive au village de Salomon, près du gué du Jourdain, le long des rives, en pleine nuit avec une lune commençant à décroître…

« Arrêtons-nous ici en attendant le matin, propose Jésus….Pourquoi réveiller ce vieillard *(chez qui ils vont*) et peut-être Joseph encore malade, quand d'ici peu, il va faire jour ?…Allons nous asseoir sur le seuil de la maison. La gouttière est large et abrite de la rosée, et il y a ce muret qui sert de base à la maisonnette.»

Les apôtres obéissent sans rien dire et, une fois la maison atteinte, ils s'asseyent en rang d'oignons le long du mur…Un coq, au loin, salue la première lueur du jour.

« Bien ! L'aube est proche ! » dit Pierre en s'étirant, car il était presque endormi. Ils attendent en silence l'arrivée du jour.

Un bêlement dans un enclos…Puis une sonnaille au loin sur la grand-route, à l'opposé…Tout près, un roucoucou des colombes d'Ananias. Une voix rauque d'homme dans les roseaux… C'est un pécheur qui revient avec ses prises de la nuit et maugrée du peu de résultat. Il voit Jésus et s'arrête, hésite et dit enfin :

« Si je te les donne, me promets-tu de l'abondance à l'avenir ?

- Par désir de profit ou par besoin ?

- Par besoin. J'ai sept enfants, ma femme et la mère de ma femme.

- Tu as raison. Sois généreux et je te promets que tu ne manqueras pas du nécessaire.

- Alors, prends. Il y a aussi, à l'intérieur de cette maison, un blessé qui ne se remet pas, malgré les soins…

- Que Dieu te récompense et te donne la paix » dit Jésus.

L'homme salue et s'éloigne, laissant les poissons enfilés par la bouche dans une branche de saule. Le silence tombe…Puis un grincement proche. La grille rudimentaire qu'Ananias a construite tourne en grinçant et le petit vieux apparaît sur la route en scrutant le ciel.

« Paix à toi, Ananias !

- Maître ! Mais…depuis quand es-tu ici ? Pourquoi ne pas appeler et te faire ouvrir ?

- Depuis peu. Je ne voulais déranger personne…Comment va Joseph ?

- Tu sais cela ?...Il va mal. Du pus coule d'une oreille et il souffre beaucoup de la tête. Je crois qu'il va mourir. Ou plutôt : Je le croyais. Maintenant tu es ici et je suis sûr qu'il va guérir. Je sortais chercher de l'herbe pour des emplâtres…

- Les compagnons de Joseph sont-ils ici ?

- Il y en a deux. Les autres sont partis en avant. Ici, il y a Salomon et Elie…

- Rendons-nous immédiatement auprès du blessé. Où se trouve-t-il ?

- Sur le meilleur lit.»

Ils entrent dans le jardin et traversent la cuisine pour aller dans la petite chambre. Jésus se penche sur le malade qui dort en gémissant. Il s'incline profondément…et souffle sur l'oreille enveloppée de charpie déjà pleine de pus. Il se relève puis se retire sans bruit.

« Tu ne le réveilles pas ? demande à voix basse le vieillard.

- Non. Laisse-le dormir. Il ne souffre plus, il va se reposer. Allons voir les autres.»

Jésus s'approche sans bruit de la porte et passe dans la grande pièce où se trouvent les deux lits. Les deux disciples, épuisés, dorment encore.

« Ils veillent jusqu'au matin, moi du matin au soir. Ils sont donc fatigués. Ils sont si bons !

Ils s'éveillent aussitôt :

- Maître ! Notre Maître ! Tu arrives à temps ! Joseph est…

- Guéri. J'ai déjà agi. Il dort et ne le sait pas mais il n'a plus rien. Il n'aura qu'à nettoyer la pourriture et il sera en aussi bonne santé qu'avant.

- Oh ! Alors purifie-nous, nous aussi, car nous avons péché.

- En quoi ?

- Pour assister Joseph, nous ne sommes pas allés au Temple…

- La charité fait un temple en tout lieu. Et c'est dans le Temple de la charité que Dieu se trouve. Si nous nous aimions tous, la terre ne serait qu'un temple. Restez en paix. Un jour viendra où Pentecôte voudra dire : « Amour », manifestation de l'amour. Vous avez fait, en le devançant, la Pentecôte de l'avenir, puisque vous avez aimé votre frère.»

De l'autre pièce, la voix de Joseph retentit :

« Ananias ! Elie ! Salomon ! Me voilà guéri ! »

L'homme apparaît, uniquement vêtu de sa tunique courte, amaigri, encore pâle, mais ne souffrant plus. Il voit Jésus et dit :

« Ah ! C'est toi, mon Maître ! Et il court lui baiser les pieds.

- Que Dieu t'accorde la paix, Joseph, et pardonne-moi si tu as souffert à cause de moi.

- Je me fais gloire d'avoir versé du sang pour toi, comme mon père autrefois. Je te bénis de m'en avoir rendu digne ! »

A ces mots, le visage sans grâce de Joseph brille de joie et acquiert une noblesse, une beauté qui lui vient d'une lumière intérieure. Jésus lui fait une caresse et dit à Salomon :

« Ta maison sert à beaucoup de bien.

- C'est parce qu'elle t'appartient, désormais. Elle ne servait auparavant qu'au lourd sommeil du passeur. Mais je suis content qu'elle vous ait été utile, à toi et à ce juste. Nous allons avoir maintenant quelques bonnes journées, ici, avec toi.

- Non, mon ami. Vous partirez sur le champ. Il ne nous est plus permis de nous reposer. Le temps qui vient sera vraiment un temps d'épreuve et seules les fortes volontés resteront fidèles. Nous allons maintenant rompre le pain ensemble puis vous vous mettrez aussitôt en chemin et vous longerez le fleuve en me précédant d'une demi-journée.

- Bien, Maître. Joseph aussi ?

- Oui, à moins qu'il ne craigne une nouvelle blessure…

- Oh ! Maître ! Plaise à Dieu que j'aie à te précéder dans la mort en donnant mon sang pour toi ! »

Ils se mettent à préparer le repas avec les poissons. Jésus se promène entre Elie et Joseph, qui racontent leur aventure et la force de Salomon qui a porté le blessé sur ses épaules pendant de longs kilomètres parcourus de nuit, par petites étapes…

- Mais toi, Joseph, tu pardonnes à celui qui t'a frappé, n'est-ce pas ?

- Je n'ai jamais éprouvé de rancœur à l'égard de ces malheureux. J'ai offert le pardon et la souffrance pour leur rédemption.

- C'est exactement ce qu'il faut faire, mon bon disciple.»

C'est dans le jardin lui-même que l'on rompt le pain et que l'on distribue les poissons.»

Puis ils se reposeront et partiront le soir même.

Dictée et vision du 13 avril 1946, tome 6, p 425, § 418.

30. L'enfant tuberculeux et le sourd-muet.

Sommaire

Le lendemain…

« C'est au bord du fleuve, de cet hameau constitué de quelques maisons très modestes, que Jésus avait traversé le Jourdain en crue. Le passeur vient avec sa famille à la rencontre de Jésus qui avait envoyé en avant Judas et Thomas pour lui préparer le chemin. Le passeur, voyant de loin venir Jésus, hâte le pas et, arrivé devant lui, il s'incline en une très profonde révérence :

« Tu arrives bien, Maître, pour nos malades. Ils t'attendent. J'ai beaucoup parlé de toi. Tout le village te salue par mon intermédiaire en disant : « Béni soit le Messie du Dieu très-haut.»

- Paix à toi et à ce village. Je suis ici pour vous. Vos espoirs ne seront pas déçus. Le Ciel aura pitié de ceux qui croient. Allons.»

Et Jésus se met à côté du passeur pour ce diriger vers le centre du hameau. Femmes, enfants, hommes paraissent sur le seuil des maisons puis suivent le petit cortège à mesure qu'il avance. A chaque mètre, la foule augmente car il arrive toujours des gens pour se joindre à ceux qui étaient déjà là. On salue, on bénit, on invoque.

« Maître, crie une mère, mon enfant est malade. Viens, Béni ! »

Et Jésus se détourne vers une pauvre maison, pose la main sur l'épaule de la mère en larmes et demande :

« Où est ton fils ?

- Ici, Maître, viens. »

Entrent dans la maison la mère, Jésus, le passeur, Pierre, Jean, Jude et certaines personnes du petit peuple. Les autres se massent à la porte et allongent le cou pour voir. Dans un petit coin de la sombre cuisine, se trouve un petit lit près d'un feu allumé et, dessus, gît le petit cadavre d'un enfant d'environ sept ans, un « petit cadavre » tant il est chétif, jaunâtre, sans mouvement, à part le râle haletant de la petite poitrine malade de tuberculose, semble-t-il.

« Regarde, Maître. J'ai dépensé toutes mes ressources pour le sauver, lui au moins. Je n'ai plus de mari. Mes deux autres enfants sont morts à peu près au même âge que lui. Je l'ai conduit à Césarée Maritime pour le montrer à un médecin romain. Mais il n'a su que me dire : « Résigne-toi. La carie le ronge. » Regarde…»

La mère découvre alors le pauvre petit être en rejetant en arrière les couvertures. Là où il n'y a pas de bandes, de petits os font saillie sous une peau brûlée et jaunâtre. Mais seule une petite partie du corps est découverte, l'autre est sous les bandes et les linges qui, lorsque la mère les enlève, montrent des trous suintants caractéristiques de la carie osseuse. C'est un spectacle pitoyable. Le petit malade est si abattu qu'il ne fait pas un geste. Il ouvre à peine ses yeux caves et hébétés et jette sur la foule un regard indifférent, ennuyé, puis il les referme.

Jésus le caresse. Il pose sa longue main sur la petite tête qui s'abandonne et l'enfant rouvre les yeux pour regarder avec plus d'intérêt cet inconnu qui le touche avec tant d'amour et lui sourit avec tant de pitié.

« Veux-tu guérir ? »

Jésus parle doucement en se penchant sur la petite figure émaciée. Il a d'abord recouvert le petit corps en disant à la mère qui voulait changer les linges :

« Ce n'est pas la peine, femme. Laisse-le ainsi.»

Sans parler, le petit malade fait signe que oui.

« Pourquoi ?

- Pour maman » dit la petite voix faible, si faible. Les pleurs de la mère redoublent.

« Seras-tu toujours bon si tu guéris ? Un bon fils ? Un bon citoyen ? Un bon fidèle ? »

Il pose chaque question en la détachant bien, pour laisser au petit le temps d'y répondre une à une.

« Te souviendras-tu de ce que tu promets maintenant ? Toujours ? »

Les « oui », qui en dépit de leur faiblesse expriment un profond désir, tombent l'un après l'autre, comme autant de soupirs de l'âme.

« Donne-moi une main, mon enfant. »

Le petit malade veut donner la gauche qui est saine. Mais Jésus dit :

« Donne-moi l'autre. Je ne vais pas te faire mal.

- Seigneur, dit la mère, il n'est qu'une plaie. Laisse-moi l'envelopper. Pour toi…

- Cela n'a aucune importance, femme. Je n'éprouve de dégoût que devant l'impureté des cœurs. Donne-moi la main et dis avec moi : « Je veux toujours être bon comme fils, comme homme et comme croyant dans le Dieu vrai.»

L'enfant répète en forçant sa petite voix ? C'est toute son âme qui est dans cette voix, toute son espérance…et certainement aussi celle de sa mère.

Un silence solennel s'est installé dans la pièce et dans la rue. Jésus, qui tient de la main gauche la main droite du malade, lève sa main droite - c'est son geste quand il annonce une vérité ou quand il impose

sa volonté aux maladies et aux éléments - et, très droit, solennel, il dit d'une voix puissante :

« Et moi, je veux que tu sois guéri. Lève-toi, mon enfant, et loue le Seigneur. »

Il lâche la petite main qui maintenant est tout à fait saine, maigre, mais sans la moindre lésion et dit à sa mère :

« Découvre ton enfant.»

La femme a le visage de quelqu'un qui attend une sentence de mort ou de grâce. En hésitant, elle enlève les chaussures…Pousse un cri et se jette sur le petit corps, très maigre mais sain, le couvre de baisers, l'étreint…elle est folle de joie, si bien qu'elle ne s'aperçoit pas que Jésus s'éloigne du lit et se dirige vers la porte. Mais le petit malade le voit et dit :

« Bénis-moi Seigneur et permets-moi de te bénir. Maman…tu ne remercies pas ?

- Oh ! Pardon !… »

La femme, tenant l'enfant dans les bras, se jette aux pieds de Jésus.

« Je comprends, femme. Va en paix et sois heureuse. Adieu, mon enfant, sois bon. Adieu à tous. »

Et il sort. Des femmes nombreuses lèvent leurs enfants pour que la bénédiction de Jésus les préserve du mal, à l'avenir. Les petits se faufilent parmi les grandes personnes pour se faire caresser, et Jésus bénit, caresse, écoute, s'arrête encore pour guérir trois personnes qui ont les yeux malades et quelqu'un qui tremble comme s'il avait le danse de Saint-Guy. Le voici maintenant au centre du village.

« Il y a ici un de mes parents qui est sourd-muet de naissance. Il aurait l'esprit éveillé mais il ne peut rien faire. Guéris-le, Jésus, demande le passeur.

- Conduis-moi à lui. »

Ils entrent dans un petit jardin au fond duquel se trouve un homme jeune, d'environ trente ans, qui puise de l'eau à un puits pour arroser les légumes. Etant sourd et tournant le dos, il ne s'aperçoit pas de ce qui arrive et il continue, imperturbablement son travail, malgré les cris de la foule, si forts que les colombes effrayées, s'enfuient sur les toits. Le passeur le rejoint, le prend par le bras et le conduit à Jésus.

Jésus se met en face du malheureux, tout près, vraiment corps contre corps, de façon qu'avec sa langue il touche la langue du muet, qui reste la bouche ouverte. Et, les deux majeurs dans les oreilles du sourd-muet, il prie un instant, les yeux levés au ciel, puis il dit :

« Ouvrez-vous ! Et il enlève ses mains et il s'écarte :

- Qui es-tu, toi qui me délies la parole et l'ouie ? s'écrie le miraculé.

Jésus fait un geste et tente de continuer sa route en sortant par l'arrière de la maison. Mais aussi bien l'homme guéri que le passeur le retiennent, ce dernier en disant : « C'est Jésus de Nazareth, le Messie » et l'autre en s'exclamant : « Oh ! Reste, pour que je t'adore ! »

- Adore le Très-haut et sois-lui toujours fidèle. Va. Ne perds pas ton temps en paroles inutiles, ne fais pas du miracle un objet de distraction. Sers-toi de la parole pour le bien, écoute avec ton cœur, plus qu'avec les oreilles, les voix de l'esprit Créateur qui t'aime et te bénit. »

Mais dire à quelqu'un, qui est si heureux, de ne pas parler de son bonheur, c'est inutile ! Le passeur insiste pour que Jésus entre chez lui pour se reposer et se restaurer. Il se prend pour l'auteur de tout le respect qui entoure Jésus et s'attache à cette idée. Il veut que son droit soit reconnu.

« Mais c'est à moi, le notable du village, dit un vieillard imposant.

- Mais si, moi, je n'avais pas été là avec mes barques, tu n'aurais pas vu Jésus » répond le passeur.

Alors Pierre, toujours franc et impulsif, lance :

« Vraiment…Si je n'avais pas été là pour te dire quelque chose, toi…les barques…»

Jésus intervient providentiellement pour mettre tout le monde d'accord.

« Allons auprès du fleuve, en attendant notre repas…Que ceux qui veulent m'entendre et m'interroger viennent avec moi. »

On pourrait dire que le village entier le suit.

Depuis une barque, Jésus délivre une parabole, celle du sculpteur et ses statues… Il termine par la phrase : « L'amour, c'est ce qui sauvera la terre.»

Vision et dictée du 2 octobre 1944, tome 6, p 434, § 419.

31. L'homme complètement possédé.

Sommaire

« Jésus et ses disciples marchent dans la campagne *(en ce jour du 25 mai 29)*. Ici, la moisson du blé est déjà terminée et les champs montrent leurs chaumes brûlés. Jésus suit un sentier ombragé et il parle avec des hommes qui se sont joints au groupe des apôtres.

« Oui, dit l'un d'eux, rien ne peut le guérir, il est plus que fou. Et, tu sais, il terrorise tout le monde et les femmes en particulier, car il les poursuit avec des plaisanteries obscènes. Et malheur s'il les attrapait !

- On ne sait jamais où il est, dit un autre. Dans la montagne, en forêt, dans les sillons des prés…il débouche à l'improviste comme un serpent…Les femmes en ont très peur. L'une d'elle, toute jeune, qui revenait du fleuve, a été saisie par le forcené, ce qui a provoqué une grande fièvre qui l'a emportée en quelques jours.

- L'autre jour, le frère de ma femme est allé à l'endroit où il a préparé un tombeau pour lui et les siens ? Comme il avait perdu son beau-père, il faisait les préparatifs de la sépulture. Mais il a dû fuir car l'obsédé était à l'intérieur, nu et hurlant comme toujours et le menaçait à coups de pierres…Il l'a suivi presque jusqu'au village, puis

il s'est retourné au tombeau et on a dû ensevelir le mort dans mon propre tombeau.

- Et la fois où il s'est rappelé que Tobie et Daniel l'avaient pris de force, lié et ramené chez lui ? Il les a attendus, à moitié enseveli dans les roseaux et la boue du fleuve et, quand ils sont montés dans la barque pour pêcher, il a soulevé l'embarcation de sa force démoniaque et l'a retournée. C'est un miracle qu'ils aient pu se sauver, mais tout ce qu'il y avait dans la barque a été perdu et elle a fini avec la quille rompue et les rames brisées.

- Mais vous ne l'avez pas montré aux prêtres ? demande Jude.

- Si. On l'a emmené à Jérusalem, lié comme un ballot…Quel voyage !…J'y étais et je t'assure qu'il n'est pas besoin de descendre dans l'enfer pour savoir ce qui s'y passe et ce qui s'y dit. Mais cela n'a servi à rien.

- Comme avant. Pire !

- Et pourtant ? le prêtre…, s'exclame Barthélemy.

- Mais que veux-tu !…Il faudrait que…

- Parle donc ! Ne crains pas, je ne t'accuserai pas.

- Voilà…je disais…mais je ne veux pas pécher…je disais…que….oui…le prêtre pourrait y parvenir si…si….

- S'il était saint, veux-tu dire, bien que tu ne l'oses pas. Pour ma part, je te dis : évite de juger. Néanmoins tu as raison : c'est douloureusement vrai !… »

Jésus se tait et soupire. Un bref silence gêné s'installe. Puis quelqu'un ose reprendre :

« Si nous le rencontrions, tu le guérirais ? Tu délivrerais cette contrée ?

- Tu espères que je le peux ? Pourquoi ?

- Parce que tu es saint.

- Dieu est saint. Et tu es son Fils.

- Comment peux-tu le savoir ?

- Hé ! On le dit…et puis nous sommes du fleuve et nous savons ce que tu as fait, il y a trois lunes. Qui arrête une crue, s'il n'est pas Fils de Dieu ?

- Et Moïse ? Et Josué ?

- Ils agissaient au nom de Dieu et pour sa gloire et ils l'ont pu, parce qu'ils étaient saints. Or tu l'es davantage.

- Le feras-tu, Maître ?

- Je le ferai si nous le rencontrons.»

Ils poursuivent leur chemin. La chaleur les pousse à quitter la route et à chercher quelque repos dans un bouquet d'arbres le long du fleuve. Bien qu'il soit encore assez haut, l'eau est paisible, bleue et scintille sous le soleil. Le sentier s'élargit en approchant d'un village. Aux abords se trouvent de petites constructions très blanches et avec une

seule ouverture dans le mur, certaines ouvertes, d'autres fermées. On ne voit personne aux alentours…

« Va-t-en ! Va-t-en ! Recule ou je te tue !

- Le possédé nous a vus ! Moi, je m'en vais !

- Moi aussi !

- Et moi, je vous suis.

- Ne craignez rien. Restez et voyez.»

Jésus montre tant d'assurance que les hommes…courageux obéissent, mais en restant derrière lui. Les disciples font de même. Jésus s'avance seul, l'air solennel, comme s'il ne voyait et n'entendait rien.

« Va-t-en ! »

Le cri est déchirant : il tient du grondement et du hurlement. Il paraît impossible qu'il puisse sortir d'une gorge humaine.

« Va-t-en ! Arrière ! Je vais te tuer ! Pourquoi me poursuis-tu ? Je ne veux pas te voir ! »

Le possédé bondit, complètement nu, brun. Sa barbe et ses cheveux sont longs et ébouriffés, retombant sur des yeux torves, injectés de sang, qui roulent dans leurs orbites, jusque sur la bouche ouverte dans ses hurlements et ses éclats de rire de fou, une bouche qui écume et saigne car le forcené la frappe avec une pierre pointue. Il dit :

« Pourquoi est-ce que je ne peux pas te tuer ? Qui lie ma force ? C'est toi ? Toi ? »

Jésus le regarde et s'avance. Le fou se roule sur le sol, il se mord, écume encore davantage, se redresse, pointe son index vers Jésus, qu'il examine d'un air bouleversé. Il lance :

« Ecoutez ! Ecoutez ! Celui qui vient, c'est …

- Tais-toi, démon de l'homme ! Je te l'ordonne.

- Non ! Non ! Non ! Je ne me tais pas, non, je ne me tais pas. Qu'y a-t-il entre toi et nous ? Pourquoi ne nous traites-tu pas bien ? Il ne t'a pas suffi de nous avoir confinés dans le royaume de l'enfer ? Il ne te suffit pas de venir, d'être venu pour nous arracher l'homme ? Pourquoi nous repousses-tu là-bas ? Laisse-nous habiter dans nos proies ! Toi qui es grand et puissant, passe et conquiers, si tu le peux, mais laisse-nous jouir et nuire. C'est pour cela que nous existons. Oh ! Mau…Non ! Je ne peux pas dire cela. Je ne peux te maudire ! Je te hais ! Je te persécute ! Je t'attends pour te torturer ! L'Amour, je le hais, moi je suis la Haine ! Je veux te maudire ! Je veux te tuer ! Mais je ne peux pas, pas encore ! Mais je t'attends. Je te verrai mort ! Ah ! Quelle heure de joie ! Non ! Pas de joie ! Toi, mort ? Non, pas mort. Et moi, je serai vaincu ! Toujours vaincu !…Ah !!!…»

Le paroxysme est atteint. Jésus s'avance vers le possédé en le tenant sous le rayonnement de ses yeux magnétiques. Il est tout seul, maintenant. Tous sont restés en arrière, le peuple derrière les apôtres et ceux-ci à une trentaine de mètres de Jésus. Attirés par les cris, des habitants du village sont sortis pour regarder la scène.

Jésus, après lui avoir ordonné de se taire, n'a plus rien dit. Il le fixe seulement des yeux. Puis il s'arrête et lève les bras, les tend vers le possédé et s'apprête à parler. Les hurlements deviennent vraiment infernaux. L'homme se contorsionne, saute à droite, à gauche, en l'air. Il semble vouloir s'enfuir mais il ne le peut. Il est cloué sur place et aucun mouvement ne lui est permis. Quand Jésus lève les bras, le fou crie plus fort, ri, blasphème, se met à pleurer et à supplier.

« Pas en enfer ! Non pas en enfer ! Ne m'y envoie pas ! Même ici, dans cette prison d'homme, ma vie est horrible car je voudrais parcourir le monde et mettre en pièces tes créatures. Mais là-bas… ! Non ! Laisse-moi dehors !

- Sors de lui. Je te le commande.

- Non !…Au nom du Dieu vrai, sors ! *(répété trois fois).*

- Oh ! Pourquoi es-tu victorieux de moi ! Mais je ne sors pas, non. Tu es le Christ, le Fils de Dieu, mais moi je suis…

- Qui es-tu ?

- Je suis Belzébuth, le maître du monde, et je ne me soumets pas. Je te défie, ô Christ ! »

Le possédé s'immobilise tout à coup, raide, presque hiératique et il fixe Jésus de ses yeux phosphorescents, remuant à peine les lèvres pour prononcer des paroles inintelligibles…

Jésus, lui aussi, s'est arrêté ; maintenant, les bras croisés sur la poitrine, il le fixe. Lui aussi remue à peine les lèvres sans qu'on entende.

Les spectateurs attendent, mais tous ne sont pas du même avis :

« Il n'y parvient pas !

- Si, il va y arriver.

- Non, c'est l'autre qui a le dessus.

- Il est vraiment fort !

Jésus desserre les bras. Son visage est un flamboiement impérieux, sa voix est un tonnerre.

« Sors. Pour la dernière fois, sors, Satan ! C'est moi qui commande !

- Aaaaah ! »

C'est un long hurlement d'un déchirement infini qui se termine en paroles :

« Je sors, oui, tu m'as vaincu…Mais je me vengerai. Tu me chasses mais tu as un démon à côté de toi et j'entrerai en lui pour le posséder en l'assaillant de tout mon pouvoir. En tout temps, en tout lieu, je m'engendre des fils, moi, l'auteur du Mal. Et comme Dieu s'est engendré lui-même, moi, je m'engendre tout seul. Je me conçois dans le cœur de l'homme et lui m'enfante, il enfante un nouveau Satan qui est lui-même. J'en jubile d'avoir une pareille descendance ! Toi et les hommes, vous trouverez toujours mes créatures qui sont autant d'autres moi-même. Je vais prendre possession de mon nouveau royaume et je te laisse cette loque maltraitée par moi. En échange de

celui que je te laisse, j'en prends d'ores et déjà des milliers pour moi : tu les trouveras quand tu seras toi-même une loque dégoûtante de chair exposée aux crocs des chiens. Au cours des siècles, j'en prendrai des centaines de milliers pour en faire mon instrument et ton tourment. Tu crois me vaincre en levant ton Signe ? Les miens l'abattront et je vaincrai…Ah ! Non, je ne te vaincs pas ! Mais je te torture en toi et en tes disciples !…»

On entend un fracas semblable à un coup de foudre mais il n'y a ni lueur d'éclair, ni grondement de tonnerre, seulement un claquement sec et déchirant et, alors que le possédé gît comme mort sur le sol et y reste, un gros tronc d'arbre s'abat par terre près des disciples, comme s'il avait été sectionné à environ un mètre du sol par une scie foudroyante. Le groupe des apôtres a juste le temps de s'écarter, puis les gens du peuple s'enfuient de tous côtés.

Jésus s'est penché sur l'homme jeté à terre et l'a pris par la main, puis il se retourne, restant ainsi penché, la main de l'homme délivré dans la sienne et il dit :

« Venez. Ne craignez rien ! »

Craintifs, les gens s'approchent.

« Il est guéri. Allez lui chercher un vêtement.»

Quelqu'un part en courant. L'homme revient à lui tout doucement. Il ouvre les yeux et rencontre le regard de Jésus. De sa main libre, il s'essuie la sueur, le sang et la bave, rejette en arrière ses cheveux, se regarde, se rend compte qu'il est nu devant tant de gens et il a honte de lui. Il se recroqueville sur lui-même et demande :

« Que s'est-il passé ? Qui es-tu ? Pourquoi suis-je ici, nu ?

- Rien, mon ami. On va t'apporter des vêtements et tu vas rentrer cez toi.

- D'où est-ce que je viens ? Et toi, d'où viens-tu ? »

Il parle avec la voix fatiguée et blanche d'un malade.

« Je viens de la mer de Galilée.

- Comment me connais-tu ? Pourquoi me secours-tu ? Comment t'appelles-tu ? »

Des hommes arrivent avec une tunique qu'ils présentent au miraculé. Une pauvre vieille femme en pleurs accourt et serre l'homme guéri sur son cœur.

« Mon fils !

- Maman ! Pourquoi m'as-tu laissé si longtemps ? »

La pauvre vieille redouble de larmes, l'embrasse et le caresse. Peut-être voudrait-elle lui en dire plus mais Jésus la domine du regard et lui inspire d'autres mots, plus affectueux :

« Tu as été si malade, mon fils ! Loue Dieu qui t'a guéri et son Messie qui a agi au nom de Dieu.

- Lui ? Comment s'appelle-t-il ?

- Jésus de Galilée, mais son nom est Bonté. Baise-lui les mains, mon fils, demande-lui de te pardonner pour ce que tu as fait ou dis…Tu as sûrement parlé dans ta…»

Jésus l'interrompt pour arrêter les paroles imprudentes.

« Oui, il a parlé dans sa fièvre. Mais ce n'était pas lui qui parlait et moi, je ne suis pas sévère envers lui. Sois bon, maintenant. Sois continent.»

Jésus appuie sur ces mots. Confus, l'homme baisse la tête. Mais ce que Jésus lui épargne, va être servi par les riches citadins qui se sont maintenant approchés. Il y a parmi eux les inénarrables pharisiens.

« Tu as eu de la chance ! Heureusement que tu l'as rencontré, lui, le maître des démons.

- Possédé, moi ? L'homme est terrorisé. La petite vieille s'emporte :

« Maudits ! Vous n'avez ni pitié, ni respect ! Vipères odieuses et cruelles que vous êtes ! Et toi aussi, ministre inutile de la synagogue. En plus, vous prétendez que le Saint est le maître des démons ?

- Et qui veux-tu qui ait du pouvoir sur eux, sinon leur roi et père ?

- Oh ! Sacrilèges ! Blasphémateurs ! Soyez m…

- Silence, femme. Sois heureuse avec ton fils. Pas d'imprécations. Les leurs ne me causent ni chagrin, ni angoisse. Allez tous en paix. Je bénis les bons. Allons, mes amis.

- Puis-je te suivre ?…c'est l'homme guéri qui parle.

- Non, reste. Porte-moi témoignage et sois la joie de ta mère. Va ! »

Et au milieu des acclamations et des murmures méprisants, Jésus traverse en partie la petite ville puis rentre à l'ombre des arbres le long du fleuve. Les apôtres se pressent autour de lui.

Pierre demande :

« Pourquoi, Maître, l'esprit immonde a-t-il fait tant de résistance ?

- Parce que c'était un esprit complet.

- Qu'est-ce que cela veut dire ?

- Ecoutez-moi. Il en est qui se donnent à Satan en ouvrant une porte à un vice principal. Il en est qui se donnent deux, trois, sept fois. Quand quelqu'un ouvre son esprit aux sept vices, alors il entre en lui un esprit complet. C'est Satan qui entre, le prince noir.

- Comment cet homme, jeune encore, pouvait-il être pris par Satan ?

- Mes amis ! Savez-vous par quelle voie vient Satan ? Il y a trois chemins qu'il emprunte généralement et l'un d'eux ne fait jamais défaut. Il s'agit de la volupté, de l'argent et de l'orgueil de l'esprit. La volupté, elle, est toujours présente. Pilote des autres concupiscences, elle passe en semant son poison et suscite toute une floraison de fleurs sataniques. C'est pour cela que je vous dis : « Soyez maîtres de votre chair.»…

Jésus continue alors une longue explication à ses apôtres sur la tentation de l'homme et de la femme…Après avoir repris le chemin le long du fleuve, la chaleur les fait s'arrêter pour se reposer, manger et même se baigner. Mais ils

ont été suivis par des habitants du village qui désirent parler à Jésus, ce qui provoque un certain mécontentement des apôtres. Mais Jésus écoute les demandes des habitants :

« Maître, après ton départ, les pharisiens sont devenus encore plus violents…Ils ont assailli l'homme que tu as délivré et…s'il ne devient pas fou, ce sera un nouveau miracle car…ils lui ont dit que…que tu l'as débarrassé d'un démon qui ne détenait que sa raison, mais que tu as mis en lui un démon plus fort, plus puissant au point d'avoir vaincu le premier…En somme,…comme il adore aujourd'hui sous l'influence du démon que tu lui as mis dans le cœur, toi, le prince des démons - ah ! Pardonne-nous de dire cela ! -, comme il t'adore avec un esprit qui n'est plus fou, il est sacrilège et maudit, donc il sera damné. Il s'ensuit que le pauvre malheureux regrette son premier état et en arrive presque…à faire des imprécations contre toi…Le voilà donc encore plus fou qu'auparavant…Seigneur, nous croyons que tu es le Messie…C'est pourquoi, nous te demandons de nous donner la paix et l'explication…Nous allons t'amener le miraculé…»

Le village presque entier arrive, sans les pharisiens et sans crainte de leurs intimidations menaçantes de punitions. Tous se réunissent avec au milieu le possédé guéri et sa mère. Jésus s'avance à la rencontre de son miraculé qui, à sa vue, s'agenouille en s'arrachant les cheveux et dit :

« Rends-moi le premier démon ! Par pitié pour moi, pour mon âme. Que t'ai-je fait pour que tu me nuises à ce point ? Et sa mère, elle aussi à genoux :

- Il délire de peur, Seigneur ! Ne tiens pas compte de ses paroles blasphématoires, mais délivre-le de la peur que ces cruels ont mise en lui, pour qu'il ne perde pas la vie de l'âme. Tu l'as libéré une fois !…Par pitié pour une mère, libère-le encore !

- Oui, femme, n'aie pas peur ! Fils de Dieu, écoute ! Ecoute et discerne par toi-même, puisque maintenant ton jugement est libre et que tu peux juger avec justice. Il y a une manière sûre de savoir si un prodige vient de Dieu ou du démon : c'est ce que l'âme éprouve. Si ce fait extraordinaire vient de Dieu, il déverse dans l'âme la paix et une joie pleine de majesté. S'il vient du démon, ce sont le trouble et la souffrance qui apparaissent avec le prodige. Des paroles de Dieu, viennent paix et joie, alors que celles d'un démon, ne suscitent que délire et tourment…Maintenant, réfléchis, fils de Dieu. Quand, en cédant au démon de la luxure, tu as commencé à accueillir en toi ton oppresseur, jouissais-tu de la joie et de la paix ? »

L'homme réfléchit et en rougissant, il répond :

« Non, Seigneur.

- Et quand ton perpétuel Adversaire a pris totalement possession de toi, connaissais-tu la paix et la joie ?

- Non, Seigneur, jamais. Tant que j'ai eu un reste de liberté d'esprit, il m'est venu trouble et souffrance. Ensuite…je ne sais plus, j'étais devenu inférieur à une bête…Mais même dans cet état où je paraissais

moins intelligent qu'un animal…comme je pouvais souffrir ! Je ne sais dire de quoi…L'enfer est terrible ! Ce n'est qu'horreur…et on ne peut dire ce que c'est…

- Et quand tu t'es réveillé avec ta main dans la mienne ? Qu'as-tu éprouvé ?

- Ah ! Un étonnement si doux…et puis une joie, une paix plus grande encore…Il me semblait sortir d'une sombre prison remplie d'un grouillement de serpents innombrables et d'un air horriblement fétide et, en même temps, j'entrais dans un jardin fleuri, plein de soleil, de chants…J'ai connu le paradis…Mais lui aussi ne peut se décrire…Mais cela a été vite fini…

- En es-tu sûr ? Dis-moi, maintenant que tu es à côté de moi et loin de ceux qui t'ont troublé, qu'éprouves-tu ?

- La paix encore. Ici, près de toi, je ne puis croire que je suis damné et leurs paroles me semblent être des blasphèmes…Mais moi, je les ai crues…N'ai-je donc pas péché contre toi ?

- Ce n'est pas toi qui as péché, mais eux. Lève-toi, fils de Dieu et crois à la paix qui est en toi. La paix vient de Dieu. Tu es avec Dieu. Ne pèche pas et ne crains pas.»

Il retire les mains de dessus la tête de l'homme et le fait se lever.

« C'est vraiment le cas, Seigneur ? demandent plusieurs.

- Oui. Le doute suscité par des paroles intentionnellement nuisibles a été la dernière vengeance de Satan sorti de lui, vaincu, désireux de reprendre sa proie perdue.»

Avec beaucoup de bon sens, un homme du peuple dit :

« Mais alors…les pharisiens…Ils ont servi Satan ! »

Et beaucoup applaudissent cette juste observation.

« Ne jugez pas. Il y a quelqu'un qui le fait.

- Du moins, notre jugement est sincère…et Dieu voit que nous jugeons des fautes évidentes. Eux feignent d'être ce qu'ils ne sont pas. Leurs actions sont mensongères et leurs intentions ne sont pas bonnes…Ils essaient de ramener tes miracles à des sorcelleries, à inspirer la peur de toi. Ils conspirent, oppriment, nuisent…»

La foule gronde. Jésus fait un geste pour imposer le silence :

« N'accueillez pas dans votre cœur ce qui vient d'eux, ni leurs insinuations, ni leurs explications, et pas même l'idée : « Ils sont méchants et pourtant ils triomphent ». Rappelez-vous les paroles de la Sagesse… et Jésus se lance dans une longue instruction…

…Allez en paix, dans ma paix. Allez et ne craignez pas. Quant à toi, homme deux fois sauvé, sois fort et souviens-toi de ma paix pour dire aux tentateurs : « N'essayez pas de me séduire. Il est le Messie, voilà ma foi. » Va femme. Pars avec lui et restez en paix…»

Il les bénit, retourne à l'endroit où il a déjeuné en compagnie des apôtres et ils se reposent.»

Visions et dictées du 29 septembre 1944, tome 6, p 442, § 420 et du 22 avril 1946, § 421.

32. La fillette d'esclave Aurea.

Sommaire

C'est à la mi-juin 29 que Jésus arrive dans son village à Nazareth, dans la maison de Marie où se trouve une rescapée, l'adolescente Aurea Galla. Cette jolie fille d'esclaves de la guerre des Gaules, complètement païenne et inculte, avait été acquise pour le harem d'un romain débauché de Césarée Maritime. Avec l'aide de patriciennes romaines, dont la femme de Ponce Pilate, Jésus réussit à la soustraire à une soirée d'orgies romaines et à la ramener à Nazareth auprès de sa Mère.

« Jésus fait une halte pour regarder sa chère ville qui lui est hostile…Ses deux cousins eux aussi regardent leur ville avec une joie manifeste. Bien que ce ne soit pas sa ville, Thomas en a le visage tout illuminé et il dit en montrant la petite maison de Marie, du four de laquelle la fumée monte en spirales :

« La Mère est à la maison et cuit son pain…

- Prenons ce chemin. Nous passerons derrière le jardin d'Alphée pour arriver à la haie de notre jardin » dit Jésus…

Les voilà parvenus au seuil de la maison. Jésus frappe à la porte. Quand la porte s'entrouvre et qu'apparaît le doux visage de la Vierge, Jésus ne dit que le plus tendre des mots, en ouvrant les bras pour la recevoir :

« Maman !

- Oh ! Mon fils ! Béni sois-tu ! Entre et que la paix et l'amour soient avec toi !

- Et aussi avec ma Mère, avec la maison et ceux qui s'y trouvent, dit Jésus en entrant, suivi des autres. Après les salutations :

- Comment va la fillette ?

- Légèrement mieux…Mais elle a failli mourir…Pourtant ses paroles, maintenant qu'elle ne divague plus, correspondent, bien qu'en plus réservé, à celles qui lui venaient dans son délire. Ce serait mentir de prétendre que nous l'avons délivrée de ses mauvais souvenirs…La malheureuse !…

- Oui. Mais la Providence a veillé sur elle.

- Et maintenant ?

- Je ne sais pas. Auréa ne m'appartient pas comme créature. Son âme est à moi, mais son corps appartient à Valéria. Pour le moment, elle va rester ici, afin d'oublier…

- Myrta voudrait bien l'avoir.

- Je le sais…Mais je n'ai pas le droit d'agir sans la permission de la Romaine…»

Marie se propose alors d'aller voir, elle-même, à Tibériade, la Romaine….

« Allons trouver les autres et la fillette » dit Jésus en sortant avec sa Mère dans le jardin.

Les trois femmes disciples, sur le seuil de la pièce où se trouve la petite malade, parlent sans arrêt avec les apôtres, mais elles se taisent à la vue de Jésus et s'agenouillent.

« Paix à toi, Marie, femme d'Alphée, ainsi qu'à vous, Myrta et Noémie. Est-ce que l'enfant dort ?

- Oui. La fièvre persiste, l'étourdit et l'anéantit. Si cela continue, elle va mourir. Son tendre corps ne résiste pas à la maladie et son esprit est troublé par les souvenirs, dit Marie, femme d'Alphée.

- Oui…Elle ne réagit pas, car elle dit vouloir mourir pour ne plus voir les Romains…confirme Myrta.

- C'est une vraie douleur pour nous qui l'aimons déjà ! ajoute Noémie.

- Ne craignez rien ! » dit Jésus en allant jusqu'au seuil de la chambre et en levant le rideau…Sur le lit contre le mur, apparaît le petit visage amaigri d'Auréa, rouge feu aux pommettes, blanc comme la neige ailleurs, enseveli sous la masse des longs cheveux dorés. Elle dort fiévreusement, en marmonnant entre ses dents des paroles incompréhensibles. De sa main abandonnée sur les couvertures, elle fait de temps à autre un geste comme pour repousser quelque chose.

Jésus n'entre pas. Il jette sur elle un regard de pitié. Puis il l'appelle à haute voix :

« Auréa ! Viens ! Ton Sauveur est là.»

L'interpellée s'assied immédiatement sur son petit lit, le voit et en poussant un cri, elle descend et court vers Jésus, dans sa tunique longue et floue, pieds nus, puis elle se jette à ses pieds :

« Seigneur ! Oui, maintenant tu m'as vraiment délivrée !

- Elle est guérie. Vous voyez ? Elle ne pouvait mourir car elle devait auparavant connaître la Vérité. »

Puis, il s'adresse à l'adolescente qui lui baise les pieds.

« Lève-toi et vis en paix. »

Et il lui pose la main sur la tête qui n'est plus fiévreuse. Dans son long vêtement de lin, ses cheveux dénoués retombant comme un manteau sur sa mince silhouette, ses yeux gris-bleu et sa joie qui maintenant se manifeste, Auréa ressemble à un ange.

« Adieu ! dit le Maître, suivi des quatre autres, il entre dans l'ancien atelier de Joseph pour s'asseoir avec ses apôtres sur les établis qui ne servent plus… »

Vision et dictée du 9 mai 1946, tome 7, p 11, § 433.

Aurea Galla deviendra disciple et portera le nom nouveau de Christiane.

33. L'incendie stoppé.

Sommaire

En ce 21 juillet 29, c'est jour de sabbat à Nazareth où le séjour s'est poursuivi. Thomas qui avait un métier d'orfèvre, en profite pour confectionner une broche qu'il offre à la Vierge Marie. Puis vient le jour du départ d'Aurea vers sa nouvelle famille d'adoption, accompagnée par Jésus et les disciples, ainsi que Marziam, le fils adoptif confié à Pierre, qui rassure la jeune fillette. Ils sont sur le trajet vers leur destination quand…

« Regardez donc cette lumière là-bas, de l'autre côté de cette colline ! » s'écrie Jacques, fils de Zébédée. C'est un bois qui brûle ?

- Ou un village ?

- Courons voir…»

Plus personne n'est fatigué, car la curiosité fait disparaître tout autre sensation. Jésus les suit de bon gré et il abandonne la route pour prendre un sentier qui monte sur le coteau. Le sommet est vite atteint…

Ce n'est ni un bois, ni un village qui brûle, mais une vaste cuvette entre deux coteaux, toute couverte de bruyères. Desséchées par l'été, elles ont pris feu, peut-être à cause de quelques étincelles échappées aux bûcherons qui ont travaillé plus haut à l'abattage des arbres et maintenant elles brûlent. C'est un vrai tapis de flammes basses mais vives qui se déplace après avoir tout consumé là où le feu a d'abord pris, en cherchant de nouvelles bruyères à brûler. Les bûcherons essaient de faire un contre-feu en battant les flammes, mais en vain. Ils sont peu nombreux et quand ils s'y efforcent d'un côté, le feu s'étend de l'autre.

« Si le feu arrive au bois, ce sera un désastre. Il y a des résineux » observe sentencieusement Philippe.

Debout au sommet du coteau, Jésus, les bras croisés, regarde et médite en souriant…

La lueur blanche de la lune à l'orient contraste vivement avec la lumière rouge des flammes à l'occident. La lune rend les spectateurs tout blancs par derrière alors que la réverbération des flammes leur rougit le visage.

Et les flammes courent, courent, comme les eaux qui débordent, montent et s'étendent…L'incendie arrive à quelques mètres de la forêt et déjà, il éclaire les piles de bois couchées sur le bord. Sa clarté, de plus en plus vive, permet de voir les petites maisons d'un village situé au sommet du coteau sur lequel monte le feu.

« Pauvres gens ! Ils vont tout perdre ! » disent plusieurs.

Et ils regardent Jésus, qui sourit sans rien dire. Mais ensuite…voilà qu'il décroise les bras et s'écrie :

« Arrête-toi ! Meurs ! Je le veux ! »

Alors, comme si un grand boisseau s'abaissait pour étouffer les flammes, voilà que, par quelque prodige, le feu cesse de flamber. La

danse vive, agile, des langues de flammes, puis le rouge devient violet, orange, gris…Quelque éclair glisse encore parmi les cendres…et il ne reste enfin que la lune pour éclairer les bois de sa lumière argentée.

A sa blanche clarté, on voit des bûcherons se réunir en faisant de grands gestes. Ils regardent tout autour d'eux, en haut…pour découvrir l'ange du miracle…

« Descendons. Je travaillerai les âmes par le motif imprévu qui m'a été donné et nous ferons halte dans le village au lieu de nous arrêter en ville. Nous partirons à l'aube. Ils auront bien une place pour les femmes. Pour nous, la forêt suffira » dit Jésus.

Et il descend rapidement, suivi des autres.

« Mais pourquoi souriais-tu ainsi ? Tu paraissais bienheureux ! demande Pierre.

- Mes paroles te l'apprendront.»

Ils arrivent à l'endroit où la friche s'est changée en cendres encore chaudes qui craquent sous les sandales. Ils la traversent. Quand ils parviennent au milieu, les bûcherons les aperçoivent.

- Oh ! Je l'avais bien dit ! Lui seul pouvait avoir fait cela ! Courons pour le vénérer, s'écrie un bûcheron, en se jetant dans la cendre aux pieds de Jésus.

- Pourquoi crois-tu que je l'aie pu ?

- Parce qu'il n'y a que le Messie qui en soit capable.

- Et comment sais-tu que je suis le Messie ? Tu me connais donc ?

- Non. Mais seul celui qui est bon et qui aime les pauvres peut avoir eu pitié et seul le Saint de Dieu peut avoir commandé au feu et être obéi. Béni soit le Très Haut qui nous a envoyé son Messie ! Et le Messie est venu à temps pour sauver nos maisons !

- Vous devriez montrer plus d'empressement pour sauver vos âmes.

- Elles se sauvent en croyant en toi et en cherchant à faire ce que tu enseignes. Mais tu comprends, Seigneur, que la désolation d'être dépouillés de tout peut rendre fragile notre âme déjà faible…et la porter à douter de la Providence.

- Qui vous a instruits à mon sujet ?

- Certains de tes disciples…Voici nos familles…Nous avions envoyé quelqu'un les réveiller de peur que toute la colline ne brûle…Avancez…Et puis nous avons envoyé un autre homme pour annoncer qu'un miracle a eu lieu et leur demander de venir voir.»

Plus d'une dizaine de familles sont présentées à Jésus. Cela forme un groupe de quelques deux cent cinquante personnes, y compris les nombreux bébés dont ceux qui dorment, inconscients du danger qu'ils ont couru.

« Paix à vous tous. L'ange de Dieu vous a sauvés. Louons ensemble le Seigneur.

- C'est toi qui nous a sauvés ! Tu es toujours présents là où les fidèles croient en toi ! » disent quelques femmes…Les hommes acquiescent gravement.

Jésus leur donne quelques recommandations et poursuit :

« Du haut du coteau, pendant que je regardais brûler la friche et que j'entendais les paroles que votre âme adressait au Seigneur Dieu, plus encore que je ne voyais votre action visant à éteindre les flammes, je souriais. L'un de mes apôtres m'a demandé pourquoi je souriais ? Je souriais en pensant que, de même que les flammes se propageaient parmi les bruyères de la vallée, vainement étouffées par vos manœuvres, de même ma Doctrine se propagera dans le monde, vainement persécutée par ceux qui refusent la Lumière. Et elle sera Lumière, elle sera purification, elle sera grâce. Combien de serpents ont péri dans ces cendres et avec eux d'autres êtres nuisibles ! Vous craigniez cette vallée parce qu'il s'y trouvait trop d'aspics. Or il n'en survit pas un seul. Pareillement, le monde sera libéré de beaucoup d'hérésies, de péchés, de souffrances, quand il m'aura connu et qu'il aura été purifié par le feu de ma Doctrine : purifié et libéré des végétations inutiles, rendu capable de recevoir la semence, devenu riche en fruits de sainteté. Voilà pourquoi je souriais…Dans le feu qui progressait, je voyais un symbole de la propagation de ma Doctrine dans le monde…»

Puis lentement, tout le monde remonte la pente assez escarpée jusqu'au village qui a miraculeusement échappé à la destruction et qui va accueillir tout le groupe de Jésus.»

Vision et dictée du 22 mai 1946, tome 7, p 58, § 441.

34. Les habitants du bord du lac, la femme stérile et le lépreux Jean.

Sommaire

En cette fin de juillet 29, Jésus se trouve en bordure du sud du lac de Tibériade, face à la ville d'Hippos située plus à l'intérieur des terres.

« Dans cette soirée tranquille, ils débarquent près d'un petit port naturel formé par le lit d'un torrent maintenant à sec…Il y a là des maisons et des maisonnettes de pécheurs qui exploitent les eaux poissonneuses et de maraîchers qui cultivent une bande de terre grasse et humide qui va du rivage vers l'intérieur, au pied de la haute falaise qui tombe presque à pic dans le lac et d'où se sont précipités les porcs du miracle.

A cette heure, les habitants sont sur les terrasses ou dans les jardins en train de dîner. Mais comme les jardins ont des haies basses et que les terrasses ont des murets peu élevés, les habitants voient la petite flottille de barques entrer dans le port. Les uns par curiosité, les autres parce qu'ils les connaissent, se lèvent et vont à la rencontre des arrivants. Un pécheur déclare :

« C'est la barque de Simon, fils de Jonas, accompagnée de celle de Zébédée. Ce ne peut donc être que le Rabbi qui vient ici avec ses disciples.

- Femme, prends immédiatement l'enfant et suis-moi. C'est peut-être lui. Il le guérira. C'est l'ange de Dieu qui le conduit à nous, ordonne un maraîcher à sa femme dont le visage est brûlé par les larmes.

- Personnellement, je crois. Moi, je me rappelle ce miracle : tous ces porcs ! Les porcs qui éteignent dans l'eau la chaleur des démons entrés en eux…Ce devait être un grand tourment pour que ces animaux, si dédaigneux de la propreté, se soient jetés à l'eau…dit un homme qui accourt et fait de la propagande pour le Maître.

- Tu as bien raison ! Ce devait être sûrement une vraie torture. J'y étais moi aussi et je m'en souviens. Les corps fumaient, les eaux fumaient. Le lac était devenu plus chaud que les eaux d'Hamatha. Et là où ils sont passés en courant, le bois et l'herbe sont brûlés.

- Moi, j'y suis allé, mais je n'ai rien vu de changé…lui répond un troisième.

- Rien ? Mais tu as des écailles sur les yeux ! Regarde ! On le voit d'ici. Tu vois là où se trouve ce cours d'eau à sec ? Va vérifier d'un peu plus près et rends-toi compte si…

- Mais non ! Ce sont les soldats de Rome qui ont tout dévasté quand ils recherchaient ce scélérat pendant les froides nuits de Tébèt. Ils ont campé là et y ont fait du feu.

- Et ils ont brûlé tout un bois pour faire du feu ? Regarde combien d'arbres il manque !

- Un bois ! Deux ou trois chênes !

- Et cela te paraît peu ?

- Non, mais on le sait bien : ils ne font aucun cas de ce qui nous appartient. Ils sont les maîtres et nous, les opprimés. Ah ! Jusqu'à quand …»

La discussion glisse du terrain spirituel au terrain politique.

« Qui me conduit au Rabbi ? Pitié pour un aveugle ! Où est-il ? Dites-le moi. Je l'ai cherché à Jérusalem, à Nazareth, à Capharnaüm. Il était toujours parti avant que j'arrive…Où est-il ? Ah ! Pitié pour moi !

C'est un homme d'environ quarante ans qui se plaint en sondant le terrain autour de lui avec un bâton. Il est insulté par ceux qui reçoivent dans les jambes ou sur les épaules son coup de bâton, mais personne n'a pitié et tous le heurtent en passant, sans qu'une main se tende pour le conduire. Effrayé et découragé, le pauvre aveugle s'arrête…

« Le Rabbi ! Le rabbi ! Haï-haï-hi-li-li-è-lè-lè, » C'est un hululement de femmes, pas une parole. Il rappelle davantage le cri de certains oiseaux.

« Il va bénir nos enfants !

- Sa parole va faire tressaillir le fruit que je porte en mon sein. Réjouis-toi mon enfant ! Le Sauveur te parle, dit une épouse à la mine épanouie en caressant son ventre gonflé sous son vêtement flou.

- Peut-être va-t-il rendre fécond le mien ! Cela susciterait joie et paix entre Elisée et moi. Je suis allée dans tous les endroits où l'on dit que la femme obtient la fécondité. J'ai bu de l'eau du puits près de la tombe de Rachel et celle du ruisseau de la grotte où la Mère l'a enfanté…Je suis allée à Hébron pour prendre pendant trois jours la terre du lieu où est né Jean-Baptiste…J'ai mangé des fruits du chêne d'Abraham et j'ai pleuré en invoquant Abel à l'endroit où il fut enfanté et tué…Tout ce qui est saint, tout ce qui est miraculeux sur la terre et au Ciel, je l'ai essayé : médecins et remèdes, vœux et prières, offrandes…mais mon sein ne s'est pas ouvert à la semence et c'est à peine si Elisée me supporte, tout juste s'il ne me hait pas ! Hélas ! gémit une femme déjà fanée.

- Tu es vieille désormais, Sella ! Résigne-toi » lui disent, avec une pitié mêlée à un léger mépris et un air triomphal bien visible, celles qui passent, la taille gonflée par la maternité ou avec des bébés qu'elles allaitent à leur florissante poitrine.

- Non ! Ne dites pas cela ! Il a ressuscité les morts ! Ne pourra-t-il pas donner une vie nouvelle à mes entrailles ?

- Place ! Place ! Faites place à ma mère malade » crie un jeune homme qui tient les barres d'un brancard improvisé, soutenu de l'autre côté par une fillette très affligée.

Une femme encore jeune y est étendue, réduite à l'état de squelette jaunâtre.

« Il faudra lui parler du malheureux Jean et lui montrer l'endroit où il se trouve. C'est le plus malheureux de tous car, étant lépreux, il ne peut aller à la recherche du Maître…dit un homme âgé, influent.

- Nous d'abord ! Nous d'abord ! S'il se dirige vers Hippos, c'est fini : les gens de la ville vont l'accaparer et nous, comme toujours, nous resterons à la traîne.

- Mais qu'arrive-t-il là-bas ? Pourquoi les femmes crient-elles ainsi, sur la rive ?

- Parce qu'elles sont folles !

- Non. Ce sont des cris de joie ! Courons…»

Le chemin est un fleuve de foule, canalisé dans la direction de la grève et du torrent, là où Jésus et ses disciples sont restés bloqués par les premiers qui sont accourus.

« Miracle ! Miracle ! Le fils d'Elise, abandonné par les médecins, le voilà guéri ! Le Rabbi l'a guéri en lui mettant de la salive dans la gorge.»

Les cris des femmes deviennent encore plus stridents et plus aigus et se mêlent aux hosannas puissants des hommes.

Jésus est littéralement assiégé, malgré sa grande taille. Les apôtres essaient par tous les moyens de le dégager. Mais en vain !

Les femmes disciples, avec Marie au milieu, sont séparées du groupe des apôtres. L'enfant, dans les bras de Marie, femme d'Alphée, hurle de peur. Ses cris attirent l'attention de plusieurs sur elles et c'est l'habituel je sais tout qui dit :

« Oh ! Il y a aussi la Mère du Rabbi et celles des disciples !

- Lesquelles ? C'est qui ?

- Sa Mère, c'est celle qui est pâle et blonde, vêtue de lin et les autres, ce sont les plus âgées, dont l'une tient un bébé et l'autre a une corbeille sur la tête.

- Et le petit, qui est-ce ?

- Son fils, hein ! Ne l'entendez-vous pas l'appeler maman ?

- Le fils de qui ? De la plus âgée ? Ce n'est pas possible !

- De la jeune ! Tu vois qu'il veut aller vers elle ?

- Non. Le Rabbi n'a pas de frères. Je le sais de source sûre.»

Des femmes ont entendu la conversation et, tandis que Jésus, après s'être dégagé non sans peine, a réussi à rejoindre le brancard porté par les enfants et guéri la malade, elles se dirigent vers Marie avec curiosité. Mais ce n'est pas cet intérêt qui anime l'une d'elles. Elle se prosterne aux pieds de Marie en disant :

« Au nom de la maternité, aie pitié de moi.»

C'est la femme stérile. Marie se penche sur elle.

« Que veux-tu, ma sœur ?

- Etre mère…Un enfant ! Un seul ! Je suis maudite à cause de ma stérilité. Je crois que ton Fils peut tout, mais j'ai une foi si grande en lui que je pense qu'étant né de toi, il t'a faite sainte et puissante comme lui. Maintenant, je t'en prie…pour tes délices de Mère, je t'en prie : rends-moi féconde. Touche-moi de ta main et je serai heureuse…

- Ta foi est grande, femme, mais c'est à Dieu qu'elle doit s'adresser de droit. Viens donc vers mon Jésus…»

Et, la prenant par la main, elle demande avec une insistance gracieuse la permission de passer pour rejoindre Jésus. Les autres disciples la suivent dans le sillage qui s'ouvre parmi les gens, de même que les femmes accourues vers la Vierge. Tout en marchant, elles demandent à Marie, femme d'Alphée, qui est ce petit garçon qu'elle tient élevé au-dessus de la foule.

« Un enfant que sa mère n'aime plus : il est venu chercher de l'amour auprès du Rabbi…

- Un enfant que sa mère n'aime plus !

- Tu as entendu, Suzanne ?

- Qui est cette hyène ?

- Hélas ! Et moi qui brûle d'en avoir ! Donne-le moi, donne-le-moi, afin qu'un enfant m'embrasse au moins une fois ! »

Et Sella, la femme stérile, arrache presque le bambin des bras de Marie, femme d'Alphée, et le serre sur son cœur en cherchant à suivre

Marie, déjà séparée d'elle, depuis le moment où Sella a abandonné la main de Marie pour prendre le petit.

« Jésus, écoute. Il y a là une femme qui demande une grâce : elle est stérile…

- Ne dérange pas le Maître pour elle, femme. Ses entrailles sont mortes » dit quelqu'un qui ignore qu'il s'adresse à la Mère de Dieu.

Puis confus de son erreur quand il en est averti, il cherche à se faire tout petit et à disparaître pendant que Jésus lui répond ainsi qu'à la femme qui supplie :

« Je suis la Vie. Femme, qu'il te soit fait ce que tu demandes.»

Et il pose un instant sa main sur la tête de Sella.

« Jésus, fils de David, aie pitié de moi ! » s'écrie l'aveugle de tout à l'heure, qui est arrivé lentement près de la foule et, de derrière, lance son cri lamentable.

Jésus, qui s'était penché pour écouter la supplication de Sella, relève la tête et regarde vers l'endroit d'où, syncopée comme l'appel d'un naufragé, arrive la voix de l'aveugle.

« Que veux-tu que je fasse pour toi ? demande-t-il.

- Que je voie. Je suis dans les ténèbres.

- Je suis la Lumière. Je le veux !

- Ah ! Je vois ! Je vois ! Je vois de nouveau ! Laissez-moi passer, pour que je dépose un baiser sur les pieds de mon Seigneur !

- Maître, tu les as tous guéris, ici. Mais il y a un lépreux dans une cabane, dans le bois. Il ne cesse de nous prier de t'amener à lui…

- Allons-y ! Allons ! Laissez-moi passer. Ne vous faites pas de mal ! Je suis ici pour tous…Allons, écartez-vous ! Vous faites mal aux femmes et aux enfants. Je ne pars pas de sitôt. Je reste demain et ensuite je serai dans la région pendant cinq jours. Vous pourrez me suivre si vous voulez…»

Jésus tente de discipliner la cohue…Mais la foule est comme une matière molle qui se déplace mais revient ensuite se presser autour de lui…Et la marche est lente, entravée, fatigante…Que d'efforts en vain ! Pour faire dix mètres, il faut un quart d'heure !

Une femme d'environ quarante ans réussit à force de persévérance à se frayer un chemin jusqu'à Jésus et lui touche le coude.

« Que veux-tu, femme ?

- Cet enfant…J'ai appris…Je suis veuve et sans enfant…Souviens-toi de moi. Je suis Sarah d'Aphéqa, la veuve du marchand de vaisselle. Rappelle-toi. J'ai une maison près de la place de la fontaine rouge, mais aussi des vignes et un bois. J'ai de quoi offrir à quelqu'un de seul…je serais heureuse…

- Je m'en souviendrai, femme. Que ta pitié soit bénie.»

Après la fin du village, on se dirige vers les contreforts de la haute falaise. Dans l'escarpement, il y a des grottes, dont plusieurs murées, des tombeaux peut-être ?

« Nous y voilà ! Arrêtons-nous pour ne pas être contaminés. Nous voici près du tombeau du mort-vivant et c'est l'heure où il vient à ce rocher prendre ce qu'on lui offre. Il était riche, tu sais ? Nous nous en souvenons. Il était bon aussi mais maintenant, c'est un saint. Plus la douleur l'a frappé, plus il est devenu juste. Nous ignorons comment il est devenu lépreux. On dit que c'est par des pèlerins qu'il avait hébergés…Après leur passage, ils attrapèrent tous la lèpre, d'abord sa femme et ses serviteurs, puis ses enfants et enfin lui. Les trois enfants sont morts en très peu de temps. Ce fut ensuite le tour de leur mère et lui…Quand le prêtre les déclara tous lépreux, il acheta ce coin de colline et y fit déposer des provisions pour lui et les siens. Il commença à creuser des tombeaux…et l'un après l'autre, il les y plaça tous, sa femme, ses enfants, ses serviteurs…Lui est resté, seul et pauvre car tout s'épuise avec le temps…et voilà quinze ans que cela dure…Malgré cela…jamais une plainte. Il était cultivé. Il sait l'Ecriture par cœur…Il nous la répète à nous qui avons tant à apprendre de lui et il nous console de nos souffrances…justement lui, tu comprends ? Il vient des gens le voir de partout. Quand il a appris le miracle des deux possédés, il s'est mis à prêcher la foi en toi. Seigneur, si les hommes t'ont salué du nom de Messie, si les femmes t'ont salué comme vainqueur et roi, si nos enfants connaissent ton nom et savent que tu es le Saint d'Israël, c'est grâce à ce pauvre lépreux.»

Voilà ce que raconte, au nom de tous, le vieillard qui auparavant avait parlé de Jean.

« Vas-tu le guérir ? demandent plusieurs.

- Vous me demandez cela ? J'ai pitié des pécheurs, mais qu'en sera-t-il pour un juste ? Mais c'est peut-être lui qui vient, là-bas parmi les buissons… C'est certainement lui…»

Jésus est bien en vue, seul, un peu en avant car il est allé jusqu'au rocher où l'on a déposé des provisions…De sa cachette, le lépreux doit bien voir et il est certain qu'il comprend, car il s'écrie :

« Voici l'Agneau de Dieu ! Voici Celui qui est venu pour guérir toute la douleur du monde ! Jésus, Messie béni, notre Roi et notre Sauveur, aie pitié de moi !

- Que veux-tu ? Comment peux-tu croire dans l'Inconnu et voir en lui l'Attendu ? Qui suis-je pour toi ? L'Inconnu…

- Non. Tu es le Fils du Dieu vivant. Comment je le sais et je le vois ? Je l'ignore. Ici, à l'intérieur de moi, une voix a crié : « Voici l'Attendu ! Il est venu récompenser ta foi. » Inconnu ? Oui. Personne n'a connu le visage de Dieu. Tu es donc « Inconnu » sous ton apparence. Mais tu es le Connu selon ta nature, ta réalité, Jésus, Fils du Père, Verbe incarné et Dieu comme le Père. Voilà qui tu es et je te salue et te prie, croyant en toi.

- Et si je ne pouvais rien, et si ta foi était déçue ?

- Je dirais que c'est la volonté du Très-Haut et je continuerais à croire et à aimer, espérant toujours dans le Seigneur.»

Jésus se retourne vers la foule qui écoute attentivement le dialogue et dit :

« En vérité, je vous dis que cet homme a la foi qui déplace les montagnes. En vérité je vous dis que la vraie charité, la vraie foi et la véritable espérance s'éprouvent dans la douleur plus que dans la joie, car l'excès de joie est parfois une ruine pour une âme informe. Il est facile de croire et d'être bon, quand la vie n'est qu'une succession de jours semblables tranquilles sinon joyeux. Mais celui qui sait persister dans la foi, l'espérance et la charité, même quand les maladies, les misères, la mort, les malheurs lui apportent solitude, abandon, et éloignement de tous, et qui ne cesse de répéter : « Qu'il me soit fait ce que le Très-Haut croit bon pour moi », en vérité celui-là mérite l'aide de Dieu. Bien plus, je vous le déclare, sa place est toute prête dans le Royaume des Cieux et il ne séjournera pas au purgatoire, car sa justice a effacé toutes les dettes de sa vie passée. Homme, je te le dis : « Va en paix, car Dieu est avec toi ! »

Ce disant, il se tourne et tend les bras vers le lépreux, l'attire pour ainsi dire par son geste et quand il est tout près, bien en vue, il ordonne :

« Je le veux ! Sois purifié !…»

On dirait que la lune, par ses rayons d'argent, nettoie et fait disparaître les pustules, les plaies, les nodules et les croûtes de cette horrible maladie. Le corps se reconstitue et redevient sain. C'est un vieillard digne, d'aspect ascétique tant il est maigre, qui, instruit du miracle par les hosannas de la foule, se courbe pour baiser le sol, ne pouvant toucher Jésus ni personne avant le temps prescrit par la Loi.

« Lève-toi. On va t'apporter un vêtement propre pour que tu puisses aller te montrer au prêtre. Mais sache garder toujours la pureté de ton âme devant ton Dieu. Adieu, homme. Que la paix soit avec toi ! »

Jésus se joint à la foule et revient lentement au village pour se reposer.

Vision et dictée du 26 juin 1946, tome 7, p 130, § 450 suivies d'une autre vision et dictée du 29 juin 1946, p 146, § 452, pour les jours qui ont suivi :

« Mon Seigneur ! » s'exclame l'ancien lépreux en se jetant à genoux dès qu'il voit apparaître Jésus dans la friche qui précède le lieu rocailleux où il a vécu pendant des années. Puis, se relevant, il s'écrie encore :

« Pourquoi reviens-tu vers moi ?

- Pour t'apporter le viatique de la parole après celui de la santé.

- Le viatique, on le donne à celui qui part ! Je pars en effet ce soir pour les purifications. Mais je pars pour revenir et m'unir aux disciples, si tu veux bien m'accueillir. Je n'ai ni maison, ni famille. Je suis trop âgé pour reprendre une vie active…Je suis un oiseau sans nid. Permets-moi de m'unir à la troupe de ceux qui te suivent…Je fuis le monde pour venir à toi.

- Et je ne te repousse pas…Toi, soit mon disciple pour cette région…

- Je ferai ce que tu veux sitôt les purifications accomplies…Au printemps, j'irai avec les autres prêcher ton nom.

- C'est une bonne idée. Dieu t'aidera à réaliser ton projet…

- Nous sommes tous venus pour rester avec toi. Nous allons partager la nourriture en un banquet d'amour…»

Un repas est alors organisé à l'ombre des arbres. Jésus porte à Jean un large panier qu'il dépose sur l'herbe à quelques mètres de lui…Tous mangent de bon appétit. Puis Jésus donne une longue instruction en faisant appel à une parabole sur le thème des dix commandements. Jésus termine par ces mots :

« En vérité, je vous affirme que personne, si épuisant que soit son chemin pour arriver au Ciel, ne suivra jamais un sentier plus exténuant et plus douloureux que celui que le Fils de l'homme parcourt pour venir du Ciel sur la terre, et de la terre au Sacrifice pour ouvrir les portes du Trésor. Maintenant, reposons-nous. Au coucher du soleil, j'irai à Hippos, Jean à la purification, vous à vos maisons.»

35. L'esclave Romain Aquila.

Sommaire

Jésus entre à Hippos par une claire matinée…La ville est très peuplée et fréquentée par des étrangers venus des villages voisins pour le marché et par de nombreux Romains, civils ou militaires. Jésus entreprend un long enseignement, en rapport avec la richesse matérielle de cette ville et les pauvres qui y sont délaissés…A la fin, tout le monde se dispute Jésus pour l'avoir chez soi…

« Parle-nous encore ! Nous avons été durs et pécheurs. Mais toi, tu nous sauves. Tu es le Sauveur. Parle-nous…

- Je serai avec vous jusqu'à ce soir. Mais je parlerai par mes œuvres. Maintenant que le soleil frappe, que chacun rentre chez lui et médite mes paroles.

- Et toi, où vas-tu, Seigneur ? Viens chez moi ! Chez moi ! »

Tous les riches d'Hippos veulent l'avoir chez eux et ils se disputent presque pour faire valoir le motif pour lequel Jésus doit privilégier l'un ou l'autre. Jésus lève la main pour imposer le silence et l'obtient non sans peine :

« Je reste avec eux.»

Et il désigne les pauvres qui, serrés en tas, en marge de la foule, le regardent de l'œil de quelqu'un qui, toujours méprisé, se sent aimé. Et il répète :

« Je reste avec eux pour les consoler et partager le pain avec eux, pour leur donner un avant-goût de la joie du Royaume où le Roi sera assis parmi ses sujets au même banquet d'amour. Et en attendant, puisque leur foi est peinte sur leurs visages et dans leurs cœurs, je leur dis : « Qu'il vous soit fait ce que dans votre cœur vous demandez et que vos âmes et vos corps jubilent dans le premier salut que vous donne le Sauveur. »

Ces pauvres peuvent être une bonne centaine. Les deux tiers au moins sont handicapés, aveugles ou visiblement malades ; l'autre tiers est

composé d'enfants qui mendient pour leurs mères veuves ou pour leurs grands-parents…Eh bien, c'est un spectacle prodigieux : les bras estropiés, les hanches disloquées, les échines déformées, les yeux éteints, les gens épuisés qui se traînent, tout l'étalage douloureux des maladies et des malheurs dus à des accidents de travail ou à des excès de fatigue ou de privations, tout disparaît et reprend un état normal. Tous ces malheureux se reprennent à vivre et à se sentir capables de se suffire à eux-mêmes. Leurs cris remplissent la vaste place et y résonnent.

Un Romain se fraie avec peine un passage dans la foule en délire et rejoint Jésus qui, à son tour, s'efforce de se diriger vers les pauvres qu'il a guéris et qui le bénissent de leur place, ne pouvant fendre la foule compacte.

« Salut, Rabbi d'Israël. Ce que tu as fait, est-ce seulement pour ceux de ton peuple ?

- Non, homme, ni ce que j'ai fait, ni ce que j'ai dit. Mon pouvoir est universel parce qu'universel est mon amour. Et ma doctrine est universelle parce que, pour elle, il n'y a pas de castes, ni de religions, ni de nations qui la limitent. Le Royaume des Cieux est pour l'humanité qui sait croire au vrai Dieu. Et je suis pour ceux qui savent croire dans la puissance du vrai Dieu.

- Moi, je suis païen, mais je crois que tu es un dieu. J'ai un esclave qui m'est cher, un vieil esclave qui me suit depuis mon enfance. Aujourd'hui, la paralysie le tue lentement, en le faisant beaucoup souffrir. Mais c'est un esclave, et peut-être que toi…

- En vérité, je te dis que je ne connais qu'un esclavage qui me donne du dégoût : celui du péché, du péché obstiné. En effet, celui qui pèche et se repent, rencontre ma pitié. Ton esclave va être guéri. Va et guéris-toi de ton erreur en entrant dans la vraie foi.

- Tu ne viens pas chez moi ?

- Non, homme.

- Vraiment ? J'ai trop demandé. Un dieu n'entre pas dans les maisons des mortels. Cela ne se lit que dans les contes…Mais personne n'a jamais logé Jupiter ou Apollon.

- Parce qu'ils n'existent pas. Mais Dieu, le vrai Dieu, entre dans la maison de l'homme qui croit en lui et il y apporte la guérison et la paix.

- Qui est le vrai Dieu ?

- Celui qui est.

- Pas toi ? Ne mens pas ! Je sens que tu es Dieu…

- Je ne mens pas. Tu l'as dit, je le suis. Je suis le Fils de Dieu venu pour sauver aussi ton âme, comme j'ai sauvé ton esclave bien-aimé. N'est-ce pas lui qui vient t'appeler à grands cris ? »

Le Romain se retourne. Il voit un vieillard suivi par d'autres et qui, enveloppé dans une couverture, accourt en criant :

« Marius ! Marius ! Mon maître !

- Par Jupiter ! Mon esclave ! Il court ! Ah !…j'ai dit : par Jupiter ! Non, je dis : par le Rabbi d'Israël. Je…je…»

L'homme ne sait plus comment s'exprimer. Les gens ouvrent volontiers leurs rangs pour laisser passer le vieillard hors de lui.

« Je suis guéri, Maître ! J'ai senti un feu dans mes membres et entendu un ordre : « Lève-toi ! » Il me semblait que c'était ta voix. Je me suis levé…je tenais debout…J'ai essayé de marcher…j'y parvenais…J'ai touché mes escarres…plus de plaies. J'ai crié. Nérée et Quintus sont accourus. Ils m'ont dit où tu étais. Je n'ai pas attendu d'avoir mes vêtements. Désormais, je vais pouvoir encore te servir…»

À genoux, le vieillard pleure en baisant les vêtements du Romain.

« Pas moi ! C'est lui, le Rabbi, qui t'a guéri. Il faudra croire, Aquila. Lui, c'est le vrai Dieu. Il a guéri ceux-ci par sa voix et toi…avec je ne sais quoi…On doit croire…Seigneur…je suis païen mais …voilà…Non ? C'est trop peu. Dis-moi où tu vas et je te ferai honneur.»

Il avait offert une bourse mais il la reprend.

« Je vais sous ce portique sombre, avec eux.

- Je te ferai un don pour eux. Salut, Rabbi. Je le raconterai à ceux qui ne croient pas…

- Adieu. Je t'attends sur les chemins de Dieu.»

Le Romain s'éloigne avec ses esclaves. De son côté, Jésus s'en va avec ses pauvres et avec les apôtres et les femmes disciples. De temps en temps, un habitant vient apporter des oboles sous le portique. L'esclave du Romain revient avec une lourde bourse. Et Jésus donne des paroles de lumière et des réconforts d'argent. Les apôtres reviennent avec des vivres de toutes sortes. Jésus rompt le pain et bénit la nourriture pour la distribuer aux pauvres, à ses pauvres… »

Vision et dictée du 2 juillet 1946, tome 7, p 157, § 453.

36. Le serviteur Elie de la veuve Sarah.

Sommaire

En cette fin de juillet 29,

« le groupe de Jésus, de ses apôtres et des disciples dont les femmes, a passé la nuit à Gamla, non loin à l'est du lac de Tibériade…La ville est vraiment une perle, avec les maisons disposées en terrasses…Jésus prend congé des habitants qui, avec leur orgueil de citadins, s'empressent de lui montrer les beautés de leur ville, pourvue d'aqueducs, de termes, de beaux édifices. Ils voudraient bien le suivre encore et le retenir, mais Jésus veut rejoindre les femmes qui sont parties en avant sur quatre ânes…La direction vers la ville d'Aphéqa est prise, plus à l'intérieur des terres. La veuve *(Sarah, veuve aisée du marchand de vaisselle, rencontrée par Jésus lors de la guérison du lépreux Jean)* marche en avant pour indiquer le chemin le plus court mais elle quitte la route caravanière pour prendre un sentier qui

grimpe à travers la montagne. On comprend le motif de la déviation quand, se retournant sur sa selle, Sarah dit :

« Voilà : ces bois sont à moi. Ce sont des arbres de valeur qu'on vient acheter de Jérusalem pour fabriquer des coffres pour les riches…

- Ces lieux sont beaux et bien tenus. Tu es sage, dit Jésus en guise d'éloge.

- Mais pour moi seule…J'en prendrais plus volontiers soin pour un fils…»

Jésus ne répond pas. Enfin apparaît Aphéqa, entourée de pommiers et autres arbres à fruits.

« Ce verger aussi m'appartient. J'en ai trop pour moi toute seule !…A qui servira tout cela ? »

Toute la tristesse d'un mariage stérile ressort des paroles de la femme.

« Il y a toujours des pauvres…dit Jésus.

- Oh oui ! Ma maison s'ouvre à eux chaque jour. Mais après ?…

- Tu veux dire quand tu seras morte ?

- Oui, Seigneur. Je souffrirai de laisser, à qui ?…le domaine dont j'ai pris tant de soin…»

Jésus esquisse un sourire plein de compassion mais il répond avec bonté :

« Tu es plus sage pour les réalités de la terre que pour celles du Ciel, femme…Tu t'affliges à l'idée que plus tard, on ne prendra pas soin aussi bien des arbres qu'aujourd'hui. Mais ces pensées sont tout à fait dérisoires…Corrige ta façon de voir. Là-bas, on ne pense pas comme ici…Que veux-tu que soit désormais, pour quelqu'un qui contemple Dieu au Ciel, cette prison misérable, cet exil qui a pour nom : terre ? Que peuvent signifier pour lui les babioles qu'il y a laissées ?…Pourquoi soupirer après ce que tu laisseras ?

- Mais je voudrais qu'un héritier continue à…

- A profiter des biens terrestres et trouver ainsi un obstacle à la perfection, alors que le détachement des richesses est une échelle pour posséder les richesses éternelles ? Tu vois, femme, le plus grand obstacle pour obtenir cet enfant, ce n'est pas sa mère avec ses droits sur son fils, mais dans ton cœur…Si tu en faisais un avare, un cupide, peut-être un vicieux, à cause des moyens que tu as, ne le priverais-tu pas de la prédilection de Dieu ? Guéris-toi d'abord toi-même, dépouille-toi de cette humanité qui t'oppresse et alors tu mériteras d'être mère. En effet, n'est pas mère seulement celle qui engendre ou qui aime un fils adoptif…On est mère surtout quand on se préoccupe de ce qui ne meurt plus, c'est-à-dire de l'âme et non seulement de ce qui passe, autrement dit, la matière. Et crois bien, femme, que celui qui aimera l'âme aimera aussi le corps, parce qu'il aura un amour juste : aussi sera-t-il juste.

- J'ai perdu ce fils, je le comprends…

- Ce n'est pas dit. Que ton désir te pousse à la sainteté et Dieu t'exaucera. Il y aura toujours des orphelins dans le monde.»

Les voilà parvenus à Aphéqa, puis à la maison de la veuve près d'une place. Le rez-de-chaussée est occupé par un vaste magasin géré par Samuel, un vieillard barbu. Tout le monde entre, puis traverse la cour vers la partie la plus belle de la maison. La veuve appelle :

« Marie ! Jeanne ! »

Deux servantes accourent :

- Que la paix soit avec vous. Pas d'ennuis ces jours-ci ?

- Joseph, cet étourdi, a brisé le rosier apporté par ton mari et que tu aimais tant. Et Elie s'est cassé une jambe en tombant de l'échelle pour blanchir les murs. Il souffre beaucoup et restera éclopé. Et toi, maîtresse, as-tu été heureuse pendant ton voyage ?

- Comme jamais je ne l'aurais espéré. Je reviens avec le Rabbi de Galilée. Vite ! Préparez tout ce qu'il faut pour les personnes qui m'accompagnent. Entre, Maître ! »

Ils passent dans une vaste pièce fraîche. Les servantes stupéfaites apportent des amphores pour les ablutions et de larges plateaux de nourriture.

La maîtresse revient :

« J'ai dit à mon serviteur que tu es ici. Il te prie de faire preuve de miséricorde à son égard. Il passe beaucoup de monde ici pour la fête des Tentes, lui malade, je ne sais comment nous allons faire…

- Dis-lui de venir ici ;

- Impossible. Il ne peut se tenir debout.

- Dis-lui que le Rabbi ne va pas le trouver mais qu'il veut le voir.

- Je le ferai porter par Samuel et Joseph.

- Il ne manquerait plus que cela ! Je suis vieux et fatigué, bougonne Samuel.

- Dis à Elie de venir sur ses jambes. C'est moi qui le veux, ordonne Jésus.

- Ce pauvre rabbi ! Gamaliel lui-même n'en serait pas capable, grommelle encore le vieux serviteur.

- Tais-toi, Samuel !…Pardonne-lui, Maître ! C'est un serviteur fidèle. Il est né ici des serviteurs de la maison de mon époux, il est travailleur, honnête…mais entêté dans ses idées de vieil Israélite…confie la veuve à voix basse pour l'excuser.

- Je comprends son esprit mais le miracle le changera. Toi, va dire à Elie de venir et il viendra.»

La veuve obéit et revient :

« Je le lui ai dit. Mais je me suis enfuie pour ne pas le voir poser sur le sol cette jambe toute noire et enflée.

- Tu ne crois pas au miracle ?

- Moi, si. Mais cette jambe fait horreur…Je crains que la gangrène ne la pourrisse entièrement. Elle est luisante, luisante….horrible et…Oh ! »

L'interruption, l'exclamation, vient de ce qu'elle voit le serviteur Elie qui court mieux qu'un homme en bonne santé et va se jeter aux pieds de Jésus en disant :

« Louange au Roi d'Israël !

- Louange à Dieu seul. Comment es-tu venu ? Comment as-tu osé ?

- J'ai obéi. J'ai pensé : « Le Saint ne peut mentir et il ne peut donner des ordres stupides. J'ai foi, je crois. » J'ai donc bougé la jambe. Elle ne me faisait plus mal, elle remuait. Je l'ai posée par terre, elle me portait. J'ai fait un pas, je pouvais le faire. Je suis accouru. Dieu ne trompe pas ceux qui croient en lui.

- Lève-toi, homme. En vérité, je vous dis que peu de gens ont sa foi. De qui te vient-elle ?

- De tes disciples qui sont passés ici pour te prêcher.

- Toi seul les as entendus ?

- Non. Tous, car on les a reçus ici après la Pentecôte.

- Et toi seul tu as cru…Ton esprit est très avancé dans les voies du Seigneur. Continue…»

Le vieux Samuel se débat vivement entre des sentiments opposés…Mais, comme beaucoup en Israël, il ne sait pas se détacher de l'ancien pour le nouveau et il se raidit en marmonnant :

« Magie ! Magie ! Il est écrit : « Que mon peuple ne se contamine pas avec les mages et les devins. Je détournerai mon visage de celui qui fait cela et je l'exterminerai.» Tremble, maîtresse, d'être infidèle aux lois ! »

Puis il s'éloigne, l'air sévère, scandalisé comme s'il avait vu le démon installé dans la maison !

« Ne le punis pas, Maître ! Il est vieux ! Il a toujours cru ainsi…

- N'aie pas peur. Si je devais punir tous ceux qui me traitent de démon, beaucoup de tombeaux s'ouvriraient pour engloutir leur proie. Je sais attendre….Je parlerai vers le coucher du soleil…Puis, je quitterai Aphéqa. J'accepte maintenant de m'arrêter sous ton toit.»

Plus tard, du seuil du magasin de Sarah, Jésus parle aux habitants de la ville. La foule est très variée et c'est une libre discussion qui s'établit…

« Moi, je ne me soucie pas des Ecritures, mais je soutiens que c'est lui, car j'ai vu ses miracles et entendu ses paroles, » dit un Syro-phénicien alors que des adversaires crient :

« C'est Bézébuth qui l'aide, ce n'est donc pas le Saint de Dieu…

- Vous êtes des sacrilèges, vous qui ne voyez même pas la divinité de sa pensée, répondent certains.

- Vous ne méritez pas de l'avoir. Mais, par Zeus ! Nous avons méprisé Socrate et cela ne nous a pas réussi. Je vous dis : attention à vous pour que les dieux ne vous frappent pas comme nous l'avons été de très nombreuses fois, s'écrie un Grec…

Pour mettre fin aux disputes, Jésus commence sa prédication…

A la fin, Jésus voudrait prendre congé de la veuve mais elle s'agenouille et lui fait connaître son projet :

« J'ai décidé de laisser Samuel ici, il est meilleur comme serviteur que comme croyant et de venir auprès de toi…Je te donnerai la preuve que je sais me détacher des richesses en les employant pour les pauvres…En attendant voici, une lourde bourse…»

Par la suite, la veuve Sarah se joindra au groupe des femmes disciples.

Visions et dictées des 13 et 27 juillet 1946, tome 7, p 188, § 456 et 457.

37. Les multiples guérisons aux sources thermales d'Emmaüs Tibériade.

Sommaire

C'est la fin juillet 29. Jésus rejoint rapidement les apôtres pour une nouvelle destination :

« Prenons la direction d'Emmaüs. Beaucoup de malheureux vont aux sources, les uns pour obtenir la guérison, d'autres pour y trouver quelque secours.

- Mais nous n'avons pas la moindre piécette » objecte Jacques. Jésus ne répond pas.

Tibériade est assez cosmopolite avec des habitants qu'on reconnaît de diverses régions, des Romains, des Grecs, des gens de la côte phénicienne, des hébreux, pour la plupart âgés…Plusieurs se retournent pour regarder Jésus et un murmure suit son passage : paroles admiratives des femmes, plaisanteries des hommes…parfois méprisantes, ronchonnements ou même quelques plaintes que Jésus accueille, les seules auxquelles il prête attention et qu'il exauce. Quand il rend leur agilité aux membres d'un Tyrien, ankylosés par l'arthrite, l'indifférence ironique de plusieurs païens est ébranlée.

« Oh ! » s'écrie un vieux romain au visage boursouflé de noceur. « Oh ! C'est beau de guérir ainsi…» (*Il essaye de faire croire à Jésus qu'il est malade mais Jésus l'éconduit…).*

Les sources sont proches car la foule est de plus en plus dense. Il règne dans l'air une odeur d'eaux sulfureuses.

« Nous descendons vers la rive pour éviter ces gens impurs ? demande Pierre.

- Ils ne sont pas tous impurs. Il y a parmi eux beaucoup de juifs » dit Jésus.

Les voilà arrivés aux thermes : c'est une série d'édifices de marbres blancs séparés par des avenues…Des têtes de méduses en bronze, qui font saillie dans les murs d'un édifice, projettent des eaux fumantes dans une vasque de marbre…De nombreux juifs vont aux sources et boivent l'eau minérale avec des coupes. De nombreux malades attendent les soins sur des brancards et à la vue de Jésus, plusieurs crient :

« Jésus, Fils de David, aie pitié de moi.»

Jésus se dirige vers eux : paralytiques, arthritiques, ankylosés, atteints de fractures dont les os ne se ressoudent pas, malades d'anémie, d'affections glandulaires, femmes flétries avant l'âge, enfant prématurément vieillis…Il y a encore, sous les arbres, des mendiants qui se lamentent et demandent l'aumône.

Jésus s'arrête près des malades. La rumeur se répand que le Rabbi s'apprête à parler et à guérir. Les gens, même les étrangers, s'approchent pour voir. Jésus regarde tout autour de lui. Il élève tout à coup la voix pour se faire entendre :

« La miséricorde ouvre les portes à la grâce. Soyez miséricordieux pour obtenir miséricorde. Tous les hommes sont pauvres en quelque chose : les uns manquent d'argent, pour d'autres ce sont les affections, la liberté, la santé et tous les hommes ont besoin de l'aide de Dieu qui a créé l'univers et qui peut, lui, le Père unique, secourir ses enfants. »

Il fait une pause comme pour donner aux gens le temps de choisir entre l'écouter ou se rendre aux bains. Mais la plupart délaissent les bains. Juifs et païens se pressent pour l'entendre. Des Romains sceptiques dissimulent leur curiosité sous des plaisanteries :

« Aujourd'hui, il ne manque rien pour que ce lieu ressemble aux thermes romains, il y a même un rhéteur ! » disent-ils.

Jésus reprend : « Hier, on m'a dit : « C'est difficile de suivre ce que tu fais.» Non, ce n'est pas difficile. Ma doctrine se base sur l'amour et il n'est jamais difficile de suivre l'amour…

Il termine par : Ouvrez votre cœur à la foi, à l'amour. Donnez pour posséder. Offrez de pauvres pièces de monnaie pour obtenir l'aide de Dieu. Commencez par aimer vos frères. Sachez faire preuve de miséricorde. Les deux tiers d'entre vous sont malades à cause de leur égoïsme et de leur concupiscence. Abattez l'égoïsme, réfrénez vos passions. Vous y gagnerez en santé physique et en sagesse. Rabaissez votre orgueil et vous recevrez les bienfaits du vrai Dieu ! Je vous demande l'obole pour les pauvres, puis je vous ferai le don de la santé.»

Jésus relève un pan de son manteau et le tend pour recevoir les pièces de monnaie. Celles que païens et juifs s'empressent d'y jeter sont nombreuses. Mais il arrive aussi des bagues et d'autres bijoux qu'y jettent avec insouciance des dames romaines. Lorsqu'elles s'approchent de Jésus, elles le regardent et il en est qui murmurent quelque parole à laquelle Jésus acquiesce ou répond brièvement.

L'offrande terminée, Jésus appelle les apôtres pour qu'ils amènent les mendiants et aussi vite que le trésor s'était constitué, le voilà dispersé jusqu'au dernier sou. Il reste des bijoux que Jésus rend aux donatrices, car personne ici n'est à même de les échanger contre de l'argent. Pour les consoler, il leur dit :

« Le désir vaut l'acte. L'offrande est aussi précieuse que si elle avait été distribuée, car Dieu regarde à l'intention de l'homme.»

Puis, il se redresse et s'écrie :

« De qui me vient la puissance ? Du vrai Dieu. Père, resplendis en ton Fils. C'est en ton nom que j'ordonne aux malades : Allez ! »

Voici maintenant ce spectacle souvent vu : Les malades se lèvent, les estropiés se redressent, les paralytiques bougent, les visages se colorent, les yeux s'illuminent, tout cela accompagné du cri des hosannas, des louanges des Romains parmi lesquels il y a deux femmes et un homme guéris, qui, voulant imiter les juifs mais n'arrivant pas à s'humilier comme eux pour baiser les pieds du Messie, s'inclinent, saisissent un pan de son vêtement et le baisent.

Puis Jésus s'éloigne pour se soustraire à la foule, mais il n'y parvient pas, car, hormis quelque païen buté ou quelque juif à l'obstination encore plus coupable, tout le monde le suit sur la route qui mène à Tarichée.

Vision et dictée du 26 juillet 1946, tome 7, p 247, § 462.

38. L'enfant aveugle-né de Sidon.

Sommaire

C'est jour de Sabbat en ce 18 août 29, en fin de journée, entièrement au nord de la Palestine, près de la frontière syro-phénicienne.

« Jésus sort d'une synagogue, entouré des apôtres et du peuple. Elle se trouve sur la place centrale du village, sans arbre, où des malades attendent Jésus. Il n'y a pas eu de miracles parmi eux. Jésus passe, se penche sur eux, les bénit et les réconforte sans les guérir. Jésus semble connaître des femmes et leurs enfants qu'il caresse et des hommes de tout âge.

Dans un coin de la place, se tient une femme avec un petit garçon. Elle ne paraît pas être de l'endroit et semble d'une condition sociale plus élevée que les autres avec un vêtement plus ouvragé et des galons et des plis…Sur la tête, elle a un voile très léger, comme de la mousseline tant il est aérien…Elle tient par la main un bel enfant qui a environ sept ans. Il est même robuste mais dépourvu de vivacité. Il reste tranquille, la tête penchée, tenant la main de sa maman, indifférent à tout ce qui se passe.

La femme regarde mais n'ose s'approcher du groupe qui s'est formé autour de Jésus. Elle semble indécise, se demandant si elle va y aller et craignant d'avancer. Finalement, elle prend un moyen terme : attirer l'attention de Jésus. Elle voit qu'il a pris dans ses bras un bébé tout rose et tout riant qu'une mère lui a présenté et que, en parlant avec un petit vieux, il le serre contre son cœur en le berçant. Elle se penche sur son enfant et lui dit quelque chose. L'enfant lève la tête, un visage triste, aux yeux fermés. Il est aveugle.

« Pitié pour moi, Jésus ! » dit-il.

La plainte de cette voix enfantine déchire l'air tranquille de la place et parvient au groupe. Jésus se retourne et voit. Il se déplace immédiatement avec une sollicitude affectueuse, sans même rendre à sa mère le bébé qu'il tient dans ses bras. Grand et très beau, il se

dirige vers le pauvre petit aveugle qui, après avoir crié, a de nouveau baissé la tête et c'est en vain que sa mère le presse de réitérer son appel.

Jésus parvient en face de la femme. Il la regarde. Elle aussi le dévisage puis, timidement, elle baisse les yeux. Jésus l'aide. Il a rendu l'enfant qu'il avait dans les bras ;

« Femme, c'est ton fils ?

- Oui, Maître, c'est mon premier-né.»

Jésus caresse sa petite tête inclinée. Il paraît ne pas avoir vu la cécité du petit garçon. Mais c'est peut-être intentionnellement pour que sa mère formule sa demande.

« Le Très-Haut a donc béni ta maison avec de nombreux enfants et en te donnant d'abord le garçon consacré au Seigneur.

- Je n'ai qu'un garçon : lui et trois fillettes et je n'en aurai pas d'autres…Elle sanglote.

- Pourquoi pleures-tu, femme ?

- Parce que mon fils est aveugle, Maître !

- Et tu voudrais qu'il voie. Peux-tu croire ?

- Je crois, Maître. On m'a dit que tu as ouvert des yeux qui étaient fermés. Mais mon petit est né avec des yeux desséchés. Regarde-le, Jésus. Sous les paupières, il n'y a rien…»

Jésus lève vers lui le petit visage précocement sérieux et le regarde en soulevant de son pouce les paupières. Dessous, c'est le vide. Il reprend la parole en tenant d'une main la pauvre frimousse en attente ;

« Alors pourquoi es-tu venue, femme ?

- Parce que…je sais que c'est plus difficile pour mon enfant…mais s'il est vrai que tu es l'Attendu, tu peux le faire. Ton Père a créé les mondes…Ne pourrais-tu faire, toi, deux pupilles à mon enfant ?

- Tu crois que je viens du Père, le Seigneur très haut ?

- Je le crois et aussi que tu peux tout. »

Jésus la regarde comme pour apprécier la foi qui est en elle et sa pureté. Il sourit puis il dit :

« Enfant, viens vers moi.»

Et il le conduit par la main sur un muret haut d'un demi-mètre qui s'élève le long de la route, une sorte de parapet pour protéger la maison de la route. Quand l'enfant est bien en place sur le muret, Jésus devient sérieux, imposant. La foule se presse autour de lui, de l'enfant et de sa mère anxieuse. Jésus a son visage inspiré, il paraît plus grand et imposant. Il pose sur la tête de l'enfant ses mains ouvertes mais avec les deux pouces sur les orbites vides. Il lève la tête et prie intensément, sans remuer les lèvres. Puis il dit :

« Vois ! Je le veux ! Et loue le Seigneur !, et à la femme :

- Que ta foi soit récompensée. Voici ton fils qui sera ton honneur et ta paix. Montre-le à ton mari et son amour pour toi renaîtra et ta maison connaîtra de nouveaux jours de bonheur.»

La femme a poussé un cri perçant de joie en voyant qu'une fois enlevé les pouces divins, à la place des orbites vides deux yeux magnifiques bleu foncé, comme ceux du Maître, la fixent, étonnés et heureux, sous la frange des cheveux noirs. Aussitôt, tout en tenant son fils serré contre son cœur, elle s'agenouille aux pieds du Maître et s'écrie :

« Tu sais même cela ? Ah ! Tu es vraiment le Fils de Dieu. »

Elle baise son vêtement et ses sandales, puis se relève, transfigurée par la joie. Elle dit :

« Ecoutez-moi tous. Je viens de la terre lointaine de Sidon. Je suis venu parce qu'une autre mère m'a parlé du Rabbi de Nazareth. Mon mari, juif et marchand, a dans cette ville ses comptoirs pour commercer avec Rome. Riche et fidèle à la Loi, il a cessé de m'aimer lorsque, après lui avoir donné un garçon malheureux, je lui ai enfanté trois filles et qu'ensuite, je suis devenue stérile. Il s'est éloigné de notre maison et, sans être répudiée, j'étais dans la même situation que si je l'avais été. Je savais déjà qu'il voulait se libérer de moi pour avoir, d'une autre femme, un héritier capable de continuer le commerce et de profiter des richesses paternelles. Avant de partir, je suis allé trouver mon époux et je lui ai dit : « Attends que je revienne. Si je rentre avec un fils encore aveugle, répudie-moi. Sinon, ne blesse pas à mort mon cœur et ne refuse pas un père à tes enfants.» Et lui m'a juré : « Pour la gloire du Seigneur, femme, je te jure que si tu me ramènes l'enfant guéri – je ne sais pas comment tu pourras faire puisque ton ventre n'a pas su lui donner des yeux - , je reviendrai à toi comme aux jours de notre premier amour.» Le Maître ne pouvait rien savoir de mon chagrin d'épouse et pourtant, il m'a consolé même pour cela. Gloire à Dieu et à toi, Maître et Roi ! »

La femme se jette de nouveau à genoux, pleurant de joie.

« Va ! Dis à Daniel, ton mari, que Celui qui a créé les mondes, a donné deux claires étoiles pour pupilles au petit garçon consacré au Seigneur. Car Dieu est fidèle à ses promesses et il a juré que celui qui croit en lui verra toutes sortes de prodiges. Qu'il soit maintenant fidèle au serment qu'il t'a fait et qu'il ne commette pas de péché d'adultère. Dis cela à Daniel. Va et sois heureuse. Je vous bénis, toi et cet enfant et avec toi, ceux qui te sont chers.»

La foule forme un chœur de louanges et de félicitations et Jésus entre dans une maison voisine pour se reposer.

Vision et dictée du 15 août 1944, tome 7, p 351, § 473.

Jésus a complété cette vision en dictant une instruction. Il dit :

« Pour ceux qui ont foi en lui, Dieu dépasse toujours les demandes de ses enfants : il leur donne encore davantage. La femme venue de Sidon pour me trouver, avec les deux épées enfoncées dans le secret de son cœur, n'a osé me parler que de l'une. C'est qu'il est plus pénible de dévoiler certaines souffrances intimes que de dire : « Je suis malade.» Mais je lui ai aussi accordé le second miracle.

Aux yeux du monde, il semblera toujours qu'il est beaucoup plus facile de rétablir la concorde entre deux époux séparés pour un problème

désormais résolu que de donner deux pupilles à deux yeux qui sont nés sans en avoir. Mais non, il n'en est pas ainsi. Pour Celui qui est le Seigneur et le Créateur, faire deux pupilles est une chose très simple, comme de rendre à un cadavre le souffle de la vie…Il suffit qu'il le veuille pour le pouvoir. Car cela dépend de sa seule volonté à lui. Mais quand il s'agit de concorde entre les hommes, il faut la « volonté » des hommes unie au désir de Dieu. Dieu ne fait que rarement violence à la liberté humaine. La plupart du temps, il vous laisse libres d'agir à votre guise.

Cette femme, certaine de revenir à la maison avec son fils guéri, mérite un double miracle. Elle mérite aussi ce difficile prodige d'ouvrir les yeux de l'esprit de son conjoint, ces yeux qui lui imputaient une faute qui n'existait pas. Elle avait pour elle la raison, car reprocher à une mère un défaut de naissance, c'est de la sottise et de la cruauté. Son cœur est déjà brisé par la vue de son enfant malheureux. Elle a deux fois pour elle la raison car, abandonnée par son mari depuis qu'elle est stérile et connaissant son intention de divorcer, elle reste cependant « l'épouse ».

Ô épouses, comme il est différent, votre langage d'aujourd'hui ! Mais aussi comme est différent ce que vous obtenez de Dieu et de votre époux ! Et les familles se détruisent de plus en plus.

Comme toujours, en accomplissant ce miracle, j'ai dû donner un signe qui le rende encore plus incisif. L'enseignement n'est pas dans l'éclat de mon pouvoir surnaturel, mais dans la foi, dans l'humilité, dans la fidélité au conjoint, dans le bon chemin qu'il vous faut prendre… Tournez-vous vers le Seigneur votre Dieu qui a établi le mariage pour que l'homme et la femme ne restent pas seuls… Maintenant que trop de femmes sont des étrangères pour leur mari, je dis : « Celles qui n'aiment pas leur compagnon avec leur âme, leur esprit et leur chair, le poussent à l'adultère. Et, de même que je demanderai raison à l'homme de son péché, je le ferai aussi pour celle qui ne l'a pas commis mais en est la cause.» Il faut savoir comprendre le Loi de Dieu dans toute son étendue et toute sa profondeur et il faut savoir la vivre en pleine vérité.»

39. Les deux meurtriers sauvés de la lèpre.

Sommaire

Cet épisode, survenu le 5 septembre 29 est l'épilogue du miracle réalisé l'année précédente, le 18 juin 28 (cf §22). Abel est l'adolescent accusé à tort par trois meurtriers confondus par un stratagème de Jésus et devenus lépreux. Malgré leur acte, l'assassinat d'un homme, Abel veut les sauver de leur cruelle condition d'infection.

« Le massif escarpé de Jiphtaël domine au nord en fermant l'horizon. Mais là où commencent les pentes éboulées de ce groupe de montagnes, et surplombent presque à pic, la route des caravanes qui de Ptolémaïs va vers Sephoris et Nazareth, il y a de nombreuses cavernes entre les blocs de roches qui débordent de la montagne,

suspendus sur les abîmes, établis pour servir de toits et de bases à ces antres.

Comme toujours, près des routes les plus importantes, isolés, mais en même temps assez proches pour être vus et secourus par les voyageurs, se tiennent des lépreux. Une petite colonie de lépreux qui jettent leurs cris d'avertissement et d'appel en voyant Jésus passer avec Jean et Abel. Abel lève son visage vers eux en disant :

« Celui-ci est Celui dont je vous ai parlé. Je le conduis aux deux que vous savez. N'avez-vous rien à demander au Fils de David ?

- Ce que nous demandons à tout le monde: du pain, de l'eau, pour nous rassasier pendant que passent les pèlerins. Après, en hiver, c'est la faim…

- Je n'ai pas de nourriture aujourd'hui, mais j'ai avec moi le Salut… »

Mais l'invitation qui suggestionne de recourir au Salut n'est pas accueillie. Les lépreux quittent la pente, tournent le dos et font le tour de l'éperon de la montagne pour voir si d'autres pèlerins arrivent par l'autre route.

- Je crois que ce sont des marins gentils ou tout à fait idolâtres. Ils sont venus depuis peu, chassés de Ptolémaïs. Ils venaient d'Afrique. Je ne sais pas comment ils sont tombés malades. Je sais que, partis sains de leurs pays, et après avoir fait un long parcours autour des côtes africaines pour charger de l'ivoire, et aussi je crois, des perles pour les vendre aux marchands latins, ils sont arrivés ici malades. Les magistrats du port les ont isolés et ils ont même brûlé leur bateau. Les uns sont allés vers les routes de la Syro-Phénicie, les autres ici. Ces derniers sont les plus malades, car ils ne marchent quasi plus. Mais ils ont l'âme encore plus malade. J'ai essayé de leur donner un peu de foi… Ils ne demandent que de la nourriture…

- Dans les conversions, il faut avoir de la constance. Ce qui ne réussit pas en une année, réussit en deux ou davantage. Il faut insister pour leur parler de Dieu, même s'ils ressemblent aux rochers qui les abritent.

- Je fais mal alors de penser à leur nourriture ?… Je m'étais mis à leur apporter toujours de la nourriture avant le sabbat car, pendant le sabbat, les hébreux ne voyagent pas et personne ne pense à eux…

- Tu as bien fait. Tu l'as dit. Ce sont des païens, par conséquent plus soucieux de la chair et du sang que de l'âme. L'affectueux souci que tu as de leur faim, éveille leur affection envers l'inconnu qui pense à eux. Et quand ils t'aimeront, ils t'écouteront même si tu parles d'autre chose que de la nourriture. L'amour dispose toujours à suivre celui que l'on a appris à aimer. Ils te suivront un jour sur les chemins de l'esprit.

Les œuvres de miséricorde corporelle aplanissent le chemin pour celles spirituelles, et elles le rendent tellement libre et aplani que l'entrée de Dieu en un homme, préparé de cette manière à la divine rencontre, arrive à l'insu de l'individu lui-même…

Jésus délivre alors un long enseignement qui termine par :

Un jour vous serez prêtres de mon Église. Vous serez donc les médecins et les maîtres de l'esprit. Rappelez-vous ces paroles que je vous dis. Ce ne sera pas le nom que vous porterez, ni votre habit, ni les fonctions que vous exercerez, qui vous feront prêtres, c'est-à-dire ministres du Christ, maîtres et médecins des âmes, mais ce sera l'amour que vous posséderez qui vous fera tels. Il vous donnera tout ce qu'il faut pour l'être, et les âmes, toutes différentes entre elles, arriveront à une unique ressemblance : celle du Père, si vous savez les travailler avec l'amour.

- Oh! Quelle belle leçon, Maître! dit Jean.

- Mais nous, arriverons-nous jamais à être ainsi ? ajoute Abel. »

Jésus regarde l'un et l'autre, puis il passe un bras au cou des deux et les attire à Lui, l'un à droite, l'autre à gauche, et il dépose un baiser sur les cheveux en disant:

« Vous y arriverez car vous avez compris l'amour. »

Ils marchent encore pendant quelque temps, de plus en plus difficilement à cause des difficultés du chemin taillé presque au bord de la montagne. Au-dessous, tout au loin, il y a une route sur laquelle on voit cheminer les gens.

« Arrêtons-nous là, Maître. Là-bas, tu vois, de cette plate-forme rocheuse, les deux descendent avec une corde un panier aux passants, et au-delà de cette plate-forme se trouve leur grotte. Maintenant je les appelle. »

Et, s'avançant, il jette un cri, alors que Jésus et Jean restent en arrière, cachés par des arbres touffus. Quelques instants, et puis un visage… appelons-le visage parce qu'il est au sommet d'un corps, mais cela pourrait aussi s'appeler museau, monstre, cauchemar… se montre au-dessus d'un bouquet de mûries.

« Toi ? Mais tu n'étais pas parti pour les Tabernacles ?

- J'ai trouvé le Maître, et je suis revenu en arrière. Il est ici !

Si Abel avait dit: “Jéhovah est suspendu sur votre tête” très probablement aurait été moins soudain et moins respectueux le cri, le geste, l'élan des deux lépreux - car pendant qu'Abel parlait, l'autre aussi s'était amené - en se jetant dehors, sur la plate-forme, en plein soleil, et en se prosternant le visage contre terre, tout en criant :

« Seigneur, nous avons péché. Mais ta miséricorde est plus grande que notre péché! »

Ils le crient sans même s'assurer si Jésus est vraiment là, ou s'il est encore loin, en train de venir vers eux. Leur foi est telle qu'elle leur fait voir, même ce que leurs yeux à cause des plaies des paupières et de la rapidité de leur prosternement, n'ont certainement pas vu.

Jésus avance pendant qu'ils répètent :

« Seigneur, notre péché ne mérite pas le pardon, mais tu es la Miséricorde! Seigneur Jésus, par ton Nom, sauve-nous. Tu es l'Amour qui peut vaincre la Justice.

- Je suis l'Amour. C'est vrai. Mais au-dessus de Moi, il y a le Père. Et Lui est la Justice » dit avec sévérité Jésus, en s'avançant avec Jean sur le sentier. »

Les deux lèvent leurs visages défigurés, et ils le regardent à travers les larmes qui coulent mêlées à la pourriture. Horrible la vue de ces visages ! Vieux ? Jeunes ? Qui est le serviteur ? Qui est Aser ? Impossible de le dire. La maladie les a rendus égaux, en en faisant deux formes horribles et nauséabondes.

Comment doit leur apparaître Jésus, debout au milieu du sentier, avec le soleil qui l'enveloppe de ses rayons et fait resplendir ses blonds cheveux, je ne sais. Je sais qu'ils le regardent et puis se couvrent le visage en gémissant: « Jéhovah ! La Lumière ! Mais ensuite, ils crient encore : Le Père t'a envoyé pour sauver. Lui t'appelle sa dilection. Lui se complaît en Toi. Lui ne refusera pas que tu nous donnes le pardon.

- Le pardon ou la santé ?

- Le pardon, crie l'un. Et l'autre : ... et puis la santé. Ma mère meurt de chagrin à cause de moi.

- Si Moi je vous pardonne, il reste toujours la justice des hommes, pour toi, surtout. Que vaut alors mon pardon pour rendre ta mère heureuse? tente Jésus pour faire dire les paroles qu'il attend pour opérer le miracle.

- Il vaut. Elle est une vraie israélite. Elle veut pour moi le sein d'Abraham. Et il n'est pas pour moi ce lieu où l'on attend le Ciel, car j'ai trop péché.

- Trop, tu l'as dit.

- Trop !... C'est vrai... Mais Toi... Oh! ce jour-là, il y avait ta Mère... Où est ta Mère maintenant ? Elle avait pitié de la mère d'Abel. Je l'ai vu. Et si maintenant elle entendait, elle aurait pitié de la mienne. Jésus, Fils de Dieu, pitié au nom de ta Mère!...

- Et que feriez-vous après ?

- Après ? Ils se regardent effrayés. Après, c'est la condamnation des hommes, c'est le mépris ou la fuite, l'exil. »

Devant la perspective de la guérison, ils tremblent comme s'ils perdaient le salut. Comme l'homme tient à la vie! Les deux, pris dans le dilemme de guérir et d'être condamnés par la loi humaine, ou de vivre lépreux, préfèrent presque vivre lépreux. Ils le disent, ils l'avouent par ces paroles :

« Le supplice est horrible ! » Il le dit surtout celui que je comprends qu'il est Aser, l'un des deux homicides...

- C'est horrible. Mais, au moins ce n'est que justice. Vous, vous le donniez à cet innocent, toi, pour quelle fin louche, toi, pour une poignée d'argent.

- C'est vrai ! O mon Dieu! Mais lui nous a pardonné. Pardonne Toi aussi. Eh bien, nous mourrons, mais notre âme sera sauvée.

- La femme de Joël fut lapidée comme adultère. Les quatre enfants vivent dans la gêne avec sa mère, car les frères de Joël les ont chassés comme bâtards, pour s'emparer des biens de leur frère. Vous le savez?

- Abel nous l'a dit…

- Et qui remédie à leur malheur ? »

La voix de Jésus est un tonnerre, c'est vraiment la voix du Dieu Juge, et elle est effrayante. Seul, dans le soleil, debout et raide, c'est vraiment une figure d'épouvante. Les deux le regardent effrayés. Bien que le soleil doive exacerber leurs plaies, ils ne bougent pas, comme ne bouge pas Jésus qui en est tout enveloppé. Les éléments perdent leur puissance dans ces heures des âmes…Aser dit après un moment :

« Si Abel veut m'aimer tout à fait, qu'il aille trouver ma mère et qu'il lui dise que Dieu m'a pardonné et…

- Moi, je ne t'ai pas pardonné encore.

- Mais tu vas le faire parce que tu vois mon cœur… Et il lui dira que tout ce qui m'appartient aille aux enfants de Joël, de par ma volonté. Que je meure ou que je vive, je renonce à la richesse qui m'a rendu vicieux. »

Jésus sourit. Il se transfigure en son sourire qui le fait passer d'un visage sévère à un visage plein de pitié, et c'est d'une voix toute changée qu'il dit :

« Je vois votre cœur. Levez-vous, et élevez votre esprit vers Dieu pour le bénir. Séparés comme vous l'êtes du monde, vous pouvez vous en aller, sans que le monde s'enquière de vous. Et le monde vous attend pour vous donner la possibilité de souffrir et d'expier.

- Tu nous sauves, Seigneur ?! Tu nous pardonnes ?! Tu nous guéris ?!

- Oui. Je vous laisse la vie car la vie est une souffrance surtout pour qui a des souvenirs comme les vôtres. Mais maintenant vous ne pouvez sortir d'ici. Abel doit venir avec Moi, il doit aller comme tous les hébreux à Jérusalem. Attendez son retour : il coïncidera avec votre guérison. Il s'occupera de vous amener au prêtre et de prévenir ta mère. Je dirai à Abel ce qu'il doit faire et comment il doit le faire. Pouvez-vous croire à mes paroles, même si je m'en vais sans vous guérir ?

- Oui, Seigneur. Cependant, répète-nous que tu pardonnes à notre esprit. Cela, oui. Ensuite, tout viendra quand tu voudras.

- Je vous pardonne. Renaissez avec un esprit nouveau et ayez la volonté de ne plus pécher. Souvenez-vous qu'en plus de vous abstenir du péché, vous devez accomplir des actes de justice destinés à annuler complètement votre dette aux yeux de Dieu, et que par conséquent votre pénitence doit être continue parce que grande, bien grande, est votre dette ! Les tiennes en particulier concernent tous les commandements du Seigneur. Penses-y et tu verras qu'il n'en faut exclure aucun. Tu as oublié Dieu, tu as fait de tes sens ton idole, tu as fait des jours de fête des délires d'oisiveté, tu as offensé et déshonoré ta mère, tu as contribué au meurtre et à la volonté du meurtre, tu as volé l'existence et as voulu voler un fils à sa mère, et tu as privé quatre

enfants de père et de mère, tu as été luxurieux, tu as fait de faux témoignages, tu as désiré impudiquement la femme qui était fidèle à son époux défunt, tu as désiré ce qui appartenait à Abel, au point de vouloir supprimer Abel pour t'emparer de ses biens.

Aser gémit à chaque affirmation :

- C'est vrai, c'est vrai!

- Comme tu vois, Dieu aurait pu te réduire en cendres sans recourir aux châtiments des hommes. Il t'a épargné pour que Moi, je puisse en sauver un de plus. Mais l'œil de Dieu te surveille et son Intelligence se souvient. Allez » et il se tourne pour revenir dans le bois près d'Abel et de Jean qui s'étaient mis à l'abri sous les arbres de la pente.

Et les deux, encore défigurés, souriants peut-être - mais qui peut dire quand sourit un lépreux ? - avec la voix particulière des lépreux, stridente, métallique, discontinue, avec de brusques changements de ton, pendant que Lui descend la montagne par le sentier effrayant, entonnent un psaume.

« Ils sont heureux ! dit Jean.

- Moi aussi, dit Abel.

- Je croyais que tu allais les guérir tout de suite, dit encore Jean.

- Moi aussi, comme tu le fais toujours.

- C'étaient de grands pécheurs. Cette attente est juste pour qui a tant péché. Maintenant écoute, Ananias…

- Je m'appelle Abel, Seigneur, dit le jeune homme étonné et il regarde Jésus comme pour se demander: “Pourquoi se trompe-t-il ?” Jésus sourit :

- Pour Moi, tu es Ananias, car vraiment tu sembles né de la bonté du Seigneur. Sois-le de plus en plus et écoute. Au retour des Tabernacles, tu iras dans ta ville pour dire à la mère d'Aser de faire ce que veut son fils, et le plus rapidement possible, en donnant pour réparer tout sauf un dixième. Et cela par pitié pour la vieille mère qui avec toi quittera Bethléem de Galilée et ira à Ptolémaïs rejoindre son fils qui, avec toi, la rejoindra avec son compagnon. Toi, après avoir installé la femme chez une disciple de la ville, tu iras prendre ce qu'il faut pour la purification des lépreux et tu ne les quitteras pas avant que tout soit fait. Que le prêtre ne soit pas de ceux qui connaissent le passé, mais quelqu'un d'autres endroits.

- Et ensuite ?

- Ensuite, tu reviens chez toi ou bien tu te réunis aux disciples. Et eux, une fois guéris, prendront le chemin de l'expiation. Moi, je dis l'indispensable et je laisse ensuite l'homme libre d'agir… »

Et ils descendent, descendent, infatigables malgré les difficultés du chemin et la chaleur du soleil… Infatigables, mais silencieux pendant un long moment. Puis Abel rompt le silence pour dire :

« Seigneur, puis-je te demander une grâce ?

- Laquelle ?

- De me laisser aller dans ma ville. Je regrette de te quitter. Mais cette mère…

- Va, mais ne t'attarde pas. Tu auras à peine le temps de rejoindre Jérusalem.

- Merci, Seigneur ! Je n'irai trouver qu'elle, la pauvre vieille, qui a honte de tout, depuis qu'Aser a péché. Mais elle va encore sourire. Que dois-je lui dire, en ton nom ?

- Que ses larmes et ses prières ont obtenu grâce et que Dieu l'engage à espérer de plus en plus et la bénit. Mais avant de nous quitter, faisons la pause pendant une heure, pas plus. Ce n'est pas le moment de s'arrêter. Et puis tu iras de ton côté, Jean et Moi du nôtre, et par des raccourcis. Et toi, Jean, tu iras en avant, chez ma Mère. Tu lui porteras ce sac avec les vêtements de lin et tu viendras avec ceux de laine. Tu iras lui dire que je veux la voir et que je l'attends dans le bois de Mathatias, celui de l'épouse. Tu le connais. Ne parle qu'avec elle et reviens vite… »

Et après avoir lacé de nouveau leurs sandales, ils se mettent en route. L'ombre du bois et le vent qui vient du nord les aident à supporter la lourdeur de l'heure encore chaude, bien qu'elle ne soit plus torride comme dans les mois de plein été. »

Vision et dictée du 19/8/1946, tome 7, § 476, p 371.

Abel, qui a pris le nom d'Ananias, signifiant « Dieu est Grâce », deviendra un disciple très actif dans l'entourage de Jésus et des apôtres. C'est probablement lui qui accueille Saul à Damas et qui le baptise, avant de devenir évêque de la ville et de mourir en martyr.

Les deux meurtriers, Aser et le serviteur de la victime, sont pardonnés et guéris. Aser abandonnera ses biens au profit des orphelins de la victime. Le troisième complice, Jacob, demeurera lépreux.

40. Les dix lépreux de Samarie et le nouveau Ephrem.

Sommaire

Venant du nord de la Samarie en direction de Jérusalem en ce 27 août 29, les apôtres discutent longuement entre eux, tout en marchant, à propos de la mésentente ancestrale entre le peuple juif et les Samaritains.

«…Un cri se fait entendre, venant d'un monticule dominant le hameau qu'ils longent en cherchant la voie d'accès.

« Jésus ! Rabbi Jésus ! Fils de David et notre Seigneur, aie pitié de nous.

- Des lépreux ! Partons, Maître, sinon le village va accourir et nous retenir dans les maisons » conseillent les apôtres.

Mais les lépreux ont l'avantage d'être en avance sur eux, montés sur le chemin, mais à cinquante mètres au moins du village. Ils descendent en boitant et courant vers Jésus en répétant leur cri.

« Entrons dans le village, Maître, ils ne peuvent pas y aller » conseillent certains apôtres. Mais d'autres disent :

« Déjà, des femmes viennent regarder. Si nous entrons nous éviterons les lépreux mais pas ceux qui nous auront reconnus et voudront nous garder.»

Et pendant qu'ils se demandent que faire, les lépreux s'approchent de plus en plus de Jésus, qui sans souci des « mais » et des « si » des apôtres, poursuit son chemin. Les apôtres se résignent à le suivre tandis que les femmes, accompagnées d'enfants accrochés à leurs jupons, et quelques vieillards restés dans le village viennent voir, en se tenant à une distance prudente des lépreux. Ceux-ci s'arrêtent à quelques mètres de Jésus et supplient encore :

« Jésus, aie pitié de nous ! »

Jésus les regarde un instant, puis sans s'approcher de ce groupe de douleur, il demande :

« Êtes-vous de ce village ?

- Non, Maître, de différents endroits. Mais cette montagne où nous demeurons donne de l'autre côté sur la route de Jéricho et cet endroit est bon pour nous…

- Dans ce cas, rendez-vous au village le plus proche de votre montagne et montrez-vous aux prêtres.»

Et Jésus reprend sa marche en se déplaçant sur le bord du chemin pour ne pas effleurer les lépreux qui le regardent partir, sans avoir obtenu autre chose qu'une lueur d'espoir dans leurs pauvres yeux malades. Arrivé à leur hauteur, Jésus lève la main pour les bénir.

Les villageois, déçus, rentrent chez eux…Les lépreux grimpent de nouveau sur la montagne pour aller vers leur grotte ou vers la route de Jéricho.

« Tu as bien fait de ne pas les guérir. Les habitants ne nous auraient plus laissé partir…

- Oui, et il faudrait arriver à Ephraïm avant la nuit.»

Jésus marche en silence. La route est très sinueuse car elle suit les caprices de la montagne au pied de laquelle elle est taillée et le village est désormais caché à la vue par les tournants…Mais une voix les rejoint :

« Louange au Dieu Très-Haut et à son vrai Messie. En lui se trouvent toute puissance, sagesse et pitié ! Louange au Dieu Très-Haut qui, en lui, nous a accordé la paix. Louez-le vous tous, hommes de Judée et de Samarie, de Galilée et de Transjordanie…Voici accomplie la prophétie de Balaam. L'Etoile de Jacob resplendit sur le ciel rétabli de la patrie réunie par le vrai Berger…Ecoutez la parole d'Elie, peuples de Palestine et comprenez-la. C'est le Seigneur, suivez-le !…Voici la Lumière qui passe parmi nous. Ouvrez les yeux, ô aveugles spirituels et voyez.».

L'un des lépreux les suit de plus en plus près, même sur la grand-route qu'ils ont fini par atteindre, en désignant Jésus aux pèlerins.

Les apôtres, agacés, se retournent deux ou trois fois en intimant au lépreux, parfaitement guéri, de se taire. Et, la dernière fois, ils vont

jusqu'à le menacer. Mais lui, cessant un instant de s'égosiller pour s'adresser à tous, répond :

« Et que voulez-vous ? Que je ne proclame pas le prodige que Dieu a fait pour moi ? Voulez-vous que je ne le bénisse pas ?

- Bénis-le dans ton cœur et tais-toi, lui répondent-ils, fâchés.

- Non, je ne puis me taire. C'est Dieu qui met ces mots sur mes lèvres.» Et il reprend à haute voix : « Habitants des deux côtés de la frontière, arrêtez-vous pour adorer celui qui règnera au nom du Seigneur… Nous, le peuple qui a cheminé dans les ténèbres, nous allons marcher vers la grande Lumière qui a surgi, vers la Vie, et sortir de la région de la mort…Il n'y a plus qu'un seul Royaume : celui du Christ du Seigneur… Hosanna aux prodiges qu'il accomplit !…»

Il est intarissable. La foule augmente, les gens se groupent, encombrant la route. Les habitants d'un petit village, près duquel ils se trouvent maintenant, s'unissent aux passants.

« Mais fais-le taire, Seigneur ! C'est un Samaritain : les gens le disent. Il ne doit pas parler de toi si tu ne permets même pas que nous te précédions en t'annonçant ! » disent les apôtres, contrariés.

« Mes amis, je vous répète les paroles de Moïse à Josué qui se plaignaient des prophètes dans les campements : « Serais-tu jaloux pour moi, à ma place ? » Mais je vais m'arrêter et je vais le renvoyer pour vous faire plaisir.»

Il se retourne, s'arrête et appelle le lépreux guéri qui accourt et se prosterne devant Jésus en baisant la poussière.

« Lève-toi. Et les autres, où sont-ils ? N'étiez-vous pas dix ? Les neufs autres n'ont pas éprouvé le besoin de remercier le Seigneur. Eh quoi ? Sur dix lépreux dont un seul était Samaritain, il ne s'est trouvé que cet étranger pour éprouver le besoin de revenir rendre gloire à Dieu, avant de retourner lui-même à la vie, à la famille ? Et on l'appelle « Samaritain »… La parole s'exprime-t-elle dans une langue étrangère, si elle est comprise par les étrangers et pas par son peuple ? »

Il tourne ses yeux magnifiques sur une assistance originaire de toute la Palestine. Son regard a un éclat insoutenable…Plusieurs baissent la tête et éperonnent leurs montures ou s'éloignent à pied…Jésus baisse les yeux sur le Samaritain agenouillé à ses pieds et son regard se fait très doux. Il lève la main en un geste de bénédiction et dit :

« Lève-toi et pars. Ta foi a sauvé en toi quelque chose de plus que la chair. Avance dans la lumière de Dieu. Va.»

L'homme baise de nouveau la poussière et avant de se lever, demande :

« Un nom, Seigneur ! Donne-moi un nom nouveau puisque tout est neuf en moi et pour toujours.

- Dans quelle terre nous trouvons-nous ?

- Dans le pays d'Ephraïm.

- Alors, tu t'appelleras désormais Ephrem, parce que c'est deux fois que la Vie t'a donné la vie. Va.»

L'homme se lève et s'éloigne. Les gens de l'endroit voudraient bien retenir Jésus, mais il quitte la route à la recherche d'une grotte pour dormir.»

Vision et dictée du 29 août 1946, tome 7, p 425, § 483.

L'évangéliste Luc (17, 11-19) est le seul à rapporter ce miracle de guérison des dix lépreux dont un seul d'entre eux, samaritain, vient remercier Jésus.

41. La bourrasque de vent anéantie.

Sommaire

A Nobé, à peu de distance au nord de Jérusalem, au début septembre 29.

« C'est un bourg groupé, assez bien tenu. Les habitants sont restés à l'intérieur des maisons car il y a beaucoup de vent. Mais quand les disciples viennent prévenir que Jésus est là, voilà que toutes les femmes, les enfants et les vieillards que l'âge a retenus chez eux, s'attroupent autour de Jésus, qui s'est arrêté sur la petite place principale. Le village étant sur une hauteur, l'œil découvre Jérusalem au sud.

Les gens sont tendus, car habitués à être écrasés sous l'orgueil des prêtres et des pharisiens, ils sont timides…Mais Jésus les met tout de suite à l'aise en prenant dans ses bras une fillette qui fait ses premiers pas, en faisant une caresse au vieillard et en disant :

« Vous ne m'aviez pas encore vu ?

- De loin…Passer sur la route…Certains hommes t'ont aperçu au Temple. Mais pour nous, qui sommes si proche de la ville, c'est encore plus difficile d'obtenir ce qu'ont les autres en venant de loin, dit le vieillard.

- C'est toujours comme ça, père. Ce qui semble faciliter les choses, les complique au contraire, parce que tous s'appuient sur la pensée que c'est tout simple. Mais nous allons maintenant faire connaissance. Rentre chez toi, père. L'automne fait souffler ses vents et ils ne sont pas favorables aux patriarches.

- Je suis hélas resté seul. Le jour n'a plus de valeur pour moi…

- Sa fille s'est mariée loin d'ici et sa femme est morte aux Encénies, explique une femme.

- Jean, tu ne dois pas parler ainsi, aujourd'hui que tu as le Rabbi avec toi. Tu l'as tant désiré ! lui dit une vieille femme.

- C'est vrai. Mais…tu es le Messie, n'est-ce pas ?

- Oui, père.

- Alors que puis-je désirer de plus, maintenant que j'ai vu et que s'est accomplie la promesse faite à Abraham ? Un jour où j'étais au Temple - ma Lia se purifiait de son unique enfantement et j'étais auprès d'elle, et, avant nous, une femme avait accompli le rite, une femme qui était à peine plus âgée qu'une enfant – un vieillard chanta en embrassant le Bébé de cette toute jeune Mère : « Maintenant Seigneur, laisse ton serviteur s'en aller en paix puisque mes yeux ont vu le Sauveur. » Ce

nouveau-né, c'était toi. Ah ! Pour moi, quel bonheur ! Alors j'ai prié le Seigneur en disant : « Fais que moi aussi, je puisse mourir après l'avoir connu.» Maintenant, je te connais. Tu es ici. La main de mon Seigneur est posée sur ma tête. Sa voix m'a parlé. L'Eternel m'a exaucé…

- Tu ne veux pas attendre de voir son règne ? demande une femme.

- Non, Marie. Les fêtes ne sont pas pour les vieillards. Et moi, je ne crois pas ce que disent la plupart des gens. Je me rappelle les paroles de Siméon… Il a annoncé une épée dans le cœur de cette jeune Femme, car le Sauveur ne sera pas aimé de tout le monde…Non, je préfère mourir et attendre là-bas sa grâce et son Règne…

- Père, tu vois plus clair que les jeunes. Mon Royaume est celui des Cieux. Mais pour toi, ma venue n'est pas ruine car tu sais croire en moi. Allons chez toi. Je reste avec toi.»

On se rend alors à une maisonnette blanche au milieu des jardins dépouillés de leurs feuilles arrachées par le vent.

Sans se soucier du vent qui ne fait que forcir et soulève la poussière, depuis le seuil de la cuisine, Jésus commence un discours par une parabole mettant en scène un roi incompris de ses sujets. Il termine par :

« …Que personne ne se laisse abattre s'il a péché et s'est repenti, s'il s'est trompé et reconnaît son erreur. Qu'il vienne à la Source qui efface les erreurs et qui procure lumière et sagesse, qu'il se désaltère auprès d'elle, car elle brûle de se donner et elle est venue du Ciel pour se livrer aux hommes.»

Jésus se tait. Seul le vent fait entendre ses hurlements de plus en plus forts. En haut le la colline où se trouve Nobé, les rafales s'acharnent tellement que les arbres font entendre des craquements effrayants. Les habitants sont obligés de rentrer chez eux…

C'est, en effet, une vraie tornade qui arrive du nord sur le village. Des branches tombent, des tuiles volent, des murets de terrasse peu résistants s'écroulent avec fracas. Un noyer et un pommier se tordent comme s'ils voulaient s'arracher du sol.

Jésus rentre dans la maison, avec les quatre apôtres hébergés.

« Quel malheur se prépare, soupire le vieux Jean.

- Oui. Ceux qui sont dans les cabanes, je ne sais pas comment ils vont faire…» dit Pierre.

Au fracas du vent qui croît toujours plus et frappe la maison avec de la terre et des débris, au point qu'il semble tomber une grêle fine, se mêlent des cris de femmes de plus en plus proches. Ce sont des épouses épouvantées, des mères angoissées :

« Nos maris ! Nos fils ! Ils sont sur les chemins. Nous avons peur. Un mur de la maison abandonnée s'est écroulé…Seigneur ! Jésus ! Pitié ! »

Jésus se lève, ouvre non sans mal la porte que la bourrasque repousse de toute sa force. Des femmes, courbées pour résister au vent gémissent en tendant les bras.

« Entrez. N'ayez pas peur ! » dit Jésus.

Et il regarde le ciel et les arbres sur le point d'être déracinés.

« Rentre, Jésus ! Tu vois comme les branches s'abattent et les tuiles tombent ? Il n'est pas prudent de rester dehors, crie Jude.

- Pauvres oliviers ! C'est de la grêle. Là où elle tombe, la récolte est perdue » observe Pierre.

Au lieu de rentrer, Jésus sort tout à fait dans le tourbillon qui tord son vêtement et soulève ses cheveux. Il ouvre les bras, prie, ordonne : « Assez ! Je le veux ! », puis il rentre.

Le vent pousse un dernier mugissement puis il tombe tout d'un coup. Le silence qui se fait après pareil fracas est impressionnant. Il l'est tellement que des maisons se montrent des visages stupéfaits. Les signes de la tempête demeurent : feuilles, branches arrachées, lambeaux de rideaux. Mais tout est tranquille. Le firmament répond à la terre, qui n'est plus bouleversée, par un éclaircissement des nuages qui, de noirs, deviennent clairs, se dispersent sans faire de dégâts, mais en laissant tomber une pluie fine qui achève de purifier l'air souillé par tant de poussière.

« Que s'est-il donc passé ?

- C'est fini ?

- La fin semblait venue et maintenant il fait beau ! »

Des voix s'interrogent d'une maison à l'autre. Les femmes qui étaient accourues près de Jésus se hâtent de sortir.

« Le Seigneur ! Le Seigneur est avec nous ! Il a fait un miracle ! Il a arrêté le vent ! Il a brisé les nuages ! Hosanna ! Hosanna ! Louange au Fils de David ! Paix ! Bénédiction ! Le Messie est avec nous. Le Saint ! Alléluia ! »

Tout le village déverse ses habitants, les vrais et ceux qui s'y trouvent occasionnellement, c'est-à-dire les apôtres et les disciples qui accourent tous vers la maisonnette où se trouve Jésus. Chacun veut l'embrasser, le toucher, l'exalter.

« Louez le Très-Haut. C'est lui le Maître des vents et de l'eau. S'il a écouté son Fils, cela a été pour récompenser la foi et l'amour que vous lui avez témoignés.»

Il voudrait bien les congédier mais qui pourrait calmer un village en fête, excité par un miracle évident ? Les efforts de Jésus sont vains. Il sourit avec patience, tandis que le vieillard qui l'héberge baise sa main gauche qu'il arrose de larmes.

Voici les premiers hommes, essoufflés, apeurés, qui reviennent de Jérusalem. Ils redoutent je ne sais quel malheur, mais voient le peuple en fête.

« Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ? Mais vous n'avez pas eu la tempête ? De la montagne, on voyait la ville disparaître sous les nuages de poussière. Nous croyions qu'elle était écroulée. Or ici, tout est normal !

- Le seigneur ! Le Seigneur ! Il est venu à temps pour nous sauver de la ruine. Seule est tombée la maison maudite, quelques tuile et branches. Et vous ? Qu'est-il arrivé à Jérusalem ? »

Les questions et les réponses s'entrecroisent, mais les hommes se fraient un passage pour aller vénérer le Sauveur. Ensuite seulement, ils racontent la frayeur des citadins : tous s'enfuyaient des cabanes dans les maisons, les propriétaires des oliviers pleuraient déjà leur récolte. Quand soudain, le vent s'était calmé et le ciel s'était éclairci en laissant tomber un peu de pluie…et toute la ville était dans la stupéfaction. »

Vision et dictée du 6 septembre 1946, tome 7, p 474, § 489.

42. Les enfants du caravanier de Petra.

Sommaire

Mi-septembre 29, c'est la première fois que Jésus se rend dans cette région à l'est de la Mer Morte.

« Jésus poursuit sa marche sur la route miliaire qu'il vient de reprendre en direction du sud. Les habitants du voisinage les plus enflammés contre lui ne cessent de le talonner, en attirant l'attention des voyageurs.

Un homme, un riche marchand, conduit une longue caravane en route vers le nord. Stupéfait, il les observe et arrête son chameau. Tous les autres font de même. Il regarde Jésus, il regarde les apôtres, désarmés et d'un aspect si bienveillant ; il regarde ces gens qui arrivent en criant et en menaçant et, curieux, il les interpelle :

« C'est le Nazaréen maudit, le fou, le possédé. Nous ne voulons pas de lui dans nos murs ! »

Le marchand n'en écoute pas plus. Il fait faire demi-tour à son chameau, crie quelque chose à un homme qui le suivait de près et aiguillonne l'animal qui, en quelques foulées, rejoint les apôtres.

« Au nom de votre Dieu, lequel d'entre vous est Jésus de Nazareth ? demande-t-il au dernier petit groupe de quatre disciples.

- Pourquoi veux-tu savoir cela ? Viens-tu l'importuner, toi aussi ? Ses compatriotes n'y suffisent-ils pas ?

- Je vaux mieux qu'eux et je demande une grâce. Ne me repoussez pas. Je vous le demande au nom de votre Dieu.»

Il y a dans la voix de l'homme quelque chose qui persuade les disciples et Simon répond :

« C'est le premier de tous, à l'avant, avec les deux plus jeunes.»

L'homme éperonne de nouveau sa monture et les rejoint :

« Seigneur ! …Ecoute un malheureux…

- Que veux-tu ? dit Jésus en se retournant, étonné.

- Je suis de Pétra, Seigneur. Je transporte pour le compte d'autrui des marchandises venant de la mer Rouge jusqu'à Damas. Je ne suis pas

pauvre mais c'est comme si je l'étais. J'ai deux enfants, Seigneur, et le mal les a pris aux yeux : Ils sont aveugles, l'un tout à fait, le premier à avoir pris la maladie, l'autre presque aveugle et il le sera bientôt complètement. Les médecins ne font pas de miracles, mais toi, oui.

- Comment le sais-tu ?

- J'ai, parmi mes connaissances, un riche marchand qui te connaît. Il arrive qu'il fasse escale dans mon entrepôt et je suis quelquefois à son service. A la vue de mes enfants, il m'a dit : « Seul Jésus de Nazareth pourrait les guérir. Pars à sa recherche.» Je l'aurais bien fait, mais j'ai peu de temps et je dois suivre les routes les plus indiquées.

- Quand as-tu vu Alexandre ?

- Entre vos deux fêtes de printemps. Depuis lors, j'ai fait deux autres voyages mais je ne suis jamais tombé sur toi. Seigneur, aie pitié !

- Homme, je ne puis descendre à Pétra et toi tu ne peux pas quitter la caravane…

- Si, c'est possible. Arisa est un homme de confiance. Je l'envoie en avant. Il ira lentement. Moi, je vole à Pétra. J'ai un chameau plus rapide que le vent du désert et plus agile qu'une gazelle. Je prends les enfants et un autre serviteur fidèle. Je te rejoins, tu les guéris…Ah ! Si la lumière éclairait les étoiles noires de leurs yeux maintenant couverts d'un nuage épais ! Et je poursuivrais ma route tandis qu'eux retourneront chez leur mère. Je vois que tu continues, où te diriges-tu ?

- J'allais à Debon…

- N'y va pas, ce sont des endroits maudits. Ne te soustrais pas aux malheureux, Seigneur, pour être présent auprès des impies.»

Plusieurs lui donnent raison…

« Je sais que je suis abject pour vous, habitants d'Israël. Je suis incirconcis, je ne mérite pas que l'on m'écoute. Mais toi, tu es le Roi du monde et nous sommes, nous aussi dans le monde…

- Ce n'est pas cela. Comment peux-tu croire que je fasse, moi, ce que les médecins n'ont pu accomplir ?

- Parce que tu es le Messie de Dieu et que ce sont des hommes. Tu es le Fils de Dieu. C'est Misace qui me l'a dit et je le crois. Tu peux tout, même pour un pauvre homme comme moi.»

La réponse est pleine d'assurance et l'homme la complète en se laissant glisser à terre, sans même faire agenouiller le chameau et en se prosternant de tout son long dans la poussière.

« Ta foi est plus grande que celle de beaucoup. Va ! Tu sais où est le mont Nébo ?

- Oui, Seigneur. C'est une montagne. Nous aussi, nous connaissons Moïse. Il est trop grand pour que nous l'ignorions, mais toi, tu es plus grand encore. Il y a autant de différence entre Moïse et toi, qu'entre un rocher et une montagne.

- Va à Pétra. Moi, je t'attendrai sur le mont Nébo…

- Il y a un village au pied, pour les visiteurs. On y trouve des auberges. J'y serai d'ici dix jours au plus. Je forcerai la bête…

- Va ! Et reviens le plus tôt possible. Je dois aller ailleurs…»

Après avoir donné des ordres, il remonte sur son chameau et part vers le sud au galop. Jésus et ses disciples se remettent en route en modifiant leur parcours.

Quelques jours plus tard, Jésus est en train de proposer une parabole à des habitants d'un village et à des bergers arrêtés sur la route qui grimpe de la vallée au mont Nébo…

« Mais voilà que l'homme de Pétra, suivi d'un serviteur, arrive et se fraie un chemin en criant. Tous les deux portent un enfant dans les bras.

« Laissez-moi passer. Seigneur, je ne me suis pas trop fait attendre ?

- Non, homme, viens auprès de moi.»

Les gens s'écartent pour le laisser passer. Il s'approche de Jésus et s'agenouille pour mettre par terre une fillette dont la tête est bandée de lin. Son serviteur l'imite en déposant un petit garçon aux yeux éteints.

« Ce sont mes enfants, Maître Seigneur ! » dit-il. Dans cette courte phrase, tremble toute la souffrance et l'espérance d'un père.

« Tu as fait preuve d'une grande foi, homme. Et si je t'avais déçu ? Si tu ne m'avais pas trouvé ? Si je te disais que je ne puis les guérir ?

- Je ne le croirais pas. Je dirais que tu t'es caché pour éprouver ma foi et je te chercherais jusqu'à ce que je te trouve.

- Et la caravane ? Et les profits ?

- Qu'est-ce en comparaison de toi, qui peux guérir mes enfants et me donner une foi pleine d'assurance en toi ?

- Découvre le visage de la fillette, ordonne Jésus.

- Je le garde couvert car elle souffre beaucoup de la lumière.

- Ce ne sera qu'un instant de souffrance » dit Jésus.

Mais la petite fille se met à pleurer désespérément et refuse qu'on lui enlève la bande.

« Elle croit que tu vas lui faire mal avec du feu, à l'instar des médecins, explique le père qui se débat pour écarter de la bande les mains de l'enfant.

- Oh ! Ne crains rien, fillette, comment t'appelles-tu ? »

La petite pleure sans mot dire. C'est son père qui répond pour elle :

« Tamar, du lieu où elle est née. Et le garçon, Fara.

- Ne pleure pas, Tamar. Tu ne vas pas souffrir. Sens mes mains : je n'ai rien dans les doigts. Viens sur mes genoux. En attendant, je vais guérir ton frère et il te dira ce qu'il a éprouvé. Viens ici, mon petit.»

Le serviteur pousse près de ses genoux le pauvre petit aveugle, aux yeux éteints par le trachome. Jésus lui fait une caresse sur la tête et lui demande :

« Sais-tu qui je suis ?

- Jésus de Nazareth, le Rabbi d'Israël, le Fils de Dieu.

- Veux-tu croire en moi ?

- Oui.»

Jésus lui met la main sur les yeux en lui couvrant plus de la moitié du visage. Il dit :

« Je le veux ! Et que la lumière des pupilles ouvre la voie à la lumière de la foi.»

Puis il retire sa main. L'enfant pousse un cri en portant ses menottes à ses yeux et s'exclame :

« Papa ! Je vois ! »

Mais il ne court pas vers son père. Dans sa spontanéité enfantine, il s'attache au cou de Jésus, lui dépose un baiser sur les joues et reste ainsi, attaché à son cou, avec sa petite tête qui se réfugie sur l'épaule de Jésus pour habituer ses pupilles au soleil.

La foule crie au miracle tandis que le père essaie de détacher le petit garçon du cou de Jésus.

« Laisse-le. Il ne m'ennuie pas. Seulement, Fara, dis à ta sœur ce que je t'ai fait.

- Une caresse, Tamar. Comme la main de maman. Oh ! Sois guérie toi aussi et nous jouerons de nouveau ensemble ! »

Avec encore un peu d'hésitation, la petite fille se fait mettre sur les genoux de Jésus qui voudrait la guérir sans même toucher la bande. Mais les scribes et leurs compagnons se mettent à crier :

« C'est truqué : l'enfant y voit ! C'est un coup monté pour abuser de la bonne foi des villageois !

- Ma fille est malade. Moi…

- Laisse tomber. Toi, maintenant, Tamar, soit gentille et laisse-moi t'enlever les bandes.»

La fillette, convaincue, laisse faire. Quel spectacle, quand tombe la dernière bande ! Deux plaies rouges, croûteuses, enflées, occupent la place des yeux et il en coule des larmes et du pus. De la foule s'élève un murmure d'horreur et de pitié, tandis que l'enfant porte ses mains à son visage pour se protéger de la lumière qui doit la faire souffrir horriblement ; sur les tempes rougissent de récentes brûlures. Jésus écarte ses menottes et effleure légèrement cette ruine en y appuyant la main et en disant :

« Père, toi qui a créé la lumière pour la joie des vivants et qui a donné des pupilles même aux moucherons, rends la lumière à cette créature qui t'appartient, afin qu'elle te voie et croie en toi, et que, de la lumière de la terre, elle entre par la foi dans celle de ton Royaume.»

Il retire sa main…

« Oh ! » s'écrie la foule.

Il n'y a plus de plaies mais la petite garde les yeux fermés.

« Ouvre-les, Tamar. N'aie pas peur. La lumière ne te fera aucun mal.»

La fillette obéit avec quelque crainte et, en ouvrant ses paupières, elle découvre deux petits yeux noirs bien vifs.

« Papa ! Je vois ! »

Et elle aussi s'abandonne sur l'épaule de Jésus pour s'habituer lentement à la lumière. La foule est en émoi, tandis que l'homme de Pétra se jette aux pieds de Jésus en sanglotant de joie.

« Ta foi a obtenu sa récompense. Dorénavant, que ta reconnaissance porte ta foi en l'Homme à une plus haute sphère : à la foi dans le vrai Dieu. Lève-toi et partons.»

Jésus pose par terre la fillette qui sourit de bonheur et se sépare du garçon en se levant. Il voudrait fendre le cercle des gens qui l'entourent :

« Tu devrais demander la guérison toi aussi pour tes yeux voilés » dit un disciple à un vieil homme que l'on conduit par la main.

- Moi ?! Moi ?! Je ne veux pas voir la lumière par un démon. Au contraire, je crie vers toi, Dieu éternel ! Ecoute-moi. A moi ! Les ténèbres absolues ! Mais que je ne vois pas le visage du démon, de ce sacrilège, de cet usurpateur…! Que tombent les ombres sur mes yeux pour toujours…»

C'est lui qui semble être un démon ! Dans son paroxysme, il se frappe les orbites comme s'il voulait faire éclater les yeux.

« Ne crains rien : tu ne me verras pas. Les Ténèbres ne veulent pas de la Lumière et la Lumière ne s'impose pas à ceux qui la repoussent. Je pars, vieil homme. Tu ne me verras plus sur la terre. Mais tu me verras tout de même ailleurs.»

Alors Jésus commence à descendre la route tandis qu'on entend les hurlements des ennemis, excités par le vieil homme en furie. Désolé, l'homme de Pétra, portant dans ses bras sa fillette effrayée qui pleure, murmure :

« C'est pour moi, Seigneur ! A cause de moi ! Toi qui a montré tant d'amour pour moi ! Et moi pour toi ! J'ai placé dans la tente sur le chameau des cadeaux pour toi. Mais que sont-ils en comparaison des insultes que je t'ai attirées ? J'ai honte d'être venu à toi…

- Non, homme. C'est mon pain amer de chaque jour et tu es le miel qui l'adoucit. Il y a toujours plus de pain que de miel mais il suffit d'une goutte de miel pour rendre doux beaucoup de pain.

- Tu es bon…Mais dis-moi au moins ce que je dois faire pour soigner ces blessures.

- Garde la foi en moi. Pour le moment, comme tu le peux et autant que tu le peux. Dans quelques temps…Oui, mes disciples viendront jusqu'à Pétra et au-delà. Alors, suis leur enseignement car c'est moi qui parlerai en eux.»

Tout en bas, sur la voie romaine, sont arrêtés trois chameaux avec un baldaquin. L'homme se dirige vers une tente et y prend des paquets :

« Voilà, dit-il, en les offrant à Jésus. Ils te seront utiles. Ne me remercie pas : C'est moi qui doit te bénir pour ce que tu m'as donné.

Si tu peux le faire pour les incirconcis, bénis-moi avec mes enfants, Seigneur ! »

Et il s'agenouille avec les enfants, suivi par les serviteurs. Jésus étend les mains et prie à voix basse, les yeux fixés au ciel.

« Va ! Sois juste et tu trouveras Dieu sur ton chemin, alors tu le suivras sans plus le perdre. Adieu, Tamar ! Adieu, Fara ! »

Il les caresse avant qu'ils montent, avec les serviteurs, un par chameau…Deux petites mains brunes se penchent à travers les rideaux et l'on entend deux voix d'enfants :

« Adieu, Seigneur Jésus ! Adieu, père ! »

Alors l'homme se penche jusqu'à terre et baise les vêtements de Jésus, puis il monte en selle et part à l'opposé vers le nord.»

Visions et dictées du 22 septembre 1946, tome 7, p 536, § 499 et du 24 septembre 1946, tome 8, p 11, § 501.

43. L'aveugle-né, envoyé à la citerne de Siloé.

Sommaire

Le 13 octobre 29 est un jour de Sabbat à Jérusalem.

« Jésus, avec ses apôtres, sort de la maison de Joseph de Séphoris, mais au lieu de se diriger vers la Porte d'Hérode, il lui tourne le dos pour aller vers l'intérieur de la ville. A peine a-t-il eu le temps de faire quelques pas sur la rue plus large, que Judas attire son attention sur un jeune homme qui s'avance vers eux, en tâtant les murs avec son bâton, son visage sans yeux levé un peu haut, avec la démarche particulière des aveugles. Ses habits sont pauvres mais propres. Il doit être bien connu à Jérusalem car plusieurs le montrent du doigt et certains lui disent :

« Homme ! Aujourd'hui, tu t'es trompé de route. Tu as dépassé tous les chemins du Mont Moriah, tu es déjà à Bézéta.

- Aujourd'hui, je ne demande pas d'argent, répond l'aveugle en continuant vers le nord de la ville

- Maître, observe-le. Il a les paupières soudées ou plutôt, il n'a pas de paupières. Son front rejoint ses joues sans aucune cavité et il semble ne pas avoir de globes oculaires dessous. Il est né ainsi, le malheureux et il mourra de même sans avoir vu une seule fois la lumière du soleil ni le visage d'un homme. Maintenant, Maître, dis-moi : Pour être ainsi puni, il a certainement péché. Mais s'il est né aveugle, comme c'est certain, comment peut-il avoir péché avant de naître ? Ce sont ses parents qui ont péché et Dieu les a punis en le faisant naître comme ça ? »

Les autres apôtres, Isaac et Marziam, se serrent près de Jésus pour entendre sa réponse, de même Joseph d'Arimathie, adossé à un portail élevé. On entend la réponse dans le silence qui s'est fait :

« Ni lui, ni ses parents n'ont péché plus que ne pèche tout homme : peut-être moins encore, car la pauvreté est souvent un frein au péché.

Mais il est né ainsi pour que, une fois encore, soient manifestées en lui la puissance et les œuvres de Dieu. Je suis la Lumière venue dans le monde pour que les hommes, qui ont oublié Dieu ou perdu son image spirituelle, voient et se souviennent, et pour ceux qui cherchent Dieu, ou lui appartiennent déjà, soient confirmés dans la foi et dans l'amour…Tant que je suis dans le monde, je suis lumière et témoignage, parole, chemin et vie, sagesse, puissance et miséricorde. Va donc chercher l'aveugle et amène-le ici.

- André, vas-y, je veux rester là et voir ce que fait le Maître. » répond Judas en montrant Jésus.

Celui-ci s'est penché sur le chemin poussiéreux, a craché sur un petit tas de terre et est en train de délayer avec le doigt la poussière dans la salive pour former une boulette de boue. Puis il étend la boue sur ces deux index en restant ainsi, mains tendues…André revient en tenant par la main l'aveugle qui s'époumone :

« Je ne veux pas d'argent. Laisse-moi partir. Je sais où se trouve celui qu'on appelle Jésus et je vais pour demander…

- C'est Jésus qui est devant toi » lui dit André en s'arrêtant devant le Maître.

Contrairement à son habitude, Jésus ne pose aucune question à l'homme. Il lui étend aussitôt sur les paupières closes un peu de la boue qu'il a sur les index et il lui ordonne :

« Maintenant, rends-toi le plus vite possible à la citerne de Siloé, sans t'arrêter pour parler avec quelqu'un.»

L'aveugle, le visage barbouillé de boue, reste un instant perplexe et il ouvre les lèvres pour parler, puis il referme la bouche et obéit. Il commence par marcher lentement comme s'il était pensif ou bien déçu, puis il presse le pas en rasant le mur avec son bâton…Les deux habitants de Jérusalem présents ont un rire sarcastique et parlent en hochant la tête….Joseph d'Arimathie le suit vers le sud de la ville alors que Jésus tourne vers l'ouest.

Arrivés, Joseph s'arrête à demi caché par une haie de buis. Les deux hommes s'avancent tout près de la fontaine et observent l'aveugle qui s'approche avec précaution, tâtant le mur humide, plonge la main dans le bassin. Puis, il se lave les yeux à trois reprises. La troisième fois, il presse aussi sur son visage l'autre main en laissant tomber son bâton et en poussant un cri comme s'il souffrait. Il retire lentement ses mains et son cri de douleur se fait cri de joie :

« Oh ! Très-Haut ! Je vois ! »

Il se jette à terre, comme vaincu par l'émotion, met ses mains sur ses yeux pour les protéger, les serre contre ses tempes, à la fois impatient de voir mais gêné par la lumière, tout en répétant :

« J'y vois ! J'y vois ! C'est donc cela, la terre ! La lumière ! L'herbe, dont je ne connaissais que la fraîcheur…»

Il se lève tout en restant courbé, comme quelqu'un qui porte un poids…Il murmure :

« Et ceci, c'est l'eau…Voilà ! C'est ainsi que je la sentais entre mes doigts, froide et coulante, mais je ne la connaissais pas…Ah ! Quelle est belle ! Comme tout est beau ! »

Il lève la tête et voit un arbre…Il s'en approche, le touche, tend la main, attrape une petite branche, l'observe en riant…Il voit une femme qui vient à la fontaine avec un bébé sur son sein. Et cette femme lui rappelle sa mère au visage inconnu. Alors, levant les bras au ciel, il s'écrit :

« Sois béni, Très-Haut, pour la lumière, pour ma mère et pour Jésus.»

Puis il part en courant, abandonnant là son bâton désormais inutile…Les deux hommes sont partis vers la ville dès qu'ils ont vu le miraculé. Le quartier d'Ophel est maintenant en pleine ébullition. On questionne, on répond.

« Vous l'aurez confondu avec quelqu'un d'autre…

- Non, te dis-je. Je lui ai demandé : « Est-ce bien toi, Sidonia surnommé Bartolmaï ? »

- Mais comment est-ce arrivé ?

- Je l'ai vu qui courait sans bâton avec deux yeux au visage…

- Courons chez lui pour savoir…»

Joseph d'Arimathie se trouve pris par le vacarme. Il arrive quand, d'une autre ruelle, surgissent les deux hommes avec trois autres : un scribe, un prêtre et un troisième. Ils se fraient un passage avec autorité et cherchent à entrer dans la maison bondée.

Appuyé à une table, l'aveugle guéri répond à ceux qui l'interrogent, des pauvres gens du quartier, le plus pauvre de tous :

« Comment ils se sont ouverts ? Cet homme, que l'on appelle Jésus, m'a barbouillé les yeux avec de la terre mouillée et il m'a dit d'aller me laver à la fontaine de Siloé. J'y suis allé, je me suis lavé et mes yeux se sont ouverts et j'ai vu.

- Mais comment as-tu fait pour trouver le Rabbi ?… On ne sait jamais où il est…

- Hé ! Hier soir, un de ses disciples est venu et il m'a donné deux pièces de monnaie en me disant : « Pourquoi ne cherches-tu pas à voir ? » Je lui ai répondu : « J'ai cherché mais je ne trouve jamais ce Jésus qui accomplit des miracles. Je le cherche depuis qu'il a guéri Annalia qui est de mon quartier. Il a repris : « Je suis l'un de ses apôtres et ce que, moi, je lui demande, il le fait. Viens demain à Bézéta et cherche la maison de Joseph le Galiléen, celui du poisson sec, Joseph de Séphoris…Tôt ou tard, il passera par-là, alors moi, je t'indiquerai au Maître ». J'ai répondu : « Mais demain, c'est le Sabbat ». Il m'a dit : « Si tu veux guérir, c'est le moment car après on quitte la ville…

« Mais il ne me guérira pas un jour de Sabbat. Il m'a alors répliqué : « Fais ce que je te dis et le jour du Sabbat tu verras le soleil.» Et j'y suis allé. Qui ne l'aurait pas fait ? Si c'est son apôtre qui l'affirme ! Il a d'ailleurs ajouté : « Je suis celui que Jésus écoute le plus et je viens

exprès, car tu me fais pitié et je veux que, après avoir été tellement bafouée, sa puissance resplendisse. C'est toi, un aveugle de naissance, qui la fera resplendir. » Alors je m'y suis rendu… (et il répète sa guérison).

« Faites sortir le garçon. Nous voulons l'interroger » crient les cinq hommes.

Le jeune se fraie un chemin et sort sur le seuil.

« Où est celui qui t'a guéri ?

- Je l'ignore…

- Ne mens pas aux docteurs de la Loi et au prêtre !…

- Je ne trompe personne…

- Mais où allait-il ?

- Qu'est-ce que j'en sais ?… Un aveugle peut-il dire où va quelqu'un d'autre ?…

- Suis nous chez les chefs des pharisiens.

- Pourquoi ? Qu'ont-ils à faire de moi ?…Qu'attendez-vous de moi ?

- Que tu fasses une déposition. C'est le Sabbat. Or cet acte a été accompli pendant le Sabbat. Il doit être enregistré à cause du péché : le tien et celui de ce satan.

- C'est vous qui êtes Satan, c'est vous qui êtes péché ! Et je devrais venir déposer contre celui qui m'a fait du bien ? Vous êtes ivres …

- Assez, homme ! Ignores-tu que des châtiments sont prévus pour ceux qui s'opposent aux magistrats ?

- Moi, je ne sais rien. Je suis ici et j'y reste.

Une dispute éclate. Joseph d'Arimathie intervient et calme tous les intervenants. Finalement, grâce à la confiance qu'il a auprès du peuple, un accord est trouvé et l'aveugle est conduit au Temple suivi par un cortège de gens.

Dans la salle, devant les nombreux scribes et pharisiens, Joseph essaie de disculper Jésus, en disant qu'il a assisté à toute la manœuvre préméditée et organisée par l'apôtre Judas. L'aveugle est à nouveau interrogé sur la manière dont s'est passée la guérison. Il termine par :

« …Celui qui m'a ouvert les yeux, c'est un prophète et plus grand qu'Elie avec le fils de la veuve Sarepta. Car si Elie a fait revenir l'âme dans l'enfant, ce Jésus m'a donné ce que je n'avais jamais perdu, ne l'ayant jamais eu : la vue. Et si, en un éclair, il m'a fait des yeux avec rien qu'un peu de boue, alors qu'en neufs mois ma mère, avec sa chair et son sang, n'a pas réussi à me les faire, il doit être grand comme Dieu qui avec de la boue a créé l'homme.»

L'aveugle est alors accusé de mentir sur son état d'aveugle, il est chassé, puis repris et accusé avec ses parents totalement abasourdis par le refus de croire à son infirmité depuis sa naissance par des pharisiens qui, à bout d'arguments fallacieux, jettent dehors le fils, le père et la mère :

« Tu es né entièrement dans le péché, tu as l'esprit difforme autant et plus que ne l'était ton corps et tu prétends nous faire la leçon ? Va-t-

en, misérable avorton et fais-toi satan avec ton séducteur. Dehors, tout le monde, plèbe imbécile et pécheresse ! »

Les trois expulsés décident alors d'aller louer Dieu à la synagogue avant la fin du Sabbat. Mais ils y seront rejetés.

Après le repas du soir à Nobé, Joseph vient raconter à Jésus les péripéties survenues à l'aveugle et sa famille, en précisant bien, qu'étant présent sur les lieux du miracle, il a découvert comment avait agi Judas pour provoquer cette guérison un jour de sabbat. Par un gros mensonge, Judas refuse d'admettre son implication. Joseph conseille à Jésus d'éviter de venir à Jérusalem pendant un certain temps. Jésus temporise et calme les apôtres :

« Paix ! Paix ! Ce n'est rien. L'aveugle guéri est sur le chemin du Royaume. Qu'a-t-il donc perdu ? Il est dans la Lumière. N'est-il donc pas fils de Dieu plus qu'auparavant ? Ne confondez pas les valeurs ! Paix ! »

Vision et dictée du 10 et 11 octobre 1946, tome 8, p 89, § 510 et 511.

Une autre vision et une dictée du 25 octobre 1946, tome 8, p 157, § 518 complète ce miracle par un enseignement magistral :

Quelques temps après, Jésus est entré à Jérusalem et se dirige vers le Temple malgré l'avis de recherche lancé contre lui et l'hostilité grandissante. A la Cour des Juifs, il a fait les prières rituelles.

«…Jésus est sorti du Temple et il prend la rue qui va vers l'Ophel, quand, au croisement des chemins qui mènent au mont Sion, il tombe sur l'aveugle-né, guéri depuis peu, qui, chargé de paniers pleins de pommes parfumées, marche allégrement en plaisantant avec d'autres jeunes également chargés. Peut-être la rencontre passerait-elle inaperçue pour le jeune homme, puisqu'il ignore les visages de Jésus et des apôtres. Mais Jésus, lui, n'ignore pas le visage du miraculé et il l'appelle. Sidonia, dit Bartolmaï, se retourne et observe d'un air interrogateur cet homme de grande taille, majestueux malgré la simplicité de son vêtement, qui le hèle par son nom en se dirigeant vers une ruelle.

« Viens ici », ordonne Jésus.

Le jeune homme s'approche, sans poser son fardeau. Il regarde du coin de l'œil Jésus et, croyant avoir à faire à un acheteur de pommes, il lui dit :

« Mon patron les a déjà vendues, mais il en a encore, si tu en veux. Elles sont belles et bonnes, arrivées hier des vergers de Saron. Et si tu en achètes une grande quantité, tu auras une forte remise, car…»

Jésus lève la main droite en souriant pour arrêter la faconde du jeune homme :

« Je ne t'ai pas appelé pour acheter des pommes, mais pour me réjouir avec toi et bénir avec toi le Très-Haut qui t'a fait une grâce.

- Oh ! Oui ! Je ne cesse de le faire, à la fois pour la lumière que je vois et pour le travail que je puis faire, pour aider mes parents. J'ai fini par trouver un bon patron. Il n'est pas hébreu, mais il est bon. Les Hébreux ne voulaient pas de moi car…car ils savent que j'ai été chassé

de la synagogue, explique le jeune homme en déposant ses paniers à terre.

- Ils t'ont chassé ? Pourquoi ? Qu'as tu fait ?

- Moi, rien, je t'assure ! C'est le Seigneur qui a agi. Un jour de Sabbat, il m'a fait rencontrer cet homme dont on dit qu'il est le Messie et lui m'a guéri, comme tu vois. Et c'est pour cela qu'ils m'ont chassé.

- Alors celui qui t'a guéri ne t'a pas vraiment rendu un bon service ! remarque Jésus pour le tester.

- Ne dis pas cela, homme ! C'est un blasphème de ta part ! Avant tout autre chose, il m'a montré que Dieu m'aime, puis il m'a donné la vue…Tu ne sais pas ce que c'est que « voir », car tu as toujours vu. Mais pour quelqu'un qui n'avait jamais vu…Oh !…C'est…Ce sont toutes les merveilles que l'on peut voir. Je peux t'affirmer que, lorsque j'ai vu, là-bas près de Siloé, j'ai ri et fondu en larmes, mais de joie, hein ? J'ai pleuré comme je n'avais jamais pleuré dans mon malheur. Car j'ai alors compris combien le Très-Haut était grand et bon. Et puis, je peux gagner ma vie, avec un travail convenable ; mais…il y a une chose que j'espère plus que tout : que ce miracle me permette de rencontrer l'homme qui se dit Messie et son disciple qui m'a…

- Et que ferais-tu, alors ?

- Je voudrais les bénir, lui et son disciple. Et je voudrais demander au Maître, qui doit vraiment venir de Dieu, de me prendre pour son serviteur.

- Comment ? A cause de lui, tu es anathème, tu as du mal à trouver du travail, tu peux même être puni davantage, et tu veux le servir ? Ignores-tu donc que les disciples de celui qui t'a guéri sont tous persécutés ?

- Hé ! Je le sais bien ! Mais c'est le Fils de Dieu, comme on le dit entre nous. Bien que ceux de là-haut, et il désigne le Temple, ne veulent pas qu'on l'appelle ainsi. Mais ne vaut-il pas la peine de tout quitter pour le servir, lui ?

- Tu crois donc au Fils de Dieu et à sa présence en Palestine ?

- J'y crois. Mais je voudrais le connaître, non seulement par l'intelligence, mais de tout mon être. Si tu sais qui il est et où il se trouve, dis-le moi pour que j'aille le trouver, que je le voie, que je croie complètement en lui et que le serve.

- Tu l'as déjà vu et il n'est pas nécessaire que tu le cherches. Celui que tu vois en ce moment et qui te parle, c'est le Fils de Dieu. »

… Pendant la durée d'un éclair, Jésus a dévoilé sa future splendeur, comme une sorte de transfiguration…Le jeune homme est maintenant par terre, la figure dans la poussière et il adore en disant :

« Je crois, Seigneur, mon Dieu !

- Lève-toi. Je suis venu dans le monde pour apporter la lumière et la connaissance de Dieu et pour éprouver les hommes et les juger. Mon temps est un temps de choix, d'élection et de sélection. Je suis venu pour que ceux qui sont purs de cœur et d'intention, les humbles, les doux, ceux qui pleurent et ceux qui savent donner aux diverses

richesses leur valeur réelle et préférer les spirituelles aux matérielles, trouvent ce à quoi leur âme aspire. Je suis aussi venu pour ceux qui étaient aveugles, parce que les hommes ont élevé des murailles épaisses pour faire obstacle à la lumière, c'est-à-dire la connaissance de Dieu, voient clairs et pour que ceux qui se croient voyants deviennent aveugles…

- Dans ce cas, tu détestes une grande partie des hommes et tu n'es pas bon, comme tu prétends l'être. Si tu l'étais tu chercherais à ce que tous voient clair et que ceux qui y voient déjà ne deviennent pas aveugles » interviennent des pharisiens, arrivés de la rue principale, qui se sont prudemment approchés avec d'autres, derrière le groupe apostolique.

Jésus se retourne et les regarde…C'est un Jésus bien sévère qui fixe sur ses persécuteurs ses yeux de saphir et, lorsqu'il répond, sa voix n'a plus la note dorée de la joie mais celle du bronze et, comme le son du bronze, elle est incisive et sévère.

« Ce n'est pas moi qui désire que ceux qui aujourd'hui combattent la vérité, ne la voient pas. Mais ce sont eux-mêmes qui se bouchent les yeux pour ne pas voir et ils se rendent aveugles par leur libre volonté. Et le Père m'a envoyé pour que le tri se fasse et que l'on connaisse vraiment les fils de la Lumière et ceux des Ténèbres, ceux qui veulent voir et ceux qui veulent se rendre aveugles.

- Nous sommes peut-être nous aussi de ces aveugles ?

- Si vous l'étiez et cherchiez à voir, vous ne seriez pas fautifs. Mais c'est parce que vous dites : « Nous y voyons », mais ne voulez pas voir, que vous péchez. Votre péché demeure parce que vous ne cherchez pas à voir tout en étant aveugles.

- Et que devons-nous voir ?

- La Voie, la Vérité, la Vie. Un aveugle-né, comme l'était cet homme, peut toujours avec son bâton trouver la porte de sa maison et y entrer parce qu'il la connaît. Mais si on l'emmenait ailleurs, il ne pourrait passer la porte de la nouvelle maison parce qu'il ne saurait pas où elle se trouve et il se heurterait contre les murs.

Le temps de la Loi nouvelle est venu. Tout se renouvelle et un monde nouveau, un nouveau peuple, un nouveau royaume se lèvent. Maintenant, ceux du temps passé ne connaissent pas tout cela. Eux connaissent leur temps. Ils sont comme des aveugles conduits dans un nouveau pays où se trouve la maison royale du Père, mais ils n'en connaissent pas l'emplacement.

Je suis venu pour les conduire, les y introduire et pour qu'ils voient. Je suis moi-même la Porte par laquelle on accède à la maison du Père…Et je suis aussi celui qui est venu pour rassembler le troupeau resté sans guide et le mener dans un unique bercail : celui du Père. Je connais la porte du bercail, car je suis en même temps la Porte et le Berger ; j'y entre et en sors comme et quand je veux…

Jésus développe alors longuement tout le thème du bon berger et celui du Royaume de Dieu, fondé sur l'amour. Mais les pharisiens s'aigrissent de plus

en plus dans leurs idées et vont même traiter Jésus de radoteur ! Jésus insiste encore pour terminer par :

« Par ma vie, offerte et consumée, les peuples deviendront un Peuple unique : le mien, le Peuple céleste des enfants de Dieu…»

Jésus, qui jusqu'alors a parlé à haute voix, s'adresse maintenant à voix basse à Sidonia resté tout le temps devant lui, avec à ses pieds son panier de pommes parfumées :

« Tu as tout oublié pour moi. Maintenant, tu vas certainement être puni et perdre ta place. Tu vois ? Je t'apporte toujours de la souffrance. Pour moi, tu as perdu la synagogue et maintenant tu vas perdre ton maître…

- Et à quoi ça pourrait me servir, si je te possède, toi ? Toi seul as de la valeur à mes yeux. Et je quitte tout pour te suivre, pourvu que tu me le permettes. Laisse-moi seulement porter ces fruits à leur acheteur et puis je suis à toi.

- Allons-y ensemble. Ensuite, nous irons chez ton père, car tu as un père et tu dois l'honorer en lui demandant sa bénédiction.

- Oui, Seigneur, tout ce que tu veux. Pourtant instruis-moi beaucoup, car je ne sais rien, pas même lire et écrire puisque j'étais aveugle.

- Ne t'en préoccupe pas. Ta bonne volonté te servira d'école.»

Et il s'éloigne pendant que la foule discute et se querelle même…»

Jean est le seul évangéliste qui rapporte ce miracle de l'aveugle-né avec un niveau de détail presque aussi important que celui de Maria Valtorta, puisqu'il y consacre un chapitre entier (9, 1-41). Il raconte notamment l'enquête menée par les pharisiens et termine en posant la question : Qui sont les vrais aveugles ?

Précisons aussi que, selon la tradition, l'aveugle Sidoine, dit Bartolmaï, devenu fervent disciple de Jésus, porterait aussi le nom de Restitut (vue restituée), proclamé saint, après sa venue en Gaule avec la famille de Lazare.

44. Le soldat romain accidenté et la femme folle.

Sommaire

Le 18 octobre 29, au nord-ouest de Jérusalem.

Jésus se trouve au milieu de montagnes. Des personnes le suivent en compagnie des apôtres et des disciples. Le pavage de la route bien entretenue prouve que c'est une voie romaine. Des passants fréquentent cette route ainsi qu'un détachement de soldats romains avec leur pas lourd dans un vrai tintamarre d'armes et de cuirasses. Ils se dirigent vers la même bourgade et après une courte halte, ils se remettent en marche. Quelques insultes des passants volent mais la discipline de la marche en colonne empêche les soldats d'y répondre.

Puis un jeune homme vient longuement questionner Jésus sur le niveau de sainteté qu'il faudrait avoir pour le suivre…

Les voilà près du village de Bétéron. Barthélemy, accompagné d'Etienne, rejoint Jésus pour lui raconter que, pendant qu'il parlait

avec le jeune homme, un habitant du village, parent du pharisien Elchias, était venu le prier de le conduire immédiatement auprès de sa femme mourante.

« Allons-y. Je parlerai ensuite.

- Il nous a laissé un serviteur pour y aller.

- Faites-le venir et pressons le pas.» Le serviteur accourt et ils se saluent :

« De quoi meurt ta maîtresse ?

- De… Elle devait avoir un enfant mais il est mort dans son sein et son sang s'est corrompu. Elle délire comme une folle et va mourir. On lui a ouvert les veines pour faire tomber la fièvre, mais le sang est complètement empoisonné et elle doit mourir. On l'a descendue dans la citerne pour faire baisser sa température. Elle reste basse tant que la femme est dans l'eau glacée, puis elle est plus forte qu'avant et elle tousse, elle tousse…et elle va mourir.

- Naturellement ! Avec de tels soins ! grommelle Matthieu entre ses dents.

- Depuis quand est-elle malade ? » Le serviteur s'apprête à répondre quand arrive en courant, par la descente, le chef du manipule romain. Il s'arrête devant Jésus :

« Salut ! Tu es le Nazaréen ?

- C'est moi. Qu'attends-tu de moi ? »

Les disciples de Jésus accourent, croyant je ne sais quoi…

« Un jour, l'un de nos chevaux a heurté un enfant juif et tu l'as guéri pour empêcher les Hébreux de manifester contre nous. Maintenant, les pierres hébraïques du chemin ont fait tomber un soldat et il gît avec la jambe fracturée. Je ne puis m'arrêter, je suis de service. Personne ne veut de lui dans le village. Marcher lui semble impossible et moi je ne peux le traîner avec sa jambe fracturée. Je sais que tu ne nous méprises pas, comme le font tous les Hébreux…

- Tu veux que je guérisse le soldat ?

- Oui ! Tu as guéri aussi le serviteur du centurion et la petite fille de Valéria. Tu as sauvé Alexandre de la colère de tes compatriotes. Cela se sait, en haut lieu et en bas.

- Allons trouver le soldat.

- Et ma maîtresse ? demande le serviteur mécontent.

- Plus tard.»

Jésus se met à suivre le gradé qui dévore la route de ses longues jambes musclées. Mais, même en marchant ainsi devant tous, il trouve le moyen d'échanger quelques mots avec Jésus qui le suit :

« J'ai été avec Alexandre autrefois. Lui te…Il parlait de toi. Le hasard me met en ta présence aujourd'hui.

- Le hasard ? Pourquoi ne pas dire Dieu, le vrai Dieu ? »

Le soldat se tait un instant, puis il murmure, de façon que seul Jésus puisse entendre :

« Le vrai Dieu serait celui des Hébreux…Mais il ne se fait pas aimer. S'il est comme eux ! Ils n'ont même pas pitié d'un blessé…

- Le vrai Dieu est le Dieu des Hébreux, comme des Romains, des Grecs, des Arabes, des Parthes, des Scythes, des Ibères, des Gaulois, des Celtes, des Libyens et des Hyperboréens. Il n'y a qu'un seul Dieu ! Mais beaucoup ne le connaissent pas, d'autres le connaissent mal. S'ils le connaissaient bien, ils seraient comme des frères et il n'y aurait pas d'injustices, de haines, de calomnies, de vengeances, de luxure, de vols et d'homicides, d'adultères et de mensonges. Moi, je connais le vrai Dieu et je suis venu pour le faire connaître.

- On dit…Nous devons avoir toujours les oreilles à l'écoute pour tout rapporter aux centurions et eux au Proconsul. On dit que tu es Dieu. Est-ce vrai ? »

Le soldat est très…préoccupé. Il regarde Jésus par-dessous l'ombre de son casque et il semble effrayé.

« Je le suis.

- Par Jupiter ! Est-il donc vrai que les dieux descendent pour converser avec les hommes ? Avoir fait le tour du monde derrière les enseignes et venir ici, déjà vieux, pour trouver un dieu !

- Le Dieu unique. Pas un dieu » corrige Jésus.

Mais le soldat est anéanti à l'idée de précéder un dieu…Il ne parle plus…Il pense. Il réfléchit jusqu'au moment où, juste à l'entrée du village, ils trouvent le détachement arrêté autour du blessé qui gémit par terre.

« Voilà ! » dit le gradé avec beaucoup de concision.

Jésus se fraie un passage et s'approche. La jambe a une mauvaise fracture, le pied retourné vers l'intérieur et elle est déjà enflée et noirâtre. L'homme doit beaucoup souffrir et, voyant Jésus allonger une main, il supplie :

« Ne me fais pas mal ! »

Jésus sourit. Il effleure à peine du bout des doigts l'endroit où le cercle livide indique la fracture, puis il ordonne :

« Lève-toi !

- Mais il a une seconde fracture plus haut, à la hanche » explique le gradé, en voulant lui dire sûrement : « Et celle-là, tu ne la touches pas ? »

A ce moment un habitant de Bétéron survient :

« Maître, maître ! Tu perds ton temps avec ces païens et ma femme est en train de mourir !

- Va et amène-la-moi.

- Je ne peux pas. Elle est folle !

- Va et amène-la-moi, si tu as foi en moi.

- Maître, on n'arrive pas à la tenir. Elle est nue et on ne peut la vêtir. Elle est folle et déchire ses vêtements. Elle est mourante et il est impossible de la calmer.

- Va et amène-la-moi, si ta foi n'est pas inférieure à celle de ces païens.»

L'homme repart mécontent. Jésus regarde le Romain étendu à ses pieds :

« Et toi, tu sais avoir foi ?

- Moi, oui. Que dois-je faire ?

- Te lever.

- Attention, Camille, que…» commence à dire le gradé.

Mais le soldat est déjà debout, agile, guéri. Les juifs ne crient pas hosanna. L'homme guéri n'est pas un Hébreu. Ils semblent même contrariés ou du moins leurs visages expriment une critique de l'acte de Jésus. Mais les soldats, eux, ne boudent pas leur bonheur. Ils dégainent leurs courtes et larges dagues et les lèvent dans l'air après les avoir frappées sur leurs boucliers en signe de réjouissance. Jésus est au milieu du cercle des lames.

Le gradé le regarde. Il ne sait comment s'exprimer, que faire, lui, un homme près d'un dieu, lui, païen près de Dieu…Il réfléchit et il trouve qu'il doit au moins faire pour Dieu ce qu'il ferait pour César : il ordonne le salut militaire à l'empereur, un puissant « Ave », pendant que les lames scintillent quand ils les mettent presque horizontalement tout en haut de leurs bras tendus. Et, pas encore satisfait, le gradé lui dit à voix basse :

« Marche tranquillement, même de nuit. Les routes…toutes surveillées. Service contre les voleurs. Tu seras en sûreté. Moi…»

Il s'arrête, ne sachant qu'ajouter. Jésus lui sourit :

« Merci. Même avec les voleurs, fais preuve d'humanité. Sois fidèle à ton service, mais sans être cruel. Ce sont des malheureux, ils devront rendre compte de leurs actes devant Dieu. Va, et sois bon.

- Je le serai. Salut ! Je voudrais encore te voir… »

Jésus le regarde fixement, puis il dit :

« Nous nous reverrons. Sur un autre mont. » Et il répète : « Soyez bons. Adieu.»

Les soldats reprennent alors leur marche.

Jésus entre dans le village. Après quelques mètres, il voit venir à sa rencontre un groupe nombreux et hurlant. Il s'en détache un homme et une femme qui s'inclinent devant Jésus, la femme à genoux et l'homme, déjà vu, seulement courbé.

« Levez-vous et louez le Seigneur. Mais à toi, homme, je dois dire que ta conscience n'est pas nette. Tu t'es adressé à moi par égoïsme, non par amour pour moi, ni par foi en moi. Tu as douté de ma parole or tu sais qui je suis ! Ensuite, tu as eu une pensée qui n'était pas bonne, parce que je m'arrêtais pour guérir un païen, de même que tout le village s'était mal comporté en refusant d'accueillir le blessé. Par surcroît de miséricorde et pour chercher à rendre bon ton cœur, j'ai guéri ton épouse sans entrer chez toi. Tu ne le méritais pas. Je l'ai fait pour te montrer qu'il n'est pas besoin que je me déplace pour agir, il

suffit que je le veuille. Mais en vérité je vous dis, à vous tous, que ceux que vous méprisez sont meilleurs que vous et savent, mieux que vous, croire en ma puissance. Relève-toi femme. Tu n'es pas coupable car tu ne possédais pas toute ta raison. Va, et sache désormais croire par reconnaissance pour le Seigneur.»

L'attitude des habitants devient froide et hautaine sous le reproche de Jésus. L'air renfrogné, ils le suivent jusqu'à la place où il s'arrête pour parler, étant donné que le chef de la synagogue ne l'invite pas à entrer dans l'édifice et qu'aucune maison ne s'ouvre au Maître.

Jésus commence à parler en citant les écritures… Il termine par :

« En vérité, ceux qui détournent et dévoient les consciences seront jugés sept fois plus sévèrement que ceux qui sont égarés. Allons. Je suis venu, j'ai fait un miracle et je vous ai dit la vérité pour que vous sachiez qui je suis. Maintenant, je m'en vais. Et si parmi vous il y a un seul juste, qu'il me suive car bien triste est l'avenir de ce lieu où se nichent les serpents pour séduire et trahir. »

Et Jésus fait demi-tour pour reprendre la route par laquelle il est arrivé.

« Pourquoi, Rabbi, leur as-tu parlé ainsi ? Ils vont te détester, demandent les apôtres.

- Je ne cherche pas à conquérir l'amour en pactisant avec le mensonge.

- Mais ne valait-il pas mieux venir ?

- Non. Il ne faut laisser aucun doute.

- Et qui as-tu convaincu ?

- Personne. Pour le moment, personne. Mais bientôt, on dira : « Nous ne pouvons maudire personne car nous avons été prévenus et nous n'avons pas agi»…

Judas, assez gêné, qui connaît bien ce village achève :

« Il est sûr que c'est un village orgueilleux et odieux, digne de celui qui le domine. A chacun ce qu'il mérite. Eux, ils ont Elchias (*trésorier du Temple*), nous Jésus, et le Maître a bien fait de leur faire savoir qu'il est au courant. Très bien.

- Ils sont certainement mauvais ? Vous avez vu ? Pas même un remerciement après le miracle ! Ni une obole ! Rien ! s'exclame Philippe…

Derrière, ceux qui ont suivi Jésus et ne le quittent pas, ne cessent de faire des commentaires avec les disciples. »

Vision et dictée du 17 octobre 1946, tome 8, p 126, § 514.

45. L'enfant muet, futur lévite.

Sommaire

Dans le village voisin, proche de Jérusalem.

« Gabaon, situé au sommet d'une petite colline en pente douce, isolé au milieu d'une plaine fertile labourée jouit d'un magnifique panorama…Jésus se dirige vers un vaste puits ou une citerne. Nombreux sont les habitants qui se hâtent de faire une provision d'eau pour le Sabbat maintenant proche, les gens qui traitent leurs dernières affaires et ceux qui, leurs occupations terminées, se livrent déjà au repos du Sabbat.

Au milieu d'eux se trouvent les huit apôtres qui annoncent la présence du maître. Ils ont manifestement eu du succès car des malades, des mendiants et des gens accourent de leurs maisons. Quand Jésus pénètre dans l'espace où se trouve le bassin, il se produit un murmure qui se change en un cri unanime :

« Hosanna, Hosanna ! Le Fils de David est parmi nous ! Bénie soit la Sagesse qui arrive là où elle a été invoquée !

- Soyez bénis, vous qui savez accueillir. Paix ! Paix et bénédiction.»

Aussitôt, il s'avance vers les malades et ceux qui sont estropiés par accident ou par maladie, vers les immanquables aveugles ou qui sont en voie de l'être et il les guérit.

Un beau miracle est accordé à un enfant muet, que sa mère lui présente en pleurant et que Jésus guérit d'un baiser sur la bouche. Il se sert de la parole qui lui a été donnée par la Parole pour crier les deux plus beaux nom :

« Jésus ! Maman ! »

Et, des bras de la mère qui le tenait élevé au-dessus de la foule, il se jette dans les bras de son Sauveur en se serrant à son cou jusqu'à ce que le Maître le rende à sa mère, toute heureuse.

Elle explique à Jésus comment cet enfant, qui était son premier-né et que ses parents destinaient dans leurs cœurs à être lévite dès avant sa naissance, pourra l'être maintenant qu'il est sans défaut :

« Le Seigneur entendait la parole de son âme, parce que, comme une mère, il transforme les sentiments en paroles et en actes. Mais ton désir était bon et le Très-haut l'a accueilli. Maintenant, applique-toi à éduquer ton fils à la louange parfaite, afin qu'il soit parfait dans le service du Seigneur.

- Oui, Rabbi. Mais dis-moi ce que je dois faire.

- Agis en sorte qu'il aime le Seigneur Dieu de tout son être et la louange parfaite fleurira spontanément dans son cœur : ainsi, il sera parfait dans le service de son Dieu.

- Tu as bien parlé, Rabbi. La sagesse est sur tes lèvres. Je t'en prie, parle-nous à tous » dit un digne Gabaonite qui s'est frayé un chemin jusqu'à Jésus et l'invite ensuite à la synagogue. C'est certainement le chef de la synagogue.

Jésus s'y dirige, suivi de tout le monde et comme il est impossible de faire entrer à la fois tous les habitants de la ville et ceux qui étaient déjà avec Jésus, ce dernier accepte le conseil du chef de parler de la terrasse de sa maison qui est contiguë à la synagogue.

La voix de Jésus, puissante et harmonieuse, se répand dans l'air calme du soir qui descend et se propage à travers la place et les trois rues qui y débouchent, tandis qu'une petite mer de têtes se tient le visage levé pour l'écouter.

Jésus commence en évoquant l'exemple de « La femme de votre ville qui a désiré obtenir la parole pour son enfant, non par désir d'entendre des mots tendres dans la bouche de son fils, mais pour qu'il soit apte au service de Dieu…*Il termine par* : « Aimer votre prochain pour honorer Dieu. Consacrez-vous au service de Dieu, à son triomphe dans les cœurs. Soyez fidèles au Seigneur. Ne critiquez ni les vivants, ni les morts, mais efforcez-vous d'imiter les bons et, non pour votre joie terrestre, mais pour la joie de Dieu, demandez les grâces au Seigneur et elles vous seront données. Allons. Demain, nous prierons ensemble et Dieu sera avec nous.»

Et Jésus les congédie en les bénissant. »

Vision et dictée du 22 octobre 1946, tome 8, p 147, § 516.

46. A Jéricho, avec plusieurs malades.

Sommaire

C'est le 3 novembre 29, après la rencontre avec le publicain Zachée.

« Jésus sort de la maison de Zachée avec Pierre, Jacques, fils de Zébédée. Les autres apôtres se sont dispersés dans la campagne pour annoncer que Jésus est dans la ville de Jéricho. Jésus se dirige vers le lieu où il doit parler.

« Maître, voici là-bas les malades de la campagne, dit Jacques qui lui montre un endroit réchauffé par le soleil.

- J'arrive. Mais où sont les autres ?

- Ils sont dans la foule mais ils t'ont aperçu et vont venir. Ils te cherchaient, accompagnés d'hommes de la côte et de femmes pour avoir ton avis sur un jugement à porter sur une femme.

- Je dois d'abord parler aux gens.»

Jésus va alors trouver les malades qui demandent à être guéris et il les exauce. Il y a là une femme âgée, paralysée par l'arthrite, un paralytique, un jeune simple d'esprit, une fillette tuberculeuse et deux personnes aux yeux malades. La foule pousse de bruyants cris de joie.

Mais la série des malades n'est pas encore terminée. Une mère s'avance, défigurée par le chagrin, soutenue par deux amies et elle s'agenouille :

« Mon fils est mourant. On ne peut l'amener ici…Aie pitié de moi !

- Peux-tu croire sans mesure ?

- Tout, mon Seigneur !

- Alors, rentre chez toi !… »

La femme angoissée, le regarde un instant, puis elle comprend. Son pauvre visage se transfigure. Elle s'écrie :

« J'y cours, Seigneur ! Béni sois-tu, toi et le Très-haut qui t'a envoyé ! »

Et elle s'éloigne plus rapidement que ses compagnes elles-mêmes…

Jésus se tourne vers un habitant de Jéricho à l'air digne :

« Cette femme est-elle hébraïque ?

- Non. Du moins pas de naissance. Elle vient de Milet. Cependant, elle a épousé l'un de nous et, depuis lors, elle partage notre foi.

- Elle a su croire mieux que beaucoup d'Hébreux » observe Jésus.

Puis, montant en haut du perron d'une maison, après avoir obtenu le silence, il entame un discours en faisant remarquer :

« …A quoi comparerai-je ceux qui, après avoir été pécheurs, se sont ensuite convertis ? A des malades qui guérissent. A quoi comparerai-je les autres, qui n'ont pas péché publiquement ou qui n'ont jamais commis de faute grave, ils sont plus rares que des perles noires ? A des personnes en bonne santé. Le monde est composé de ces deux catégories, tant dans le domaine spirituel que dans le domaine physique. Mais si les comparaisons sont les mêmes, le comportement du monde envers les malades guéris dans leur chair diffère de celui qu'il adopte envers les pécheurs convertis, c'est-à-dire envers les malades spirituels qui retrouvent la santé.

Voici ce que nous voyons : quand un malade, même un lépreux, qui est le malade le plus contagieux et qu'il faut isoler à cause du danger, obtient la grâce de la guérison, on l'admet de nouveau dans la société une fois qu'il a été examiné par le prêtre et purifié. Ses concitoyens lui font même fête parce qu'il est guéri, revenu à la vie, à la famille, aux affaires… Et il est juste d'agir ainsi…Mais pourquoi n'agit-on pas ainsi à l'égard des autres malades ? Si un homme commence à pécher et que les membres de sa famille et surtout ses concitoyens, le voient, pourquoi ne cherchent-ils pas avec amour à l'arracher du péché,…au lieu de critiquer, railler, se scandaliser… ? Comment cela se fait-il ? La maladie spirituelle ne serait-elle pas plus grave, vraiment grave et mortelle ?… »

Jésus continue avec une parabole. A la fin, il se retire dans la maison de Zachée pour continuer son enseignement à ses disciples.

Vision et dictée du 2 novembre 1946, tome 8, p 200, § 523.

47. Sous les tentes, au gué du Jourdain.

Sommaire

Le 5 novembre 29, Jésus se trouve au gué sur le Jourdain le plus proche de l'embouchure de la Mer Morte.

« Paix à toi, Maître ! » saluent les disciples bergers partis en avant les jours précédents et qui attendent de l'autre côté du gué de Beth-Abara, avec les malades qu'ils ont rassemblés et d'autres personnes désireuses d'entendre le maître.

« Paix à vous. Il y a longtemps que vous m'attendez ?

- Trois jours.

- J'ai été retenu en route. Allons voir les malades.

- Nous avons fait dresser des tentes pour les abriter sans faire la navette avec les villages voisins. Nos amis bergers ont donné du lait pour eux. Ils sont ici avec leurs troupeaux et t'attendent », disent les disciples tout en conduisant Jésus sous un bosquet touffu qui pourrait servir de toit à qui s'y réfugierait.

Il y a là une vingtaine de petites tentes dressées sur des pieux ou d'un tronc à un autre et dessous se trouve le triste petit peuple des malades qui attendent. Dès qu'ils comprennent quel est celui qui vient, ils poussent le cri habituel :

« Jésus, Fils de David, aie pitié de nous.»

Jésus ne veut pas les faire attendre plus longtemps et en se montrant, ou plutôt en se penchant d'une tente à l'autre, sa taille l'empêchant de tenir debout, il passe la tête dans chacune et son sourire est déjà une grâce. Le soleil qu'il a derrière lui projette une ombre sur les grabats et sur les visages émaciés ou les membres inertes. Il ne dit qu'une courte phrase : « Paix à vous qui croyez » et passe à la tente suivante.

Un cri le suit. Un cri qui se répète comme se répète sa phrase, un cri qui se répète dans la tente qu'il vient de quitter, comme si c'était l'écho de celui qui provient de la tente précédente :

« Je suis guéri ! Hosanna au Fils de David ! »

Et le petit peuple des malades, d'abord étendu sous les tentes sombres, sort et se groupe derrière les pas du Maître, un petit peuple tout en fête qui jette au loin bâtons et béquilles, s'enveloppe dans les couvertures du brancard abandonné, enlève les pansements désormais inutiles et qui surtout exulte dans la joie de la guérison.

Ils sont tous guéris maintenant et Jésus se retourne avec son sourire le plus doux pour dire :

« Le Seigneur a récompensé votre foi. Bénissons ensemble sa bonté.»

Et il entonne le psaume : « Acclamez joyeusement Dieu par toute la terre, servez le Seigneur dans l'allégresse. Venez à lui avec des chants de joie. Reconnaissez que le Seigneur est Dieu, qu'il nous a faits…»

Les gens le suivent comme ils le peuvent. Certains, qui ne sont pas d'Israël, se contentent de fredonner le psaume mais leur cœur chante et la lumière de leur visage le montre. Dieu accueillera certainement ce pauvre bredouillage, mieux que le chant parfait et aride de quelques pharisiens.

Puis Jésus, entouré par la foule, monte sur une bande de terre surélevée et commence à parler. Il évoque le souvenir de Jean le Baptiste qui venait ici pour prêcher. Il termine :

« Je vous quitte. Beaucoup d'entre vous ne me verront plus car je vais aller préparer les places de mes disciples…Je bénis spécialement vos enfants, vos femmes que je ne verrai plus. Et puis vous, les hommes…Oui, je veux vous bénir…ma bénédiction servira à ne pas faire tomber les plus forts et à relever les plus faibles. Ma bénédiction ne sera sans valeur que pour ceux qui me trahiront par haine.»

Il les bénit tous ensemble, puis, il bénit les femmes, embrasse les enfants et, lentement, il revient vers le gué avec les cinq apôtres restés avec lui et les anciens bergers devenus disciples.

Vision et dictée du 7 novembre 1946, tome 8, p 240, § 526.

48. Le matelot accidenté et le petit Lévi.

Sommaire

C'est la mi-novembre à Nobé, tout proche au nord de Jérusalem.

« Jésus se tient au milieu de malades ou de pèlerins venus vers lui d'un peu partout en Palestine. Il y a même un navigateur de Tyr qu'un accident en mer a rendu paralysé et qui raconte son histoire : le roulis a provoqué la chute du chargement, les lourdes marchandises sont tombées sur lui et ont blessé sa colonne vertébrale. Il n'est pas mort mais sa situation est pire, car son handicap oblige ses parents à délaisser leur travail pour le soigner. Il dit être allé avec eux à Capharnaüm, puis à Nazareth et avoir appris par Marie que Jésus se trouvait en Judée et précisément à Jérusalem.

« Elle m'a donné les noms d'amis susceptibles de t'héberger et un Galiléen de Séphoris m'a dit que tu était ici, de sorte que je suis venu. Je sais que tu ne m'éprises personne, pas même les Samaritains. Et j'espère que tu m'exauceras. J'ai une telle foi ! »

Sa femme reste silencieuse mais, accroupie à côté du grabat sur lequel on a posé le malade, elle regarde Jésus avec des yeux plus suppliants que toute parole.

« Où as-tu été touché ?

- Au-dessous du cou. C'est là précisément que le choc a été le plus fort et que j'ai entendu dans ma tête un bruit semblable à celui du bronze que l'on frappe. Puis il a fait place à un continuel mugissement d'une mer en tempête et des lumières, des lumières de toutes les couleurs se sont mises à danser devant mes yeux…Ensuite, je n'ai plus rien senti pendant plusieurs jours. Nous naviguions dans les eaux de Cintium et je me suis retrouvé à la maison, je ne sais comment. J'ai retrouvé le mugissement dans la tête et les lumières dans les yeux pendant des jours et des jours. Puis cela a passé…mais mes bras comme mes jambes sont restés morts. A quarante ans, je suis un homme fini, or j'ai sept enfants, Seigneur.

- Femme soulève ton mari et découvre l'endroit qui a été atteint.»

La femme obéit sans mot dire. Par des mouvements adroits et maternels, aidée par l'homme qui l'accompagne, elle glisse un bras sous les épaules de son mari tandis que de l'autre main, elle soutient la tête puis, avec la délicatesse avec laquelle on retournerait un nouveau-né, elle soulève le corps lourd de son siège. Une cicatrice encore rouge indique l'endroit du choc principal.

Jésus se penche. Tout le monde allonge le cou pour regarder. Jésus appuie la pointe des doigts sur la cicatrice en disant :

« Je le veux ! »

L'homme a une secousse, comme si un courant électrique l'avait touché et il s'écrie :

« Quel feu ! »

Jésus détache les doigts des vertèbres blessées et ordonne :

« Lève-toi ! »

L'homme ne se le fait pas dire deux fois. Appuyer sur son siège ses bras inertes depuis des mois, se secouer pour se dégager de ceux qui le soutiennent, lancer ses jambes en bas du brancard et se mettre debout, voilà qui est fait en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

La femme crie, le parent crie, l'homme guéri lève les bras au ciel, rendu muet par la joie. Après un instant se stupéfaction, il tourne sur lui-même, avec l'assurance de l'homme le plus agile et se tient face à Jésus. Il retrouve alors sa voix et s'écrie :

« Béni sois-tu, toi et celui qui t'a envoyé ! Je crois au Dieu d'Israël et à toi, son Messie ! »

A ces mots, il se jette à terre pour baiser les pieds de Jésus tandis que les gens ovationnent.

Après cela, d'autres miracles sont accomplis sur des enfants, des femmes, des vieillards pour la plupart. Puis Jésus parle :

« Vous avez vu le miracle des os fracturés qui retrouvent leur solidité et les membres morts qui reprennent vie. Cela, c'est le Seigneur qui vous l'a accordé pour fortifier la foi des croyants et la susciter chez les autres. Et ce miracle a été accordé à des personnes venues de partout chercher ici la santé, poussées par la foi en mon pouvoir de guérison.

Il y a ici des Judéens et des Galiléens, des Libanais et des Syro-Phéniciens, des habitants de la Batanée lointaine et des bords de la mer. Et tous sont venus, sans tenir compte de la saison et de la longueur du trajet ; leurs parents les ont accompagnés sans murmurer, sans se plaindre des travaux restés en suspens ou des commerces délaissés, car ce qu'ils allaient obtenir valait de loin tous les sacrifices. Et comme sont tombés les égoïsmes et les incertitudes de l'homme, ainsi sont tombées les idées politiques ou religieuses qui constituaient une sorte de muraille les empêchant de se considérer tous frères, tous égaux dans la vie et la souffrance, unis dans le même désir, le même espoir de santé et de réconfort…

Et moi, à tous ceux qui ont su se joindre dans une espérance qui est déjà de la foi, j'ai accordé la santé et le réconfort, car il est juste qu'il en soit ainsi…»

Les dernières phrases concluent : « Dans le Royaume de Dieu, il n'y a pas de haine, pas de guerre, pas d'injustices. Celui qui sait y entrer ne connaît plus la douleur, l'angoisse, les vexations mais il possède la paix joyeuse qui émane de mon Père.

Je vous congédie. Allez. Retournez dans vos villages. Désormais, mes disciples sont nombreux et répandus dans toutes les régions de Palestine. Ecoutez-les, si vous voulez connaître ma Doctrine et être

prêts pour le jour de la décision dont dépendra la vie éternelle d'un grand nombre. Je vous donne ma paix pour qu'elle vous accompagne.»

Et Jésus après avoir béni la foule, rentre dans la maison.

Après être restés un moment à l'extérieur, les apôtres viennent déjeuner car le soleil, déjà haut dans le ciel, indique midi…Tous sont d'accord pour dire qu'il faut que Jésus se repose…

Un coup à la porte. André va ouvrir et sort en refermant la porte derrière lui. Il revient :

« Maître, il y a une femme. Elle insiste pour te voir. Elle est accompagnée d'une fillette…Je ne pense pas qu'elles sont malades. La petite a des fleurs splendides dans les bras.

- Renvoie-la. Nous étions en train de dire qu'il doit se reposer, dit Pierre…

- André, accompagne-la dans la chambre du haut. »

Pierre est fâché.

C'est Valéria, la Romaine et sa fille Faustina sauvée par Jésus, qui vient faire part au Maître de la séparation envisagée par son mari. Jésus l'incite à rester une épouse vertueuse. Elle deviendra par la suite, la première Romaine à se convertir à la religion nouvelle. Après son départ, les apôtres se montrent curieux. Jésus refuse de répondre et ordonne :

« André, monte chercher les fleurs apportées par la fillette et porte-les au petit Lévi *(un enfant du village de Nobé).*

- Pourquoi ?

- Parce qu'il est mourant.

- Il est mourant ? Mais moi, je l'ai vu à l'heure de tierce et il était bien portant, dit Barthélemy, stupéfait.

- Il était en bonne santé, mais avant ce soir il sera mort.

- S'il est aussi mal, il ne se réjouira pas des fleurs…

- Non. Mais, dans la famille saisie d'effroi, les fleurs envoyées par le Sauveur apporteront une parole lumineuse.»

Jésus s'assied tandis que tous discutent sur la fragilité de la vie. Elise met son manteau en disant :

- J'accompagne André…Cette pauvre mère ! »

André et Elise s'éloignent avec les fleurs dans leurs mains.

Puis André revient en courant, tout essoufflé :

« Maître…L'enfant est vraiment mourant…A l'improviste…On dirait des fous…mais quand Elise a dit : « C'est le Seigneur qui les envoie », moi…, je croyais qu'ils comprenaient : « pour le lit funèbre », la mère et le père…, ont dit en même temps : « Oh ! C'est vrai ! Cours l'appeler. Il va le guérir. » Les parents, dans l'angoisse de ce malheur imprévu, étaient incapables de penser à son salut prochain. C'est seulement quand André et Elise étaient entrés avec des fleurs en disant : « Jésus les envoie à Lévi » qu'ils avaient eu une sorte de lumière intérieure et avaient pensé : Jésus va le sauver.

- C'est une parole de foi. Allons-y » dit Jésus.

Vers la sixième heure de la journée, l'enfant, qui jouait dans le jardin, était rentré à la maison en se plaignant de douleurs abdominales. Sa grand-mère l'avait pris dans ses bras et tenu près du feu, il semblait aller mieux. Mais ensuite, un peu avant la neuvième heure, il avait été pris de vomissements de matières fécales et était aussitôt entré en agonie. Bref, la péritonite foudroyante classique. Son père avait couru à Jérusalem aux premiers signes du mal et était revenu avec le médecin. Ce dernier, après avoir vu le petit garçon qui s'était remis à vomir, avait dit : « Il ne peut pas vivre » et il était reparti. En effet, d'une minute à l'autre, l'état de l'enfant empirait et déjà il se refroidissait.

Et Jésus sort presque au pas de course. Naturellement, tous le suivent, même le vieux Jean, en claudiquant derrière tout le monde. La maison se trouve au bout du village mais Jésus y arrive rapidement et se fraie un passage parmi les gens qui encombrent la porte ouverte. Il va droit à une pièce située au fond de l'entrée, car c'est une maison vaste qui compte beaucoup d'habitants. Dans la pièce, penchés sur le lit improvisé, le père, la mère et Elise…Ils ne voient Jésus que lorsqu'il dit :

« Paix à cette maison.»

Alors les malheureux parents quittent le lit et se jettent aux pieds de Jésus. Seule Elise, occupée à frictionner avec des substances aromatiques les membres qui se refroidissent, reste à la place. L'enfant est vraiment à toute extrémité, son corps a déjà la pesanteur et l'abandon de la mort et son petit visage est cireux avec des narines fuligineuses et les lèvres violacées. Il respire difficilement, avec des spasmes et chaque respiration semble être la dernière, tant elle vient longtemps après la précédente.

Sa mère pleure, le visage sur les pieds de Jésus. Son père, lui aussi couché jusqu'à terre, répète :

« Aie pitié ! Aie pitié ! »

Il ne sait dire autre chose. Jésus tend les bras :

« Lévi, viens vers moi.»

Le petit garçon de cinq ans a comme une secousse, comme si quelqu'un l'avait appelé à haute voix pendant son sommeil. Il s'assied sans effort et de ses poings, il se frotte les yeux, regarde autour de lui avec étonnement et, à la vue de Jésus qui lui sourit, il se jette en bas de son lit et se dirige avec assurance, dans sa petite tunique, vers le Sauveur.

Les parents, tous courbés, ne s'aperçoivent de rien mais les exclamations d'Elise qui s'écrie « Bonté divine ! », des apôtres et des curieux qui, de l'entrée, poussent un « Oh ! » de stupéfaction, les avertissent de ce qui arrive. Ils lèvent la tête et voient leur petit garçon, là, en bonne santé, comme s'il n'avait jamais été mourant…

La joie fait rire, pleurer, crier ou se taire, selon les réactions de chacun…L'enfant est déjà dans les bras de Jésus ; alors au mutisme

de certains succède un déluge désordonné de paroles, mêlées à des cris de joie et de bénédiction. Les parents s'adressent à Jésus :

« Tu l'as sauvé, sois béni éternellement ! Tes fleurs ! L'espérance ! La foi ! Oh oui ! La foi en ton amour pour nous ! Mais comment as-tu su ? Béni es-tu ! Demande-nous ce que tu veux ! Ordonne comme à des esclaves ! Nous te devons tout !…»

Jésus les écoute, tenant toujours l'enfant dans ses bras. Il les laisse parler jusqu'à épuisement, puis il dit doucement :

« J'aime les enfants et les cœurs fidèles. Vous tous, habitants de Nobé, êtes très bons pour moi. Si je suis bon avec ceux qui me haïssent, que ne donnerai-je pas à ceux qui m'aiment ? Je savais…et je savais aussi que la douleur vous faisait oublier la Source de la Vie. J'ai voulu vous en montrer le chemin…

- Mais pourquoi ne pas être venu de toi-même, Seigneur ? Tu craignais peut-être que nous ne t'accueillions pas ?

- Non. Je savais que vous m'auriez accueilli avec amour. Mais parmi ceux qui sont autour de vous, quelqu'un avait besoin de se persuader que je n'ignore rien de ce qui concerne les hommes et l'état des cœurs. J'ai aussi voulu que d'autres comprennent que Dieu répond à ceux qui l'invoquent avec foi. Maintenant, soyez dans la paix et grandissez toujours dans la foi en la miséricorde de Dieu. Adieu, Lévi. Va trouver ta mère maintenant. Adieu, femme. Consacre aussi au Seigneur celui que tu portes en ton sein en souvenir de la bonté dont le Seigneur a fait preuve envers toi. Adieu, homme. Garde ton âme dans la justice.»

Jésus fait demi-tour en passant, non sans peine, à travers la parenté nombreuse et les villageois qui reconduisent le groupe à la maisonnette de Jean, non sans quelques moyens énergiques des apôtres pour rétablir le calme.»

Vision et dictée du15 novembre 1946, tome 8, p 269, § 531.

49. Les guérisons de la synagogue des Affranchis Romains.

Sommaire

C'est la fin novembre 29, à Jérusalem.

« La synagogue des Affranchis Romains se trouve exactement à l'opposé du Temple, près de l'hippodrome. Il y a des gens qui attendent Jésus et à peine signale-t-on son arrivée au début de la route, que les femmes, les premières, vont à sa rencontre, dont Valéria. Jésus marche avec Pierre et Jude.

« Salut, Maître. Je te remercie de m'avoir exaucée. Tu viens d'entrer en ville ?

- Non. J'y suis depuis l'heure de prime. Je suis allé au Temple.

- Au temple ? On ne t'y a pas insulté ?

- Non. Il était tôt et on ignorait ma venue.

- Je t'avais fait appeler pour cela…et aussi parce qu'il y a ici des païens qui voudraient t'écouter. Depuis plusieurs jours, ils allaient

t'attendre au Temple mais on se moquait d'eux, on les menaçait même. Hier, j'y étais moi aussi et j'ai compris qu'ils t'attendaient pour t'insulter. J'ai envoyé des hommes à toutes les portes. On obtient tout avec de l'or…

- Je t'en suis reconnaissant. Mais il m'est impossible, à moi qui suis Rabbi d'Israël, de ne pas monter au Temple. Ces femmes qui sont-elles ?

- Mon affranchie Tusnilde, barbare deux fois, Seigneur, des forêts de Teutoburg. C'est une proie de ces avancées imprudentes qui ont coûté tant de sang humain. Mon père en a fait cadeau à ma mère qui me l'a donnée pour mon mariage. Elle est passée de ses dieux aux nôtres et des nôtres à toi, car elle suit ce que je fais. Elle est tellement bonne ! Les autres femmes sont des épouses de païens qui t'attendent, de toutes les régions, la plupart souffrantes, venues sur les navires de leurs maris.

- Entrons dans la synagogue… »

Le chef, debout sur le seuil, s'incline et se présente :

« Matthatias Sicule, Maître. A toi louanges et bénédictions.

- Paix à toi.

- Entre. Je ferme la porte pour que nous soyons tranquilles. La haine est telle que les briques ont des yeux et les pierres des oreilles pour t'observer et te dénoncer, Maître…

- Commençons par guérir les malades, Matthatias. Leur foi mérite d'être récompensée » dit Jésus. Et il passe d'une femme à l'autre en leur imposant les mains. Quelques-unes sont en bonne santé mais c'est l'enfant qu'elles tiennent dans leurs bras qui est souffrant et Jésus guérit l'enfant. Une fillette, complètement paralysée, s'écrie, après avoir été guérie :

« Sitaré te baise les mains, Seigneur ! »

Jésus, qui était déjà passé, se retourne en souriant et demande :

« Tu es Syrienne ? »

La mère explique :

« Phénicienne, Seigneur ? D'au-delà de Sidon. Nous sommes sur les rives du Tamiri ; j'ai dix fils et deux autres filles, une qui s'appelle Sira et l'autre Tamira. Sira est veuve, bien qu'elle ne soit guère plus âgée qu'une enfant, de sorte qu'étant libre, elle s'est établie auprès de son frère ici, dans la ville ; elle est une de tes fidèles. C'est elle qui nous a appris que tu peux tout.

- Elle n'est pas avec toi ?

- Si, Seigneur, derrière ces femmes.

- Viens » ordonne Jésus.

La femme s'avance, craintive.

« Tu ne dois pas avoir peur de moi si tu m'aimes, dit Jésus pour l'encourager.

- Je t'aime. C'est pour cela que j'ai quitté Alexandroscène : je pensais que j'allais encore t'entendre et…que je pourrais apprendre à accepter ma douleur… », elle pleure.

« Quand es-tu devenue veuve ?

- A la fin de notre Adar…Si tu avais été là, Zénos ne serait pas mort. C'est ce qu'il disait…car il t'avait entendu et il croyait en toi.

- Dans ce cas, il n'est pas mort, femme, car celui qui croit en moi, vit. La vraie vie n'est pas ce temps où vit la chair. La vie est celle que l'on obtient en croyant, en suivant la Voie, la Vérité, la Vie et en agissant conformément à sa parole… »

Durant l'enseignement donné par Jésus, le chef de la synagogue lui pose des questions, notamment sur l'existence du Paradis, la résurrection des corps après la mort terrestre… Jésus répond et à la fin il se remet à guérir les malades, hommes et femmes et il écoute leurs noms, car maintenant tous veulent dire le leur :

« Je m'appelle Zilla…, moi, Zabdi…, moi Gail…, moi, André…, moi, Théophane…, moi, Selima…, moi Olinto…, moi, Philippe…, moi Elissa…, moi, Bérénice, ma fille, Gaia…, moi, Argénide…, moi, moi… »

Il a fini. Il voudrait bien partir mais combien lui demandent de rester, de parler encore !

Un homme, sans doute borgne, car il a un œil couvert d'un bandeau, dit, pour le retenir encore :

« Seigneur, j'ai été frappé par un homme qui était jaloux de la prospérité de mon commerce. J'ai sauvé avec peine ma vie, mais j'ai perdu un œil, crevé par le coup. Aujourd'hui, mon rival est devenu pauvre et il est mal considéré ; il s'est enfui dans une bourgade près de Corinthe. Moi, je suis de Corinthe. Comment devrais-je me conduire envers celui qui a failli me tuer ? Ne pas faire aux autres ce qu'on n'aimerait pas subir, c'est bien, mais de lui, j'ai déjà subi…du mal, beaucoup de mal…»

Sa figure est si expressive qu'on y lit sa pensée non formulée : « et je devrais donc prendre ma revanche ».

Mais Jésus le regarde avec une lueur de sourire dans son œil bleu saphir, oui, mais avec la dignité d'un Maître sur tout son visage et il l'interroge :

« C'est toi, un Grec, qui me demande cela ? Vos grands hommes n'ont-ils peut-être pas dit que les mortels deviennent semblables à Dieu quand ils correspondent à deux dons qu'il leur accorde pour les rendre semblables à lui et qui sont : pouvoir être dans la vérité et faire du bien à son prochain ?

- Ah oui ! Pythagore !

- Et n'ont-ils pas dit que l'homme se rapproche de Dieu, non par la science ou la puissance, ou autrement, mais en faisant du bien ?

- Ah oui ! Démosthène ! Mais, excuse-moi, Maître, si je te pose une question…Tu es Hébreux, or les Hébreux n'aiment pas nos philosophes…D'où tiens-tu ces connaissances ?

- Homme, j'étais la Sagesse qui inspirait aux intelligences ce qu'expriment ces paroles. Je suis là où le bien est actif. Toi qui es Grec, écoute les conseils des sages à travers lesquels c'est encore moi qui parle. Fais du bien à celui qui t'a nui et tu seras appelé saint par Dieu. Et maintenant, laissez-moi partir, d'autres m'attendent. Adieu, Valéria et ne crains rien pour moi. Ce n'est pas encore mon heure. Quand l'heure sera venue, toutes les armées de César seront incapables d'opposer une barrière à mes adversaires.

- Salut, Maître et prie pour moi.

- Pour que la paix te possède. Adieu. Paix à toi, chef de synagogue…»

Et avec un geste qui se veut tout à la fois salut et bénédiction, il sort de la salle, traverse la cour et reprend son chemin.»

Vision et dictée du 26 novembre 1946, tome 8, p 309, § 534.

50. Les sept lépreux de Jérusalem.

Sommaire

C'est l'hiver en cette fin de novembre 29, au sud-ouest de la ville de Jérusalem.

« Jésus, Pierre et Jude marchent rapidement. L'endroit, proche de Jérusalem, est triste et pierreux, en dehors de la cité.

« Avec ce que nous avons pu acquérir, nous aurons de quoi donner. Ce doit être terrible de vivre dans des tombeaux l'hiver, dit Jude, chargé de paquets, tout comme l'est Pierre.

- Je suis content de m'être rendu chez les affranchis pour obtenir ces deniers pour les lépreux. Pauvres malheureux ! En ces jours de fête, personne ne pense à eux. Tout le monde se réjouit…mais eux pensent à leurs maisons perdues…Hélas ! Si du moins ils croyaient en toi ! Est-ce que cela arrivera, Maître ? demande Pierre.

- Espérons-le, Simon, espérons-le. Prions en attendant…»

Et ils continuent la route en priant. La sinistre vallée du Hinnom apparaît, avec ses tombeaux de vivants.

« Allez en avant et donnez » ordonne Jésus.

Les deux apôtres s'éloignent en parlant à haute voix. Des visages de lépreux se font voir aux entrées des grottes et des abris.

« Nous sommes les disciples du Rabbi Jésus, dit Pierre. Il va venir et il nous envoie pour vous apporter de l'aide. Combien êtes-vous ?

- Sept ici et trois de l'autre côté, au-delà d'En Rogel » répond l'un d'eux au nom de tous.

Pierre ouvre son paquet, Jude le sien. Ils font dix parts du pain, du fromage, du beurre, des olives, sauf l'huile pour les lampes dans une petite jarre…Il n'y a qu'un rocher pour les séparer.

« Vous n'avez pas peur d'être si près de nous ?

- Nous n'avons peur, nous, que d'offenser l'amour. Jésus nous a envoyé vous secourir, car celui qui appartient au Christ doit aimer

comme le Christ aime. Le temps de la grâce est venu pour ceux qui espèrent dans le Seigneur. Ayez foi en lui, il est le Messie et guérit les corps et les âmes. Il peut tout car il est « l'Emmanuel » déclare Jude…

Le lépreux reste avec sa cruche dans les mains et le regarde, comme fasciné. Puis il dit :

« Je sais qu'Israël a son Messie : les pèlerins qui viennent en ville à sa recherche en parlent et nous écoutons leurs conversations. Mais moi, je ne l'ai jamais vu car je suis arrivé depuis peu. Et vous assurez qu'il me guérirait ? Parmi nous, certains blasphèment contre lui, d'autres le bénissent et moi, je ne sais qui croire.

- Ceux qui le maudissent sont-ils bons ?

- Non. Ils sont cruels et ils nous maltraitent. Ils veulent les meilleures places et les plus grosses parts. Pour cette raison, nous ne savons pas si nous pourrons rester ici.

- Tu vois donc que seul celui qui laisse l'enfer l'habiter hait le Messie. C'est que l'enfer se sent déjà vaincu par lui. Mais moi, je te dis qu'il faut l'aimer, et avec foi, si on veut avoir du Très-Haut la grâce, ici et au-delà de la terre, affirme encore Jude.

- Si je veux avoir la grâce ! Je suis marié depuis deux ans et j'ai un petit garçon qui ne me connaît pas. Je suis lépreux depuis quelques mois à peine. Vous le voyez. »

« Dans ce cas, adresse-toi au Maître avec foi. Regarde ! Il arrive. Avertis tes compagnons et reviens ici. Il passera et te guérira.»

L'homme monte le talus en boitant et il appelle :

« Urie ! Joab ! Adina ! et vous aussi qui ne croyez pas. Le Seigneur vient nous sauver.»

Une, deux, trois. Trois détresses de plus en plus grandes s'avancent. Mais la femme se montre à peine. C'est une horreur vivante…Peut-être pleure-t-elle, peut-être parle-t-elle, il est impossible de comprendre sa voix d'un son inarticulé qui sort de deux mâchoires dépourvues de dents, découvertes, horribles…

- Oui, je t'assure qu'ils m'ont dit de venir vous appeler, parce que Jésus vient vous guérir.

- Moi, non ! Je n'ai pas cru les autres fois…et il ne m'écoutera plus…d'ailleurs, je ne peux plus marcher » émet plus distinctement la femme mais avec quelle difficulté.

Elle s'aide jusque de ses doigts pour tenir les lambeaux de ses lèvres afin de se faire comprendre.

« Nous te porterons, Adina…» proposent les deux hommes…

- Non…Non…j'ai trop péché…»

Et elle s'affaisse là où elle est…Trois autres accourent comme ils peuvent et interviennent avec autorité :

« En attendant, donne-nous l'huile puis allez trouver Belzébuth si vous voulez.

- L'huile est pour tous ! » rétorque celui qui tient la cruche.

Mais les trois lépreux, violents, cruels, le maîtrisent et la lui arrachent.

« Voilà ! C'est toujours comme ça…Allons trouver le Maître, viens Adina.

- Je n'ose pas.»

Les trois hommes descendent vers le rocher et s'arrêtent pour attendre Jésus. Puis ils crient :

« Aie pitié de nous, Jésus d'Israël ! Nous espérons en toi, Seigneur ! »

Jésus lève la tête. Il les dévisage de son regard inimitable et demande :

« Pourquoi désirez-vous la santé ?

- Pour nos familles, pour nous…C'est horrible de vivre ici…

- Vous n'êtes pas seulement chair, mes enfants. Vous avez une âme aussi et elle a plus de valeur que la chair. C'est d'elle que vous devez vous préoccuper. Ne demandez donc pas seulement la guérison pour vous, pour vos familles, mais surtout pour avoir le temps de connaître la parole de Dieu et de vivre pour mériter son Royaume…Où est la femme ? Elle n'ose pas affronter le visage du Fils de l'homme, alors qu'elle n'a pas craint d'avoir à rencontrer le visage de Dieu quand elle péchait ? Allez lui dire qu'il lui a été beaucoup pardonné à cause de son repentir et de sa résignation…

- Maître, Adina ne peut plus marcher…

- Allez l'aider à descendre ici et apportez un autre récipient pour l'huile…Il y en aura pour tous.»

Pendant ce temps, là-haut, dans les grottes, une rixe a éclaté entre les trois mauvais lépreux à propos de la répartition de la nourriture. La femme descend, portée dans des bras…et elle gémit comme elle peut :

« Pardon ! Pour le passé ! Pour n'avoir pas demandé pardon les autres fois !…Jésus, Fils de David, aie pitié de moi ! »

Ils la déposent au pied du rocher et place sur celui-ci une sorte de marmite toute bosselée.

Jésus demande :

« Qu'en dites-vous ? Est-il plus facile d'augmenter la quantité d'huile contenue dans un vase ou de faire repousser la chair là où la lèpre l'a détruite ? »

Un silence…puis la femme déclare :

« La quantité d'huile. Mais aussi la chair parce que tu peux tout. Et tu peux même me rendre l'âme de mes premières années. Je crois, Seigneur !

- En raison de ta foi, sois guérie et pardonnée. Et vous de même. Prenez aussi de l'huile et de la nourriture pour vous restaurer. Et allez vous montrer au prêtre, comme cela est prescrit. Demain, à l'aube, je reviendrai avec des vêtements et vous pourrez partir en respectant la décence. Allons ! Louez le Seigneur ; vous n'êtes plus malades ! »

Jusqu'à ce moment, ils avaient les yeux fixés sur le Seigneur, mais tout à coup, ils se regardent et crient leur stupéfaction. La femme voudrait se redresser mais elle est trop nue pour le faire. Elle reste à

moitié dissimulée par le rocher, par pudeur…Les traits de son visage sont recomposés, plus amaigris seulement à cause des privations. Elle pleure en répétant : « Béni ! Béni ! » et ses bénédictions se mêlent aux blasphèmes horribles des trois mauvais lépreux, rendus furieux de voir les autres guéris. Ordures et pierres volent.

« Vous ne pouvez rester ici. Venez avec moi. Il ne vous arrivera aucun mal. Regardez : la route est vide. L'heure de sexte fait rentrer les habitants chez eux. Vous irez jusqu'à demain auprès des autres lépreux. Ne craignez rien ! Suivez-moi. Tiens femme…» ajoute-t-il en lui donnant son manteau pour qu'elle puisse se couvrir.

Un peu craintifs, un peu abasourdis, les quatre anciens lépreux le suivent comme des agneaux. Ils parcourent ce qu'il reste de la vallée du Hinnom, traversent la route et se dirigent vers Siloan, un autre triste emplacement de lépreux. Jésus s'arrête aux pieds des talus et commande :

« Montez les avertir que demain, je serai ici à la première heure. Allez et faites la fête avec eux en annonçant le Maître de la Bonne Nouvelle.»

Il leur fait remettre tout ce qui reste de nourriture et les bénit avant de prendre congé.

« Allons, maintenant. L'heure de sexte est déjà passée » dit Jésus en faisant un demi-tour pour revenir sur la voie basse qui mène à Béthanie.

Mais aussitôt un cri le rappelle :

« Jésus, Fils de David, aie aussi pitié de nous !

- Ils n'ont pas attendu l'aube, eux, constate Pierre.

- Allons les trouver. Il est rare que je puisse faire du bien sans que ceux qui me haïssent troublent la paix des bénéficiaires ! » répond Jésus.

Et il revient sur ses pas en tenant sa tête droite vers les trois lépreux de Siloan qui se sont présentés sur le terre-plein de la petite colline et qui répètent leur cri, aidés par ceux qui sont déjà guéris et qui se tiennent derrière eux.

Jésus se contente de tendre la main et de dire :

« Qu'il vous soit fait comme vous demandez. Allez et vivez dans les voies du Seigneur. »

Il les bénit tandis que la lèpre s'efface de leurs corps comme fond au soleil une légère couche de neige. Puis Jésus se hâte de partir, suivi par les bénédictions des miraculés qui, de leur terre-plein, tendent les bras en une étreinte qui paraît plus vraie que si elle était réelle. Ils reprennent le chemin de Béthanie…»

Vision et dictée du 4 décembre 1946, tome 8, p 331, § 536.

51. La fillette possédée par un démon.

Sommaire

Ce sont les derniers jours de novembre 29, période de la fête de la Dédicace du Temple.

« Il est encore tôt. Il y a peu de monde dans le Temple, deux ou trois cent personnes qui ne se remarquent même pas dans cet ensemble de cours, de portiques, d'atriums, de corridors.

Jésus, seul Maître dans le vaste Portique des Païens, va et vient en parlant avec les siens et avec les disciples qu'il a déjà trouvés dans l'enceinte…Des gens attachés au Temple l'observent mais ne disent rien.

« Restons-nous encore ici ? demande Barthélemy.

- Il fait froid et il n'y a personne. Pourtant, cela fait plaisir d'être ici ainsi en paix, déclare Jacques.

- Moi, je conseillerais de partir. De là, ils nous épient…intervient Pierre.

- Qui ? Les Pharisiens ?

- Non ? Ceux qui sont passés avant et d'autres aussi. Partons, Maître…

- J'attends des malades. Ils m'ont vu entrer en ville. La rumeur s'en est certainement répandue. Ils vont venir quand il fera plus chaud. Restons au moins jusqu'au tiers de sexte » répond Jésus. Et il recommence à faire les cents pas pour ne pas rester immobile dans l'air froid.

Après quelque temps, une femme arrive en compagnie d'une fillette malade et elle demande la guérison. Jésus la satisfait. La femme dépose son obole aux pieds de Jésus en disant :

« C'est pour les autres enfants qui souffrent.» Judas ramasse l'argent.

Plus tard, on amène sur un brancard un homme âgé grabataire. Et Jésus le guérit.

En troisième lieu, survient un groupe de personnes qui prient le Maître de sortir des murs du Temple pour chasser le démon d'une fillette dont les cris déchirants se font entendre jusqu'à l'intérieur. Jésus les suit et sort donc sur la route. Des gens, au nombre desquels se trouvent des étrangers, se pressent autour de ceux qui tiennent l'enfant. Celle-ci écume et se débat, ses yeux chavirent. Elle profère toute sorte de mots orduriers, qui ne font qu'augmenter au fur et à mesure que Jésus s'approche d'elle. C'est avec peine que quatre hommes jeunes et robustes arrivent à la maintenir. Les insultes pleuvent :

« Ne me faites pas voir ce maudit ! Va-t-en ! Tu es la cause de notre ruine. Je sais qui tu es…tu es le Christ. Ne me chasse pas…Ne m'envoie pas là-bas dans l'Abîme ! Pourquoi nous hais-tu, Jésus, Fils de Dieu. Nous ne voulons pas tes ordres, nous !...Tu nous vaincs ! Soyez maudits, toi et le Père qui t'a envoyé…Aaaah ! »

Le dernier cri est vraiment épouvantable, le cri d'une créature égorgée dans laquelle entre lentement le fer homicide ; il a commencé lorsque Jésus, après avoir arrêté plusieurs fois, par commandement mental,

les paroles de l'obsédée, y met fin en touchant du doigt le front de la fillette. Ce cri s'achève dans une convulsion horrible jusqu'à ce que le démon la quitte en hurlant : « Mais je ne vais pas loin…», suivi immédiatement d'un bruit sec comme celui de la foudre.

Terrorisées, un certain nombre de personnes fuient. D'autres s'approchent encore davantage pour observer la fillette qui s'est calmée tout d'un coup en s'affaissant dans les bras de ceux qui la tenaient. Elle reste ainsi quelques instants puis ouvre les yeux, sourit et baisse son visage pour se cacher sur le bras qu'elle lève. Ceux qui l'accompagnent voudraient qu'elle remercie le Maître mais il dit :

« Laissez-la avec sa pudeur. Son âme me remercie déjà. Reconduisez-la chez sa mère. C'est sa place de fille…»

Puis il tourne le dos à la foule pour rentrer dans la Temple, à la place qu'il occupait.

« Tu as vu, Seigneur, que plusieurs juifs étaient venus derrière nous ?…Regarde-les discuter…

Ils sont en train de décider dans lequel d'entre eux le diable est entré…déclare Thomas.

- Mais il a dit qu'il n'allait pas loin ! dit André.

- Paroles de démon…Il ne faut pas les écouter. Louons plutôt le Très-Haut pour ces trois enfants d'Abraham guéris dans leur corps et dans leur âme » réplique Jésus.

Des juifs s'approchent de Jésus. L'un d'eux s'avance en disant :

« Que de prodiges tu as accomplis aujourd'hui ! Vraiment, ce sont là des œuvres de prophète, et de grand prophète. Et les esprits des abîmes ont divulgué sur toi des choses étonnantes…Révèle-nous donc qui tu es, de ta bouche de vérité et de justice.

- …Qui est pour vous le Messie ?…

- Mais le Messie est celui qui, par ordre de Dieu, rassemblera Israël dispersé et en fera un peuple triomphal qui tiendra le monde sous son pouvoir…

- … Le Messie ne vient pas pour donner à son peuple un royaume tel que vous le croyez. Son royaume n'est pas de ce monde…»

Une longue discussion s'ensuit, entraînant de fortes vociférations de la part des juifs excités par la colère de leurs chefs, aboutissant à une intervention des légionnaires romains venus disperser la foule déchaînée.

Vision et dictée du 9 septembre 1946, tome 8, p 343, § 537.

LES MIRACLES DES DERNIERS MOIS.

Sommaire

Jésus vient d'accomplir en trois années les objectifs de la mission qu'il s'était fixés : Faire connaître sa venue et développer sa doctrine, non pas dans le sens envisagé par les Juifs d'un « Messie » venu pour instaurer une royauté terrestre, mais dans celui de l'« Attendu » envoyé pour délivrer un message d'amour sur la terre afin de préparer l'homme à une vie éternelle, pour laquelle il a été créé.

Hélas, son message et ses actions, même ses centaines de miracles, n'ont fait qu'apporter une résistance de plus en plus forte des dignitaires juifs religieux, empêtrés dans leurs contradictions et surtout remplis d'une crainte grandissante pour leurs prérogatives.

Les derniers mois sont une période de prophéties sur l'évènement final que Jésus divulgue lors des dernières rencontres et un temps d'attente de la fête de son ultime Pâque. Or, il lui reste à accomplir son plus grand miracle terrestre, celui de la résurrection de son ami Lazare, qui va frapper de stupeur tous les habitants de Palestine. Mais il est contraint à mener une vie retranchée en Samarie, aux confins de la Judée, durant ce dernier hiver de l'an 30, car un avis de recherche a été affiché sur les portes de toutes les synagogues de Palestine. Jésus ne pourra pas se déplacer partout librement et opérer selon l'habituelle organisation des autres années.

Dans cette période de tristesse et d'inquiétude pour les évènements pressentis, peu de miracles seront rapportés par Maria Valtorta, une dizaine seulement, pourtant le plus important miracle restera celui qui annoncera son acte final, sa propre résurrection.

Mais quel miracle extraordinaire sur son ami Lazare, que Jésus avait certainement projeté depuis longtemps, préfigurant sa propre Résurrection, et quelles graves conséquences, ce miracle va susciter contre sa personne !

Un dernier miracle sur la nature, celui du figuier desséché, s'adressera aux apôtres qui en resteront plus que stupéfaits, mais pourtant encore dubitatifs, alors que tout est possible à Dieu… Qu'est-ce qu'un figuier instantanément desséché par rapport à un homme ressuscité vivant et par apport à un Homme-Dieu ressuscité à jamais ?

Et aussi, quel magnifique symbole et signe que ce rideau du Temple déchiré en deux morceaux, laissant voir le Saint du Saint ouvert, sur une nouvelle page d'un temps nouveau.

1. La résurrection de Lazare.

Sommaire

Le plus grand ami et confident de Jésus de la société civile est Lazare qui a une trentaine d'années comme lui. Ils se sont rencontrés par l'intermédiaire de

l'apôtre Simon le Zélote qui était son voisin et grand ami à Béthanie, tout début juillet 27. C'est un grand personnage de la Palestine, par ses origines, son père ayant été gouverneur de Syrie, par ses richesses, une bonne partie de la ville de Jérusalem lui appartient, sans compter ses nombreuses propriétés dispersées dans plusieurs régions, par sa protection de l'occupant romain et par un certain charisme dû à sa culture hellénique et son détachement des richesses. Sa sœur Marie, dite de Magdala, grande jouisseuse, sera son désespoir jusqu'à ce que Jésus réussisse à la convertir. Plusieurs attribueront cette conversion progressive à un miracle de Jésus qui serait venu à bout de sept démons qui l'imprégnaient ? Son autre sœur Marthe complète une famille très unie se mettant à la disposition de Jésus, chaque fois qu'il en a besoin, et les appuis et conseils de Lazare sont fort précieux. Mais la maladie des jambes de Lazare progresse inexorablement sans que Jésus veuille intervenir malgré les espérances des deux sœurs.

Plusieurs visions et dictées rapportent avec précision les évènements précédents la mort de Lazare, notamment les visites des juifs influents venant visiter le malade, mais aussi la douce pression des sœurs qui souhaitent l'intervention de Jésus. Mais Jésus demeure inflexible même quand Marthe envoie un serviteur le chercher en urgence début décembre 29. C'est vers le 23 janvier 30 que Lazare meurt alors que Jésus se trouve avec les apôtres près du Jourdain, à quelques dizaines de kilomètres de la maison de Lazare. Tout Jérusalem est en émoi et ses funérailles sont vite célébrées entraînant les ricanements des habitants pour l'absence de Jésus, lequel est averti du décès par un serviteur à cheval envoyé par Marthe. Contre l'avis des apôtres qui craignent les notables juifs de Jérusalem, Jésus décide enfin de se rendre à la propriété de Lazare, quatre jours après son décès…

« Jésus arrive à Béthanie par Ensémès. Ils doivent s'être épuisés en se hâtant par les sentiers casse-cou des monts Hadomin. A bout de souffle, les apôtres ont du mal à suivre Jésus qui avance à grands pas, comme si l'amour l'emportait sur ses ailes de feu. Jésus marche devant, la tête droite sous les tièdes rayons de soleil de midi, souriant radieusement… Jésus préfère prendre un chemin qui contourne le village pour arriver chez Lazare sans attirer l'attention. Ils sont presque à mi-parcours quand ils entendent derrière eux un jeune garçon qui les avait vu auparavant et qui les dépasse en courant, puis s'arrête au milieu du chemin pour regarder Jésus d'un air pensif.

« Paix à toi, petit Marc, tu as eu peur de moi pour t'être enfui ainsi ? demande Jésus en lui faisant une caresse.

- Oh ! Non, Seigneur, je n'ai pas peur. Mais, comme pendant plusieurs jours Marthe et Marie ont envoyé des serviteurs sur nos routes pour voir si tu venais, maintenant que je t'ai vu, j'ai couru leur annoncer ton arrivée…

- Tu as bien fait. Les sœurs vont se préparer le cœur à me voir.

- Non, Seigneur. Les sœurs ne vont rien se préparer, car elles ne savent rien. Ils n'ont pas voulu me laisser leur parler. On m'a attrapé quand j'ai dit en entrant dans le jardin : « Le Rabbi est là ». J'ai été chassé, traité de menteur et on m'a donné deux gifles… Regarde mes

joues rouges. On m'a poussé dehors en ajoutant : « Voilà pour te purifier d'avoir regardé un démon ! » Et je t'observais pour cela. »

Jésus se penche pour embrasser ses joues souffletées.

« Dis un peu, Marc, qui t'a chassé ? Les serviteurs de Lazare ? demande Jude.

« Oh non !...Les juifs. Ils viennent pour le deuil tous les jours. Il y en a tant ! Ils sont dans la maison et dans le jardin. Ils viennent tôt et repartent tard. Ils se donnent des allures de maîtres de maison. Ils maltraitent tout le monde… »

Le groupe se remet en marche lentement et Jésus tient par la main l'enfant ravi. Les voilà parvenus à la grille du jardin. De nombreuses montures y sont attachées, surveillées par les serviteurs de chaque propriétaire…

« Le Maître ! » s'exclament les premiers à l'apercevoir. Jésus entre lentement dans le jardin. Comme personne ne le salue, lui non plus ne salue personne. La plupart ont les yeux flambants de colère, sinon de haine, hormis un petit groupe composé de Joseph, Nicodème, Jean, Eléazar, le scribe Jean, Gamaliel et son fils, Josué, Joachim. Il y a aussi Manahen et Kouza qui n'osent s'avancer comme amis. Jésus s'est contenté d'esquisser une vague inclinaison en posant le pied dans l'allée. Puis il a continué tout droit comme s'il était étranger à l'assistance nombreuse qui l'entoure…

Marthe sort de la maison en se protégeant ses yeux gênés par la lumière. A peine voit-elle Jésus qu'elle court se jeter à ses pieds en les baisant puis elle éclate en sanglots et dit :

« Paix à toi, Maître ! »

Jésus lui répond la même chose, en levant une main pour la bénir et en lâchant la main de l'enfant. Marthe poursuit :

« Mais ta servante ne connaît plus la paix… Lazare est mort ! Si tu avais été ici, il ne serait pas mort. Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt, Maître ? »

Toujours agenouillée, elle prend un ton involontaire de critique puis d'un ton accablé…

« Lazare, notre frère, t'a tant appelé !...Maintenant, vois ! Je suis inconsolable et Marie pleure sans pouvoir trouver la moindre paix. Et lui n'est plus ici. Tu sais combien nous l'aimions ! Nous espérions en toi !... »

Un murmure de compassion pour la femme et de blâme à l'adresse de Jésus court de groupe en groupe… Marthe, après s'être essuyée le visage, reprend :

« Mais j'espère encore, car je sais que tout ce que tu demanderas à ton Père te sera accordé. »

Par cette douloureuse et héroïque profession de foi, elle exprime l'ultime espérance qui tremble dans son cœur.

« Ton frère ressuscitera. Lève-toi, Marthe. »

Marthe obéit tout en restant courbée en vénération devant Jésus à qui elle répond :

« Je le sais, Maître. Il ressuscitera au dernier jour.

- Je suis la Résurrection et la Vie. Quiconque croit en moi, même s'il est mort, vivra. Et celui qui croit et vit en moi ne mourra pas éternellement. En es-tu convaincue ? »

Jésus, qui a d'abord parlé à mi-voix uniquement à Marthe a haussé le ton pour dire la dernière phrase où il proclame sa puissance divine. Marthe lève la tête et plonge un regard affligé dans les lumineuses pupilles de Jésus.

« Oui, Seigneur. Je le crois. Je crois que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant, venu dans le monde. Et que tu peux tout ce que tu veux. Je le crois ! Je cours prévenir Marie. »

Elle s'éloigne rapidement vers l'intérieur de la maison. Jésus reste à sa place, près du bassin d'eau, observé par les juifs en groupes.

Poussant son cri habituel : « Rabbouni ! », Marie sort de la maison en courant, les bras tendus vers Jésus et se jette à ses pieds qu'elle baise en sanglotant. Marthe, Maximin, Marcelle, Sarah et Noémie et tous les serviteurs ont suivi Marie.

« Paix à toi, Marie. Lève-toi ! Regarde-moi ! Ce sont les personnes sans espérance qui pleurent ainsi. Alors pourquoi vous ? »… Ne t'ai-je pas dit d'espérer au-delà de ce qui est croyable pour voir la gloire de Dieu ? Est-ce que par hasard ton Maître aurait changé pour que tu aies raison d'être ainsi torturée ? »

Mais Marie n'écoute pas ces mots… et elle s'écrie :

« Oh ! Seigneur ! Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ? Pourquoi t'es-tu tellement éloigné de nous ? Tu savais pourtant que Lazare était malade ! Si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort… Il devait vivre ! Je devais lui montrer que je persévérais dans le bien ! Maintenant que je pouvais le rendre heureux, il m'a été enlevé ! Tu pouvais me le laisser, donner à la pauvre Marie la joie de le consoler après lui avoir causé tant de souffrances. Pourquoi avoir agi ainsi, même à cause de ceux qui te haïssent et se réjouissent de ce qui arrive ? Oh ! Jésus ! Mon Sauveur ! Mon espérance ! »

Il n'y a pas de reproche dans le ton de la voix de Marie mais seulement la détresse d'une sœur.

Jésus, tout incliné pour entendre ces paroles se redresse et dit à haute voix :

« Marie, ne pleure pas ! Ton Maître aussi souffre de la mort de son ami fidèle… car il a dû le laisser mourir… Mais je te le dis : ne pleure pas. Lève-toi ! Regarde-moi ! Crois-tu que, moi qui t'ai tellement aimée, j'ai agi ainsi sans raison ? Peux-tu croire que je t'ai causé cette peine inutilement ? Viens. Allons vers Lazare. Où l'avez-vous mis ? »

Jésus interroge les personnes sorties de la maison avec Marie et ceux-ci répondent :

« Viens et vois ».

Marthe, qui conduit Marie aveuglée par ses larmes montre de la main l'endroit où se trouve Lazare et dit :

« C'est ici, Maître, que ton ami est enseveli. »

Elle indique la pierre posée obliquement à l'entrée du tombeau. Jésus contemple l'énorme pierre qui sert de porte et forme un lourd obstacle entre lui et son ami défunt et il pleure. Les sœurs redoublent de larmes, imitées par les intimes et les familiers.

« Enlevez cette pierre » s'écrie soudain Jésus, après s'être essuyé les yeux.

Tous ont un geste d'étonnement et un murmure court dans l'assistance, grossie de quelques habitants de Béthanie. Certains pharisiens se touchent le front en secouant la tête comme pour dire : « Il est fou ! »

Personne n'exécutant l'ordre, Jésus réitère plus fort son ordre, effrayant encore davantage les gens.

« Maître, ce n'est pas possible, intervient Marthe. Voilà déjà quatre jours qu'il est là-dessous. Et tu sais de quelle maladie il est mort !...Maintenant, l'odeur est certainement encore plus forte malgré les onguents... Que veux-tu voir ? Sa pourriture ?... On ne peut pas... même à cause de l'impureté de la corruption et...

- Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? Enlevez cette pierre, je le veux ! »

C'est un cri de volonté divine... Un « oh » étouffé jaillit de toutes les poitrines. Les visages deviennent blêmes, certains tremblent comme s'il était passé sur l'assistance un vent glacial de mort. Marthe fait un signe à Maximin et celui-ci ordonne aux serviteurs d'aller chercher les outils nécessaires pour remuer la lourde pierre. Les serviteurs reviennent rapidement avec des pics et des leviers robustes. Ils travaillent en faisant entrer la pointe brillante des pics entre la roche et la pierre, puis remplacent les pics par les leviers et font glisser sur le côté la pierre. Une puanteur infecte s'échappe du trou obscur et fait reculer la foule. Marthe demande tout bas :

« Maître, tu veux y descendre ? Si oui, il faut des torches... »

Jésus ne répond rien. Il lève les yeux vers le ciel, ouvre les bras en croix et prie d'une voix très forte en scandant les mots :

« Père ! Je te remercie de m'avoir exaucé. Je savais que tu m'exauces toujours mais je le dis pour ceux qui sont présents ici, pour le peuple qui m'entoure afin qu'ils croient en toi, en moi, et qu'ils sachent que tu m'as envoyé ! »

Il reste encore ainsi un moment, comme en extase, tant il est transfiguré. Silencieusement, il dit des paroles secrètes de prière. Il paraît dégager de la lumière. Il reste ainsi quelque temps puis redevient lui-même, l'Homme, mais d'une majesté puissante. Il s'avance jusqu'au seuil du tombeau... Il tend les bras devant lui, les paumes vers la terre. ..D'une voix puissante, il pousse un cri le plus fort jamais entendu dans aucun miracle, il s'écrie :

« Lazare ! Sors ! »

L'écho répercute sa voix dans la cavité du tombeau et se répand ensuite à travers tout le jardin… Tous éprouvent un frisson. Marthe est comme fascinée en regardant Jésus. Marie tombe à genoux au bord du tombeau. Ses mains tremblent…

Quelque chose de blanc semble émerger du plus profond du souterrain… Une forme ovale. Et celui qui était mort, enserré dans ses bandelettes, avance lentement, toujours plus visible, fantomatique, impressionnant. A mesure que Lazare avance, Jésus recule, la distance entre les deux restant la même… . Marie est clouée là où elle se tient. Lazare est désormais au bord du tombeau et s'arrête là, raide, muet, semblable à une statue de plâtre à peine ébauchée et informe. C'est une longue silhouette, mince à la tête, mince aux jambes, plus large au tronc, macabre comme la mort elle-même, spectrale dans la blancheur des bandes.

Jésus crie d'une voix forte :

« Déliez-le et laissez-le aller. Donnez-lui des vêtements et de la nourriture.

- Maître !… balbutie Marthe.

- Ici ! Apportez immédiatement un vêtement ! Habillez-le en présence de tous et donnez-lui à manger. »

Jésus donne des ordres mais ne se retourne jamais vers la foule qui se tient derrière lui. Ses yeux regardent seulement Lazare. Marie s'est approchée du ressuscité sans souci de la répulsion que tous ressentent à la vue des bandes souillées. Les serviteurs se hâtent d'exécuter les ordres. Noémie revient avec des vêtements. Après avoir retroussé leurs manches et relevé leurs habits, quelques-uns délient les lacets des bandelettes. Marcelle et Sarah apportent des amphores de parfums, des brocs fumant d'eau chaude.

Les serviteurs ont commencé par la tête, enlevé le suaire placé sur le visage qui est dévoilé, très pâle, squelettique, tout maculé. Il a les yeux tenus fermés par des pommades étendues dans les orbites, les cheveux collés. A mesure que les bandelettes descendent, le tronc se libère, rendant une forme humaine à cette espèce de grande chrysalide. A mesure que les bandes sont retirées, les premières couches de baume et de crasse sont enlevées en changeant continuellement l'eau qui sert à nettoyer…

Lorsqu'on a dégagé le visage de Lazare et qu'il peut voir, il tourne les yeux vers Jésus avant même de regarder ses sœurs. Il contemple son Jésus, avec un sourire d'amour sur ses lèvres pâles et l'éclat d'une larme au fond de ses yeux. Jésus lui rend son sourire et dirige le regard de Lazare vers le ciel. Lazare comprend et remue les lèvres en une prière silencieuse ; Marthe croit qu'il essaie de parler sans avoir encore retrouvé sa voix et elle lui demande :

« Que me dis-tu, mon Lazare ?

- Rien, Marthe. Je remerciais le Très-Haut. »

La prononciation est assurée, la voix forte. Les gens poussent de nouveau un « oh ! » étonné.

On fait asseoir Lazare pour dégager ses jambes et les laver. Quand elles apparaissent, Marthe et Marie poussent un hurlement : Les jambes sont manifestement tout à fait guéries. Seules des cicatrices d'un rouge bleuâtre indiquent les endroits où elle étaient gangrenées.

Dans l'assistance, les cris d'ébahissement redoublent. Jésus sourit, de même que Lazare qui regarde un instant ses jambes guéries, puis s'abstrait de nouveau pour contempler Jésus. Il semble ne pouvoir se rassasier de le voir. Les juifs, pharisiens, sadducéens, scribes et rabbis s'approchent avec précaution pour ne pas souiller leurs vêtements. Ils observent de tout près Lazare, ils observent de tout près Jésus. Mais ni Lazare, ni Jésus ne s'occupent d'eux : ils se regardent et tout le reste est inexistant.

Enfin, on passe ses sandales à Lazare. Il se lève, agile, sûr de lui, prend le vêtement présenté par Marthe et l'enfile tout seul, il lie sa ceinture, ajuste les plis. Le voilà, maigre et pâle, mais semblable à tout le monde. Après avoir retroussé ses manches, il se lave les mains et les bras.

Puis, avec une nouvelle eau, il se lave de nouveau la figure et la tête, jusqu'à ce qu'il se sente tout à fait net. Il s'essuie ses cheveux et son visage, rend la serviette au serviteur et s'avance vers Jésus. Il se prosterne et lui baise les pieds. Jésus s'incline, le relève, le serre contre son cœur en lui disant :

« Bon retour, mon ami. Que la paix et la joie soient en toi. Vis pour accomplir ton heureuse destinée. Lève la tête pour que je te donne le baiser de la salutation. »

Il dépose un baiser sur les joues de Lazare qui le lui rend. C'est seulement après cela que Lazare parle à ses sœurs et les embrasse, puis c'est au tour de Maximin et Noémi qui pleure de joie et de certains autres de la parenté. Ensuite Jésus présente personnellement à son ami un plateau avec une fouace, du miel, une pomme, une coupe de vin. Lazare se restaure avec l'appétit d'un homme en pleine santé. La foule pousse un « oh » de stupéfaction.

Jésus paraît ne voir que Lazare, mais en réalité, il observe tout et tout le monde. Remarquant qu'avec des gestes de colère, Sadoq, Elchias, Chanania, Félix, Doras, Cornélius et quelques autres sont sur le point de s'éloigner, il lance :

« Attends un moment, Sadoq, j'ai à te parler, à toi et aux tiens. »

Ils s'arrêtent avec une figure de criminels. Joseph d'Arimathie a un geste d'effarement et fait signe à Simon le Zélote de retenir Jésus. Mais ce dernier s'avance déjà vers le groupe haineux et il dit à haute voix :

« Ce que tu as vu te suffit-il, Sadoq ? Tu m'as expliqué un jour que pour croire, vous aviez besoin, toi et tes semblables, de voir, recomposé, guéri, un homme décomposé. Es-tu satisfait de la putréfaction que tu as vue ? Es-tu capable de reconnaître que Lazare était mort et que maintenant il est vivant et en bonne santé comme il

ne l'a pas été depuis des années ? Je le sais, vous êtes venus ici, pour tenter ces femmes, pour accroître leur douleur et insinuer le doute. Vous êtes venus ici me chercher dans l'espoir de me trouver caché dans la pièce du mourant. Vous êtes venus ici, non pas poussés par un sentiment d'amour et de désir d'honorer le défunt, mais pour vous assurer que Lazare était réellement mort. Et vous avez continué à venir, vous réjouissant toujours plus à mesure que le temps passait. Si tout avait eu lieu comme vous l'espériez, vous auriez eu raison de vous réjouir : L'Ami qui guérit tout le monde, ne guérit pas son ami… Le Messie est impuissant devant la réalité de la mort. Cela vous donnait raison de vous réjouir. Mais voilà : Dieu vous a répondu. Nul prophète n'a jamais pu reconstituer ce qui était, non seulement mort, mais décomposé. Dieu l'a fait. C'est le témoignage vivant de ce que je suis. Il y eut un jour où Dieu prit de la boue, lui donna une forme et y insuffla l'esprit de vie : et ce fut l'homme. J'étais là pour dire : « Que l'on fasse l'homme à notre image et à notre ressemblance », car je suis le Verbe du Père. Aujourd'hui, moi, le Verbe, j'ai dit à ce qui était encore moins que de la boue, à la corruption : « Vis » et la corruption s'est faite de nouveau chair, une chair intègre, vivante, palpitante. La voici qui vous regarde. Et à la chair, j'ai réuni l'âme, qui gisait depuis quelques jours dans le sein d'Abraham. Je l'ai rappelée par ma volonté, car je peux tout seul, moi, le Vivant, moi, le Roi des rois auquel sont soumises toute créature et toute chose. Maintenant, que me répondez-vous ? »

Il se tient devant eux, grand, fulgurant de majesté, vraiment Juge et Dieu. Ils ne répondent rien.
Jésus insiste :

« Ce n'est pas encore assez pour croire, pour accepter l'inconcevable ?

- Tu n'as tenu qu'une partie de la promesse. Ce n'est pas le signe de Jonas… lance brutalement Sadoq.

- Vous l'aurez lui aussi. J'ai promis et je tiendrai ma promesse, affirme Jésus. Une autre personne, présente ici, attend un second signe et elle l'aura. Et comme c'est un juste, il l'acceptera. Vous, non. Vous resterez ce que vous êtes.»

Faisant demi-tour, il aperçoit Simon, fils d'Eli-Anna, membre du Sanhédrin. Il le dévisage longuement, laissant de côté ceux de tout à l'heure et, arrivé en face de Simon, il lui dit, à voix basse mais nette :

« Il est heureux pour toi que Lazare ne se rappelle rien de son séjour parmi les morts ! Qu'as-tu fait de ton père, Caïn ? »

Simon s'enfuit en poussant un cri de peur qui se change en un hurlement de malédiction.

« Sois maudit, Nazaréen ! »

Jésus réplique :

« Ta malédiction monte au Ciel, et du Ciel le Très-Haut te la renvoie. Tu es marqué du signe, malheureux que tu es ! » *(L'ambitieux Simon, parricide, mourra assassiné).*

Puis il revient en arrière, parmi les groupes médusés, presque pétrifiés. Il rencontre Gamaliel qui se dirige vers la route. Tous deux se regardent. Jésus lui murmure sans s'arrêter :

« Tiens-toi prêt, rabbi ? L'autre signe viendra bientôt. Je ne mens jamais.»

Le jardin se vide lentement. Les juifs sont abasourdis, mais la plupart sont furieux. Si leurs regards pouvaient le réduire en cendres, Jésus serait certainement pulvérisé. Ils discutent en repartant et sont si bouleversés par leur défaite qu'ils ne peuvent plus dissimuler, sous une apparence hypocrite d'amitié, le but de leur présence. Ils s'en vont sans saluer ni Lazare, ni ses sœurs. Certains restent : tous ceux que le miracle a conquis au Seigneur, au nombre desquels se trouve Joseph Barnabé, qui se jette à genoux devant Jésus et l'adore. Un autre est le scribe Joël d'Abia qui l'imite avant de partir à son tour et d'autres encore que je ne connais pas, mais qui doivent être influents.

Pendant ce temps, Lazare, entouré de ses plus intimes, s'est retiré dans la maison. Joseph, Nicodème et les autres bons saluent Jésus et s'en vont. Après de profondes courbettes, les juifs qui étaient restés auprès de Marthe et Marie s'éloignent eux aussi. Les serviteurs ferment la grille. La maison retrouve la paix.

Jésus regarde autour de lui. Il voit de la fumée et des flammes au fond du jardin, dans la direction du tombeau. Seul, debout au milieu d'un sentier, il dit :

« Le feu va faire disparaître la putréfaction… La putréfaction de la mort… mais celle des cœurs… de ces cœurs-là, aucun feu ne la fera disparaître… Pas même le feu de l'enfer. Elle sera éternelle… Quelle horreur !…Plus que la mort… Plus que la corruption… Et… Mais qui te sauvera, ô Humanité, si tu aimes tant être corrompue ! Tu veux être corrompue. Et moi… Un seul mot m'a suffi pour arracher un homme au tombeau… Mais malgré un flot de paroles… et de souffrances, je ne pourrai arracher au péché l'homme, les hommes, des millions d'hommes.»

Il s'assied et se couvre le visage de ses mains, l'air accablé… Un serviteur qui passe le voit. Il se dirige vers la maison. Peu après, Marie en sort et va trouver Jésus, légère comme si elle ne touchait pas le sol. Elle s'approche et lui dit doucement :

« Rabbouni, tu es épuisé… Tes apôtres fatigués, sont allés dans l'autre maison, tous, sauf Simon le Zélote… Tu pleures, Maître ? Pourquoi ?…»

Jésus la regarde sans répondre. Il se lève, va vers la maison et entre dans une salle. Il y a Marthe, heureuse, transfigurée par la joie. Elle s'adresse à Jésus pour expliquer :

« Lazare est allé se baigner pour se purifier encore… Maître ! Tu es triste. N'es-tu pas heureux que Lazare… » Il lui vient un soupçon :

« Oh ! Tu es réservé avec moi. J'ai péché. C'est vrai.

- Nous avons péché, ma sœur, rectifie Marie.

- Non, pas toi...Marie n'a pas péché. Marie a su obéir, moi seule ai désobéi. Je t'ai envoyé appeler, parce que... je ne pouvais plus les entendre insinuer que tu n'étais pas le Messie... et je ne pouvais plus voir Lazare souffrir... Il désirait tant ta venue ! Il t'appelait tant... Pardonne-moi, Jésus.

- Et toi, tu ne dis rien, Marie ? demande Jésus.

- Maître... moi... Je n'ai souffert que comme femme. Je souffrais parce que... Marthe, jure ici, devant le Maître, que jamais tu ne parleras à Lazare de son délire... Mon Maître... je t'ai connu tout à fait dans les dernières heures de Lazare. Comme tu m'as aimée, toi qui m'as pardonné, toi, Dieu... si mon frère, qui pourtant m'aime, mais qui est seulement homme, ne m'a pas tout pardonné au fond de son cœur ?! Non, il n'a pas oublié mon passé et lors de la faiblesse de sa mort, il a crié sa douleur, son indignation pour moi... Oh ! Marie pleure.

- Ne pleure pas, Marie. Dieu t'a pardonné et a oublié. L'âme de Lazare aussi a pardonné et a voulu oublier. L'homme n'a pas pu tout oublier et quand la chair a dominé par son dernier spasme sa volonté affaiblie, l'homme a parlé.

- Je n'en éprouve pas d'indignation, Seigneur. Cela m'a servi à t'aimer davantage et à aimer encore plus Lazare. Dès lors, moi aussi, j'ai désiré ta venue, car j'étais trop angoissée de penser que Lazare allait mourir sans paix à cause de moi... Et ensuite, quand je t'ai vu méprisé par les juifs... quand j'ai vu que tu ne venais pas même après la mort... alors mon âme aussi a souffert. Si j'avais à expier, j'ai expié, Seigneur...

- Pauvre Marie ! Je connais ton cœur. Tu as mérité ce miracle. Que cela t'affermisse dans ton espérance et ta foi.

- Mon Maître, désormais j'espèrerai et je croirai toujours. Je ne douterai plus, jamais plus. Je vivrai de foi. Tu m'as donné la capacité de croire ce qui est incroyable.

- Et toi, Marthe, as-tu appris ? Non, pas encore. Tu es ma Marthe, mais tu n'es pas encore ma parfaite adoratrice. Pourquoi agis-tu au lieu de contempler ? C'est plus saint. Tu vois ? Ta force, parce qu'elle était trop tournée vers les tâches terrestres, a cédé à la constatation d'affaires terrestres qui semblent parfois sans remède. En vérité, les problèmes humains n'ont pas de remède, si Dieu n'intervient pas. C'est pourquoi la créature a besoin de savoir croire et contempler, d'aimer jusqu'au bout des forces de l'homme tout entier... Je le répète : je te veux forte, Marthe. Je te veux parfaite. Tu n'as pas su obéir parce que tu n'as pas su croire et espérer complètement, tu n'as pas su croire et espérer parce que tu n'as pas su aimer totalement. Mais moi, je t'en absous. Je te pardonne, Marthe. J'ai ressuscité Lazare aujourd'hui. Maintenant, je te donne un cœur plus fort. A lui, j'ai rendu la vie. A toi, j'infuse la force d'aimer, croire et espérer parfaitement. Maintenant soyez heureuses et en paix. Pardonnez à ceux qui vous ont offensées ces jours-ci.

- Seigneur, en cela j'ai péché. Il y a un instant, j'ai demandé au vieux Chanania qui t'avait méprisé : « Qui a triomphé ? Toi ou Dieu ? Ton

mépris ou ma foi ? Le Christ est le Vivant et il est la Vérité. Moi, je savais que sa gloire allait resplendir avec plus d'éclat, et toi, vieillard, refais ton âme si tu ne veux pas connaître la mort. »

- Tu as bien parlé. Mais ne discute pas avec les méchants, Marie. Et pardonne, si tu veux m'imiter… »

Lazare entre, vêtu de neuf et bien rasé, bien peigné et la chevelure parfumée.

« Maître ! »

Lazare s'agenouille pour l'adorer. Jésus lui pose la main sur la tête et dit en souriant :

« Ton épreuve et celle de tes sœurs est surmontée, mon ami. Soyez désormais heureux et forts pour servir le Seigneur. Mon ami, que te rappelles-tu du passé ? Je veux parler de tes derniers moments ?

- Un grand désir de te voir et une grande paix au milieu de l'amour de mes sœurs.

- Et qu'est-ce qui t'affligeait le plus de quitter en mourant ?

- Toi, Seigneur, et mes sœurs. Toi parce que je ne pouvais plus te servir, elles, parce qu'elles m'ont donné toute joie…

- Ah ! moi, mon frère… soupire Marie.

- Toi, plus que Marthe. Tu m'as donné Jésus et la mesure de ce qu'est Jésus. C'est lui qui t'a donnée à moi. Tu es le don de Dieu, Marie.

- C'est ce que tu disais aussi en mourant… dit Marie, tout en étudiant le visage de son frère.

- Parce que c'est ma constante pensée.

- Mais moi, je t'ai causé tant de peine…

- La maladie aussi m'a fait souffrir. Mais par elle, j'espère avoir expié les fautes du vieux Lazare et être ressuscité, purifié pour être digne de Dieu. Toi et moi, nous avons tous deux ressuscité pour servir le Seigneur, avec Marthe au milieu de nous, elle qui fut toujours la paix de la maison.

- Tu entends, Marie ? Lazare dit des paroles de sagesse et de vérité. Maintenant, je me retire et vous laisse à votre joie…

- Non, Seigneur, reste avec nous. Ici. Reste à Béthanie et dans ma maison. Ce sera beau…

- Je resterai. Je veux te récompenser de tout ce que tu as souffert. Marthe, ne sois pas triste. Marthe pense m'avoir affligé. Mais ma peine n'est pas autant pour vous que pour ceux qui ne veulent pas se racheter. Eux haïssent de plus en plus. Ils ont le venin dans le cœur… Eh bien… pardonnons.

- Pardonnons, Seigneur » dit Lazare avec un doux sourire.

Le miracle de la résurrection de Lazare provoque la réunion immédiate du Sanhédrin qui lance un avis de recherche de Jésus et la publication d'un décret affiché dans toutes les synagogues de Palestine, l'obligeant aussitôt à s'éloigner de Jérusalem.

Vision et dictée du 26 décembre 1946, tome 8, p 441, § 548. Jésus a fait rajouter à cet épisode, un commentaire donné précédemment dans une dictée, le 23 mars 1944 :

> « Jésus dit : Bien sûr, j'aurais pu intervenir à temps pour empêcher la mort de Lazare, mais je n'ai pas voulu le faire. Je savais que cette résurrection serait une arme à double tranchant, car j'allais convertir les juifs dont la pensée était droite et rendre plus haineux ceux dont la pensée ne l'était pas. Après cette dernière manifestation de ma puissance, c'est de ceux-ci qu'allait venir ma sentence de mort… J'aurais pu aussi accourir aussitôt, mais j'avais besoin d'une putréfaction déjà avancée, pour mieux persuader les incrédules les plus obstinés… Le long séjour au tombeau ne permettait aucun doute. Mes apôtres eux-mêmes avaient besoin pour croire d'être soutenus par des miracles de première grandeur…Et, miracle dans le miracle, j'ai voulu que Lazare soit dégagé et purifié en présence de tous…
>
> J'ai pleuré devant la tombe de Lazare… moins à cause de la perte de mon ami et de l'affliction de ses sœurs, que parce que, comme un fond qui se soulève, trois idées plus vives que jamais ont affleuré : La constatation de la ruine que Satan avait apporté à l'homme en le poussant au mal… jusqu'à la mort ; la conviction que même ce miracle, qui advient pour ainsi dire comme le corollaire sublime de trois années d'évangélisation, n'allait pas convaincre le monde judaïque de la vérité que je lui avais apportée et qu'aucun miracle n'allait faire, du monde à venir, un converti au Christ. Oh ! Quelle douleur d'être près de mourir pour un si petit nombre ! ; La vision mentale de ma mort prochaine. J'étais Dieu, mais j'étais homme aussi. Et pour être Rédempteur, je devais sentir le poids de l'expiation, donc aussi l'horreur de la mort et d'une telle mort. J'étais un homme vivant, en bonne santé, qui se disait : « Bientôt, je serai mort, je serai dans un tombeau comme Lazare. Bientôt, l'agonie la plus atroce sera ma compagne… »

Dans les évangiles canoniques, de façon étonnante, Matthieu, pourtant présent, ne relate pas cet évènement et Jean, lui aussi présent, est le seul évangéliste qui parle de ce miracle important (Jn11,1-44), dans des termes assez proches mais beaucoup moins détaillés, comme quand il commence le premier verset, annonçant l'existence de Lazare : « Il y avait un homme malade, c'était Lazare de Béthanie, le village de Marie et de sa sœur Marthe… ». Dans ce récit, Jésus rencontre bien Marthe en premier, sa sœur Marie étant à l'intérieur de la maison. L'évangéliste Jean précise que « Jésus n'était pas encore entré dans le village et se trouvait toujours à l'endroit où Marthe l'avait rencontré ». En marge de la résurrection de Lazare, Jésus apporte un léger correctif par rapport à la dictée récente qu'il a faite. Jésus dit :

> « Il n'y a pas de contradiction de faits, mais seulement de traduction et de description, entre ce qu'a écrit Jean et la phrase indiquant que j'ai rencontré Marthe à quelques pas du bassin dans le jardin de Lazare. Béthanie appartenait pour les trois quarts à Lazare, on pourrait dire Béthanie de Lazare… En réalité, je n'étais pas entré dans le village

mais j'avais contourné Béthanie pour rejoindre la maison de Lazare. C'est précisément pour cette raison que Jean écrit que Jésus n'était pas encore entré dans le village… »

2. L'esclave noir muet, Calliste.

Sommaire

C'est le 25 février 30, dans le sud de la Samarie.

« Ephraïm tout entière s'est déversée dans les rues pour voir cet évènement insolite qu'est un défilé de chars romains qui la traverse. Il y a de nombreux chars et des litières couvertes, escortées par des esclaves, précédées et suivies par des légionnaires. Arrivé à la route qui bifurque pour Béthel et Rama, le cortège se sépare en deux parties. Un char et une litière avec une escorte de soldats restent arrêtés, tandis que le reste poursuit sa route.

Le rideau de la litière s'écarte un instant et une main de femme, blanche et ornée de pierres précieuses, fait signe au chef des esclaves de s'approcher. L'homme obéit sans mot dire. Il écoute. Il aborde un groupe de femmes curieuses et demande :

« Où se trouve le Rabbi de Nazareth ?

- Dans cette maison. Mais à cette heure, habituellement, il est près du torrent. Il y a une petite île au milieu des saules, là où se trouve le peuplier. Il reste à cet endroit pour prier des journées entières. L'homme revient et fait son rapport. La litière se remet en route. Le char, lui, ne bouge pas. Seule la litière longe le ruisseau jusqu'à la hauteur d'une petite île très boisée. Sur un ordre, la litière passe le petit torrent. Claudia Procula en descend avec une affranchie et elle fait signe à un esclave noir de l'escorte de la suivre. Les autres reviennent sur la rive.

Tous trois pénètrent dans la petite île et se dirigent vers le peuplier qui domine le centre. Claudia arrive où se trouve Jésus plongé dans la prière. Elle l'appelle en s'avançant seule.

Jésus se lève aussitôt. Il la salue mais reste debout, adossé au tronc du peuplier. Claudia, après avoir salué, expose tout de suite ce qui l'amène :

« Maître, il est venu chez Ponce certaines gens… Je n'ai pas beaucoup de pouvoir mais je vais faire mon possible pour qu'on te protège et aussi pour qu'on te rende… puissant. Il y a sur des trônes ou à de hautes positions tant de gens qui ne le méritent pas…

- Domina, je ne t'ai pas demandé d'honneurs ni de protections. Offre-les à ceux qui en désirent vivement. Moi, je n'y aspire pas.

- Ah ! Voilà ! C'est ce que je voulais entendre ! Alors, tu es vraiment le Juste que je pressentais… Sais-tu qu'on dit, qu'à cause de tes péchés, tu as perdu tout pouvoir et que c'est pour cette raison que tu vis ici, rejeté ?

- Je suis au courant de cela aussi… Tu ne peux encore comprendre ce qu'est le pouvoir de l'esprit… Tel j'étais quand tu m'as vu la première fois guérir un lépreux et tel je suis maintenant. Et tel je serai quand je semblerai tout à fait détruit. Cet homme, c'est bien ton esclave muet, n'est-ce-pas ?

- Oui, maître.

- Dis-lui de venir. »

Claudia pousse un cri et l'homme s'avance puis se prosterne contre le sol entre Jésus et sa maîtresse. Après avoir lancé un regard suppliant vers Claudia, il réitère son geste de Césarée : il prend le pied nu de Jésus dans ses deux grosses mains noires et se jetant le visage contre le sol, il glisse sa tête sous le pied de Jésus.

- Domina, écoute. Selon toi, est-il plus facile de conquérir seul un royaume ou de faire renaître une partie du corps qui n'existe plus ?

- Il est plus facile de conquérir un royaume, Maître. La fortune sourit aux audacieux, mais personne, sauf toi, ne peut faire renaître un mort et rendre des yeux à un aveugle.

- Et pourquoi ?

- Parce que… Parce que seul Dieu peut tout faire.

- Alors, pour toi, je suis Dieu ?

- Oui… ou, du moins, Dieu est avec toi.

- Dieu peut-il être avec un homme mauvais ? Je parle du vrai Dieu, non des idoles…

- Non… je ne dirais pas cela. Nos prêtres eux-mêmes perdent leur pouvoir quand ils commettent une faute.

- Quel pouvoir ?

- Mais… celui de lire les signes du ciel et dans les réponses des victimes, dans le vol, dans le chant des oiseaux. Tu sais… les augures, les aruspices…

- Je sais. Eh bien ? Regarde. Quant à toi, homme qu'un cruel pouvoir humain a privé d'un don de Dieu, relève la tête et ouvre la bouche. Et par la volonté du Dieu vrai, unique, Créateur des corps parfaits, retrouve ce que l'homme t'a enlevé. »

Il a mis son doigt blanc dans la bouche ouverte du muet. Curieuse, l'affranchie ne sait pas rester à sa place et elle s'avance pour regarder. Claudia s'incline pour observer. Jésus enlève son doigt en s'écriant :

« Parle et sers-toi de la partie de corps qui est née à nouveau pour louer le vrai Dieu. »

Et à l'improviste, comme une sonnerie de trompette, d'un instrument jusqu'alors muet, répond un cri, guttural mais net : « Jésus ! » Le noir tombe par terre en pleurant de joie et il lèche, il lèche vraiment les pieds nus de Jésus, comme pourrait le faire un chien reconnaissant.

« Ai-je perdu mon pouvoir, Domina ? A ceux qui l'insinuent, donne cette réponse. Quant à toi, relève-toi et sois bon en pensant combien je t'ai aimé. Tu es resté dans mon cœur depuis les jours de Césarée. Et

avec toi tous tes pareils, regardés comme une marchandise, considérés comme moindres que des bêtes, alors qu'en raison de votre conception, vous êtes des hommes, égaux à César, peut-être meilleurs par la volonté de votre cœur… Tu peux te retirer, Domina, il n'y a rien à ajouter.

- Si. Il y a autre chose. Il y a que j'avais douté… J'en étais presque venue à croire ce que l'on disait de toi. Et pas seulement moi. Pardonne-nous à toutes, sauf Valéria, qui a toujours gardé sa conviction et même s'y ancre de plus en plus. Et accepte mon cadeau : cet homme. Il ne pourrait plus me servir maintenant qu'il a la parole… et accepte aussi mon argent.

- Non. Ni l'un, ni l'autre.

- Alors tu ne me pardonnes pas !

- Je pardonne même à ceux de mon peuple, doublement coupables de ne pas me reconnaître pour ce que je suis. Et ne devrais pas vous pardonner, à vous qui êtes privés de toute connaissance divine ? Voilà : j'ai dit que je n'acceptais, ni l'argent, ni l'homme. Maintenant, je prends l'un et l'autre et avec l'un j'affranchis l'autre. Je te rends ton argent parce que j'achète l'homme et je l'achète pour le rendre à la liberté afin qu'il retourne dans son pays pour annoncer que Celui qui aime tous les hommes se trouve sur terre. Reprends ta bourse.

- Non. Maître, elle t'appartient. L'homme n'en est pas moins libre. Il est à moi, je te l'ai donné. Tu le libères ? Nul besoin d'argent pour cela.

- Dans ce cas… Tu as un nom ? demande-t-il à l'ancien esclave.

- Nous l'appelions Calliste, par dérision. Mais quand il fut pris…

- Peu importe. Garde ce nom et rends-le vrai en devenant très beau spirituellement. Va et sois heureux, puisque Dieu t'a sauvé. »

S'en aller ! Calliste ne se lasse pas de l'embrasser et de répéter : « Jésus ! Jésus ! » et il met encore le pied de Jésus sur sa tête en disant :

« Toi, mon seul Maître.

- Moi, ton vrai Père. Domina, tu te chargeras de lui afin qu'il rentre dans son pays. Sers-toi de l'argent pour cela et que le surplus lui soit remis. Adieu, Domina et ne fais plus jamais bon accueil aux voix des ténèbres. Sois juste et apprends à me connaître. Adieu, Calliste. Adieu, femme. »

Alors Jésus saute par-dessus le torrent et s'enfonce dans les buissons. Claudia rappelle les porteurs. Elle garde le silence mais l'affranchie et Calliste parlent pour dix… A moitié allongée dans la litière elle reste absorbée dans ses réflexions. Mais même les légionnaires émus ne respectent plus le silence… »

Vision et dictée du 7 février 1947, tome 9, p 78, § 563.

3. L'homme originaire de Gaza abandonné sur la route.

Sommaire

C'est le tout début mars 30, le dernier mois de Jésus parmi les siens. Dans la campagne, les blés ont déjà bien grandi après les dernières pluies. La nature est en pleine vitalité et il commence à faire déjà chaud…

« Jésus, seul, passe à travers les champs qui montent et descendent en suivant les dénivellations de la montagne… Il salue des femmes et donne en passant un baiser à une fillette qui lui offre un petit bouquet de marguerites qu'elle vient de ramasser… La route empruntée est assez importante car au croisement, on voit l'une des bornes milliaires dont les Romains se servent indiquant « Néapolis – Sichem sur une face, Silo – Jérusalem, sur une autre et Jéricho vers le midi.

Mais il y a surtout l'indication d'un malheur humain. En effet, par terre, entre la borne et le fossé qui longe la route comme sur toutes les voies entretenues par le Romains, gît un homme recroquevillé, un paquet de haillons et d'os, peut-être mort. Quand il le découvre au milieu des herbes luxuriantes, Jésus s'incline sur lui, le touche et l'appelle :

« Homme, qu'as-tu ? »

Un gémissement lui répond. Mais le tas de haillons remue, se retourne et un visage squelettique apparaît. Deux yeux au regard fatigué et souffrant observent avec étonnement celui qui se penche sur sa misère. Avec l'aide de Jésus, il réussit à s'asseoir en s'appuyant contre la borne et il lui demande :

« Qu'as-tu donc ? Es-tu malade ?

- Oui. C'est un oui très faible.

- Mais comment as-tu pu te mettre en voyage, tout seul, dans cet état ? N'as-tu personne ? »

L'homme fait signe que si mais il est trop affaibli pour répondre. Jésus regarde autour de lui et voit une poignée de maisons au sommet d'une colline. Il lui demande :

« Si je t'aidais, te sentirais-tu capable de marcher jusqu'à ce village ?

L'homme secoue la tête et deux larmes coulent sur ses joues flétries, il rassemble ses forces :

« Ils m'ont chassé… Peur de la lèpre… Je ne suis pas… .Et je meurs… de faim…

- Je vais trouver ce berger. Je vais t'apporter du lait tiède. J'aurai vite fait. »

Au pas de course, il se dirige vers le troupeau, à environ deux cent mètres de la route. Il rencontre le berger, lui parle. Le berger se tourne pour regarder, l'air indécis. Puis il détache le gobelet de bois qu'il porte à sa ceinture et trait une chèvre pour remettre une tasse pleine à Jésus qui descend avec précaution avec un enfant qui était avec le berger. Le voici de retour auprès de l'affamé. Il se met à genoux à ses côtés, lui passe un bras derrière les épaules et approche le bol de ses lèvres. Il lui fait boire de petites gorgées…

« Pour l'instant, c'est assez. Tout avaler en une seule fois te ferait du mal. »

L'homme ne proteste pas, il ferme les yeux… Après un moment, Jésus lui présente de nouveau le gobelet et il fait ainsi avec des pauses de plus en plus courtes. Il rend le bol vide à l'enfant et le remercie. L'homme se ranime lentement. Il a un sourire de reconnaissance en regardant Jésus et il s'excuse :

« Je te fais perdre du temps.

- Ne te désole pas ! Le temps employé à aimer ses frères n'est jamais perdu…

- Je vais déjà mieux. La chaleur revient dans mes membres ainsi que la vue… J'ai bien cru que j'allais mourir ici… Mes pauvres enfants ! J'avais perdu tout espoir… Si tu n'étais pas venu, je serai mort… comme ça… au bord de la route…

- Cela aurait été très triste. Mais le Très-Haut a regardé son fils et l'a secouru.

- Je me sens revivre. Ah ! Si je pouvais me rendre à Ephraïm !

- Pourquoi ? Quelqu'un t'attend ? Es-tu de là-bas ?

- Non. Je suis des campagnes de Jabnia, près de la Grande Mer mais j'ai pris le chemin de la Galilée. Je suis allé à Nazareth, car je souffre ici (il se frappe l'estomac) d'une maladie que personne n'a su guérir et qui m'empêche de travailler la terre. Je suis veuf avec cinq enfants… Je suis originaire de Gaza, né d'un père Philistin et quelqu'un de nos régions, qui suivait le Rabbi de Galilée, nous a parlé de lui. J'ai pensé : « Je suis Syrien par ma mère et Philistin, une ordure pour Israël. Mais Hermastée disait que le Rabbi de Galilée est aussi bon que puissant, je le crois et je vais le trouver.» Alors, j'ai laissé les enfants à ma belle-mère, j'ai rassemblé le peu de ressources que je possédais et je suis parti chercher le Rabbi. Mais l'argent s'épuise vite en voyage… J'ai vendu mon âne… Mais le Rabbi ne se trouve ni à Nazareth, ni à Capharnaüm. C'est sa Mère qui me l'a appris… Je suis revenu sur mes pas. Le mal grandissait et l'argent diminuait. A Jérusalem, j'ai trouvé des hommes qui m'ont répondu : « Il a été chassé depuis longtemps. Il est maudit par le Sanhédrin. Il s'est enfui, nous ne savons où. » Je me suis senti mourir. J'ai questionné des centaines de gens, personne ne savait. Plusieurs m'ont frappé. Puis un jour que je mendiais, j'ai entendu deux pharisiens dire : « Maintenant que l'on sait que Jésus se trouve à Ephraïm… » En dépit de ma faiblesse, je suis arrivé jusqu'ici en mendiant mon pain… Aujourd'hui, je viens de ce village où j'ai demandé du pain. On m'a cru lépreux à cause de ma pâleur, il y a deux jours que je ne mange pas. Je voulais me rendre à Ephraïm. Je suis tombé ici… Je suis si près du but. Peut-il se faire que je ne l'atteigne pas ? Je crois au Rabbi. Je ne suis pas Israélite, mais Hermastée ne l'était pas non plus et Jésus l'aimait pareillement…

- Le Dieu vrai est le Père des hommes, il est juste et bon… Tu crois qu'il est le Messie ?

- Oui. Je ne sais pas bien ce qu'est le Messie mais je crois que le Rabbi de Nazareth est le Fils de Dieu.

- Et es-tu certain que, s'il l'est, il va t'exaucer, toi un incirconcis ?

- J'en suis certain, car Hermastée l'affirmait : « Il est le Sauveur de tous. Pour lui, il n'est pas question de juifs ou d'idolâtres, mais seulement de créatures à sauver, car le Seigneur Dieu l'a envoyé pour cela ». Moi, j'y ai cru. Ah ! Si tu es d'Ephraïm, conduis-moi à lui.

- Essaie de me demander, à moi, de te guérir…

- Tu es bon, homme. Près de toi, il y a tant de paix ! Oui, tu es bon comme… comme le Rabbi lui-même. Il t'aura… il t'aura sûrement accordé le pouvoir de faire des miracles, car, pour être bon comme tu l'es, tu ne peux qu'être l'un de ses disciples… Mais tu pourrais bien guérir les corps mais pas les âmes. Or je souhaiterais que la mienne soit guérie. Devenir un juste… Et cela, seul le Rabbi peut le faire. Je suis non seulement malade mais aussi pécheur. Je ne veux pas voir mon corps guéri pour le voir mourir un jour et l'âme avec lui. Conduis-moi au rabbi. Une fois guéri, je pourrais cultiver la terre et donner une obole… C'est ainsi qu'on agi d'habitude avec tous les médecins et…

- Mais pas avec lui. Je t'assure. Et je t'affirme que, si tu sais élever ta foi jusqu'à demander ici ce miracle, et à le croire possible, tu l'obtiendras.

- Tu dis la vérité ?…En es-tu certain ? bien sûr, si tu es un de ses disciples, tu ne peux mentir ni te tromper. Que je regrette de ne pas voir le Rabbi… Je veux t'obéir…

- Eh bien ! Qu'il te soit fait comme ta foi le mérite» répond Jésus en faisant son geste de commandement sur les maladies.

L'homme a une sorte d'éblouissement. Il comprend qui est celui qui se tient debout devant lui et il pousse un cri si aigu que le petit berger, descendu vers la route hâte le pas. L'homme est par terre, le visage dans l'herbe et le pastoureau demande, en le montrant de sa houlette :

« Il est mort ? Il faut autre chose que du lait quand quelqu'un approche de la fin ! »

Et il hoche la tête. L'homme entend et il se met sur ses pieds, fort, en bonne santé et s'écrie :

« Mort ? Mais je suis guéri ! Je suis ressuscité ! C'est lui qui l'a fait. Je ne souffre plus de la faim, ni des douleurs, ni de maladie. Je suis comme au jour de mes noces ! Comment ne t'ai-je pas reconnu plus tôt ?…J'ai été aveugle. Pardonne à ton pauvre serviteur ! »

Il se jette de nouveau par terre en adoration. Jésus s'assied à côté de lui et lui dit :

« Tu m'as parlé d'Hermastée comme d'un mort. Tu connais donc sa fin… Je t'enverrai à Jéricho, chez une femme disciple, afin qu'elle te vienne en aide pour ton voyage de retour.

- Maintenant je suis en bonne santé et je n'ai plus peur de mourir en route… Ah ! Pourquoi te haïssent-ils, toi qui est si bon ?

- Parce que beaucoup d'entre eux ont en eux un esprit qui les y pousse. Allons.»

Vision et dictée du 7 février 1947, tome 9, p 85, § 564.

4. La femme Ada en couches à Ephraïm.

Sommaire

Le 14 mars 30 :

« Jésus est toujours retiré en Samarie mais les femmes disciples et la Mère de Jésus sont venues le rejoindre, accompagnées par Lazare, qui suscite beaucoup de curiosité auprès des gens du peuple. Les femmes sont occupées à remettre en état les vêtements de tout le groupe dans la maison où ils sont hébergés.

« Marie, femme de Jacob, arrive en courant. Elle se hâte autant que lui permettent ses nombreuses années, puis elle crie à Jean :

« Est-ce que le Maître est ici ?

- Oui, mère. Que veux-tu ? tout en continuant de courir.

- Ada va mal… Son mari voudrait la soulager en appelant Jésus… Mais depuis que les Samaritains ont été… si mauvais, il n'ose pas… Je lui ai dit : « Tu ne le connais pas encore. Moi, j'y vais et… il ne… me dira pas non. »

La vieille femme est tout essoufflée par la course et la montée.

« Ne cours pas davantage. Je viens avec toi ou plutôt je te précède. Suis-nous tranquillement. Tu es trop âgée, mère, pour courir ainsi » lui dit Jésus. Puis il s'adresse à sa Mère et aux femmes disciples : « Je reste au village. Paix à vous. »

Il prend Jean par le bras et descend rapidement avec lui. Marie, qui a repris son souffle, voudrait bien les suivre après avoir répondu aux femmes qui l'interrogent :

- Hum ! Seul le Rabbi peut la sauver. Autrement, elle va mourir comme Rachel. Elle se refroidit, perd ses forces et se débat déjà dans les convulsions de la douleur. »

Mais les femmes la retiennent :

« Mais vous n'avez pas essayé de lui mettre des briques chaudes sous les reins ?

- Non ! Mieux vaut l'envelopper dans de la laine imbibée de vin aromatisé, le plus chaud possible.

- Ce qui m'a fait du bien pour Jacques, ce furent les onctions d'huile puis les briques chaudes.

- Faites-la boire beaucoup.

- Si elle pouvait se tenir debout… et si on lui frictionnait les reins fortement… »

- On a tout essayé, tout ! Mais ses reins sont trop fatigués. C'est son onzième enfant ! Mais maintenant, j'y vais. J'ai repris mon souffle. Priez pour cette mère ! Que le Très-Haut la garde en vie jusqu'à l'arrivée du Rabbi. »

Et la pauvre vieille femme, seule et bonne, s'éloigne en trottinant. Jésus, pendant ce temps, descend rapidement vers la ville d'Ephraïm,

par l'endroit opposé où se trouve la maison de Marie. Il se hâte en se contentant de saluer ceux qui voudraient le retenir. Un homme remarque :

« Il est fâché contre nous. Ceux des autres villages ont mal agi. Il a raison.

- Non. Il va chez Janoé. Sa femme se meurt à son onzième enfantement.

- Le Rabbi est juste et il sait faire la distinction. Allons voir le miracle.

- Nous ne pourrons pas entrer. C'est une femme qui doit accoucher.

- Mais nous entendrons pleurer l'enfant et ce sera une voix de miracle. »

Ils courent rejoindre Jésus et d'autres se joignent à eux. Jésus arrive à la maison, désolée par l'imminent malheur. En larmes, les dix enfants, la plus grande est une fillette contre laquelle se serrent ses petits frères, restent dans un coin de l'entrée, près de la porte grande ouverte. Une femme voit Jésus et pousse un cri :

« Janoé ! Garde espoir ! Il est venu ! »

Puis elle part au pas de course, un broc fumant dans les mains. Un homme accourt et se prosterne. Il ne fait qu'un geste et dit en montrant ses enfants :

« Je crois. Pitié pour eux.

- Lève-toi et prends courage. Le Très-Haut aide l'homme qui a foi et il a pitié des enfants affligés.

- Oh ! viens, Maître, viens ! Elle est déjà noire, étranglée par ses convulsions. Elle ne respire presque plus. Viens ! »

L'homme qui a déjà perdu la tête la perd complètement en entendant une femme l'appeler ;

« Janoé, dépêche-toi ! Ada meurt ! »

Il pousse, il tire Jésus pour le faire aller plus vite vers la chambre de la mourante, sourd aux paroles de Jésus qui répète :

« Va et aie foi ! »

De la foi, il en a, le pauvre homme, mais ce qui lui manque c'est de pouvoir comprendre le sens de ces paroles, le sens secret qui lui donne déjà la certitude du miracle. Et Jésus, poussé et tiré, monte l'escalier pour entrer dans la pièce où se trouve la femme. Il s'arrête sur le palier, à trois mètres environ de la porte ouverte qui laisse voir un visage exsangue, livide même, déjà marqué par l'agonie. Les femmes ne tentent plus rien. Elles ont recouvert la femme jusqu'au menton et observent, pétrifiées dans l'attente du trépas.

Jésus étend ses bras et s'écrie : « Je veux ! » et fait demi-tour pour partir.

Le mari, les femmes, les curieux restent déçus parce que, peut-être, ils espéraient que Jésus ferait quelque chose de plus extraordinaire, la naissance immédiate de l'enfant. Mais Jésus, en se frayant un passage, les regarde en face et leur dit :

« Ne doutez pas. Ayez encore un peu de foi, juste un moment. La femme doit payer l'amer tribut de l'enfantement, mais elle va bien. »

Puis, il descend l'escalier, les laissant interdits. Au moment de sortir dans la rue, il dit aux dix enfants apeurés :

« Ne craignez pas ! Votre mère est saine et sauve. »

Ce faisant, il caresse de la main les petits visages craintifs. A ce moment, un hurlement retentit dans la maison et parvient même dans la rue, où arrive Marie, femme de Jacob, qui crie : « Miséricorde ! » en croyant que c'est l'annonce de la mort.

« N'aie pas peur, Marie et dépêche-toi ! Tu vas voir le bébé naître. Les forces sont revenues avec les douleurs, mais bientôt ce sera la joie. »

Il s'éloigne avec Jean. Personne ne le suit car tout le monde veut voir si le miracle s'accomplir. Cela permet à jésus de se faufiler par une ruelle et d'arriver sans encombre à la maison.

Jésus n'y trouve pas Judas qu'il cherche, il part alors avec Jean à la maison de Marie de Jacob que Judas est en train de visiter, en dérobant les bijoux, mais il est pris sur le fait par Jésus qui lui délivre un long sermon...

Vision et dictée du 15 février 1947, tome 9, p 134, § 567.

6. L'enfant bossu.

Sommaire

Jésus a terminé son séjour et décide de remonter vers le centre de la Samarie en s'éloignant encore de Jérusalem, alors que c'est déjà le 19 mars 30 et que la fête de la Pâque approche.

« Jésus s'est arrêté sur une place du village de Lébona, près de l'inévitable fontaine ombragée par un arbre et il se tient contre le mur humide de la fontaine, ressemblant plutôt à un puits. Il est en train de parler avec une femme qui lui présente le petit garçon qu'elle tient dans les bras. Jésus consent et pose sa main sur la tête de l'enfant. Aussitôt après, la mère lève l'enfant et s'écrie :

« Malachie, Malachie, où es-tu ? Notre garçon n'est plus difforme. »

Et la femme crie un hosanna auquel s'unit celui de la foule, pendant qu'un homme se fraie un passage et va s'incliner devant le Seigneur.

Les gens commentent. Les femmes, mères pour la plupart, félicitent celle qui a obtenu cette faveur. Les plus éloignés tendent le cou et demandent : « Qu'est-ce qui est arrivé, » après avoir lancé un hosanna pour s'unir à ceux qui sont au courant.

« Il s'agit d'un enfant bossu, bossu au point de tenir difficilement sur ses jambes. Il était grand comme ça, je vous assure, tellement il était courbé ! Il donnait l'impression d'avoir trois ans, alors qu'il en avait sept. Maintenant, regardez-le ! Il est grand comme les autres, droit comme un palmier, agile. Voyez-le grimper sur le muret de la fontaine pour qu'on le voie et pour voir lui-même. Et comme il rit joyeusement ! »

Un Galiléen se tourne vers quelqu'un qui a de larges nœuds à la ceinture, un rabbi, et il lui demande :

« Alors, qu'est-ce que tu en dis ? ça aussi, c'est une œuvre du démon ? En vérité, si le démon agit ainsi, en nous débarrassant de tant de malheurs pour rendre les hommes heureux et faire louer Dieu, il faudra bien dire que c'est le meilleur serviteur de Dieu !

- Blasphémateur, tais-toi !

- Je ne blasphème pas, rabbi. Je commente ce que je vois »…

Jésus propose de parler à la foule. Malgré la réticence de certains, il parvient au bout de son discours alors que les opposants religieux se sont retirés. Puis il part pour la ville de Sichem.

Vision et dictée du 28 février 1947, tome 9, p 173, § 570.

6. Le vieillard aveugle guéri et l'homme cruel aveugle.

Sommaire

Remontant jusqu'à Hennon, Jésus s'apprête à redescendre au sud vers Jérusalem pour la fête de la Pâque. Hennon est l'endroit où vivait Jean-Baptiste, dans une simple grotte entourée d'une végétation luxuriante, arrosée par des sources.

« Jésus est assis hors de la grotte, là où il se trouvait quand il a salué son cousin. Il est seul. Des bêlements parviennent des bercails d'Hennon. Il passe un troupeau de chèvres conduites par un adolescent qui s'arrête un instant, l'air indécis, pour regarder Jésus qui s'intéresse à une chevrette retardataire. Jésus la caresse en souriant. Le petit berger demande :

« Tu veux du lait ? Je n'ai pas encore trait deux chèvres rétives qui, si elles ne sont pas repues, donnent des coups de cornes. Elles sont comme leur maître qui, s'il n'est pas plein d'argent, nous donne des coups de bâton.

- C'est en tant que serviteur que tu es berger ?

- Je suis orphelin, je suis seul et je suis serviteur. Mon patron m'est apparenté, car c'est le mari de la sœur de la mère de ma mère. Tant que Rachel vivait… mais elle est morte depuis plusieurs mois… Et je suis très malheureux… Prends-moi avec toi ! Je suis habitué à vivre de rien… Je serai ton serviteur… un peu de pain me suffit comme paiement. Ici aussi, je n'ai rien… S'il me payait, je m'en irais. Mais il dit : « Ton argent ? Je le garde pour te vêtir et te nourrir.» Vois comme il m'habille ! Quant à me nourrir… regarde-moi ! Et cela, ce sont des coups… Voilà mon pain d'hier… »

Il montre des bleus sur ses bras et ses épaules très maigres.

« Qu'avais-tu fait ?

- Rien… Tes compagnons, les disciples, je veux dire, parlaient du Royaume des Cieux et moi, je les écoutais… C'était le Sabbat. Même si je ne travaillais pas, je n'étais pas oisif… Il m'a frappé brutalement, tellement que… je ne veux plus rester avec lui. Prends-moi. Ou je vais

m'enfuir… Je suis venu exprès ici, ce matin. J'avais peur de parler. Mais tu es bon, alors je parle.

- Et le troupeau ? Tu ne voudras certainement pas t'enfuir avec lui…

-… Je le ramènerai au bercail. Emmène-moi !

- Mais sais-tu qui je suis ?

- Tu es le Christ, le roi du Royaume des Cieux ! Qui te suit sera bienheureux dans l'autre vie. Je n'ai jamais eu aucune joie ici… Ne me repousse pas… pour que je puisse connaître là-haut… »

Il pleure, prosterné aux pieds de Jésus, près de la chevrette.

« Comment me connais-tu si bien ? Tu m'as peut-être entendu parler ?

- Non. Je sais, depuis hier, que tu te trouves là où était Jean-Baptiste. Mais de temps à autre, certains de tes disciples passent par Hennon. Je les ai entendus. Ils s'appellent Matthias, Jean, Siméon et ils venaient souvent ici car Jean a été leur maître avant toi. Et puis, Isaac… j'ai retrouvé en lui un père et une mère. Il voulait même m'enlever à mon maître et il avait donné l'argent nécessaire. Mais cet homme… oui, il a pris l'argent, mais au lieu de me donner, il s'est moqué de ton disciple.

- Tu sais beaucoup de choses. Mais sais-tu où je vais ?

- A Jérusalem…

- Je continue mon chemin. Je pars bientôt. Je ne puis t'emmener.

- Prends-moi pour le peu de temps où cela est possible.

- Et après ?

- Après… Je pleurerai, mais j'irai avec les disciples de Jean qui, les premiers, ont appris au pauvre enfant que je suis, que la joie que les hommes ne donnent pas sur la terre, Dieu la donne au Ciel à ceux qui ont fait preuve de bonne volonté… Maintenant, si tu me repousses, je n'aurai plus aucun espoir… »

Il pleure doucement en suppliant Jésus de ses yeux pleins de larmes plus que par la parole.

« Je n'ai pas d'argent pour te racheter et je ne sais pas si ton maître y consentirait.

- Mais j'ai déjà été payé ! J'ai des témoins : Eli et Jonas ont vu et ils lui en ont fait le reproche. Or ce sont les plus grands hommes d'Hennon, tu sais, eux !

- S'il en est ainsi… Allons. Lève-toi et viens.

- Où ?

- Chez ton maître.

- J'ai peur ! Vas-y seul. Il est là-bas, sur cette colline, au milieu des arbres qu'il coupe. Moi, j'attends ici.

- N'aie pas peur. Regarde : mes disciples arrivent. Nous serons nombreux contre lui. Il ne te fera aucun mal. Lève-toi. Nous allons à Hennon chercher les trois témoins, puis nous irons trouver ton maître. Donne-moi la main. Par la suite, je te confierai aux disciples que tu connais. - Comment t'appelles-tu ?

- Benjamin.

- J'ai deux autres petits amis de ce nom. Tu seras le troisième.

- Ami ? C'est trop ! Je suis serviteur.

- Du Très-Haut. Pour Jésus de Nazareth, tu es l'ami. Viens rassemble le troupeau et partons. »

Jésus se lève, alors que le jeune berger regroupe ses chèvres. Ils rencontrent les apôtres.

« N'est-ce pas celui que cet homme, hier, a emmené si brutalement ? dit Matthieu en l'observant ?

- C'est moi.

- Oh ! pauvre garçon ! Ton père ne t'aime manifestement pas ! s'exclame Pierre.

- Mon maître. Je n'ai pas d'autre père que Dieu.

- Nous allons à Hennon chercher trois témoins, puis nous irons trouver son maître… dit Jésus.

- Pour te faire donner l'enfant ? Et où est l'argent ? Marie a donné les derniers deniers…

- Pas besoin d'argent. Il n'est pas esclave et on a déjà remis l'argent à son maître pour cela. C'est Isaac qui l'a donné car l'enfant lui faisait peine à voir.

- Et pourquoi ne l'a-t-il pas obtenu ?

- C'est que nombreux sont ceux qui bafouent Dieu et leur prochain.

Ils retournent rapidement vers Hennon et vont à la maison d'Elie. C'est un vieillard aux yeux embués par les ans mais encore vigoureux.

« Elie, le Rabbi de Nazareth m'emmène si…

- Il t'emmène ? Il ne pouvait faire une plus grande faveur. Tu finirais par devenir mauvais en restant ici. Le cœur s'endurcit quand l'injustice dure trop. Et elle est trop dure… .Mais que veux-tu de moi, pour être venu ici ? Ma bénédiction ? Je te la donne en tant qu'Ancien de l'endroit.

- Ta bénédiction, je la veux, car tu es bon ? Mais je suis aussi venu pour que, avec Lévi et Jonas, vous alliez avec le Rabbi de Nazareth trouver mon Maître afin qu'il ne réclame pas d'autre argent.

- Mais où est le Rabbi ? Je suis vieux et j'y vois bien peu. Je ne connais pas le Rabbi.

- Il est ici. Il se tient devant toi.

- Ici ? Puissance éternelle ! »

Le vieillard se lève et s'incline vers Jésus !

« Pardonne au vieillard dont les yeux sont enténébrés. Je te salue car il n'y a qu'un juste dans tout Israël et tu es celui-là. Allons-y. Lévi est dans son jardin autour de sa cuve et Jonas est à ses fromages. »

Elie se relève. Il se met en route en tâtant le mur évitant les obstacles à l'aide de son bâton.

Jésus qui l'a salué en lui donnant la paix l'aide… Le vieillard dit :

« Tu es bon mais Alexandre est un fauve. C'est un loup. Je ne sais pas si… Mais je suis assez riche pour te donner ce qu'il faut d'argent pour Benjamin. J'approche du siècle et l'argent ne sert pas pour l'autre vie. Un acte d'humanité, oui, cela a de la valeur…

- Pourquoi ne l'as-tu pas fait plus tôt ?

- Ne me réprimande pas, Rabbi. Je donnais à manger à l'enfant et je le réconfortais pour qu'il ne devienne pas un malfaiteur. Alexandre est capable de rendre féroce une tourterelle. Nous redoutons ses vengeances. Un jour, un homme d'Hennon s'est interposé parce que, épris de boisson, il battait à mort l'enfant. Mais ensuite, il a réussi à empoisonner le troupeau. Il a attendu plusieurs mois jusqu'à l'hiver quand les brebis étaient fermées et a empoisonné l'eau du bassin… C'est un malfaiteur ! Voilà. J'entends le marteau de Lévi. Lévi ! Lévi !»

Un vieillard, de l'autre côté de la haie, sort et salue. Il demande :

« Que veux-tu ? Mon ami ?

- J'ai à côté de moi le Rabbi de Galilée. Il est venu chercher Benjamin. Alexandre est dans le bois, mais viens témoigner qu'il a déjà obtenu l'argent de la part du disciple.

- J'arrive ! On m'a toujours dit que le rabbi était bon. Maintenant, je le crois. »

Il part avec Elie et Jésus. Arrivés au bercail de Jonas, ils l'appellent, expliquent :

« Je viens ». Il s'essuie les mains à un linge et suis Jésus qui parle avec le vieillard :

« Tu es juste, Dieu te donnera la paix.

- Je l'espère. Ce n'est pas ma faute si je suis né en Samarie…

- Ce n'est pas ta faute. Dans l'autre vie, il n'y a pas de frontières…

- C'est vrai. Comme j'aimerais te voir ! Ta voix est douce et douce est ta main qui me guide.

- Mieux vaut m'entendre que me voir. Cela rend l'esprit plus saint.

- C'est vrai ! Moi, j'écoute ceux qui parlent de toi. Mais on entend le bruit d'une hache ? »

Jésus s'avance seul et hèle l'homme.

« Qui me demande ? Qui es-tu ? » dit un homme âgé, très robuste, au profil dur, un corps de lutteur.

« C'est moi, un inconnu qui te connaît. Je viens prendre ce qui m'appartient.

- Ce qui t'appartient ? Ah ! Ah ! Qu'est-ce qui t'appartient dans mon bois ?

- Dans le bois rien. Mais dans ta maison, il y a Benjamin.

- Tu es fou ! Benjamin est mon serviteur.

- Et ton parent. Mais toi, tu es son geôlier. Un de mes envoyés t'a donné, pour obtenir l'enfant, la somme que tu exigeais. Or tu as pris l'argent et gardé l'enfant. Mon envoyé, en homme de paix, n'a pas réagi. Je viens au nom de la justice.

- Ton envoyé a dû boire l'argent. Moi, je n'ai rien eu et je garde Benjamin. Je l'aime bien.

- Non. Tu le détestes… ne mens pas : Dieu punis les menteurs.

- Mais je n'ai pas reçu d'argent ! dit-il en tournant le dos et en s'éloignant.

- Attention, Alexandre. Dieu est présent. Ne défie pas sa bonté.

- Dieu ! Serait-il chargé de protéger mes intérêts ?

- Prend garde à toi !

- Mais qui es-tu, misérable Galiléen ? Comment te permets-tu de me faire des reproches ?

- Tu me connais : Je suis le Rabbi de Galilée et…

- Ah oui ! Et tu crois me faire peur ? Je ne crains ni dieu, ni Belzébuth, moi, et tu veux que je te craigne, toi ? Un fou ? Va ! Laisse-moi travailler. Ne me regarde pas. Crois-tu que tes yeux puissent me faire peur ? Que veux-tu voir ?

- Pas tes crimes, car je les connais tous, même ceux que personne connaît…

L'homme, qui tient sa hache à la main, la lance vers Jésus qui se baisse rapidement. La hache fait un arc au-dessus de sa tête et va frapper un jeune chêne vert qui se trouve coupé. Les trois autres arrivent en hurlant. Le vieillard aveugle dit qu'il voudrait bien voir, il a perdu son bâton et veut toucher Jésus pour voir s'il est blessé.

- Je n'ai rien, père, touche-moi » assure Jésus en s'approchant. Pendant ce temps, les deux autres adressent à l'individu brutal de sévères critiques. N'ayant plus sa hache, il sort un couteau et s'avance pour frapper, en blasphémant Dieu, en se moquant de l'aveugle, en menaçant les autres… C'est un fauve furieux. Mais soudain, il chancelle, laisse tomber son poignard, se frotte les yeux, les ouvre, les ferme, puis il pousse un cri terrifiant :

« Je ne vois plus rien ! A l'aide ! Mes Yeux… Les ténèbres… Qui peut me sauver ? »

Les autres crient aussi de stupeur. Ils se moquent même de lui ! Ils ironisent :

« Maintenant, venge-toi…

- Ne soyez pas comme lui, ne haïssez pas, conseille Jésus qui caresse le vieillard.

Alors, pour le rassurer, Jésus lui dit :

« Lève la tête ! Regarde ! »

Le miracle s'accomplit. De même que, tout à l'heure, les ténèbres s'étaient emparées de la brute, la lumière vient pour le juste. Et c'est un cri de joie qui s'élève sous les arbres.

« J'y vois ! Mes yeux ! la lumière ! Bénis sois-tu ! »

- Allons, nous deux. Vous autres, vous reconduirez à Hennon ce malheureux. Et faites preuve de pitié à son égard car Dieu l'a déjà puni. Et Dieu suffit.

- Prends pour toi l'enfant, les brebis, le bois, la maison, l'argent. Mais rends-moi la vue. Je ne peux rester comme cela.

- Impossible. Je te laisse tout ce par quoi tu es devenu pécheur. J'emmène l'innocent, car il a déjà souffert le martyre. Que dans les ténèbres ton âme puisse s'ouvrir à la Lumière. »

Jésus salue Lévi et Jonas et part avec le vieillard trouver le jeune berger près des apôtres.

« Viens ! Partons, car on nous attend.

- Libre ? Je suis libre ? Avec toi ? Oh ! Je n'y croyais pas ! »

Tout excité, il salue Elie qui le bénit et l'embrasse. Tout heureux, il rejoint le groupe des apôtres et suit Jésus parmi ses disciples.

Vision et dictée du 4 mars 1947, tome 9, p 195, § 574.

7. Les dernières rencontres sur la route vers Jérusalem.

Sommaire

Après l'hébergement dans la maison de Niké, tout à fait au nord de la Mer Morte, le groupe qui suit Jésus se remet en route de Jéricho vers Jérusalem.

« Pierre qui cherche Jésus, lui dit :

« Devant la maison, du côté de la ville, il y a une foule de gens que nous avons eu du mal à retenir pour te laisser prier tranquillement. Ils veulent te suivre. Aucun de ceux que tu avais congédiés n'est parti. Au contraire, beaucoup sont revenus sur leurs pas et d'autres sont arrivés. Nous les avons réprimandés.

- Pourquoi ? Laissez-les me suivre. Si tous en faisaient autant ! Partons. »

Et Jésus, après s'être ajusté le manteau que Jean lui présente, se met à la tête des siens et prend la route qui mène à Béthanie. Il entonne à haute voix un psaume. Une vraie foule, avec en tête des hommes, puis les femmes et les enfants, le suit, chantant avec lui…

La ville dans son enceinte de verdure s'éloigne. La route est parcourue par de nombreux pèlerins. Sur le côté, une troupe de mendiants élève ses plaintes pour émouvoir les passants et obtenir davantage d'aumônes. Ils sont estropiés, manchots, aveugles… C'est la misère habituelle qui a coutume de se retrouver là où une festivité provoque des rassemblements.

Et si les aveugles ne voient pas qui est Celui qui passe, les autres le savent et, connaissant la bonté du Maître pour les pauvres, crient encore plus fort qu'à l'ordinaire pour attirer l'attention de Jésus. Ils ne demandent pas de miracle, seulement une obole et c'est Judas qui la donne.

Une femme de condition aisée arrête l'âne, sur lequel elle était en selle, près d'un arbre ombragé et attend Jésus. A son approche, elle glisse de sa monture et se prosterne, non sans mal, car elle tient dans les bras un petit enfant absolument inerte. Elle le soulève sans mot dire. Ses yeux prient et expriment toute sa peine. Mais Jésus est entouré de

gens qui forment une haie et il ne voit pas la pauvre mère agenouillée au bord de la route. Un homme et une femme, qui semblent accompagner la mère affligée, s'adressent à elle :

« Il n'y a rien pour nous » dit l'home en secouant la tête. Et la femme :

« Maîtresse, il ne t'a pas vue. Appelle-le avec foi, il t'exaucera. »

La mère l'écoute et elle crie à haute voix pour dominer le brouhaha des chants et des pas :

« Seigneur, pitié pour moi ! »

Jésus, qui est déjà quelques mètres plus loin, s'arrête et se retourne pour chercher qui a crié et la servante insiste :

« Maîtresse, il te cherche. Lève-toi donc et va le trouver et Fabia sera guérie. »

Puis elle l'aide à se mettre debout pour la conduire vers le Seigneur qui dit :

« Que celui qui m'a appelé vienne à moi. C'est le temps de la miséricorde pour qui sait espérer en elle. »

Les deux femmes se fraient un passage. Elles sont sur le point de rejoindre Jésus quand une voix s'élève ;

« Mon bras perdu ! Regardez ! Béni soit le Fils de David, notre vrai Messie, toujours puissant et saint ! »

Il se produit un vrai remue-ménage, car plusieurs se retournent et la foule subit un brassage, un mouvement de vagues opposées autour de Jésus. Tout le monde veut savoir et voir… on interroge un vieillard qui agite son bras droit comme un drapeau et qui répond :

« Il s'était arrêté. J'ai réussi à saisir un pan de son manteau et à m'en couvrir et mon bras mort a été parcouru comme par un feu et une vie… et voilà : le droit est redevenu comme le gauche. Il m'a suffi de toucher son vêtement ! »

Jésus, pendant ce temps, interroge la femme.

« Que désires-tu ? »

La femme tend son enfant :

« Elle aussi a droit à la vie. Elle est innocente. Elle n'a pas demandé à être d'un lieu ou d'un autre, d'un sang ou d'un autre. C'est moi la coupable. C'est à moi d'être punie, pas elle.

- Espères-tu que la miséricorde de Dieu soit plus grande que celle des hommes ?

- J'ai confiance, Seigneur. Je crois. Pour moi et pour mon enfant à qui, j'espère, tu rendras la pensée et le mouvement. On dit que tu es la Vie… »

Elle fond en larmes.

« Je suis la Vie et celui qui croit en moi aura la vie de l'esprit et des membres. Je veux ! »

Après avoir crié ces mots d'une voix forte, Jésus abaisse sa main sur l'enfant inerte qui a un frémissement, un sourire, un mot :

« Maman !

- Elle bouge ! Elle sourit ! Elle a parlé ! Fabius ! Maîtresse ! »

Les deux femmes ont suivi les phases du miracle et les ont annoncées à haute voix. Elles ont appelé le père qui a rejoint les femmes à travers la foule, la servante s'écriant :

« Je t'avais bien assuré qu'il a pitié de tous ! »

La mère reprend :

« Maintenant, pardonne-moi aussi mon péché.

- Le Ciel ne te montre-t-il pas, par la grâce qu'il t'a accordée, que ton erreur est pardonnée ? Lève-toi et marche dans la vie nouvelle avec ta fille et l'homme que tu as choisis. Va ! Paix à toi, femme, à toi fillette, enfin à toi, fidèle Israélite et à toi, homme, qui t'es montré plus respectueux envers le Fils de l'homme que beaucoup en Israël. »

La foule s'intéresse maintenant au nouveau miracle accompli… Jésus fait mine de partir mais du carrefour désormais dépassé, deux autres cris lamentables s'élèvent :

« Jésus, Seigneur, Fils de David, aie pitié de moi. »

Jésus s'arrête de nouveau.

« Allez chercher ceux qui crient et amenez-les-moi. »

Des volontaires s'en vont. Ils rejoignent deux aveugles et leur disent :

« Venez. Il a pitié de vous. Levez-vous car il veut vous exaucer. Il nous a envoyés vous appeler en son nom. »

Et ils cherchent à conduire les deux aveugles à travers la foule. Mais, si l'un se laisse faire, l'autre, plus jeune et peut-être plus croyant, prévient le désir des volontaires et s'avance seul, avec son bâton, dans une marche rapide et assurée. S'il n'avait pas les yeux blancs, il ne semblerait pas aveugle. Il arrive le premier devant Jésus, qui l'arrête :

« Que veux-tu que je fasse pour toi ?

- Que je voie, Maître ! Seigneur, fais que mes yeux et ceux de mon camarade s'ouvrent. »

L'autre aveugle étant arrivé, on le fait s'agenouiller à côté de son compagnon. Jésus pose les mains sur leurs visages levés et dit :

« Qu'il soit fait comme vous le demandez. Allez ! Votre foi vous a sauvés ! »

Quand il retire les mains, deux cris jaillissent de la bouche des aveugles :

« Je vois, Uriel !

- Je vois, Bartimée ! » Puis ensemble :

- Béni celui qui vient au nom du Seigneur, celui qui l'a envoyé ! Gloire à Dieu ! Hosanna !

Et ils se jettent tous les deux à terre, le visage au sol, pour baiser les pieds de Jésus. Ensuite, ils se lèvent et Uriel annonce :

« Je vais me montrer à mes parents, puis je reviens te suivre, Seigneur. »

De son côté, Bartimée déclare :

« Moi, je ne te quitte pas. Je vais envoyer quelqu'un pour les prévenir. Ce sera toujours une joie pour eux. Mais me séparer de toi, non ! Tu m'as donné la vue, je te consacre ma vie. Aie pitié du désir du dernier de tes serviteurs.

- Viens et suis-moi. La bonne volonté rend égales toutes les conditions et seul est grand celui qui sait le mieux servir le Seigneur. »

Alors Jésus reprend sa marche au milieu des louanges de la foule, auxquels Bartimée se joint, criant hosanna avec les autres et disant :

« J'étais venu pour obtenir du pain et j'ai trouvé le Seigneur. J'étais pauvre, maintenant je suis ministre du Roi saint. Gloire au Seigneur et à son Messie ! »

Vision et dictée du17 mars 1947, tome 9, p 254, § 580.

8. L'enfant handicapé qui veut mourir.

Sommaire

En cette veille de sabbat du 29 mars 30, proche de la Pâque, Jésus s'est établi dans la maison de Lazare à Béthanie où il y a eu la visite de nombreux amis. Jésus et Lazare sont dans le jardin, c'est le soir tard.

« Lazare dit à Jésus :

« Le soleil va bientôt se coucher. Rentrons.

- Je préfère marcher… J'aperçois là-bas un pauvre enfant agrippé à la grille. Il a probablement faim. Il est pâle et déguenillé. Je l'observe depuis un moment. Il était déjà là quand le char est sorti et il s'est enfui pour ne pas être vu et peut-être chassé. Puis il est revenu et il regarde avec insistance vers la maison et vers nous.

- S'il a faim, il serait bon que j'aille chercher de quoi le nourrir. Va devant, Maître. Je te rejoins tout de suite.»

Lazare retourne sur ses pas pendant que Jésus se hâte vers la grille. L'enfant a un visage souffreteux et ingrat où seuls brillent de beaux yeux vifs qui regardent. Jésus lui sourit et lui dit, tout en poussant le verrou :

« Qui cherches-tu, mon enfant ?

- Tu es le Seigneur Jésus ?

- Je le suis.

- C'est toi que je cherche.

- Qui t'envoie ?

- Personne. Mais je veux te parler. Il y a plein de monde qui vient te parler. Moi aussi. Tu en exauces tant ! Alors, moi aussi. »

Jésus fait jouer la fermeture et il prie l'enfant de lâcher les barres qu'il serre entre ses mains décharnées. Le garçon s'écarte et on voit alors son corps déformé, rachitique, à la tête enfoncée dans les épaules à cause d'un début de gibbosité et aux jambes écartées avec une démarche mal assurée. Il est plus âgé que la taille d'un enfant de six

ans alors que son petit visage est déjà celui d'un homme, même d'un vieillard. Jésus se penche pour le caresser :

« Dis-moi donc ce que tu veux. Je suis ton ami. Je suis l'ami de tous les enfants. »

Avec quelle affectueuse douceur, Jésus prend dans ses mains sa tête et dépose un baiser sur son front !

« Je le sais, c'est pour ça que je suis venu. Tu vois comme je suis ? Je voudrais mourir pour ne plus souffrir et pour ne plus appartenir à personne… Toi, qui en as tant guéri et qui as ressuscité des morts, fais-moi mourir, moi que personne n'aime et qui ne pourrai jamais travailler.

- N'as-tu pas quelque famille ? Es-tu orphelin ?

- Un père, oui, j'en ai un. Mais il ne m'aime pas parce que je suis comme ça. Il a chassé ma mère et lui a donné un libelle de divorce et il m'a chassé avec elle. Puis maman est morte à cause de moi, parce que je suis difforme.

- Mais avec qui vis-tu ?

- A la mort de maman, les serviteurs m'ont reconduit chez mon père, mais lui, qui s'est remarié de nouveau et a de beaux enfants, m'a chassé. Il m'a donné à des paysans qui agissent comme leur maître pour lui plaire et ils me font souffrir.

- Ils te frappent ?

- Non. Mais ils prennent plus soin des bêtes que de moi et ils me méprisent. Et comme je suis souvent malade, je suis pour eux une source d'ennui. Je deviens de plus en plus difforme, alors leurs enfants se moquent de moi et me font tomber. Personne ne m'aime. Cet hiver, quand j'ai tant toussé qu'il me fallait des remèdes, mon père n'a rien voulu dépenser : il disait que ce que je pouvais faire de mieux, c'était de mourir. Depuis ce moment-là, je t'attends pour pouvoir te demander : « Fais-moi mourir ».

Jésus le prend à son cou, sourd aux paroles de l'enfant qui lui dit :

« Mes pieds sont pleins de boue et mon vêtement aussi car je me suis assis en route. Je vais te salir.

- Tu viens de loin ?

- Des alentours de Jérusalem, car c'est là qu'habite celui qui me garde. J'ai vu passer tes apôtres. Je sais que ce sont eux car les paysans ont commenté : « Voilà les disciples du Rabbi Galiléen. Mais lui est absent. » Alors, je suis venu.

- Tu es trempé, mon enfant. Pauvre garçon ! Tu vas de nouveau tomber malade.

- Si tu ne m'écoutes pas, qu'au moins la maladie me fasse mourir. Où m'emmènes-tu ?

- A la maison. Tu ne peux rester ainsi. »

Portant dans ses bras l'enfant, Jésus rentre dans le jardin. Il crie à Lazare qui arrive :

« Referme le portail toi-même. J'ai ce gamin tout trempé dans les bras.

- Mais qui est-ce, Maître ?

- Je ne sais pas. J'ignore même son nom.

- D'ailleurs, je ne le dis pas, reprend le garçonnet. Je ne veux pas être reconnu. Je veux ce dont j'ai parlé. Maman me confiait : « Mon pauvre fils, moi je meurs mais je voudrais que tu meures avec moi, car là-haut tu ne serais plus difforme au point de souffrir dans tes os et dans ton cœur. Là-haut, on ne se moque pas de ceux qui naissent malheureux, car Dieu est bon pour les innocents et les malheureux. » Tu m'envoie chez Dieu ?

- L'enfant veut mourir. C'est une triste histoire… »

Lazare, qui regarde fixement le petit garçon, s'exclame soudain :

« Mais ne serais-tu pas le petit-fils de Nahum ? N'est-ce pas toi qui restes assis au soleil, près du sycomore qui se trouve à la limite des oliviers de Nahum et que ton père a confié à Josias, le gérant de son domaine ?

- C'est bien moi. Mais pourquoi l'as-tu révélé ?

- Mon pauvre enfant ! Ce n'est pas pour me moquer de toi. Maître, le sort d'un chien en Israël est moins triste que celui de cet enfant. S'il ne retournait plus à la maison d'où il est venu, personne ne partirait à sa recherche. Les serviteurs comme les maîtres sont des hyènes au cœur féroce… Je le voyais en passant. On l'oubliait sur l'aire, au soleil ou au vent, car il a su marcher très tard… et toujours bien peu. Je ne sais comment, aujourd'hui, il a pu venir jusqu'ici… Et maintenant, qu'en faisons-nous ?

- Moi, je ne retourne pas là-bas ! Je veux mourir, m'en aller. Grâce et pitié pour moi, Seigneur ! »

Une fois dans la maison, Lazare hèle un serviteur pour qu'il apporte une couverture et envoie Noémie pour soigner l'enfant.

« C'est le fils de l'un de tes ennemis les plus acharnés ! L'un des plus mauvais en Israël. Quel âge as-tu, mon enfant ?

- Dix ans.

- Dix ans ! Dix ans de souffrance !

- Et c'est assez ! » s'exclame Jésus en posant l'enfant par terre.

Jésus le regarde avec pitié pendant que Noémi le déshabille et l'essuie, avant de l'envelopper dans une chaude couverture. Lazare lui aussi observe avec commisération.

« Je vais le coucher dans mon lit, Seigneur, après lui avoir donné du lait chaud, dit Noémi.

- Mais tu ne me fais pas mourir ? Aie pitié de moi ! Pourquoi me laisser vivre pour être ainsi et tant souffrir ? Et il achève : J'avais espéré en toi, Seigneur. »

On sent dans sa voix un reproche, une déception.

« Sois gentil, obéis et le Ciel te consolera » répond Jésus.

Et il se penche pour passer sa main sur les pauvres membres déformés en un geste de caresse.

« Porte-le au lit et veille-le. Ensuite… on pourvoira. »

On emmène l'enfant en larmes.

« Et ce sont ces gens-là qui se croient saints ! » s'écrie Lazare en pensant à Nahum.

Le lendemain, c'est jour de sabbat. Dans la maison, Jésus raconte une première parabole, celle des deux lampes. A la fin de celle-ci, on demande à Jésus la seconde parabole :

« Et l'autre parabole ? Tu nous en a promis deux, intervient Jacques.

- Elle ne va pas tarder… »

Et Jésus montre la porte de la maison, fermée par un rideau qui s'écarte tout à coup pour céder le passage à la vieille Noémie qui se précipite aux pieds de Jésus en s'écriant :

« L'enfant est redevenu normal ! Il n'est plus difforme ! Tu l'as guéri pendant la nuit. Il s'était réveillé et je préparais le bain pour le laver avant de lui passer sa tunique et l'habit que j'avais cousus pendant la nuit. Mais quand je lui ai dit : « Viens, mon enfant » et que j'ai soulevé ses couvertures, j'ai vu que son petit corps n'était plus le même. Et j'ai crié. Sarah et Marcelle sont arrivées et je les ai quittées pour courir te le dire… »

Jésus apaise le brouhaha causé d'un geste. Il ordonne à Noémi :

« Retourne auprès de l'enfant. Lave-le, passe-lui son vêtement et amène-le-moi ici. Voici la seconde parabole, qu'on peut intituler : « la vraie justice n'agit ni par vengeance, ni avec partialité. »

Un homme, ou plutôt l'Homme, le Fils de l'homme, a des ennemis et des amis. Peu d'amis, beaucoup d'ennemis et des ennemis dont il n'ignore pas la haine, ni les pensées et dont il connaît la volonté qui ne reculera devant aucun acte, si horrible qu'il soit. Ce Fils de l'homme, aux ennemis nombreux et à qui on reproche tant de fautes qui ne sont pas vraies, a rencontré hier un pauvre enfant, le plus désolé des enfants, le fils d'un homme qui est son ennemi. Cet enfant était difforme et estropié et il sollicitait une grâce étrange : celle de mourir. Tous demandent des honneurs et des joies au Fils de l'homme, la santé ou encore la vie. Ce pauvre enfant demandait à mourir pour ne plus souffrir. Il a déjà connu toutes les souffrances de la chair et du cœur, car celui qui l'a engendré et qui me hait sans raison, hait aussi l'innocent malheureux qu'il a engendré. Je l'ai guéri afin qu'il ne souffre plus et pour que, au-delà de la santé physique, il puisse parvenir à la santé spirituelle. Sa petite âme aussi est malade. La haine de son père et le mépris des hommes l'ont blessée et privée d'amour. Il lui est seulement resté la foi dans le Ciel et dans le Fils de l'homme à qui, ou plutôt auxquels, il demande de mourir. Le voilà : vous allez l'entendre. »

L'enfant, peigné et lavé, tenu par la main de la vieille nourrice, s'avance… Il semble déjà plus grand qu'hier. Il n'est plus difforme.

Ses pieds nus foulent le sol avec assurance, ses épaules sont bien droites…

« Mais… Mais c'est le fils d'Hanne, lui-même fils de Nahum ! C'est un miracle gaspillé ! Tu crois que cela te suffira pour obtenir l'amitié de son père et de Nahum ? Tu les rendras plus haineux ! Ils souhaitaient seulement la mort de cet enfant, fruit d'un mariage malheureux, s'écrie Judas.

- Je n'opère pas des miracles pour me gagner des amis, mais par pitié pour les créatures et pour rendre gloire à mon Père. Je ne fais pas de distinction ni de calcul, jamais, quand je me penche avec pitié sur une misère humaine. Je ne me venge pas de celui qui me persécute…

- Nahum y verra un acte de vengeance.

- Je ne savais rien de cet enfant. J'ignore encore son nom.

- On l'appelle par mépris Mathusaïs ou Mathusalem.

- Maman m'appelait Chalem. Elle m'aimait, maman. Elle n'était pas méchante comme toi et comme ceux qui me haïssent, lance l'enfant avec un éclair dans les yeux, l'éclair de colère impuissante des hommes trop longtemps torturés.

- Viens ici, Chalem, avec moi. Es-tu content d'être guéri ?

- Oui… mais j'aurai préféré mourir. D'une façon ou d'une autre, je ne serai pas aimé. Si maman vivait encore, ce serait beau. Mais maintenant… je serai toujours malheureux.

- Il a raison. Hier, nous l'avons rencontré, pensant à faire à un mendiant. Il a refusé une obole donnée.

- Je ne vous ai jamais caché que je suis l'ami de Nahum, l'homme de confiance d'Hanne, dit Judas.

- Cela n'a guère d'importance, expose Nathanaël. Ce qui compte, c'est ce que nous allons faire de cet enfant. Son père ne l'aime pas, c'est vrai. Mais il a toujours des droits sur lui. Nous ne pouvons pas lui enlever ainsi son fils sans le prévenir… »

Jésus, qui a placé l'enfant entre ses genoux, dit lentement :

« J'affronterai Nahum… Je n'en serai pas davantage détesté. Sa haine ne peut grandir. C'est impossible : elle est déjà à son comble. »…

- J'en parlerai à Nahum, si vous y tenez. C'est lui qui compte, plus que le vrai père. J'en parlerai demain, promet Judas. »

L'enfant garde le silence. Il reste serré contre Jésus… Il semble scruter les âmes qui l'entourent plutôt que les visages. A un moment, regardant Judas, il dit :

« J'ai peur… Je voudrais être loin… dans le pays de ma mère, il y a une mer bleue, au milieu des montagnes vertes… avec des grottes où les abeilles font leur miel, si sucré et que je n'ai plus mangé depuis si longtemps… moi, j'ai tant envie de miel !

- Oh ! Mon pauvre enfant ! Je vais t'en chercher autant que tu veux » lance Marthe avec émotion.

- Mais d'où était sa mère ? demande Pierre à Judas qui se met à expliquer le parcours de sa vie jusqu'à sa mort… »

Les uns et les autres font diverses propositions pour trouver une solution pour l'enfant. Jésus se tait. Il caresse et calme l'enfant extasié face au pot de miel apporté qu'il commence à déguster à petites doses. Un long débat a lieu entre les apôtres présents. Jésus prend la parole et fixe à nouveau les raisons de sa venue sur terre. Puis il propose d'amener voir l'enfant à sa Mère Marie, présente dans la maison.

Visions et dictées du 22 et 26 mars 1947, tome 9, p 283, § 583 et 584.

9. Le figuier desséché.

Sommaire

Jésus vient de réaliser son entrée triomphale dans Jérusalem. Il pénètre dans l'enceinte du Temple.

« Jésus se dirige vers les portiques où sont rassemblés des aveugles, des paralytiques, des muets, des estropiés et autres handicapés qui l'invoquent à grands cris.

« Que voulez-vous que je fasse pour vous ?

- La vue, Seigneur ! Les membres ! Que mon fils parle ! Que ma femme guérisse ! Nous croyons en toi, ô Fils de Dieu.

- Que Dieu vous écoute. Levez-vous et chantez les louanges du Seigneur ! »

Ce n'est pas un par un qu'il guérit les nombreux malades mais il fait de la main un geste large et grâce et guérison descendent sur les malheureux qui se relèvent en bonne santé, avec des cris de joie qui se mêlent à ceux de nombreux enfants qui se serrent près de lui en répétant :

« Gloire, gloire au Fils de David ! Hosanna à Jésus de Nazareth, Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs ! »

Des pharisiens s'adressent à lui en feignant le respect :

« Maître, tu les entends ? Ces enfants disent ce qu'il ne faut pas dire. Reprends-les ! Qu'ils se taisent !

- Pourquoi donc ? Le roi prophète, le roi de ma race, n'a-t-il pas dit : « De la bouche des enfants tu as fait jaillir la louange parfaite pour confondre tes ennemis » ? N'avez-vous pas lu ces paroles du psalmiste ? Permettez aux petits de chanter mes louanges. Elles leur sont suggérées par les anges gardiens qui voient sans cesse mon Père, en connaissant les secrets et les suggèrent à ces innocents. Maintenant, laissez-moi tous aller prier le Seigneur. »

Les apôtres sont enthousiastes… Le triomphe leur a donné de l'assurance… »

… Le lendemain, Jésus revient dans Jérusalem avec les apôtres avec l'intention de rentrer par la Porte du Troupeau. Des maisons de paysans sont éparses sur les pentes. Tout en bas, près du torrent du Cédron, un figuier ébouriffé se penche sur la rivière. Jésus se dirige

vers lui et il cherche à voir si le feuillage fourni recèle quelque figue mûre. Mais le figuier est tout en feuilles, nombreuses, inutiles. Il ne porte aucun fruit.

« Tu es comme beaucoup de cœurs en Israël. Tu n'as pas de douceurs pour le Fils de l'homme et pas de pitié. Puisses-tu ne plus jamais porter de fruit et que personne ne se rassasie de toi à l'avenir » dit Jésus.

Les apôtres se regardent. La colère de Jésus contre l'arbre stérile, peut-être sauvage, les étonne. Mais ils ne disent rien.

… Une fois entrés en ville, ils montent au Temple et après avoir adoré le Seigneur, Jésus revient dans la cour où enseignent les rabbis. Les gens l'entourent et une mère, venue de Cintium, présente son enfant qu'une maladie a rendu aveugle. Il a les yeux blancs comme s'il avait une vaste cataracte sur la pupille ou un albugo.

Jésus le guérit en effleurant les orbites avec les doigts. Aussitôt il prend la parole pour raconter la parabole de l'héritier du maître tué par les vignerons… . »

… Encore le lendemain, tout le groupe des apôtres et plusieurs de ses soixante-douze disciples se retrouvent ensemble pour prendre la direction du Temple. Pierre regarde en avant, vers le bas de la colline, pour voir s'il apparaît quelque personne mal intentionnée comme il en a toujours le soupçon. Soudain, il aperçoit, au milieu de la fraîche verdure des dernières pentes, une masse de feuilles fanées qui pendent au-dessus de l'eau du Cédron. Recroquevillées, mourantes, elles montrent çà et là des taches qui ressemblent à de la rouille. On croirait se trouver devant le feuillage d'un arbre desséché par des flammes. De temps à autre, la brise détache quelque feuille qui disparaît dans les eaux du torrent.

« Mais c'est le figuier d'hier ! Le figuier que tu as maudit ! » s'écrie Pierre en montrant le figuier sec et en tournant la tête pour parler au Maître.

Tous accourent, sauf Jésus qui avance de son pas habituel. Les apôtres racontent aux disciples ce qui s'était passé et tous ensemble commentent en regardant Jésus avec stupéfaction. Ils ont vu des milliers de miracles sur les hommes et les éléments, mais celui-ci les frappe plus que les autres.

Une fois arrivés sur place, Jésus sourit en voyant ces visages abasourdis et craintifs :

« Eh quoi ? Etes-vous tellement ébahis, qu'à ma parole, un figuier se soit desséché ? Ne m'avez-vous donc pas vu ressusciter des morts, guérir des lépreux rendre la vue à des aveugles, multiplier des pains, calmer des tempêtes, éteindre le feu ? Et vous vous étonnez de voir un figuier desséché ?

- Ce n'est pas pour le figuier. Mais, hier, il était robuste quand tu l'as maudit et maintenant il est sec. Regarde, il est friable comme de l'argile sèche. Ses branches n'ont plus de moelle. Elles tombent en poussière. »

Et Barthélemy réduit en poudre entre ses doigts des branches qu'il a facilement cassées.

« Elles n'ont plus de moelle, tu l'as dit. Or ce qui vaut d'un arbre peut s'appliquer à une nation ou une religion : quand il ne reste que l'écorce dure et le feuillage inutile, c'est-à-dire la férocité et un aspect extérieur hypocrite, c'est signe que la mort est là. La moelle, blanche et pleine de sève, correspond à la sainteté, à la spiritualité. L'écorce dure et le feuillage inutile a l'humanité dépourvue de vie spirituelle et de justice. Malheur aux religions qui deviennent humaines parce que leurs prêtres et leurs fidèles n'ont plus l'esprit vital. Malheur aux nations dont les chefs ne sont que férocité et verbosité tapageuse dépourvue d'idées fécondes ! Malheur aux hommes qui n'ont plus de vie spirituelle ! »

Judas intervient, sans amertume, mais sur un ton doctoral :

« … A côté de la sagesse de l'esprit, il y a aussi la sagesse du monde et il faut savoir en user à notre avantage. Car enfin, pour l'instant, nous sommes dans le monde, pas dans le Royaume de Dieu !

- Le vrai sage est celui qui sait discerner les choses sans que les ombres de la propre sensualité et les réflexions du calcul les altèrent. Je dirai toujours la vérité de ce que je vois.

- En somme, ce figuier est mort parce que tu es venu le maudire ou bien… est-ce un hasard… un signe… je ne sais pas ? demande Philippe.

- C'est tout à la fois. Mais vous serez capables d'en faire autant que moi si vous arrivez à avoir la foi parfaite. Ayez-la dans le Seigneur et quand vous l'aurez, en vérité je vous dis que cela vous sera possible et bien plus encore. En vérité, je vous dis que si quelqu'un arrive à avoir parfaitement confiance en la force de la prière et dans la bonté du Seigneur, il pourra dire à cette montagne de se déplacer et de se jeter dans la mer : s'il n'a pas dans son cœur la plus légère hésitation, mais s'il croit fermement que ce qu'il ordonne peut se réaliser, cela se réalisera.

- On nous prendra pour des magiciens et on nous lapidera, comme c'est écrit de ceux qui exercent la magie. Ce serait un miracle bien bête et à notre détriment ! lance Judas hochant la tête.

- C'est toi qui es bien bête : tu ne comprends pas la parabole ! » réplique Jude.

Jésus prend alors la parole, mais sans s'adresser particulièrement à Judas :

« Je vais vous rappeler une ancienne leçon : quoi que vous demandiez par le prière, ayez pleinement confiance et vous l'obtiendrez. Mais si, avant de prier, vous avez quelque chose contre quelqu'un, commencez par lui pardonner et faites la paix, afin d'avoir pour ami votre Père qui est dans les Cieux, qui vous pardonne tant et vous comble tant, du matin au soir et du couchant à l'aurore. »

Ils entrent à l'intérieur du Temple. »…

Encore un jour après, Jésus revient de nouveau au Temple, toujours plus bondé que les jours précédents. Il va adorer dans la Cour des Juifs puis se dirige vers les portiques, suivi d'un cortège de gens. Un groupe de Pharisiens discute entre eux…

L'un d'eux, nommé Urie, se rend auprès du Maître et arrive derrière lui au moment même où Jésus congédie le malade en lui disant :

« Aie foi. Tu es guéri. La fièvre et la souffrance ne reviendront jamais plus.

- Maître quel est le plus grand commandement de la Loi ? »

Jésus lui répond, sans que les pharisiens se laissent convaincre… Il délivre alors plusieurs longs enseignements qui le fatiguent beaucoup en raison de la chaleur étouffante de cette journée… Puis, le soir c'est le repas de la dernière Cène Pascale et l'arrestation de Jésus…

Visions et dictées de mars, avril 1947, tome 9, § 590, p 364 ; § 591, p 380 ; § 594, p 410 ; § 596, p 422.

L'évangéliste Marc (11, 12-26) rapporte très brièvement l'épisode du figuier, mais en omettant de dire que le figuier devient sec, alors que Matthieu (21, 18-22) indique l'étonnement des apôtres face à la mort instantanée du figuier, sur lequel Jésus a cherché vainement des fruits, certainement les premières figues-fleurs à cette saison.

10. L'oreille replacée du serviteur du Temple.

Sommaire

« Les trois hommes *(Pierre, Jean et Jacques*) dorment profondément, bien enveloppés dans leurs manteaux, allongés près du feu éteint. Ils respirent fortement comme au début d'un ronflement sonore. Jésus les appelle mais c'est en vain. Il doit se pencher et secouer Pierre.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Qui m'arrête ? demande-t-il en s'extrayant, abasourdi et effrayé, de son manteau vert foncé.

- Personne, c'est moi qui t'appelle.

- C'est le matin ?

- Non. La seconde veille est à sa fin. »

Pierre est engourdi. Jésus secoue Jean, qui pousse un cri de terreur en voyant penché sur lui un visage de fantôme, tant il semble de marbre.

« Oh !… Tu me paraissais mort ! »

Il secoue enfin Jacques. Celui-ci, s'imaginant que c'est son frère qui l'appelle, demande :

« Ils ont pris le Maître ?

- Pas encore, Jacques, répond Jésus. Mais levez-vous maintenant et partons. Celui qui me trahit est proche. »

Les trois hommes, encore étourdis, se mettent debout et suivent Jésus sans parler. Les huit autres apôtres sont eux aussi plus ou moins endormis auprès du feu éteint.

« Levez-vous ! tonne Jésus. Pendant que Satan arrive, montrez à celui qui ne dort jamais et à ses fils que les enfants de Dieu ne dorment pas !

- Oui, Maître !... Mais qu'est-il arrivé ? »

Et au milieu des questions et des réponses confuses, ils enfilent leurs manteaux... Ils ont à peine le temps de remettre un peu d'ordre qu'une troupe de sbires, commandée par Judas, fait irruption sur leur petite « place » paisible en l'éclairant violemment avec une foule de torches allumées. C'est une horde de bandits déguisés en soldats, des faces de galériens.

Les apôtres bondissent tous dans un coin avec Pierre devant. Jésus reste à sa place. Judas s'avance et soutient le regard de Jésus. Loin de baisser la tête, il s'approche avec un sourire de hyène et lui donne un baiser sur la joue droite :

« Mon ami, qu'es-tu venu faire ? C'est par un baiser que tu me trahis ? »

Judas baisse un instant la tête, puis la relève... insensible au reproche. Les sbires s'avancent en criant, avec des cordes et des bâtons. Jésus ne leur suffit pas, ils tentent aussi de s'emparer des apôtres.

« Qui cherchez-vous ? demande Jésus d'un ton calme et solennel.

- Jésus, le Nazaréen.

- C'est moi. »

Sa voix est un tonnerre. Il n'aurait pas fait mieux s'il avait lancé la foudre. Tous tombent par terre comme une gerbe d'épis fauchés. Ne restent debout que Judas, Jésus et les apôtres qui reprennent courage au spectacle des soldats abattus, si bien qu'ils s'approchent de Jésus en menaçant si explicitement Judas que celui-ci fait un bond juste à temps pour éviter un coup de maître de l'épée de Simon. Poursuivi en vain à coups de pierres et de bâtons lancés par les apôtres, il s'enfuit au-delà du Cédron et disparaît dans l'obscurité d'une ruelle.
« Levez-vous. Qui cherchez-vous ? Je vous le redemande.

- Jésus, le Nazaréen.

- Je vous l'ai dit : C'est moi » dit Jésus avec douceur. Laissez donc libres ces hommes. Moi, je viens. Déposez épées et bâtons. Je ne suis pas un brigand. J'étais toujours au milieu de vous. Pourquoi ne m'avez-vous pas capturé alors ? Mais c'est votre heure et celle de Satan... »

Pendant qu'il parle, Pierre s'approche de l'homme qui déjà tend les cordes pour attacher Jésus et il donne un coup d'épée maladroit. S'il s'était servi de la pointe, il l'aurait égorgé comme un mouton. Mais il ne fait que lui décoller l'oreille, qui reste pendante et laisse couler beaucoup de sang. L'homme crie qu'il est mort. Le désordre s'installe entre ceux qui veulent avancer et ceux qui ont peur à la vue des épées et des poignards qui brillent.

« Déposez ces armes. Je vous l'ordonne. Si je voulais, j'aurais les anges du Père pour me défendre. Quant à toi, sois guéri. Dans ton âme, si tu peux, pour commencer. »

Et avant de tendre les mains aux cordes, il touche l'oreille et la guérit.

Les apôtres poussent toute sorte de cris. L'un crie une chose, l'autre tout l'inverse. L'un hurle : « Tu nous as trahis ! », le deuxième : « Mais il est fou : » et un troisième : « Mais qui peut encore te croire ? » Et ceux qui ne crient pas s'enfuient. En fin de compte, Jésus reste seul… Seul avec les sbires… » *Et le chemin vers Jérusalem commence…* avant celui du Golghota.

Vision et dictée du 18 mars 1945, tome 10, p 14, § 602.

Les quatre évangélistes relatent bien cet épisode de l'arrestation de Jésus mais seuls, Luc (Lc 22, 40-53) et Jean (Jn 18, 1-12) mentionnent que l'oreille est guérie pour le serviteur du Temple nommé Malchus. Lors d'une dictée du Vendredi Saint 1944, s'adressant à Maria Valtorta, Jésus confirme et explique l'acte de Pierre par rapport à l'acte de trahison de Judas : « Lorsque quelqu'un tombe sans la volonté de tomber, je pardonne. Regarde Pierre : il m'a renié. Pourquoi ? Lui-même ne le savait pas exactement. Pierre un lâche ? Non, mon Pierre n'était pas un lâche. Contre la cohorte des gardes du Temple, il avait osé frapper Malchus pour me défendre au risque de sa vie.»

11. Le signe du rideau du Temple, le signe du voile de Niké et le linceul de Jésus.

Sommaire

C'est le moment de la montée au calvaire, pour Jésus et pour les soldats qui assurent l'ordre face à la foule des suiveurs.

«… Les femmes qui s'avancent en pleurant, se tournent en entendant les cris de la foule et voient que le cortège tourne de leur côté. Elles s'arrêtent alors en s'adossant au mont, par crainte d'être jetées en bas par les Juifs violents. Elles abaissent encore plus leurs voiles sur les visages. Il y en a même une qui est complètement voilée ne laissant libres que ses yeux très noirs. Elles sont vêtues très richement et ont pour les défendre un vieil homme robuste.

Quand Jésus arrive à leur hauteur, elles sanglotent plus fort et se courbent en profondes salutations. Puis elles s'avancent résolument. Les soldats voudraient les repousser de leurs lances, mais celle qui est la plus couverte écarte un instant son voile devant l'enseigne arrivé à cheval pour voir quel est ce nouveau obstacle. Il donne l'ordre de laisser passer… Cette grande matrone est certainement influente puisque l'officier de Longinus lui obéit ainsi.

Elles s'approchent de Jésus en pleurant et s'agenouillent à ses pieds, tandis qu'il s'arrête suffoquant… Il parvient pourtant à sourire aux saintes femmes et à l'homme qui les escorte ; celui-ci se découvre pour montrer qu'il est le berger Jonathas, mais les gardes ne le laissent pas passer, seules les femmes le peuvent.

L'une d'elles est Jeanne, femme de Kouza. Elle a la mine plus défaite que lorsqu'elle était mourante. Son visage est blanc comme neige et ses doux yeux noirs sont brouillés. Elle tient dans les mains une amphore d'argent et l'offre à Jésus. Mais lui refuse. De la main gauche, il s'essuie la sueur et le sang qui lui tombent dans les yeux et coulent le long de ses joues rouges et de son cou aux veines gonflées par le battement essoufflé du cœur, et trempent tout son vêtement sur la poitrine.

Une autre femme, accompagnée d'une jeune servante portant un coffret, l'ouvre, en tire un tissu de lin très blanc, carré et l'offre au Rédempteur. Il l'accepte, et, comme il ne peut, avec une seule main, le faire lui-même, la femme pleine de pitié l'aide à le poser sur son visage, en veillant à ne pas heurter la couronne d'épines. Jésus presse le linge frais sur son pauvre visage et l'y tient comme s'il y trouvait un grand réconfort. Puis il rend le linge et dit :

« Merci Jeanne, merci Niké, merci Sarah, merci Marcella … Elise… Lydia… Anne… Valeria… et toi… Mais… ne pleurez pas… sur moi… filles de… Jérusalem… mais sur les péchés… les vôtres et ceux… de votre ville… Bénie… Jeanne… de n'avoir… plus d'enfants… Vois… c'est une pitié de Dieu… de ne pas avoir d'enfants… qui auraient pu… souffrir de… cela. Et toi aussi… Elisabeth… Mieux… comme cela… que parmi les déicides… Et vous… mères… pleurez sur… vos enfants, car… cette heure ne passera pas… sans châtiment… Et quel châtiment, s'il en est ainsi pour … l'innocent… Vous pleurez alors… d'avoir conçu… allaité et… d'avoir encore vos enfants… les mères… de ce moment-là… pleureront parce que… je vous le dis… heureux sera celui qui alors… tombera sous les décombres… le premier. Je vous bénis… Rentrez chez vous… Priez pour moi. Adieu Jonathas… Reconduis-les… »

Et au milieu d'un cri aigu de pleurs féminins et d'imprécations juives, Jésus se remet en marche. »…

… *La crucifixion vient d'avoir lieu…* La lumière, d'abord vive outre mesure, est en train de devenir blafarde. Les visages prennent des teintes bizarres. Les soldats, sous leurs casques et dans leurs cuirasses d'abord brillantes, mais maintenant enveloppées dans une lumière glauque sous un ciel de cendre, présentent des profils durs comme s'ils étaient sculptés. Les visages des Juifs deviennent terreux et les femmes ressemblent à des statues de neige bleutée à cause de leur pâleur exsangue… .

Puis l'obscurité s'épaissit encore. Jérusalem disparaît complètement et les pentes du Calvaire lui-même semblent s'effacer. Seul le sommet est visible, comme si les ténèbres le surélevaient pour recueillir l'unique et dernière lumière qui restait…

… Jésus pousse un très grand cri… Puis plus rien… La tête retombe sur la poitrine, le corps en avant, … toute respiration a cessé. Jésus a expiré.

La terre répond au cri de Celui qu'on a tué par un grondement effrayant. On dirait que des milliers de buccins de géants émettent un

même son et, sur cet accord terrifiant, se greffent des notes isolées, déchirantes. Des éclairs sillonnent le ciel en tous sens, tombant sur la ville, sur le Temple, sur la foule. Il n'y a plus d'autre lumière que celle des éclairs, encore est-elle irrégulière. Et puis, tout à coup, pendant que durent encore les décharges de la foudre, la terre se convulse sous un tourbillon de vent digne d'un cyclone. Le tremblement de terre et la trombe d'air s'unissent dans une même apocalypse. Le sommet du Golgotha ondule et danse comme un plat dans la main d'un fou. Les secousses telluriques malmènent tellement les trois croix qu'elles pourraient les renverser.

Longinus, Jean et les soldats s'accrochent là où ils peuvent, comme ils peuvent, pour ne pas tomber. La foule crie de plus en plus fort et voudrait s'enfuir. Les gens tombent les uns sur les autres…

Le tremblement de terre et la trombe d'air se répètent trois fois, puis vient l'immobilité absolue d'un monde mort. Seuls des éclairs, mais sans le tonnerre sillonnent encore le ciel. L'obscurité est tempérée par une clarté lumineuse qui permet de voir que beaucoup restent sur le sol, évanouis ou morts. Une maison brûle et les flammes s'élèvent tout droit dans l'air immobile, mettant une nuance de rouge vif sur le vert cendre de l'atmosphère…

Les soldats discutent entre eux :

« Tu as vu les Juifs ? Cette fois, ils avaient peur.
- Et ils se frappaient la poitrine.
- Les plus terrifiés, c'étaient les prêtres !

- Quelle peur ! J'ai senti d'autres tremblements de terre. Mais jamais comme celui-là. Regarde, la terre est pleine de crevasses.

- Et tout un passage de la longue route s'est effondré.
- Et dessous, il y a des corps.

- Laissez-les ! Cela fera autant de serpents de moins… »

Le Grand Prêtre Gamaliel arrive, dépeigné, sans couvre-chef, sans manteau, avec son splendide vêtement souillé de terre et déchiré par des ronces. Il monte en courant et haletant, les mains dans ses cheveux clairsemés et gris :

« Gamaliel ! Toi ?

- Toi, Joseph ? Tu le quittes ?

- Moi, non. Mais pourquoi es-tu ici. Et dans un tel état ?

- Il se passe des choses terribles ! J'étais dans le Temple ! Le signe ! Le temple tout ouvert ! Le rideau pourpre et jacinthe pend, déchiré ! Le Saint des Saints est découvert ! Anathème sur nous ! »

Il a parlé sans cesser de courir vers le sommet, rendu fou par la preuve… .Désormais épuisé, il gravit les derniers mètres. Il s'avance en se battant la poitrine et, lorsqu'il arrive sur la première des deux petites plateformes, il se jette par terre, longue forme blanche sur le sol jaunâtre, et gémit :

« Le signe ! Le signe ! Dis-moi que tu me pardonnes ! Un gémissement, même un seul gémissement, pour me dire que tu m'entends et me pardonnes. »

Il croit que Jésus est encore vivant. Il ne se détrompe que lorsqu'un soldat le heurte de sa lance et lui dit :

« Lève-toi et tais-toi. C'est inutile ! Il fallait y penser avant. Il est mort. Et moi, je suis païen, je te déclare : l'homme que vous avez crucifié était réellement le Fils de Dieu !

- Mort ! Tu es mort ! Oh ! »

Gamaliel lève un visage terrorisé, cherche à voir jusque là-haut, sur le sommet, dans la lumière crépusculaire. Il distingue peu de choses, mais assez pour comprendre que Jésus est bien mort. Il regarde le groupe qui réconforte Marie ainsi que Jean debout à gauche de la croix, tout en larmes et Longinus, debout à droite, dans une posture solennelle et respectueuse. Il se met à genoux, tend les bras et pleure :

« C'était toi ! C'était toi ! Nous ne pouvons plus être pardonnés. Nous avons demandé ton sang sur nous. Il crie vers le Ciel et le Ciel nous maudit… Mais tu étais la Miséricorde !…Je te dis, moi, qui suis le rabbi anéanti de Juda : « Ton sang sur nous, par pitié. » Asperges nous-en ! Lui seul peut nous obtenir le pardon… »

Il sanglote. Puis, plus doucement, il reconnaît sa secrète torture :

« J'ai obtenu le signe demandé… Mais des siècles et des siècles de cécité spirituelle obscurcissent encore ma vue intérieure et, contre ma volonté de maintenant, se dresse la voix de mon orgueilleuse pensée d'hier… Je suis le vieux Juif fidèle à ce qu'il croyait justice et qui était erreur. Maintenant, je suis une lande brûlée, sans plus aucun des vieux arbres de la foi antique, sans aucune semence ni tige de la foi nouvelle. Je suis un désert aride. Opère le miracle de faire se dresser une fleur qui ait ton nom… Toi, le Libérateur, pénètre dans ma pauvre pensée prisonnière des formules. Isaïe le dit : « Il a payé pour les pécheurs et il a pris sur lui les péchés des multitudes. » Oh ! Le mien aussi, Jésus de Nazareth… »

Gamaliel se lève, regarde la croix qui se fait toujours plus nette dans la lumière qui revient, puis s'en va courbé, vieilli, anéanti. »

… Juste après la crucifixion, la Vierge Marie s'est réfugiée au Cénacle avec les femmes disciples qui tentent de la soulager… De temps à autre, l'une d'elle se lève, ouvre doucement la porte, jette un coup d'œil, la referme…

Marie termine une longue lamentation intérieure : « Je te dis merci pour toi aussi, Jésus ! Moi seule aie sentie ton infinie bonté dans mon cœur quand j'ai vu le tien ouvert. Maintenant ta lance est dans le mien et elle fouille et déchire. Mais c'est mieux ainsi. Tu ne la sens pas. Mais Jésus pitié ! Donne-moi un signe de toi, une caresse, une parole pour ta pauvre maman au cœur déchiré ! Un signe, un signe, Jésus, si tu veux me trouver vivante à ton retour. »

Un coup énergique à la porte fait sursauter tout le monde. Le gardien court se cacher courageusement. Marie, femme de Zébédée, voudrait que son fils le suive et elle pousse Jean vers la cour. Les autres,

excepté Marie-Madeleine, se serrent l'une contre l'autre en gémissant. C'est Marie-Madeleine qui, droite et courageuse, se dirige vers la porte et demande :

« Qui frappe ? Une voix de femme répond :

- C'est Niké. J'ai quelque chose à donner à Marie. Ouvrez vite ! La ronde fait le tour. »

Jean, qui s'est dégagé de sa mère et est accouru, s'affaire autour des multiples serrures, toutes bien verrouillées ce soir. Il ouvre. Niké entre avec sa servante et un homme musclé qui l'accompagne. On ferme.

« J'apporte quelque chose… » Niké pleure et ne peut parler.

- Quoi ? Quoi ? Curieux, tous se pressent autour d'elle.

- Sur le calvaire… J'ai vu le Sauveur dans un tel état… J'avais préparé un voile pour ses reins afin qu'il n'utilise pas les chiffons des bourreaux… Mais Jésus était tout en sueur, avec du sang dans les yeux et j'ai pensé à le lui tendre pour qu'il s'essuie… ce qu'il a fait… Puis, il m'a rendu le voile. Je ne m'en suis plus servie…Je voulais le garder en relique avec sa sueur et son sang. Mais à la vue de l'acharnement des Juifs, Plautina, les autres romaines, Lidia et Valeria, et moi, avons décidé de rentrer, par peur qu'ils nous enlèvent ce voile. Les Romaines sont des femmes viriles. Elles nous ont mises au milieu, la servante et moi, et elles nous ont protégées… A la maison, j'ai pleuré pendant des heures… Puis, le tremblement de terre a eu lieu et je me suis évanouie… Revenue à moi, j'ai voulu baiser ce voile et j'ai vu… Oh !…On y voit la face du Rédempteur !…

- Fais voir ! Fais voir !

- Non. D'abord à Marie. C'est son droit.

- Elle est tellement épuisée ! Elle ne tiendra pas le coup…

- Ne dites pas cela ! Ce sera pour elle un réconfort, au contraire. Avertissez-la ! »

Sur le seuil de la pièce, Jean frappe doucement.

« Qui est-ce ?

- Moi, Mère. Dehors, il y a Niké… Elle est venue de nuit… Elle t'a apporté un souvenir… un cadeau… .Elle espère te réconforter avec cela.

- Oh ! Un seul cadeau pourrait me réconforter ! Le sourire de son visage…

- Mère ! »

Jean l'entoure de ses bras de peur qu'elle ne tombe et il dit :

« C'est lui. C'est le sourire de son visage imprimé sur le voile avec lequel Niké l'a essuyé au Calvaire.

- Oh ! Père ! Dieu Très-Haut ! Fils saint ! Eternel Amour ! Soyez bénis ! Le signe ! Le signe que je vous ai demandé ! Vite ! Fais-la entrer ! »

Marie s'assied car elle n'est plus maîtresse d'elle-même… Niké entre et s'agenouille à ses pieds avec sa servante. Jean, debout près de Marie, lui passe le bras derrière les épaules comme pour la soutenir. Sans

dire un mot, Niké ouvre le coffre, en retire le voile, le déplie. Et le visage de Jésus, le visage vivant de Jésus, le visage douloureux et pourtant souriant de Jésus, regarde la Mère et lui sourit…

Marie pousse un cri d'amour douloureux et tend les bras. De l'entrée où elles sont groupées, les femmes lui font écho et l'imitent en s'agenouillant devant le visage du Seigneur.

Niké ne trouve pas de mot. Elle passe le voile de ses mains aux mains maternelles et se penche ensuite pour en baiser le bord. Puis elle s'en va à reculons, sans attendre que Marie sorte de son extase. »…

Visions et dictées 26 29 mars 1945, tome 10, p 120, § 609 et p 189, § 611.

Les évangiles canoniques indiquent bien que le voile du Temple s'est déchiré en deux mais ne rapportent pas l'épisode du voile de Niké. Pourtant, à partir du sixième siècle, l'institution du Chemin de Croix propose une sixième station réservée à cet évènement miraculeux. Le voile d'Oviedo en Espagne serait celui de ce miracle, d'autant plus que l'image qu'il contient se superpose parfaitement avec celle du Linceul de Turin, autre prodige constaté juste après la Résurrection de Jésus, comme le rapporte une vision du 5 octobre 1951 (§ 644, p 492) :

Joseph d'Arimathie, Nicodème et Lazare se présentent en pleine nuit à la petite maison restaurée par Lazare pour y faire accueillir la Vierge Marie et Jean :

« Nous avons décidé de venir pour te donner quelque chose que, nous le savons maintenant avec certitude mais nous le pressentions déjà, tu désirais avoir… »

Joseph présente à Marie un rouleau volumineux enveloppé dans un drap rouge foncé qu'il avait jusque-là dissimulé sous son manteau. Marie demande, en pâlissant :

« Qu'est-ce ? Ses vêtements peut-être ? Ceux que je lui avais faits pour… Oh ! Elle pleure.

- Nous n'avons pu les trouver à aucun prix, répond Lazare, mais ceci est aussi un de ses vêtements, son dernier vêtement. C'est le linceul propre dans lequel fut enveloppé le Très-Pur. A sa résurrection, Joseph les a retirés tous les deux du tombeau et nous les a apportés à Béthanie, pour empêcher qu'ils ne soient soumis à des profanations sacrilèges… N'étant plus sujet à l'interdiction du Deutéronome, j'ai pensé faire une statue de Jésus crucifié avec mes cèdres du Liban pour y cacher à l'intérieur un des linceuls, celui de la descente du Golgotha… Mais le second linceul qui a enveloppé le corps de Jésus depuis la Parascève (*la veille du Sabbat*) jusqu'à l'aurore de la Résurrection, doit te revenir. Sache néanmoins, je t'en avertis, pour que tu ne sois pas trop émue en la voyant, qu'au fil des jours, sa figure est apparue de plus en plus nettement, comme elle était après qu'on l'a lavée. Quand nous l'avons retirée du tombeau, elle paraissait avoir simplement conservé l'empreinte de ses membres couverts par les huiles, auxquelles s'étaient mêlées des traces de sang et de sérosités venant des nombreuses blessures. Mais, que ce soit dû à un processus naturel ou, bien plus sûrement, à une volonté surnaturelle, un de ses

miracles destiné à faire ta joie, plus le temps avançait, plus l'empreinte devenait précise et claire. Il est là, sur cette toile, beau, majestueux, bien que blessé, serein, paisible, même après tant de tortures. As-tu le courage de le voir ?

- Oh ! Nicodème ! Mais c'était mon suprême désir ! Tu dis qu'il a l'air paisible… Oh ! Pouvoir le voir ainsi et non avec l'expression torturée qu'il a sur le voile de Niké ! » répond Marie en joignant les mains sur son cœur.

Alors les quatre hommes déplacent la table pour avoir plus de place, puis Lazare et Jean d'un côté, Nicodème et Joseph de l'autre, déroulent lentement la longue toile. On voit d'abord la partie dorsale, en commençant par les pieds, puis la partie frontale. Les lignes sont bien claires et claires aussi les marques, toutes les marques de la flagellation, de la couronne d'épines, du frottement de la croix, des contusions des coups qu'il a reçus et des chutes faites, ainsi que les blessures des clous et de la lance.

Marie tombe à genoux, embrasse la toile, caresse les empreintes, baise les blessures. Elle est angoissée mais en même temps visiblement contente de recevoir cette image surnaturelle, miraculeuse de Jésus.

« … Celui-ci est différent : il donne la paix ! Car Jésus apparaît serein, paisible désormais. Il semble déjà sentir, dans son sommeil mortel, la vie qui revient et la gloire que personne ne pourra jamais plus atteindre et abattre. Maintenant je ne désire plus rien, sauf me réunir à lui. Que Dieu vous bénisse tous. »

… Marie et Jean ferment la porte en parlant doucement entre eux. »

La veille de la Résurrection, Jean était venu apporter à Marie le manteau rouge de Jésus, tâché de sang et déchiré, qui fut retrouvé au Gethsémani. La Vierge Marie conservait toutes les reliques de la Passion de son Fils dans un coffre spécial dont elle détenait la clé.

LES APPARITIONS ET LES MIRACLES APRÈS LA RÉSURRECTION.

Sommaire

C'est l'aube du troisième jour après la crucifixion de Jésus, certainement le 7 avril de l'an 30. Le fameux signe dont Jésus a beaucoup fait mention, en se référant aux écritures de « l'Ancien Testament », vient de se réaliser : Le signe de Jonas, le prophète expulsé du ventre de la baleine, soit l'équivalent pour Jésus de « trois jours dans les entrailles de la Terre » avant la Résurrection. Le temps du « Messie » ou plutôt de « l'Attendu » sur la terre de Palestine est terminé. Commence alors une période de « Glorification » avec la manifestation d'un Jésus, Fils de Dieu, toujours vivant et présent, même physiquement, parmi les hommes. C'est durant cette brève période, qu'ont lieu les apparitions de Jésus, le Ressuscité.

Bien qu'une apparition soit différente d'un miracle, il n'en reste pas moins que c'est un fait relevant d'un prodige inexplicable qui a pour but premier de raffermir la foi de celui qui en bénéficie. C'est une des raisons des apparitions de Jésus lui-même après sa Résurrection. Parfois l'intéressé a l'impression qu'il s'agit d'une vision, avant de comprendre dans un deuxième temps que c'est réellement une apparition, et non la moindre, puisqu'elle concerne celle de Jésus ressuscité.

L'Evangile rapporte peu d'évènements survenus après la Résurrection de Jésus. Matthieu relève l'apparition aux femmes venues au tombeau. Marc indique seulement que les apparitions de Jésus ont concerné Marie de Magdala, les onze apôtres et deux disciples en route. Luc raconte un épisode bien détaillé sur la rencontre des deux disciples d'Emmaüs et sur l'apparition de Jésus aux onze apôtres. Jean est le plus précis en évoquant les apparitions au tombeau, puis aux disciples, celle avec Thomas et celle du bord du lac de Tibériade où Jésus se manifeste à sept disciples surpris par la pêche exceptionnelle qu'ils venaient de faire. Les Actes des Apôtres écrits par Luc ne relatent que l'ascension de Jésus et la venue de l'Esprit Saint.

Dans une note dactylographiée de Maria Valtorta, elle précise que « les Pères et Docteurs de l'Eglise, au rang desquels figure saint Augustin, assurent que les apparitions furent nombreuses. » C'est bien une trentaine d'apparitions peu connues qui sont relatées par Maria Valtorta, dont beaucoup concernent d'anciens miraculés que Jésus a guéri pendant sa vie publique. En outre, il est rapporté que Jésus ressuscité réalise encore quelques véritables miracles, dont la guérison d'un fils d'une femme croyante et le retour à la vie du mari d'une femme éplorée.

Les apparitions, survenues dès le jour de la Résurrection, suivent un certain ordre chronologique, pour nous, humains. Le texte suit le classement donné par Maria Valtorta, sauf pour les deux derniers miracles.

1. L’apparition de Jésus à la Vierge Marie.

Sommaire

C’est en toute logique la première de toutes. Elle a lieu alors que Marie est en méditation dans une pièce du Cénacle, à genoux sur le sol.

« Marie maintenant est prosternée le visage contre terre. On dirait une pauvre chose abattue. On dirait cette fleur morte de soif dont elle a parlé.

La fenêtre close s'ouvre avec un impétueux battement de ses lourds volets et, avec le premier rayon de soleil, Jésus entre.

Marie, qui s'est secouée au bruit et qui lève la tête pour voir quel vent a ouvert les volets, voit son Fils rayonnant: beau, infiniment plus beau qu'il ne l'était avant d'avoir souffert, souriant, vivant, plus lumineux que le soleil, vêtu d'un blanc qui parait de la lumière tissée, et qui s'avance vers elle.

Elle se redresse sur ses genoux et, joignant en croix les mains sur sa poitrine, elle dit dans un sanglot qui est rire et pleur: “Seigneur, mon Dieu.” Et elle reste ainsi ravie dans sa contemplation, le visage tout baigné de larmes, mais devenu serein, pacifié par le sourire et l'extase.

Mais Lui ne veut pas la voir, sa Maman, à genoux comme une servante. Et il l'appelle en lui tendant les mains, des blessures desquelles sortent des rayons qui rendent encore plus lumineuse sa Chair glorieuse: “Maman !”

Mais ce n'est pas la parole affligée des colloques et des adieux d'avant la Passion, ni la lamentation déchirée de la rencontre sur le Calvaire et de l'agonie. C'est un cri de triomphe, de joie, de libération, de fête, d'amour, de gratitude.

Et il se penche sur sa Mère qui n'ose pas le toucher et lui met les mains sous ses coudes pliés, la lève, la serre sur son Cœur et l'embrasse.

Oh! alors Marie comprend que ce n'est pas une vision, que c'est son Fils réellement ressuscité, que c'est son Jésus, le Fils qui l'aime encore en Fils. Et avec un cri elle se jette à son cou, l'embrasse et le baise, en riant dans ses pleurs. Elle baise son front où il n'y a plus de blessures, sa tête qui n'est plus dépeignée ni couverte de sang, ses yeux éblouissants, ses joues guéries, sa bouche qui n'est plus enflée. Et puis elle Lui prend les mains et en baise le dessus et la paume, sur les blessures rayonnantes, et tout à coup se baisse à ses pieds, les découvre de dessous son vêtement de splendeur et les baise. Puis elle se lève, le regarde, n'ose pas.

Mais Lui sourit et comprend. Il entrouvre son vêtement sur la poitrine et il dit :

« Et celle-là, Maman, tu ne la baise pas, celle qui t'a fait si mal et que toi seule es digne de baiser ? Baise-moi sur le Cœur, Maman. Ton baiser m'enlèvera le dernier souvenir de tout ce qui est douleur et me donnera cette joie qui manque encore à ma Joie de Ressuscité. »

Il prend dans ses mains le visage de sa Mère et en pose les lèvres sur la lèvre de la blessure du Côté, d'où sortent des flots de lumière très vive.

Le visage de Marie est auréolé par cette lumière, plongé comme il l'est dans ses rayons. Elle le baise, le baise pendant que Jésus la caresse. Elle ne se lasse pas de le baiser. On dirait un assoiffé qui ait attaché sa bouche à la source et en boit la vie qui lui échappait.

Maintenant Jésus parle :

« Tout est fini, Maman. Maintenant tu ne dois plus pleurer pour ton Fils. L'épreuve est accomplie. La Rédemption est arrivée. Maman, merci de m'avoir conçu, élevé, aidé dans la vie et dans la mort.

J'ai senti venir à Moi tes prières. Elles ont été ma force dans la douleur, mes compagnes dans mon voyage sur la Terre et au-delà de la Terre. Elles sont venues avec Moi sur la Croix et dans les Limbes. Elles étaient l'encens qui précédait le Pontife qui allait appeler ses serviteurs pour les amener dans le temple qui ne meurt pas: dans mon Ciel. Elles sont venues avec Moi dans le Paradis, précédant comme une voix angélique le cortège des rachetés guidés par le Rédempteur pour que les anges fussent prêts pour saluer le Vainqueur qui revenait dans son Royaume. Elles ont été entendues et vues par le Père et par l'Esprit qui en ont souri comme de la fleur la plus belle et du chant le plus doux nés dans le Paradis. Elles ont été connues par les Patriarches et les nouveaux Saints, par les nouveaux, les premiers habitants de ma Jérusalem, et Moi je t'apporte leurs remerciements, Maman, en même temps que le baiser des parents et que leur bénédiction et celle de Joseph, ton époux d'âme.

Le Ciel tout entier chante son hosanna à toi, ma Mère, Maman Sainte ! Un hosanna qui ne meurt pas, qui n'est pas menteur comme celui qui m'a été donné il y a quelques jours.

Maintenant je vais trouver le Père avec mon vêtement humain. Le Paradis doit voir le Vainqueur dans son vêtement d'Homme avec lequel il a vaincu le Péché de l'Homme. Mais ensuite je viendrai encore. Je dois confirmer dans la Foi ceux qui ne croient pas encore et ont besoin de croire pour amener les autres à la foi, je dois fortifier ceux qui sont chétifs et qui auront besoin de tant de force pour résister au monde.

Puis je monterai au Ciel, mais je ne te laisserai pas seule, Maman. Tu vois ce voile? Dans mon anéantissement, j'ai dégagé encore une puissance de miracle pour Toi, pour te donner ce réconfort. Mais j'accomplis pour toi un autre miracle.

Tu me posséderas dans le Sacrement, réel comme je l'étais quand tu me portais. Tu ne seras jamais seule. En ces jours tu l'as été.

Mais pour ma Rédemption il fallait aussi cette douleur que tu as éprouvée. Beaucoup sera continuellement ajouté à la Rédemption car il sera continuellement créé beaucoup de Péché. J'appellerai tous mes serviteurs à cette coparticipation rédemptrice. Tu es celle qui à elle seule fera plus que tous les autres saints ensemble. C'est pour cela aussi qu'il fallait ce long abandon. Maintenant il est fini.

Je ne suis plus séparé du Père. Tu ne seras plus séparée du Fils. Et ayant le Fils, tu as notre Trinité. Ciel vivant, tu porteras sur la Terre la Trinité parmi les hommes et tu sanctifieras l'Église, toi, Reine du Sacerdoce et Mère des Chrétiens. Puis je viendrai te prendre. Et ce ne sera plus Moi en toi, mais toi en Moi, dans mon Royaume, pour rendre plus beau le Paradis.

Maintenant je m'en vais, Maman. Je vais rendre heureuse l'autre Marie. Puis je monte vers le Père. C'est de là que je viendrai à ceux qui ne croient pas.

Maman, ton baiser pour bénédiction, et ma Paix à toi pour compagne. Adieu. »

Et Jésus disparaît dans le soleil qui descend à flots du ciel serein du matin.

Vision et dictée du 21 février 1944, tome 10, p 241, § 618.

Cet épisode n'est pas mentionné dans le Nouveau Testament.

Dans les Cahiers de 1943, Maria Valtorta rapporte une vision de la Vierge Marie, le 8 décembre, où la Mère de Jésus raconte cette rencontre avec son Fils en ces termes

« Le matin de la Résurrection, je pus contempler le Corps glorieux de mon Fils. Il entra dans le rayon du soleil moins resplendissant que lui, et je le vis dans sa beauté parfaite, à moi car je l'avais formé, mais Dieu parce que, désormais, il avait franchi le temps humain et il retournait au Père, m'amenant aux Cieux avec sa Chair divine façonnée dans mon sein à ma ressemblance humaine.

Il n'y eut pas pour sa Mère la même interdiction que pour Marie de Magdala. Je pouvais le toucher. Je n'aurais pas contaminé de mon humanité sa perfection qui montait aux Cieux, parce que ce minimun d'humanité que j'avais, dans ma condition d'Immaculée Conception, s'était consumé, comme une fleur jetée dans un incendie, sur le bûcher expiatoire du Golgotha. Marie la femme était morte avec son Fils. Il restait maintenant Marie l'âme, brûlant de monter au Ciel avec son Fils. Et mon étreinte révérencielle ne pouvait troubler la Divinité triomphante.

Oh ! Soit-il béni pour son amour ! Si par la suite, son Corps torturé est toujours resté présent à mon esprit et si le souvenir de ce tourment n'a pas encore perdu son acuité, celui de son Corps glorifié, triomphant, beau d'une beauté divine et majestueuse qui fait la joie des Cieux, fut mon éternel réconfort durant les jours trop longs de ma vie et la source de mon perpétuel et ardent désir de finir ma vie pour le revoir. »…

2. L'apparition aux Saintes Femmes.

Sommaire

« Pendant ce temps les femmes, qui sont sorties de la maison, cheminent en rasant les murs, ombres dans l'ombre. Pendant quelque temps elles se taisent, toutes emmitouflées et rendues craintives par

tant de silence et de solitude. Puis, rassurées par le calme absolu de la ville, elles se groupent et osent parler.

« Les portes seront-elles déjà ouvertes ? demande Suzanne.

- Certainement. Regarde le premier jardinier qui entre avec ses légumes. Il va au marché, répond Salomé.

- Ils ne nous diront rien ? demande encore Suzanne.

- Qui ? demande la Magdeleine.

- Les soldats, à la Porte Judiciaire. Par là… il y en a peu qui entrent et encore moins qui sortent… Nous donnerons des soupçons…

- Et avec cela ? Ils nous regarderont. Ils verront cinq femmes qui vont vers la campagne. Nous pourrions être aussi des personnes qui, après avoir fait la Pâque, vont vers leurs villages.

- Pourtant… pour ne pas attirer l'attention de quelque malintentionné, pourquoi ne sortons-nous pas par une autre porte, en faisant ensuite le tour en rasant les murs ?

- Nous allongerions la route.

- Mais nous serions plus tranquilles. Prenons la Porte de l'Eau…

- Oh ! Salomé ! Si j'étais à ta place, je choisirais la Porte Orientale ! Plus long serait le tour que tu devrais faire! Il faut faire vite et revenir vite. C'est la Magdeleine qui est si tranchante.

- Alors une autre, mais pas la Judiciaire. Sois gentille… demandent-elles toutes.

- C'est bien. Alors, puisque vous le voulez, passons chez Jeanne. Elle a recommandé de le lui faire savoir. Si nous y étions allées directement on pouvait s'en passer. Mais puisque vous voulez faire un tour plus long passons chez elle…

- Oh ! oui. À cause aussi des gardes qu'on a mis là… Elle est connue et on la craint…

- Moi, je dirais de passer aussi chez Joseph d'Arimathie. C'est le propriétaire de l'endroit.

- Mais oui ! Faisons un cortège maintenant pour ne pas attirer l'attention! Oh ! quelle sœur craintive j'ai ! Ou plutôt, sais-tu, Marthe ? Faisons ainsi. Moi, je vais en avant et je regarde. Vous, vous venez derrière avec Jeanne. Je me mettrai au milieu du chemin s'il y a du danger, et vous me verrez, et nous reviendrons en arrière. Mais je vous assure que les gardes, devant ceci, j'y ai pensé et elle montre une bourse pleine de pièces de monnaie, nous laisserons tout faire.

- Nous le dirons aussi à Jeanne, tu as raison.

- Alors, laissez-moi aller.

- Tu vas seule, Marie ? Je viens avec toi, dit Marthe qui craint pour sa sœur.

- Non, tu vas avec Marie d'Alphée chez Jeanne. Salomé et Suzanne t'attendront près de la porte, à l'extérieur des murs. Et puis vous viendrez par la route principale toutes ensemble. Adieu. »

Et Marie-Magdeleine coupe tout autre commentaire possible en s'en allant rapidement avec son sac de baumes et son argent dans son sein. Elle vole tant sa marche est rapide sur le chemin qui devient plus gai avec le premier rose de l'aurore. Elle franchit la Porte Judiciaire pour aller plus vite et personne ne l'arrête...Les autres la regardent aller, puis tournent le dos à la bifurcation des routes où elles étaient et en prennent une autre, étroite et sombre, qui s'ouvre ensuite, à proximité du Sixte, sur une route plus large et dégagée où il y a de belles maisons. Elles se séparent encore, Salomé et Suzanne continuent leur chemin pendant que Marthe et Marie l'Alphée frappent à la porte ferrée et se montrent à l'ouverture que le portier entrouvre.

Elles entrent et vont trouver Jeanne qui, déjà levée et entièrement vêtue de violet très foncé qui la rend encore plus pâle, manipule aussi des huiles avec sa nourrice et une servante.

« Vous êtes venues ? Dieu vous en récompense. Mais si vous n'étiez pas venues, j'y serais allée de moi-même... Pour trouver du réconfort... car beaucoup de choses sont restées troublées depuis ce jour redoutable. Et pour ne pas me sentir seule je dois aller contre cette Pierre et frapper et dire : "Maître, je suis la pauvre Jeanne... Ne me laisse pas seule Toi aussi... » Jeanne pleure doucement mais toute désolée pendant qu 'Esther, sa nourrice, fait de grands gestes incompréhensibles derrière sa maîtresse en lui mettant son manteau.

« Je pars, Esther.

- Que Dieu te réconforte ! »

Elles sortent du palais pour rejoindre leurs compagnes. C'est à ce moment qu'arrive le bref et fort tremblement de terre qui jette de nouveau dans la panique les habitants de Jérusalem, encore terrorisés par les événements du Vendredi.

Les trois femmes reviennent sur leurs pas précipitamment et restent dans le large vestibule, au milieu des servantes et des serviteurs qui crient et invoquent le Seigneur, et elles y restent, craignant de nouvelles secousses...

... La Magdeleine, de son côté, est exactement à la limite de la ruelle qui conduit au jardin de Joseph d'Arimathie quand la surprend le grondement puissant et pourtant harmonieux de ce signe céleste alors que, dans la lumière à peine rosée de l'aurore qui s'avance dans le ciel où encore à l'occident résiste une étoile tenace, et qui rend blond l'air jusqu'alors vert clair, s'allume une grande lumière qui descend comme si c'était un globe incandescent, splendide, qui coupe en zig zag l'air tranquille.

Marie de Magdala en est presque effleurée et renversée sur le sol. Elle se penche un moment en murmurant: “Mon Seigneur!” et puis se redresse comme une tige après le passage du vent et court encore plus rapidement vers le jardin. Elle y entre rapidement comme un oiseau poursuivi et qui cherche son nid du côté du tombeau taillé dans le roc. Mais bien qu'elle aille vite elle ne peut être là quand le céleste météore fait office de levier et de flamme sur le sceau de chaux mis pour renforcer la lourde pierre, ni quand avec le fracas final la porte de

pierre tombe en donnant une secousse qui s'unit à celle du tremblement de terre qui, s'il est bref, est d'une violence telle qu'il terrasse les gardes comme s'ils étaient morts. Marie, en arrivant, voit ces inutiles geôliers du Triomphateur jetés sur le sol comme une gerbe d'épis fauchés.

Marie-Magdeleine ne rapproche pas le tremblement de terre de la Résurrection.

Mais, voyant ce spectacle, elle croit que c'est le châtiment de Dieu sur les profanateurs du Tombeau de Jésus et elle tombe à genoux en disant :

« Hélas! Ils l'ont enlevé ! »

Elle est vraiment désolée, et elle pleure comme une fillette venue, sûre de trouver son père qu'elle cherche, et qui trouve au contraire la demeure vide. Puis elle se lève et s'en va en courant trouver Pierre et Jean. Et comme elle ne pense qu'à prévenir les deux, elle ne pense plus à aller à la rencontre de ses compagnes, à s'arrêter sur le chemin, mais rapide comme une gazelle elle repasse pas le chemin déjà fait, franchit la Porte Judiciaire et vole sur les routes qui sont un peu animées, s'abat contre le portail de la maison hospitalière et la bat et la secoue furieusement.

La maîtresse lui ouvre.

« Où sont Jean et Pierre? demande Marie-Magdeleine haletante.

- Là » et la femme lui indique le Cénacle.

Marie de Magdala entre et dès qu'elle est à l'intérieur, devant les deux étonnés, elle dit à voix basse par pitié pour la Mère et plus angoissée que si elle avait crié :

« Ils ont enlevé le Seigneur du Tombeau ! Qui sait où ils l'ont mis ! et pour la première fois elle titube et vacille et pour ne pas tomber elle se raccroche où elle peut.

- Mais comment ? Que dis-tu ? demandent les deux. Et elle, haletante :

- Je suis allée en avant... pour acheter les gardes... afin qu'ils nous laissent faire. Eux sont là comme morts... Le Tombeau est ouvert, la pierre par terre... Qui ? Qui a pu faire cela ? Oh ! venez ! Courons... »

Pierre et Jean partent tout de suite. Marie les suit pendant quelques pas, puis elle revient en arrière. Elle saisit la maîtresse de la maison, la secoue avec violence dans son prévoyant amour et lui souffle au visage :

« Garde-toi bien de faire passer quelqu'un chez elle (et elle montre la porte de la pièce de Marie). Rappelle-toi que c'est moi la maîtresse. Obéis et tais-toi. »

Puis elle la laisse épouvantée et elle rejoint les apôtres qui à grands pas vont vers le Tombeau...

... Suzanne et Salomé, pendant ce temps, après avoir quitté leurs compagnes et rejoint les murs, sont surprises par le tremblement de terre. Effrayées, elles se réfugient sous un arbre et restent là,

combattues entre le désir violent d'aller vers le tombeau et celui de courir chez Jeanne. Mais l'amour triomphe de la peur et elles vont vers le tombeau.

Elles entrent encore effrayées dans le jardin et voient les gardes évanouis… elles voient une grande lumière qui sort du Tombeau ouvert. Cela augmente leur effroi et finit de se rendre complet quand, se tenant par la main pour s'encourager mutuellement, elles se présentent sur le seuil et voient dans l'obscurité de la chambre sépulcrale une créature lumineuse et très belle, qui sourit doucement, et les salue de la place où elle est: appuyée à droite de la pierre de l'onction dont la grisaille disparaît devant une si incandescente splendeur. Elles tombent à genoux, étourdies de stupeur. Mais l'ange leur parle doucement :

« N'ayez pas peur de moi. Je suis l'ange de la divine Douleur. Je suis venu pour me réjouir de la fin de celle-ci. Il n'est plus de douleur du Christ, d'humiliation pour Lui dans la mort. Jésus de Nazareth, le Crucifié que vous cherchez, est ressuscité. Il n'est plus ici! Il est vide l'endroit où vous l'avez déposé. Réjouissez-vous avec moi. Allez. Dites à Pierre et aux disciples qu'il est ressuscité et qu'il vous précède en Galilée. Vous le verrez encore là pour peu de temps, selon ce qu'il a dit. »

Les femmes tombent le visage contre terre et quand elles le lèvent elles s'enfuient comme si elles étaient poursuivies par un châtiment. Elles sont terrorisées et murmurent :

« Nous allons mourir ! Nous avons vu l'ange du Seigneur ! »

Elles se calment un peu en pleine campagne, et se concertent. Que, faire ? Si elles disent ce qu'elles ont vu, on ne les croira pas. Si elles disent aussi de venir de là, elles peuvent être accusées par les juifs d'avoir tué les gardes. Non. Elles ne peuvent rien dire ni aux amis ni aux ennemis…Craintives, rendues muettes, elles reviennent par un autre chemin à la maison. Elles entrent et se réfugient dans le Cénacle. Elles ne demandent même pas de voir Marie… Et là, elles pensent que ce qu'elles ont vu est une tromperie du Démon. Humbles comme elles le sont, elles jugent qu'il n'est pas possible qu'il leur ait été accordé de voir le messager de Dieu. C'est Satan qui a voulu les effrayer pour les éloigner de là.

Elles pleurent et prient comme des fillettes effrayées par un cauchemar…

… Le troisième groupe, celui de Jeanne, Marie d'Alphée et Marthe, vu qu'il n'arrive rien de nouveau se décide à aller là où certainement leurs compagnes les attendent. Elles sortent dans les rues où maintenant il y a des gens apeurés qui commentent le nouveau tremblement de terre et le rattachent aux faits du Vendredi et voient aussi des choses qui n'existent pas.

« Il vaut mieux qu'ils soient tous effrayés ! Peut-être les gardiens le seront aussi et ne feront pas d'objection » dit Marie d'Alphée.

Et elles vont rapidement vers les murs. Mais pendant qu'elles y vont, Pierre et Jean, suivis de la Magdeleine, sont déjà arrivés au jardin. Jean, plus rapide, arrive le premier au tombeau. Les gardes n'y sont plus et l'ange n'y est plus. Jean s'agenouille, craintif et affligé, sur le seuil ouvert, pour vénérer et recueillir quelque indice des choses qu'il voit. Mais il voit seulement entassés par terre les linges mis par dessus le linceul.

« Il n'y est vraiment pas, Simon! Marie a bien vu. Viens, entre, regarde. »

Pierre, tout essoufflé par la grande course qu'il a faite, entre dans le Tombeau. Il avait dit en route :

« Je ne vais pas oser m'approcher de cet endroit. » Mais maintenant il ne pense qu'à découvrir où peut être le Maître. Et il l'appelle aussi, comme s'il pouvait être caché dans quelque coin obscur. L'obscurité, à cette heure matinale, est encore forte dans le tombeau auquel ne donne de la lumière que la petite ouverture de la porte sur laquelle font de l'ombre Jean et la Magdeleine... Et Pierre a du mal à voir et doit s'aider de ses mains pour se rendre compte... Il touche, en tremblant, la table de l'onction et il voit qu'elle est vide...

« Il n'y est pas, Jean ! Il n'y est pas !... Oh ! Viens toi aussi ! J'ai tant pleuré que je n'y vois presque pas avec ce peu de lumière. »

Jean se relève et entre. Et pendant qu'il le fait Pierre découvre le suaire placé dans un coin, bien plié avec à l'intérieur le linceul soigneusement roulé.

« Ils l'ont vraiment enlevé. Les gardes, ce n'était pas pour nous, mais pour faire cela... Et nous l'avons laissé faire. En nous éloignant, nous l'avons permis...

- Oh! où l'auront-ils mis ?

- Pierre, Pierre ! Maintenant... c'est vraiment fini !

Les deux disciples sortent anéantis.

- Allons, femme. Tu le diras à la Mère...

- Moi, je ne m'éloigne pas. Je reste ici... Quelqu'un viendra... Oh ! moi, je ne viens pas... Ici il y a encore quelque chose de Lui. Elle avait raison, la Mère... Respirer l'air où il a été c'est l'unique soulagement qui nous reste.

- L'unique soulagement... Maintenant tu vois toi aussi que c'était une folie d'espérer... dit Pierre. »

Marie ne répond même pas. Elle s'affaisse sur le sol, justement près de la porte, et elle pleure pendant que les autres s'en vont lentement. Puis elle lève la tête et regarde à l'intérieur et, à travers ses larmes, elle voit deux anges assis à la tête et aux pieds de la pierre de l'onction. Elle est si abrutie, la pauvre Marie, dans sa plus ardente bataille entre l'espérance qui meurt et la foi qui ne veut pas mourir, qu'elle les regarde hébétée, sans même s'en étonner. Elle n'a plus que des larmes la courageuse qui a résisté à tout en héroïne.

« Pourquoi pleures-tu, femme ? demande un des deux enfants lumineux, car ils ont l'aspect de très beaux adolescents.

- Parce qu'ils ont emporté mon Seigneur et je ne sais où ils me l'ont mis. »

Marie n'a pas peur de leur parler, elle ne demande pas : “Qui êtes vous?” Rien. Rien ne l'étonne plus. Tout ce qui peut étonner une créature, elle l'a déjà subi. Maintenant elle n'est plus qu'une chose brisée qui pleure sans force ni retenue. L'enfant angélique regarde son compagnon et sourit, et l'autre aussi. Et dans un éclair de joie angélique tous deux regardent dehors, vers le jardin tout en fleurs avec les millions de fleurs qui se sont ouvertes au premier soleil sur les pommiers touffus de la pommeraie. Marie se tourne pour voir ce qu'ils regardent et elle voit un Homme très beau, et je ne sais pas comment elle peut ne pas le reconnaître tout de suite.

Un Homme qui la regarde avec pitié et lui demande :

« Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? »

Il est vrai que c'est un Jésus assombri par sa pitié envers une créature que trop d'émotions ont épuisée et qu'une joie imprévue pourrait faire mourir, mais je me demande vraiment comment elle peut ne pas le reconnaître. Et Marie, au milieu de ses sanglots :

« Ils m'ont pris le Seigneur Jésus ! J'étais venue pour l'embaumer en attendant qu'il ressuscite… J'ai rassemblé tout mon courage et mon espérance, et ma foi, autour de mon amour… et maintenant je ne le trouve plus… Et même j'ai mis mon amour autour de ma foi, de mon espérance et de mon courage, pour les défendre des hommes… Mais tout est inutile ! Les hommes ont enlevé mon Amour et avec Lui ils m'ont tout enlevé… O mon seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi je le prendrai… Je ne le dirai à personne… Ce sera un secret entre toi et moi. Regarde: je suis la fille de Théophile, la sœur de Lazare, mais je reste à genoux devant toi, pour te supplier comme une esclave. Veux-tu que je t'achète son Corps? Je le ferai. Combien veux-tu ? Je suis riche. Je puis te donner autant d'or et de gemmes qu'il pèse. Mais rends-le-moi. Je ne te dénoncerai pas. Veux-tu me frapper ? Fais-le. Jusqu'au sang si tu veux. Si tu as de la haine pour Lui, fais-la-moi payer. Mais rends-le-moi. Oh! ne m'appauvris pas de cette misère, ô mon seigneur ! Pitié pour une pauvre femme !… Pour moi, tu ne le veux pas ? Pour sa Mère, alors. Dis-moi ! Dis-moi où est mon Seigneur Jésus. Je suis forte. Je le prendrai dans mes bras et je le porterai comme un enfant dans un lieu sûr. Seigneur… Seigneur… tu le vois… depuis trois jours nous sommes frappés par la colère de Dieu à cause de ce qu'on a fait au Fils de Dieu… N'ajoute pas la Profanation au Crime…

- Marie! ! Jésus rayonne en l'appelant. Il se dévoile dans sa splendeur triomphante.

- Rabbouni! ». Le cri de Marie est vraiment “le grand cri” qui ferme le cycle de la mort. Avec le premier, les ténèbres de la haine enveloppèrent la Victime des bandes funèbres, avec le second les lumières de l'amour accrûrent sa splendeur.

Et Marie se lève au cri qui emplit le jardin, court aux pieds de Jésus, et voudrait les baiser.

Jésus l'écarte en la touchant à peine au front avec l'extrémité des doigts :

« Ne me touche pas ! Je ne suis pas encore monté vers mon Père avec ce vêtement. Va trouver mes frères et amis et dis-leur que je monte vers mon Père et le vôtre, vers mon Dieu et le vôtre. Et ensuite je viendrai vers eux. »

Et Jésus disparaît, absorbé par une lumière insoutenable. Marie baise le sol où il se trouvait et court vers la maison. Elle entre comme une fusée car le portail est entrouvert pour livrer passage au maître qui sort pour aller à la fontaine; elle ouvre la porte de la pièce de Marie et elle s'abandonne sur son cœur en criant :

« Il est ressuscité ! Il est ressuscité ! » et elle pleure, bienheureuse.

Et pendant qu'accourent Pierre et Jean, et que du Cénacle s'avancent Salomé et Suzanne apeurées et qu'elles écoutent son récit, voilà qu'entrent aussi par la rue Marie d'Alphée avec Marthe et Jeanne qui toutes essoufflées disent que “elles y sont allées elles aussi et qu'elles ont vu deux anges qui se disaient le gardien de l'Homme-Dieu et l'ange de sa Douleur et qu'ils ont donné l'ordre de dire aux disciples qu'il était ressuscité.”

Et comme Pierre secoue la tête, elles insistent en disant :

« Oui. Ils ont dit : "Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts? Il n'est pas ici. Il est ressuscité comme il le disait quand il était encore en Galilée. Ne vous le rappelez-vous pas ? Il disait : « Le Fils de l'homme doit être livré aux mains des pécheurs et être crucifié, mais le troisième il ressuscitera ».

Pierre secoue la tête en disant :

« Trop de choses ces jours-ci ! Vous en êtes restées troublées. »

La Magdeleine relève la tête du sein de Marie et elle dit :

« Je l'ai vu, je lui ai parlé. Il m'a dit qu'il monte vers le Père et qu'il vient ensuite. Comme il était beau! » et elle pleure comme elle n'a jamais pleuré, maintenant qu'elle n'a plus à se torturer elle-même pour s'opposer au doute qui surgit de tous côtés.

Mais Pierre et Jean aussi restent très hésitants. Ils se regardent mais leurs yeux se disent : « Imaginations de femmes ! »

Suzanne aussi et Salomé osent alors parler, mais l'inévitable différence dans les détails des gardes qui d'abord sont là comme morts et ensuite ne sont plus là, des anges qui tantôt sont un et tantôt deux et qui ne se sont pas montrés aux apôtres, des deux versions sur la venue de Jésus ici et sur le fait qu'il précède les siens en Galilée, fait que le doute et, même, la persuasion des apôtres augmente de plus en plus.

Marie, la Mère bienheureuse, se tait en soutenant la Magdeleine... Je ne comprends pas le mystère de ce silence maternel.

Marie d'Alphée dit à Salomé :

« Retournons-y toutes les deux. Voyons si nous sommes toutes ivres…» Et elles courent dehors. Les autres restent, paisiblement ridiculisées par les deux apôtres, près de Marie qui se tait, absorbée dans une pensée que chacun interprète à sa façon et sans que personne comprenne que c'est de l'extase.

Les deux femmes âgées reviennent :

« C'est vrai ! C'est vrai ! Nous l'avons vu. Il nous a dit près du jardin de Barnabé : "Paix à vous. Ne craignez pas. Allez dire à mes frères que je suis ressuscité et qu'ils aillent d'ici quelques jours en Galilée. Là nous serons encore ensemble". C'est ainsi qu'il a parlé. Marie a raison. Il faut le dire à ceux de Béthanie, à Joseph, à Nicodème, aux disciples les plus fidèles, aux bergers, aller, agir, agir… Oh ! il est ressuscité !… Elles pleurent toutes bienheureuses.

- Vous êtes folles, femmes. La douleur vous a troublées. La lumière vous a semblé un ange. Le vent, une voix. Le soleil, le Christ. Je ne vous critique pas, je vous comprends mais je ne puis croire qu'à ce que j'ai vu: le tombeau ouvert et vide et les gardes partis avec le Cadavre volatilisé.

- Mais si les gardes eux-mêmes disent qu'il est ressuscité ! Si la ville est en émoi et si les Princes des Prêtres sont fous de colère parce que les gardes ont parlé dans leur fuite éperdue! Maintenant ils veulent qu'ils disent autre chose et les paient pour cela. Mais déjà on le sait, et si les juifs ne croient pas à la Résurrection, ne veulent pas croire, beaucoup d'autres croient…

- Hum ! Les femmes !… » Pierre hausse les épaules et il va s'en aller.

Alors la Mère, qui a toujours sur son cœur la Magdeleine qui pleure comme un saule sous une averse à cause de sa trop grande joie et qui baise ses cheveux blonds, lève son visage transfiguré et dit une courte phrase :

« Il est réellement ressuscité. Je l'ai eu dans mes bras et j'ai baisé ses plaies.» Et puis elle se penche sur les cheveux de la passionnée et elle dit :

« Oui, la joie est encore plus forte que la douleur. Mais ce n'est qu'un grain de sable de ce que sera ton océan de joie éternelle. Heureuse es-tu d'avoir par dessus la raison fait parler ton esprit. »

Pierre n'ose plus nier… et avec un de ces passages du Pierre d'autrefois, qui maintenant revient affleurer, dit et crie comme si c'était des autres et non pas de lui que dépendait le retard : «Mais alors, s'il en est ainsi, il faut le faire savoir aux autres, à ceux qui sont dispersés dans les campagnes… chercher… agir… Allons, remuez-vous. S'il devait vraiment venir… qu'il nous trouve au moins » et il ne s'aperçoit pas qu'il reconnaît encore qu'il ne croit pas aveuglément à sa Résurrection. »

Vision et dictée du 2/4/1945, tome 10, § 619, p 244.

Tous les quatre évangélistes rapportent ce célèbre récit de la Résurrection de Jésus, mais parfois de façon difficilement compréhensible ou du moins imprécise.

3. L’apparition à Lazare.

Sommaire

Alors que Lazare est en train de réconforter l’apôtre Jude, qui était venu se joindre à Simon le Zélote et Philippe, il entend un appel qui le fait sortir dans le jardin et répondre « Je viens Seigneur *». Il voit et entend Jésus qui le remercie de tous ses efforts, avant de disparaître.*

« Le soleil d'une sereine matinée d'avril emplit de scintillements les bosquets de roses et de jasmins dans le jardin de Lazare. Les haies de buis et de lauriers, le feuillage d'un grand palmier qui ondule à l'extrémité d'une allée, le laurier très touffu près du vivier semblent lavés par une main mystérieuse tant l'abondance de la rosée nocturne en a lavé et couvert les feuilles qui maintenant paraissent couvertes d'un émail nouveau tant elles sont luisantes et nettes. Mais la maison est silencieuse comme si elle était pleine de morts. Les fenêtres sont ouvertes, mais aucune voix, aucun bruit ne vient des pièces qui sont dans la pénombre car tous les rideaux sont descendus.

A l'intérieur, au-delà du vestibule dans lequel s'ouvrent de nombreuses portes toutes ouvertes, et il est étrange de voir sans aucun apparat les salles qui servent habituellement pour les banquets plus ou moins nombreux, il y a une large cour pavée et entourée d'un portique couvert de sièges. Sur ceux-ci de nombreux disciples, il y en a même qui sont assis sur le sol, sur des nattes ou même sur le marbre. Parmi eux je vois les apôtres Mathieu, André, Barthélemy, les frères Jacques et Jude d'Alphée, Jacques de Zébédée et les disciples bergers avec Manaën, et en plus d'autres que je ne connais pas. Je ne vois pas le Zélote, ni Lazare, ni Maximin.

Finalement celui-ci entre avec des serviteurs et il distribue à tous du pain et divers aliments: des olives ou du fromage, ou du miel, ou encore du lait frais pour ceux qui en veulent. Mais ils n'ont guère envie de manger bien que Maximin les invite à le faire. L'accablement est profond. En quelques jours les visages se sont creusés, sont devenus terreux sous la rougeur des pleurs. Les apôtres en particulier, et ceux qui se sont enfuis dès les premières heures, ont un air humilié, alors que les bergers avec Manaën sont moins accablés ou plutôt moins honteux, et Maximin est seulement virilement affligé.

Le Zélote entre presque en courant et il demande:

« Lazare est-il ici ?

- Non, il est dans sa pièce. Que veux-tu ?

« Au bout du sentier, près de la Fontaine du soleil, se trouve Philippe. Il vient de la plaine de Jéricho. Il est épuisé. Et il ne veut pas avancer parce que… comme tous, il se sent pécheur. Mais Lazare le persuadera. Barthélemy se lève et il dit :

- Je viens moi aussi… »

Ils vont trouver Lazare qui, quand on l'appelle, sort avec un visage déchiré de la pièce à demi-obscure où certainement il a pleuré et prié.

Ils sortent tous et traversent d'abord le jardin, puis le village du côté qui se dirige déjà vers les pentes du Mont des Oliviers, et puis ils atteignent l'extrémité de ce village du côté où il se termine avec la fin du plateau sur lequel il est construit, pour continuer uniquement par le chemin de montagne qui descend et monte par des marches naturelles à travers les monts qui descendent en pente douce vers la plaine à l'est, et montent vers la ville de Jérusalem à l'ouest.

Là il y a une fontaine avec un large bassin où certainement les troupeaux et les hommes se désaltèrent. L'endroit, à cette heure, est solitaire et frais car il y a beaucoup d'ombre que donnent des arbres touffus autour du bassin plein d'une eau pure, qui ne cesse de se renouveler, descendant d'une source de la montagne et déborde en gardant le sol humide.

Philippe est assis sur le bord le plus élevé de la fontaine, la tête basse, ébouriffé, poussiéreux, avec des sandales trouées qui pendent de son pied écorché. Lazare l'appelle avec pitié :

« Philippe, viens à moi ! Aimons-nous par amour pour Lui. Soyons unis en son Nom. C'est encore l'aimer que de faire cela.

« Oh! Lazare! Lazare! Je me suis enfui... et hier, passé Jéricho, j'ai appris qu'il était mort !... Moi... moi je ne puis me pardonner d'avoir fui...

- Tous nous avons fui, sauf Jean qui Lui est resté fidèle, et Simon qui nous a rassemblés sur son ordre après que nous avons fui lâchement. Et puis... de nous apôtres, aucun n'a été fidèle dit Barthélemy.

- Et tu peux te le pardonner ?

- Non. Mais je pense réparer comme je puis, en ne tombant pas dans un abattement stérile. Nous devons nous unir entre nous, nous unir à Jean. Connaître ses dernières heures. Jean l'a toujours suivi, répond à Philippe son compagnon Barthélemy.

« Et ne pas faire mourir sa Doctrine. Il faut la prêcher au monde, la garder vivante elle au moins, puisque nous n'avons pas su pourvoir à temps pour le sauver de ses ennemis" dit le Zélote.

« Vous ne pouviez pas le sauver. Rien ne pouvait le sauver. Lui me l'a dit. Je le redis une autre fois, dit Lazare avec assurance.

- Tu le savais, Lazare ? demande Philippe.

- Je le savais. Cela a été pour moi une torture de savoir, dès le soir du sabbat, sa mort de Lui et de savoir, dans les détails, comment nous aurions agi...

- Non. Toi, non. Tu as seulement obéi et souffert. Nous, nous avons agi lâchement. Toi et Simon, vous avez été sacrifiés à l'obéissance, interrompt Barthélemy.

« Oui. À l'obéissance. Oh ! comme il est dur de résister à l'amour pour obéir à l'Aimé ! Viens, Philippe. Dans ma maison sont presque tous les disciples. Viens, toi aussi.

- J'ai honte de paraître devant le monde, devant mes compagnons...

- Nous sommes tous pareils ! gémit Barthélemy.

- Oui. Mais moi j'ai un cœur qui ne se pardonne pas.

- C'est de l'orgueil, Philippe. Viens. Lui m'a dit le soir du sabbat: "Eux ne se pardonneront pas. Dis-leur que Moi je leur pardonne car je sais que ce ne sont pas eux qui ont agi librement, mais c'est Satan qui les a dévoyés". Viens. »

Philippe pleure plus fort, mais il cède. Et courbé, comme s'il était devenu vieux en quelques jours, il va à côté de Lazare jusqu'à la cour où tous l'attendent. Le regard qu'il donne à ses compagnons, et celui que ses compagnons lui donnent, est l'aveu le plus clair de leur accablement total.

Lazare le remarque et il parle:

« Une nouvelle brebis du troupeau du Christ, effrayée par la venue des loups et qui a fui après la capture du Berger, a été recueilli par son ami. À celle-ci égarée qui a connu l'amertume d'être seule, sans même avoir le réconfort de pleurer la même erreur parmi des frères, je répète son testament d'amour.

Lui, je le jure en présence des chœurs célestes, m'a dit, avec tant d'autres choses que votre humaine faiblesse présente ne peut supporter car, vraiment, elles sont d'une désolation qui me déchirent le cœur depuis dix jours - et si je ne savais pas que ma vie sert à mon Seigneur, bien que pauvre et défectueuse comme elle l'est, je m'abandonnerais à la blessure de cette douleur d'ami et de disciple qui a tout perdu en le perdant Lui - il m'a dit: "Les miasmes de Jérusalem corrompue rendront fous même mes disciples. Ils fuiront et viendront chez toi". Vous voyez en fait que vous êtes tous venus, tous pourrais-je dire, car à part Simon Pierre et l'Iscariote, vous êtes tous venus vers ma maison et vers mon cœur d'ami. Il a dit: "Tu les rassembleras. Tu redonneras du courage à mes brebis dispersées. Tu leur diras que je leur pardonne. Je te confie mon pardon pour eux. Ils ne se donneront pas de paix d'avoir fui. Dis leur de ne pas tomber dans le péché plus grand de désespérer de mon pardon".

C'est ce qu'il a dit. Et moi je vous ai donné le pardon en son Nom. Et j'ai rougi de vous donner en son Nom cette chose si sainte, si sienne, qu'est le Pardon, c'est-à-dire l'Amour parfait, car aime parfaitement celui qui pardonne au coupable. Ce ministère a réconforté ma dure obéissance… Car j'aurais voulu être là, comme Marie et Marthe, mes douces sœurs. Et si Lui a été crucifié sur le Golgotha par les hommes, moi ici, je vous le jure, je suis crucifié par l'obéissance, et c'est un martyre bien déchirant. Mais s'il sert à réconforter son Esprit, si cela sert à sauver ses disciples jusqu'au moment où Lui les réunira pour les perfectionner dans leur foi, voilà, j'immole une fois encore mon désir d'aller au moins vénérer sa dépouille avant que le troisième jour ne meure.

Je sais que vous doutez. Vous ne devez pas. Moi je ne connais pas ses paroles du banquet pascal autrement que par ce que vous m'avez dit. Mais plus j'y pense, plus j'élève un par un ces diamants de ses vérités, et plus je sens qu'elles se rapportent au demain immédiat. Lui ne peut avoir dit: "Je vais au Père et puis je reviendrai" s'il ne devait pas

vraiment revenir. Il ne peut avoir dit: "Quand vous me reverrez vous serez remplis de joie" s'il était disparu pour toujours. Lui a toujours dit: "Je ressusciterai". Vous m'avez dit qu'il a dit: "Sur les semences jetées en vous va tomber une rosée qui les fera toutes germer, et puis viendra le Paraclet qui les fera devenir des arbres puissants". N'a-t-il pas parlé ainsi? Oh! ne faites pas en sorte que cela n'arrive que pour le dernier de ses disciples, pour le pauvre Lazare qui n'a été avec Lui que rarement! Quand Lui reviendra faites qu'il trouve germées ses semences sous la rosée de son Sang.

Il y a en moi tout un allumage de lumière, il y a tout un jaillissement de forces depuis l'heure terrible où il est monté sur la Croix. Tout s'illumine, tout naît, tout pousse. Il n'est pas de parole qui me reste dans son pauvre sens humain. Mais tout ce que j'ai entendu par Lui ou de Lui, voilà que maintenant cela prend vie et réellement ma lande aride se change en un fertile parterre où chaque fleur a son Nom et où tout suc tire la vie de son Cœur béni.

Moi, je crois, Christ ! Mais pour que ceux-ci croient en Toi, en toutes tes promesses, en ton pardon, en tout ce qui est Toi, voilà: je t'offre ma vie. Consume-la, mais fais que ta Doctrine ne meure pas! Brise le pauvre Lazare. Mais rassemble les membres dispersés du noyau apostolique. Tout ce que tu veux, mais en échange que soit vivante et éternelle ta Parole, et qu'à elle maintenant et toujours viennent ceux qui ne peuvent avoir que par Toi la vie éternelle.”

Lazare est réellement inspiré. L'amour le transporte bien haut et il est si fort son transport qu'il soulève aussi ses compagnons. On l'appelle à droite, on l'appelle à gauche, presque comme si c'était un confesseur, un médecin, un père.

La cour de la riche maison de Lazare, je ne sais pourquoi, me fait penser à la demeure des patriciens chrétiens en temps de persécution et de foi héroïque…

Il est penché sur Jude d'Alphée qui ne réussit pas à trouver une raison pour calmer son angoisse d'avoir quitté son Maître et cousin, quand quelque chose le fait se redresser brusquement. Il se tourne en regardant autour, et puis il dit nettement :

« Je viens, Seigneur. »

Sa parole de prompte adhésion de toujours. Et il sort en courant comme s'il suivait quelqu'un qui l'appelle et le précède.

Tous se regardent étonnés et s'interrogent :

« Qu'a-t-il vu ?

- Mais il n'y a rien !

- As-tu entendu une voix, toi ?

- Moi, non.

- Et moi non plus.

- Et alors ? Lazare est peut-être malade de nouveau ?

- Peut-être… Il a souffert plus que nous et il nous a donné tant de force à nous, lâches ! Peut-être que maintenant il a été pris de délire.

- En effet son visage est très altéré.

- Et son regard était ardent quand il parlait.

- Serait-ce Jésus qui l'a appelé au Ciel.

- En effet Lazare Lui a offert sa vie tout à l'heure... Il l'a cueilli comme une fleur tout de suite... Oh! malheureux que nous sommes! Et qu'allons-nous faire maintenant ? »

Les commentaires sont disparates et douloureux.

Lazare traverse le vestibule, sort dans le jardin sans cesser de courir, souriant, murmurant et c'est son âme qui parle:

« Je viens, Seigneur. »

Il arrive à un bosquet de buis qui fait un asile vert, nous dirions un pavillon vert, et il tombe à genoux, le visage sur le sol en criant :

« Oh ! mon Seigneur ! »

Car Jésus, dans sa Beauté de Ressuscité, est sur le bord de ce coin de verdure, lui sourit et lui dit :

- Tout est accompli, Lazare. Je suis venu te dire merci, ami fidèle. Je suis venu pour te dire de dire aux frères de venir tout de suite à la maison de la Cène. Toi - un autre sacrifice, mon ami, par amour pour Moi - tu restes ici pour le moment... Je sais que tu en souffres, mais je sais que tu es généreux. Marie, ta sœur, est déjà consolée car je l'ai vue et elle m'a vu.

- Tu ne souffres plus, Seigneur. Et cela me dédommage de tous les sacrifices. J'ai... souffert de te savoir dans la douleur... et de ne pas y être...

- Oh! tu y étais ! Ton esprit était au pied de ma Croix et était dans l'obscurité de mon Tombeau. Tu m'as appelé plus tôt, comme tous ceux qui m'ont totalement aimé, des profondeurs où j'étais. Maintenant je t'ai dit: "Viens, Lazare". Comme au jour de ta résurrection. Mais toi depuis de longues heures tu me disais: "Viens". Je suis venu, et je t'ai appelé pour te tirer, à mon tour, du fond de ta douleur. Va ! Paix et bénédiction à toi, Lazare ! Croîs dans mon amour. Je reviendrai encore. »

Lazare est toujours resté à genoux sans oser faire un geste. La majesté du Seigneur, bien que tempérée par l'amour, est telle qu'elle paralyse la manière d'agir habituelle de Lazare.

Mais Jésus, avant de disparaître dans un tourbillon de lumière qui l'absorbe, fait un pas et effleure de sa main le front fidèle.

C'est alors que Lazare se réveille de sa stupeur bienheureuse. Il se lève et court précipitamment vers ses compagnons, avec une clarté de joie dans les yeux et une clarté sur le front effleuré par le Christ et il crie:

« Il est ressuscité, frères ! Il m'a appelé. Je suis allé. Je l'ai vu. Il m'a parlé. Il m'a dit de vous dire d'aller tout de suite à la maison de la Cène. Allez ! Allez ! Moi je reste parce que Lui le veut. Mais ma joie est complète...»

Et Lazare pleure dans sa joie pendant qu'il presse les apôtres d'aller les premiers où il commande.

« Allez ! Allez ! Il veut vous voir ! Il vous aime ! Ne le craignez pas… Oh ! Il est plus que jamais le Seigneur, la Bonté, l'Amour ! »

Les disciples aussi se lèvent…Béthanie se vide. Il reste Lazare avec son grand cœur consolé…

Vision et dictée du 3/4/1945, tome 10, § 621, p 259.

4. L'apparition à Jeanne, femme de Kouza.

Sommaire

Jésus entre chez elle sans bruit. Jeanne, la femme de l'intendant du roi Hérode, pleure sur un lit bas et entend une voix qui la questionne. Elle est persuadée que c'est celle de son ange gardien…

« Dans une riche pièce, où filtre difficilement la lumière de l'extérieur, Jeanne pleure dans un total abandon sur un siège près d'un lit bas, couvert de splendides couvertures. Elle pleure, un bras appuyé sur le bord du lit et le front sur son bras, secouée toute entière par des sanglots qui doivent lui rompre la poitrine. Quand dans l'angoisse de ses pleurs elle lève un moment son visage, pour respirer, on voit une large tache d'humidité sur la couverture précieuse et son visage est littéralement inondé de larmes. Puis elle le penche de nouveau sur son bras et on ne voit plus d'elle que son cou fin et très blanc, la masse de ses cheveux bruns, ses épaules et le sommet du tronc très élancés. Le reste se perd dans la pénombre qui fait disparaître son corps enveloppé dans l'habit violet foncé.

Sans déplacer le rideau ni entrouvrir la porte, Jésus entre et sans bruit va près d'elle. Il lui effleure les cheveux de sa main et demande dans un murmure :

« Pourquoi pleures-tu, Jeanne ? »

Jeanne doit croire que c'est son ange qui l'interroge et elle ne voit rien car elle ne lève pas la tête du bord du lit. Dans un sanglot encore plus désolé elle dit son tourment :

« Parce que je n'ai même plus le Tombeau du Seigneur pour aller verser mes larmes et n'être pas seule…

- Mais il est ressuscité. N'en es-tu pas heureuse ?

- Oh ! si ! Mais toutes l'ont vu, excepté Marthe et moi. Et Marthe certainement le verra à Béthanie… car là, c'est une maison amie. La mienne… la mienne n'est plus une maison amie… J'ai tout perdu avec sa Passion… Et mon Maître, et l'amour de mon époux… et son âme… car il ne croit pas… il ne croit pas… et se moque de moi… et il m'impose de ne plus même vénérer la mémoire de mon Sauveur… pour ne pas le ruiner, lui… Pour lui, l'intérêt humain est plus important… Moi… moi… moi je ne sais pas si je continue à l'aimer ou éprouver pour lui du dégoût. Je ne sais si je lui obéis comme épouse ou si je lui désobéis, comme mon âme le voudrait, à cause du lien conjugal de mon esprit avec le Christ à qui je reste fidèle… Moi… moi, je voudrais savoir… Et qui me conseille si la pauvre Jeanne ne peut

plus le rejoindre ? Oh !... pour mon Seigneur la Passion est finie!... Mais pour moi elle a commencé le Vendredi, et elle continue... Oh ! moi je suis si faible et je n'ai pas la force de porter cette croix !...

- Mais si Lui t'aidait voudrais-tu la porter pour Lui ?

- Oh ! oui ! Pourvu qu'il m'aide... Lui sait ce que c'est que de porter seul la croix... Oh ! pitié de mon malheur !...

- Oui. Je sais ce que c'est que de porter seul la croix. C'est pour cela que je suis venu et que je suis à tes côtés. Jeanne, comprends-tu qui est celui qui te parle ? Ta maison n'est plus amie du Christ ? Pourquoi ? Si lui, ton époux terrestre, est comme un astre couvert de miasmes humains, tu es toujours Jeanne de Jésus. Le Maître ne t'a pas quittée. Jésus ne quitte jamais les âmes devenues ses épouses. Il est toujours le Maître, l'Ami, l'Époux, même maintenant qu'il est le Ressuscité. Lève ta tête, Jeanne. Regarde-moi. À cette heure d'instruction secrète, et plus douce que si je t'étais apparu comme aux autres, je te dis ce que devra être ta conduite future, ce que devra être celle de tant de tes sœurs. Aime avec patience et soumission ton époux troublé. Augmente ta douceur d'autant plus que fermente en lui l'amertume des peurs humaines. Augmente ta clarté spirituelle d'autant plus qu'il engendre de lui-même des ombres d'intérêts terrestres. Sois fidèle pour deux. Et sois courageuse dans ton mariage spirituel. Combien, dans l'avenir, devront choisir entre la volonté de Dieu et celle de leur conjoint ! Mais elles seront grandes quand, par dessus l'amour et la maternité, elles suivront Dieu. Ta passion commence. Oui. Mais tu vois que toute passion se termine par une résurrection... »

Jeanne tout doucement a levé la tête. Ses sanglots se sont dissipés. Maintenant elle regarde et voit et elle glisse à genoux, en adorant et en murmurant:

« Le Seigneur !

- Oui. Le Seigneur. Tu vois que j'ai été avec toi comme avec aucune autre. Mais je vois les nécessités particulières et je dose le secours à donner aux âmes qui attendent une aide de Moi. Monte ton calvaire d'épouse avec l'aide de ma caresse et celle de ton innocent. Il est entré avec Moi au Ciel et m'a donné sa caresse pour toi. Je te bénis, Jeanne. Aie foi. Je t'ai sauvée. Tu sauveras si tu auras foi. »

Maintenant Jeanne sourit et elle ose demander :

« Tu ne vas pas trouver les enfants ?

- Je les ai baisés à l'aurore pendant qu'ils dormaient encore dans leur petit lit. Mais ils m'ont pris pour un ange du Seigneur. Les innocents, je puis les baiser quand je veux. Mais je ne les ai pas réveillés pour ne pas trop les troubler. Leur âme conserve le souvenir de mon baiser... et le transmettra, au moment voulu, à leur esprit. Rien ne se perd de ce qui est mien. Sois toujours une mère pour eux, et sois toujours fille de ma Mère. Ne te sépare jamais totalement d'Elle. Elle perpétuera pour toi, avec une suavité maternelle, ce qu'a été notre amitié. Et

amène-lui les enfants. Elle a besoin d'enfants pour se sentir moins isolée de son Enfant…”

- Kouza ne voudra pas…

- Kouza te laissera faire.

- Il me répudiera, Seigneur ? C'est un cri d'un nouveau déchirement.

- C'est un astre assombri. Ramène-le à la lumière par ton héroïsme d'épouse et de chrétienne. Adieu. Sauf à ma Mère, ne parle pas aux autres de ma venue. Les révélations aussi, il ne faut en parler qu'à ceux et quand il est juste de le faire. »

Jésus lui sourit en resplendissant, et dans cet éclat il disparaît.

Jeanne se lève, perdue dans un rêve, combattue entre la joie et la peine, entre la crainte d'avoir rêvé et la certitude d'avoir vu, mais ce qu'elle ressent en elle-même la rassure. Elle va trouver les enfants qui jouent tranquillement sur la terrasse supérieure et les embrasse.

« Tu ne pleures plus, maman ? » demande timidement Marie. Ce n'est plus la pauvre enfant miséreuse mais une fillette délicate et gracieuse habillée avec soin et bien peignée; et Mathias, brun et agile, dit avec son exubérance de garçon :

« Dis-moi qui te fait pleurer et je le punirai. »

Jeanne les prend tous les deux sur son cœur et dit, en parlant sur la chevelure châtaigne de Marie et les cheveux bruns de Mathias :

« Je ne pleure plus. Jésus est ressuscité et nous bénit.

- Oh ! alors, il ne saigne plus ? Il n'a plus mal ? demande Marie.

- Sotte ! Dis plutôt : il n'est plus mort ! Maintenant il est heureux, alors !… Car être mort, ce doit être laid… dit Mathias.

- Alors, il n'y a plus à pleurer, maman ? demande de nouveau Marie.

- Non. Pour vous innocents, non. Vous jubilez avec les anges.

- Les anges !…dit Marie. Cette nuit, je ne sais pas à quelle veille c'était, j'ai senti une caresse et je me suis éveillée en disant : "Maman!" mais ce n'était pas toi que j'appelais. J'appelais la maman morte, car cette caresse était plus légère et plus douce que la tienne, et j'ai ouvert un moment les yeux. Mais j'ai vu seulement une grande lumière et j'ai dit: "Mon ange m'a baisé pour me consoler de la grande douleur que j'ai pour la mort du Seigneur.“

- Moi aussi. Mais j'avais grande envie de dormir et j'ai dit: "Est-ce toi?" Je pensais à mon Gardien et je voulais lui dire: "Va baiser Jésus et Jeanne pour qu'ils n'aient plus peur " mais je n'y suis pas arrivé. J'ai recommencé à dormir et à rêver et il me semblait être au Ciel avec toi et Marie. Puis est venu ce tremblement de terre et je me suis éveillé effrayé. Mais Esther m'a dit. "N'aie pas peur. C'est déjà passé" et j'ai dormi encore.»

Jeanne les embrasse de nouveau et puis les laisse à leurs jeux tranquilles et elle va à la maison du Cénacle. Elle demande Marie. Entre chez elle. Elle ferme la porte et dit sa grande parole :

« Je l'ai vu. Je le dis à toi. Je suis réconfortée et heureuse. Aime-moi, car il a dit que je dois te rester unie. La Mère répond :

- Je t'ai déjà dit que je t'aime, dans la journée du sabbat. Hier. Car c'est hier… Et elle paraît si loin cette journée de pleurs et de ténèbres de cette journée de lumière et de sourire! »

- Oui… Tu as déjà dit, maintenant je m'en souviens, ce que Lui maintenant m'a répété. Tu as dit: "Nous, les femmes, devrons agir car nous sommes restées et les hommes se sont enfuis… C'est toujours la femme qui donne la vie…" Oh! Mère, aide-moi à donner la vie a Kouza ! Lui a laissé la Foi !…» Jeanne recommence à pleurer. Marie la prend dans ses bras :

- Plus fort que la foi est l'amour. C'est la vertu la plus active. C'est par elle que tu créeras l'âme nouvelle de Kouza. Ne crains pas. Mais moi, je t'aiderai. »

Vision et dictée du 4/4/1945, tome 10, § 622, p 265.

5. L'apparition à Joseph d'Arimathie, Nicodème et Manahen.

Sommaire

Manahen vient rendre visite à Joseph et son ami Nicodème, tous étonnés d'échanger sur la résurrection sans en avoir été informés.

« Manahen marche vivement avec les bergers par les pentes qui conduisent de Béthanie à Jérusalem. Une belle route va directement en direction de l'Oliveraie. C'est vers elle que tourne Manahen, après avoir quitté les bergers qui veulent entrer dans la ville, par petits groupes, pour aller au Cénacle.

Un peu avant, je le remarque par leurs conversations, ils doivent avoir rencontré Jean qui venait vers Béthanie apporter la nouvelle de la Résurrection et l'ordre d'être tous en Galilée dans quelques jours. Ils se quittent justement parce que les bergers veulent répéter personnellement à Pierre ce qu'ils ont déjà dit à Jean, à savoir que le Seigneur, en apparaissant à Lazare, a dit de se réunir au Cénacle.

Manahen monte par un chemin secondaire vers une maison au milieu d'une oliveraie. Une belle maison, entourée par des cèdres du Liban qui dominent par leurs masses imposantes les nombreux oliviers de la montagne. Il entre, sûr de lui, et dit au serviteur qui est accouru :

« Où est ton maître ?

- De ce côté avec Joseph qui est venu depuis peu.

- Dis-lui que je suis ici. »

Le serviteur va et revient avec Nicodème et Joseph. Les voix des trois se mêlent en un seul même cri :

« Il est ressuscité ! »

Ils se regardent, étonnés de le savoir tous. Puis Nicodème prend son ami et l'entraîne dans une pièce intérieure. Joseph les suit.

« Tu as osé revenir ?

- Oui. Lui a dit: "Au Cénacle". Je désire vivement le voir maintenant, glorieux, pour m'enlever la douleur du souvenir que j'ai de Lui, attaché et couvert d'immondices comme un malfaiteur frappé par l'indignation du monde.

- Oh! nous aussi, nous voudrions le voir... Et pour nous enlever l'horreur du souvenir de son supplice, de ses blessures sans nombre... Mais Lui ne s'est montré qu'aux femmes, murmure Joseph.

- C'est juste. Elles Lui ont été toujours fidèles, ces années-ci. Nous avions peur. La Mère l'a dit: "Un bien pauvre amour que le vôtre s'il a attendu cette heure pour se montrer!", objecte Nicodème.

- Mais pour défier Israël qui Lui est plus opposé que jamais, nous aurions bien besoin de le voir !... Si tu savais ! Les gardes ont parlé... Maintenant les Chefs du Sanhédrin et les pharisiens, pas encore convertis par une telle colère du Ciel, s'en vont chercher qui peut être informé de sa Résurrection pour l'emprisonner. J'ai envoyé le petit Martial - un enfant s'échappe plus facilement - pour prévenir ceux de la maison de se tenir sur leurs gardes. Du Trésor du Temple ils ont tiré des deniers sacrés pour payer les gardes, afin qu'ils disent que les disciples l'ont enlevé et que ce qu'ils ont dit avant de la Résurrection n'était qu'un mensonge, parce qu'ils craignaient d'être punis. La ville bout comme un chaudron, et il y a des disciples qui la quittent déjà par peur... Je veux parler des disciples qui n'étaient pas à Béthanie...

- Oui, nous aurions besoin de sa bénédiction pour avoir du courage.

- Il est apparu à Lazare... C'était environ l'heure de tierce. Lazare nous est apparu transfiguré.

- Oh ! Lazare le mérite ! Nous..., dit Joseph.

- Oui. Nous sommes encore incrustés de doute et de pensées humaines, comme d'une lèpre mal guérie... Et il n'y a que Lui qui peut dire: "Je veux que vous en soyez purifiés!". Il ne parlera donc plus maintenant qu'il est ressuscité, à nous qui sommes les moins parfaits? demande Nicodème.

- Et il ne fera plus de miracles, pour châtier le monde, maintenant qu'il est sorti de la mort et des misères de la chair ? demande de nouveau Joseph. »

Mais ce qu'ils demandent ne peut avoir qu'une réponse. La Sienne. Et la Sienne ne vient pas. Les trois restent accablés.

Puis Manahen dit :

« Eh bien, je vais au Cénacle. S'ils me tuent, Lui absoudra mon âme et je le verrai au Ciel. Si je ne le vois pas ici, sur la Terre. Manahen est une chose tellement inutile dans ses troupes que s'il tombe il laissera le même vide que laisse une fleur cueillie dans un pré qui fourmille de corolles. Cela ne se verra même pas... » et il se lève pour partir.

Mais pendant qu'il se tourne vers la porte, celle-ci s'illumine du Divin Crucifié qui, les mains ouvertes, faisant le geste d'embrasser, l'arrête en disant :

« Paix à toi ! Paix à vous ! Mais restez où vous êtes, toi et Nicodème. Joseph peut encore aller s'il le juge bon. Mais vous m'avez ici et je dis la parole que vous demandiez: "Je veux que vous soyez purifiés de ce qu'il reste d'impur dans votre croyance". Demain vous descendrez en ville. Vous irez trouver les frères. Ce soir, je dois parler aux apôtres seuls. Adieu. Et que Dieu soit toujours avec vous. Manahen, merci. Tu as cru plus qu'eux. Merci donc aussi à ton esprit. Pour vous, je vous remercie de votre pitié. Faites qu'elle se change en une chose plus élevée avec une vie de foi intrépide. »

Jésus disparaît dans une incandescence éblouissante.

Les trois sont heureux et troublés.

« Mais c'était Lui ? demande Joseph.

- Et tu n'as pas entendu sa voix ? répond Nicodème.

- La voix… un esprit aussi peut l'avoir… Toi, Manahen, qui étais près de Lui, que t'en semble-t-il ?

- Un vrai corps, très beau. Il respirait. Je sentais son haleine. Et il dégageait de la chaleur. Et puis… les plaies, je les ai vues. Elles paraissaient ouvertes à ce moment. Elles ne donnaient pas de sang, mais c'était une chair vivante. Oh! Ne doutez plus ! Que Lui ne vous châtie pas. Nous avons vu le Seigneur. Je veux dire Jésus, redevenu glorieux comme sa Nature le veut ! Et… il nous aime encore… En vérité si maintenant Hérode m'offrait son royaume, je lui dirais: "C'est pour moi poussière et ordure que ton trône et ta couronne. Ce que je possède, rien ne le dépasse. J'ai la connaissance bienheureuse de la Face de Dieu". »

Vision et dictée du 4/4/1945, tome 10, § 623, p 269.

L’apparition aux bergers.

Sommaire

C’est une brève apparition qu’il leur est accordée, alors que les disciples bergers, très confiants, cheminent tout en discutant.

« Eux aussi s'en vont rapidement sous les oliviers et sont tellement sûrs de sa Résurrection qu'ils parlent avec la gaieté d'enfants heureux. Ils vont directement vers la ville.

« Nous dirons à Pierre de bien le regarder et de nous dire comme est beau son Visage, dit Élie.

- Oh! pour moi, si beau qu'il puisse être, je n'oublierai jamais comme il était torturé, murmure Isaac.

- Mais le vois-tu encore quand il a été élevé avec la Croix ?, demande Lévi. Et vous autres ?

- Moi, parfaitement. La lumière était alors encore bonne. Ensuite, avec mes vieux yeux, je n'ai vu que bien peu, dit Daniel.

- Moi, au contraire, je l'ai vu jusqu'à ce qu'il m'a paru mort. Mais j'aurais voulu être aveugle pour ne pas voir, dit Joseph.

- Oh! bien. Maintenant il est ressuscité, cela doit nous rendre heureux, dit Jean pour le consoler.

- Et la pensée que nous ne l'avons quitté que pour être charitables, ajoute Jonathas.

- Mais notre cœur est resté là-haut. Toujours, murmure Mathias.

- Toujours. Oui. Toi qui l'as vu sur le suaire, dis : comment est-il ? Ressemblant ? demande Benjamin.

- Comme s'il parlait, répond Isaac.

- Le verrons-nous ce voile ? demandent plusieurs.

- Oh! La Mère le montre à tous. Vous le verrez certainement. Mais c'est une vue triste. Il vaudrait mieux voir… Oh ! Seigneur !

- Serviteurs fidèles, me voici. Allez. Je vous attends ces jours-ci en Galilée. Je veux encore vous dire que je vous aime. Jonas est bienheureux, avec les autres, au Ciel.

- Seigneur ! Oh ! Seigneur !

- La paix à vous qui êtes de bonne volonté. »

Le Ressuscité se fond dans le rayonnement du vif soleil de midi. Quand ils lèvent la tête, il n'est plus là. Mais il y a la grande joie de l'avoir vu comme il est maintenant. Glorieux.

Ils se lèvent, transfigurés par la joie. Dans leur humilité, ils ne savent pas se persuader d'avoir mérité de le voir et ils disent :

« A nous ! À nous ! Comme il est bon notre Seigneur ! De sa naissance à son triomphe, toujours humble et bon avec ses pauvres serviteurs !

- Et comme il était beau !

- Oh ! si beau, il ne l'a jamais été ! Quelle majesté !

- Il semble plus grand encore et avoir plus de maturité.

- C'est vraiment le Roi !

- Oh! on le disait le Roi pacifique ! Mais il est aussi le Roi redoutable pour ceux qui doivent craindre son jugement !

- Tu as vu quels rayons se dégageaient de son Visage ?

- Et quels éclairs dans son regard !

- Moi, je n'osais pas le fixer. Et j'aurais pourtant voulu le fixer car je pense que peut-être il ne me sera plus accordé de le voir ainsi autrement que dans le Ciel. Et je veux le connaître pour ne pas éprouver de crainte alors.

- Oh ! nous ne devons pas craindre si nous restons tels que nous sommes: ses serviteurs fidèles. Tu as entendu : "Je veux vous dire encore que je vous aime. Paix à vous qui êtes de bonne volonté". Oh! pas un mot de trop. Mais dans ce peu de paroles, il y a l'approbation complète de ce que nous avons fait jusqu'à présent et les plus grandes promesses pour la vie à venir. Oh ! entonnons le cantique de la joie, de notre joie: "Gloire à Dieu dans les Cieux très hauts et paix sur la Terre aux hommes de bonne volonté. Le Seigneur est vraiment ressuscité, comme il l'avait dit par la bouche des prophètes et par sa parole sans défauts. Il a perdu avec son Sang tout ce que le baiser d'un homme

avait déposé en Lui de corrompu, et, purifié comme l'est l'autel, son Corps a pris l'inexprimable beauté de Dieu. Avant de monter aux Cieux, il s'est montré à ses serviteurs. Alléluia. Allons en chantant, alléluia ! L'éternelle jeunesse de Dieu ! Allons annoncer aux gentils qu'il est ressuscité, alléluia ! Le Juste, le Saint est ressuscité, alléluia, alléluia ! Du Tombeau il est sorti immortel. Et l'homme juste avec Lui est ressuscité. Dans le péché, comme dans une grotte, était enfermé le cœur de l'homme. Lui est mort pour dire : 'Levez-vous!' Et ceux qui étaient dispersés se sont levés, alléluia ! Après avoir ouvert aux élus les portes des Cieux, il a dit : 'Venez'. Il nous permet par son Sang saint d'y monter nous aussi. Alléluia ! »

Mathias, l'ex-disciple âgé de Jean Baptiste, marche en tête en chantant, comme autrefois peut-être David avait chanté devant son peuple par les routes de Judée. Les autres le suivent en chantant en chœur à chaque alléluia avec une sainte joie.

Jonathas, qui fait partie du groupe, alors que déjà Jérusalem est au pied de la petite colline qu'ils descendent rapidement, dit ;

« Pour sa naissance, j'ai perdu ma patrie et ma maison et pour sa mort j'ai perdu la nouvelle maison où depuis trente ans je travaillais honnêtement. Mais même si on m'avait enlevé la vie à cause de Lui, je serais mort dans la joie, car c'est pour Lui que je l'aurais perdue. Je n'ai pas de rancœur pour celui qui est injuste avec moi. Mon Seigneur m'a enseigné en mourant la parfaite douceur. Et je ne m'inquiète pas pour le lendemain. Ma demeure n'est pas ici, mais au Ciel. Je vivrai dans la pauvreté qui Lui a été si chère et je le servirai jusqu'au moment où il m'appellera... et... oui... je Lui offrirai aussi de renoncer... à ma maîtresse... C'est l'épine la plus dure... Mais maintenant que j'ai vu la douleur du Christ et sa gloire, je ne dois pas tenir compte de ma douleur mais seulement espérer la céleste gloire. Allons dire aux apôtres que Jonathas est le serviteur des serviteurs du Christ. »

Vision et dictée du 4/4/1945, tome 10, § 624, p 272.

7. L'apparition aux disciples d'Emmaüs.

Sommaire

« Sur une route montueuse deux hommes entre deux âges marchent rapidement en tournant le dos à Jérusalem, dont les hauteurs disparaissent de plus en plus derrière les autres qui se suivent avec de continuelles ondulations de sommets et de vallées.

Ils parlent entre eux, et le plus âgé dit à l'autre qui peut avoir trente-cinq ans tout au plus :

« Tu crois qu'il a mieux valu agir ainsi. J'ai une famille et toi aussi. Le Temple ne plaisante pas. Il veut vraiment en finir. A-t-il raison ? A-t-il tort ? Je ne le sais pas. Je sais qu'il a l'intention bien claire d'en finir pour toujours avec tout cela.

- Avec ce crime, Simon. Donne-lui son vrai nom, parce que c'est au moins un crime.

- Cela dépend. En nous, l'amour fermente contre le Sanhédrin. Mais peut-être... qui sait!

- Rien. L'amour éclaire. Il ne porte pas à l'erreur.

- Le Sanhédrin aussi, les Prêtres aussi et les Chefs aiment. Ils aiment Jéhovah, Celui qu'Israël tout entier a aimé depuis que le pacte a été conclu entre Dieu et les Patriarches. Alors, pour eux aussi l'amour est lumière et ne porte pas l'erreur !

- Ce n'est pas de l'amour pour le Seigneur que le leur. Oui. Israël depuis des siècles est dans cette Foi. Mais dis-moi: peux-tu dire que c'est encore une Foi celle que nous donnent les Chefs du Temple, les Pharisiens, les Scribes, les Prêtres ? Tu le vois ? Avec l'or consacré au Seigneur, on le savait déjà, ou du moins on soupçonnait que cela arrivait, avec l'or consacré au Seigneur ils ont payé le Traître et maintenant ils paient les gardes. Le premier pour qu'il trahisse le Christ, les seconds pour qu'ils mentent. Oh ! Je ne sais pas comment la Puissance éternelle s'est bornée à déplacer les murs et à déchirer le Voile ! Je te dis que j'aurais voulu que les nouveaux philistins soient ensevelis sous les décombres. Tous !

- Cléophas! Tu serais toute vengeance.

- Je serais vengeance. Car, admettons que Lui n'était qu'un prophète, est-il permis de tuer un innocent ? Car il était innocent! L'as-tu jamais vu commettre un des crimes dont on l'a accusé pour le tuer ?

- Non. Aucun. Pourtant il a fait une erreur.

- Laquelle, Simon ?

- Celle de ne pas manifester sa puissance du haut de la Croix. Pour confirmer notre foi et pour punir les incrédules sacrilèges. Il devait relever le défi et descendre de la Croix.

- Il a fait davantage. Il est ressuscité.

- Est-ce que c'est vrai ? Ressuscité comment ? Avec son seul Esprit ou avec l'Esprit et la Chair ?

- Mais l'esprit est éternel ! Il n'a pas besoin de ressusciter ! s'exclame Cléophas.

- Je le sais moi aussi. Je voulais dire : s'il est ressuscité avec son unique Nature de Dieu, supérieur à toutes les embûches de l'homme. Car maintenant son Esprit a connu les embûches par la terreur de l'homme. Tu as entendu, hein ? Marc a dit qu'au Gethsémani, où il allait prier contre un rocher, il y a du sang partout. Et Jean, qui a parlé avec Marc, lui a dit: "Ne fais pas piétiner cet endroit car il y a du Sang sué par l'Homme-Dieu". S'il a sué du sang avant d'être torturé, il doit en avoir eu la terreur !

- Notre pauvre Maître !... ils se taisent affligés.

Jésus les rejoint et leur demande :

- De qui parliez-vous ? Dans le silence j'entendais vos paroles par intervalles. Qui a été tué ? C'est un Jésus voilé sous l'apparence modeste d'un pauvre voyageur pressé.

Les deux ne le reconnaissent pas.

- Tu es d'ailleurs, homme ? Tu ne t'es pas arrêté à Jérusalem ? Ton vêtement poussiéreux et tes sandales en cet état nous paraissent appartenir à un pèlerin infatigable.

- Je le suis. Je viens de très loin…

- Tu dois être fatigué, alors. Et tu vas loin ?

- Très loin. Plus loin encore que de l'endroit d'où je viens.

- Tu fais du commerce ? Des marchés ?

- Je dois acheter une quantité infinie de troupeaux pour le plus grand Seigneur. Je dois faire le tour du monde pour choisir des brebis et des agneaux, et descendre même parmi les troupeaux sauvages qui pourtant, quand ils seront rendus domestiques, seront meilleurs que ceux qui maintenant ne sont pas sauvages.

- Travail difficile. Et tu as continué ta route sans t'arrêter à Jérusalem?

- Pourquoi le demandez-vous ?

- Parce que toi seul sembles ignorer ce qui y est arrivé ces jours-ci.

- Qu'est-il arrivé ?

- Tu viens de loin et c'est pour cela que peut-être tu ne sais pas. Mais ta façon de parler est pourtant de Galilée. Aussi, même si tu es serviteur d'un roi étranger ou fils de galiléens expatriés, tu dois savoir, si tu es circoncis, que depuis trois ans dans notre patrie s'est levé un grand prophète du nom de Jésus de Nazareth, puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant les hommes, qui allait en prêchant à travers tout le Pays. Et il se disait le Messie. Ses paroles et ses œuvres étaient réellement du Fils de Dieu, comme Lui se disait. Mais seulement du Fils de Dieu. Tout Ciel… Maintenant tu sais pourquoi… Mais es-tu circoncis ?

- Je suis premier-né et consacré au Seigneur.

- Alors tu connais notre Religion ?

- Je n'en ignore pas une syllabe. Je connais les préceptes et les usages. L'halachah, la midrashim et l'hagadah me sont connues comme les éléments de l'air, de l'eau, du feu et de la lumière qui sont les premiers vers lesquels tend l'intelligence, l'instinct, les besoins de l'homme qui vient de naître.

- Eh bien, alors tu sais qu'Israël eut la promesse du Messie, mais comme d'un roi puissant qui aurait rassemblé Israël. Celui-ci, au contraire, n'était pas ainsi…

- Comment donc ?

- Lui ne visait pas un pouvoir terrestre. Mais c'était d'un royaume éternel et spirituel qu'il se disait roi. Lui n'a pas rassemblé, mais au contraire a divisé Israël, car maintenant il est divisé entre ceux qui

croient en Lui et ceux qui le disent malfaiteur. En vérité il n'avait pas l'étoffe d'un roi car il ne voulait que douceur et pardon. Et comment dominer et vaincre avec ces armes ?...

- Et alors ?

- Et alors les Chefs des Prêtres et les Anciens d'Israël l'ont pris et l'ont jugé passible de la mort... en l'accusant, pour dire vrai, de fautes qui n'étaient pas vraies. Sa faute était d'être trop bon et trop sévère...

- Comment pouvait-il, s'il était l'un, être l'autre ?

- Il le pouvait car il était trop sévère en disant la vérité aux Chefs d'Israël et trop bon pour ne pas faire contre eux des miracles de mort, en foudroyant ses injustes ennemis.

- Il était sévère comme le Baptiste ?

- Voilà... je ne saurais dire. Il faisait de durs reproches, surtout dans les derniers temps, aux scribes et aux pharisiens et menaçait ceux du Temple comme marqués par la colère de Dieu. Mais ensuite, si quelqu'un était pécheur et se repentait, et si Lui voyait dans son cœur un vrai repentir, car le Nazaréen lisait dans les cœurs mieux qu'un scribe dans le texte, alors il était plus doux qu'une mère.

- Et Rome a permis qu'on tue un innocent ?

- Pilate l'a condamné... Mais il ne le voulait pas et le disait: Juste. Mais ils le menacèrent de l'accuser auprès de César et il eut peur. En somme il a été condamné à la Croix et y est mort et cela, en même temps que la crainte des synhédristes, nous a beaucoup humiliés. Car je suis Cléophas, fils de Cléophas, et lui est Simon, tous les deux d'Emmaüs, et parents car j'ai épousé sa première fille, et nous étions disciples du Prophète.

- Et maintenant vous ne l'êtes plus ?

- Nous espérions que ce serait Lui qui libérerait Israël et aussi que, par un prodige, il confirmerait ses paroles. Au contraire!...

- Quelles paroles avait-il dites ?

- Nous te l'avons dit: "Je suis venu au Royaume de David. Je suis le Roi pacifique" et ainsi de suite. Et il disait: "Venez au Royaume" mais ensuite il ne nous a pas donné le royaume. Et il disait: "Le troisième jour je ressusciterai". Maintenant c'est le troisième jour qu'il est mort, et même il est déjà accompli car l'heure de none est déjà passée et Lui n'est pas ressuscité. Des femmes et des gardiens disent que oui, il est ressuscité. Mais nous nous ne l'avons pas vu.

Les gardiens disent, maintenant, qu'ils ont ainsi parlé pour justifier le vol du cadavre fait par les disciples du Nazaréen.

Mais les disciples !... Nous l'avons tous quitté par peur quand il était vivant... et certainement nous ne l'avons pas dérobé maintenant qu'il est mort. Et les femmes... qui se fie à elles ? Nous raisonnions à ce propos. Et nous voulions savoir s'il a voulu dire s'il ressusciterait avec l'Esprit redevenu divin ou si ce serait aussi avec la Chair. Les femmes disent que les anges - car elles disent avoir vu aussi les anges après le tremblement de terre, et c'est possible car le vendredi déjà des justes

sont apparus hors des tombeaux - elles disent que les anges ont dit que Lui est comme quelqu'un qui n'est jamais mort. Et c'est tel en effet que les femmes ont semblé le voir. Mais deux de nous, deux chefs, sont allés au Tombeau. Et, s'ils l'ont vu vide, comme les femmes l'ont dit, ils ne l'ont pas vu Lui, ni là, ni ailleurs. Et c'est une grande désolation car nous ne savons plus que penser!

- Oh! comme vous êtes sots et durs pour comprendre! Et comme vous êtes lents pour croire aux paroles des prophètes ! Et cela n'avait-il pas été dit ? L'erreur d'Israël est celle-ci: d'avoir mal interprété la royauté du Christ. C'est pour cela que l'on ne l'a pas cru. C'est pour cela qu'on l'a craint. C'est pour cela que maintenant vous doutez. En haut, en bas, au Temple et dans les villages, partout on pensait à un roi selon la nature humaine. Dans la pensée de Dieu la reconstruction du Royaume d'Israël n'était pas limitée, comme elle l'a été en vous, dans le temps, dans l'espace et dans les moyens.

Dans le temps : toutes les royautés, même les plus puissantes, ne sont pas éternelles. Rappelez-vous les puissants pharaons qui opprimèrent les hébreux au temps de Moïse. Combien de dynasties ne sont-elles pas finies, et d'elles ne restent que les momies sans âme au fond des hypogées secrets! Et il reste un souvenir, si encore il reste, de leur pouvoir d'une heure, et encore moins, si on mesure leurs siècles sur le Temps éternel. Ce Royaume est éternel.

Dans l'espace : il était dit: Royaume d'Israël, parce que d'Israël est venue la souche de la race humaine, parce qu'en Israël, dirais-je, se trouve la semence de Dieu et ainsi, en disant Israël, on voulait dire: le royaume de ceux qui ont été créés par Dieu. Mais la royauté du Roi Messie n'est pas limitée à la petite étendue de la Palestine, mais elle s'étend du septentrion au midi, de l'orient à l'occident, partout où il y a un être qui possède un esprit dans sa chair, c'est-à-dire partout où il y a un homme. Comment un seul aurait-il pu réunir en lui-même tous les peuples ennemis entre eux, et en faire un unique royaume sans répandre des fleuves de sang et les assujettir tous par la cruelle oppression des hommes d'armes ? Et comment alors aurait-il pu être le roi pacifique dont parlent les prophètes ? »

Jésus poursuit une longue explication sur le royaume et sur la résurrection. Il termine par :

« Croyez, pour lui appartenir.

Voici Emmaüs, amis. Je vais plus loin. Il n'est pas accordé de repos au Voyageur qui a tant de chemin à faire.

- Seigneur, tu es plus instruit qu'un rabbi. Si Lui n'était pas mort, nous dirions que c'est Lui qui nous a parlé. Nous voudrions encore entendre de toi d'autres vérités et plus développées. Car maintenant nous, brebis sans berger, troublées par la tempête de la haine d'Israël, nous ne savons plus comprendre les paroles du Livre. Veux-tu que nous venions avec Toi ? Vois : tu nous instruirais encore pour compléter l'œuvre du Maître qui nous a été enlevé.

- Vous l'avez eu si longtemps et vous n'avez pas su acquérir une instruction complète ? N'est-ce pas une synagogue ?

- Oui. Je suis Cléophas, fils de Cléophas, le chef de la synagogue, mort dans la joie qu'il a eue d'avoir connu le Messie.

- Et tu n'es pas encore arrivé à croire sans nuage ? Mais ce n'est pas votre faute**.** Après le Sang, il manque encore le Feu. Et ensuite vous croirez car vous comprendrez. Adieu.

- O Seigneur, déjà le soir approche et le soleil est à son déclin. Tu es las et assoiffé. Entre. Reste avec nous. Tu nous parleras de Dieu pendant que nous partagerons le pain et le sel. »

Jésus entre et on le sert, avec l'habituelle hospitalité hébraïque, en Lui donnant la boisson et de l'eau pour ses pieds lassés.

Puis ils se mettent à table et les deux le prient d'offrir pour eux la nourriture. Jésus se lève, tenant dans ses mains le pain et, les yeux levés vers le ciel rouge du soir, il rend grâces pour la nourriture et s'assoit. Il rompt le pain et en donne à ses deux hôtes et, en le faisant, il se révèle pour ce qu'il est: le Ressuscité.

Ce n'est pas le Ressuscité resplendissant apparu aux autres qui Lui sont plus chers. Mais c'est un Jésus plein de majesté, aux plaies bien nettes dans ses longues mains: roses rouges sur l'ivoire de la peau. Un Jésus bien vivant dans sa Chair recomposée, mais bien Dieu aussi dans la majesté de ses regards et de tout son aspect.

Les deux le reconnaissent et tombent à genoux… Mais quand ils osent relever leur visage, il ne reste de Lui que le pain rompu.

Ils le prennent et le baisent. Chacun prend son morceau et l'enveloppant dans un linge le met comme une relique sur sa poitrine.

Ils pleurent en disant:

« C'était Lui ! Et nous ne le reconnaissions pas, et pourtant ne sentais-tu pas que ton cœur brûlait dans ta poitrine pendant qu'il nous parlait et nous expliquait les Écritures ?

- Oui. Et maintenant il me paraît le voir de nouveau et dans une lumière qui vient du Ciel, la lumière de Dieu. Et je vois que Lui est le Sauveur.

- Allons. Moi je ne sens plus la lassitude et la faim. Allons le dire à ceux de Jésus, à Jérusalem.

- Allons. Oh! si mon vieux père avait pu jouir de cette heure !

- Mais ne dis pas cela! Lui en a joui plus que nous. Sans le voile dont il s'est servi par pitié pour notre faiblesse charnelle, le juste Cléophas a vu avec son esprit le Fils de Dieu rentrer au Ciel. Allons! Allons! Nous arriverons en pleine nuit, mais si Lui le veut il nous donnera manière de passer. S'il a ouvert les portes de la mort, il pourra bien ouvrir les portes des murs! Allons ! »

Et dans le couchant entièrement pourpre, ils s'en vont avec empressement vers Jérusalem. »

Vision et dictée du 5 avril 1945, tome 10, § 625, p 275.

L'évangéliste Luc rend compte, en détail, de cette rencontre bien connue (Lc 24, 13-33).

8. Les apparitions à des païens.

Sommaire

« La maison du Cénacle est pleine de gens. Le vestibule, la cour, les pièces, sauf le Cénacle et la pièce où se trouve la Vierge Marie, présentent un air de fête et d'animation d'un lieu où plusieurs se retrouvent pour une fête après un certain temps. Il y a les apôtres, sauf Thomas. Il y a les bergers. Il y a les femmes fidèles et, avec Jeanne, se trouvent Nique, Élise, Syra, Marcelle, Anne. Tous parlent, à voix basse, mais avec une animation visible et joyeuse. La maison est bien fermée comme si on avait peur, mais la peur du dehors ne peut porter atteinte à la joie de l'intérieur.

Marthe va et vient avec Marcelle et Suzanne pour préparer le repas des “serviteurs du Seigneur” comme elle appelle les apôtres. Les autres, hommes et femmes, s'interrogent, se confient leurs impressions, joies, peurs… comme autant d'enfants qui attendent quelque chose qui les électrise et les effraie aussi un peu.

Les apôtres voudraient paraître avoir le plus d'assurance, mais ils sont les premiers à se troubler si un bruit semble un coup à la porte ou imite l'ouverture d'une fenêtre. Même la venue rapide de Suzanne, qui arrive avec deux lampes à plusieurs flammes au secours de Marthe qui cherche du linge, fait sursauter Mathieu qui crie: “Le Seigneur!” chose qui fait tomber à genoux Pierre qui se sent visiblement plus agité que les autres.

Un coup résolu à la porte coupe court toutes les conversations et laisse tout le monde en suspens. Je crois que les cœurs battent tous à grande allure.

Ils regardent par un soupirail et ouvrent avec un “Oh !” de stupeur, en voyant le groupe inattendu des dames romaines accompagnées par Longin et un autre qui porte, comme Longin, un habit foncé. Les dames aussi sont toutes enveloppées dans des manteaux foncés qui leur couvrent aussi la tête. Elles ont enlevé tous leurs bijoux pour moins attirer l'attention.

« Pouvons-nous entrer un moment pour dire notre joie à la Mère du Sauveur ? dit Plautina la plus respectée de toutes.

- Venez donc. Elle est là. »

Elles entrent en groupe avec Jeanne et Marie de Magdala qui, j'en ai l'impression, les connaît fort bien. Longin avec l'autre romain restent, isolés, dans un coin du vestibule, car on les regarde un peu de travers.

Les femmes saluent par leur: “Ave, Domina!” et puis s'agenouillent en disant :

« Si avant nous admirions la Sagesse, maintenant nous voulons être les filles du Christ. Et c'est à toi que nous le disons. Toi seule peux vaincre la défiance hébraïque envers nous. C'est à toi que nous viendrons pour être instruites jusqu'à ce qu'eux (et elles montrent les apôtres arrêtés en groupe à l'entrée) nous permettront de nous dire de Jésus. »

C'est Plautina qui a parlé au nom de toutes. Marie sourit toute heureuse et elle dit :

« Je demande au Seigneur de purifier mes lèvres comme celles du Prophète pour que je puisse parler dignement de mon Seigneur. Soyez bénies, prémices de Rome !

« Longin aussi voudrait... et le lancier qui s'est senti un feu dans le cœur quand... quand s'ouvrirent Terre et Ciel au cri de Dieu. Mais si nous savons peu de choses, eux ne savent rien, sauf que Lui était le Saint de Dieu et qu'ils ne veulent plus appartenir à l'Erreur.

- Tu leur diras d'aller aux apôtres.

- Ils sont là, mais les apôtres se défient d'eux. »

Marie se lève et va vers les soldats. Les apôtres la regardent aller, en cherchant à comprendre sa pensée.

« Que Dieu vous conduise à sa Lumière, fils ! Venez ! Pour connaître les serviteurs du Seigneur. Celui-ci c'est Jean, et vous le connaissez. Et celui-là c'est Simon Pierre, choisi par mon Fils et mon Seigneur comme chef de ses frères. Celui-ci c'est Jacques et l'autre Jude, cousins du Seigneur. Celui-ci Simon et l'autre André, frère de Pierre. Puis voilà Jacques frère de Jean et eux Philippe, Barthélemy et Matthieu. Il manque Thomas encore au loin, mais je le nomme comme s'il était présent. Tous sont choisis pour une mission spéciale. Mais ces autres, qui se tiennent humblement dans l'ombre, sont les premiers dans l'héroïsme de l'amour. Depuis plus de six lustres ils prêchent le Christ. Ni les persécutions qu'ils ont subies, ni la condamnation de l'Innocent, n'ont porté atteinte à leur foi. Pêcheurs et bergers, et vous patriciens. Mais dans le nom de Jésus il n'y a plus de différences. L'amour dans le Christ nous rend tous égaux et frères, et mon amour vous appelle fils bien que vous soyez d'une autre nation. Et même je vous dis que je vous retrouve après vous avoir perdus car, au moment de la douleur, vous étiez auprès du Mourant. Et je n'oublie pas ta pitié, Longin. Ni tes paroles, soldat. Je paraissais meurtrie, mais je voyais tout. Moi je n'ai pas la possibilité de vous récompenser. Et vraiment pour des choses saintes, il n'y a pas de paiement mais seulement l'amour et la prière. Et c'est elle que je vous donnerai en priant notre Seigneur Jésus, de vous donner, Lui, la récompense.

- Nous l'avons eue, Domina. C'est pour cela que nous avons osé venir tous ensemble. Une commune impulsion nous a rassemblés. Déjà la foi a jeté son lien d'un cœur à l'autre, dit Longin. »

Tous s'approchent avec curiosité et il se trouve quelqu'un qui, vainquant sa retenue et peut-être la répulsion du contact avec les païens, dit :

« Qu'avez-vous eu ?

- Moi, une voix: la Sienne, qui me disait : "Viens à Moi"“ dit Longin.

- Et moi, j'ai entendu: "Si tu me crois Saint, crois en Moi " dit l'autre soldat.

- Et nous, dit Plautina, pendant que ce matin nous étions en train de parler de Lui, nous avons vu une lumière, une lumière ! Elle s'est

transformée en visage. Oh ! toi, dis sa splendeur. C'était le sien. Et il nous a souri si doucement que nous n'avions plus qu'un désir: venir vous dire de ne pas nous repousser. »

Il y a un bourdonnement de voix et des commentaires. Tous parlent pour répéter comment ils l'ont vu. Les dix apôtres se taisent, mortifiés. Pour se remonter et ne pas paraître les seuls restés sans son salut, ils demandent aux femmes hébraïques si elles ont été sans cadeau pascal. Élise dit :

« Il m'a enlevé l'épée douloureuse de la mort de mon fils. Et Anne :

- J'ai entendu sa promesse sur le salut éternel des miens. Et Syra :

- Moi, une caresse. Et Marcelle :

- Moi, un éclair et sa Voix qui disait: "Persévère".

- Et toi, Nique? demandent-ils parce que celle-ci se tait.

- Elle l'a déjà eu, répondent d'autres.

- Non. J'ai vu son Visage, et il m'a dit : "Pour que celui-ci s'imprime sur ton cœur". Comme il était beau !

Marthe va et vient silencieuse et rapide, et elle se tait.

- Et toi, sœur ? Rien à toi ? Tu te tais et tu souris. Tu souris trop doucement pour ne pas avoir ta joie, dit Marie Madeleine.

- C'est vrai. Tu tiens tes paupières baissées et ta langue est muette, mais c'est comme si tu chantais une chanson d'amour tant ton œil brille derrière le voile des cils.

- Oh ! parle, donc ! Mère, elle te l'a dit ? » La Mère sourit et se tait.

Marthe, qui est occupée à mettre la vaisselle sur la table, veut tenir descendu le voile sur son heureux secret. Mais sa sœur ne la laisse pas tranquille. Alors Marthe, bienheureuse, dit en rougissant :

« Il m'a donné rendez-vous pour l'heure de la mort et de l'accomplissement des noces... » et sur son visage s'allume une rougeur plus vive et un sourire d'âme.

Vision et dictée du 5/4/1945, tome 10, § 626, p 284.

9. Les apparitions aux apôtres.

Sommaire

Les dix apôtres, Thomas ayant disparu, sont rassemblés au Cénacle, en grande discussion après le repas du soir. Ils se posent beaucoup de questions...

« La soirée doit être bien avancée car aucun bruit ne vient plus de la rue ni de la maison. Je pense que ceux aussi qui étaient venus avant se sont tous retirés ou dans leurs propres maisons ou pour dormir, fatigués par tant d'émotions.

Les dix de leur côté, après avoir mangé des poissons, dont il reste encore quelques-uns sur un plateau posé sur la crédence, sont en train de parler sous la lumière d'une seule flamme du lampadaire la plus proche de la table. Ils y sont encore assis autour et ils ont des

conversations morcelées. Ce sont presque des monologues car il semble que chacun, plutôt qu'avec son compagnon, parle avec lui-même. Et les autres le laissent parler, en parlant peut-être à leur tour de toute autre chose. Pourtant ces conversations décousues, qui donnent l'impression des rayons d'une roue démontée, on sent qu'elles se rapportent à un seul sujet qui en est le centre bien qu'ainsi éparpillées, et que c'est Jésus.

« Je ne voudrais pas que Lazare ait mal entendu et que les femmes aient compris mieux que lui..., dit Jude d'Alphée.

- A quelle heure la romaine dit-elle l'avoir vu ? demande Mathieu. Personne ne lui répond.

- Demain je vais à Capharnaüm, dit André.

- Quelle merveille ! Agir de telle façon que ce soit juste à ce moment-là que sort la litière de Claudia ! dit Barthélemy.

- Nous avons mal fait, Pierre, de nous éloigner tout de suite ce matin... Si nous étions restés nous l'aurions vu comme la Magdeleine, dit Jean en soupirant.

- Moi, je ne comprends pas comment il peut être à Emmaüs et en même temps dans le palais. Et être ici, chez sa Mère, et en même temps chez la Magdeleine et chez Jeanne...,se dit à lui-même Jacques de Zébédée.

- Il ne viendra pas. Je n'ai pas suffisamment pleuré pour le mériter... Il a raison. Je dis qu'il me fait attendre pendant trois jours à cause de mes trois reniements. Mais comment, comment ai-je pu faire cela ?

- Comme il était transfiguré, Lazare ! Je vous dis qu'il paraissait, lui, un soleil. Je pense qu'il lui est arrivé comme à Moïse après avoir vu Dieu. Et tout de suite - n'est-ce pas, vous qui étiez là ? - tout de suite après avoir offert sa vie ! dit le Zélote.

Personne ne l'écoute. Jacques d'Alphée se tourne vers Jean et dit :

- Comment a-t-il dit à ceux d'Emmaüs? Il me semble qu'il nous a excusé, n'est-ce pas ? N'a-t-il pas dit que tout est arrivé à cause de notre erreur d'israélites sur la façon de comprendre son Royaume? Jean ne l'écoute pas. Il se tourne pour regarder Philippe et dit à l'air... car il ne parle pas à Philippe :

- Pour moi, il me suffit de savoir qu'il est ressuscité. Et puis... Et puis que mon amour soit toujours plus fort. Vous avez vu, hein ! Si vous regardez de près il est allé en proportion de l'amour que nous avons eu : la Mère, Marie-Magdeleine, les enfants, ma mère et la tienne, et puis Lazare et Marthe... Quand à Marthe ? Je dis quand elle a entonné le psaume de David: "Le Seigneur est mon berger. Il ne me manquera rien. Il m'a mis dans un lieu d'abondants pâturages. Il m'a conduit aux eaux qui désaltèrent. Il a appelé mon âme à Lui..." Tu te souviens comment elle nous a fait sursauter avec ce chant inattendu ? Et ces paroles sont en relation avec ce qu'elle a dit : "Il a appelé mon âme à Lui". En effet Marthe semble avoir retrouvé sa route... Avant elle était égarée, elle, la courageuse ! Peut-être qu'en l'appelant il lui a dit l'endroit où il la veut. C'est même certain, car s'il lui a donné rendez-

vous il doit savoir où elle sera. Qu'aura-t-il voulu dire en disant: "l'accomplissement des noces ?

Philippe, qui l'a regardé un moment et puis l'a laissé monologuer, dit en gémissant :

- Moi je ne saurai pas quoi Lui dire s'il vient... Je me suis enfui... et je sens que je vais fuir. D'abord, c'était par peur des hommes. Maintenant, c'est par peur de Lui.

- Tous disent qu'il est très beau. Peut-il jamais être plus beau qu'il ne l'était déjà ? se demande Barthélemy.

- Moi, je Lui dirai : "Tu m'as pardonné sans me parler quand j'étais publicain. Pardonne-moi aussi maintenant par ton silence car ma lâcheté ne mérite pas que tu me parles", dit Matthieu.

- Longin dit qu'il s'est demandé: "Dois-je Lui demander de guérir ou de croire ? Mais son cœur a dit : "De croire" et alors la Voix a dit: "Viens à Moi" et il a senti la volonté de croire et en même temps la guérison. C'est exactement ce qu'il m'a dit, affirme Jude d'Alphée.

- Moi, je suis toujours arrêté à la pensée que Lazare a été récompensé tout de suite à cause de son offrande... J'ai dit, moi aussi: "Ma vie pour ta gloire". Mais il n'est pas venu, dit en soupirant le Zélote.

- Que dis-tu, Simon ? Toi qui es cultivé, dis-moi: que dois-je Lui dire pour Lui faire comprendre que je l'aime et que je Lui demande pardon? Et toi, Jean ? Tu as parlé beaucoup avec la Mère, aide-moi. Ce n'est pas de la pitié de laisser seul le pauvre Pierre !

Jean est ému de compassion pour son compagnon humilié et il dit :

- Mais... mais moi, je Lui dirais simplement : "Je t'aime". Dans l'amour est compris aussi le désir du pardon et le repentir. Pourtant... je ne sais pas. Simon, que dis-tu ? Et le Zélote :

- Moi je dirais ce qui était le cri des miraculés : "Jésus, aie pitié de moi!". Je dirais: "Jésus" et c'est tout, car il est bien plus que le Fils de David !

- C'est bien ce que je pense et ce qui me fait trembler. Oh! je me cacherai la tête... Ce matin aussi j'avais peur de le voir et...

- ... et puis tu es entré le premier. Mais ne crains pas ainsi. On dirait que tu ne le connais pas, lui dit Jean pour l'encourager. »

La pièce s'illumine vivement comme par un éclair éblouissant. Les apôtres se cachent le visage, craignant que ce soit la foudre, mais ils n'entendent pas de bruit et ils lèvent la tête.

Jésus est au milieu de la pièce, près de la table. Il ouvre les bras en disant :

« La Paix soit avec vous. »

Personne ne répond. Les uns sont plus pâles, d'autres plus rouges, ils le fixent tous, craintifs et émus, fascinés et en même temps comme pris par le désir de fuir.

Jésus fait un pas en avant en souriant davantage.

« Mais ne craignez pas ainsi ! C'est Moi. Pourquoi êtes-vous ainsi troublés ? Ne me désiriez-vous pas ? Ne vous avais-je pas fait dire que je serais venu ? Ne vous l'avais-je pas dit dès le soir de Pâque ? »

Personne n'ose parler. Pierre pleure déjà et Jean sourit déjà pendant que les deux cousins, les yeux brillants et remuant les lèvres sans réussir à parler, semblent deux statues représentant le désir.

« Pourquoi avez-vous dans vos cœurs des pensées si opposées entre le doute et la foi, entre l'amour et la crainte ? Pourquoi voulez-vous être encore chair et non pas esprit, et avec celui-ci seulement, voir, comprendre, juger, agir ? Sous la flamme de la douleur ne s'est-il pas brûlé entièrement le vieux moi et n'a-t-il pas surgi le nouveau moi d'une vie nouvelle ? Je suis Jésus. Votre Jésus ressuscité, comme il vous l'avait dit. Regardez. Toi qui as vu mes blessures et vous qui ignorez ma torture. Car ce que vous savez est bien différent de la connaissance exacte qu'en a Jean. Viens, toi, le premier. Tu es déjà tout à fait pur, si pur que tu peux me toucher sans crainte. L'amour, l'obéissance, la fidélité t'avaient déjà rendu pur. Mon Sang, dont tu as été tout inondé quand tu m'as déposé de la Croix, a fini de te purifier. Regarde. Ce sont de vraies mains et de vraies blessures. Observe mes pieds. Vois comment cette marque est celle du clou? Oui, c'est vraiment Moi et non pas un fantôme. Touchez-moi. Les spectres n'ont pas de corps. Moi, j'ai une vraie chair sur un vrai squelette. »

Il met sa main sur la tête de Jean qui a osé aller près de Lui :

« Tu sens ? Elle est chaude et lourde. Il lui souffle sur le visage. Et ceci c'est la respiration.

- Oh ! mon Seigneur ! Jean murmure doucement, ainsi…

- Oui, votre Seigneur. Jean, ne pleure pas de crainte et de désir. Viens vers Moi. Je suis toujours Celui qui t'aime. Assoyons-nous, comme toujours, à la table. N'avez-vous rien à manger ? Donnez-le moi donc. »

André et Mathieu, avec des mouvements de somnambules, prennent sur les crédences les pains et les poissons et un plateau avec un rayon de miel à peine entamé dans un coin.

Jésus offre la nourriture et mange et il donne à chacun un peu de ce qu'il mange. Et il les regarde, si bon mais si majestueux, qu'ils en sont paralysés.

Le premier qui ose parler c'est Jacques, frère de Jean :

« Pourquoi nous regardes-tu ainsi ?

- Parce que je veux vous connaître.

- Tu ne nous connais pas encore ?

- Comme vous ne me connaissez pas. Si vous me connaissiez, vous sauriez qui je suis et vous trouveriez les mots pour me dire votre tourment. Vous vous taisez, comme en face d'un étranger puissant que vous craignez. Tout à l'heure vous parliez… Cela fait presque quatre jours que vous vous parlez à vous-mêmes en disant: "Je Lui dirai ceci…" en disant à mon Esprit: "Reviens, Seigneur, que je puisse te dire ceci". Maintenant je suis venu et vous vous taisez ? Suis-je

tellement changé que je ne vous paraisse plus Moi ? Ou bien êtes-vous tellement changés que vous ne m'aimez plus ? »

Jean, assis près de son Jésus, fait son acte habituel de mettre la tête sur sa poitrine en murmurant :

« Moi je t'aime, mon Dieu », mais il se raidit pour s'interdire cet abandon par respect pour le resplendissant Fils de Dieu. En effet Jésus semble dégager une lumière tout en étant d'une Chair semblable à la nôtre. Mais Jésus l'attire sur son Cœur et alors Jean ouvre les digues à ses pleurs bienheureux. C'est le signal pour tous de le faire. Pierre, deux places après Jean, glisse entre la table et son siège et il pleure en criant :

« Pardon, pardon! Enlève-moi de cet enfer où je suis depuis tant d'heures. Dis-moi que tu as vu mon erreur pour ce qu'elle a été. Pas de l'esprit, mais de la chair qui a dominé le cœur. Dis-moi que tu as vu mon repentir… Il durera jusqu'à la mort. Mais Toi… mais Toi dis-moi que comme Jésus je ne dois pas te craindre… et moi, et moi je chercherai de faire si bien que je me ferai pardonner même par Dieu… et mourir… ayant seulement un grand purgatoire à faire.

- Viens ici, Simon de Jonas.

- J'ai peur.

- Viens ici. Ne sois pas plus lâche.

- Je ne mérite pas de venir près de Toi.

- Viens ici. Que t'a dit la Mère? « Si tu ne le regardes pas sur ce suaire, tu n'auras pas le courage de le regarder jamais plus ». Oh ! homme sot ! Ce Visage ne t'a-t-il pas dit, par son regard douloureux, que je te comprenais et que je te pardonnais ? Et pourtant je l'ai donné ce linge, pour réconfort, pour guide, pour absolution, pour bénédiction… Mais que vous a fait Satan pour vous aveugler à ce point? Maintenant Moi, je te dis: si tu ne me regardes pas maintenant que sur ma gloire j'ai encore étendu un voile pour me mettre à la portée de votre faiblesse, tu ne pourras jamais plus venir sans peur à ton Seigneur. Et que t'arrivera-t-il alors ?

Tu as péché par présomption. Veux-tu maintenant pécher de nouveau par obstination ? Viens, te dis-je. »

Pierre se traîne sur ses genoux, entre la table et les sièges, avec les mains sur son visage en pleurs. Jésus l'arrête, quand il est à ses pieds, en lui mettant la main sur la tête. Pierre, en pleurant plus fort, prend cette main et la baise dans un vrai sanglot sans frein. Il ne sait dire que :

« Pardon ! Pardon ! »

Jésus se dégage de son étreinte et, en faisant levier de sa main sous le menton de l'apôtre, il l'oblige à lever la tête et fixe ses yeux rougis, brûlés, déchirés par le repentir avec ses yeux brillants et sereins. Il semble vouloir lui transpercer l'âme, puis il dit :

« Allons. Enlève l'opprobre de Judas. Baise-moi où il m'a baisé. Lave, avec ton baiser, la marque de la trahison. »

Pierre lève la tête pendant que Jésus se penche encore davantage, et il effleure sa joue... puis il incline la tête sur les genoux de Jésus, et il reste ainsi... comme un vieil enfant qui a fait du mal, mais qui est pardonné.

Les autres, maintenant qu'ils voient la bonté de leur Jésus, retrouvent un peu de hardiesse et ils s'approchent comme ils peuvent. Viennent d'abord ses cousins... Ils voudraient dire tant de choses et n'arrivent à rien dire. Jésus les caresse et leur donne du courage par son sourire.

Matthieu vient avec André. Matthieu en disant :

« Comme à Capharnaüm...et André :

- Moi, moi... je t'aime, moi. Barthélemy vient en gémissant :

- Je n'ai pas été sage, mais sot. Lui est sage, et il montre le Zélote auquel Jésus sourit déjà.

Jacques de Zébédée vient et murmure à Jean :

- Dis-le-lui, toi... Jésus se tourne et dit :

- Tu l'as dit depuis quatre soirs et depuis autant de temps j'ai eu de la compassion pour toi.

Philippe, en dernier lieu, vient tout courbé, mais Jésus le force à lever la tête et lui dit :

- Pour prêcher le Christ, il faut davantage de courage. »

Maintenant ils sont tous autour de Jésus. Ils s'enhardissent tout doucement. Ils retrouvent ce qu'ils ont perdu ou craint d'avoir perdu pour toujours. Affleurent de nouveau la confiance, la tranquillité et, bien que Jésus soit si majestueux qu'il tient ses apôtres dans un respect nouveau, ils trouvent finalement le courage de parler.

C'est son cousin Jacques qui dit en soupirant :

« Pourquoi nous as-tu fait cela, Seigneur ? Tu savais que nous ne sommes rien et que toute chose vient de Dieu. Pourquoi ne nous as-tu pas donné la force d'être à tes côtés ?

Jésus le regarde et sourit.

- Maintenant tout est arrivé. Et tu ne dois plus rien souffrir, mais ne me demande plus cette obéissance. Chaque heure m'a vieilli d'un lustre et tes souffrances que l'amour et Satan augmentaient également, dans mon imagination, de cinq fois ce qu'elles ont été, ont vraiment consumé toutes mes forces. Il ne m'est resté rien d'autre pour continuer à obéir que de tenir, comme quelqu'un qui se noie avec les mains blessées, ma force avec la volonté comme des dents qui serrent une planche, pour ne pas périr... Oh! ne demande plus cela à ton lépreux !

Jésus regarde Simon le Zélote et sourit :

- Seigneur, tu sais ce que voulait mon cœur. Mais, ensuite, je n'ai plus eu de cœur... comme s'ils me l'avaient arraché les gredins qui t'ont pris... et il m'est resté un trou d'où fuyaient toutes mes pensées antérieures. Pourquoi as-tu permis cela, Seigneur ? demande André.

- Moi… tu parles de cœur ? Moi je dis que j'ai été quelqu'un qui n'a plus de raison, comme quelqu'un qui reçoit un coup de massue sur la nuque. Quand la nuit venue je me suis trouvé à Jéricho… Oh ! Dieu ! Dieu !… Mais un homme peut-il périr ainsi ? Je crois que c'est ainsi la possession. Maintenant je comprends ce qu'est cette chose redoutable !… Philippe écarquille encore les yeux en se rappelant sa souffrance.

- Tu as raison, Philippe. Moi je regardais en arrière. Je suis âgé et non dépourvu de sagesse, et je ne savais plus rien de ce que j'avais su jusqu'à cette heure. Je regardais Lazare, si déchiré mais si sûr, et je me disais : "Comment peut-il se faire que lui sache encore trouver une raison et moi plus rien ?" dit Barthélemy.

- Moi aussi, je regardais Lazare. Et, puisque je sais à peine ce que tu nous as expliqué, je ne pensais pas au savoir, mais je disais: "Si au moins j'avais le même cœur !" Au contraire je n'avais que douleur, douleur, douleur. Lazare avait la douleur et la paix… Pourquoi tant de paix pour lui ?

Jésus regarde tour à tour d'abord Philippe, puis Barthélemy, puis Jacques de Zébédée. Il sourit et se tait. Jude dit :

- Moi j'espérais arriver à voir ce que certainement Lazare voyait. Aussi je restais toujours près de lui… Son visage !… Un miroir. Un peu avant le tremblement de terre de Vendredi il était comme quelqu'un qui meurt broyé, et puis il devint tout d'un coup majestueux dans sa douleur. Vous rappelez-vous quand il dit : "Le devoir accompli donne la paix" ? Nous crûmes nous tous que c'était seulement un reproche pour nous ou une approbation pour lui-même. Maintenant je pense qu'il le disait pour Toi. C'était un phare dans nos ténèbres Lazare. Combien tu lui as donné, Seigneur ! Jésus sourit et se tait.

- Oui. La vie. Et peut-être avec elle tu lui as donné une âme différente. Pourquoi, enfin, lui est-il différent de nous ? En effet, il n'est plus un homme. Il est déjà quelque chose de plus qu'un homme et, à cause de ce qu'il était dans le passé, il aurait dû être encore moins parfait d'esprit que nous. Mais lui s'est fait, et nous… Seigneur, mon amour a été vide comme certains épis. Il n'a donné que de la balle" dit André. Et Matthieu :

- Moi, je ne puis rien demander. Car j'ai déjà tant eu avec, ma conversion. Mais, oui ! J'aurais voulu avoir ce qu'a eu Lazare. Une âme donnée par Toi, car je pense moi aussi comme André…"

- La Magdeleine et Marthe ont été aussi des phares. Serait-ce la race. Vous ne les avez pas vues. L'une était pitié et silence. L'autre! Oh ! si nous avons été tous un faisceau autour de la Bénie, c'est parce que Marie de Magdala nous a groupés par les flammes de son courageux amour. Oui, j'ai dit: la race. Mais je dois dire: l'amour. Ils nous ont dépassés en fait d'amour. C'est pour cela qu'ils ont été ce qu'ils ont été, dit Jean.

Jésus sourit et continue de se taire.

- Ils en ont été grandement récompensés pourtant…

- C'est à eux que tu es apparu.

- A tous les trois.

- A Marie, tout de suite après ta Mère…

Il est visible que les apôtres ont un regret pour ces apparitions privilégiées.

- Marie te sait ressuscité depuis déjà tant d'heures. Et nous, c'est seulement maintenant que nous pouvons te voir…

- Il n'y a plus de doutes en elles. En nous, au contraire, voilà… c'est seulement maintenant que nous sentons que rien n'est fini. Pourquoi à elles, Seigneur, si tu nous aimes encore et si tu ne nous repousses pas ? demande Jude d'Alphée.

- Oui. Pourquoi aux femmes, et en particulier à Marie ? Tu as même touché son front et elle dit qu'il lui semble porter une couronne éternelle. Et à nous, tes apôtres, rien… »

Jésus ne sourit plus. Son visage n'est pas troublé, mais il ne sourit plus. Il regarde sérieusement Pierre qui a parlé le dernier, reprenant de la hardiesse à mesure que sa peur se dissipe, et il dit :

« J'avais douze apôtres. Et je les aimais de tout mon Cœur. Je les avais choisis, et comme une mère j'avais pris soin de les faire grandir dans ma Vie. Je n'avais pas de secrets pour eux. Je leur disais tout, je leur expliquais tout, je leur pardonnais tout. Leurs idées humaines, leurs étourderies, leurs entêtements… tout.

Et j'avais des disciples. Des disciples riches et des pauvres. J'avais des femmes au passé ténébreux ou de faible constitution. Mais les préférés, c'était les apôtres.

Mon heure est venue. L'un m'a trahi et livré aux bourreaux. Trois ont dormi pendant que je suais du sang. Tous, sauf deux, ont fui par lâcheté. Un m'a renié par peur bien qu'il eût l'exemple de l'autre, jeune et fidèle. Et, comme si cela ne suffisait pas, j'ai eu parmi les douze le suicide d'un désespéré et un qui a tant douté de mon pardon qu'il n'a cru que difficilement, et grâce à la parole maternelle, à la Miséricorde de Dieu. En sorte que si j'avais regardé ma troupe, et si j'avais attaché sur elle un regard humain, j'aurais dû dire: "A part Jean, fidèle par amour, et Simon, fidèle à l'obéissance, je n'ai plus d'apôtres". C'est cela que j'aurais dû dire pendant que je souffrais dans l'enceinte du Temple, au Prétoire, dans les rues et sur la Croix.

J'avais des femmes… L'une d'elles, la plus coupable dans le passé, a été, comme Jean l'a dit, la flamme qui a soudé les fibres brisées des cœurs. Cette femme c'est Marie de Magdala. Tu m'as renié et tu as fui. Elle a bravé la mort pour rester près de Moi. Insultée, elle a découvert son visage, prête à recevoir les crachats et les gifles en pensant qu'elle ressemblait ainsi davantage à son Roi crucifié. Méprisée, au fond des cœurs, à cause de sa foi tenace en ma Résurrection, elle a su continuer à croire. Déchirée, elle a agi. Désolée, ce matin, elle a dit: "Je me dépouille de tout, mais donnez-moi mon Maître". Peux-tu encore demander: "Pourquoi à elle ?

J'avais des disciples pauvres, des bergers. Je les ai peu approchés, et pourtant comme ils ont su me confesser par leur fidélité ! J'avais des disciples timides, comme toutes les femmes de ce pays. Et pourtant elles ont su quitter leurs maisons et venir dans la marée d'un peuple qui me blasphémait, pour me donner le secours que mes apôtres m'avaient refusé. J'avais des païennes qui admiraient le "philosophe". J'étais cela pour elles. Mais elles ont su s'abaisser aux usages hébreux, les puissantes romaines, pour me dire, à l'heure de l'abandon d'un monde ingrat: "Nous sommes pour Toi des amies".J'avais le visage couvert de crachats et de sang. Les larmes et la sueur coulaient sur mes blessures. La saleté et la poussière m'incrustaient la peau. Quelle est la main qui m'a essuyé ? La tienne ? Ou la tienne? Ou la tienne ? Aucune de vos mains. Celui-ci était près de la Mère. Celui-ci rassemblait les brebis dispersées. Vous. Et si mes brebis étaient dispersées comment pouvaient-elles me donner du secours ? Tu cachais ton visage par peur du mépris du monde pendant que ton Maître était couvert par le mépris de tout le monde, Lui qui était innocent. J'avais soif. Oui. Sache aussi cela. Je mourais de soif. Je n'avais plus que fièvre et douleur. Le Sang avait déjà coulé au Gethsémani, tiré par la douleur d'être trahi, abandonné, renié, frappé, submergé par le nombre infini des fautes et par la rigueur de Dieu. Et il avait coulé au Prétoire... Qui a pensé à me donner une goutte pour mon gosier brûlé ? Une main d'Israël ? Non. La pitié d'un païen. La même main qui, par un décret éternel, m'ouvrit la poitrine pour montrer que mon Cœur avait déjà une blessure mortelle, et c'était celle que l'absence d'amour, la lâcheté, la trahison, m'avaient faite. Un païen. Je vous le rappelle: "J'ai eu soif et tu m'as donné à boire". Il n'y en eut pas un pour me réconforter dans tout Israël. Ou par impossibilité de le faire, comme la Mère et les femmes fidèles, ou par mauvaise volonté. Et un païen trouva pour l'inconnu la pitié que mon peuple m'avait refusée. Il trouvera au Ciel la gorgée qu'il m'a donnée...

Vous ne parlez plus ? Pourquoi ne me demandez-vous pas encore pourquoi j'ai agi ainsi ? Vous n'osez pas le demander ? Je vais vous le dire. Je vais tout vous dire des pourquoi de cette heure. Qui êtes-vous? Mes continuateurs. Oui. Vous l'êtes malgré votre égarement.

Que devez-vous faire ? Convertir le monde au Christ. Convertir ! C'est la chose la plus difficile et la plus délicate, mes amis. Le dédain, le dégoût, l'orgueil, le zèle exagéré sont tous très nuisibles pour réussir. Mais comme rien ni personne ne vous auraient amené à la bonté, à la condescendance, à la charité, pour ceux qui sont dans les ténèbres, il a été nécessaire - vous comprenez ? - il a été nécessaire que vous ayez, une bonne fois, brisé votre orgueil d'hébreux, de mâles, d'apôtres, pour faire place à la vraie sagesse de votre ministère, à la douceur, à la pitié, à l'amour sans arrogance ni dégoût. Vous voyez que tous vous ont surpassé dans la foi et dans l'action parmi ceux que vous regardiez avec mépris ou une compassion orgueilleuse. Tous. Et l'ancienne pécheresse. Et Lazare, trempé d'une culture profane, le premier qui a pardonné et guidé en mon Nom. Et les femmes païennes. Et la faible

épouse de Kouza. Faible ? En réalité, elle vous surpasse tous ! Première martyre de ma foi. Et les soldats de Rome. Et les bergers. Et l'hérodien Manahen. Et jusqu'au rabbin Gamaliel. Ne sursaute pas, Jean. Crois-tu que mon Esprit était dans les ténèbres ? Tous.

Et cela pour que demain, en vous rappelant votre erreur, vous ne fermiez pas votre cœur à ceux qui viennent à la Croix…

Toi, Pierre, au lieu de rester en pleurs et humilié, toi qui dois être la Pierre de mon Église, grave ces amères vérités dans ton cœur. La myrrhe sert à préserver de la corruption. Imprègne-toi donc de myrrhe. Et quand tu voudras fermer ton cœur et l'Église à quelqu'un d'une autre foi, rappelle-toi que ce n'est pas Israël, mais Rome qui m'a défendu et a voulu avoir pitié.

Rappelle-toi que ce n'est pas toi, mais une pécheresse qui a su rester au pied de la Croix et a mérité de me voir la première. Et pour ne pas mériter le blâme sois l'imitateur de ton Dieu. Ouvre ton cœur et l'Église en disant : "Moi, le pauvre Pierre, je ne puis mépriser car si je méprise je serai méprisé par Dieu et mon erreur redeviendra vivante à ses yeux". Malheur si je ne t'avais pas brisé ainsi ! Ce n'est pas un berger mais un loup que tu serais devenu. »

Jésus se lève avec la plus grande majesté.

« Mes fils, je vous parlerai encore pendant le temps que je resterai parmi vous. Mais pour l'instant je vous absous et vous pardonne. Après l'épreuve qui, si elle a été humiliante et cruelle, a été aussi salutaire et nécessaire, que vienne en vous la paix du pardon. Et avec elle dans vos cœurs redevenez mes amis fidèles et courageux.

Le Père m'a envoyé dans le monde. Je vous envoie dans le monde pour continuer mon évangélisation. Des misères de toutes sortes viendront à vous pour vous demander du soulagement. Soyez bons en pensant à votre misère quand vous êtes restés sans votre Jésus. Soyez éclairés. Dans les ténèbres, il n'est pas permis de voir. Soyez purs pour donner la pureté. Soyez amour pour aimer. Puis viendra Celui qui est Lumière, Purification et Amour. Mais, en attendant, pour vous préparer à ce ministère, je vous communique l'Esprit Saint. Ceux à qui vous remettrez leurs péchés, ils leur seront remis. Ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. Que votre expérience vous rende justes pour juger. Que l'Esprit Saint vous rende saints pour sanctifier. Que la volonté sincère de surmonter votre manque vous rende héroïques pour la vie qui vous attend. Ce que j'ai encore à dire, je vous le dirai quand l'absent sera revenu. Priez pour lui.

Restez dans ma paix et sans agitation de doute sur mon amour. »

Et Jésus disparaît comme il était entré, laissant une place vide entre Jean et Pierre. Il disparaît dans une lueur qui fait fermer les yeux tant elle est forte.

Et quand les yeux éblouis se rouvrent, ils trouvent seulement que la paix de Jésus est restée, flamme qui brûle et qui soigne et consume les amertumes du passé dans un désir unique : servir ».

Le lendemain, Thomas se présente au Cénacle avec Elie et il raconte son désespoir et son errance jusqu'à la grotte de la Nativité à Bethléem. Mais Thomas refuse d'admettre que ses compagnons aient pu jusqu'à partager un repas avec Jésus. « Têtu comme un enfant, il répète : Je croirai si je vois »

Au cours d'un prochain repas, Jésus se présente comme s'il arrivait à travers le mur de la pièce. Après le mot de salutation de « Paix à vous », *les apôtres entourent Jésus qui donne ses mains à baiser et appelle l'incrédule, confus :* « Thomas, viens ici » , *puis* : « Mets un doigt, s'il ne te suffit pas de regarder… » *et à la fin* : « Heureux ceux qui croiront en moi sans avoir vu ». *Jésus termine le repas avec le groupe en mangeant des fromages et du miel. Il leur explique ensuite leur futur ministère. Il les bénit, se dirige vers l'escalier et disparaît.*

Un autre jour, sous une chaleur accablante qui les assomme, les onze apôtres entreprennent un pèlerinage sur le Golgotha, avec Jean comme guide expliquant les faits passés. Arrivés là où la croix était élevée, pendant leur prière tous ensemble, Jésus se montre au milieu d'eux et les bénit. Une dernière fois, il reviendra les voir au Cénacle.

Vision et dictée du 6/4/1945, § 627, 628, 629.

Les évangélistes Luc (24, 36-49) et surtout Jean (20, 19-29) rapportent en détail certains de ces épisodes dont l'apparition à l'apôtre Thomas.

10. Les apparitions diverses à plusieurs personnes.

Sommaire

Les 16 et 17 avril 1947, Maria Valtorta reçoit les visions et dictées de plusieurs apparitions de Jésus juste après sa résurrection. Ses écrits sont rapportés au tome 10, § 632, p 354. Un simple résumé en est donné.

L'apparition à Elise, la mère d'Annalia.

Sommaire

Elise, enfermée dans sa chambre sanglote désespérément sur la disparition soudaine de sa fille qui aspirait à une vie éternelle au Paradis. Jésus entreprend de consoler les larmes d'Elise qui ne le reconnaît pas. Il faut que Jésus lui confirme bien que c'est lui le ressuscité pour qu'elle réalise sa présence, fascinée mais consolée à jamais.

L'apparition à Marie, la mère de Judas, à son amie Anne.

Sommaire

C'est dans la maison d'Anne, miraculeusement guérie quelques mois plus tôt, que la mère de Judas, fidèle disciple, totalement anéantie par la trahison de son fils Judas, délire complètement malgré l'assistance d'Anne réconciliée avec elle. Jésus vient la consoler lui assurant qu'elle n'est pas une mère maudite. Marie retrouve alors son espérance en Jésus. Anne qui entre alors dans la pièce reste stupéfaite et obtient de Jésus que sa fille Joanne, qui

aurait dû épouser Judas, se trouve maintenant « bienheureuse au Ciel *». Jésus réconforte aussi le vieux parent de la famille qui se sentait avoir une responsabilité dans la mort du Messie.*

L'apparition aux enfants de Sarah.

Sommaire

C'est une famille de Yutta totalement dévouée à la cause de Jésus grâce aux bergers. Le dernier des quatre enfants porte le nom de Yésaï donné par Jésus. Il apparaît aux enfants jouant dans le jardin. L'aînée, Marie s'enquiert si ses souffrances sont terminées. Jésus les bénit juste à temps pour que leur mère voie Jésus ressuscité.

L'apparition au jeune Jaia de Pella.

Sommaire

Jaïa est l'aveugle que Jésus a guéri avec sa mère également aveugle à qui Jésus lui avait fait remettre un bouquet de fleurs en signe de sa guérison. Jésus accoste le fils dans son travail de maraîcher et lui déclare : « Je t'ai rendu la vue pour que tu puisses témoigner de ma Résurrection ! » C'est ce qu'il se mettra à faire par la suite.

L'apparition à Jean de Nobé.

Sommaire

Jésus entre dans la maison du vieillard, où il a déjà été hébergé, en frappant à sa porte. Le patriarche n'est pas surpris car il s'attendait à cette résurrection. Or il dit à Jésus avoir changé d'avis et ne plus vouloir mourir, mais plutôt porter son témoignage aux incrédules. Jésus repart naturellement comme il était entré.

L'apparition à Matthias de Jabès-Galaad.

Sommaire

Douze jours après sa mort, Jésus se présente comme un simple pèlerin à la grille du jardin du vieux solitaire qui l'a reçu plusieurs fois chez lui, et en souvenir de cela, Jésus lui demande de confectionner un repas qui sera pris ensemble. A la fin du repas, Jésus lui dit : « Je suis bien vivant…Reconnais-moi en tout pèlerin, en tout mendiant, en tout malade… *». Il ouvre ses bras pour bénir et disparaît.*

L'apparition à Abraham d'Engaddi, qui meurt dans les bras de Jésus.

Sommaire

*L'ancien chef de synagogue, qui a raconté à Jésus sa rencontre avec les trois rois mages et qui a eu son fils lépreux guéri, est en train de travailler dans sa vigne. Il offre l'hospitalité à un homme de passage et ils commencent à discuter ensemble sur les évènements de Jérusalem. Le vieillard croit avoir à faire à un apôtre. Dès qu'il comprend sa méprise, Jésus l'invite alors à s'abandonner sur son cœur. Il pousse un grand cri de délivrance : « …*Entre tes mains je remets mon esprit ! *». Jésus dépose son corps sur l'herbe au pied d'une rangée de vigne alors qu'un enfant va avertir le village.*

L'apparition à Elie, l'essénien de Kérioth.

Sommaire

Cet ancien essénien proche du site de Qumram s'est converti en écoutant un enseignement de Jésus. Il est devenu hermite. Jésus lui apparaît sur un rocher au-dessus d'un précipice. Il l'invite à se rendre au Mont Thabor pour assister au grand rassemblement de tous les disciples et sympathisants.

L'apparition à Dorca, au château de Césarée de Philippe et à son enfant, gratifié d'une pomme.

Sommaire

Jésus a sauvé son enfant en train de naître. Alors que sa mère surveille son bébé faisant ses premiers pas, Dorca voit Jésus prendre l'enfant sur son cœur, l'embrasser puis disparaître aussitôt. Elle est traitée de folle par les gens accourus et pourtant son enfant tient bien dans ses mains une pomme fraîche donnée par Jésus et il montre le ciel pour indiquer où Jésus est reparti.

L'apparition à l'assistance de la synagogue de Cédès.

Sommaire

Les habitants sont rassemblés avec leur chef Matthias dans l'obscure synagogue, qui s'éclaire tout à coup suite à la présence de Jésus sur la plus haute des marches. Son message, qui provoque « un vrai brouhaha », est bref : « Je suis ressuscité. Je vous rappelle le signe promis : celui de Jonas. Je bénis qui m'aime… *».*

L'apparition à un groupe de rabbins à Giscala.

Sommaire

« Un groupe venimeux de rabbins » *discute âprement en traitant le Grand prêtre Gamaliel de fou.* « Aboyant toujours leurs négations, ils lèvent la tête…et s'enfuient en poussant de hauts cris : Jésus est ici, terrible de puissance. Il ne dit pas un mot mais les foudroie du regard. Les rabbins, fous de peur, fuient…»

L'apparition à Joachim et Marie à Bozra.

Sommaire

« Une voix appelle depuis le jardin : « Marie ! Joachim ! Venez, sortez ! » *Craintifs, ils sortent :*

> « C'est la voix du Rabbi ! Il vient de l'autre vie… »

Jésus est resplendissant entouré de lumière :

> « Allez dire aux habitants que vous m'avez vu, vivant et réel. Racontez-le au Thabor… » *et il disparaît.* « C'était bien lui, ce n'était pas un rêve ! » *disent-ils.*

Marie était la lépreuse guérie et soignée par son mari dans un enclos au fond de sa propriété.

L'apparition à Syntica à Antioche, loin de la Palestine.

Sommaire

La pièce où se trouve Syntica s'illumine tout à coup alors que Jésus se trouve en sa présence sans rien de surprenant pour elle car, malgré certains démentis, la Résurrection de Jésus était certaine pour elle. Jésus lui conseille de « continuer à œuvrer sur place pour moi, plus encore maintenant qu'avant », *ce qu'elle fera puisque Antioche deviendra une base avancée de la diffusion de la nouvelle religion.*

L'apparition à Zacharie, le lévite du Temple.

Sommaire

Les discours de Jésus au Temple ont converti ce jeune homme qui deviendra disciple de Jésus. Mais il a un moment de doute alors que Jésus l'interpelle dans sa maison. Il tombe à genoux et demande le pardon sur son hésitation. Jésus le fait lever, le bénit et disparaît. Zacharie rassure aussitôt ses parents et part immédiatement en Galilée.

L'apparition à des bergers au Grand Hermon.

Sommaire

Un groupe de bergers inconnus discute des évènements de Jérusalem sur les pentes d'un mont. Un homme solitaire s'approche d'eux et leur explique que même si Jésus n'est plus dans le monde, il vit en chaque homme fidèle à sa parole. Mais les bergers disent qu'ils ne l'ont jamais aperçu et qu'ils auraient voulu le voir. Alors Jésus se manifeste : « Regardez celui dont vous désirez connaître le visage ». *La stupeur les jette à terre et Jésus disparaît.*

L'apparition à l'enfant né aveugle à Sidon.

Sommaire

L'épisode se passe dans la maison de l'enfant aveugle-né dont Maria Valtorta a décrit le miracle (tome 10, p 381) :

> L'enfant joue tout seul sous une tonnelle touffue. Il s'entend appeler et se trouve face à Jésus. Bien peu craintif, il lui demande :
>
> « Tu es le Rabbi qui m'a donné mes yeux ? »
>
> De ses yeux limpides d'enfant, d'un bleu pareil à ceux de Jésus, son regard plonge dans les yeux divins étincelants.
>
> « C'est bien moi, mon enfant. Tu n'as pas peur de moi ? Il lui caresse la tête.
>
> - Peur, non. Mais maman et moi, nous avons beaucoup pleuré quand mon père est revenu plus tôt que prévu et nous a raconté qu'il s'était enfui parce qu'on avait attrapé le rabbi pour le tuer. Il n'a pas fait la Pâque et doit partir de nouveau pour la faire. Mais tu n'es pas mort, alors ?
>
> - Je suis mort. Regarde mes blessures. Mort sur la croix. Mais je suis ressuscité. Tu diras à ton père de demeurer quelque temps à Jérusalem après la seconde Pâque et de rester aux alentours de l'Oliveraie, à Bethphagé. Il trouvera là quelqu'un qui lui indiquera ce qu'il doit faire.
>
> - Mon père pensait te chercher. A la fête de Tentes, il n'a pas pu te parler. Il voulait te dire qu'il t'aimait en raison des yeux que tu m'as donnés. Mais il n'a pas pu le faire, ni alors, ni maintenant…
>
> - Il le fera en ayant foi en moi. Adieu, mon enfant. Paix à toi et à ta famille. »

L'apparition à des paysans de Yokhanan.

Sommaire

Jésus vient en pleine nuit réveiller secrètement un à un les paysans en train de dormir en leur disant d'aller à la pommeraie. Etonnés et perplexes, ils s'y rendent. Une femme le reconnaît et on crie au fantôme ! Jésus les rassure :

> « C'est vraiment moi, ne craignez rien…Je suis venu vous confirmer votre foi que je sais attaquée par d'autres…Je vous enverrai mes disciples. »

Il les bénit et disparaît.

L'apparition sur les rives du lac de Tibériade.

Sommaire

N'ayant plus d'argent et les conditions étant bonnes, les apôtres Pierre, Jacques et Jean associés à André, Thomas et Barthélemy décident de profiter de la lune pour aller à la pêche sur leur barque. Malgré leurs efforts, le filet reste vide. L'aube arrive. Un homme sur la rive, à qui ils ont répondu qu'ils n'ont rien pris, leur crie de jeter le filet à droite de la barque ! Sa voix ressemble à celle de Jésus. En voici la preuve, le filet est rempli !

« C'est comme la dernière fois, c'est lui, mon Jésus ! » *dit Jean.*

Jésus leur demande d'apporter des poissons pour les cuire sur le feu que Jésus a préparé. Les apôtres, quoique joyeux de cette rencontre, restent réservés. Jésus leur conseille de laisser les disciples aller à la pèche et eux, de se consacrer à la prière et à la rencontre des fidèles. C'est après ce repas que Jésus réclame à Pierre une triple affirmation de son amour pour lui. Il confirme ainsi le mandat donné à l'apôtre Pierre.

L'évangéliste Jean (Jn 21,1-14) présent sur les lieux, raconte cet épisode de façon assez détaillée et similaire.

L'apparition au mont Thabor.

Sommaire

A mi-pente du mont, une grande foule de disciples espère la venue de Jésus. Au cri d'un enfant, Jésus est là, passe parmi les gens en apportant sa salutation de paix et se dirige vers le groupe des apôtres en leur disant : « Vous êtes beaucoup et peu à la fois…Pourquoi n'y a-t-il ici que cinq cents personnes à peine ? » *Pierre et Jacques essaient d'apporter une explication sur l'incertitude du lieu de rendez-vous. Jésus insiste sur le respect d'une hiérarchie de décision et donne des conseils d'organisation. Il délivre aussi un enseignement sur les miracles en disant* :

> « Ces derniers jours, j'ai accompli des miracles pour consoler les cœurs et les convaincre que le Christ n'est pas détruit parce qu'on l'a mis à mort, mais au contraire, il est plus fort, éternellement fort et puissant. Mais quand je ne serai plus parmi vous, vous ferez ce que j'ai fait jusqu'ici et que je ferai encore. Toutefois, c'est moins par la puissance du miracle que par votre sainteté que grandira l'amour pour la nouvelle religion…Le miracle n'est pas un acte commun et indispensable pour vivre dans la foi. Mieux : bienheureux ceux qui sauront rester dans la foi sans moyens extraordinaires pour les aider à croire ! Cependant, le miracle n'est pas non plus un acte si exclusivement réservé à des temps particuliers qu'il doive cesser quand ces temps-là ne seront plus. Le miracle existera toujours dans le monde. Ils seront d'autant plus nombreux qu'il y aura plus de justes dans le monde. Quand on verra se faire très rares les vrais miracles, qu'on dise alors que la foi et la justice se sont affaiblies. En effet, j'ai dit : « Si vous avez la foi, vous pourrez déplacer les montagnes. » Et aussi : « Les signes qui accompagneront ceux qui auront vraiment foi en moi seront la victoire sur les démons et sur les maladies, sur les éléments et les embûches. » Le nombre et la force des prodiges que mes fidèles accompliront en mon nom et pour glorifier Dieu seront le signe de leur intimité avec moi. A un monde privé de vrais miracles, on pourra dire sans le calomnier : « Tu as perdu la foi et la justice, tu as un monde sans saints.»

Puis Jésus se met à dialoguer avec ses apôtres et aussi avec Marziam, le fils adoptif de Pierre et il leur promet d'être tous invités à la fête de la Pâque supplémentaire.

Ensuite, il disparaît, comme un éclair.

11. L'apparition à une femme de Saron et le miracle de son fils malade

Sommaire

Une femme marche en pleurs sur une route romaine du littoral méditerranéen ; elle s'est faite voler son âne. Un voyageur l'accoste à qui elle raconte qu'elle est à la recherche de Jésus pour tenter de sauver son enfant malade. Or son mari est un accusateur de Jésus. Pourtant l'homme inconnu dit à cette femme qu'un innocent n'est pas puni à cause d'un coupable et que les apôtres pourraient faire le miracle. La sagesse des propos entendus lui fait comprendre que c'est Jésus lui-même qui est présent à ses côtés. Ceci lui est confirmé : « Je suis le Messie…Va, femme. Ton fils vit car j'ai récompensé ta foi. »

Le récit intégral de la vision de Maria Valtorta donne une meilleure explication de ce miracle (tome 10, p 377) :

> « Je vois une route du littoral. Il est possible que ce soit celle qui unit Césarée à Joppé, ou une autre, je l'ignore. Je sais que je vois de la campagne à l'intérieur et la mer à l'extérieur, bleu vif, après la ligne jaunâtre de la rive. La route est certainement une artère romaine, comme en témoigne son pavement.
>
> Une femme en pleurs marche sur cette voie aux premières heures d'un matin serein. L'aurore est encore toute proche. La femme doit être très lasse, car elle s'arrête de temps à autre pour s'asseoir sur une borne milliaire ou sur la route. Puis elle se relève et poursuit son chemin, comme si quelque chose la poussait à se hâter, en dépit de sa fatigue. Jésus, un voyageur couvert d'un manteau, vient à côté d'elle. La femme ne le regarde pas. Elle avance, absorbée dans sa douleur. Jésus lui demande :
>
> « Pourquoi pleures-tu, femme ? D'où viens-tu ? Et où vas-tu ainsi toute seule ?
>
> - Je viens de Jérusalem et je retourne chez moi.
>
> - C'est loin ?
>
> - A mi-chemin entre Joppé et Césarée.
>
> - A pied ?
>
> - Dans la vallée qui précède Modin, des voleurs ont pris mon âne et ce qu'il portait.
>
> - Tu as été imprudente de voyager seule. Ce n'est pas l'habitude de faire route seul pour la Pâque.
>
> - Je n'étais pas venue pour la Pâque. J'étais restée à la maison car j'ai un enfant malade ; j'espère l'avoir encore…Mon mari était parti avec les autres. Je l'ai laissé prendre de l'avance et, quatre jours après, je me suis mise en chemin. Car j'ai pensé : « Certainement, Jésus est à Jérusalem pour la Pâque. Je vais l'y chercher. » J'avais un peu peur,

mais je me suis dit : « Je ne fais rien de mal. Dieu me voit. Je crois et je sais qu'il est bon. Il ne me repoussera pas, parce que… »

Elle s'arrête, comme apeurée et jette un coup d'œil rapide sur l'homme qui marche près d'elle, si bien couvert qu'on voit à peine ses yeux, les yeux uniques de Jésus. Celui-ci prend la parole :

« Pourquoi te tais-tu ? Tu as peur de moi. Crois-tu que je sois un ennemi de celui que tu cherchais ? Car tu cherchais le Maître de Nazareth pour lui demander de venir chez toi guérir l'enfant, en l'absence de ton mari…

- Je vois que tu es un prophète. C'est bien cela. Mais quand je suis arrivé en ville, le Maître était mort. »

Les sanglots l'étouffent…

« Il est ressuscité. Ne le crois-tu pas ?

- Je le sais. Je le crois. Mais moi…je…Pendant quelques jours, j'ai espéré le voir, moi aussi…On dit qu'il s'est montré à certains. J'ai retardé mon départ…Chaque jour m'était une douleur car…mon enfant est si malade…Mon cœur était partagé…Partir pour le consoler au moment de la mort…Rester pour chercher le Maître…Je n'avais pas la prétention de lui demander de venir chez moi, mais de me promettre la guérison.

- Et tu l'aurais cru ? Tu penses que, de loin… ?

- Je crois. Ah ! s'il m'avait dit : « Va en paix. Ton fils guérira », je n'aurais pas douté. Mais je ne le mérite pas, car… »

Elle sanglote et presse son voile sur sa bouche comme pour s'empêcher de parler.

- Parce que ton mari est l'un des accusateurs et des bourreaux de Jésus-Christ. Mais Jésus-Christ est le Messie. Il est Dieu. Or Dieu est juste, femme. Il ne punit pas un innocent à cause d'un coupable. Il ne torture pas une mère parce que le père est pécheur. Jésus-Christ est la Miséricorde vivante.

- Oh ! Tu es peut-être l'un de ses apôtres ? Tu sais où il est ? Toi…Peut-être t'a-t-il envoyé me dire cela. Il a senti, il a vu ma douleur, ma foi et il t'envoie à moi comme le Très-Haut a envoyé l'archange Raphaël à Tobie. Dis-le-moi s'il en est ainsi et, bien que je sois épuisée jusqu'à en être fiévreuse, je retournerai sur mes pas chercher le Seigneur.

- Je ne suis pas un apôtre. Mais les apôtres sont restés plusieurs jours encore à Jérusalem après la Résurrection…

- C'est vrai. Je pouvais leur demander.

- Certainement. Ils sont le prolongement du Maître.

- Je ne pensais pas qu'ils pourraient faire des miracles.

- Ils en ont fait encore…

- Mais maintenant…On m'a dit qu'un seul est resté fidèle et je ne croyais pas…

- Si. C'est ton mari qui t'a tenu ces propos, pour se moquer de toi dans son délire de faux triomphateur. Mais moi, je te dis que tout homme peut pécher, car Dieu seul est parfait. Et il peut se repentir. Or s'il se repent, sa force grandit et Dieu augmente ses grâces en raison de sa contrition. Le Très-Haut n'a-t-il pas pardonné à David ?

- Mais qui es-tu ? Qui es-tu pour me parler avec tant de douceur et de sagesse, si tu n'es pas un apôtre ? Un ange, peut-être ? L'ange gardien de mon enfant ? Il a peut-être expiré et tu es venu ma préparer…»

Jésus laisse tomber le manteau qui lui couvrait la tête et le visage et, passant de l'humble aspect d'un pèlerin ordinaire à sa majesté de Dieu-Homme, revenu de la mort, il dit avec une douce solennité :

« C'est moi. Je suis le Messie qu'on a crucifié en vain. Je suis la Résurrection et la Vie. Va, femme. Ton fils vit, car j'ai récompensé ta foi. Ton fils est guéri. Car le Rabbi de Nazareth a achevé sa mission, l'Emmanuel continue la sienne jusqu'à la fin des siècles pour tous ceux qui ont foi, espérance et charité dans le Dieu un et trine, dont le Verbe incarné est une Personne qui, en raison du divin amour, a quitté le Ciel pour venir enseigner, souffrir et mourir pour donner la Vie aux hommes. Va en paix, femme. Et sois forte dans la foi, car le temps est venu où, dans une même famille, l'époux s'opposera à son épouse, le père à ses enfants et ces derniers à celui-là, par haine ou par amour pour moi. Mais bienheureux ceux que la persécution n'arrachera pas à ma Voie. »

Il la bénit et disparaît.

12. L'apparition à une femme de Galilée et le miracle de son mari.

Sommaire

Une femme tenant une lanterne marche vivement sur une route abordant un pont où un homme assis vient la rejoindre pour cheminer ensemble. La femme explique que son mari vient de décéder subitement au travail, laissant sept enfants. Elle est en route pour faire les formalités du décès. Elle dit regretter la mort du Rabbi que son mari a suivi, car son mari aurait pu être maintenant sauvé. En écoutant l'homme expliquer que les disciples du Rabbi ont un pouvoir aussi grand que lui, elle comprend qui lui parle, d'autant plus que Jésus lui dit : «…Je suis la Résurrection et la Vie…Ton mari n'est plus mort car je suis celui qui vainc la mort et récompense celui qui a foi. Rentre chez toi, ton mari est vivant ! » *Elle rebrousse chemin et on lui fait le récit de son retour à la vie, concordant avec la réponse de Jésus. Les contradicteurs prétendent à une catalepsie, mais la famille est formelle et part remettre aussitôt un cadeau en argent aux disciples près de Nazareth.*

Maria Valtorta donne un récit complet de ce miracle étonnant (tome 10, p 387) :

« La nouvelle lune, près de se coucher, est sur le point de faire disparaître son croissant encore mince derrière la bosse d'une montagne. Sa clarté est donc très relative et elle ne dominera bientôt plus la vaste campagne.

Un voyageur marche cependant sur le chemin solitaire, un sentier au milieu des champs plus qu'autre chose. Il tient, suspendu à un anneau, l'une de ces lanternes rudimentaires vieilles comme le monde qui servent généralement aux charretiers pour s'éclairer la nuit. Comme le verre n'est pas courant, la flamme de cette lanterne est abritée par quelque chose qui peut être aussi bien du mica que du parchemin. Sa lueur est si faible qu'elle peut tout juste servir à créer un halo. Mais comme la lune se cache entièrement, la lumière de ce pauvre fanal paraît plus vigoureuse et apporte une clarté vacillante dans l'obscurité de la campagne.

Le voyageur marche sans s'arrêter. L'aube commence à poindre à l'extrémité de l'horizon, mais si faiblement, pour l'instant, qu'elle n'éclaire rien et le lumignon est encore nécessaire. Près d'un petit pont attend ou se repose une autre personne bien emmitouflée dans son manteau. Hésitant, le voyageur au fanal, qui se dirige vers ce pont, fait halte. Il se demande s'il doit passer par là ou revenir en arrière, à l'endroit où le lit d'un petit torrent est garni de larges pierres qui peuvent servir à passer à pied sec.

La personne assise sur la rive rustique faite d'un tronc d'arbre qui a encore son écorce blanc-vert, lève la tête pour observer celui qui s'est arrêté. Elle se met debout et dit :

« N'aie pas peur de moi. Approche. Je suis un bon compagnon, pas un voleur. »

C'est Jésus. Je le reconnais à sa voix plus qu'à son aspect, encore voilé par un crépuscule profond que la lumière n'arrive pas à rompre jusqu'à l'endroit où se tient Jésus. Mais le voyageur hésite.

« Viens, femme. Ne crains rien. Nous allons faire un bout de chemin ensemble et ce sera bon pour toi. »

La femme - je sais maintenant que c'est une femme – avance vaincue par la douceur de la voix ou par une force secrète, mais elle hoche la tête en murmurant :

« Rien ne sera jamais plus bon pour moi. »

Ils marchent maintenant côte à côte sur le chemin, assez large pour permettre le passage de deux piétons. L'aube qui progresse découvre, d'un côté, une rigide forêt miniature de blés mûrs qui attendent d'être fauchés. De l'autre côté, ils sont déjà coupés et gisent en gerbes sur le champ dépouillé de sa gloire de moissons mûres.

« Maudites ! » lance à voix basse la femme en jetant un regard sur les gerbes étendues par terre.

Jésus se tait. Le jour avance. La femme éteint sa pauvre lanterne et, ce faisant, découvre son visage dévasté par les larmes. Elle lève la tête pour regarder vers l'orient, où une ligne jaune-rose annonce le lever du soleil. Elle tend le poing dans cette direction et reprend :

« Maudit sois-tu !

- Le jour, c'est Dieu qui l'a fait, comme il a fait les blés. Ce sont des bienfaits de Dieu. Il ne faut pas les maudire…dit doucement Jésus.

- Mais moi je les maudis. Je maudis le soleil et les moissons. Et j'ai raison de le faire.

- N'ont-ils pas été bons pour toi pendant tant d'années ? Le premier n'a-t-il pas fait mûrir pour toi le pain quotidien, le raisin qui se change en vin, les légumes et les fruits du jardin et n'a-t-il pas fait pousser de l'herbe dans les pâturages pour nourrir les brebis et les agneaux dont le lait et la viande t'ont nourrie et avec la toison desquels tu as tissé tes vêtements ? Et le blé ne t'a-t-il pas donné le pain, à toi, mais également à tes enfants, à ton père et à ta mère, à ton époux ? »

Elle éclate en sanglots et pousse un cri :

« Je n'ai plus d'époux ! Ils l'ont tué ! Il été allé travailler, car nous avons sept enfants et le peu que nous possédions ne suffisait pas à nourrir dix personnes. Hier soir, il est arrivé en disant : « Je suis fatigué, je ne me sens pas bien », et il s'est jeté sur le lit, brûlant de fièvre. Sa mère et moi l'avons secouru comme nous le pouvions. Nous avions l'intention d'appeler aujourd'hui le médecin de la ville…Mais il est mort après le chant du coq. Le soleil l'a tué. Je vais en ville chercher ce qu'il faut. A mon retour, je penserai à prévenir ses frères. J'ai laissé sa mère pour veiller son fils et mes enfants…Et je suis partie pour faire ce qu'il convient…Et je ne devrais pas maudire le soleil brûlant et les blés ? »

Si elle était maîtresse d'elle-même au début, à tel point que je me doutais pas que c'était une femme et surtout une femme affligée, elle a maintenant laissé sa douleur rompre ses digues et déborder avec force. Elle confie tout ce qu'elle n'a pas dit chez elle « pour ne pas réveiller ses enfants qui dorment dans la pièce voisine », tout ce qui lui pesait tellement sur le cœur que cela lui donnait l'impression qu'il allait éclater. Souvenirs d'amour, peur de l'avenir, douleur de veuve passent confusément comme des débris arrachés à la rive, sur l'eau gonflée d'un fleuve en crue…

Jésus la laisse parler. Car Jésus sait compatir à la douleur, il la laisse s'épancher, pour que la personne soit soulagée et que la fatigue qui succède au débordement de la douleur, la rende capable d'écouter celui qui console. Alors, il lui dit d'une voix douce :

« A Naïm, à Nazareth, et dans les villages situés entre les deux, il y a des disciples du Rabbi de Nazareth. Va les trouver…

- Et que veux-tu qu'ils fassent ? Si le Rabbi était encore là !…Mais eux ? Ce ne sont pas des saints ! Mon mari était à Jérusalem ce fameux jour…Et il sait…Oh non ! Il savait ! Il ne sait plus rien ! Il est mort !

- Que faisait ton mari ce jour-là ?

- Quand la clameur de la rue l'a réveillé, il a couru sur la terrasse de la maison où il se trouvait avec ses frères et il a vu passer le Rabbi que l'on conduisait au Prétoire. Avec les autres Galiléens, il l'a suivi jusqu'à ce qu'il soit mort. On leur a jeté des pierres, à lui et aux autres, quand on a découvert qu'il était Galiléen, là-haut sur la colline et on les a repoussés plus bas. Mais ils sont restés là jusqu'à ce que

tout soit accompli. Puis…ils s'éloignèrent…Et maintenant mon mari est mort. Ah ! Si au moins je savais que, grâce à sa pitié pour le Rabbi, il est en paix ! »

Jésus ne répond pas à ce désir, mais il dit :

« Dans ce cas, il aura vu qu'il y avait des disciples sur le Golgotha. Peut-être que tous les Galiléens se sont conduits comme ton mari ?

- Oh non ! Beaucoup, même de Nazareth, l'ont injurié. On le sait. Quelle honte !

- Alors, si beaucoup, même à Nazareth, n'ont pas éprouvé d'amour pour leur Jésus, si pourtant il leur a pardonné - et beaucoup se sanctifieront à l'avenir --, pourquoi veux-tu juger de la même manière les disciples du Christ ? Veux-tu être plus sévère que Dieu ? Dieu accorde beaucoup à ceux qui pardonnent…

- Il n'est plus là, le bon Rabbi ! Il n'est plus là ! Et mon mari est mort lui aussi…

- Le Rabbi a donné à ses disciples le pouvoir de faire ce que lui faisait.

- Je veux le croire. Mais lui seul était capable de vaincre la mort. Lui seul !

- Ne lit-on pas qu'Elie rendit l'esprit au fils de la veuve de Sarepta ? En vérité, je te dis qu'Elie était un grand prophète, mais que les serviteurs du Sauveur, qui est mort et ressuscité parce qu'il était le Fils du vrai Dieu incarné pour racheter les hommes, ont un pouvoir encore plus grand. La raison est que, sur la croix, Jésus leur a pardonné leurs péchés à eux d'abord : il connaissait, par sa divine sagesse, la véritable douleur de leurs esprits contrits. Il les a sanctifiés après sa résurrection par un nouveau pardon et leur a infusé l'Esprit Saint pour qu'ils puissent me représenter dignement à la fois par la parole et par les actes, afin que le monde ne reste pas dans la désolation après mon départ. »

La femme recule vivement, stupéfaite. Elle rejette son voile en arrière pour bien voir son compagnon. Mais elle ne le reconnaît pas et croit avoir mal compris. Pourtant, elle n'ose plus parler…

« As-tu peur de moi ? Tu m'as d'abord pris pour un voleur prêt à te dépouiller de l'argent que tu caches dans ton sein et qui est destiné à acheter le nécessaire pour la sépulture. Et tu as eu peur. Maintenant, redoutes-tu de savoir que je suis Jésus ? Et Jésus n'est-il pas celui qui donne et ne prends pas ? Celui qui sauve et ne détruit pas ? Reviens sur tes pas, femme. Je suis la Résurrection et la Vie. Linceul et aromates ne seront pas nécessaires pour celui qui n'est pas mort, qui n'est plus mort, car je suis celui qui vainc la mort et récompense celui qui a foi. Va ! Rentre chez toi ! Ton mari est vivant. Aucune foi en moi ne reste sans récompense. »

Il fait le geste de la bénir et de s'en aller. La femme sort de sa stupéfaction. Elle ne demande rien, elle ne doute pas…Non. Elle tombe à genoux pour adorer. Puis, finalement, elle ouvre la bouche et, fouillant dans son sein, elle en tire une bourse, petite, une pauvre

bourse de pauvres gens auxquels la misère interdit des honneurs solennels pour leurs morts et elle dit :

« Je n'ai rien d'autre pour te montrer ma reconnaissance, pour t'honorer, pour…

- Je n'ai pas besoin d'argent, femme. Tu le porteras à mes apôtres.

- Oh oui ! J'irai avec mon mari…Mais que te donner alors, mon Seigneur ? Quoi ? Toi, qui m'es apparu…ce miracle…et moi, qui ne t'ai pas reconnu…qui étais si, si fâchée…qui me suis montrée si injuste, jusqu'avec les merveilles qui m'entourent…

- Oui. Et tu ne pensais pas qu'elles sont parce que, moi, je suis, et que tout est bon de ce que Dieu a fait. Si le soleil n'avait pas existé, s'il n'y avait pas eu les blés, tu n'aurais pas eu cette grâce que tu viens d'obtenir.

- Mais quelle douleur, pourtant !… »

La femme pleure en y pensant. Jésus sourit et lui montre ses mains :

« Voici une minime partie de ma souffrance. Et je l'ai consumée tout entière sans me plaindre, pour votre bien. »

La femme s'incline jusqu'au sol pour reconnaître :

« C'est vrai. Pardonne ma plainte. »

Jésus disparaît dans sa lumière habituelle et, quand elle se redresse, elle se découvre seule. Elle se lève, regarde autour d'elle. Rien ne peut gêner sa vue car c'est maintenant plein jour et il n'y a que des champs de moisson tout autour. La femme se dit à elle-même :

« Pourtant, je n'ai pas rêvé ! »

Le démon, peut-être, la tente pour la faire douter et elle a un instant d'incertitude tandis qu'elle soupèse la bourse dans ses mains. Mais sa foi a le dessus. Elle tourne le dos à la direction vers laquelle elle faisait route, pour revenir sur ses pas, rapide comme si le vent la portait, sans qu'elle se fatigue, le visage éclairé d'un bonheur plus grand que toute joie humaine, tant il est paisible. Elle répète à chaque instant :

« Comme le Seigneur est bon ! Il est vraiment Dieu ! Il est Dieu. Que soit béni le Très-Haut et celui qu'il a envoyé. »

Elle ne sait dire autre chose. Et sa litanie se mêle maintenant au chant des oiseaux.

La femme est tellement absorbée qu'elle n'entend pas les salutations de certains moissonneurs qui la voient passer et lui demandent d'où elle vient à cette heure…L'un d'eux la rejoint et lui demande :

« Marc va-t-il mieux ? Tu es allé chercher le médecin ?

- Marc est mort au chant du coq, puis il est ressuscité, car le Messie du Seigneur a fait cela, répond-elle sans ralentir.

- La douleur l'aura rendu folle ! » murmure l'homme.

En hochant la tête, il rejoint ses compagnons qui ont commencé à faucher le blé. Les champs se peuplent progressivement. Mais la curiosité triomphe chez beaucoup et ils se décident à suivre la femme qui ne cesse de hâter le pas, court, elle vole. Voici une très pauvre

maison, basse, solitaire, perdue dans la campagne. Elle s'y dirige en serrant ses mains sur son cœur. A peine y a-t-elle posé le pied qu'une vieille femme se jette dans ses bras en criant :

« Ma fille, quelle grâce du Seigneur ! Prends courage ma fille, car ce que je dois te dire est chose si grande, si heureuse, que…

- Je le sais, mère. Marc n'est plus mort. Où est-il ?

- Tu le sais…mais comment ?

- J'ai rencontré le Seigneur. Je ne l'ai pas reconnu mais lui m'a parlé et quand cela lui a plu, il m'a annonce : « Ton mari vit.» Mais ici…quand ?

- J'avais ouvert la fenêtre et je regardais le premier rayon de soleil qui tombait sur le figuier. Oui, c'est vraiment ainsi. Quand j'ai entendu un profond soupir, comme quelqu'un qui se réveille. Tout effrayée, je me suis retourné et j'ai vu Marc s'asseoir, repousser le drap que je lui avais posé sur le visage et regarder vers le haut avec un visage…un visage…Puis il a tourné les yeux vers moi et s'est exclamé : « Mère, je suis guéri ! » Moi…il s'en est fallu de peu que je meure à mon tour ! Il m'a secourue et a compris qu'il avait été mort. Il ne se rappelle de rien. Il assure qu'il se souvient du moment où on l'a mis au lit, mais ensuite de plus rien jusqu'à ce qu'il voie un ange, une espèce d'ange qui avait le visage du Rabbi de Nazareth et qui lui a dit :

« Lève-toi ! » Et il s'est levé. Exactement à l'heure où le soleil surgissait tout entier.

- C'est l'heure à laquelle Jésus m'a annoncé : « Ton mari vit. » Oh ! Mère, quelle grâce ! Comme Dieu nous a aimé ! »

Les arrivants les trouvent embrassées et en larmes. Ils croient que Marc est mort et que sa femme, dans un instant de lucidité, a compris son malheur. Mais Marc, qui entend des voix, apparaît, serein, avec un enfant dans les bras et les autres attachés à sa tunique et il dit à haute voix :

« Me voici. Bénissons le Seigneur ! »

On l'assaille de questions et, comme toujours dans les réalités humaines, la contradiction s'élève. Les uns crient à une véritable résurrection, les autres, les plus nombreux, qu'il était tombé en catalepsie, mais qu'il n'était pas réellement mort. Certains admettent que le Christ est apparu à Rachel, d'autres prétendent que ce sont là des fables car « Jésus est mort », et d'autres encore :

« Il est ressuscité, mais il est tellement indigné, il doit l'être, qu'il ne fait plus de miracles pour son peuple assassin.

- Dites ce que bon vous semble, lance l'homme, qui perd patience et dites-le où vous voulez. Il suffit que ce ne soit pas ici, dans cette maison où le Seigneur m'a ressuscité. Et allez-vous-en.

Veuille le Ciel vous ouvrir l'intelligence pour que vous croyez. Mais pour l'instant, partez et laisse-nous en paix ! »

Il les pousse dehors et ferme la porte. Il serre sur son cœur sa femme et sa mère avant de reprendre :

« Nazareth n'est pas loin. Je vais y proclamer le miracle.

- C'est ce que veut le Seigneur, Marc. Nous porterons cet argent à ses disciples. Allons bénir le Seigneur. Nous sommes pauvres mais lui aussi l'était et ses apôtres ne nous mépriseront pas. »

Elle entreprend de lacer les sandalettes des enfants pendant que sa belle-mère jette quelques provisions dans un sac et ferme portes et fenêtres. Marc va faire je ne sais quoi. Ils sortent dès qu'ils sont prêts, les plus petits portés dans les bras, les autres joyeux et un peu stupéfaits autour de leurs parents… »

LES DERNIERS EVENEMENTS MIRACULEUX.

Sommaire

Après la résurrection et une ultime fête promise par Jésus pour la Pâque « de rattrapage » destinée aux absents, les derniers faits de la venue de Jésus en Palestine concernent principalement la mise en place de l'organisation qui doit poursuivre la mission de Jésus avec les derniers conseil pour le groupe apostolique et les disciples. Le caractère miraculeux est toujours sous-jacent avec la venue et la présence momentanée de Jésus avant son départ définitif de Palestine où il a parcouru plusieurs milliers de kilomètres pendant ses trois années de vie active et son retour dans son Royaume céleste.

Les visions et dictées de Maria Valtorta ont permis de bien connaître ces évènements à caractère miraculeux, notamment la fête de la Pâque supplémentaire et le départ au Ciel de la Vierge Marie, deux évènements qui n'ont pas été rapportés par les évangélistes comme ceux du don de l'Esprit Saint aux apôtres et l'ascension de Jésus.

La Pâque supplémentaire.

Sommaire

« Cette fois, l'ordre de Jésus a été exécuté à la lettre et Béthanie regorge de disciples. Les près en sont pleins, ainsi que les sentiers, les vergers, les oliveraies de lazare. Comme ces lieux ne suffisaient pas à contenir tant de personnes qui veillent à ne pas endommager les biens de l'ami de Jésus, beaucoup se sont dispersées dans les oliveraies qui mènent de Béthanie à Jérusalem par les chemins de l'Oliveraie.

Les plus proches de la maison sont les disciples de longue date. Un peu plus loin, c'est une vraie foule de visages peu connus, ou tout à fait inconnus. Mais qui peut reconnaître tant de personnes et retrouver leur nom ? Je crois qu'il y en a des centaines. De temps en temps, en faisant un effort de mémoire, un visage ou un nom me rappelle des gens que j'ai vus parmi ceux qui ont profité des bienfaits de Jésus ou ont été convertis par lui, peut-être à la dernière heure. Mais les reconnaître tous dépasse mes possibilités. Ce serait comme si je prétendais identifier qui se trouvait dans la foule qui se pressait le

long des rues de Jérusalem le dimanche des Rameaux ou le douloureux Vendredi, ou celle qui couvrait le Calvaire d'un tapis de visages, la plupart déformés par la haine.

Les apôtres vont et viennent autour de la maison de Simon. Ils y entrent, en sortent, circulent parmi les gens pour les calmer ou pour répondre à leurs questions, avec l'aide de Lazare et de Maximin. Aux portes fenêtres de l'étage supérieur de la maison de Simon, on voit apparaître et disparaître tous les visages des femmes disciples : chevelures grises, chevelures brunes, parmi lesquelles resplendissent les têtes blondes de Marie-Madeleine et d'Aurea. De temps en temps, l'une d'elle sort pour regarder, puis se retire. Elles sont toutes là, vraiment toutes : jeunes et vieilles et même celles qui ne sont jamais venues, comme Sarh d'Aféqa. Sur la terrasse jouent les enfants rassemblés par Sarah, les petits-fils d'Anne de Méron, Marie et Matthias et aussi Shalem, le petit-fils de Nahum autrefois difforme, mais qui maintenant est heureux et en parfaite santé et puis d'autres encore. C'est une joyeuse bande d'oiseaux surveillés par Margziam et d'autres jeunes disciples comme le pâtre d'Hennon et Jaias de Pella. Je vois aussi, parmi les enfants, le petit garçon de Sidon qui était aveugle. On comprend que son père l'ait amené avec lui.

Le soleil est sur le point de se coucher, dans une splendeur pleine de sérénité.

Pierre délibère avec Lazare et avec ses compagnons.

« Je pense qu'il serait bon de congédier les gens » suggère-t-il. « Qu'en dites-vous ? Il ne viendra pas aujourd'hui. Et beaucoup de ces gens doivent ce soir consommer la petite Pâque.

Oui. Il vaut mieux les renvoyer. Peut-être le Seigneur aura-t-il jugé bon de ne pas venir aujourd'hui. A Jérusalem, tous ceux du Temple se sont réunis. Je ne sais comment ils ont appris la nouvelle de sa venue et…dit lazare.

- Et alors ? Que peuvent-ils lui faire, désormais ? l'interrompt Jude avec véhémence.

- Tu oublies qui ils sont, reprend Lazare. En disant cela, j'ai tout dit. S'ils ne peuvent rien contre lui, ils peuvent faire beaucoup de mal à ceux qui sont venus l'adorer. Or le Seigneur ne veut pas nuire à ses fidèles. Du reste, crois-tu que, aveuglés comme ils le sont par leur péché et par leur pensée – toujours la même, immuable – ils n'ont pas, parmi toutes les idées qui s'entrechoquent dans leurs têtes, l'opinion que le Seigneur est ressuscité, ou plutôt qu'il n'est jamais mort et qu'il est sorti de là comme quelqu'un qui s'éveille de lui-même ou avec la complicité d'un grand nombre ? Vous ne savez pas quel maquis sauvage de pensées, quel enchevêtrement, quel tourbillon de suppositions ils ont en eux. Ils se les ont créées pour ne pas reconnaître la vérité. On peut vraiment dire que les complices d'hier sont divisés aujourd'hui pour la même raison qui les tenait unis auparavant. Et certains sont séduits par leurs idées. Vous voyez ? Certains ne sont plus au nombre des disciples.

- Eh bien ! Laisse-les partir. Il en est venu de meilleurs. C'est sûrement parmi ceux qui sont partis qu'il faut chercher les informateurs du Sanhédrin qui lui ont appris que le Seigneur serait ici le quatorzième jour du second mois. Et après leur délation, ils n'ont plus le courage de réapparaître. Loin d'ici ! Loin d'ici ! Il y a assez de traîtres ! tonne Barthélemy.

- Nous en aurons toujours, mon ami ! » dit Simon le Zélote. « Les hommes se laissent trop influencer par leurs impressions et les intimidations. Mais nous ne devons pas craindre, le Seigneur nous l'a bien recommandé.

- Et nous ne craignons rien, renchérit Pierre. Il y a quelques jours à peine, nous avions encore peur. Vous en souvenez-vous ? Pour ma part, je redoutais notre retour ici. Maintenant, il me semble ne plus avoir cette crainte. Mais je ne me fie pas trop à moi. Vous aussi, ne vous fiez pas trop à votre Céphas, car j'ai déjà montré une fois que je suis de l'argile qui s'effrite et non du granit compact. Eh bien ! congédions ces gens. Vas-y, Lazare.

- Non, Simon-Pierre, c'est ton rôle. Tu es le chef…» lui rétorque Lazare avec bienveillance en lui passant un bras autour du cou.

Il le pousse vers l'escalier et le fait monter jusqu'à la terrasse qui entoure la maison de Simon.

Pierre fait signe qu'il s'apprête à prendre la parole et les plus proches se taisent. Ceux qui sont loin accourent. Pierre attend que la plupart soient venus l'entourer, puis il dit :

« Hommes de toutes les régions d'Israël, écoutez. Je vous exhorte à retourner en ville. Le soleil a commencé à descendre. Partez donc. Si Jésus vient, nous vous le ferons savoir à tout prix. Que Dieu soit avec vous. »

Il se retire pour entrer dans la pièce largement aérée où la Vierge est entourée des femmes disciples les plus fidèles. Je remarque la présence d'autres femmes qui aimaient le Seigneur, comme Maître sans pourtant l'avoir suivi dans ses pèlerinages. Pierre va s'asseoir dans un coin en regardant Marie, qui lui sourit.

Dehors, la foule se divise lentement : les uns restent, les autres prennent la route de la ville. Voix d'adultes qui appellent les enfants, petites voix d'enfants qui répondent. Puis le bourdonnement se fait plus sourd.

« Maintenant, dit Pierre, nous allons partir nous aussi…

- Père, le Seigneur avait annoncé sa venue !…

- Hé ! je le sais ! Mais comme tu vois, il n'est pas venu. Or c'est le jour prescrit…

- Oui » intervient Marie de Magdala. « Et mon frère a déjà préparé pour vous tout ce qu'il faut. Voici Marc, fils de Jonas, qui va vous conduire et vous ouvrir la grille. Mais je vous accompagne, moi aussi. Nous venons tous. Lazare a prévu large, il y aura assez pour tous.

- Et où allons-nous consommer la cène avec un tel monde ?

- Le Cénacle sera Gethsémani même. A l'intérieur de la maison se trouve la pièce pour ceux dont Jésus a parlé. Pour les autres, des tables sont préparées dehors, près de la maison. C'est ce qu'il a voulu.

- Qui ? Lazare ?

- Le Seigneur.

- Le Seigneur ? Mais quand est-il venu ?

- Il est venu…Que t'importe le jour ? Il est venu et il a parlé avec Lazare.

- Je crois qu'il vient, dit Barthélemy, et aussi qu'il est allé trouver chacun de nous, même si aucun de nous ne le dit pour garder cette joie comme sa perle la plus chère, qu'il craint de montrer de peur qu'elle ne perde sa plus belle lumière. Ce sont les secrets du Roi ! »

Il observe le groupe des vierges, dont le visage s'empourpre comme s'il était frappé par un rayon du soleil couchant. Mais c'est une flamme spirituelle de joie intense qui les illumine.

Marie, la Vierge des vierges, dans son blanc vêtement de lin, tel un lys revêtu de pureté, incline la tête en souriant sans mot dire. Comme elle ressemble en ce moment à la jeune Vierge de l'Annonciation !

« Certes…Il ne nous laisse pas seuls, même s'il ne nous apparaît pas visiblement. J'affirme que c'est lui qui met certaines pensées dans mon pauvre cœur et dans mon âme encore plus pauvre…» avoue Matthieu.

Les autres restent en silence….tout en mettant leurs manteaux, ils s'examinent mutuellement. Mais le soin avec lequel certains se couvrent le plus possible le visage, pour tenir caché le flot de joie spirituelle qui affleure à la pensée de leurs secrètes rencontres divines, montre qu'ils sont les plus favorisés.

« Avouez-le donc ! » disent les autres ? « Nous n'en sommes pas jaloux ! Ce n'est pas l'indiscrétion qui motive notre désir de savoir. Mais nous serions réconfortés par l'espoir que nous ne serons pas pour toujours privés de sa vue ! Souvenez-vous des paroles de Raphaël à Tobie : « S'il est bon de tenir caché les secrets d'un roi, il faut révéler les œuvres de Dieu et les célébrer comme elles le méritent. » L'ange de Dieu a raison ! Gardez pour vous le secret des paroles que Dieu vous a dites, mais révélez son continuel amour pour vous. »

Jacques, fils d'Alphée, regarde Marie, comme pour recevoir d'elle une lumière et, l'ayant vu donner son accord par un sourire, il déclare :

« C'est vrai. J'ai vu le Seigneur. »

Rien de plus. Et il est le seul à parler. Les deux autres qui se sont bien couverts, c'est-à-dire Jean et Pierre, ne disent pas un mot.

Ils sortent tous en groupes : d'abord les Onze, puis Lazare avec ses sœurs et les femmes disciples autour de Marie, en dernier lieu les bergers et beaucoup des soixante-douze disciples. Ils se dirigent vers Jérusalem par la route haute qui mène à l'Oliveraie. Les enfants qui sont restés courent devant et derrière, tout heureux.

Marc indique un sentier qui évite le champ des Galiléens et les endroits les plus fréquentés et conduit directement à la nouvelle enceinte du jardin des Oliviers. Il ouvre, les fait passer, referme. Beaucoup de disciples bavardent et l'un d'eux va interroger les apôtres, Jean en particulier. Mais eux font signe d'attendre : ce n'est pas l'heure de faire ce qu'ils demandent et tous se tiennent tranquilles.

Quelle paix dans la vaste oliveraie ! Un dernier rayon de soleil éclaire encore la partie la plus élevée alors que l'ombre a déjà atteint les régions les plus basses. Un léger bruissement du vent dans les feuillages vert-argenté et de joyeux chants d'oiseaux saluent le jour qui meurt.

Voici la maisonnette du gardien. Sur la terrasse qui sert de toit, Lazare a fait dresser un pavillon de tentes, de sorte que la terrasse s'est changée en un cénacle aérien pour ceux des disciples qui n'ont pas pu consommer la Pâque le mois précédent. En bas, sur la petite aire bien nettoyée, d'autres tables ont été dressées. A l'intérieur de la maison, dans la meilleure pièce, se trouve la table des femmes disciples.

On apporte aux différentes tables des premiers les agneaux rôtis, les laitues, les azymes et la sauce rougeâtre et on dispose les calices rituels. Sur celle des femmes, il n'y a pas de calice mais autant de coupes que de convives. On comprend que les femmes étaient dispensées de cet aspect de la cérémonie. Sur les tables de ceux qui ont déjà consommé la Pâque au temps normal, il y a l'agneau mais sans les azymes et les laitues avec la sauce rougeâtre.

Lazare et Maximin dirigent tout le service. Lazare se penche sur Pierre pour lui dire quelques mots qui provoquent chez l'apôtre une vive manifestation de refus obstiné.

« Et pourtant…cela te revient » lui souffle Philippe qui est à côté de lui.

Mais Pierre désigne Jacques, fils d'Alphée :

« C'est à lui que cela revient. »

Pendant qu'ils en débattent, le Seigneur apparaît au début de la petite aire et salue :

« Paix à vous. »

Tous se lèvent et le bruit avertit les femmes de ce qui arrive. Elles sont sur le point de sortir mais Jésus entre dans la maison en les saluant elles aussi.

Marie s'exclame :

« Mon Fils ! »

Et elle le vénère plus profondément que tous, indiquant par ce geste que, bien que Jésus puisse être ami, ami et parent au point d'être fils, il est toujours Dieu et doit être vénéré comme tel. Vénéré toujours, avec un esprit qui adore même si son amour pour nous est prévenant au point de le pousser à se donner en toute confiance comme notre Père et notre Epoux.

« Paix à toi, Mère. Asseyez-vous, mangez. Je monte sur la terrasse où Margziam attend la récompense. »

Il sort afin de monter l'escalier et il hèle :

« Simon-Pierre et Jacques, fils d'Alphée, venez ! »

Les deux hommes montent à sa suite. Jésus s'assied à la table du milieu où se trouve Margziam en disant aux deux apôtres :

« Vous ferez ce que je vous dirai » et au chef de table, qui est Matthias : « Commence le banquet pascal ! »

Ce soir, Jésus a Margziam à son côté, à la place où était Jean l'autre fois. Pierre et Jacques sont derrière le Seigneur, attendant ses ordres.

Et avec le même rituel que la Cène pascale, celle-ci se déroule: les hymnes, les demandes, les libations. Je ne sais pas si aux autres tables c'est la même chose. C'est là où est Jésus que je regarde fixement, à moins que sa volonté ne m'oblige à regarder autre chose, et j'oublie tout pour contempler mon Seigneur qui offre maintenant les meilleures bouchées de son agneau - Lui l'a pris sur le plat, mais il n'en mange pas et de même ne prend pas de laitue ni de sauce et ne boit pas au Calice - qui offre maintenant les bouchées les meilleures à Margziam qui est tout à fait heureux.

Jésus au début a fait un signe à Pierre pour qu'il se penche et l'écoute, et Pierre, après l'avoir écouté, a dit à haute voix :

« A ce moment le Seigneur offrit pour nous tous le calice en qualité de Père et de Chef de sa Famille. »

Maintenant il fait un nouveau signe à Pierre, qui de nouveau l'écoute et se relève pour dire:

« Et à ce point le Seigneur se ceignit pour nous purifier et nous enseigner comment faire nous-mêmes pour consommer dignement le Sacrifice Eucharistique. »

La cène continue jusqu'à un autre signe Pierre dit encore:

« A ce moment le Seigneur prit le pain et le vin les offrit, et les bénit en priant, et après en avoir fait les parts nous les distribua en disant: "Ceci est mon Corps et ceci est mon Sang du nouveau Testament éternel, qui pour vous et pour beaucoup sera répandu en rémission des péchés". »

Jésus se met debout. Il est très majestueux. Il ordonne à Pierre et à Jacques de prendre un pain, d'en faire des bouchées et d'emplir de vin un calice, le plus grand qu'il y ait sur les tables. Ils obéissent et tiennent devant Lui le pain et le vin, et Jésus étend sur eux ses mains en priant sans autre action que le ravissement de son regard…

« Distribuez les morceaux de pain et présentez le calice fraternel. Toutes les fois que vous le ferez, vous le ferez en mémoire de Moi. »

Les deux apôtres obéissent, pleins de vénération…

Pendant que l'on distribue les Espèces, Jésus descend chez les femmes. Je pense, mais je ne vois pas car je n'entre pas où elles sont, que Jésus communie sa Mère de ses propres mains. C'est mon idée. Je ne sais pas si elle correspond à la vérité, mais je ne comprendrais pas pourquoi il s'en est allé là sinon pour faire cela.

Puis il revient sur la terrasse. Il ne s'assoit plus. La cène arrive à sa fin. Il dit :

« Tout est consommé?

- Tout est consommé, Seigneur.

- C'est ce que j'ai fait sur la Croix. Levez-vous. Prions. »

Il étend les bras comme s'il était sur la croix et entonne la prière du Notre Père.

Je ne sais pas pourquoi je pleure. Je pense que c'est peut-être la dernière fois que je le Lui entends dire… Comme aucun peintre ou sculpteur ne pourra jamais nous donner le véritable portrait de Jésus, ainsi personne, si saint qu'il soit, ne pourra dire à la fois si virilement et si doucement le Pater Noster. J'en aurai toujours une grande nostalgie de ces Pater qui venaient de Jésus, véritable colloque d'âme avec le Père tout aimé et tout adoré des Cieux, cri d'honneur, d'obéissance, de foi, de soumission, d'humilité, de miséricorde, de désir, de confiance… tout!

« Allez! Que la Grâce du Seigneur soit en vous tous et que sa paix vous accompagne » dit Jésus en prenant congé. Et il s'en va dans un éclat de lumière qui dépasse de beaucoup la clarté de la lune maintenant pleine et haute sur le Jardin silencieux, et celle des lampes mises sur les tables.

Pas un mot. Des larmes sur les visages, l'adoration dans les cœurs… et rien d'autre…

La nuit veille et connaît, avec les anges, les palpitations de ces bénis.

Vision et dictée du 23/4/1947, tome 10, § 636, p 437.

Cette fête n'est pas mentionnée par les quatre évangélistes.

L'ascension de Jésus.

Sommaire

Une dizaine de jours plus tard, c'est l'aurore et Jésus échange avec sa mère les derniers souvenirs passés ensemble. Puis ils entrent dans la maison du Gethsémani où se trouvent les apôtres. Ils partagent ensemble un dernier repas. C'est Jésus qui fait et offre les parts de viande rôtie. Le repas est bref.

Jésus commence alors son dernier long enseignement par ces mots : « Voici venue l'heure où je dois vous quitter pour retourner vers mon Père. Ecoutez les dernières paroles de votre Maître…*» Il leur donne alors les ultimes conseils, notamment sur la venue de l'Esprit Saint qui aura bien lieu à Jérusalem, alors que la ville indigne ne le mérite pas et sera condamnée. Il insiste aussi sur le Royaume de Dieu qui est l'Amour et qui se trouve en chacun d'eux, loin de l'idée d'un Royaume d'Israël. Il termine en leur disant qu'il va préparer leur place à côté de son trône et, après s'être levé, il les embrasse un à un. Puis,*

« en guise de bénédiction : « Que la paix reste avec vous et que le Seigneur vous récompense pour tout ce que vous m'avez donné. »

En sortant de la maison, Jésus demande que tous les disciples se dirigent vers le champ proche des Galiléens, lieu de campement pour les fêtes. Tout le monde est là, dont la Vierge Marie et Lazare. Il demande aux bergers d'être tout proche de lui. Il remercie nommément tous ses amis.

Jésus charge alors les disciples de retenir la foule pendant qu'il gravit un petit sommet. Il ouvre ses bras et « sa voix donne son dernier ordre :

> « Aller en mon nom évangéliser jusqu'aux extrémités de la terre. Que Dieu soit avec vous, que son amour vous réconforte, que la lumière vous guide, que la paix demeure en vous jusqu'à la vie éternelle. »
>
> Jésus se transfigure en beauté, davantage que sur le Thabor. Tous tombent à genoux pour l'adorer…Il s'élève, s'élève…vers le soleil…C'est la Lumière qui descend du Ciel à la rencontre de la Lumière qui monte. »…

Résumé de la vision et dictée du 24 avril 1947, tome 10, p 448, § 638.

Cet évènement est brièvement décrit au début des Actes des Apôtres (1, 6-11).

La descente de l'Esprit Saint.

Sommaire

Dans la salle de la Cène du Cénacle sont rassemblés les Douze apôtres, dont Matthias le remplaçant de Judas, et la Vierge Marie, en ce jour du 26 mai de l'an 30. La pièce est bien fermée et il fait sombre.

La Vierge Marie est assise seule sur son siège. Sur ses deux côtés, se trouvent Pierre et Jean.

> « Marie lit lentement à haute voix, les paroles écrites sur le rouleau qu'elle tient déplié. Les autres la suivent en silence, en méditant. De temps à autre, ils répondent si le cas se présente.
>
> Marie a le visage transfiguré par un sourire extatique…Les apôtres se penchent en avant, en se tenant un peu de biais pour voir son visage pendant qu'elle sourit si doucement et qu'elle lit. Sa voix semble être un cantique angélique. Pierre en est tellement ému que deux grosses larmes coulent de ses yeux et descendent sur sa barbe grisonnante. Mais Jean reflète son sourire virginal et s'enflamme d'amour comme elle, pendant que la Vierge lit le rouleau et lui en présente un autre. La lecture est finie. La voix de Marie s'éteint et elle se recueille en une oraison secrète, en joignant les mains sur sa poitrine et en appuyant sa tête contre le coffre devant elle. Les apôtres l'imitent…
>
> Un grondement très puissant et harmonieux, qui rappelle le vent et la harpe, le chant d'un homme et le son d'un orgue parfait, résonne à l'improviste dans le silence du matin. Il se rapproche, toujours plus harmonieux et plus puissant et emplit la terre de ses vibrations, il les propage et les imprime à la maison, aux murs, au mobilier. La flamme du lampadaire, jusqu'alors immobile dans la paix de la pièce close, palpite comme si elle était la proie du vent, et les chaînettes de la lampe tintent sous l'onde du son surnaturel qui les frappe.

Terrifiés, les apôtres lèvent la tête. Ce bruit intense et mélodieux se fait de plus en plus proche. Certains se lèvent, prêts à s'enfuir, d'autres se pelotonnent sur le sol en se couvrant la tête de leurs mains et de leurs manteaux ou se battent la coulpe. D'autres encore se serrent contre Marie, trop apeurés pour conserver leur retenue.

Seul jean ne s'effraie pas, car il voit une paix lumineuse de joie s'accentuer sur le visage de Marie, qui lève la tête en souriant à une apparition connue d'elle seule. Elle glisse à genoux en ouvrant les bras…

Et voilà la Lumière, le Feu, l'Esprit saint qui, avec un dernier son envoûtant, entre dans la pièce close sous la forme d'un globe très brillant et ardent, sans remuer les portes ni les fenêtres. Il plane un instant à environ trois palmes au-dessus de la tête de Marie, maintenant découverte, car, à la vue du Feu Paraclet, Marie a levé les bras comme pour l'invoquer et a rejeté la tête en arrière en poussant un cri de joie, avec un sourire d'amour sans bornes. Et après cet instant, le Globe très saint se partage en treize flammes mélodieuses et étincelantes, d'une lumière qu'aucune comparaison terrestre ne peut décrire et descend pour baiser le front de chaque apôtre.

Mais la flamme qui descend sur Marie est différente. Elle forme un cercle qui entoure et ceint, comme un diadème, sa tête virginale, en couronnant comme Reine, l'Epouse de Dieu…

Le Feu reste ainsi quelque temps…Puis, il se dissipe…en souvenir de sa descente, il plane un parfum qu'aucune fleur terrestre ne peut dégager…Les apôtres reviennent à eux…

Marie reste en extase. Elle croise seulement les bras sur sa poitrine, ferme les yeux, baisse la tête. Insensible à tout, elle poursuit son dialogue intime avec Dieu…Personne n'ose la troubler.

Jean dit en la désignant :

« Elle est l'autel. Et c'est sur sa gloire que s'est posée la Gloire du Seigneur…

- Oui. Ne troublons pas sa joie. Mais allons prêcher le Seigneur afin que soient connues ses œuvres et ses paroles parmi les peuples, propose Pierre avec une surnaturelle impulsivité.

- Allons ! Allons ! L'esprit de Dieu brûle en moi, s'exclame Jacques, fils d'Alphée.

- Et il nous invite à agir. Tous. Allons évangéliser les gens. »

Ils sortent comme s'ils étaient poussés ou attirés par un vent ou par une force irrésistible.»

Vision et dictée du 27 avril 1947, tome 10, p 469, § 640.

Cet épisode est rapporté par Luc en trois phrases dans les Actes des Apôtres (2, 1-4).

L'Assomption de la Vierge Marie.

Sommaire

Les années ont passé et au cours d'une conversation entre Pierre et Jean, celui-ci a répondu à Pierre qui s'enquerrait de la santé de la Vierge Marie.

« Le temps et les douleurs n'ont pas de pouvoir sur elle. Elle est toujours jeune d'aspect et d'esprit, sereine. Je dirais même bienheureuse. Je comprends que cette nouvelle floraison en beauté et en joie, c'est le signe qu'elle sent déjà proche la réunion avec son Fils. Réunion totale, je veux dire. Car l'union spirituelle n'a jamais cessé. Je suis certain qu'elle voit chaque jour son Fils, dans son vêtement glorieux. Et je crois que sa béatitude c'est cela. Je crois qu'en le contemplant, son esprit s'illumine et arrive à connaître tout l'avenir, comme le connaît Dieu. Même le sien. Elle est encore sur la Terre, avec son corps, mais je pourrais dire, sans crainte d'errer, que son esprit est presque toujours dans les Cieux. Si grande est son union avec Dieu, que je ne crois pas dire une parole sacrilège en disant qu'elle a Dieu en elle, comme quand elle le portait dans son sein. Davantage encore. Comme le Verbe s'est uni à elle pour devenir Jésus Christ, ainsi maintenant, elle est tellement unie au Christ qu'elle est un second Christ, pour avoir pris une nouvelle humanité, celle de Jésus Lui-même…Elle vit dans l'amour. Ce feu d'amour l'enflamme, la nourrit, l'éclaire et c'est encore ce feu d'amour qui nous la ravira, au moment marqué, sans douleur pour elle, sans corruption pour son corps…La douleur sera pour nous seuls… Pour moi surtout… Nous n'aurons plus la Maîtresse, celle qui nous guide et nous réconforte. Et moi, je serai vraiment seul. »

A Pierre qui demande d'être tenu au courant du départ de la Vierge Marie, Jean poursuit :

« Je le ferai, s'il m'est donné de le faire, mais j'en doute beaucoup. Quelque chose me dit en mon intérieur que, comme il arriva pour Elie, ravi par un tourbillon céleste sur un char de feu, il en sera ainsi pour elle. Je n'aurai pas le temps de m'apercevoir de son passage prochain qu'elle sera déjà au Ciel avec son âme. Pierre ajoute : « Mais son corps au moins restera. Il est resté celui du Maître ! Et il était Dieu ! Jean lui répond : Pour lui, il était nécessaire qu'il en fût ainsi. Pour elle, non. Lui devait, par sa Résurrection, démentir les calomnies des juifs, par ses apparitions, persuader le monde, devenu hésitant ou même négateur à cause de sa mort sur la croix. Mais elle n'a pas besoin de cela. Mais si je puis le faire, je te préviendrai…»

Au soir du sabbat du milieu de l'été de l'année 51, la Vierge Marie s'est toute vêtue de blanc. Elle range des vêtements dans le coffre des reliques de la passion. Jean la surprend très pâle dans son rangement et une discussion s'instaure où Jean lui dit la douleur de revoir « ces tristes choses ». La Vierge Marie lui rappelle toutes les douleurs qu'elle a dû subir, depuis la disparition de Jésus, enfant au temple, la mort de Joseph, le départ de Jésus pour sa vie publique, la laissant seule, la séparation de Jésus après sa crucifixion et le tombeau, et après son ascension. Puis elle continue par un long discours de recommandations des enseignements de Jésus, ses commandements d'amour et de pardon, reconnaissant que :

« L'Eglise est désormais formée et forte. L'Esprit-Saint l'éclaire, le sang des premiers martyrs la cimente (dont celui d'Etienne) et la multiplie, mon aide a contribué à faire d'elle, un organisme saint que chacun fortifie de plus en plus…»

Puis elle continue en parlant d'elle :

« Maintenant je suis dans la joie, une joie immense comme immense fût ma peine, car je sens que j'ai accompli ma vie…J'ai fini ma mission terrestre. L'autre, la céleste, n'aura pas de fin…C'est une joie incompréhensible pour les hommes, mais compréhensible pour les esprits qui vivent déjà dans la lumière de Dieu… J'ai en moi une telle jubilation, une telle plénitude de vie surnaturelle que je pense ne pas pouvoir la supporter en continuant à vivre. Je ne suis pas éternelle, éternel est mon esprit, non la chair car elle est sujette comme toute chair humaine à la mort ».

A Jean angoissé qui lui répond que « ton corps immaculé ne peut mourir comme celui des pécheurs », elle lui explique : « Tu es dans l'erreur, Jean. Mon Fils est mort ! Moi aussi, je mourrai. Je ne connaîtrai pas la maladie, l'agonie, le spasme de la mort. Mais pour ce qui est de mourir, je mourrai…Ecoute mes dernières volontés. Quand mon corps, privé de l'esprit vital, sera étendu en paix, ne me soumets pas aux embaumements en usage chez les hébreux. Désormais, je ne suis plus l'hébraïque, mais la première « chrétienne »…

Après un premier mouvement de forte émotion, Jean est extasié puis il se calme un peu et persuade la Vierge Marie de se reposer sur son lit où elle se couche sans même enlever son manteau car la pâleur de la Vierge se change lentement en une lumière d'une extrême candeur. Jean lui dit :

« Tu es comme Jésus quand il s'est transfiguré sur le Thabor ! Ta chair resplendit comme la lune, tu n'es plus humaine ! Tu es lumière ! »

Croisant ses bras sur sa poitrine et abaissant ses paupières sur ses doux yeux brillants d'amour, elle dit à Jean qui est penché sur elle :

« Je suis en Dieu. Et Dieu est en moi. Pendant que je le contemple et que je sens son embrasement, dis moi des psaumes.»

Jean récite alors plusieurs psaumes puis entonne le Magnificat. Mais arrivé au neuvième verset, il s'aperçoit qu'elle ne respire plus, tout en ayant gardé une pose et une attitude naturelle, souriante, tranquille, comme si elle n'avait pas marqué l'arrêt de la vie.

Jean en pleurs tente vainement de l'appeler. Se rappelant son désir, Jean rassemble alors les pans de son ample manteau de lin qui pendaient des bords du lit sur son corps et ajuste son voile étalé sur l'oreiller en couvrant sa tête. Puis il débarrasse la pièce sauf le coffre contenant les reliques et dispose sur son lit des fleurs et des feuillages d'olivier qu'il est allé cueillir. Jean se met à veiller le corps en priant.

Plusieurs heures passent, Jean, vaincu par la lassitude s'endort encore pendant plusieurs heures, vaincu par la fatigue. Il est toujours assis sur le tabouret, le dos appuyé au mur, près de la porte ouverte qui donne sur la terrasse. La lumière de la lanterne, posée sur le sol,

l'éclaire par-dessous et permet de voir un visage fatigué, très pâle, sauf autour des yeux rougis par les pleurs.. Les fleurs se sont flétries, le corps de la Vierge n'a pas bougé. Il n'y a aucun signe de mort sur son visage. L'aube du jour commence, car sa faible clarté permet de voir la terrasse et les oliviers qui entourent la maison. Cette clarté se fait toujours plus forte en pénétrant par la porte.

Soudain, une lumière intense inonde la pièce, argentée, nuancée d'azur, presque phosphorescente et qui croît de plus en plus. Puis dans cet éclat paradisiaque, apparaissent des créatures angéliques dont la splendeur accentue encore la vivacité de la lumière, comme lors de la Nativité. Une danse d'étincelles de toutes couleurs se dégage de leurs ailes d'où il vient une sorte de murmure harmonieux. Les créatures angéliques forment une couronne autour du lit, se penchent sur lui, soulèvent le corps immobile et s'en vont par un vide qui s'est, par prodige, ouvert sur le toit, tout comme le tombeau de Jésus s'était ouvert miraculeusement. C'est ainsi que les anges emportent le corps de leur Reine, son corps très saint, c'est vrai, mais pas encore glorifié, donc soumis aux lois de la matière, contrainte à laquelle n'était plus tenu le Christ, puisqu'il était glorifié dès sa résurrection. Le battement d'ailes des anges est maintenant puissant comme celui d'un orgue.

Dans son sommeil, Jean a remué deux ou trois fois sur son tabouret, comme s'il était troublé par la grande lumière et par l'écho des voix célestes, mais cette fois, il est complètement réveillé par cette harmonie et par un fort courant d'air qui, descendant par le toit découvert et sortant par la porte ouverte, forme une sorte de tourbillon qui agite les couvertures du lit désormais vide et les vêtements de Jean, éteint la lampe et ferme violemment la porte ouverte. Encore à moitié endormi, l'apôtre regarde autour de lui pour voir ce qui arrive. Il s'aperçoit que le lit est vide et que le toit est découvert. Il se rend compte qu'un prodige a eu lieu. Il sort en courant sur la terrasse et lève la tête en protégeant ses yeux de sa main pour regarder sans avoir la vue gênée par le soleil qui se lève.

Et il voit. Il voit le corps de la Vierge Marie, encore privé de vie, mais en tout pareil à celui d'une personne endormie, monter de plus en plus haut, soutenu par une troupe angélique. Comme pour un dernier adieu, un pan du manteau et le voile s'agitent. Des fleurs, celles que Jean avait disposées et renouvelées autour du corps de Marie et qui avaient dû rester dans les plis des vêtements de Marie, pleuvent sur la terrasse pendant que les louanges puissantes de la troupe des anges se font toujours plus lointaines et donc plus légères.

Jean continue à fixer ce corps qui monte vers le Ciel et certainement par un prodige qui lui est accordé par Dieu pour le consoler et le récompenser de son amour pour sa Mère adoptive, il voit distinctement que Marie, enveloppée maintenant par les rayons du soleil qui s'est levé, sort de l'extase qui a séparé son âme de son corps, redevient vivante et se dresse debout. Jean regarde longuement. Le miracle dont Dieu le comble lui permet, contre toutes les lois

naturelles, de voir Marie s'élever rapidement et sans aide vers le Ciel, entourée par les anges qui chantent des hosannas.

Toujours appuyé au muret de la terrasse, Jean continue de fixer cette splendide et resplendissante forme de Dieu, - on peut à juste titre employer cette expression à propos de Marie, puisqu'elle fut formée d'une manière unique par Dieu, qui l'a voulue immaculée - pour qu'elle devienne une forme pour le Verbe incarné. Alors se produit un dernier et suprême prodige que Dieu-Amour accorde à celui qu'il aime parfaitement : Jean assiste à la rencontre de la Mère très sainte avec son Fils très saint. Resplendissant lui aussi d'une beauté indescriptible, Jésus descend rapidement du Ciel, rejoint sa Mère, la serre sur son cœur et, ensemble, plus brillants que deux astres, il s'en vont à l'endroit d'où Jésus est venu.

La vision de Jean est finie. Sur son visage fatigué, on peut lire à la fois la souffrance de la perte de Marie et la joie de la savoir dans la gloire. Mais désormais, la joie l'emporte sur la douleur et il dit :

« Merci, mon Dieu ! Merci ! J'avais pressenti que cela allait arriver. Et je voulais veiller pour ne perdre aucun détail de son Assomption. Cela faisait trois jours que je ne dormais pas ! Le sommeil, la lassitude joints à la peine, m'ont abattu et vaincu au moment même où l'Assomption était imminente. Mais peut-être l'as-tu voulu, mon Dieu, pour ne pas troubler ce moment et pour que je n'en souffre pas trop. Oui, c'est sûrement toi qui l'as voulu, tout comme tu as désiré que, cette fois, j'assiste à ce que je n'aurais pu voir sans miracle. Tu m'as accordé de la contempler encore, bien que déjà loin, glorifiée et glorieuse, comme si elle avait été tout près de moi et de revoir Jésus ! Quelle vision bienheureuse, inespérée, inespérable ! Quel don des dons de Jésus-Dieu à son Jean ! Le voir près de sa Mère ! Lui qui est semblable au soleil et à la lune, tous les deux d'une splendeur inouïe, en raison de leur gloire et de leur bonheur d'être réunis pour toujours !...

Des trois miracles que j'avais demandés à Dieu, deux se sont réalisés. J'ai vu la vie revenir en Marie et je sens que la paix est revenue en moi. Toute mon angoisse cesse car je vous ai vus réunis dans la gloire. Merci pour cela, mon Dieu. Et merci de m'avoir donné de voir ce qui est arrivé à une créature très sainte, mais toujours humaine, pour me permettre de comprendre quel est le sort des saints et quelle sera, après le jugement dernier, la résurrection de la chair et leur réunion, leur fusion avec l'esprit, monté au Ciel à l'heure de la mort. Je n'avais pas besoin de voir pour croire car j'ai toujours cru fermement à toutes les paroles du Maître. Mais beaucoup douteront que, après des siècles et des millénaires, la chair, devenue poussière, puisse se reconstituer en un corps vivant. A ceux-là je pourrai dire, en le jurant sur ce qu'il y a de plus élevé, que non seulement le Christ est redevenu vivant par sa propre puissance divine, mais que sa Mère aussi, trois jours après sa mort – si on peut appeler mort sa dormition – a repris vie et, avec sa chair réunie à son corps a établi son éternelle demeure au Ciel à côté de son Fils. Je pourrai dire : « Croyez, vous les Chrétiens, à la

résurrection de la chair à la fin des siècles et à la vie éternelle des âmes et des corps, vie bienheureuse pour les saints, horrible pour les coupables impénitents. Croyez et vivez en saints, comme l'ont fait Jésus et Marie, pour avoir le même sort. J'ai vu leurs corps monter au Ciel. Je puis vous en rendre témoignage. Vivez en justes pour pouvoir un jour prendre place dans le nouveau monde éternel, en âme et en corps, près de Jésus-Soleil et près de Marie-Etoile de toutes les étoiles ». Merci encore mon Dieu ! Et maintenant, recueillons ce qui reste d'elle. Les fleurs tombées de ses vêtements, les feuilles d'olivier restées sur le lit et conservons-les, tout cela servira à aider et consoler mes frères que j'ai vainement attendus. Tôt ou tard, je les retrouverai…»

Jean remarque alors avec plus d'attention l'ouverture du toit et s'écrie :

« Encore un miracle ! Et une autre admirable proportion dans les prodiges de la vie de Jésus et de Marie ! Lui, en tant que Dieu, est ressuscité de lui-même. Par sa seule volonté, il a renversé la pierre du tombeau et par sa seule puissance il est monté au Ciel, de lui-même. Quant à Marie, toute sainte, mais fille d'homme, c'est grâce aux anges que lui fut ouvert le passage pour son Assomption au Ciel et c'est toujours à l'aide des anges qu'elle est montée là-haut. »

Puis Jean conclut :

« Maintenant, tout est accompli aussi pour moi ! Je suis désormais libre de partir là où l'esprit de Dieu me conduira. Allons semer la Parole de Dieu que le Maître m'a confiée pour que je la transmette aux hommes. Allons enseigner l'amour pour qu'ils croient dans l'Amour et sa puissance. Leur faire connaître les prodiges accomplis par le Dieu-Amour pour les hommes….

L'Amour obtient tout. Cela fait partie des derniers mots que Marie m'ait adressés, à moi, quand elle a défini ma place, au sein du Collège apostolique, comme celui qui aime par excellence, l'opposé de Judas qui a été haine, comme Pierre, l'impétuosité et André la douceur, les fils d'Alphée la sainteté et la sagesse unies à la noblesse des manières et ainsi de suite. Etant celui qui aime, j'irai, maintenant que je n'ai plus le Maître et sa Mère à aimer sur la Terre, répandre l'amour parmi les nations. L'amour sera mon arme et ma doctrine »….

Visions et dictées du 21 novembre et 8 décembre 1951, tome 10, § 649 et 650.

Quelques explications ont été rajoutées à ce récit, à la suite d'autres visions de la Vierge Marie, elle-même, le 18 décembre 1943, le 15 juillet 1944 et le18 avril 1948, mais aussi de Jésus, le 5 janvier 1944 qui a précisé :

« Aucun tombeau n'a englouti la dépouille de Marie car Marie s'est seulement séparée de son esprit qui avait précédé sa chair et avec lequel elle se réunit…Ici, ce fut le corps de Marie qui revint s'unir à l'esprit après le long arrêt sur le lit funèbre. Tout est possible à Dieu. Marie est venue à moi, à Dieu, au Ciel, sans connaître le tombeau et l'horrible décomposition. C'est un des miracles les plus éclatants de Dieu. »

Maria Valtorta n'a pas indiqué où a exactement eu lieu l'Assomption de la Vierge Marie, probablement à Jérusalem ou peut-être alors, près d'Ephèse où elle est également honorée.

De façon étonnante, l'Assomption de la Vierge Marie n'est pas mentionnée dans le Nouveau Testament, ni par l'évangéliste Jean, pourtant présent, mais l'apôtre faisant certainement preuve d'humilité et de modestie, à l'image même de la Vierge Marie.

CONCLUSION

Sommaire

De ces trois années de vie publiques de Jésus, ont seulement été abordés les cas de miracles survenus parmi un millier de miracles réalisés individuellement par Jésus et ses apôtres, en ne développant que les plus marquants de ceux relatés par Maria Valtorta. Outre les deux grands miracles collectifs qui ont eu lieu lors des multiplications des pains et des poissons, c'est près de dix mille personnes qui ont eu le privilège de bénéficier d'un miracle et c'est encore beaucoup plus de personnes qui ont dû assister à un miracle, soit de Jésus, soit de ses apôtres, ce qui représente malgré tout un certain pourcentage non négligeable de la population de la Palestine de l'époque.

La grande majorité des miracles concerne des guérisons de malades ou de personnes troublées dans leur intégrité morale. On voit là toute la compassion révélée par Jésus, qui souvent n'attend pas dès qu'il arrive dans un endroit habité, en se mettant immédiatement à soulager les plus touchés par la dureté de la vie.

Les miracles les plus spectaculaires sont ceux concernant les personnes possédées, les lépreux qui voient leurs parties du corps se reconstituer et surtout les morts ressuscités, dont un des derniers cas miraculeux, celui de son ami Lazare, jettera le plus grand trouble, surtout parmi ses opposants, jusqu'à obliger l'heureux bénéficiaire à fuir, quelques temps après, la Palestine avec toute sa maisonnée et à venir terminer sa vie en Gaule méridionale.

La dizaine de miracles sur la nature et sur les éléments prouvent bien la puissance que Dieu seul, Maître de la Création, peut mettre en œuvre face à la petitesse de l'homme, qui en reste comme sidéré, tels les apôtres face à un simple figuier desséché.

Dans ce livret, n'ont pas été mentionnés les nombreux miracles de véritables conversions qu'a réalisés Jésus, tel celui de la rencontre avec la passionnée Marie Madeleine et toutes les personnes qui deviendront des disciples convaincus, tels Jean d'Endor, Syntica, Aglaé, les notables romaines, Samuel qui était venu pour le tuer,… jusqu'au grand rabbi du Temple, Gamaliel.

Les conditions de réalisation de chacun des miracles et les conséquences qui en ont découlées, sont particulièrement riches en enseignements sur la mission que Jésus est venu remplir et en matière de documentation sur cette époque.

Dans une dictée du 16 décembre 1946 à Maria Valtorta, Jésus le dit, lui-même, en délivrant le commentaire suivant :

> «…Pour celui qui a l'esprit droit, la diversité des figures, des épisodes, des leçons de ces trois années de vie évangélique, contemplées comme du haut du sommet de mon œuvre de Maître, servent à donner la vision exacte de ce complexe ensemble, politique, religieux, social, collectif, spirituel, égoïste jusqu'au crime, ou altruiste jusqu'au sacrifice, où je fus un Maître et où je suis devenu Rédempteur. Le caractère grandiose du drame n'apparaît pas en une seule scène, mais dans toutes…» *(tome 8, p 385)*

La notoriété qu'a connue Jésus était particulièrement grande, due principalement à ses miracles qui ont frappé les esprits mais aussi au contenu de sa doctrine et à son exemple de vie, hors du commun pour un homme issu du peuple, passant pour un jeune rabbi. On le voit jusqu'avec ces Romains venant de régions limitrophes de la Palestine pour le consulter dans des cas de guérisons où leurs propres médecins échouaient.

Bien que Jésus ressente tout de suite l'état d'âme de la personne qu'il a en face de lui, la plupart du temps, le miracle n'est consenti qu'après une prise de conscience, par l'intéressé, de sa propre condition et du niveau de foi qu'il doit ressentir et manifester pour le prodige espéré. A un gardien Romain d'esclaves de Gamala, qui prend Jésus pour un rhéteur, le païen lui demande de faire un miracle pour qu'il puisse le croire, Jésus lui répond :

> « On ne demande pas des miracles pour croire. On demande la foi pour croire et obtenir ainsi le miracle. La foi et la pitié pour le prochain ! »

De même, à un apôtre qui l'interroge à la suite d'un miracle accordé à un homme fâché d'avoir eu une troisième fille alors qu'il espérait un garçon, Jésus lui donne l'explication suivante :

> « Voulais-tu que je change la petite fille en garçon ? Le miracle, en réalité, est une altération des choses fixées, un désordre bénéfique par conséquent, que Dieu accorde pour consentir à la prière de l'homme, pour lui montrer qu'il l'aime ou le persuader qu'il est Celui qui est. Mais étant donné que Dieu est ordre, il ne viole pas l'ordre exagérément. La fillette est née femme et elle reste femme. »

Or, le prochain enfant qui naîtra sera un garçon car son père, Philippe, a bien compris, suite à l'enseignement de Jésus, qu'il n'avait pas de reproches à adresser, ni à sa femme, ni à Dieu.

Comme Jésus est capable de lire immédiatement dans le cœur profond de celui qui se présente à lui, il adapte la façon de faire le miracle à chacun des cas qui s'offre à lui et se sert souvent du résultat obtenu pour développer l'enseignement correspondant, comme il le fait pour le choix des paraboles à partir de ce qu'il ressent au moment présent.

Outre les miracles pour les malades, ce sont aussi les oboles qu'il ordonne chaque fois de distribuer aux plus pauvres, parfois au détriment même des besoins nécessaires pour les apôtres et les disciples. Ce n'est souvent qu'après, que les enseignements sont donnés, toujours entouré de ses apôtres.

Et pourtant, les milliers de miracles réalisés ne permirent pas de convertir les habitants des villes de Palestine. Parfois, les miracles ont même eu un effet néfaste vis-à-vis de certains incrédules ou d'opposants les plus acharnés par la peur de la perte de leurs prérogatives. C'était le cas, souvent ressenti par

les apôtres, depuis les habitants de Nazareth, en passant par de riches notables et jusqu'aux pharisiens et membres du Sanhédrin les plus influents. Cette opposition affecta considérablement Jésus au point où il fut amener à l'extérioriser, ce qui provoqua un rejet encore plus grand, l'obligeant parfois à manifester un nouveau prodige pour se sortir d'une situation difficile.

Cela s'est passé à Nazareth. Jésus l'exprime dans une dictée du 21 mai 1946, à Maria Valtorta. Il la lui rappelle, reprenant lui-même, les textes de l'Evangile selon Matthieu, Marc et Luc :

> « Jésus enseignait à Nazareth, dans sa patrie et dans leurs synagogues…et tous étaient scandalisés par lui…Et il ne fit guère de miracles en raison de leur manque de foi…Dans la synagogue de Nazareth, il dit : « Je vous le déclare, aucun prophète ne trouve accueil dans sa patrie…» Tous furent remplis de colère…Ils le menèrent jusqu'à un escarpement de la colline sur laquelle était bâtie leur ville, pour le précipiter en bas. Alors Jésus se mit à invectiver contre les villes où avaient eu lieu la plupart de ses miracles, parce qu'elles ne s'étaient pas converties. « Malheureuse es-tu, Chorazein,…Betsaïde,… Capharnaüm,…et toi Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ce qui te sont envoyés…» Jésus ira jusqu'à dire : « J'ai partout des ennemis, car on hait la Vérité et Moi, je suis la Vérité.»

Pour éviter la lapidation des Nazaréens furieux, Jésus est obligé d'immobiliser par sa pensée et son regard, les gestes meurtriers de ses concitoyens. Encore une manifestation de son pouvoir divin !

Moins connu, et pourtant révélé par les dictées retranscrites par Maria Valtorta, est le comportement de Jésus vis-à-vis de ces foules qui l'ont souvent trop envahi. Après la mort de Jésus, la Vierge Marie l'a exprimé à Lazare et Joseph d'Arimathie, en leur disant :

> « Pensez à la vie si humble, si cachée, si commune que Jésus mena pendant trente ans, à la facilité avec laquelle il se mettait à part, s'isolait quand il devint Maître. Il devait faire des miracles et instruire, car c'était sa mission. Mais, je le savais de Lui, il souffrait…de l'exaltation des foules, de la curiosité plus ou moins bonne avec laquelle on observait tous ses actes. Que de fois n'a-t-il pas dit à ses disciples et aux miraculés : « Ne dites pas ce que vous avez vu. Ne dites pas ce que je vous ai fait » !…

Les miracles de la vie publique de Jésus ont principalement été réalisés entre les deux miracles phares que sont les noces de Cana et la résurrection de Lazare. Mais une simple guérison auprès d'un humble inconnu peut avoir eu un retentissement plus important, comme une conversion ou une adhésion au groupe des disciples, qu'un éclat sans lendemain face à des incrédules. A chaque fois, on ne peut rester insensible à l'humanité de Jésus et à l'enseignement qui se dégagent malgré l'importance du prodige réalisé, car Jésus n'est pas simplement venu sur cette terre de Palestine pour réaliser quelques miracles, ou pour apporter un soulagement physique et moral à un millier de personnes qui en ont été directement les bénéficiaires, ou même dans un simple élan de miséricorde, même divine…

De façon assez étonnante, on remarque que le premier miracle de la vie publique de Jésus jusqu'à sa Résurrection est un miracle, à Cana, qui

concerne la matière, une histoire d'eau et de vin, et que son dernier miracle, à Jérusalem, concerne également une matière, l'étoffe ou le tissu, car après le rideau du Temple, c'est le suaire de Niké et le linceul du tombeau qui sont l'objet de miracles. Or, ces deux cas de miracles, du début et de la fin de la vie active de Jésus, sont en rapport avec sa Mère, qui n'a pourtant fait aucun miracle direct. Mais on peut dire que la Vierge Marie en est l'instigatrice. On voit là le rôle primordial que Marie a joué, non seulement à côté de Jésus qui lui rapportait les détails de sa mission, mais aussi auprès des apôtres et de toutes les personnes en détresse que Jésus lui a envoyé à Nazareth et à Jérusalem.

De même, le dernier évènement miraculeux sur terre est ce cas unique de dormition de Marie et son élévation aux Cieux ou plus exactement son absorption par le Ciel, se concluant par la rencontre avec son Fils. C'est dire le rôle capital que la Vierge Marie, exemptée de la faute originelle, a exercé dans la vie de son Fils et dans la mise en route de la nouvelle communauté que Jésus avait organisée avant de quitter la terre.

Il demeure pourtant que le plus grand miracle, sans aucune comparaison possible avec tous les autres, le plus grand miracle jamais réalisé sur Terre, et non directement rapporté dans cet ouvrage, restera la propre Résurrection de Jésus lui-même, but ultime de sa mission pour le rachat de l'homme et pour l'exemple d'amour qu'il délivre pour l'humanité.

Face à la grandeur du miracle du Ressuscité, le prodige de la révélation de sa vie complète faite à Maria Valtorta pour les besoins des hommes de notre vingtième siècle, est tout à fait relatif. Pourtant, ce dernier miracle, le mot n'en est pas trop fort, tant est grande l'implication du don de soi de la mystique Maria Valtorta, et cette révélation récente voulue par Jésus, inexplicable pour l'homme d'aujourd'hui, peut être considéré comme un véritable cadeau de Jésus, encore un nouveau don de son amour pour l'homme, pour qu'il trouve, qu'il garde ou pour qu'il augmente sa foi, grâce à cette révélation « littéralement sublime, doctrinalement et spirituellement si élevée, accessible et profonde, attirante à la lecture et ouverte sur des moyens de communication modernes » selon les propos d'un religieux théologien.

Il reste toutefois une dernière interrogation : Quelles sont les raisons profondes qui ont poussé Jésus, aujourd'hui, à nous faire le don de cette Œuvre, jusqu'à nous faire connaître tous ses miracles quotidiens ? Jésus répond à plusieurs reprises à cette question. Dans des dictées du 18 janvier 1947, Il énumère sept raisons qu'il commente assez longuement. De même, dans une des dernières dictées du 3 février 1947, Jésus lui-même donne une explication forte :

> « La raison la plus profonde du don de cet ouvrage…est que, à cette époque où le modernisme, condamné par mon Vicaire Pie X, est corrompu en diverses doctrines humaines toujours plus blâmables, l'Eglise doit aussi combattre ceux qui nient : l'origine divine des dogmes, des sacrements, la divinité du Christ Dieu et Homme,…ma vraie doctrine que j'enseigne moi-même de vive voix ou qui est inspirée, ma sagesse infinie puisque divine…»*

Jésus Christ voit bien que le monde court à sa perte. Il tente alors de le sauver par un retour urgent aux valeurs de la doctrine qu'il était venu apporter au prix de sa propre mort.

Dans un adieu à l'Oeuvre, Jésus insiste pour que celle-ci soit l'occasion, outre une meilleure connaissance du rôle de sa Mère, souvent délaissée, de « réveiller chez les prêtres et les laïcs, un vif amour pour l'Evangile ».

Car pour beaucoup de chrétiens de notre époque, l'Evangile apparaît comme un récit du passé qui touche moins le cœur et l'esprit des personnes. Les miracles que Jésus vient de nous révéler dans le détail sont décrits dans un récit captivant, facile à lire, bien équilibré, avec des épisodes anecdotiques riches en enseignements spirituels essentiels. Il en est de même des multiples paraboles animant les discours de Jésus et toute la doctrine développée durant ses trois années de vie publique. Que dire aussi de la multiplicité et de la complexité des rapports humains entre tous les personnages que Jésus a côtoyés et qui apportent une connaissance inégalée sur les conditions de vie matérielle et religieuse de l'époque.

Outre une meilleure connaissance de sa vie publique, Jésus a également délivré, à Maria Valtorta, de multiples enseignements très pertinents et profonds, à propos de ses miracles, adressés, aussi bien aux habitants de son époque, qu'aux gens de notre siècle. Deux exemples, transcrits dans leur intégralité, apportent encore quelques précisions sur ses miracles, mais surtout dégagent un fabuleux message d'espérance :

Lors de sa prédication à la ville de Gésara, Jésus a instruit la foule en ces termes :

> « Tout royaume divisé ira à sa ruine…Moi, à cause de l'amour que Dieu a pour l'humanité créée par lui, je suis venu rappeler qu'un seul Royaume est saint : celui des Cieux. Je suis venu le prêcher pour que les meilleurs accourent vers lui. Oh ! Je voudrais que tous, même les plus mauvais y viennent en se convertissant…C'est pour cela que je vais guérissant les malades, chassant les démons des corps possédés, convertissant les pécheurs, pardonnant au nom du Seigneur, instruisant en vue du Royaume, accomplissant des miracles pour vous persuader de mon pouvoir et que Dieu est avec moi.
>
> Car on ne peut faire des miracles si on n'a pas Dieu pour ami, parce que si je chasse les démons par le doigt de Dieu, que je guéris les malades, que je purifie les lépreux, que je convertis les pécheurs, que j'annonce le Royaume, que je donne l'enseignement pour y parvenir et que j'y appelle au nom de Dieu et que Dieu est condescendent à mon égard d'une manière claire et indiscutable et que seuls les ennemis déloyaux peuvent dire le contraire, tout cela est le signe que le royaume de Dieu est arrivé parmi vous et doit être construit car c'est l'heure de sa fondation. »

La dictée donnée à Maria Valtorta, le dernier jour de l'année 1943, s'adresse davantage au monde d'aujourd'hui :

> « Vous m'accusez maintes et maintes fois de ne pas vous écouter et de ne pas vous exaucer. Mais examinez-vous, mes enfants. Comment venez-vous à moi ? Où est en vous cette foi constante, absolue, semblable à celle d'un enfant innocent qui sait que son frère aîné, son

père aimant, son patient grand-père, peuvent l'aider et le contenter dans ses besoins enfantins puisqu'ils l'aiment tant ? Où est en vous une telle foi envers moi ? Ne suis-je pas étranger parmi vous comme je l'étais à Nazareth parce que l'incrédulité et la critique m'en expulsaient comme citoyen ?

Vous priez. Il y en a encore qui prient. Mais pendant que vous me demandez une grâce, vous pensez, sans même vous l'avouer, mais au plus profond de votre esprit : Dieu ne m'écoute pas. Dieu ne peut pas me faire cette grâce.

Ne peut pas !! Qu'est-ce que Dieu ne peut pas ? Songez qu'il a fait l'Univers de rien, songez que, depuis des millénaires, il lance des planètes dans les espaces et qu'il en règle les parcours, songez qu'il contient les eaux sur les rivages et sans la barrière des levées, songez que de la boue, il a fait l'organisme que vous êtes, songez que dans cet organisme, une semence et quelques gouttes de sang qui se mélangent, créent un nouvel être humain dont la formation est en rapport avec des phases astrales à des milliers de kilomètres et qui ne sont pourtant pas absentes de cette œuvre de formation, tout comme de leurs éthers et de leurs levers et couchers sur vos cieux, elles règlent la germination des céréales et la floraison des arbres. Songez que, dans son savant pouvoir, il a créé les fleurs, dotées d'organes aptes à féconder d'autres fleurs auxquelles les vents et les insectes serviront de médiateurs. Songez qu'il n'y a rien qui n'ait été créé par Dieu, si parfaitement créé, du soleil au protozoaire, que vous ne pouvez rien ajouter à une telle perfection. Songez que sa sagesse a établi, du soleil au protozoaire, toutes les lois de la vie et persuadez-vous que rien n'est impossible à Dieu, qui peut disposer à son gré de toutes les forces du cosmos, les augmenter, les arrêter, les rendre plus rapides, pourvu que sa Pensée le pense.

Combien de fois, au cours des millénaires, les habitants de la Terre n'ont-ils pas été étonnés par des phénomènes stellaires d'une inconcevable grandeur : météores aux étranges lumières, soleil la nuit, comètes et étoiles qui naissent comme des fleurs dans un jardin, dans le jardin de Dieu et qui sont lancées dans l'espace comme par un jeu d'enfant pour vous étonner ?!

Vos savants donnent de lourdes explications de désagrégation et de nucléation de cellules ou de corps stellaires pour rendre humaines les incompréhensibles germinations des cieux. Non. Taisez-vous. Dites une seule parole : Dieu. C'est lui qui a formé ces lumineuses et ardentes vies qui tournent dans l'espace ! C'est Dieu qui dit, en guise d'avertissement, à vous qui êtes oublieux, qu'il est à travers les aurores boréales, à travers les fulgurants météores qui dans leur sillage, transforment l'éther en saphir, en émeraude, en rubis ou en topaze, à travers les comètes à la queue flamboyante, semblable au manteau d'une reine céleste, volant dans les firmaments, à travers d'un autre œil stellaire qui s'ouvre sur la voûte du ciel, à travers la rotation du soleil, rendue perceptible à Fatima afin que vous soyez persuadés de la volonté de Dieu. Vos autres inductions ne sont que

fumées de science humaine et dans la fumée, elles enveloppent l'erreur.

Tout est possible à Dieu. Mais en ce qui vous concerne, sachez que pour agir, Dieu exige de vous uniquement la foi. Vous mettez un frein au pouvoir de Dieu par votre manque de confiance. Et vos prières sont contaminées par le manque de confiance. Et je ne compte même pas ceux qui ne prient pas, mais qui blasphèment.

On trouve un autre point de l'Evangile selon Marc où il dit « qu'ils oignaient les infirmes avec de l'huile et les guérissaient ». Dans la médecine empirique d'alors, l'huile jouait un rôle primordial. Et on ne peut pas dire qu'elle fût nocive ou moins efficace que vos remèdes compliqués d'aujourd'hui. Au contraire, elle était sûrement plus inoffensive. Mais ce n'est pas dans l'huile que résidait le pouvoir de guérison des infirmes sur lesquels mes apôtres pratiquaient les onctions.

Comme toujours, la pesanteur humaine avait besoin d'un signe visible. Qui aurait cru que le toucher de la main de ces pauvres hommes qu'étaient mes apôtres pût guérir ? Si on l'avait cru, on aurait dit : « Vous guérissez par le pouvoir des princes des démons, comme on me l'a dit à moi. Et on les aurait accusés d'être possédés par les démons. Cela ne devait pas se produire. C'est pourquoi je leur donnai le moyen, un moyen humain, d'être crus, du moins par les guérisseurs. Mais c'est Dieu qui leur insufflait le pouvoir afin de gagner les prosélytes à sa doctrine.

Je l'ai dit : « Ceux qui croient en moi pourront marcher sur les serpents et les scorpions et accomplir les œuvres que je fais. » Je ne mens jamais et je peux donner un pouvoir divin à la main d'un enfant qui croit et vit en moi. L'histoire du christianisme n'est-elle pas pleine de tels miracles ? Les premiers siècles en sont parsemés et leur floraison est allée en diminuant, non pas à cause de la diminution du pouvoir de Dieu, mais parce que vous êtes inaptes à la tâche d'être les ministres de Dieu.

Ayez, ayez, ayez la foi. Elle vous sauvera. »

Puisse chaque lecteur être amené à comprendre le sens de ces paroles divines et mettre dans son cœur tout l'enseignement contenu dans ce cadeau que Jésus vient de faire à l'humanité, lui qui est venu pour la préparer à recevoir sa Grâce à travers la pratique de l'Amour et de la Miséricorde entre les hommes, comme il nous l'a montrée à travers tous les miracles qu'il a réalisés.

** (Cahier 1947, p 340).*

REMERCIEMENTS

Sommaire

Pour l'humble colporteur, Mario Canciani, qui a simplement rassemblé les éléments du sujet de ce livre, il est presque saugrenu de faire part de ses plus

vifs remerciements à la ferveur et au courage de la véritable écrivains, Maria Valtorta, qui a pu venir à bout de cent vingt cahiers dactylographiés, soit près de quinze mille pages, qu'elle a écrits dans des conditions de vie parfois insoutenables, un véritable exemple de vie. C'est toujours une réelle joie de lire et relire plusieurs passages de cette œuvre impressionnante qui nourrit chaque jour qui passe et rend fade tous les écrits connus des plus grands spécialistes en la matière. Puissent les prières des lecteurs apporter l'espoir d'une béatification terrestre justifiée et puisse-t-elle être invoquée pour son exemple de vie de future sainte et non seulement de mystique, dans nos prières, tant sa complicité avec Jésus, sa Mère et les saints était grande.

Mais surtout, une profonde gratitude journalière va à Jésus lui-même qui a permis à un simple catholique basique de connaître l'existence de l' Œuvre au hasard d'une rencontre et de lui faire comprendre réellement et en profondeur, à l'âge de la retraite hélas, mais il n'est jamais trop tard, ce que Jésus, le Nazaréen, l'Attendu, était venu faire sur terre, il y a deux mille ans et ce que Jésus, Fils de Dieu, attend de l'humanité entière pour réaliser et obtenir son Royaume des Cieux, le seul Royaume digne de ce nom.

Tous les remerciements vont également à la Fondation italienne qui ont donné son autorisation pour la retransmission d'une partie seulement des écrits de Maria Valtorta dans le cadre d'un sujet particulier, celui des miracles de Jésus.

Un remerciement particulier va aux scientifiques, spécialistes, experts de Maria Valtorta qui ont travaillé bénévolement pendant des milliers de journées entières pour décortiquer tous ses écrits et ainsi en vérifier leur authenticité. Grâce à eux, l'extraordinaire devient possible et surtout crédible dès le moment où la lecture de l'Œuvre commence.

Un ultime remerciement est à adresser à tous ceux qui tentent, par leurs propres moyens et à leurs niveaux, de faire connaître l'Œuvre de Maria Valtorta, notamment au travers du site Internet qui permet un lien avec le monde entier. Que tous ces bénévoles ne soient pas découragés par l'immensité de la tâche restant à accomplir et qu'ils continuent à avoir la foi et l'espérance dans la diffusion de cet immense cadeau fait par Jésus, l'Uomo-Dio.